

Roger-René DAGOBERT

**LE ROI DAGOBERT**  
**Histoire d'une famille et d'une chanson**

Publication du Cercle Général Dagobert

## AVANT-PROPOS

Qui n'a pas, plusieurs fois dans sa vie, fredonné les couplets de la chanson du roi Dagobert ?

Qui n'a pas souri aux questions saugrenues du ministre Saint-Eloi et aux réponses encore plus étranges du souverain ?

Sans doute, un tel jeu d'esprit, apparemment enfantin, a t'il eu pour origine un fait historique, une anecdote, transmis par une tradition, mais se rattachaient-ils forcément à la personne de ce roi ?

Rien n'est moins sûr puisque les Grandes Chroniques de Saint-Denis, par exemple, ce recueil des anciens faits relatifs à l'histoire des rois francs ne relatent nullement semblable anecdote à propos de Dagobert Premier, pas plus d'ailleurs que les chroniques de pseudo Frédégaire son contemporain supposé.

C'est naturellement le premier couplet qui donne le ton, l'envers rimant facilement avec Dagobert. Mais pourquoi à propos d'une culotte, vêtement qui n'existait pas en ces temps mérovingiens ?

Des historiens dont le duc de Castres, ont cru voir un rapport entre ces vers et la cause du décès du souverain qui, selon les mêmes chroniques, *"mourut d'un flux de ventre"*, sans doute une dysenterie.

Il est pourtant difficile d'imaginer une telle situation burlesque, comique ou ridicule provoquée par une maladie des plus anciennes, des plus meurtrières pour l'homme de cette époque. Le malade est pâle, amaigri, ses traits sont tirés, ses yeux excavés, son visage exprime l'angoisse et la souffrance. Etendue, il se trouve le plus fréquemment courbé en deux, en "chien de fusil", seule position lui permettant l'atténuation des horribles douleurs qu'il endure jusqu'à la mort survenant après plusieurs jours, voire plusieurs semaines d'agonie ...

Les mêmes chroniques nous rapportent par contre que le roi Dagobert eut, au cours de sa brève existence beaucoup de bonté pour ses serviteurs et ceux qui l'entouraient, qu'il fut aimé et respecté jusqu'à sa mort :

*Pour sa mort, fut le palais soudainement rempli de plours et de cris et tout le royaume de douleur et de lamentations.*

La tradition populaire avait donc gardé longtemps et pieusement le souvenir de la bonté du roi et deux expressions proverbiales la consacrèrent :

*Quand le roi Dagobert avoit dîné, il laissoit dîner ses chiens.*

*Le roi Dagobert en mourant disoit à ses chiens, il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare.*

La mort de ce souverain inspira donc compassion et regrets à ses contemporains, qui les transmirent par la tradition plus que par l'historiographie officielle, principalement celle des moines de Saint-Denis. En aucun cas, ni cette tradition, ni l'historiographie ne font apparaître le roi Dagobert comme un bouffon

mais bien au contraire comme un souverain débonnaire et avisé.

Une autre anecdote, elle aussi parfaitement anachronique, retrouvée dans une "Illustration" du 23 mai 1936, apporte une preuve supplémentaire de cette présence du roi Dagobert dans la tradition populaire.

La voici telle que l'a racontée Paul Emile Cadilhac dans ce numéro consacré à l'Alsace :

**- De la vigne à la table -**

*Nous descendions de Sainte-Odile par un après-midi attiédi et clair de septembre. Là-haut, toute la plaine à nos pieds, nous avons sympathiquement déjeuné dans la salle à manger de curé des bonnes Sœurs, en emplissant nos verres d'un joli riesling spirituel qu'avait suivi une rosée d'Alsace, liqueur de framboise puissante, douce, parfumée comme les buissons et les bois au temps des fraises.*

*Mais manger donne soif et boire plus encore. Aussi, guettions-nous de l'œil le plus proche cabaret, la plus accueillante auberge. Ce lieu d'élection se rencontra à Obernai sur une de ces jolies places à la fantasque architecture qui font de la ville une suite d'estampes romantiques. Et comme, tout en devisant avec l'hôte nous nous gargarisions d'un très délectable silvaner, une dispute entre un méchant couche-vêtu et une irascible servante vint nous donner la comédie. Malheureusement, elle se jouait en patois alsacien et seuls, les gestes, la mimique, les éclats de voix nous demeuraient intelligibles. Cependant, le gueux s'éloignait, lançant un dernier trait à la fille.*

*- Hé ! dit notre hôte en riant, il l'a matée en lui demandant si elle n'avait pas le pistolet sous son traversin !*

*- Le pistolet ? Nous en demeurions pantois, muets d'étonnement et de curiosité.*

*Je sais depuis que le pistolet est un souvenir du roi Dagobert à sa bonne ville d'Obernai, du temps qu'il résidait en Alsace ! Reçu par les échevins et trouvant le vin détestable :*

*- N'en n'avez point de meilleur ? leur demanda t'il.*

*- Oui-da ! de répondre leur chef, mais celui-là nous le buvons nous-mêmes!*

*Le prince, débonnaire, ne releva pas le propos. Mais en quittant la cité :*

*- Tenez dit-il au bourgmestre en lui tendant un pistolet, je vous remercie de votre accueil. Prenez ! Mais si vous rencontrez un homme plus mal embouché que vous je vous prie de le lui remettre !*

L'histoire est admirable, à ceci près toutefois qu'il n'y avait point de pistolets à cette époque lointaine, la poudre n'ayant été introduite en Europe qu'au quatorzième siècle. Toutefois, voilà qui prouve de façon péremptoire qu'il y avait des vignes en Alsace au temps du roi Dagobert.

D'ailleurs, les fils de Mérovée avaient fait de l'Alsace un jardin franc, paré

de pampres et aussi riche en celliers qu'en églises : la vigne pousse volontiers à l'ombre des abbayes et de 650 à 900, on relève dans les cartulaires pas moins de 119 noms de villages de vigneronns ...

De nos jours, cette petite histoire de même que la publicité d'une cave vinicole de Traenheim et environs sur "les vins du Roi Dagobert" prouvent bien que le souvenir des Mérovingiens reste vivace en Alsace, l'une des plus belles provinces du royaume de Dagobert qui régna seul sur l'ensemble du "Regnum francorum".

Pourtant, onze siècles après la mort du roi Dagobert cette chanson singulière a **volontairement** donné une valeur dépréciative au qualificatif de "bon", un peu à la manière de la fable lorsque le renard appelle le corbeau "mon bon monsieur" après l'avoir dépouillé de son fromage par des flatteries outrancières.

Ainsi, par le truchement de cette chanson, ce roi Dagobert apparaît comme un affligeant benêt dans la mémoire collective des Français, lesquels le fait est incontestable hélas, n'ont pour la plupart qu'une vague connaissance de l'histoire de notre pays ce qui leur permet de croire à n'importe quelle baliverne aussi anachronique soit elle : la culotte et le pistolet du roi Dagobert nous en apportent la preuve ...

Il n'est donc pas étonnant, dans ces conditions, que même un homme politique compare l'un de ses adversaires au "roi Dagobert" lorsqu'il estime que celui-ci a changé d'avis. **Tel Jean-Marie Le Pen qui compara Raymond Barre au roi Dagobert après que l'ancien Premier Ministre eut approuvé les grandes orientations de François Mitterrand après sa réélection à la Présidence de la République en 1988.**

Donc dans ce cas précis, Raymond Barre qui "*s'efforce de porter sa culotte à l'envers*", cela revient dans l'esprit de Jean-Marie Le Pen, à tourner sa veste, changer d'avis sans avoir la certitude d'en être remercié ni même compris !

De cette affaire dont les médias s'étaient emparés avec le vilain jeu de mots de Jean-Marie Le Pen sur "Durafour crématoire" on peut affirmer que cette chanson du Roi Dagobert, réputée enfantine, ne mérite pas cette gentille appellation.

Comme l'écrivait un historien normand, Auguste Matinée, dans un bulletin de la Société Archéologique de la Manche en 1890, c'est bien "une chanson méchante qui n'est aussi qu'une méchante chanson".

D'ailleurs, c'est bien aussi ce que le Grand Larousse Encyclopédique nous apprend à son sujet :

*Chanson burlesque, composée à une époque qui reste imprécise : le style, le rythme, l'air de chasse sur lequel elle se chante, tout tendrait à prouver qu'elle n'est pas aussi ancienne qu'on pourrait le croire. Il est certain, cependant, qu'elle est antérieure à la Révolution de 1789.*

*En 1814, elle devient tout à coup à la mode. On y intercala des couplets satiriques d'actualité. Interdite par la police, elle reprit de plus belle au retour des Bourbons.*

Pourtant, si de nombreux ouvrages ont été écrits sur le roi Dagobert, sur les Mérovingiens et plus généralement sur les Francs, curieusement cette chanson

est restée une énigme sans importance pour les historiens et, à partir de Louis-Philippe, vers 1840, elle est devenue une ronde enfantine sans queue ni tête, sans rime ni raison ...

Même Laurent Theis, pourtant brillant historien, reconnaît son ignorance en la matière dans un livre paru aux Editions Fayard en 1982 :

*- Pour Dagobert, écrit-il, on invoquera la chanson. Sans doute est-elle bien le truchement par lequel Dagobert nous est aujourd'hui présent, mais pourquoi lui et pas son père Clotaire, ou son fils Sigebert ? Car rien ou presque, dans cette chanson composée au XVIIIe siècle ne réfère à l'histoire. (ce qui est inexact). Et pourquoi chante-t-on encore Dagobert et ne chanterait-on plus Mazarin qui inspira jadis en bien plus grand nombre couplets et refrains ? Qui se souvient de la moindre mazarinade ? (si l'on ne se souvient plus de Mazarin, Mazarine, la fille de François Mitterrand est là pour nous rappeler les mazarinades de son père !!). Mazarin appartient à tout jamais au XVIIe siècle comme Henri IV, lui aussi chansonné et confiné dans son temps. Dagobert est intemporel. Il est là..*

Et s'il est toujours là, le "bon roi" de la chanson, c'est tout simplement parce qu'une famille française, et une seule, a voulu perpétuer son souvenir, plus précisément le souvenir de la dynastie des Mérovingiens en prenant comme patronyme le nom de baptême, nom symbole du plus connu des rois de la première race, le plus célèbre aussi : DAGOBERT PREMIER.

Mais si cette famille a volontairement voulu conserver le souvenir du roi Dagobert dans l'espoir hypothétique du retour des Mérovingiens, elle a, à plusieurs reprises au cours des siècles qui suivirent l'avènement des Carolingiens, provoqué des phénomènes de rejet de la part des tenants du pouvoir qu'il soit royal ou religieux et même militaire ou civil.

Ce rejet s'est manifesté plus particulièrement au cours des Guerres de Religions, au XVIe siècle, à la suite d'un curieux concours de circonstances. Le nom de cette famille, de petite noblesse, fut considéré comme subversif, suspect, voire inquiétant aussi bien par le Valois que par les Guises et les Bourbons. Il importait donc de neutraliser les ambitions supposées de ces hobereaux normands, les réduire à néant comme avait été **fait néant** leur ancêtre Childéric III dont ils prétendaient descendre par Thierry, son fils, enfermé au monastère de Fontenelle.

C'est bien le premier couplet de la chanson du roi Dagobert, créé pour la circonstance qui servit d'instrument principal de répression, sans effusion de sang, ni même arrestation : le ridicule tuait plus sûrement que l'arquebuse ou la hache du bourreau !

Dès lors, en venant à bout aussi facilement des ambitions politiques d'un gentilhomme campagnard, la chanson du roi Dagobert a pris le pas sur la vérité historique et même sur la légende des rois fainéants et, parce que c'était un nom symbole, Dagobert, "le seul souverain dont on puisse prononcer le nom avec honneur" selon le duc de Castries, est resté à tout jamais dans la mémoire collective avec une réputation de roi bouffon.

*Après la mort de Dagobert, ajoute le duc de Castries, les Mérovingiens retournèrent au chaos.*

Nous verrons que le chaos est venu bien après la mort de Dagobert et

que les véritables responsables de cette anarchie, de cet obscurantisme qui fit du Moyen-Age une époque difficile à vivre, les véritables responsables furent les Carolingiens et l'Eglise catholique romaine.

Quant à prononcer le nom de Dagobert avec honneur, les chroniqueurs carolingiens et leurs successeurs ne s'y sont guère employés.

Voici ce qu'écrivait au XVIIe siècle, dans l'Histoire de Bretagne, Dom Gui Alexandre Loberneau à propos du roi Dagobert :

*La (mauvaise) réputation du roi Dagobert était telle que son contemporain Judicaël, roi de Bretagne, refusa une invitation à dîner de Dagobert, bien qu'il fit préparer un magnifique repas, fort content de la satisfaction que Judicaël lui avait faite, aussi bien par les présents qu'il avait reçus. Le prince breton savait, et la conduite déréglée de Dagobert et ce que Saint-Paul a dit : Si quelqu'un est reconnu fornicateur, on ne doit même pas manger avec lui.*

Un autre chroniqueur avait écrit aussi, bien après la mort du malheureux prince, qui décidément n'en finissait pas de hanter les esprits :

*Adonné outre mesure à la débauche, il avait comme Salomon (référence au célèbre roi d'Israël) trois reines et une multitude de concubines. Ses reines étaient Nanthilde, Vulfégonde et Berchilde. Je m'ennuierais, poursuit le moine-copiste, d'insérer dans ce récit les noms de ses concubines tant elles étaient en grand nombre. Son cœur devint corrompu et sa pensée s'éloigna de Dieu ; cependant par la suite, et plut à Dieu qu'il eût pu mériter par là les récompenses éternelles, il distribua des aumônes aux pauvres avec une grande largesse, et, s'il n'eût pas détruit le mérite de ses œuvres par son excessive cupidité, il aurait mérité le royaume des cieux.*

Tartuffe ne se serait pas mieux exprimé et cette tirade rappelle une réplique de Pierre Brasseur à Jean Gabin dans le film "Les Grandes Familles", les deux acteurs étant des cousins rivaux en affaires : "lorsque tu reçois des amis à dîner, disait le premier, tu appelles cela une soirée ; lorsque je lance une semblable invitation, tu dis que c'est une partouze !"

Il en est de même pour la grande famille des Mérovingiens au regard de l'Histoire par rapport aux grandes familles qui se succédèrent sur le trône de France.

On parlera de la barbarie, du chaos, de la débauche des rois de la première race, mais de la renaissance carolingienne et des rois qui ont fait la France pour les Capétiens qu'ils soient directs, Valois ou Bourbons. Et pourtant ! Que de crimes peuvent leur être attribués pour le plus grand malheur du peuple français ! Et puis, c'est oublier que ceux qui ont vraiment fait la France en lui donnant le nom de leur peuple, les Francs, ce sont bel et bien les Mérovingiens dont aucun n'a démérité devant le Tribunal de l'Histoire.

D'ailleurs, Eginhard lui-même, biographe officiel de Charlemagne avait eu conscience de l'illégitimité du descendant de Pépin le Bref qui avait usurpé le trône puisqu'il se crut obligé de justifier ce coup d'état dans un texte demeuré célèbre :

*La race mérovingienne, depuis longtemps, n'avait plus ni vigueur, ni*

*autorité, rien d'autre que le vain titre de roi. Les ressources du royaume et tout le pouvoir étaient entre les mains des préfets du palais. Il ne restait au roi que le vain simulacre du pouvoir. Pourvu d'une chevelure abondante, la barbe longue, il prenait place sur le trône et figurait le souverain. Il écoutait les ambassadeurs venus de toutes parts, leur faisait les réponses qu'on lui avaient dictées. Outre l'inutile dénomination de roi et l'argent que le préfet du palais lui remettait selon son bon plaisir ; il ne possédait en propre qu'une seule villa, et encore d'un faible revenu : il y vivait avec ses domestiques peu nombreux qui lui rendaient les services nécessaires. Quand il lui fallait se déplacer, il montait dans un char tiré par des bœufs et conduit par un bouvier, à la manière paysanne.*

*Ainsi se rendait-il au palais et à l'assemblée du pays qui était convoquée chaque année pour les affaires du royaume ; ainsi regagnait-il sa demeure. Mais toute l'administration du royaume, toutes les affaires, tant intérieures qu'extérieures étaient gérées par le préfet du palais.*

C'est à la suite de ce récit qu'a pris naissance la légende des "rois fainéants", rois inutiles qu'il fallait donc faire disparaître alors que ce système de monarchie n'était autre qu'une royauté constitutionnelle telle qu'elle subsiste de nos jours dans de nombreux pays tout à fait démocratiques comme la Grande-Bretagne, la Belgique, les Pays-Bas, l'Espagne et bien d'autres.

### **Alors, rois fainéants ou rois faits néant ?**

La question est posée et rappelle cette vieille légende du roi perdu chassé par les usurpateurs, cru mort, anéanti, mais qui revient et que l'on reconnaît à certains signes.

Ce mythe est vieux comme le monde et plonge ses racines dans la psychologie des premières sociétés humaines. Par exemple et pour n'en citer qu'une, puisque le roi Dagobert fut comparé à Salomon, auquel selon une légende hébraïque, le démon Asmodée avait dérobé l'anneau magique et prit son apparence pour le remplacer sur le trône.

Salomon qui régnait jusqu'alors sur les mondes "d'en haut" et "d'en bas" vit son royaume se réduire comme une peau de chagrin : il ne régna plus que sur la terre, puis sur Israël, puis il n'eut que son lit et son sceptre pour ne conserver finalement que ce dernier. Alors, il fut réduit à mendier de maison en maison proclamant vainement qu'il était le roi.

Mais Asmodée perdit l'anneau magique qui tomba dans la mer et fut avalé par un poisson. Le poisson fut pêché, Salomon l'acheta pour se nourrir. Alors, il retrouva l'anneau et se fit enfin reconnaître : ainsi le roi perdu devint le roi revenant.

Ce que l'on peut retenir de cette légende, c'est que ce n'est pas le peuple qui fait le roi malgré les apparences mais autre chose et c'est grâce à certains signes que celui-ci est reconnu et acclamé par le peuple. Alors, en tant que mortel devenu personne publique le roi peut être réduit à rien, être fait néant, par la ruse ou par la force. Pourtant, il n'en reste pas moins le roi car il est d'une lignée prédestinée par l'Être Suprême, le Grand Architecte de l'Univers, c'est-à-dire Dieu lui-même : **par exemple, François Mitterrand machiavélique président de la Vème République initié aux « mystères de Rennes le Château » par ses amis francs-maçons pendant sa captivité en Thuringe.**

En ce sens, la vieille légende de la quête du Graal, ce vase qui contient le Saint-Sang n'est pas autre chose que la recherche initiatique du roi perdu.

Or, la dynastie mérovingienne par ses origines mystérieuses, les légendes qui entourent les premiers rois francs tels Pharamond, Clodion le Chevelu, Mérovée, Childéric Ier et même Clovis, cette dynastie apparaît comme une résurgence de ce vieux mythe du roi perdu, roi revenant qui annonce le retour de l'Age d'Or, celui de la Connaissance.

De même, l'étrange disparition de cette dynastie, accompagnée par des rites aussi anciens que le meurtre rituel ou la tonsure, plongea le peuple dans l'anxiété ancestrale de toutes les sociétés humaines qui craignent le retour de la guerre, de l'anarchie, du chaos, présages de l'Apocalypse qui se traduit par la terreur de l'An Mil.

On comprend mieux alors pourquoi les Carolingiens voulurent dès le début de leur règne légitimer l'usurpation du pouvoir par une consécration divine, sorte de cérémonie initiatique imaginée pour la circonstance par l'Evêque de Rome qui ambitionnait de devenir le chef spirituel de l'Occident et comptait pour cela sur la puissance séculière de la Francie avec l'appui de la nouvelle dynastie.

Aussi, pour les deux parties, le nouveau roi et le pape, il s'agissait par la vertu du sacre au moyen de la Sainte Ampoule de conjurer le retour du roi perdu devenu par un jeu de mots très subtil le roi fainéant dépourvu de son caractère sacré parce qu'inutile.

Cependant, malgré ces précautions, ces cérémonies rituelles de la tonsure, de la relégation puis du sacre, le peuple n'avait pas oublié plus de trois siècles de civilisation chrétienne prodiguée par les évêques et les moines initiés aux mystères du Graal par les rois mérovingiens, ce Graal qui était le continuateur de la religion pré-chrétienne par le chaudron du Dagda et la Coupe de Souveraineté de même qu'il représentait substantivement le Christ mort pour les hommes, le vase de la Sainte Cène et le Calice contenant le Sang du Sauveur.

Le Graal symbolisa donc par excellence la plénitude intérieure que les hommes ont toujours cherchée. Mais, cette quête exige des conditions de vie rarement réunies : les activités extérieures empêchant la contemplation nécessaire et détournant la vision car on est plus attentif aux conditions matérielles de la recherche qu'à ses conditions spirituelles.

La perfection humaine et à plus forte raison la perfection d'une société se conquiert non pas à "coups de lance" comme un trésor matériel, ce qu'avaient fait les Carolingiens en s'emparant du pouvoir par la force et la ruse mais par une transformation radicale de l'esprit et du cœur.

Ce ne pouvait donc être qu'au sein d'une communauté spirituelle que le dernier Mérovingien allait avoir la possibilité de garder et de transmettre la Connaissance dont il se trouvait désormais seul dépositaire après l'usurpation de Pépin le Bref.

*Dans les derniers mois de l'année 751, avant que ses yeux ne fussent clos à la lumière, vint à Fontenelle pour y recevoir l'habit un jeune homme devant qui les religieux s'inclinaient très bas : c'était Thierry, l'héritier de Childéric III, le dernier*

*Mérovingien qui ait porté le diadème et que Pépin le Bref, vainqueur envoyait finir ses jours dans le cloître. De toutes les amertumes qu'avaient goûtées Wandon depuis la fatale journée de Vincy, celle-ci, quoique prévue depuis longtemps, fut peut être la plus douloureuse, le vieillard reçut l'adolescent et lui fit entendre les paroles de paix, d'oubli et de soumission à la volonté de Dieu qui règle à son gré les destinées des hommes ...*

*Austrulf, qui dirigeait depuis longtemps le temporel prit alors, sur la demande des religieux, le gouvernement général du monastère. Favori de Pépin, il débuta brillamment en obtenant de lui un diplôme qui accordait à Fontenelle les droits régaliens sur ses tenanciers. Il semble avoir travaillé à augmenter les possessions de la maison en Cotentin, où Lestre, Brix, Saint-Sauveur de Pierrepont, Belleville, Perriers, Vesly ont conservé la mémoire de Saint-Wandrille (Vie des abbés de Fontenelle, Saint Wandon et Austrulf par Dom Jean Laporte dans la revue n° 9 de l'Abbaye, Noël 1959).*

De tous les rois mérovingiens qui s'étaient succédés sur le trône du "Regnum Francorum" depuis Pharamond, trois souverains et plusieurs princes avaient porté un nom chargé plus que d'autres d'érotisme : **"Dagobert" : nom germanique ancien signifiant "Jour-Brillant" ou "Bonheur du Jour"**, métaphores chères aux peuples nordiques que l'on retrouve sous diverses formes avec le même radical "Dag" ou "Jour" dans la mythologie scandinave et germanique.

Or, ces langues anciennes, scandinaves et germaniques proviennent du sanskrit, idiome ancien et sacré dont les linguistes s'accordent généralement à penser qu'à une époque intermédiaire (Vème millénaire avant notre ère ?) elle était celle d'un groupe de peuples nomades vivant de l'élevage et d'une agriculture frustre, occupant la plaine herbeuse qui s'étend de la Baltique à la Caspienne.

Ces peuples appelés les Aryens parlaient divers dialectes se rapportant une même source que les savants français et anglais du XIXe siècle appelèrent langue "indo-européenne", les Allemands préférant le terme "indo-germanique" ou même "aryen", d'où le nordique et le germanique ancien tireront leur origine.

Dans la mythologie scandinave, par exemple, le jour est personnifié par le dieu Dag, fils de Delling et de Nott : son char est traîné par un cheval à la brillante crinière.

La mythologie des anciens slaves de l'Est nous parle du dieu du jour et du soleil, Dagbog ; dans la mythologie irlandaise Dagda est le maître du temps chronologique et atmosphérique, le dieu-druide, gardien du chaudron d'abondance que personne ne quitte sans être rassasié. L'autre chaudron est le chaudron de résurrection dans lequel on jette les morts afin qu'ils ressuscitent le lendemain. Enfin, le troisième chaudron est sacrificiel : le roi déchu s'y noie dans le vin ou la bière en même temps qu'on incendie son palais lors de la fête de Samain de son règne. On a donc affaire à trois variantes du même talisman divin, ancêtre et prototype du Saint-Graal. Le chaudron d'abondance de Dagda, le dieu efficace "Seigneur de la Science", contient non seulement la nourriture matérielle de tous les hommes de la Terre, mais les connaissances de tous ordres.

La plupart de ces chaudrons mythiques et magiques des traditions celtiques dont le rôle est analogue dans les mythologies indo-européennes ont été retrouvés au fond des océans et des lacs. Les chaudrons, les marmites, les calices sont les récipients de cette force magique symbolisée par une liqueur divine qui

confère l'immortalité ou la jeunesse éternelle et transforme celui qui la possède ou s'y plonge en héros ou en dieu : c'est la fameuse potion magique d'Astérix, le chef gaulois de notre moderne bande dessinée.

Il n'est donc pas surprenant que Dagobert soit devenu le nom donné le plus fréquemment aux rois mérovingiens et il est aussi à noter que les trois souverains qui ont porté ce nom ont laissé plus de souvenirs dans l'Histoire que les autres y compris Clovis dont la vie privée est fort peu connue par les textes, hormis certains traits de caractère révélés par la relation des anecdotes aussi célèbres que celles du vase de Soissons ou de son baptême à Reims.

A ce titre, la colère de Clovis provoquée par le bris du fameux vase, montre bien le côté sacré d'un récipient, talisman de la religion pré-chrétienne dont hérita le Graal dans les romans de chevalerie.

Albert Dauzat, auteur du dictionnaire étymologique des noms et prénoms de France précise que Dagobert est un patronyme rare qui fut donné "en souvenir du roi mérovingien".

Or, l'histoire des relations sociales et des croyances religieuses qui façonnent toute civilisation, toute culture (et la chanson du roi Dagobert en fait partie), cette histoire reste par excellence généalogique. Pourtant, l'étude de la genèse et de la mobilité des familles a constitué jusqu'à une époque récente le sujet le moins exploré de l'histoire médiévale.

En fait, les chroniqueurs puis les historiens attachés aux événements plus qu'aux hommes ont bel et bien manqué la découverte de l'individu dans le silence des archives qu'ils n'ont pas su ou pas voulu interroger pas plus qu'ils n'ont su interpréter cette littérature chevaleresque qui était d'une certaine manière la continuité des mythologies et de la Bible.

Or, cette société du Haut Moyen Age, celle des Mérovingiens que l'on a injustement qualifié d'obscur et de barbare était profondément humaniste et avait prolongé l'Antiquité y compris l'ère post-historique des civilisations Indo-Européennes beaucoup plus qu'on ne l'imagine car de nombreux indices révèlent l'existence d'une classe d'initiés, de monétaires privilégiés, de lignées donnant des druides puis des évêques et des administrateurs prédestinés à la carrière.

Tout cela laisse deviner une solidarité généalogique jouant un rôle essentiel dans la répartition des tâches donc du pouvoir et ces deux notions se recouvrent ; celle de l'exercice de ce pouvoir pour le bien commun avec le réseau dynastique, c'est-à-dire familial.

Donc, par un prénom, l'individu s'identifiera davantage que par le distinctif qu'il y rajoutera, ce dernier pouvant d'ailleurs changer au gré des honneurs ou des tenures alors que le prénom reste typique à la dynastie, au clan, à la famille enfin.

C'est toute l'histoire de la famille Dagobert, depuis la disparition des Mérovingiens au cours des siècles qui suivirent : celui des Croisades, de la Renaissance et de l'Humanisme avec la Réforme, celui du Roi-Soleil, puis les Lumières au XVIIIe, suivie de la Révolution française qui a laissé au monde entier cette notion des Droits de l'Homme avec la Liberté : des droits mais aussi des devoirs ...

Jamais, sans doute, l'histoire d'une obscure famille française n'aurait pu être retrouvée si la chanson du roi Dagobert n'avait connu depuis la Révolution et tout au long des deux siècles qui ont suivis un tel succès populaire.

Elle a inspiré des livres, des pièces de théâtre, des films, des personnages et des disques avec de nouvelles versions, par exemple celle de Charles Trenet !

Mais, jamais non plus, elle n'aurait pu être écrite sans l'obligeance de la descendance directe du général Dagobert mort en 1794 en combattant pour défendre la jeune République française contre les Bourbons d'Espagne et les Emigrés.

Que celle-ci soit donc remerciée pour avoir consigné par écrit les "Notes et histoire de la Famille Dagobert" et de me les avoir communiquées. Elles m'ont été précieuses pour faire les recherches qui m'ont permis d'écrire l'étonnante histoire qui va suivre, celle de mes ancêtres mérovingiens, mythologiques et ... bibliques !

Nantes 26 avril 1986 - 14 novembre 1988

## **Première partie**

---

### **Le Roi "Sans - Culotte"**

---

*... "La République triomphera, la patrie te décernera des couronnes et ta mémoire sera éternelle dans le souvenir des vrais républicains".*

(Membres du Club de Saint Hyppolite du Gard au Général Dagobert).

## Chapitre premier

### ASMODEE CHANTE LA CHANSON DU ROI DAGOBERT

---

Donc, je m'appelle Dagobert. *Comme le roi ?* me demande-t-on souvent lorsque je décline mon identité.

Très souvent, surtout depuis quelques années où histoire et orthographe ne font plus bon ménage, étant aussi mal enseignées l'une que l'autre, mon interlocuteur me demande : *avec un t ? - Bien sûr, voyons vous ne connaissez donc pas l'histoire de France !* Telle est ma réponse, invariable, à moins que malicieusement je réplique : *Non, comme le général ...* ce qui laisse mon interlocuteur pantois car il se demande bien si je me moque de lui, n'ayant jamais entendu parler d'un général Dagobert !

Car tous mes compatriotes associent dans leur mémoire collective ce nom avec cette fameuse chanson enfantine que nous connaissons tous depuis la tendre enfance.

Aussi, que ne l'ai-je entendu fredonner ce petit refrain moqueur qui m'a parfois je le reconnais agacé surtout lorsqu'écolier, à la leçon d'histoire, le maître nous parlait des rois **faits néant** (et non pas fainéants, c'est-à-dire paresseux), ceux qui avaient succédé au roi Dagobert *qui mettait sa culotte à l'envers ...*

Il était donc bien normal que je m'interroge sur l'origine de cette chanson et surtout de ce nom qui me valait tant de succès personnel.

Et ceci d'autant plus que j'avais le sentiment tout à fait étrange de ne pas avoir les mêmes ancêtres que mes camarades de classe. Pour eux, c'étaient les Gaulois, gens indisciplinés et rouspéteurs en diable qui n'arrêtaient pas de se chamailler en craignant de voir le ciel leur tomber sur la tête ! Pour moi, c'étaient les Francs, vaillants guerriers qui avaient mis, **eux**, les Romains à la porte et qui hissaient leur roi sur un bouclier lorsqu'ils étaient contents de lui. Etre "franc", c'était aussi une grande qualité que mon père m'avait enseignée et je ne la discernais pas chez ces Gaulois que je jugeais un peu ridicules lorsqu'ils étaient coiffés du casque à ailes des paquets de cigarettes de mon père (c'était un grand fumeur de "Gauloises", hélas !).

C'est pourquoi *in petto*, j'en voulais à ce roi Dagobert qui, par une distraction absolument impardonnable à mes yeux, avait terni l'image de marque des rois francs et, par conséquent, de ceux qui avaient eu la mauvaise idée de prendre son nom.

Mon père, je l'admirais beaucoup et il me paraissait répondre plus qu'un autre homme à ces critères de franchise et de courage que j'attribuais à "mes ancêtres". D'ailleurs, il était grand, athlétique même, le visage régulier et bien fait

de sa personne. Il en était de même pour mes oncles, ses quatre frères tout comme pour mon grand-père Jean-Marie et surtout mon arrière grand-père Pierre-François qui était maître tailleur à Pornic. L'une de ses pratiques, sans doute son plus prestigieux client, ne fût autre qu'un peintre académique, Evariste Luminais reconnu comme spécialiste des temps mérovingiens à la manière d'Augustin Thierry en littérature.

Mon père, quant à lui, occupait une fonction de direction avec beaucoup d'autorité et de compétence tout en étant très aimé de ses employés et collaborateurs aussi bien que de ses supérieurs hiérarchiques. En un mot comme en cent, j'étais très fier de lui et de notre famille et je ne manquais pas de l'interroger sur les origines des Dagobert.

Ces événements se passaient dans les années trente et quelques, après la crise de 1929 qui fut aussi la date de ma naissance, ce lundi 7 octobre, quinze jours avant le fameux crash de Wall - Street.

Donc, mon père m'apprit qu'il était le neuvième enfant d'un modeste artisan serrurier nantais prénommé Jean-Marie qui était mort bien jeune, à 56 ans quand lui-même n'avait que onze ans.

Il avait eu la chance de n'être mobilisé qu'à la fin de la guerre peu avant l'Armistice de 1918 alors que ses deux aînés avaient "faits Verdun" où ils furent blessés : Jules et Raymond qui vouaient une admiration sans borne à leur chef, le général Pétain.

Son grand-père Pierre-François, le maître tailleur de Pornic qu'il n'avait pas connu, était mort en 1893 six ans avant la naissance de mon père le 27 décembre 1899, quatre jours avant la fin du siècle. C'est une date mémorable car c'est le jour de la Saint-Jean d'Hiver et c'est la raison pour laquelle il fut baptisé René (re né) ...

Le père de Pierre-François était François-Gilles Dagobert, né à Vitré en 1753 d'un père boulanger prénommé Pierre. D'abord "couvreur en ardoise", il avait abandonné le métier pour venir à Nantes après avoir été en poste à Laval, dans les Fermes Royales qui deviendront les Douanes à la Révolution. C'était donc un "gabelou". En 1793, il fut incorporé dans la garde nationale et fit le coup de feu contre les Vendéens lors du siège de la ville par l'Armée Catholique et Royale du général Charette. Il se maria après la Révolution avec une jeune fille de Joué-sur-Erdre, étant devenu veuf sans enfant à 54 ans. Pierre-François était son plus jeune fils, le *benjamin* comme on disait alors dans les familles nombreuses. Pierre-François, mon arrière grand-père vit le jour à Nort-sur-Erdre en 1817 et se maria à Pornic .

La généalogie de la famille Dagobert se réduisait donc à cela : au XVIIIe siècle, sous l'Ancien Régime, c'est à Vitré, en Haute-Bretagne que vivaient mes ancêtres depuis la Saint Barthélémy de triste mémoire.

Certes, mon père avait bien entendu parler d'un certain général Dagobert de Fontenille, né en Normandie, mais était-ce de la même famille ? Selon toute vraisemblance, oui, bien que le nom à particule le laissait perplexe même si le fait d'être un *SANS-CULOTTE* lui apparaissait comme une preuve de l'ouverture d'esprit de cet aristocrate franc-maçon.

Mais de là à rechercher par qui et pourquoi avait été composée la fameuse chanson, il n'en n'avait pas éprouvé le besoin faute de loisirs sans doute mais aussi de moyens d'investigations tels qu'on les a à notre disposition maintenant.

Il n'en savait donc pas plus que le Larousse qu'il me fit consulter. Mais, à force de le harceler, il m'avait précisé que cette chanson satirique avait dû être composée pour se moquer de Louis XVIII après la Restauration *ce roi podagre* qui avait dû s'empêtrer en enfilant sa culotte impotent et malhabile comme il était lorsqu'il souffrait de crise de goutte, ajouta-t-il.

- *Qu'est-ce donc que la goutte*, lui avais-je aussitôt demandé ; *en as-tu, toi aussi ?*

Mon père s'était mis à rire.

- *Non bien sûr, car c'est une affection héréditaire dans les grandes familles. Elle atteint le plus souvent les gros mangeurs, ceux qui font bonne chère avec force gibiers faisandés accompagnés de vins capiteux et de fins alcools. Seuls, les gens très riches, peuvent s'offrir un tel luxe et c'était évidemment le cas du gros Louis XVIII comme tu peux l'imaginer !*

J'avais alors pensé que mon père n'était pas monarchiste, ce qui n'était pas surprenant avec un arrière grand-père révolutionnaire et un cousin général de la Convention au temps de la Terreur, l'An II de la République. Il était normal dans ces conditions qu'il soit *républicain* comme on disait à l'époque car on ne parlait pas de *libéraux* de *centristes* ou de *sociaux-démocrates*, comme aujourd'hui.

En fait, dans ces années d'avant la guerre, être républicain c'était plutôt être *radical* ou *radical-socialiste* comme Edouard Herriot par exemple, député-maire de Lyon.

C'était peut être aussi être *franc-maçon* mais cela restait mystérieux, secret même, car les *Frères Trois Points*, comme on disait alors, passaient pour des suppôts du diable, des ennemis de la religion, des *combinards* aux yeux des camelots du roi, des croix de feu et des catholiques pratiquants qui fustigeaient la République, la gueuse qu'ils clouaient au pilori dans leurs journaux revanchards.

Quant aux *communistes* et dans une moindre mesure les *socialistes*, c'étaient les *rouges*, les *bolcheviks* dont on voyait le portrait inquiétant avec un couteau entre les dents, roulant des yeux féroces ... Infréquentables !

Donc, et comme tout ce que disait mon père était parole d'évangile pas plus que de ce roi dont je portais le nom, je n'eus désormais en odeur de sainteté tous ces rois de France qui s'empiffraient au point de se rendre malades et de mettre leur culotte à l'envers alors que les pauvres gens mouraient de faim. A part, bien sûr, le bon roi Henri IV, sa poule au pot et son fidèle ministre Sully qui parlait si bien d'agriculture.

C'est ainsi que je devins moi-même fervent républicain, descendant de mes ancêtres de l'An II dont avait fait partie mon arrière arrière grand-père, François-Gilles, le garde national qui avait, paraît-il, assisté à l'exécution de Charette sur la place Viarme à Nantes.

Du coup et avec regrets, je trouvais les Francs moins sympathiques malgré leurs qualités d'autant plus que si j'en croyais les leçons d'histoire, c'étaient bien eux qui avaient introduit le système féodal avec les Mérovingiens et l'Eglise Catholique en faisant de la France la fille aînée de cette Eglise par le baptême de Clovis, le fier Sicambre, à Reims.

Cela correspondait d'ailleurs à ce qu'avait dit un Conventionnel à son fils et confirmait la pensée de mon père :

*Tu commences mon enfant à étudier l'Histoire de France. Aucun français ne peut l'ignorer sans honte, mais il faut la savoir autrement qu'elle ne se trouve dans les livres d'histoire, car, ajoutait-il, aucun historien ne t'indiquera suffisamment les véritables origines de tant d'institutions barbares qui ont opprimé la Nation durant 1200 ans ...*

*Saches que, lorsqu'ils ont composé leurs livres, ils n'avaient rien à espérer, ni à craindre du peuple qui était asservi, et qu'ils avaient tout à attendre et à redouter des rois, des nobles et des prêtres.*

*Aujourd'hui, la Révolution a fait justice de toutes les usurpations et de toutes les tyrannies, un jour nouveau luit sur notre histoire ...*

J'avais fait le calcul : 1793, An II de la République moins 1200 ans : 593. A cette date, c'était le règne du roi Clotaire II, père du roi Dagobert de la chanson. Un roi qui avait régné 16 ans sur tout le royaume des Francs, le "Regnum Francorum". Un roi qui avait, pour la première fois dans l'histoire, accordé une constitution par l'Edit de 614 et qui avait institué la fonction de Maire du palais, autrement dit de Premier Ministre.

Une constitution ? Un premier ministre ? Mais alors, ce n'était donc pas un tyran ?

Pourtant, si l'on en croit historiens et chroniqueurs, c'était comme tous ceux de sa race, un "barbare" qui avait fait mourir la vieille reine Brunehaut, sa tante, rivale de sa mère Frédégonde, dans d'atroces conditions ...

Décidément, il m'apparaissait bien difficile de porter un nom symbolisant la tyrannie et d'être le descendant d'une famille révolutionnaire qui nous avait délivré de la monarchie absolue. Cette contradiction était en effet difficile à expliquer.

Cependant, à mesure que passèrent les années, toutes ces images d'Epinal s'estompèrent tant et si bien que, comme mon père et toute ma famille, oncles et cousins Dagobert, je ne prêtais plus beaucoup d'intérêt à résoudre les problèmes soulevés par l'origine de cette chanson soit disante enfantine ...

Plus tard, je verrai !

Cela n'empêchant pas que l'on me rappela de temps en temps, sans méchanceté, mais avec plus ou moins d'humour que ce nom semblait insolite, curieux, qu'il étonnait, intriguait ou faisait tout simplement sourire selon la personne qui s'y intéressait.

Un jour, mon fils aîné, Jean-René, peu après la rentrée des classes,

trente années après moi, rentra furieux à la maison :

*- J'en ai marre de m'appeler Dagobert ! Je voudrais m'appeler autrement, par exemple Charpentier comme mon copain ...*

Je m'attendais bien à une réaction de sa part lorsqu'il serait confronté aux moqueries de ses camarades, comme je l'avais été moi-même et mon père sans doute ; mais de là à vouloir changer de nom cela m'avait étonné ; c'est une éventualité qui ne m'était en effet jamais venue à l'esprit. J'étais au contraire très heureux d'avoir un patronyme différent des autres et aussi authentiquement français puisque "franc" par définition étymologique.

Je fus donc plus embarrassé que mon père pour lui donner une réponse satisfaisante d'autant plus que la guerre, l'occupation, la libération puis le retour à la paix avec la Quatrième République m'avait fait changer d'opinions sur un régime qui s'était montré si peu à la hauteur des "Grands Ancêtres" : la Troisième République, celle des Francs-Maçons, disait-on au temps de Vichy ...

Mon enthousiasme d'avant-guerre pour Marianne s'était réduit, même si, à cause de la guerre d'Algérie, la Cinquième République avait remis un peu d'ordre dans la Maison France. Je jugeais mal les politiciens, ces chevaux de retour qui ne pensent qu'à *l'assiette au beurre* quelle que soit leur étiquette politique. Mon père était mort, le 23 mai 1956, vingt ans après la parution de cette "Illustration" où l'on parlait du roi Dagobert en Alsace et j'avais conservé précieusement ces revues qu'il achetait et qu'il commentait pour moi. Je ne trouvais donc plus d'intérêt à cette histoire qui m'avait tant intriguée dans ma jeunesse parce que je portais le nom d'un roi mérovingien si lointain qu'il m'apparaissait désormais comme un mythe.

De ce roi, il ne restait bel et bien que cette chanson burlesque avec laquelle j'avais appris à vivre et dont personne, pas même un écrivain ou un journaliste quelconque, ne cherchait à connaître la raison de sa popularité et encore moins sa véritable origine.

C'est pourquoi, en en ayant pris mon parti, je conseillais à mon fils d'en faire autant et de répliquer aux moqueurs en se moquant d'eux sur leurs travers voire même sur leur nom : **Dagobert** n'a pas l'exclusivité des railleries ! En effet, que dire des **Cocu**, des **Pucelle** ou autres **Salaud** ... ?

Au demeurant, occupé et passionné par mon métier, je n'avais pas eu le temps matériel de faire les recherches que je m'étais promis de faire autrefois.

Mais, les beaux jours de l'expansion économique, les "trente glorieuses" a-t-on écrit, prirent fin, hélas ! La concurrence devint d'autant plus acharnée qu'il y avait moins de travail, moins de clients surtout dans les professions du bâtiment sous la tutelle des "cols blancs" d'une administration pléthorique devenue presque exclusivement "donneur d'ouvrages" en faveur des collectivités locales. La politique avait bien sûr mis le pied dans ces affaires ... C'est dans ce contexte plus difficile, qu'en 1979, pour mon cinquantième anniversaire, un inconnu s'avisait de me remettre méchamment en mémoire cette chanson du roi Dagobert : utilisant le téléphone, garant de son anonymat, il me harcelait jour et nuit de propos venimeux en m'informant avec un cynisme révoltant qu'il voulait me nuire, me ruiner, toutes choses fort désagréables à entendre ! Il me comparait bien sûr car il était instruit à ces rois incapables, débauchés et cupides dont il se faisait fort de débarrasser la profession d'architecte que je venais tout juste d'exercer grâce à une loi permettant aux "maîtres d'œuvre" d'être inscrits sur le Tableau de l'Ordre avec le titre assez

bizarre d'ailleurs d'**agréé en architecture**. En effet, on est "**agréé**" par quelqu'un et "**agréé**" en quelque chose ... Enfin, passons !

Pas de doute pour moi, il s'agissait d'un jaloux doublé d'un mythomane car il mettait en avant une "haute personnalité" sans la nommer bien sûr qui le protégeait éventuellement si par hasard je l'identifiais. Etonné malgré tout d'être l'objet d'attentions aussi malveillantes, car je ne me connaissais pas d'ennemis aussi acharnés, je ne pouvais rester sans réaction et j'informais le Procureur de la République le priant de placer ma ligne sur table d'écoute. En vain !

Il me fallu de nombreuses années et plusieurs concours de circonstances dues au pur hasard pour découvrir l'auteur de cette sinistre plaisanterie ainsi que ses complices, des confrères architectes diplômés !

Mais le mal était fait et je ne pouvais que le déplorer : ces lâches individus avaient agi par intérêt personnel pour capter ma clientèle qu'elle soit privée ou publique. Surtout publique, car des politiciens étaient véritablement les amis de ces gens-là, ceux qui distribuent la commande publique aux seuls titulaires de diplômes écartant ainsi les *autodidactes* qui sont en général, suspectés d'être incompetents et surtout *affairistes* pour ne pas dire *magouilleurs* selon un mot à la mode.

J'étais donc **fait néant**, professionnellement bien sûr, tonsuré comme ce pauvre Childéric l'avait été par le rusé Pépin le Bref, en 751 !

Je n'exagérais pas, la calomnie propagée par la rumeur publique est bien l'arme la plus efficace pour évincer un concurrent :

*La calomnie, Monsieur ! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez, j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés ; croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse ...*

Ainsi parlait Bazile, et Figaro, le Barbier de Séville, après avoir entendu la tirade, s'exclamait en aparté :

*C'est un grand maraud que ce Bazile, heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! Il médierait qu'on ne le croirait pas.*

Figaro se trompait, les gens aiment la médisance ... Mais, la réalité dépasse parfois la fiction. Lorsque j'ai identifié mes détracteurs, j'ai eu la surprise d'apprendre que l'un d'eux s'appelait ... **Malcuit**, et un autre, **Daguebert** ! J'aurais pu en rire si ces personnages ne s'étaient pas donné beaucoup de *consistance* pour me porter préjudice.

En effet, le premier était véritablement l'ami d'une haute personnalité. Quant au second, jugeant son nom, Daguebert, trop roturier et sans doute autant que moi brocardé par la fameuse chanson, il s'était tout bonnement donné le titre de Comte de Robecq, descendant des Montmorency, Grands d'Espagne, depuis qu'il avait jeté l'ancre dans le Pays Nantais, venant de je ne sais où. En outre, pas plus diplômé que je ne le suis et sans être inscrit à l'Ordre des Architectes, il se faisait passer pour architecte D.P.E., diplôme qui n'existe plus depuis 1940 date de la

création de l'Ordre par le régime de Vichy. Né en 1928, il aurait donc fallu qu'il le passe avant sa douzième année !

Figaro était bien naïf décidément : la jobarderie de certains milieux "bon chic, bon genre" dépasse l'imagination et nos deux lascars faisaient florès auprès des notables et des architectes du Pays Nantais dont un certain nombre a gardé la nostalgie de la Monarchie dans laquelle les *nobles* et les *bons prêtres* restaient les garants de ces anciennes valeurs qui avaient fait la grandeur de la France ...

Alors, je vous le demande, que venait faire ce Dagobert qui faisait ses maisons à l'envers, n'étant pas diplômé et qui, sous prétexte qu'il était inscrit au Tableau de l'Ordre, prétendait accéder à la commande publique ?

On comprendra aisément dans quel état de stress je me trouvais avant d'avoir identifié les corbeaux et mon esprit enfiévré m'avait fait comparer mon interlocuteur anonyme à Asmodée dans le rôle du diable boiteux qui accompagnait Don Cléophas pour soulever toutes les nuits les toits des maisons afin de surprendre les secrets de leurs habitants. Je ne croyais pas si bien dire puisque le diable boiteux s'était transformé en diable *mal cuit* et le noble qui l'accompagnait en *Comte de Robecq* !

Certes, une fois percé le mystère, je m'empressais de faire connaître la vérité aux notables concernés et à l'Ordre des Architectes afin que l'on fit en sorte que de tels agissements ne se renouvellent pas. Quant à demander justice et réparation, c'était une autre affaire ... D'ailleurs, cela ne changeait rien à une situation rendue irréversible par des rumeurs publiques alimentées par les calomnies de mes détracteurs. Il me fallait faire avec, ce que je fis en ne me gênant pas pour écrire quelques vérités qui mirent plus d'un notable en difficulté au cours de la dernière campagne électorale des municipales. Et plus d'un, même, perdit son mandat : juste retour des choses ...

Frappé cependant de la facilité avec laquelle à partir d'une chanson enfantine ces gens-là avaient pu exploiter la bêtise et l'ignorance, je décidais de consacrer plus de temps à mes recherches pour retrouver à quelles dates et en quelles circonstances exactes cette chanson avait été composée. J'avais plus que jamais l'intime conviction que c'était à la suite d'événements historiques dans lesquels avaient été mêlée la famille Dagobert bien avant la Révolution et même avant le XVIIIe siècle au cours duquel elle était apparue, selon les historiens.

La rareté de ce patronyme a, je dois le dire, grandement facilité les choses d'autant plus que je connaissais portant ce nom un personnage historique, le général Dagobert de Fontenille. Mais, il n'était pas le seul car sur la même page du grand Larousse encyclopédique de mon père soigneusement conservé outre les rois Dagobert de l'histoire et ce général, un patriarche de Jérusalem, Dagobert lui aussi, attira mon attention : il avait participé à la première croisade avec les Normands d'Italie, descendants de Tancrède de Hauteville.

Or, le général Dagobert étant né dans cette province, il était pour le moins curieux de voir qu'un autre personnage célèbre, au point d'avoir les honneurs du dictionnaire, avait un rapport avec la Normandie. Et, puisque le général Dagobert avait connu la gloire à la même époque où mon modeste aïeul participait à la défense de Nantes attaquée par l'Armée Catholique et Royale, je commençais à tenir le bout de ce fil conducteur qui me permettrait de retrouver l'histoire de la famille, donc l'origine de cette chanson politico - burlesque au mode

d'emploi si particulier.

Commençons donc par ces journées de juin 1793 où les généraux de l'armée catholique et royale adressèrent aux défenseurs républicains de Nantes un ultimatum ainsi rédigé :

*Messieurs, aussi disposés à la paix que préparés à la guerre, nous tenons d'une main le fer vengeur et de l'autre le rameau d'olivier. Toujours animés du désir de ne point verser le sang de nos concitoyens et jaloux d'épargner à cette ville le malheur incalculable d'être prise de vive force, après en avoir délibéré en notre conseil, réuni au quartier général à Angers, nous avons arrêté à l'unanimité de vous présenter un projet de capitulation dont le refus peut creuser le tombeau de vos fortunes et dont l'acceptation qui vous sauve, va sans doute assurer à la Ville de Nantes, un immense avantage et un honneur immortel.*

*En conséquence, nous vous invitons à délibérer et statuer que le drapeau blanc sera de suite et six heures après la réception de votre lettre, arboré sur les murs de la Ville.*

*Que toutes les caisses publiques, tant du département, du district, de la municipalité, que des trésoriers et quartier-maîtres nous seront pareillement apportées, que toutes les armes nous seront remises, que toutes les munitions de guerre et de bouches nous seront fidèlement déclarées et que tous les autres effets, de quelque genre que ce soit, appartenant à la République, nous seront indiqués et livrés pour que par nous il en soit pris possession au nom de sa majesté Louis XVII, roi de France et de Navarre et au nom de Monseigneur le Régent du Royaume.*

*Qu'il nous sera remis pour otages, les députés de la Convention, des présents en mission dans la ville de Nantes et autres dont nous conviendrons.*

*A ces conditions, la garnison sortira de la ville sans tambours ni drapeaux, des officiers seulement avec leurs épées et des soldats avec leurs sacs, après avoir fait serment de fidélité à la religion et au roi, et la ville sera préservée de toute invasion, de tout dommage et mise sous la sauvegarde et protection de l'armée catholique et royale. En cas de refus, au contraire, la Ville de Nantes, lorsqu'elle tombera en notre pouvoir, sera livrée à l'exécution militaire et la garnison au fil de l'épée.*

Mais Nantes ne manquait ni de bons généraux, ni de vrais patriotes.

Jean-Baptiste Camille de Canclaux était sorti à seize ans en 1756 de l'Ecole de Cavalerie de Besançon et devint major au régiment de Dragons-Conti à la veille de la Révolution. Sa famille cousinait avec des grands propriétaires du Roussillon dont la famille Pailhoux de Cascastel ainsi qu'avec le prince de Montbarey, Ministre de la Guerre sous Louis XVI. Devenu républicain ainsi que Beysser, comme tant d'autres officiers de l'Ancien Régime tel le futur général Dagobert de Fontenille, avec Baco, maire de Nantes ardent patriote, avec toute la population dont faisait partie François-Gilles Dagobert, préposé des Douanes, enrôlé dans la garde nationale, tous, ils repoussèrent l'ultimatum de Charette par une proclamation indignée qui s'achevait sur un ton tragique dans le style emphatique de cette époque révolutionnaire :

*- Si par l'effet de la trahison ou de la fatalité, cette place tombe au pouvoir des ennemis, je jure qu'elle deviendra leur tombeau et le nôtre, et que nous donnerons*

*à l'univers un grand exemple de ce que peuvent inspirer à un peuple la haine de la tyrannie et l'amour de la liberté. Signé Beysser.*

Dieu merci, ni la fatalité et encore moins la trahison ne permit à l'armée catholique et royale de se livrer à une exécution militaire telle qu'elle avait eu lieu autrefois, le 10 juin 1574 à Saint Lô ou **telle qu'elle aura lieu, le 10 juin 1944 à Oradour-sur-Glane.**

**Retenons ces deux dates, elles font partie de l'histoire de la famille Dagobert, car cette exécution militaire du 10 juin 1574, François Gilles Dagobert en avait entendu parler par ses parents, à Vitré, et celle du 10 juin 1944, j'en verrai les auteurs lorsque la division SS "Das Reich" montera sur la Normandie, venant du Languedoc, en passant par Limoges. Cette division dont un détachement détruisit Oradour et massacra ses habitants comme les troupes catholiques avaient détruit Saint-Lô et massacré les protestants quatre siècles avant.**

Ainsi, et malgré les invocations des chefs de l'Armée Catholique et Royale, la Providence n'avait pas permis la réalisation de ce funeste projet. François-Gilles Dagobert survivra à la Révolution alors que son cousin normand trouvera la mort là-bas en Espagne après s'être livré, avec ses soldats à une exécution militaire contre un village de Cerdagne, Montella, refuge de terroristes.

Pareillement, Cathelineau, le *Saint de la Vendée* s'écroulera mortellement blessé par le coup de feu d'un ouvrier cordonnier embusqué à la fenêtre d'une maison de la place des Agriculteurs, maintenant la place Viarme à Nantes. Démoralisée, la colonne de Cathelineau battit en retraite vers le nord tandis que l'armée de Charette arrêtée devant la Loire se repliait sur le Pays de Retz. A Nantes, se fut la joie, l'enthousiasme :

*Le siège de Nantes, dira Turreau, est peut être l'événement le plus important de notre Révolution. Peut-être les destinées de la République étaient-elles attachées à la résistance de cette ville. Tout ce qui avait précédé cette mémorable journée semblait garantir le succès du parti royaliste.*

Turreau était un ami du général Dagobert qu'il sauvera de la guillotine. Mais, il ne savait pas que parmi les défenseurs de Nantes il y avait un autre Dagobert. Qui pouvait le savoir, d'ailleurs ? La chanson du roi Dagobert était encore inconnue par la majorité de la population et, autant le général Dagobert connaîtra la gloire et les honneurs avant de disparaître, autant mon aïeul, obscur sans grade dans la garde nationale, restera inconnu ainsi que ses descendants. Et, si leur nom n'avait pas été celui d'un roi mérovingien de curieuse réputation, qui, maintenant aurait parlé d'eux ?

Il y a longtemps que le tombeau de François-Gilles Dagobert n'existe plus dans le petit cimetière de Joué-sur-Erdre où il reposait depuis 1833. Le général Dagobert repose à Perpignan au cimetière Saint-Martin, avec Dugommier, sous un tombeau en forme de **pyramide** ; mais, il ne reste que les descendants de François-Gilles dont les aïeux quittèrent la Normandie au temps des guerres de religions.

Ainsi, l'histoire de cette famille a pu être retrouvée par ses "**Cousins de l'An II**" restés ignorés, malgré un nom dont la célébrité n'est reconnue que par une chanson enfantine.

## Chapitre deux

### LES COUSINS DE L'AN II

---

*O Soldats de l'An II ! O guerres ! épopées !  
(Victor Hugo)*

Je m'en souvenais de ces vers du vieux poète républicain, pourfendeur de l'arbitraire qui fustigea Napoléon le Petit, le tyran bonapartiste qu'il appelait par dérision, Badinguet ...

Ce fut aussi le meilleur chantre de tous ceux qui, célèbres ou inconnus, luttèrent en ces temps héroïques pour faire triompher Liberté et Droits de l'homme.

Pourtant, les sacrifices de ceux que l'on a appelé les "*Grands Ancêtres*" n'ont pas toujours été compris ; même à présent trop de français sont intolérants, aveuglés par des croyances d'un autre âge, par idéologie, ce qui les amène au sectarisme, au racisme. Certes, il existe aussi un sectarisme et un racisme à rebours et cette intolérance se manifeste par des abus de langage que leur donne précisément cette liberté d'expression qu'ils refuseraient à leurs adversaires si elle n'avait pas été conquise voici deux siècles.

Ainsi, dans le Pays Nantais par un amalgame dont ils ont le secret, de pseudos-historiens, plus ou moins manipulés, parlent de "génocide" à propos de cette affreuse guerre civile qui secoua la Vendée, guerre allumée par des irresponsables dressés contre une République qui voulait affranchir le peuple d'une insupportable tyrannie !

C'est bien mal connaître l'Histoire et surtout bien mal la relater car si des innocentes victimes ont payé de leur vie des erreurs de jugements que des siècles d'obscurantisme et de fanatisme religieux avaient imposé à leurs esprits, d'autres victimes, non moins respectables, devaient aussi sacrifier soit leur vie de famille, soit leur existence, pour faire triompher les droits les plus naturels des Hommes.

C'est encore Victor Hugo qui a su le mieux exprimer l'enchaînement implacable des événements tragiques mis en marche par l'Histoire :

*D'ailleurs, né d'un régime ou dominait l'effroi  
Ton éducation sur ta tête affranchie  
Pesait, et malgré toi, fils de la Monarchie  
Nourri d'enseignements et d'exemples mauvais  
Comme elle, tu versas le sang, tu ne savais  
Que ce qu'elle t'avais appris : le mal, la peine,  
La loi de mort, mêlée avec la loi de haine,  
Et jetant bas tyrans, parlements, rois, capets*

*Tu te levais contre eux et comme eux tu frappais*

En 1942, à Pâques, ces vers me revinrent en mémoire lors d'un voyage à Paris avec mon père lorsqu'il me fit visiter la capitale pour la première fois de mon existence.

Il était descendu dans un hôtel rue Servandoni, près du Luxembourg, à deux pas de Saint-Sulpice et comme il devait participer à des réunions au siège de sa Société, il m'avait laissé seul, la première journée, avec un plan de Paris, de l'argent, des conseils pour prendre le métro et l'adresse du siège social de sa Maison. Je ne risquais donc pas grand chose d'autant plus que la circulation était pratiquement nulle en cette période d'occupation allemande, quelques mois avant la tristement célèbre rafle des Juifs du 18 juillet de la même année.

Mon père m'avait conseillé de visiter Saint-Sulpice, tout près, et qui était selon lui très intéressante. C'est ce que je fis. Mais, j'avoue n'avoir pas compris les explications de mon père à propos des particularités de cette église qui ne m'intéressa pas outre mesure hormis la façade *de style jésuite, un peu comme Sainte-Croix à Nantes*, m'avait-il pourtant précisé brièvement. C'était un homme qui parlait peu et il fallait toujours essayer de traduire sa pensée au travers des mots qu'il employait. Ce n'est donc que beaucoup plus tard que j'ai fait certains rapprochements entre les propos de mon père et l'histoire de cette basilique.

Le lendemain, à ma plus grande joie, mon père me consacra toute sa journée et nous visitâmes bon nombre de monuments dont la Tour Eiffel cela va sans dire et l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

Il n'était pas question à cette triste époque de la guerre d'aller au centre de la place voir la dalle du soldat inconnu ou visiter le monument. Celui-ci était entouré de barbelés et des sentinelles montaient la garde.

Aussi, je contemplais le monument sur le trottoir en haut des Champs-Élysées.

*C'est Napoléon, me dit mon père, qui a ordonné la construction de cet édifice à la gloire des armées de la Révolution et de l'Empire. Toutes les grandes victoires sont inscrites ainsi que les noms des généraux et des maréchaux. Notre nom, Dagobert, y est inscrit.*

Je me tournais incrédule vers lui et lui demandais quelques explications sur ce qu'il venait de m'apprendre et que je ne pouvais pas vérifier :

*Oui, me répondit-il, le général Dagobert a vécu au temps de la Révolution, en même temps que notre aïeul François-Gilles et je crois que notre famille fut autrefois apparentée avec la sienne, bien qu'il était de petite noblesse et ajoutait un nom à particule à son patronyme : de Fontenille. Il faudrait pouvoir faire des recherches pour retrouver notre lien de parenté exact.*

- *Mais, lui dis-je, comment as-tu connu l'existence de ce personnage dont les livres d'histoire ne parlent même pas ?*

- *Tout simplement, lorsque je fus secrétaire au Cabinet du Ministre de la Guerre à Paris, durant près d'un an, du 18 mai 1920 au 21 mars 1921. En apprenant*

*mon nom, le chef de service m'avais posé la question de savoir si j'étais de la même famille que ce général et, ne pouvant lui répondre affirmativement, il avait fait rechercher le dossier de celui-ci aux archives du ministère. C'est ainsi que j'avais appris qu'il s'appelait Luc Siméon Auguste Dagobert, dit de Fontenille et qu'il était né en Normandie près de Saint-Lô. C'est d'autant plus curieux que durant notre séjour à Rouen et à Cherbourg avec ta mère, au début de notre mariage, personne ne nous a parlé de cette célébrité qui paraît bien oubliée maintenant.*

J'avais été frappé par cette révélation de mon père à double titre : d'abord de savoir qu'il s'en était fallu de peu que je sois natif de Cherbourg plutôt que d'Aurillac où je suis venu au monde après l'emménagement de mes parents dans cette dernière ville ; aussi, d'apprendre que la famille Dagobert était autrefois de petite noblesse ce qui ne l'avait pas empêché de faire la Révolution. Je comprenais donc mieux pourquoi François-Gilles Dagobert faisait inscrire son nom avec une apostrophe, ce que l'on pouvait lire sur les papiers le concernant que nous avons retrouvés : ceux des Fermes Générales lorsqu'il y entra en 1777 puis sur son acte de mariage à Joué-sur-Erdre en 1807 où l'on peut constater que son nom est écrit D'agobert. C'était donc un indice qui permettait de penser que lui-même connaissait fort bien les origines de sa famille, de petite noblesse.

Je m'étais donc bien promis en ce jour de printemps 1942 de compléter ces recherches après la guerre. Mais le temps passa, d'autres soucis m'absorbèrent et j'oubliais ce général révolutionnaire dont j'avais cependant lu la biographie sommaire dans le Larousse familial.

L'année qui suivit la fin de la guerre en 1946, je retournais à Paris avec mon père et ne manquais pas cette fois de contempler enfin mon nom de famille sur le pilier Ouest de l'Arc de Triomphe. Non sans fierté d'ailleurs, car je pensais à mon vieux poète, Victor Hugo qui n'avait pas connu cette satisfaction de vanité un peu puérile et l'avait exprimée en vers peu après l'inauguration du monument en 1836.

L'on sait combien Victor Hugo avait, lui aussi, d'admiration pour son père, *ce héros au sourire si doux*, et l'on sait aussi que ce dernier fut général d'Empire et fit la guerre d'Espagne. Aussi, devant *ce monceau de pierres assis sur un monceau de gloire*, en ne voyant pas son nom gravé sous les petites voûtes, il s'écria avec emphase :

*- Je ne regrette rien, devant ton mur sublime, que Phidias absent et mon père oublié !*

On ne sait, toutefois, si le poète fut aussi magnanime envers l'ingrat sculpteur que son père le fut pour l'Espagnol qui avait tenté de le tuer :

*- Donne lui tout de même à boire ... avait-il dit sans rancune à son aide de camp !*

Ainsi, de ces temps héroïques qu'avaient vécu nos Grands Ancêtres, je ne pouvais faire mieux que d'en connaître l'histoire et de la relater. Il m'a fallu près de cinquante ans pour le faire ... Mieux vaut tard que jamais !

Donc, parmi les obscurs participants (gens sans importance, dira Marcel Jullian) de ces luttes pour jeter à bas l'Ancien Régime se trouvaient ces deux cousins descendants d'une très vieille famille venant du temps obscur des Mérovingiens.

C'est par une belle journée de printemps en Bretagne, que saura si bien décrire Chateaubriand, le 26 mai 1753, que naquit à Vitré, François-Gilles Dagobert dont la famille d'origine normande était venue s'installer dans cette ville aux alentours de la Saint-Barthélémy, en 1572.

Déjà, les aïeux de François-Gilles avaient à cette première révolution que fut la Réforme embrassé *le protestantisme*. Victimes des guerres de religions certains avaient quitté leur village natal près de Saint-Lô pour se réfugier à Vitré tandis que d'autres restaient en Normandie et résistaient tant bien que mal à l'intolérance des catholiques.

Mais, pas plus à Vitré, bien que refuge de nombreux protestants, qu'à Saint-Lô, les Calvinistes ne purent mieux résister aux formidables pressions de la Contre-Réforme, puis de la Révocation de l'Edit de Nantes. Bien plus tard en 1763, à la suite du désastreux traité de Paris une véritable crise révolutionnaire s'instaura dans le Royaume, crise à laquelle les habitants de Vitré n'échappèrent point.

Cette crise fut aggravée par la disette et les maladies ; elle s'accrut encore en 1770 et la misère frappa durement toutes les classes sociales surtout les artisans et petits bourgeois n'épargnant une fois de plus que le Haut Clergé et la Noblesse, privilégiés de l'Ancien Régime.

Le grand-père de François-Gilles se maria à Fougères. Il était alors artisan - couvreur "en ardoises" et avait fait partie d'une société compagnonique, probablement celle des Devoirants, ainsi que la plupart des apprentis et artisans de l'époque qui continuaient les traditions de la franc-maçonnerie opérative des bâtisseurs de cathédrales dans les associations corporatives.

Pourtant, devant la crise qui persistait, il se décida à changer de métier et s'engagea dans les Fermes Générales en 1777 où il débuta comme employé à la Direction de Laval sachant lire et écrire, fort bien d'ailleurs. Au bout de sept ans, il sollicita et obtint un changement pour Nantes. Pourquoi ce choix ? Il est probable que le prestige de cette grande ville fut déterminant dans sa décision. Quoiqu'il en soit, il rentra dans "l'emploi par première commission au poste de Chézine à la direction de Nantes", le 13 septembre 1784.

Le bureau de Chézine était un bureau sédentaire de traite avec "loyer de corps de garde, bois et chandelle", lequel se trouvait situé vers l'actuelle rue Mazagran dans un immeuble qui fut détruit par les bombardements, en 1943.

On peut facilement imaginer l'émerveillement de notre Vitréen en prenant son poste à cette grande époque où le port de Nantes était, par son trafic, le premier du Royaume. Regardons les gravures d'Ozanne pour découvrir le quai de la fosse, l'île Feydau, les majestueux voiliers, l'activité fébrile du port et aussi les magnifiques hôtels que venaient de faire construire négociants, armateurs et ... négriers !

Oui, vraiment, François-Gilles dut apprécier la chance qu'il avait de découvrir une aussi belle ville, la Venise de l'Ouest, dira-t-on plus tard.

Car, en effet, les nombreux bras de la Loire, l'Erdre, la Sèvre, formaient un site comparable qui fut malheureusement gâché par les comblements du XXe siècle.

Mais la direction des Fermes ne laissait guère de loisirs à ses employés et surtout avait pour règle de ne pas laisser trop longtemps ceux-ci aux mêmes postes. Aussi, l'année suivante en 1785, François-Gilles fut nommé au poste de Pirmil à l'autre bout de la ligne des ponts franchissant les nombreux bras de la Loire. C'était alors, la seule voie d'accès vers le Sud, vers le Pays de Retz.

Mystérieux Pays de Retz ! Imaginons ce que pouvait représenter pour un citadin comme François-Gilles, ce pays du bout du monde quasiment inaccessible, au bocage impénétrable d'où était née la légende Barbe-bleue en la personne du satanique Gilles de Retz. L'ancien compagnon de Jeanne d'Arc fut brûlé en place du Bouffay pour avoir commis de si horribles forfaits que les braves gens se signaient encore en les évoquant, craignant de voir surgir le Démon !

Seule la frange littorale de la Loire de Rezé à Saint-Brévin et celle bordant la mer jusqu'à la baie de Bourgneuf étaient plus ouvertes aux idées nouvelles qui se faisaient jour surtout à Nantes, la grande ville. Leurs habitants pouvaient voir les grands voiliers revenir des Isles ou des Amériques ; ils pouvaient discuter avec les capitaines et les matelots. Des colonies de marins anglais et hollandais s'étaient installées à Trentemoult (North-House) et près de Paimboeuf (Berg op zoom) sur les berges de la Loire.

Enfin, des armateurs et négociants nantais, fortune faite, n'hésitaient plus à se hasarder de l'autre côté des ponts et venaient construire des résidences, des "folies" sur les bords du fleuve entre Rezé et Saint Jean de Boiseau, tel le Château d'Aux.

Mais, la vieille société monarchique craquait de toute part et la nécessité des réformes se faisait de plus en plus pressante.

C'est dans ce contexte pré-révolutionnaire que François-Gilles fit la connaissance du Pays de Retz au gré des nominations dans les bureaux de traite et de tabac jalonnant la Loire de Nantes à l'océan. Après Pirmil, ce fut Trentemoult puis Port Lavigne, Saint Jean de Boiseau en 1786 et Saint Père en Retz, en 1789 au début de la Révolution.

La vie d'un employé des Fermes n'était donc pas de tout repos et ne favorisait guère la vie de famille, mais François-Gilles, à 36 ans n'ayant toujours pas d'enfant avec sa femme, se trouvait beaucoup plus disponible que la plupart de ses collègues pour accepter sans rechigner les changements de postes imposés par la direction.

Cependant, lasse de cette vie errante, la pauvre Madeleine, toujours seule, se fixa définitivement à Saint Jean de Boiseau et vivra désormais séparée de son mari.

La Révolution avait donc éclaté bouleversant la société non sans heurter les esprits simples des "*Paydrets*" soumis depuis des siècles à leurs seigneurs et au clergé catholique. Les Fermes Générales étaient devenues les Douanes Nationales et dans ce domaine, la Révolution avait conservé l'acquit et les structures de cette administration ce qui ne changeait rien pour les habitants qui continuaient à regarder "*les gabelous*" d'un mauvais œil sans toutefois créer de troubles graves.

Pourtant en 1792, les lois concernant le Clergé, la déclaration de la Patrie en danger, l'instauration de la Première République et la levée des volontaires

mirent le feu aux poudres dans le Pays de Retz mais rien ne laissait prévoir la tourmente qui allait s'abattre sur tout l'Ouest en mars 1793.

Pour la seconde fois depuis le début de sa carrière, François-Gilles allait franchir la Loire en sens inverse à l'estuaire de Mindin, à la fin de 1789 pour prendre poste à Saint-Nazaire qui était alors une bourgade de pêcheurs faisant partie de l'inspection des douanes de Paimboeuf.

Le 17 février 1793, après l'exécution de Louis XVI, il prêta serment de fidélité à la République avec tous ses collègues :

*Disons anathème aux Rois et au tirans, anathème aux dictateurs, triumvirs, aux faux défenseurs, aux protecteurs du peuple, anathème à tous ceux qui sous le titre de chef, de général, de stalhouder, prince ou quelqu'autres titres que ce soient, voudraient usurper une supériorité sur leurs concitoyens et nous jurons de les poursuivre jusqu'à la mort".*

*Nous jurons de défendre jusqu'au dernier soupir la liberté, l'égalité, la souveraineté du peuple dans toute son intégrité, l'unité et l'indivisibilité de la République, la sûreté des personnes et des propriétés et de dénoncer comme ennemis publics tous ceux qui tiendraient une conduite opposée à ces principes que nous avons juré de maintenir.*

Déjà, le district de Guérande avait affecté les douaniers à la garde des batteries côtières :

*Le Directoire, ouï le Procureur-Sindic, considérant qu'il serait dangereux de laisser les batteries de ces côtes sans gardes dans une circonstance où nous venons de déclarer la guerre au roi d'Angleterre et dont le voisinage exige une surveillance continue.*

*Considérant, en outre, que les ennemis du dedans qui ne sont pas moins à craindre que ceux du dehors ne manqueraient pas de profiter de cette occasion pour nous rendre au moins inutiles les canons placés à tant de frais et destinés pour la défense de nos côtes.*

*Arrêté, que le citoyen Saint, actuellement à Saint Nazaire sera autorisé à requérir pour la garde des batteries désignées dans sa lettre, le nombre d'employés des Douanes qu'il croira nécessaire pour le service des canons et que pour cet effet, il emploiera tous les moyens qui lui paraîtront les plus convenables et les moins dispendieux.*

Le 11 mars 1793, les ennemis du dedans, ceux du Pays de Retz, se soulevèrent contre la République qui venait de décréter la levée en masse pour lutter contre les ennemis du dehors qui étaient non seulement les Anglais, les Prussiens, les Autrichiens mais aussi les Espagnols auxquels on venait de déclarer la guerre, le 7 mars.

Malgré les précautions prises, les Royalistes s'emparèrent de la presque île guérandaise et d'une batterie de canons qui menaça la frégate "la Capricieuse" commandée par Savary. Celui-ci débarqua à Saint-Nazaire avec ses hommes, en chassa les rebelles tandis que Beysser les chassait de Guérande mettant ainsi fin rapidement au soulèvement du pays guérandais et de la Brière.

Le 31 mars, les Douanes étant désorganisées par la guerre, les employés

furent en totalité intégrés à la garde nationale dont une grande partie fut envoyée en renfort à Nantes, menacée par l'Armée Catholique et Royale commandée par Cathelineau au Nord et Charette au Sud.

Dans le même temps, un bataillon de volontaires nantais recrutés en 1792 quittait ses cantonnements de Carcassonne à destination du Roussillon pour renforcer l'armée des Pyrénées Orientales. La plus grande partie du 2<sup>ème</sup> bataillon fut affectée à la défense du fort de Bellegarde au col du Perthus ; une autre partie, sous les ordres de l'adjudant général Anne Mellinet (père du général) stationnera à Arles-sur-Tech.

L'armée des Pyrénées Orientales commandée par le général Barbantane, de l'aveu des représentants du peuple, était presque nulle composée de milices locales et de volontaires du Midi *"ramas de gens impropres à tout service militaire"*. Seuls, les volontaires nantais du 2<sup>ème</sup> bataillon parmi lesquels se trouvaient d'ailleurs de nombreux jeunes gens du Pays de Retz, faisaient figures de vrais soldats, animés d'un patriotisme sincère qui les avait incité à s'engager sans hésitation pour défendre la République loin de leur pays natal au contraire de la plupart des *"Paydrets"*, réfractaires à tout service militaire même au temps des milices royales.

Le 17 avril 1793, le général espagnol Don Antonio Ricardos commença les opérations de guerre en s'emparant de Saint-Laurent-de-Cerdans. Puis, il assiégea Bellegarde et fit faire une route pour relier le col du Perthus à Céret devenu son poste principal et sa place d'armes. Heureuse lenteur !

Devant le danger d'invasion, les autorités du département des Pyrénées Orientales écrivirent au général de l'armée d'Italie, Biron, duc de Lauzun sous l'Ancien Régime.

*Vous accoutumez vos généraux à vaincre, envoyer nous en deux ou trois, les soldats que nous avons à leur donner sauront comme les vôtres les suivre à la victoire.*

Brunet, qui remplaçait Biron, envoya le général de brigade Dagobert et quelques autres officiers :

*Tous ces officiers, écrivait Brunet, sont à même par leur civisme, par leur zèle et leur intelligence, d'organiser l'Armée des Pyrénées Orientales et de l'opposer avec succès aux ennemis de la République".*

Luc-Siméon-Auguste Dagobert, né en 1736 à la Chapelle-Enjuger près de Saint-Lô, était le descendant de cette vieille famille normande et protestante dispersée au XVI<sup>e</sup> siècle dont était également issu François-Gilles Dagobert de Vitré, le douanier devenu garde national à Nantes. Ils étaient donc cousins.

Après avoir marché jour et nuit pour se rendre d'Italie à son nouveau poste, notre général Dagobert arriva le 11 mai 1793 à Perpignan et déposa l'ordre de mission sur le bureau du Conseil du Département.

Il exposa son plan d'opération avec d'autant plus de facilité qu'il connaissait fort bien la région ayant épousé une descendante des seigneurs cathares, Jacqueline Pailhoux de Cascastel qui était, on l'a vu dans le chapitre précédent, cousine de Jean-Baptiste de Canclaux, le fougueux défenseur de Nantes

lors de l'attaque de l'Armée Catholique et Royale, en juin 1793, soit un mois après la nomination de Dagobert à la tête de l'Armée des Pyrénées Orientales. Son projet était le suivant : s'établir dans les Aspres auprès du Canigou et, de là, secourir les forteresses bloquées comme Bellegarde défendue par les Nantais du 2<sup>ème</sup> bataillon, menacer le Col du Perthuis, inquiéter l'ennemi sur ses arrières par des manœuvres de "commando", le combattre sur un terrain accidenté où sa lourde artillerie ne briserait pas, comme en plaine, la fougue indisciplinée des français. Enfin, réduire à l'impuissance sa cavalerie et paralyser son infanterie par l'action de colonnes mobiles qui porteraient le fer et le feu au-delà des monts, en Cerdagne espagnole, même ce qu'il fera l'année suivante nous le verrons.

Mais, ce plan ne fut pas du goût des représentants qui estimaient qu'il fallait lutter dans la plaine en avant de Perpignan et à l'abri des remparts de la ville!

Dans l'impossibilité de mettre ce plan à exécution par la mauvaise volonté de deux représentants, Fabre et Gaston, les premiers combats tournèrent à l'avantage des Espagnols et seuls les volontaires nantais résistèrent au siège du fort de Bellegarde qui ne tomba que le 25 juin 1793. Le malheureux bataillon fut interné en Espagne dans divers camps et avec des conditions de vie épouvantables. Décimé par les combats et la captivité, il ne revint à Nantes que le 10 janvier 1795, une fois l'Espagne vaincue.

Après la reddition de Bellegarde, une division espagnole s'établit au Col de la Perche et après la prise de Villefranche, une autre division reçut de Ricardos l'ordre de marcher sur la forteresse de Montlouis par le village d'Olette. Les représentants, ayant enfin compris leur bétise en contrariant les projets du général Dagobert, l'avaient envoyé défendre la citadelle de Montlouis avec l'appui du conventionnel Cassanyès arrivé le 6 août dans la forteresse. Dès le 23 août, le général avait achevé de prendre toutes les dispositions qui devaient arrêter les Espagnols.

Ce plan d'attaque nécessitait la sortie des troupes à l'abri du fort et il fut mis à exécution dans la nuit du 27 au 28 août. Les Espagnols attaqués au Col de la Perche, à 5 heures du matin, fuyaient à 8 heures en laissant aux mains des Français huit canons, quantité d'armes et de munitions, soixante prisonniers dont quinze officiers. Ils avaient, en outre, deux cent cinquante morts et un grand nombre de blessés.

Le 29 août au matin, les Français assiégeaient Puycerda où ils entrèrent le 3 septembre. Le général comptait y passer la nuit lorsqu'un messenger vint lui apporter la nouvelle que les Espagnols du Camp d'Olette se dirigeaient avec un train d'artillerie considérable sur Montlouis.

Aussitôt, le général Dagobert reprit la route avec les meilleures troupes de sa petite armée et le 4 septembre, à 4 heures du matin, 1600 français fondirent sur le camp d'Olette. *Jamais surprise ne fut plus complète, nous arrivâmes comme des éperviers*, dira Cassanyès. Une fois de plus, les Espagnols furent mis en pièces par la *furia francese* et le général Dagobert écrivait à la Convention :

- *L'octave de la bataille du 28 août n'a pas été célébré avec moins de succès.*

Cette double victoire du Col de la Perche et d'Olette sur les Bourbons d'Espagne fut chantée par le peuple catalan :

*Tu recordaras, barbare  
Del général Dagobert  
Del général intrépide  
Defenseur de nostres drets  
Quan alli, al camp de la Perxa  
Sa valor se demostra  
Quan alli desavuyt cent hommes  
Six mills ne va destrossar  
Gloria li sigui donada  
Alli, al nostre général  
Quan à la batalla d'Oletta  
Sa valor se demostra tal  
Que tota la flor d'Espanya  
Fou morte o prisonera  
Général y artilleria  
Tot resta al nostre poder*

Malheureusement, si la victoire de Dagobert donna à la France Puycerda et la Cerdagne espagnole, Ricardos ne se tint pas pour autant battu. Profitant de l'impéritie des représentants Fabre et Gaston ainsi que de l'incompétence des généraux chargés de défendre Perpignan, celui-ci remporta plusieurs victoires à Trouillas et surtout à Céret défendue par l'adjudant-général Mellinet, un nantais, qui fut blessé au cours de son héroïque résistance.

Le général Dagobert avait pourtant été rappelé de Cerdagne mais une fois encore, les instructions maladroites des représentants avaient contrarié son action bien qu'il fut nommé général en chef, dès le 12 septembre 1793. Mais surtout, une véritable cabale s'était formée contre lui : ci-devant noble, il était ni plus ni moins que suspecté de complot avec les émigrés français qui étaient sous les ordres de Ricardos à la suite de rumeur qui s'était répandue à Perpignan. Cette rumeur affirmait que le dauphin, le petit Louis XVII, avait été extrait de la prison du Temple à Paris pour être amené au Castillet de Perpignan afin d'être rendu aux Bourbons d'Espagne ! Dagobert, soupçonné d'être un nostalgique de l'Ancien Régime était chargé, selon Fabre et Gaston, de mener à bien cette affaire et c'est pourquoi il fut accusé de trahison, destitué, puis arrêté pour être incarcéré dès le 22 novembre suivant à la prison de l'Abbaye à Paris en attendant son jugement devant le Tribunal Révolutionnaire. Il était promis à la guillotine ...

C'est Turreau, général de l'armée de l'Ouest, qui fut nommé à sa place le 8 octobre 1793 mais il échoua à son tour devant Ricardos à l'attaque du camp du Boulou, le 16 octobre suivant. Il regagna aussitôt la Vendée, le 4 novembre, préférant un champ d'action qu'il jugeait plus à la portée de ses talents militaires ...

Ricardos en profita pour se ruer vers les Corbières et il atteignit bientôt Rivesaltes aux pieds des montagnes qui conservaient les vestiges des anciennes forteresses cathares. Quel était donc l'objectif du général espagnol ? Nous le verrons bientôt.

Turreau de vingt ans plus jeune que Dagobert, normand comme lui, avait beaucoup d'amitié pour ne pas dire d'admiration pour son aîné. D'ailleurs, comment en aurait-il été autrement ? Tous deux étaient du sérail, de petite noblesse : Dagobert de Fontenille et Turreau de Garambouville, fait plus tard baron de Linières sous l'Empire. Enfin et surtout, tous deux appartenaient à des sociétés

d'obédience maçonnique, des loges militaires, ainsi que de nombreux officiers de l'Ancien Régime ayant suivi l'exemple de Philippe d'Orléans, duc de Chartres et d'Etampes, cousin du roi, le futur Philippe Egalité, Grand-Maître alors de la Grande Loge de France en 1771, puis du Grand Orient en 1773.

Aussi, lorsque le Général Dagobert fut inquiété par les Représentants en mission qui l'accusaient de trahison en raison de son appartenance à la noblesse et sans doute aussi à cause de son nom qui rappelait plus qu'un autre la royauté, il ne dut d'être sauvé des griffes du Comité de Salut Public qu'aux interventions de Turreau auprès du Ministre de la Guerre, Bouchotte et de Barère, président du comité et rapporteur à la Convention.

*Le soldat, écrivit Turreau, chérit Dagobert ; à sa voix il ne s'est jamais refusé à aucune fatigue, sa présence est un gage de succès et Dagobert est écarté ; Dagobert est frappé, Dagobert qui a garanti de l'invasion le département de l'Ariège, éloigné l'ennemi de Perpignan, conquis la Cerdagne espagnole. Dagobert a qui de longs et importants services, de grands talents militaires et une infatigable activité avaient assuré la confiance du soldat et devait assurer celle des représentants et des généraux !*

Aux notes de Turreau, s'ajoutaient les protestations des militaires et des clubs. La Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité de Saint-Lô, apprenant les terribles accusations portées contre Dagobert, se plaignit à la Convention que celui-ci ait été calomnié.

Enfin, la société Populaire de Perpignan estimait le général et faisait fi des rumeurs à propos du petit Louis XVII au Castillet ; dès qu'elle apprit la nouvelle de sa disgrâce, elle dépêcha quatre de ses membres à Paris pour en demander les causes et les noms de ceux qui l'avaient dénoncés.

Heureusement aussi, Bouchotte, le Ministre de la Guerre, avait un faible pour le général, il était donc pour lui contre les représentants : il avait soin de communiquer toutes les lettres de protestations en faveur de Dagobert au Comité du Salut Public et il rappela son attention sur l'état lamentable de l'Armée des Pyrénées Orientales depuis son départ. En pleine Terreur, il échappa ainsi à l'échafaud.

Elargi, mais toujours suspendu de ses fonctions, Dagobert était à Saint-Lô dans sa maison de la rue Torteron (il ne résidait au manoir de Groucy que l'été) auprès de sa femme et de ses filles lorsqu'un courrier de Bouchotte, en date du 24 janvier 1794, le convoqua à Paris. Le 31 janvier, il était réintégré et renvoyé à l'armée des Pyrénées Orientales. A leur tour, Fabre et Gaston furent destitués et remplacés par Milhaud et Soubrany. Nous verrons dans les chapitres suivants que son retour dans le Roussillon fut un triomphe : de Pézenas à Narbonne, d'Auberneuil à Salces, du Vernet à Perpignan, les gens l'acclamaient et lui jetaient des branches de laurier.

Il était plus républicain que jamais, disait-il et il avait pris un prénom du nouveau calendrier, Piment, qui convenait mieux, selon lui, à son caractère un peu âpre et emporté.

Le 12 mars, il apprenait que son plan d'invasion de l'Espagne était adopté et il en commença l'exécution avec le général Dugommier nommé en son absence général en chef.

Le 28 mars, Dagobert regagnait Puycerda en brûlant d'en découdre. Le 6 avril, il apprit qu'un de ses soldats, un de plus, avait été haché en morceaux par les Catalans espagnols. Aussitôt, de son autorité sans informer Dugommier et les représentants, il décida d'ouvrir la campagne sans plus attendre : il ne pouvait souffrir de laisser impunie la mort de ses fidèles soldats, ses compagnons d'armes.

Après une journée de marche dans la neige, il arriva sous Montella qu'il livra à une exécution militaire et au pillage. Le 10 avril, les Français se portèrent sur Urgel qu'ils investirent. Mais le général était tombé malade inexplicablement en quittant Montella, *d'une fièvre inexprimable* écrivait-il *qu'il avait gagné en gravissant les pentes neigeuses à l'assaut du village*. Aussi, la mort dans l'âme et dans le corps, il ordonna la retraite et celle-ci fut exécutée dans l'ordre et sans précipitation alors qu'il avait prévu d'aller jusqu'à Barcelone. Cette retraite, cependant, ne se fit pas sans dégâts, ni cruauté : d'Urgel à Bellver, les soldats furieux de voir leur chef bien-aimé agonisé brûlèrent tout sur leur passage, des villages entiers, Montella, le Martinet et ce fut à la lueur des flammes allumées par ses bataillons que Dagobert porté sur une civière remonta la Cerdagne espagnole.

Le 16 avril, il arriva à Puycerda où il s'alita pour se soigner. En vain, il expira le 18 avril 1794 dans les bras de son aide de camp.

Le général Turreau de retour en Vendée avait de son côté organisé les sinistres colonnes infernales qui portèrent aussi le fer et le feu dans un pays insurgé contre la République. Il croyait mettre en pratique le plan de Dagobert qui préconisait de lancer chez l'ennemi des colonnes mobiles, des "commandos" chargés de semer l'effroi dans la population afin d'obliger Ricardos à ramener ses troupes en Espagne. D'ailleurs, les Espagnols surpris par les mouvements rapides de ces colonnes, de leurs soudaines apparitions, avaient surnommé **Dagobert "El Demonio"**.

Mais, Turreau faisait malheureusement une grave confusion entre l'ennemi espagnol, *"l'Etranger"* que repoussait son *"alter ego"* et les Vendéens, malheureux compatriotes égarés par le clergé réfractaire et les nobles nostalgiques de la royauté : déjà décimés par la malencontreuse *"virée de Galerne"*, organisée par leurs chefs, puis par la défaite de Savenay ; ils furent achevés par les colonnes de Turreau au lieu d'être ramenés à la raison.

Aussi, la Terreur passée, le même Barère auteur du texte adopté le 1<sup>er</sup> avril 1793 par la Convention nationale, texte préconisant *"d'exterminer la race rebelle et de détruire la Vendée"*, disait après les multiples plaintes contre les exactions des Colonnes infernales :

*Le Comité de Salut public espérait toujours que l'Armée de l'Ouest s'occuperait bien plus de détruire les brigands que de sacrifier les habitants et détruire les fermes, les villages et les récoltes et la troupe royaliste, naguère éparse, s'est grossie de tous les mécontents que l'on doit à l'exécution barbare d'un décret dans un pays qu'il fallait seulement désarmer et administrer avec les bras nerveux d'un pouvoir militaire et révolutionnaire ...*

Barère aussi, rendant un dernier hommage devant la Convention à la valeur militaire du général Dagobert fit adopter un autre décret, le 1<sup>er</sup> mai 1794, qui ordonnait dans son article III :

*Le nom du général Dagobert sera inscrit sur une colonne élevée au Panthéon.*

Turreau fut relevé de son commandement, le 18 mai 1794 et le 30 septembre décrété d'arrestation à la suite de rapports particulièrement accablants émanant du Comité révolutionnaire des Sables, de la Société populaire de Fontenay et de l'Administration du district de Challans. Il échappa cependant à la guillotine et par la suite fit malgré tout une belle carrière sous l'Empire même si Napoléon ne l'appréciait guère.

Cependant, grâce à Hoche son successeur, la pacification de l'Ouest était en cours et des mesures de clémence envers les insurgés furent décrétées le 12 brumaire An III (2 décembre 1794).

*Toutes les personnes connues dans les arrondissements de l'Ouest, des Côtes de Brest et des Côtes de Cherbourg sous le nom de rebelles de la Vendée et de Chouans, qui déposeront les armes dans le mois qui suivra le présent décret ne seront ni inquiétés, ni recherchés par la suite pour le fait de leur révolte.*

Le 17 février 1795, Charette lui-même, signa le traité de paix de la Jaunaie :

*Nous déclarons formellement à la convention nationale et à la France, nous soumettre à la République française une et indivisible que nous reconnaissons ses lois et que nous prenons l'engagement formel de n'y porter aucune atteinte.*

*Fait sous la tente, le 29 pluviôse l'An III de la République"*

C'était à peu près les mêmes termes que le serment de fidélité à la République signé par François Gilles Dagobert et ses collègues, le 7 février 1793, deux ans auparavant et ils respectèrent leur engagement solennel.

Charette lui, renia sa signature le 26 juin suivant et reprit les armes contre la République sous prétexte de la mort du Dauphin Louis XVII emprisonné au Temple.

Le général Hoche, qui avait été chargé par le Directoire, d'en finir avec la pacification de la Vendée traqua Charette qui fut enfin arrêté par l'adjudant général Travot, le 23 mars 1796. Ramené à Nantes blessé, il fut fusillé après jugement sur la place des Agriculteurs (Place Viarme) en présence de cinq mille soldats et gardes nationaux dont François-Gilles Dagobert le cousin du général, héros de la guerre contre l'Espagne et les Bourbons. Avec la mort de Charette s'éteignit la grande guerre de Vendée qui agonisait depuis deux ans déjà.

L'année suivante, la pacification étant enfin assurée, les douanes reprirent leur activité avec le commerce et le trafic portuaire. C'est au Pays de Retz que François-Gilles reprit du service à Port-Lavigne, le 1<sup>er</sup> brumaire An VII (22 octobre 1797) à Saint-Michel où il prendra sa retraite le 23 septembre 1805 après 24 années passées dans les Fermes Royales et les Douanes puis plus de quatre ans dans la garde nationale à cause de la guerre de Vendée.

Sa femme, Madeleine, avec laquelle il n'avait pas repris la vie commune, mourut seule dans une petite maison de la Rive à Saint Jean de Boiseau, le 29

Pluviose An XIII. Sans enfant, François-Gilles se retira à Saint-Brévin.

Ainsi, il ne semblait pas devoir transmettre son nom pas plus que son illustre cousin, le général, mort à Puycerda sans héritier mâle. Un nom qui s'était transmis de génération en génération depuis le haut Moyen-Age en Normandie puis à Vitré.

Mais la Providence lui fit connaître Marie, une jeune fille de Joué-sur-Erdre, *commune de chouans assassins et voleurs* d'après le registre de délibérations du Conseil du Département en l'An II de la République. Et le père de Marie, Louis Malgogne, figurait en bonne place sur le même registre dans la *liste des scélérats* contre lequel un mandat d'arrêt fut lancé, le 23 août 1795 !

Pourtant, à 54 ans, l'ancien douanier, le patriote de la garde nationale, oublia les haines d'autrefois lorsqu'il tomba amoureux de la jolie rebelle de 29 ans sa cadette, fille d'un *brigand* ... Et, il l'épousa en devenant le meilleur ami de son *scélérat* de beau-père, du même âge, qui avait Dieu merci déposé les armes, reconnu la République et... l'Empire ! François-Gilles Dagobert et Louis Malgogne prouvèrent ainsi, à leur manière, que la paix était bien revenue entre les Bleus et les Blancs ... ce que 150 ans plus tard, nos jeunes "*révoltés*" de Mai 68 traduirons par "*faites l'amour, pas la guerre !*"

Et comme toutes les histoires d'amour, celle-ci se termina le mieux du monde. Les deux époux furent heureux encore longtemps et ils mirent sept enfants au monde dont Pierre-François, mon arrière grand-père qui raconta bien plus tard à ses petits enfants l'histoire de ces "*Cousins de l'An II*" dont le nom était aussi celui d'un "*tyran*", un certain roi Dagobert exécré par les révolutionnaires de *quatre vingt treize* avec la famille Capet.

**Mais, cela n'avait pas empêché un modeste douanier et un valeureux général ci-devant noble de défendre avec la même ferveur cette République qu'ils avaient souhaitée et qui donnait à tous les Français la Liberté, l'Egalité et la Fraternité ...**

Enfin... presque.

## Chapitre trois

### Le trésor de Rennes-le-Château et le général Dagobert

---

Bien que le général Dagobert soit né à la Chapelle-Enjuger, petit village près de Saint-Lô dans un manoir du XVI<sup>e</sup> siècle sur le fief de Groucy, il se maria le 8 août 1780 avec une jeune fille de l'Aude, issue d'une vieille famille du Languedoc, descendante des seigneurs cathares.

*Messire Luc-Siméon Auguste Dagobert, âgé d'environ quarante deux ans, de la paroisse de la Chapelle Enjuger, diocèse de Coutances en Normandie, Ecuyer, sieur de Fontenille, Capitaine commandant les Grenadiers du Régiment Royal-Italien en garnison à Perpignan, ville capitale de la province du Roussillon, épouse demoiselle Jacqueline Claire Josèphe de Pailloux de Cascastel, fille de Messire Joseph Pailloux de Cascastel, Seigneur Haut-Justicier, membre du Conseil Souverain du Roussillon. (Archives municipales de Cascastel - Aude).*

Le témoin du marié était un personnage connu pour ses travaux scientifiques : Jean-Pierre François Duhamel, correspondant de l'Académie des Sciences, commissaire du roi pour les Mines et les Forges, auteur d'un livre "la géométrie souterraine" paru en 1787, deux ans avant la Révolution. Il était natif de Nicorps, près de Coutances où il vit le jour le 21 août 1730. C'était un cousin par alliance de la mère du général, Elisabeth Campain.

Cascastel est un tout petit village le long d'une rivière, la Berre, près de Durban à une cinquantaine de kilomètres de Rennes-le-Château dont nous allons parler à propos d'un fameux trésor.

Mais, puisque nous sommes dans cette magnifique région, le Languedoc-Roussillon, pourquoi ne pas en profiter pour faire un peu de tourisme historique ?

Donc, si vous allez en vacances comme je le fis en 1986 dans ce vieux pays cathare à l'histoire si tourmentée et que vous visitiez ces lieux enchanteurs appréciés par ceux qui aiment le soleil, la mer, la montagne et aussi, pourquoi pas, le bon vin, vous serez surpris d'apprendre que le général Dagobert a laissé dans tout le pays et jusqu'à Puycerda, en Catalogne, le souvenir d'un héros populaire beaucoup plus qu'en Normandie son pays natal où seule une rue de Saint-Lô porte son nom.

A Perpignan, il y a encore la caserne Dagobert ainsi qu'une rue et une impasse du même nom, Collioure, Rivesaltes et sans doute aussi bien d'autres localités ont aussi leur rue Dagobert ; celle de Collioure, dans la vieille ville, est très pittoresque descendant vers le port, on y aperçoit la Méditerranée si bleue en direction d'un **Grand Orient qui fut le rêve d'un croisé normand qui deviendra le premier patriarche latin de Jérusalem en 1099, le 27 décembre à la Saint Jean d'hiver, huit siècles avant la venue au monde de Re Né Dagobert, mon père.**

La cathédrale fortifiée d'Agde nous rappelle qu'au Xe siècle en Septimanie, deux des évêques portaient aussi ce nom. Si nous revenons à Rennes-

le-Château par les Corbières nous penserons aux templiers de Douzens qui avaient une commanderie à Campagne sur Aude et dont l'un des "frères" s'appelait Bernard Dagobert de même que la forteresse de Salces garde le souvenir de son gouverneur Charles Dagobert de Groucy, cousin du général. Cela fait bien des coïncidences sur un nom aussi célèbre qu'inconnu, sinon par la "méchante chanson".

A Montlouis, près de la frontière espagnole, à l'intérieur de la ville fortifiée par Vauban, se trouve un monument de forme pyramidale à la mémoire du général Dagobert. Enfin, si mus par la curiosité vous consultez les archives municipales et départementales, les bibliothèques de l'Aude, des Pyrénées Orientales et même de l'Hérault, vous trouverez de nombreux documents ainsi qu'une importante bibliographie sur ce personnage dont le tombeau se trouve au cimetière Saint Martin à Perpignan.

De retour à Rennes-le-Château, nous y arrivons par une petite route en lacets surplombant les vallées du Ralsès et de l'Aude.

A l'entrée du minuscule village perché sur la colline, une pancarte précise aux visiteurs que les fouilles sont interdites sur tout le territoire de la commune par arrêté municipal : c'est là qu'est enfoui, paraît-il, le fabuleux trésor du Temple de Salomon devenu ensuite celui des Mérovingiens puis des Cathares. Et aussi, le secret du "roi perdu", le Grand Monarque qui doit selon les prédictions de Nostradamus régner à nouveau sur la France ...

Avant de visiter l'église et de faire connaissance avec le diable Asmodée en personne grimaçant sous un bénitier surmonté de quatre anges, il faut s'arrêter à la petite librairie face au manoir de la Marquise de Hautpoul née Marie de Nègres d'Ables qui mourut le 17 janvier 1781 sans postérité mâle pour transmettre le nom de son mari.

Cette petite librairie est uniquement consacrée à l'histoire de Rennes-le-Château et de son curé, aux sociétés secrètes, à l'ésotérisme : figurent en bonne place des ouvrages sur les Cathares, le Graal, les Druides, la franc-maçonnerie, la Rose-Croix, les Croisades, etc ...

Les visiteurs nantais ont une raison supplémentaire d'acheter un livre de Michel Lamy paru aux Editions Payot et intitulé "*Jules Verne initié et initiateur*" avec en sous-titre : "*le secret du trésor royal de Rennes-le-Château et le trésor des Rois de France*". En lisant le livre de cet auteur, licencié es-sciences économiques, passionné de recherche sur le symbolisme, la tradition, la géographie sacrée et l'histoire secrète avec ses rapports avec la littérature, je ne pouvais manquer d'être frappé par de nombreux chapitres de l'ouvrage.

Ainsi, Jules Verne, ce célèbre nantais aurait appartenu à la franc-maçonnerie ! Il était un adepte du langage codé, langue initiatique, "langue des oiseaux". Il avait le goût de la farce et du bon mot, voire du calembour, et l'un des systèmes les plus souvent employé par Jules Verne fut sans doute l'anagramme permettant de former un mot à partir d'un autre. L'un des plus célèbres est sans doute le suivant :

**REVOLUTION FRANCAISE  
UN VETO CORSE LA FINIRA**

Et Michel Lamy écrit, page 21 : *En fait, avant d'être un jeu de l'esprit, il s'agissait*

*d'un jeu sacré dont on attribue l'invention au grec Lycophron de Chalcis (poète vivant au 3<sup>ème</sup> siècle avant J.C.) mais qui semble bien dériver de la très ancienne onomathomancie, méthode de divination par les noms. Les anciens croyaient fermement que le sort des hommes était indissolublement lié à leur nom, non pas que ce dernier influe sur l'homme malgré lui, mais parce qu'il existait une correspondance obligatoire entre les deux.*

Et, Jules Verne est un véritable orfèvre en ce qui concerne les mots à double sens, essence même des calembours, "*cette fiente de l'esprit qui vole*" d'après Victor Hugo, son contemporain.

Il est vrai que les mots font image, qu'ils frappent l'esprit et s'imposent à la mémoire comme une sorte d'obsession : comme Pierre qui inspira au Christ ce célèbre jeu de mots à l'adresse du chef des apôtres :

*Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.*

C'est le cas aussi de Dagobert, le nom du plus connu des rois de France après Clovis, devenu par le truchement d'un air de chasse, un roi bouffon occultant toute l'histoire d'une famille : celle des Mérovingiens.

Alors, selon Michel Lamy, ce serait au sein de l'Ordre que Jules Verne aurait obtenu des renseignements sur les mystères de Rennes-le-Château :

*Qui a bien pu renseigner Jules Verne ? Nous avons étudié ses liens avec la franc-maçonnerie, ne serait-ce pas dans le cadre de cette société que Jules Verne aurait été mis au courant des secrets du Razès ? Ne dit-on pas que la franc-maçonnerie fut fondée par les Templiers qui seraient parvenus à échapper aux sbires de Philippe le Bel ? Or, tout montre que l'Ordre du Temple connaissait les secrets de la région.*

J'apprenais ainsi, en lisant ce livre, que Jules Verne le Nantais, comme mon père et mes oncles, avaient la même passion pour les jeux de l'esprit, les jeux de mots et même les calembours. Et, qui plus est, Jules Verne avait été franc-maçon comme j'avais toujours pensé que mon père l'avait été autrefois.

Enfin autre étonnement, Jules Verne, toujours selon Michel Lamy, aurait percé le mystère du Graal, celui de l'Ordre du Temple de Salomon enfoui dans les profondeurs du Razès et par conséquent, celui de l'origine des rois de la première race, les Mérovingiens. Et, c'est bien vrai que Jules Verne m'avait passionné dans ma jeunesse avec ses romans d'aventures et de science-fiction : "*L'île mystérieuse*", "*Cinq semaines en ballon*", "*Voyage au centre de la terre*" et tant d'autres comme ils avaient passionné mon père qui les avait lus, lui aussi, et me les avait chaudement recommandés tel "*Clovis Dardentor*" ce roman au titre fort éloquent !

*Clovis tout d'abord, écrit Michel Lamy, évoque bien évidemment le fameux roi mérovingien. Quant à Dardentor, il se décompose en "ardent or", le dernier terme se passe de commentaire et "d'ardent" se rapporte au titre que l'on donnait précisément au descendant de Dagobert II qui aurait pu se réfugier à Rennes-le-Château où aurait vécu un certain temps sa postérité, ce titre de "rejeton ardent" que revendique de nos jours, Pierre Plantard (plan : rejeton ardent). Ainsi, le nom du principal personnage, le titre même du livre, nous annonce que Jules Verne va nous parler en termes voilés, de l'or des **DESCENDANTS DES ROIS MEROVINGIENS !** (Jules Verne, initié et initiateur, page 85).*

Tellement intrigué par autant "*d'intersignes*", je visitais l'église Sainte Madeleine en contemplant longuement le dallage, le chemin de croix et d'une manière générale, la singulière décoration de ce lieu de culte avec en mains un ouvrage sous forme de guide touristique. Je remarquais ainsi plus facilement les symboles maçonniques figurant dans la représentation des scènes de la passion du Christ et les différents ornements de l'Eglise.

Quel était donc ce singulier curé qui avait restauré la petite église de ses propres deniers en faisant placer un chemin de croix "à l'envers" avec les symboles d'une société secrète que l'on disait ennemie de la religion, surtout en cette fin du XIXe et au début du XXe siècle ?

Qui était donc ce Pierre Plantard, rejeton ardent descendant des Mérovingiens par Dagobert II, un roi dont personne n'a entendu parler ou si peu ?

Enfin, quelle était donc véritablement l'origine de la chanson du roi Dagobert ?

L'abbé Saunière, puisque c'est de lui qu'il s'agit en premier lieu, fut curé de Rennes-le-Château de 1885 à 1917, année où il mourut le 22 janvier, après avoir été frappé d'une hémorragie cérébrale cinq jours auparavant, c'est-à-dire le 17 janvier, anniversaire de la mort de la marquise de Hautpoul comme si une malédiction l'avait poursuivi pour avoir touché à quelque chose de surnaturel. Cette étrange histoire fut racontée voici plus de vingt ans par Gérard de Sède et fit la notoriété de ce petit village de l'Aude, tout à fait inconnu du public en publiant un livre intitulé "*l'or de Rennes ou la vie insolite de Béranger Saunière*".

Aujourd'hui, le village reçoit chaque année plus de 20.000 visiteurs venus du monde entier et l'on a pu recenser près de 500 livres, opuscules ou articles consacrés à cette étrange affaire. Suprême consécration des médias, la télévision a braqué plusieurs fois ses caméras sur la "colline envoûtée" et même le Président de la République a cru devoir rendre visite à ce mystérieux village dont l'église est ni plus, ni moins que la représentation d'une loge maçonnique à la mode de l'abbé Saunière.

En ce qui me concerne, touriste parmi tant d'autres à la recherche du général Dagobert en août 1986, j'étais bien loin de me douter que sur le chemin de Cascastel j'allais rencontrer les Mérovingiens et la Franc-Maçonnerie.

En effet, venant de Carcassonne et m'arrêtant à Couiza pour visiter le très joli château des Ducs de Joyeuse magnifiquement restauré, j'apprit en lisant la plaquette d'informations sur l'histoire de ce monument que celui-ci avait été transformé en hôpital pendant la Révolution pour les soldats de l'Armée des Pyrénées Orientales sous les ordres de Dagobert ; celui-ci connaissait donc bien les lieux.

La route en direction de Cascastel est face au château. On me conseille de faire le détour par Rennes-les-Bains, station thermale en bas de la colline : là, je trouverai un terrain aménagé pour la caravane avant de poursuivre mon voyage le lendemain vers Cascastel.

Je suivis donc ce conseil et fit ainsi connaissance avec l'abbé Saunière et cette histoire de trésor.

A ses frais, donc, il avait reconstruit lui-même cette église et commandé cette décoration pour le moins insolite. Il faut savoir aussi que depuis les temps wisigothiques cette église est consacrée à Marie-Magdeleine, la pécheresse qu'un film récent a mis en vedette dans la dernière tentation du Christ". Or, ce film qui a fait scandale auprès des catholiques intégristes a provoqué de nombreuses manifestations d'intolérance. Pourtant, son réalisateur n'a fait que développer une thèse déjà ancienne et que des historiens anglais ont repris dans deux livres parus aux Editions Pygmalion en 1983 et 1987 : "*l'Enigme Sacrée*" et le "*Message*" traitant des mystères de la Connaissance sur Jésus-Christ, le Saint-Graal, le Prieuré de Sion, les Cathares, les Templiers, les Francs-Maçons dans le premier livre, le Messie, les Mérovingiens, l'Ordre de Malte, le roi-perdu, Rennes-le-Château et à nouveau le Prieuré de Sion pour le second livre. Cette thèse peut se résumer en une seule phrase : **Marie-Magdeleine était la femme de Jésus-Christ dont il eut des enfants : ils s'étaient réfugiés dans le Razès après la destruction du Temple de Jérusalem par Titus en 70 de notre Ere ...**

Et, ces historiens anglais ont écrit leurs ouvrages après la visite que fit l'un d'eux, Henri Lincoln en 1969 "*et par le plus grand des hasards*", ce qui est tout de même curieux.

Pour ma part et puisque je venais dans l'Aude pour connaître l'histoire de la famille Dagobert avec la ferme intention de découvrir, si possible, la véritable origine de la chanson, je ne manquais pas d'être étonné de voir qu'il n'était nullement question du général Dagobert à Rennes-le-Château alors que son nom était cité à Couiza et quantité d'autres localités, qu'il s'était marié avec une descendante de seigneurs cathares, que des Dagobert furent templiers à Douzens et qu'un croisé du même nom fut même le premier patriarche de Jérusalem !

Et, mon étonnement se transforma en stupéfaction lorsque j'apprit qu'un cercle parisien "*Le Cercle Saint Dagobert II*" existait et avait pour objectif plus ou moins avoué de promouvoir un prétendant au trône de France concurrent du Comte de Paris et du duc d'Anjou, un certain Plantard de Saint-Clair, comte de Redhae, ancien nom de Rennes-le-Château, ce que confirmait Michel Lamy dans son livre sur Jules Verne, initié et initiateur !

Je me promettais donc d'adhérer à ce "*Cercle Saint Dagobert II*" dès mon retour de vacances afin de recevoir ses publications et ses études sur les Mérovingiens, cette "*race fabuleuse*" selon l'ouvrage de Gérard de Sède paru dans "*J'ai Lu*" en 1973 que j'avais acheté à la librairie du château avec quantité d'autres ouvrages sur un sujet naturellement passionnant pour moi.

Il est vrai que j'avais été mis en éveil par l'ouvrage qu'avait écrit la descendante du général Dagobert et qui m'avait donné l'idée de ces vacances touristico-historiques dans ce beau pays. Je l'avais emporté, et le soir venu, confortablement installé dans mon camping-car à Rennes-les-Bains, j'ai relu les premières pages que je retranscris ici intégralement :

### **- Lointaines origines -**

*Une vague tradition ferait remonter les origines de la famille au roi Dagobert ! (600 à 639). Mais durant les guerres de religions, les Dagobert qui avaient embrassé avec ardeur la Religion Réformée virent leurs archives détruites par le feu de sorte qu'aucune preuve de leur lointaine et peut-être royale ascendance n'a pu être*

conservée, si tant est qu'elle eût existé à cette époque.

*Cependant, rien ne vient non plus la contredire.*

*Après la mort du roi Dagobert, ses successeurs furent les rois fainéants et ce durant 110 années !*

*La couronne leur pesait !*

*Les maires du palais n'eurent aucun mal à les mettre de côté, et, les légitimes descendants de Mérovée se contentèrent fort bien d'une vie tranquille de seigneurs de campagne, sans ambition, partageant leur temps entre la terre et la chasse.*

*Un des derniers descendants connus est Saint-Dagobert, vénéré à Rennes-le-Château dans le Roussillon.*

*Nos seigneurs de campagne n'avaient donc aucun désir de revendiquer les rênes et les charges d'un royaume dont ils se passaient si bien !*

*C'est ainsi qu'ils finirent par être totalement oubliés, ne connaissant eux-mêmes leur royale et lointaine origine que par une tradition qui peu à peu tomba elle-même dans le domaine de la légende.*

### **- Les Dagobert et la Réforme -**

*Lorsqu'en 1559, Henri II fut blessé mortellement dans un tournoi par Montgomery, capitaine de ses gardes, de graves événements se préparaient qui allaient mettre la France à feu et à sang pendant trente ans.*

*Les idées nouvelles prônées par Calvin et par Luther avaient conquis nombre de catholiques et les Dagobert à la suite de Montgomery avaient embrassé la religion nouvelle.*

*Au cours des siècles, leur sang nonchalant dût se renouveler en se mélangeant au sang entreprenant et belliqueux des Normands, et, ils étaient devenus fort combattifs, s'adonnant généralement au métier des armes.*

*Ils furent parmi les plus zélés partisans du protestantisme en Normandie et avaient fait élever à Mesnil-Durand, auprès de leur manoir, un Prêche fort réputé puisqu'on y venait même de Rouen.*

*Montgomery à la tête de ses bandes, pillait, brûlait les catholiques, lesquels brûlaient et pillaient les protestants. Chaque parti avait tour à tour le dessus et c'était comme chacun le sait, représailles sur représailles.*

### **- La Caverne du Serpent -**

*Dans les flancs abrupts de la Vallée de la Vire face au château d'Agneaux se creusait sous les arbres du bois de Montcoq une caverne : la Caverne du Serpent.*

*Les protestants y venaient en cachette écouter le moine Soler et lorsque le pays était aux mains des catholiques, ils s'y terraient.*

## **- Guerres - Représailles -**

*Pillages, incendies ! Destructons aveugles ! Vengeances fratricides.*

*Les combattants, tous brandissant la croix, s'en donnaient à cœur joie ! et notre France est encore meurtrie de cette sauvage folie !*

*Ayant été vaincus à Saint-Lô (le 10 juin 1574) par les catholiques, les Calvinistes en furent chassés.*

*Montgomery réussit à s'enfuir de la forteresse assiégée.*

*L'on montrait avant les bombardements du 6 juin 1944, près de la terrasse de Beaux-Regards, la tour Montgomery d'où ce fameux capitaine aurait à cheval sauté dans la Vire ! qui alors encerclait le rocher ...*

*L'escarpement est si haut que vraisemblablement cet exploit est impossible.*

*Sans doute, Montgomery utilisa-t-il une poterne dérobée et un sentier quasi impraticable pour gagner la rivière par les pentes abruptes du rocher.*

## **- Incendie du château de Mesnil-Durand -**

*L'Histoire ne relate pas auprès de Montgomery dans Saint-Lô assiégée la présence de nos Dagobert ; mais l'on sait que leur château sis à Mesnil-Durand sur les collines qui dominent la Vire, dût être particulièrement visé à cause du Prêche lorsque l'on pourchassa les vaincus.*

*Il fut envahi par les catholiques, pillé et finalement incendié.*

*L'on racontait, me disait ma mère que, autour du brasier, les vainqueurs faisaient la ronde, éclairés sinistrement par les flammes, accompagnés par le bruit sourd des murs qui s'écroulaient et, ils chantaient à tue-tête ; en gambadant avec de gros rires, la chanson populaire qui nous vient du fond des âges : "C'est le roi Dagobert qui a mis sa culotte à l'envers".*

*Hélas ! toutes les archives et le chartrier périrent dans les flammes et tous les souvenirs des siècles passés ... et peut être les dernières preuves d'une royale ascendance ?*

*Jamais, le vieux manoir de Mesnil-Durand ne fut relevé de ses ruines !*

*Peu à peu, même les pierres disparurent et cela d'autant mieux que les murs sont édifiés dans cette région en terre rouge. Les embrasures des fenêtres et les tours seules étaient en pierre ?*

*Dans mon enfance, on montrait une mare ... emplacement, disait ma mère, de l'antique manoir Dagobert.*

*Reste, sans doute, des douves ou des fossés ...*

J'étais bien loin de la Normandie en relisant ces lignes et pourtant, si j'en croyais l'auteur, l'un des derniers descendants connus était Saint-Dagobert, vénéré à Rennes-le-Château !

Ainsi, le fil conducteur dont j'avais pris un bout à partir des "*Cousins de l'An II*" passait par Rennes-le-Château et le pays des Cathares ...

A Cascastel, puis à Narbonne, j'eus de précieuses informations sur la famille Pailhox de Cascastel et sur le franc-maçonnerie en puisant dans les archives de l'Aude : Joseph-Gaspard Pailhox, fils d'un médecin des Etats du Languedoc et chevalier d'honneur au bureau des finances de Montpellier puis conseiller au Conseil souverain du Roussillon, se rendit maître au milieu du XVIIIe siècle de la Seigneurie de Cascastel qui avait appartenu jadis à l'abbaye de Lagrasse, puis, tout au moins à partir du XVIIe siècle à la maison d'Arse. Sa famille entra plus tard en possession de Castelmaure et de Saint-Jean-de-Barrou. C'est l'une de ses filles, Jacqueline, qui épousa Luc-Siméon Auguste Dagobert de Fontenille, le futur général qui s'illustra en 1793 et 1794 dans les campagnes du Roussillon et de Cerdagne.

C'était un personnage assez considérable donc qui appartenait aussi en ce siècle des Lumières à une loge maçonnique de Narbonne, celle des Philadelphes et si Luc-Siméon Auguste Dagobert, son gendre, n'était encore que Capitaine, commandant du Royal-Italien en garnison à Perpignan, il n'en n'est pas moins vrai que celui-ci était également affilié à une loge militaire de ce régiment. Est-ce, ces loges réunies qui deviendront pendant la Révolution celle de "*l'Amitié à l'Epreuve*" ? Cela n'est pas impossible car sur le règlement particulier de "*l'Amitié à l'Epreuve*" du 30 thermidor An VIII se trouve, parmi les signatures des frères, celle du peintre Jacques Gamelin qui fit la gravure du diplôme en 1784 et le portrait du général Dagobert, en 1793.

Au demeurant, les loges du département de l'Aude étaient nombreuses puisque l'on trouve aux archives départementales des documents sur celles de Carcassonne, de Castelnaudary, d'Esperaza, de Lézignan, de Limoux, de Montolieu, de Narbonne, de Quillan et de Sigean. Une place de choix a été accordée à celles de Carcassonne et surtout aux "*Commandeurs du Temple*" en raison de son importance et de son rayonnement. Il est également traité de la loge du régiment de "*Noailles Dragon*" qui fut fondée en 1788 à Carcassonne sous le titre de "*l'Aménité de Noailles*", et celle du "*Royal Piémont Cavalerie*", qui s'affilia à la "*Parfaite Union*" de la ville, vers 1770.

Mystérieusement, on ne connaît guère la façon dont la Maçonnerie narbonnaise traversa la Révolution : les sources les plus riches de l'histoire maçonnique du XVIIIe siècle résident dans les archives du Grand Orient et dans celle de l'Ancienne Grande Loge de France qui ont été déposées au Cabinet des manuscrits et ne nous apprennent pas grand chose sur cette période tout au moins officiellement.

Ainsi, se précise le fil conducteur de toute cette histoire de la famille Dagobert : celui de la recherche de la Connaissance qui nous mènera jusqu'à la douzième tribu d'Israël, celle de Benjamin, dont la légende est racontée dans la Bible, au livre des Juges, tout comme est racontée celle de Hiram, l'architecte du Temple de Salomon.

Mais, pour en revenir à cette histoire étonnante d'une famille, le 8 août 1780, Luc-Siméon Auguste Dagobert épousait la jeune jolie et riche héritière des Seigneurs de Cascastel. Mariage d'amour assurément si l'on en croit les lettres enflammées de notre "vieux" capitaine-commandant du Royal Italien : il avait 42 ans et sa jeune femme, 28 printemps ! Mais, pourquoi pas aussi, mariage d'intérêts puisque gendre et beau-père tous deux francs-maçons fonderont aussitôt une société avec le cousin Duhamel, Commissaire du Roi pour les Mines et les Forges afin d'exploiter, les filons que possédaient les Cascastel dans l'Aude.

C'était donc, une belle-famille d'importance certes, mais notre capitaine-commandant, petit hobereau normand ne le cédaient pourtant en rien car il avait un atout maître dans sa manche : le cousin Duhamel qui avait signé un acte de constitution de société avec Pailhoux de Cascastel et un certain Peltier de Paris, le 26 mars 1779 *pour l'exploitation des filons de fer, plomb, cuivre et autres matières ainsi que du charbon de terre, marbre, etc ... qui se trouvent non seulement dans les terres dudit sieur de Cascastel mais encore dans les environs dont les désignations sont plus particulièrement faites dans la requête par lui présenté au roy à l'effet d'obtenir concession et privilège pour l'établissement de plusieurs forges et fourneaux.*

Dès le lendemain du mariage de Dagobert, le 31 octobre 1780, Duhamel lui vendait la moitié des forges moyennant la coquette somme de 110.000 livres dont 30.000 au comptant et 4.000 livres de rentes annuelles et perpétuelles. Dagobert plaçait ainsi dans une affaire maintenant familiale la dot de sa femme à laquelle il ajoutait 11.000 livres de sa fortune personnelle, ce qui n'était pas rien !

L'exploitation des mines de fer avait déjà commencée dès 1780, un an plus tard, le roi transformait la permission provisoire en concession trentenaire pour les mines de plomb et cuivre. Pourtant, on ne trouvera dans les archives aucune trace de l'exploitation des filons de ces deux minerais que l'on extraira cependant au cours des deux siècles suivants. Pas plus, bien sûr, que des "autres matières" indiquées dans l'acte de constitution de la société ... Alors ? Peut-on vraiment croire que Dagobert se soit fait "pigeonner" par son cousin Duhamel qui lui aurait revendu fort cher des actions sans valeur ?

Non bien sûr, et c'est bien là que réside le véritable mystère de Rennes-le-Château si l'on veut bien reprendre le fil des événements qui survinrent après la mort de la marquise de Hautpoul en ce **17 janvier 1781**, l'année suivant l'exploitation des mines après le mariage de Dagobert sur lequel nous revenons pour faire plus ample connaissance avec Jacqueline Pailhoux de Cascastel, charmante inspiratrice d'un poète local qui écrivit ces vers au bas du plan de la forge de Padern :

*Des forges d'autrefois, Vulcain était le maître  
Et, comme les humains, l'effrayant Jupiter  
Y forgeait les carreaux, suite de son courroux  
Mais, il doit aujourd'hui se désister de l'être  
Vous seule ici réglez, charmante Dagobert  
Ici, ni loi, ni droit qui n'émane de vous  
Sous vos heureux auspices  
Y trouvent les secours propices  
Pour fertiliser nos guérets.*

La femme de notre capitaine n'était pas seulement charmante, elle avait, paraît-il, les goûts simples. Un jour, en l'absence de son mari, son beau-frère

Charles de Groucy lui offrit un grand dîner.

*Un grand dîner, écrivit Dagobert à son frère, et pourquoi ? La pauvrete aurait été mille fois plus sensible à quelques honnêtetés et à quelques marques d'amitié qu'au plus grand dîner qu'on puisse donner. (Lettre du 17 juillet 1787 - A.D.)*

Elle disait qu'elle n'était pas riche mais elle avait un trousseau magnifique, une dot de 19.000 livres que Dagobert plaça, on l'a vu, dans la forge de Padern et l'exploitation des mines du pays.

Enfin et surtout, elle avait de très belles relations : elle était nièce du comte de Ros, un des grands propriétaires du Roussillon, cousine de Madame Canclaux, de Monsieur d'Ortaffa, colonel et inspecteur général des canonniers garde-côtes et du prince de Montbarey, ministre de la guerre. C'était donc bien la plus riche descendante d'une vieille famille de la région dont l'aïeul, Edouard de Durban avait épousé en 1575, Gabrielle de Voisins. Or, la famille de Voisins fut apparentée aux ducs de Joyeuse, les seigneurs de Couiza dont le château fut transformé en hôpital, en 1793 sur l'ordre de Dagobert.

Les Hautpoul, descendants de ces familles Voisins et Joyeuse furent les derniers seigneurs de Rennes-le-Château et c'est la mort de la marquise de Hautpoul de Blanchefort en ce 17 janvier 1781, quelques mois après le mariage de notre "charmante Dagobert", qui fut à l'origine de toute l'affaire de Rennes-le-Château et de l'abbé Saunière.

En effet, sur le point de mourir sans descendance mâle pour perpétuer le nom des Hautpoul, la marquise appela le curé de Rennes-le-Château, l'abbé Bigou et lui confia des parchemins ainsi qu'un *très grand secret*. Après la mort de la marquise, le curé de Rennes-le-Château dissimula ces parchemins dans l'un des piliers wisigothiques soutenant l'autel de l'église Sainte-Madeleine ou un balustre, on ne sait.

L'année suivante, en 1782, alors que Dagobert exploitait dans des conditions restées obscures son affaire familiale, un certain Dubosq, originaire de Normandie (son aïeul Jean Dubosq, avocat, avait souscrit en 1635 des rentes en faveur de l'église de Groucy) fit rouvrir les mines de Roco Negro et du Cardou faisant partie des biens légués par la marquise de Hautpoul à son gendre le marquis de Fleury, époux de la plus jeune de ses filles, Gabrielle.

Aucune autorisation n'ayant été demandée au propriétaire, le marquis de Fleury protesta, mais Dubosq répondit :

*J'agis en vertu d'un ordre du roi qui m'a conféré le privilège de l'exploitation.*

Et de ce fait, l'intendance du Languedoc soutint la cause de Dubosq déjà concessionnaire d'autres mines dans la région et commandé par le commissaire du roi qui n'était autre, on l'aura deviné, que le cousin Duhamel ! Ainsi, le mystère est en partie levé : Dubosq n'était qu'un homme de paille travaillant pour le compte de Luc-Siméon-Auguste Dagobert qui connaissait fort bien le secret des parchemins de la marquise de Hautpoul et l'existence du fabuleux trésor, propriété, selon la légende, des Mérovingiens et provenant du Temple de Salomon à Jérusalem.

Ainsi, s'explique parfaitement le mariage d'une jeune et riche héritière avec un obscur gentilhomme normand qui se disait descendre des Mérovingiens, connaître le secret du trésor de Jérusalem et qui de plus appartenait à la franc-maçonnerie dont la référence au premier livre des Rois et au livre des Chroniques de la Bible est bien connue :

*Le roi Salomon fit venir de Tyr, Hiram qui travaillait sur l'Airain. Hiram était rempli de sagesse, d'intelligence et de savoir. Il arriva auprès du roi Salomon et il exécuta tous les ouvrages. (Rois I. 13-14).*

Les anciens textes, manuscrits Cook (XVe siècle) et Tew (XVIIe siècle) des Old Charges, font mention de la construction du Temple et d'Hiram, fils du roi Hiram de Tyr, accompli dans l'art de la géométrie à qui fut confié la direction suprême des travaux.

Les rituels modernes ont considérablement élargi la légende biblique et celle du métier en créant le récit de la mort tragique d'Hiram dont le commentaire constitue l'essentiel du cérémonial de réception au grade de maître. Voici la légende dans l'une des versions les plus anciennes :

*Adoniram, Adoram ou Hiram, à qui Salomon avait donné l'intendance des travaux de son Temple, avait un si grand nombre d'ouvriers à payer qu'il ne pouvoit les connaître tous, il convint avec chacun d'eux de mots, de signes et d'attouchements différents pour les distinguer ...*

*Trois compagnons pour tâcher d'avoir la paye du Maître, résolurent de demander le mot du Maître (Salomon) à Adoniram, lorsqu'ils pourroient le rencontrer seul, ou de l'assassiner. Pour cet effet, ils se cachèrent dans le Temple, l'un au Midi, l'autre au Septentrion et le troisième à l'Orient. Adoniram étant rentré comme à l'ordinaire par la porte de l'Occident, et voulant sortir par celle du Midi, un des trois compagnons lui demanda le mot du Maître en levant sur lui le bâton ou le marteau qu'il tenoit à la main. Adoniram lui dit qu'il n'avoit pas reçu le mot du Maître de cette façon. Là, aussitôt, le compagnon lui porta sur la tête un coup de son bâton ou de son marteau.*

*Le coup n'ayant pas été assez violent, Adoniram se sauva du côté de la porte de Septentrion où il trouva le second qui en fit autant. Cependant, comme ce second coup ne l'avoit pas encore terrassé, il fuit pour sortir par la porte de l'Orient mais il trouva le dernier qui après lui avoir fait la même demande, acheva de l'assommer. Après quoi, ils se rejoignirent tous les trois pour l'enterrer. Mais, comme il faisait encore jour, ils n'osèrent transporter le corps sur le champ, ils se contentèrent de le cacher sous un tas de pierres et quand la nuit fut venue, ils le transportèrent sur une montagne où ils l'enterrèrent et afin de pouvoir reconnaître l'endroit, ils coupèrent une branche d'acacia et la plantèrent sur la fosse.*

*Salomon ayant été neuf jours sans voir Adoniram ordonna à Neuf Maîtres de le chercher. Ces neuf maîtres exécutèrent fidèlement les ordres de Salomon et après avoir cherché longtemps, trois d'entre eux furent justement se reposer près de l'endroit où il était enterré. L'un des trois, pour s'asseoir plus aisément, prit la branche d'acacia qui lui resta dans la main, ce qui leur fit remarquer que la terre en cet endroit avait été remuée nouvellement et voulant en savoir la cause, ils se mirent à fouiller et trouvèrent le corps d'Adoniram. Alors, ils firent signe aux autres de venir vers eux ... Il y en eut un qui prit le cadavre par un doigt, mais la peau se détacha et lui resta dans la main. Le second le prit sur le champ par un autre doigt qui en fit autant.*

*Le troisième le prit par le poignet, la peau se sépara encore, sur quoi il s'écria "Machenac" qui signifie selon les francs-maçons, "la chair quitte les os, le corps est corrompu". Aussitôt, ils convinrent ensemble que ce serait là, dorénavant le mot du Maître. Ils allèrent sur le champ rendre compte de cette aventure à Salomon qui en fut fort touché, et pour donner des marques de l'estime qu'il avoit eue pour Adoniram, il ordonna à tous les Maîtres de l'aller exhumer, et de le transporter dans le Temple, où il le fit enterrer en grande pompe. Pendant la cérémonie, tous les Maîtres portoient des tabliers et des gants de peau blanche pour marquer qu'aucun d'eux n'avoit souillé ses mains du sang de leur chef.*

La légende d'Hiram est une des pierres symboliques de la franc-maçonnerie. Et, cette pierre s'intègre dans la construction du Temple idéal tel que le conçoivent les francs-maçons.

*L'art opératif (la construction d'édifices matériels comme les cathédrales) ayant cessé pour nous, nous en tant que maçons spéculatifs, symbolisons les labeurs d'un temple spirituel dans nos cœurs, temple pur et sans tâche, digne d'être la demeure de celui qui est l'auteur de toute cette pureté ... Cette spiritualisation du Temple de Salomon est la première de toutes les instructions de la franc-maçonnerie la plus importante et la plus profonde de toutes.*

Une autre légende touche à l'histoire de la franc-maçonnerie et revêt une grande importance du moins spirituelle dans les rites maçonniques écossais : celle qui attribue les origines de la « franc-maçonnerie à l'Ordre des Templiers ». Ainsi, la franc-maçonnerie se présente comme la continuation et la transformation de l'organisation de métier du Moyen-Age qui était « opérative » véritable groupement professionnel dont on trouve la trace chez les Égyptiens, chez les Grecs et aussi chez les Romains où les « collégia » d'artisans, dont ceux des « tigurarii », charpentiers et constructeurs de maisons furent créés par le roi Numa vers 715 avant Jésus-Christ. Nous reviendrons sur ce roi Numa qui institua aussi le collège des douze Saliens chargés de la garde du Palatin, dans la « Curia Sahirorum », des douze boucliers sacrés dont l'un était miraculeusement tombé du ciel.

Mais, pour l'heure, revenons au « Frère Dagobert » qui pouvait grâce à son mariage faire discrètement mais légalement des recherches afin de trouver le fameux trésor ou extraire des minerais précieux sans se soucier des protestations du marquis de Fleury.

En effet l'abbé Bigou, bien qu'il exerçait toujours son ministère à Rennes-le-Château, gardait le silence sur tout ce qu'il avait appris de la défunte marquise à savoir l'existence d'un trésor fabuleux mais aussi la révélation d'une généalogie capable de remettre en cause la légitimité des Bourbons, rien de moins ! Soit que l'abbé Bigou n'ait pu déchiffrer les parchemins qui lui avait été confiés, soit qu'il ait voulu les ignorer sans les détruire, nous avons vu qu'il les avait cachés dans un pilier de l'autel. Ce qui est probable donc, c'est que la marquise de Hautpoul, avant de fermer les yeux et sachant que Jacqueline Pailhox de Cascastel avait épousé un Dagobert, avait donné à son confesseur le secret qui était celui perpétué par la tradition familiale depuis le 10 juin 1574 lorsque les ligueurs avaient brûlé le manoir de Mesnil-Durand et le chartrier, dernière preuve d'une royale ascendance des Dagobert.

C'était pourtant, presque un secret de polichinelle qui avait déjà été percé par Vincent de Paul, Poussin, Nicolas, Fouquet et bien d'autres et qui était sans doute à l'origine du Mystérieux Masque de Fer, au temps de Louis XIV, le roi-soleil. Enfin, l'abbé Bigou du être fort impressionné par les recherches faites par Duboscq en vertu d'un ordre du Roi ...

L'exploitation des mines de Roco Negro et du Cardou se poursuivit jusqu'en 1789 à la veille de la Révolution, soit durant sept années ! Le marquis de Fleury avait intenté un procès qui traîna en longueur et se termina en queue de poisson, le subdélégué Rives concluant ainsi son rapport :

*Du reste, je suis instruit qu'il existe dans les mêmes terres des mines d'or et d'argent, mais il ne m'a pas été possible de découvrir si leur exploitation serait avantageuse ou préjudiciable et si les minéraux qui en ont été autrefois extraits par le sieur Duboscq étaient abondants.*

Les événements de 1789 ne permirent pas au marquis de Fleury de mener plus avant ce procès. En août 1792, l'abbé Bigou refusa de prêter serment à la République. En septembre de la même année, il émigra clandestinement à Sabadell en Espagne où il mourut en 1794. Le marquis de Fleury avait pris, lui aussi, le chemin de l'exil.

L'An II de la République, les forges de Padern, exploitées par Dagobert devenu général révolutionnaire, valaient cent cinquante mille francs et elles trouvèrent acheteur à ce prix. Pourtant, Dagobert ne les vendit pas alors qu'il avait paru, sans doute donner le change, vouloir s'en défaire par deux fois en 1787, l'année où son cousin Duhamel publiait dans un ouvrage en deux volumes intitulé « *Géométrie souterraine* » toute la connaissance qu'il possédait de l'exploitation minière. En 1789, il en proposa 120.000 livres mais cette fois-ci sans succès. A cette date, *de la forge établie depuis 7 à 8 ans par permission du roi au confluent du Verdoube et du Trogan, on tire un fer d'assez bonne qualité.* Pour qu'elle raison Dagobert avait-il donc changé d'avis alors qu'il était à l'apogée de sa carrière militaire et qu'il pouvait espérer, grâce à l'avènement de la République, obtenir enfin non seulement la reconnaissance de ses talents militaires mais aussi celle du peuple, celui dont il se disait le serviteur dans une lettre qu'il adresse de Perpignan le 10 Ventôse An II de la *République une et indivisible* (1er mars 1794, un mois et 17 jours avant sa mort) ?

« **Dagobert, général de division** » au citoyen Henry Bataille, juge de paix à Caudiès :

*Les témoignages de ton attachement citoyen, les vœux que tu veux bien faire pour mon bonheur me pénètrent de reconnaissance. Je tâcherai de justifier les empressements du peuple en me vouant au peuple et en redoublant de zèle pour le service de ma Patrie. Je n'ai jamais varié dans mes principes, je ne varierai jamais, heureux si je puis être utile, satisfait de l'être. Offre je te prie mes hommages à ton épouse et fait lui agréer mes remerciements pour l'intérêt qu'elle veut bien prendre à un sans-culotte qui vit et qui mourra Républicain.*

*Salut et fraternité. Dagobert.*

Pour essayer de comprendre, il nous faut revenir en cette année 1792 où le major Dagobert était en garnison à Romans, puis après plusieurs emplois, nommé le 27 mai colonel du 51ème régiment d'infanterie. Il fut envoyé à Nice et

nommé commandant de la place, maréchal de camp le 23 novembre de la même année. Désormais, le nom de Dagobert revint à chaque instant dans le récit des opérations de l'armée d'Italie, commandée par le général en chef, Biron.

C'était peut être la raison pour laquelle il envisageait de vendre la mine de Padern dont il ne pouvait surveiller lui-même l'exploitation n'imaginant pas revenir un jour vers Perpignan. (D'ailleurs, il avait fait construire en 1780 une maison à Villerouge-Termenès où était logé le gérant des mines des Corbières. Cette maison existe encore, elle est la propriété de la famille Azalbert).

Mais, nous l'avons vu, devant le danger d'invasion, la Convention déclara la guerre le 7 mars 1793 à l'Espagne et la médiocrité de l'armée des Pyrénées Orientales incita les autorités de Perpignan à écrire à Biron pour lui demander de bons officiers capables de redresser une situation critique. Dagobert, nous l'avons vu aussi, fut donc envoyé dans le Roussillon afin de réorganiser l'armée et repousser les Espagnols. C'est ainsi qu'il fit transformer le château de Couiza, ancienne demeure des ducs de Joyeuse ancêtres de sa femme, en hôpital militaire pour ses soldats.

Vainqueur à Montlouis, au col de la Perche puis à Olette en septembre 1793, il commençait l'invasion de l'Espagne lorsqu'il fut destitué par les représentants du peuple Fabre et Gaston qui l'accusèrent de trahison en sa qualité de "ci-devant noble" par suite d'une rumeur qui s'était répandue à Perpignan au sujet du jeune Louis XVII qui devait être restitué aux Bourbons d'Espagne. Nous avons vu que Turreau et diverses sociétés populaires de Perpignan et de Saint-Lô étaient intervenues auprès de Bouchotte, le Ministre de la Guerre ainsi que la loge de "l'Amitié à l'Épreuve" dont faisait partie le peintre Jacques Gamelin, auteur d'un portrait du général Dagobert.

Celui-ci fut donc disculpé et réintégré dans ses fonctions le 2 février 1794 à l'Armée des Pyrénées Orientales dont Dugommier avait pris le commandement en chef en son absence. Dagobert était chargé de mettre à exécution le plan de Carnot qui prévoyait l'invasion de l'Espagne fâcheusement interrompue par les représentants Fabre et Gaston et, surtout la destitution des Bourbons.

Les amis et admirateurs de Dagobert saluèrent avec allégresse son élargissement et son retour par les cris répétés de *Vive la République Française* et décidait sur proposition du curé Rouquette de lui offrir une couronne civique lorsqu'il viendrait fraterniser avec le club. La société populaire de Foix, lui mandait que les sans culottes de l'Ariège avaient appris sa réintégration avec un vrai plaisir :

*Tu justifieras l'opinion qu'elle a de tes sentiments civiques et révolutionnaires. Ce n'est pas en vain qu'ils ont brisé les traits de la calomnie. Allons, brave guerrier au pas de charge !.*

Les sans-culottes de Lavalenet lui marquaient que leurs vœux étaient au comble :

*Nous avons employé tous nos moyens pour cela, continue de mériter notre estime et nous nous ferons toujours un devoir de te défendre contre la calomnie.*

Les membres du club de Mont-Polyte ou de Saint Hypolyte du Gard l'assuraient que son retour à l'armée des Pyrénées Orientales les remplissaient de la

joie la plus pure :

*Ton civisme nous est connu, nos frères d'armes t'appellent leur père, conduis-les à la victoire, Dagobert à leur tête, ils seront invincibles, la République triomphera, la patrie te décernera des couronnes et ta mémoire sera éternelle dans le souvenir des vrais républicains !*

Les administrateurs du district de Lagrasse lui écrivaient qu'ils connaissaient son dévouement à la cause du peuple et qu'ils n'avaient jamais été dupes des traîtres qui machinaient sa perte.

D'Osseja en Cerdagne, les soldats du 2ème bataillon des Pyrénées Orientales félicitaient leur général qu'un « *Sénat auguste* » l'avait vengé de la calomnie, ils lui témoignaient de leur affection, de leur confiance :

*Compagnons de tes travaux, ils n'ont cessé de reconnaître en toi l'ennemi mortel des féroces Castellans et des traîtres qui les favorisent, leurs vœux seraient parfaitement remplis si tu venais les conduire à la victoire : ils espèrent que tu n'oublieras pas qu'ils étaient de la colonne de gauche à la Perche. (Allusion à la victoire du Col de la Perche, le 28 août 1793).*

Son arrivée dans le Midi fut par conséquent un véritable triomphe et il écrivit aussitôt à sa femme le 3 Ventôse An II de la République (22 janvier 1794) :

*Voilà chère amie deux jours que je suis arrivé. A peine ai-je le temps de t'écrire.*

*L'accueil que l'on m'a fait ne se conçoit pas !*

*Dès Montpellier à la Société populaire on me comble.*

*A Pezenas, tout le monde se précipitait autour de ma voiture pour me voir ! Pour m'embrasser ! Hommes et femmes !*

*Ne nous abandonnez pas, pécaïre ! Et de Vergne à Narbonne, et d'Aubenas à Salces, je crois que quelqu'un courrait au devant de ma voiture pour avertir tout ce qui se trouvait dans la campagne et sur les chemins de crier : « Vive Dagobert ».*

*Pour arriver ici, j'avais dès le Vernet des personnes qui faisaient retentir l'air des mêmes cris et qui me fourraient des branches de laurier dans ma voiture.*

*Je descendis de l'autre côté du pont et, à travers une foule innombrable qui me témoignait de sa joie et de son enthousiasme, que je remerciais, que j'embrassais, je fut porté jusque chez les représentants du Peuple.*

*Toute cette démonstration de joie était, me dit-on, le triomphe de l'innocence parce qu'un scélérat avait fait tous ses efforts pour faire croire que j'avais trahi la Patrie jusqu'à assurer qu'il avait les preuves matérielles pour faire tomber ma tête sur la guillotine.*

*Tu sens bien que ce monstre est parti détesté et que c'est une félicitation continuelle de m'être esquivé de ses griffes.*

*Encore aujourd'hui, en passant dans les rues je suis arrêté à chaque pas.*

*Je n'ai pas trouvé ici ta belle-sœur d'Ortaffa, elle est allée à Cascastel. On m'a dit que tes proches se portent bien.*

*Mon empressement à me rendre à mon poste a fait que je marchais la nuit, ce qui m'a valu une fluxion de la mâchoire, j'avais beaucoup de peine à mâcher.*

*A mesure que le climat se trouvait plus doux, ma fluxion s'est dissipée.*

*Je t'embrasse et ta sœur et tes amis.  
Dagobert*

Quel était donc ce mystérieux avant-coureur qui, depuis Montpellier avertissait les populations de l'arrivée du héros ?

N'y avait-il pas une sorte de propagande savamment orchestrée par une organisation occulte dans le but de plébisciter le général Dagobert en le portant en triomphe à la manière d'un empereur romain ? N'y a-t-il pas la répétition de ce processus qui porta quelques années après un autre général inconnu nommé Napoléon Bonaparte ?

Souvenons-nous de cette période de la Révolution en septembre 1793, alors que Dagobert combattait les espagnols à Puycerda, Bonaparte arriva devant Toulon dont les royalistes s'étaient emparés et qu'ils avaient ouvert aux flottes et aux troupes anglo-espagnoles. L'Armée française commandée par Carteaux était en réalité sous la direction, comme à Perpignan, de l'un de ces représentants en mission que la Convention envoya en province pour défendre la jeune République attaquée sur toutes les frontières. Il s'agissait en l'occurrence d'un corse, Christophe Salicetti qui remarqua son jeune compatriote et lui confia l'artillerie dont le commandant avait été grièvement blessé. Puis, il accorda à Bonaparte des pouvoirs de plus en plus étendus au point d'évincer Carteaux remplacé par Dugommier qui donna lui aussi sa confiance au jeune artilleur corse : Bonaparte fit merveille avec ses canons et le 28 frimaire (16 décembre 1793) à toutes voiles les anglais abandonnèrent Toulon.

Le lendemain, les troupes républicaines entrèrent dans la ville transformée en gigantesque brasier, mais pour tous les témoins de l'action, le vrai vainqueur était Bonaparte. Il fut nommé en récompense général de brigade comme le général Dagobert quelques mois auparavant avant qu'il quitte l'armée d'Italie pour rejoindre Perpignan et l'Armée des Pyrénées Orientales.

Pourtant, pendant deux ans, le jeune général demeura inconnu de l'opinion et oublié de ceux qui l'avaient un moment considéré jusqu'à ce 13 vendémiaire de l'An V (5 octobre 1795) où il s'illustra dans l'affaire de l'église de Saint Roch à Paris. Dix jours après, le 23 vendémiaire, l'abbé Sièyes présenta Bonaparte, promu général en chef de l'armée de l'intérieur à Joséphine de Beauharnais. On connaît la suite : le mariage de Bonaparte avec Joséphine, puis la campagne d'Italie, l'Egypte, enfin l'aventure orientale ...

Ensuite, ce fut le retour en France et, le 18 brumaire, le coup d'Etat qui le porta au pouvoir grâce à l'abbé Sieyes, le principal organisateur.

Mais, revenons en arrière, après le 3 ventôse de l'An II de la République, après le retour triomphal du général Dagobert dans le Midi, un Sans-Culotte plus

républicain que jamais au point de se donner un prénom choisi dans le nouveau calendrier : Piment, convenant mieux selon lui à son caractère peu facile.

Quelques jours plus tard, on lui confirma que son plan d'invasion de l'Espagne était adopté et le Comité du Salut Public, conseillé par Carnot, arrêtait le 12 mars qu'un corps composé de 12.000 hommes de troupes d'élites et 600 cavaliers seraient tirés de l'Armée des Pyrénées Orientales et mis à la disposition de Dagobert. Le 28 mars, il informa le ministre qu'il se préparait à se porter sur Urgel sans attendre les bataillons et escadrons que le général Dugommier resté commandant en chef de l'armée des Pyrénées Orientales devait lui envoyer :

*Je suis venu de Cerdagne, écrivit-il, pour former une ligne d'attaque avec l'élite des troupes qui s'y trouvent.*

Le général Dagobert était depuis plusieurs jours à attendre les ordres de Dugommier pour mettre son plan d'invasion de l'Espagne à exécution lorsque le 7 avril un étrange incident lui fit commettre une erreur qui lui sera fatale en précipitant l'exécution de son plan.

Les montagnards de la Cerdagne espagnole se livraient sur ceux de nos malheureux soldats qui tombaient dans leurs nombreuses embuscades à des actes de férocité révélant l'incroyable état de barbarie dans lequel était encore plongées ces contrées à demi-civilisées. Approuvés dans leurs monstrueux excès par des gens sans aveu et des émigrés français qu'au début de la guerre les Bourbons d'Espagne n'avaient pas rougi d'enrôler, que ce soient des nobles et des prêtres réfractaires, ces misérables prenaient plaisir à étaler la nuit sur des sentiers fréquentés le jour par nos troupes, les dépouilles de leurs victimes : tantôt des tronçons de cadavre, tantôt des lambeaux de chairs à demi-consummés ou bien le corps éventré d'une jeune femme dont les entrailles avaient fait place aux restes mutilés de son enfant. Cette horrible rencontre vint jeter l'exaspération parmi les troupes de Dagobert. Le général qui partageait toutes les colères de ses soldats ainsi que toutes leurs souffrances ne put résister à leurs cris de vengeance.

Sur le champ, il sortit de Puycerda, passa la journée en marche, la nuit suivante en reconnaissance et, avant le jour, arriva en silence au pied de la montagne sur laquelle s'élevait le bourg de Montella, repaire des assassins. Avec un emportement juvénile, il 'élança dans la neige en tête de sa colonne et au milieu des ténèbres escalada la montagne avec elle.

Au lever du jour, la diane battait comme à l'ordinaire au camp des Espagnols. Leur réveil fut douloureux, surpris, ils abandonnèrent armes et bagages et s'enfuirent par le pont du Bar où Dagobert avait dépêché le général Charlet en avant garde.

Charlet avait été retardé par les neiges et il n'atteignit le pont du Bar que dans la soirée ce qui avait permis aux Espagnols de se replier sur Urgel. Il retrouva le général Dagobert en proie aux plus cruelles souffrances, saisi par une fièvre aux symptômes les plus alarmants ; c'était d'autant plus curieux que Dagobert était parti à l'assaut de Montella en pleine forme physique.

Malgré ses souffrances, le général ordonna de continuer la marche sur Urgel. Le lendemain donc, 9 avril à sept heures de matin, les deux colonnes se remirent en marche. Dagobert suivit le fond de la vallée. Charlet prit le chemin frayé en 1719 par le duc de Noailles pour le siège d'Urgel sur la berge droite de la Sègre.

Vers midi, les deux généraux opéraient leur jonction dans la conque d'Urgel du Val d'Andorre.

Dagobert envoya au général de Saint-Hilaire, un émigré français commandant la place, une sommation rédigée en ces termes :

*Le général français demande au commandant espagnol s'il veut se rendre ou s'il préfère exposer sa troupe aux suites d'un assaut général.*

*De la part du général en chef, Dagobert.*

En réalité, le général espagnol ainsi interpellé par Dagobert était un émigré français enrôlé par les Bourbons d'Espagne : Henri de la Haye, chevalier, comte de Saint-Hilaire, issu d'une très ancienne famille de Haute-Bretagne, près de Vitré, qui blasonnait d'argent au lion de sable et avait pour devise *Epargne le petit et ne craint pas le grand ...* tout un programme !

Son neveu, Louis-Joseph-Benigne de la Haye, chevalier, comte de Saint-Hilaire était sous-lieutenant au régiment de Penthièvre-infanterie en 1785. Il fut l'organisateur des premières bandes de chouans pendant la Révolution puis colonel d'un régiment de hussards des armées « catholiques et royales » de l'Ouest, passé en Angleterre en janvier 1793, envoyé par les Princes en Vendée, il rejoignit l'armée vendéenne au passage de la Loire, le 18 octobre, pour la fameuse « *Virée de Galerne* ». Blessé à Savenay, en protégeant la retraite, réfugié en forêt du Gavre, il se rétablit et prit le commandement de la division royaliste de la Guerche de 1794 à 1796.

Courrier des Princes dans les départements insurgés, prisonnier des « Bleus », évadé de la Tour-Lebât à Rennes, il fut fait prisonnier par les Anglais sur le corsaire malouin « Le Furet » en voulant passer en Espagne où il avait accepté une commission de capitaine à la suite d'un désaccord avec le comte de la Puisaye.

Il fut échangé après 6 mois de captivité sur les pontons d'Angleterre à la demande d'Henri de la Haye, chevalier de Saint-Hilaire, son oncle, lieutenant général en Espagne, celui-là même qui défendait la place d'Urgel assiégée par le général Dagobert, en ce 9 avril 1794.

Ainsi, le hasard de la guerre mettait en présence deux vieilles familles normande et bretonne, l'une ralliée à la Révolution, l'autre fidèle à son Roi et à sa Foi. Et le plus étonnant, c'est que le neveu du général, comte de Saint-Hilaire, avait fait partie des Armées Catholiques et Royales combattues par un modeste garde national, François-Gilles Dagobert, cousin du général qui assiégeait l'oncle en Espagne !

Mais, François-Gilles Dagobert survivra à cette guerre civile alors que Luc-Siméon Auguste va bientôt mourir sur l'ordre du général espagnol, émigré français, comte de la Haye Saint-Hilaire. Le général-comte connaissait donc bien son adversaire de même que ses prestigieux états de service dans les armées royales, pendant la guerre de Sept Ans, puis en Corse et en Italie. Il savait que la famille Dagobert, vieille famille autrefois huguenote, avait fait parlé d'elle à la cour de Louis XIV et de Louis XV où l'on connaissait ses origines et son franc-parler. Un oncle du général, Hector Dagobert de Boisfontaine, avait tué en duel le marquis de Saint-Vallier qui lui avait fait des remarques désobligeantes sur sa famille. Hector, un grand gaillard de plus de six pieds s'était alors enfui en Prusse où il était devenu officier dans la garde personnelle du roi Frédéric-le-Grand, l'ami de Voltaire. **C'est sous le nom de comte de Saint Germain qu'il réapparaîtra à la Cour de Louis XV en 1750.**

C'est pourquoi, le général-comte avait écrit quelques jours auparavant à Dagobert pour lui rappeler ses nobles origines et lui demander d'émigrer, de renoncer à commander ce qui n'était pour lui *qu'une armée de va-nu-pieds, de sans-culotte, de sans Dieu, ivre de sang et de vengeance* !

Et puis, il savait plus qu'un autre que le dessein du général Dagobert était d'envahir l'Espagne et de renverser les Bourbons : l'abbé Bigou l'avait parfaitement informé, ce curé de Rennes-le-Château qui avait émigré en 1792, refusant de prêter serment à la Constitution civile du clergé et détenteur des secrets de la Marquise de Hautpoul consignés dans les parchemins cachés dans le pilier wisigothique de l'église Sainte-Madeleine à Rennes-le-Château ou le balustre du chœur, on ne sait trop.

Le général Dagobert n'avait pas répondu à la lettre de Saint-Hilaire : il l'avait froissée et mise dans sa poche sans même la lire quelques jours avant de lancer son attaque sur Montella puis sur Urgel afin d'en finir avec les traîtres français. Saint-Hilaire se sentit perdu. Il fit soudoyer un cuisinier catalan de l'armée de Cerdagne qui empoisonna la nourriture du général Dagobert, le jour de l'attaque sur Montella. Son forfait accompli, le misérable s'empressa de disparaître avant que le poison produise son effet ; c'est pourquoi, le général Charlet trouva son supérieur en proie à de vives souffrances au pont de Bar. Lorsque Saint-Hilaire reçut la sommation de Dagobert qui était devant Urgel avec sa troupe, il répondit en ces termes :

*Le général espagnol répond au général français qu'il ne craint pas plus ses ennemis, qu'il n'est intimidé par leurs menaces.*

*De la part du général espagnol, son aide de camp, Tord.*

Ce misérable parachevait sa trahison en se qualifiant lui-même de général espagnol. Malgré cela, les Français investirent la ville où ils restèrent une trentaine d'heures. Ils brûlèrent la maison où avait logé Saint-Hilaire, assassin de leur général.

Un autre émigré français, Louis de Marcillac, décrira à sa manière l'occupation de la ville par les soldats de Dagobert dans un livre paru peu après la Révolution sur l'histoire de la guerre entre la France et l'Espagne.

*Pendant trente heures que les Français restèrent à Seu-d'Urgel, ils commirent toutes les profanations et pillages dont étaient capables des soldats aussi impies que féroces et insubordonnés. Ils brûlèrent la maison où avait logé le général espagnol (Saint Hilaire) et en abattirent plusieurs autres. Les vases sacrés des églises furent pillés, les hosties foulées aux pieds et il n'est sorte de profanation qui ne fut commise par ces vandales effrénés. Dagobert mit une imposition de cent mille livres par habitant, et comme ils étaient incapables de payer cette somme en se retirant d'Urgel, il emmena les principaux d'entre eux, les faisant attacher quatre par quatre, crainte d'être poursuivi par les paysans, il détruisit les ponts de Bar et d'Arsegel.*

La vérité était différente de celle de ce royaliste à la solde des Bourbons d'Espagne que Napoléon tentera lui aussi de renverser 14 ans plus tard en 1808. En effet, le général Dagobert après le refus de Saint-Hilaire de se rendre, se rabattit effectivement sur la ville qui fut occupée par ses troupes dans l'espoir d'assiéger tranquillement la forteresse où s'était réfugié le traître Saint-Hilaire. Mais sentant

son mal empirer, au risque de mourir sous le regard de son ennemi, il ordonna la retraite qui commença dans l'après-midi du 12 avril.

Seulement, nos soldats exaspérés par la fatigue et l'inquiétude que leur donnait la maladie de leur général qu'ils voyaient mourant sous leurs yeux, achevèrent de disperser à coups de fusils tous les rassemblements suspects qu'ils voyaient se former dans la montagne. De même, ils pillèrent et incendièrent tout ce qu'ils rencontrèrent sur leur passage.

Ce fut donc au bruit des armes, à la lueur des incendies qui attestaient la vengeance de ses soldats partout où ils passaient, que porté par eux sur une litière, entouré des plus touchants témoignages d'amour et de regrets, le glorieux agonisant remonta cette Cerdagne qu'il avait si souvent parcourue en vainqueur. Comme les héros de l'An II, ils ne savaient que ce qu'on leur avait appris :

*Le mal, la peine, la loi de mort, mêlée avec la loi de haine.*

C'est pourquoi, *nourris d'enseignements et d'exemples mauvais* que leur avait donné, une fois de plus, un traître à la solde des tyrans, ils frappèrent, versèrent le sang, incendièrent ...

## Chapitre quatre

---

### Le secret du général Dagobert

---

Ce fut de Bellever où il arriva le 13 avril 1794 que le général Dagobert écrivit son dernier bulletin à l'adresse de la Convention nationale.

Lorsqu'il le lut à la tribune de l'assemblée révolutionnaire, Barère, le Président l'appela le « **chant du cygne** ». Après avoir sommairement rendu compte de son expédition, Dagobert ajouta avant de signer :

*Malgré une fièvre inexprimable qui ne m'a jamais quitté depuis que je me suis tant harassé en montant la montagne de Montella, je vais me faire transporter à Puycerda où des soins et du repos me mettront à même de prouver combien je désire contribuer par mes efforts au triomphe de la liberté.*

Peu après, il tomba dans une profonde torpeur et il fallu encore cinq longues journées pour arriver à Puycerda, le 18 avril, où il expira dans les bras de son aide de camp, l'adjudant-chef Caffarelli qui se chargea d'apprendre à Madame Dagobert la maladie et le mort de son mari :

*Je porte au fond de mon cœur l'image de mon bienfaiteur. Le ciel m'est témoin des sentiments que j'ai eu pour lui.*

Il l'appelle un grand homme, un homme de génie et en 1893, dans un livre intitulé « **La dernière année du général Dagobert** », le colonel Fervel écrivait :

*Ainsi donc disparut, victime de ses glorieuses fatigues, une des plus étranges figures de ces temps de prodigieuse mémoire.*

Plus loin, il conclut :

*Mais c'est quand, affranchi du despotisme des représentants, il respirait à l'air libre des montagnes que sa fortune égalait ses talents. C'est alors qu'il était vraiment digne d'une admiration sans mélange et que ses défauts même lui venant en aide « le caporal des grenadiers » réveillé au bruit de la fusillade, excité par l'odeur de la poudre, improvisait à force d'audace ce qu'avait dédaigné de prévoir l'indolent général de la veille.*

*L'amour qu'il avait inspiré à ses soldats était sans exemple : c'était un culte de superstition. Ainsi, à les entendre, les balles ne les touchaient pas quand ils combattaient autour de ce « **démon des Espagnols** ». Il y avait, en effet, pour l'imagination naïve des jeunes et ignorants montagnards que recrutaient cette division, quelque chose de saisissant dans l'aspect de ce vieux guerrier au front de patriarche en costume antique, marchant tête nue, appuyé sur son bourdon de pèlerin à appeler ses enfants et pour lesquels il était aussi prodigue de familière tendresse en marche et au bivouac que de véhémentes excitations de paroles au milieu du feu.*

*Tel était l'homme de guerre. Mais l'histoire doit encore à cette ombre héroïque, un autre hommage, hommage tout individuel, à l'adresse de l'homme privé, de ce noble représentant des vertus patriotiques d'un autre âge qui par sa franche et chaleureuse participation à nos premières luttes révolutionnaires, protesta si dignement contre la déplorable hérésie de la plupart des compagnons de sa vie passée avec lesquels cependant ses intérêts personnels comme ses sympathies politiques paraissent confondus.*

*Mais alors, quel charme pouvait donc retenir au milieu des fatigues et des périls dont il avait épuisé les mâles jouissances, ce membre découragé d'une classe proscrite ? Et, quand on rejetait si brutalement ses services, qui le poussait à profiter de cette trêve insidieuse des champs de bataille pour courir plaider en face de l'échafaud de Custine, en face de la seule mort qui faisait pâlir nos généraux, plaider une cause qui jusque là avait dévoré tous ses défenseurs ?*

*Était-ce mirage d'espérances glorieuses qui, alors, en se déroulant dans la profondeur d'un horizon sans bornes, fascinait tant d'hommes nouveaux, redoublait si naturellement l'essor de jeunes courages ? A l'extrémité d'une longue carrière où il avait prématurément usé sa vie, vieil officier de la guerre de sept ans, voué au culte de la monarchie par sa naissance, par ses liens de famille, par quarante années de bons et loyaux services, Dagobert avait vu passer dans les rangs de l'émigration ou tomber sous la hache du bourreau tout ce qu'il avait aimé : aussi, sans foi dans l'avenir, sans plus d'espoir, son cœur était-il profondément abreuvé d'amertume. Mais, il servait avec candeur, sans la discuter, une religion qui elle aussi ne promet de salut qu'à ceux qui ne cherchent point à interpréter ses mystères, la religion du drapeau et il mourut sans regret pour la République parce qu'il combattait l'étranger.*

« *La dernière année du général Dagobert* » est un extrait publié en 1873 de l'ouvrage en deux volumes écrit par Fervel quelques années plus tôt sous le titre « **Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées Orientales** ». Cet ouvrage avait produit une telle impression sur l'esprit de Sainte Beuve que le célèbre critique en fit le sujet d'un de ses « *Nouveaux Lundis* » (T.II - février 1862). On lui a reproché de donner plus de place à Dagobert qu'à Dugommier, la personne du premier lui ayant paru plus originale et plus attachante à cause de son nom et de la chanson qu'elle rappelait.

En effet, ni le colonel Fervel, ni Sainte Beuve pas plus qu'Arthur Chuquet, membre de l'Institut qui écrira plus tard en 1913 un livre sur le général Dagobert, n'ont percé le secret du général et de la famille. La fameuse chanson, une fois encore, cachait la vérité car personne ne s'est soucié d'en connaître l'origine et le général Dagobert avait moins qu'un autre, à cette époque, intérêt à la révéler.

Pourtant, même les soldats de Dagobert, connaissant les origines de leur chef et regrettant parfois ses manières aristocratiques, n'avaient pu s'empêcher de dire « *qu'il aurait si peu de chose à faire pour devenir un bon Sans-Culotte !* » Et, cette réflexion rapportée à Sainte-Beuve lui avait fait écrire :

*Ce Dagobert, grâce à la chanson, avait moins à faire qu'un autre pour paraître un bon Sans-Culotte.* Humour facile peu digne du célèbre critique !

Un érudit normand, Auguste Matinée, s'étonnait lui aussi du peu d'intérêt des historiens pour le général Dagobert. Il écrivait, en 1890, dans le bulletin d'une Société de la Manche :

*Nous laissons trop volontiers sommeiller la mémoire de nos célébrités. Cependant, si les hommes extraordinaires n'apparaissent que de loin en loin, ceux qui ont accompli héroïquement une mission plus modeste mais grosse de périls de toute nature sont encore assez rares pour mériter de n'être pas oubliés. Le général Dagobert occupe une place à peine marquée dans les différents mémoires relatifs à notre Département. Son nom, toujours populaire dans le Roussillon, est presque oublié dans son pays natal. Si cette étude, malgré son insuffisance, contribuait quelque peu à ramener l'attention de ses compagnons sur un personnage qui a le don d'intéresser vivement les historiens et les critiques en renom, elle aurait atteint le but que s'est proposé l'auteur.*

Ainsi, les origines normandes de noblesse immémoriale de la famille du général Dagobert étaient parfaitement connues de tous. Le dictionnaire de la Noblesse de la Chesnaye Desbois, paru bien avant la Révolution, donnait la généalogie des Dagobert depuis le XVe siècle et ne faisait pas mystère de leur conversion au protestantisme pas plus que des persécutions dont ils firent l'objet à la Révocation de l'Edit de Nantes et bien sûr au temps des guerres de religions. De gré ou de force, les Dagobert, que ce soit la branche aînée de Normandie ou la branche cadette de Vitré, avaient abjuré la R.P.R. pour revenir dans le giron de l'église romaine. Mais, comme l'a écrit Pierre Miquel dans un ouvrage paru chez Fayard, en 1980 :

*Les Protestants français dans leur longue marche ont connu en raccourci toutes les épreuves de l'humanité : les holocaustes, la persécution, la déportation et jusqu'au génocide. Il n'est pas surprenant qu'après deux siècles de paix cette histoire ait laissé des traces profondes dans les mentalités des Français d'aujourd'hui. (Ceux du XXe siècle)*

A plus forte raison, la mentalité des Dagobert de la Révolution et plus particulièrement celle du général dont les ancêtres avaient souffert de l'absolutisme des Bourbons.

Porté par ses soldats sur une civière, protégé tant bien que mal des bourrasques de neige et du vent qui soufflait dans l'étroite vallée de la Sègre, le général Dagobert était le seul à savoir pourquoi il allait mourir. Il s'y était résigné, même s'il avait cru un instant à la gloire, car il se rappelait la bénédiction prophétique de Jacob au livre de la Genèse dans la Bible :

*Sem, le frère aîné de Japhet, fils de Noé, engendra Arphaxad qui engendra Heber puis successivement Peleg, Rén, Sérug, Nakor et Terah lequel engendra Abraham.*

*Abraham engendra Isaac qui engendra Jacob.*

*Jacob eut douze fils. Sur le point de mourir, il dévoila l'avenir des douze tribus d'Israël auxquelles ses fils donneront leur nom. Ses paroles furent très dures pour les uns, chargées de bénédiction pour les autres et parfois de tendresse.*

*Le dernier des fils de Jacob était Benjamin auquel il prédit :*

*Benjamin est un loup qui déchire. Le matin, il dévore sa proie et le soir, il partage le butin (Genèse 49-27).*

C'est la tribu de Benjamin qui, selon la Bible, donna le premier roi d'Israël : Saül, puis David, puis Salomon dont l'architecte fut Adoniram, Adoram ou Hiram. La légende d'Hiram est, on l'a bien vu dans un précédent chapitre, la pierre symbolique de la franc-maçonnerie qui avait initié le général Dagobert dans une loge militaire du Royal-Italien comme son oncle Hector avait été initié à la cour du roi de Prusse, grand ami de Voltaire au temps de Louis XV.

Mais, si Luc-Siméon Auguste Dagobert avait été initié, il avait aussi été initiateur car la tradition familiale des Dagobert lui avait enseigné le secret de ses lointaines origines symbolisées par les deux loups « passans » des armoiries gravées dans la pierre au manoir de Groucy à la Chapelle Enjager où il était né :

*D'azur, au chevron d'argent, accompagné en chef de deux loups passans d'or, et en pointe d'un lion d'argent. Supports : deux griffons. Cime : un griffon de même issant d'un casque formé d'une couronne de marquis.*

Le loup devint, par la prédiction de Jacob, l'emblème d'une tribu de bergers ce qui peut paraître étrange et paradoxal mais qui s'expliquera, nous verrons pourquoi.

Les villes données à la tribu de Benjamin furent Selama-Eleph, Jébus (devenue Jérusalem), Guibéa et Qiryat, quatorze villes et leurs villages. Ainsi, avant de devenir la capitale de David et de Salomon, Jérusalem avait appartenu à Benjamin. Et, parmi les trois clans formant la tribu, figurait celui de Hiram qui deviendra l'architecte du temple de Salomon.

La tribu de Benjamin, par la suite, adora Belial et la femme d'un lévite fut attaquée puis violée par un membre de la tribu. Israël demanda qu'on livre le coupable à sa vengeance mais tous les membres de la tribu de Benjamin refusèrent. Un combat sanglant en résulta entre la tribu coupable et les onze autres tribus d'Israël qui décidèrent de punir les fils de Benjamin.

*Les fils d'Israël avaient juré à Mispa et ils avaient dit : nul d'entre nous ne donnera sa fille pour épouse aux fils de Benjamin.*

*Touchés de repentir au sujet de leur frère Benjamin, les fils d'Israël commencèrent à dire :*

*Une des tribus d'Israël a été retranchée.*

*Tout Israël s'affligea grandement et conçu du remords de cette disparition d'une tribu d'Israël.*

*Et les anciens du peuple dirent : Que faire pour ceux qui restent sans femme ? Toutes les femmes de Benjamin ont été tuées.*

*Ainsi, la tribu de Benjamin va-t-elle s'éteindre ? Non, car les anciens vont donner cet ordre aux fils de Benjamin :*

*Allez et cachez-vous dans les vignes. Et, lorsque vous verrez les filles de Silo qui viendront danser selon les coutumes, sortez tout à coup des vignes, que chacun enlève une fille pour en faire son épouse et retournez au pays de Benjamin !*

La tribu de Benjamin fut donc sur le chemin de l'exil et le peuple dont le

loup dévorant était le symbole quitta donc Israël. De peuple pasteur, il devint ainsi que l'avait prédit Jacob, un peuple prédateur, conquérant qui devait pourtant un jour retourner au pays de Benjamin.

Le loup est aussi, dans l'astrologie ancienne, le symbole de l'hiver chassé par l'action du soleil, du « jour-brillant » étymologie de Dag-berht devenu Dagobert depuis les Mérovingiens.

Et, l'on peut suivre par la mythologie et la légende, l'exil de la tribu de Benjamin : d'abord, en Asie mineure au temps de l'épopée troyenne, puis dans la Lycie ou Pays des Loups et dans la Phrygie dont un roi-loup Lykos introduisit le culte d'Habirou. En Grèce ensuite, dans l'Arcadie, dont le premier roi légendaire fut Lycaon. Le fils du roi Belos, Danaos, avait lui aussi amené en Arcadie ses cinquante filles qui devaient introduire le culte de la déesse - mère. Or, ce mythe de Danaos décrit l'arrivée dans le Péloponèse d'une tribu venant de Palestine, fidèle du culte de Belial, celui de la tribu de Benjamin.

Toutefois, à partir de l'Arcadie, les descendants de Benjamin s'étaient séparés en deux groupes : les uns, s'exilèrent vers la Sicanie appelée plus tard Sicile où ils prirent le nom de Sicanes, puis en Italie où ils instituèrent sous le règne du roi Numa, dont on a déjà parlé, le collège des Douze Saliens. Les autres, décrivirent une longue courbe qui les mènera jusqu'aux bouches du Danube où, chassés par les Goths, ils gagneront la Pannonie mentionnée par Grégoire de Tours, dans l'histoire des Francs.

C'est l'Eneide de Virgile qui est le récit poétisé de la migration des fils de Benjamin devenus les Francs depuis l'Arcadie jusqu'au Nord de la Gaule, des Ardennes à l'embouchure de l'Escaut sur la mer du Nord, migration des populations pélagiques refluant vers l'Occident, laissant place aux Hélènes en donnant naissance aux Sicambres et aux Sicanes. En donnant ainsi à ces peuples le nom de loup, Lykos, Virgile nous indique bien leur première origine, la seule qu'il connaissait avant l'Arcadie de même que l'archéologie nous livre elle aussi des indications précieuses : au Danemark, on a retrouvé des plaques de bronze, vestige des Francs, figurant des guerriers dont les casques sont ornés d'un loup.

Ainsi, les Francs étaient d'origine hébraïque, des juifs errants bien avant la diaspora qui suivit la destruction du temple de Salomon ! C'est ce qu'écrivait à leur sujet le philosophe Leibnitz au XVIIe siècle :

*Les Francs étaient bannis de toutes les tribus. Ne pouvant vivre en paix avec les lois de leur patrie, ils se constituèrent en état de guerre permanent contre elle et finirent par aller chercher au loin leur pâture à l'exemple des loups ravisseurs dont ils avaient l'emblème. (Wrang : Franc : errant).*

De leurs origines, la toponymie a laissé des traces puisque plusieurs localités des anciens royaumes francs portent des noms d'origine hébraïque : Baâlon près de Stenay à la frontière belge ainsi qu'Avioth. En Belgique aussi, Hasbain rappelle la ville libanaise d'Hasbeya ou coule la source Hasbani donnant naissance au Jourdain. Le Mont Sion, la fameuse colline inspirée de Maurice Barrès, toponyme que l'on retrouve jusqu'en Loire-Atlantique, Sion-les-Mines et bien sûr en Suisse rappelant l'une des collines de Jérusalem.

Leur épopée troyenne est aussi rappelée à chaque étape de leur longue migration : Trogir sur la côte Dalmate, Trogen en Suisse, Trèves en Allemagne et,

bien sûr, Troyes dans l'Aube, ancienne Augustodunum rebaptisée par les Mérovingiens d'Austrasie.

Lorsque Saint-Rémy baptisa Clovis à Reims, il l'interpella d'une voix éloquente :

Courbe la tête fier Sicambre ! Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré ! Et, Grégoire de Tours qui rapporte cette exhortation, précise aussi à propos de l'origine des Francs :

*Les historiens précités (Sulpice Alexandre et Renatus Profuturus Frigeridus, historiens du Ve siècle) nous ont laissé ces renseignements sur les Francs sans donner de noms de rois. Beaucoup rapportent que ceux-ci seraient sortis de la Pannonie et auraient d'abord habité les rives du Rhin, puis après avoir franchi le Rhin, ils seraient passés en Thuringe et là, ils auraient créé au-dessus d'eux dans chaque pays, dans chaque cité, des rois chevelus appartenant à la première et, pour ainsi dire, à la plus noble famille de leur race.*

Que signifiait donc l'exhortation de Saint-Rémy à Clovis, sinon que les rois chevelus n'étaient autres que des rois d'Israël reconnaissant le Christ, le Messie que les Juifs attendaient depuis plus de quatre mille ans ...

Le nom de Sicambre se retrouve en plein pays franc avec le bois de la Cambre près de Bruxelles, Cambron dans la Somme, Cambrin dans le Pas-de-Calais et Cambrai dans le Nord qui devint en 445 l'une des capitales du royaume des Francs.

Enfin, les Francs se surnommaient eux-mêmes les « hougas », les intelligents, appellation que l'on retrouve dans le nom de certaines localités normandes : la Hougue dans la Manche, la Hogue dans le Calvados ou les Hogues dans l'Eure sans oublier le cap de la Hague. Des localités situées dans cette partie de l'ancien royaume de Neustrie des temps mérovingiens qui deviendra le duché de Normandie après l'invasion d'un peuple conquérant lui aussi, « les Vikings ».

C'est d'ailleurs au XVIIe siècle que le savant Leibnitz déjà cité s'était efforcé de démontrer dans son « Essai sur l'origine des peuples » et en s'appuyant sur d'anciens récits comme la « cosmographie » de l'Anonyme de Ravenne (IXe) que les Francs étaient aussi des scandinaves comme les normands ou vikings et que leur pays d'origine avait été le Danemark ce qui correspondait tout à fait avec les trouvailles archéologiques faites dans ce pays concernant les casques ornés d'un loup.

Ainsi, le général Dagobert et les siens, initiés et initiateurs, avaient de par leur naissance une parfaite connaissance de leurs lointaines origines accompagnées d'un ésotérisme concordant avec celui des Lumières, celui du Grand-Orient, qui s'efforçait de contrôler les événements qui avaient été les ferments de la Révolution. Tel était le secret que le général emporta dans la tombe, secret révélé à ses frères maçons en même temps qu'il leur avait révélé les arcanes des mines de l'Aude et l'existence des parchemins de la marquise de Hautpoul cachés par l'abbé Bigou en un lieu encore ignoré à cette époque.

**C'est pourquoi, malgré les graves accusations des représentants Fabre et Gaston, Dagobert avait été finalement disculpé et réintégré dans ses fonctions de général avec pour mission d'envahir l'Espagne et d'en finir avec**

**la dynastie des Bourbons qui avaient donné pour mission à Ricardos de s'emparer du Razès où était supposé caché le trésor de Jérusalem, devenu celui des Mérovingiens puis des Cathares selon les diverses légendes de l'époque.**

Comme ses ancêtres avaient été « faits néant » par Pépin le Bref, ancêtre de Charlemagne avec l'appui de l'Eglise romaine, il était aussi fait néant par les Bourbons successeurs des Carolingiens et des Capétiens et une fois de plus avec l'appui de l'Eglise en la personne de l'abbé Bigou qui avait trahi le serment qu'il avait fait à la marquise de Hautpoul. Mais, n'était-ce pas écrit dans la Bible ? Une fois de plus, le loup qui dévore sa proie le matin devait la partager le soir **et c'est Napoléon qui profitera de « l'Or de Rennes-le-Château ».**

Pourtant, le général Dagobert mourait sans amertume car il savait bien que désormais la liberté était en marche, que la République triompherait...

*Nos soldats, au désespoir, prétendirent que le général de Saint-Hilaire n'ayant pu corrompre Dagobert l'avait fait empoisonner par son cuisinier, dont la disparition subite quelques jours avant la mort du général républicain, donna quelque crédit à cette fable populaire.*

*La dernière armée du général Dagobert par M.J.N. Fervel, colonel du génie, en retraite. (Perpignan - 1873)*

## Chapitre cinq

---

### "Révolution Française : un veto corse la finira"

---

J'avais, au cours de ces vacances à la recherche de l'histoire familiale et de la chanson du roi Dagobert, refait le trajet de retour de l'agonisant et de ses soldats éplorés. J'avais traversé Bellver, le village du "chant du cygne", vu la colline de Montella et visité la ville de Puycerda où mourut le héros antique ...

Et puis, en passant par le col de la Perche, théâtre de l'une de ses victoires, je m'étais rendu à Mont-Louis et regarder le monument élevé en son honneur à l'emplacement où il fut enterré après sa mort avant d'être transféré à Perpignan pour rejoindre les cendres de Dugommier tué peu après au cours d'un combat au Boulou par un boulet de canon.

Enfin, je m'étais rendu au cimetière Saint-Martin où les deux frères d'armes dorment leur dernier sommeil sous une pyramide "large et trapue".

Là, je vais laisser la plume à la descendante du général Dagobert qui relate les pérégrinations des cendres de son aïeul beaucoup mieux que je ne saurais le faire :

*Nous avons vu comment, après une campagne foudroyante en Cerdagne et, jusqu'à Urgel, dans la neige et le froid, Dagobert déjà malade, fut terrassé en pleine victoire par la main impitoyable du destin.*

*Ramené par ses soldats sur une civière, il meurt à Puycerda le 18 avril 1794.*

*Les soldats en larmes rapportent son corps à Montlouis où on l'enterre devant l'Eglise.*

*Sur sa tombe, ils élevèrent une pyramide de pierre, un médaillon de bronze reproduit son profil légendaire, coiffé d'un bicornes en bataille d'où s'échappe sa petite queue de cheveux serrés dans un ruban.*

*En dessous : le nom de ses dernières victoires, Olette, La Perche, Montella, Urgel.*

*Le corps ne reposa pas très longtemps sur la petite place de Montlouis !*

*En 1808, Napoléon décida de réunir à Perpignan les restes des deux généraux qui, durant la Révolution, avaient sauvé la ville des Espagnols.*

*Dagobert et Dugommier furent alors placés au centre de la grand-place de Perpignan sous une dalle de pierre.*

*Les habitants de la ville prirent l'habitude d'y venir saluer et fleurir les restes mortels de leurs idoles.*

*En 1821, le Conseil Général des Pyrénées Orientales désirant élever un marché couvert sur cette grand-place et, de plus, le gouvernement de Louis XVIII (le roi podagre de mon enfance) trouvant sans doute ce culte rendu a deux généraux de la Convention un peu trop voyant, on décida leur transfert au cimetière de la ville.*

*Un échange de lettres eut lieu entre le Préfet et la générale Achard, seconde fille de Dagobert.*

*Dans une lettre du 10 septembre 1821, elle s'indigne que le département n'ait voté pour ce transfert que la modique somme de 600 francs.*

*Ce ne sera pas suffisant, dit-elle, pour payer le terrain et une simple pierre.*

*Elle conseille de ramener plutôt ces deux héros à Montlouis où du moins ils auraient une sépulture honorable.*

*Elle estime que le renvoi de deux illustres généraux pourrait bien être politique et finalement demande qu'on les laisse là où ils sont.*

*En 1824, une lettre du baron d'Antin au général Achard laisse supposer que la translation a eu lieu cependant car il l'adjure de ne pas faire enlever le corps pour le transporter à Saint-Lô ... Cela mettrait en émoi tous les habitants du département, dit-il.*

*Finalement, le général Achard propose de payer de ses deniers un monument digne de la gloire des généraux Dagobert et Dugommier.*

*C'est seulement, le 25 juillet 1825, que le baron d'Antin écrit au général Achard :*

*Les travaux du tombeau du brave général Dagobert sont terminés, la grille y est posée, ainsi que les armes de sa famille.*

*J'en ai remis officiellement la clef au maire de la ville. Le monument est superbe. Les attributs militaires ne manquent pas.*

*Rien n'a été négligé. Toute la ville court au cimetière l'admirer.*

*J'aurai l'honneur de vous envoyer les quittances et le dessin. Le tout ne s'élèvera pas, je pense à plus de 1.400 francs.*

*Si vous êtes content, je serai bien récompensé de tous les soins que j'ai pris pour que rien ne laisse à désirer.*

*Général-baron d'Antin - Préfet.*

Comme à Montlouis, une pyramide fut érigée, large, trapue avec les noms des deux généraux gravés de part et d'autre et durant de nombreuses années encore les habitants de Perpignan et des Pyrénées-Orientales vinrent fleurir la tombe de leurs héros qui est maintenant entretenue par le Souvenir Français.

Lorsque je visitais la tombe du général Dagobert située au milieu de l'allée centrale du cimetière Saint-Martin, sur le côté droit, je fus surpris de constater qu'il faille contourner le monument pour lire son nom.

En effet, c'est Dugommier que l'on déchiffre sur « l'endroit » face à l'allée, alors que Dagobert est gravé sur « l'envers », c'est-à-dire sur la face opposée du monument. Enfin, le lion rampant et les deux loups passants du blason en bronze scellé sur la pyramide (symbole maçonnique) sont placés à l'envers, c'est-à-dire regardant vers l'ORIENT, représenté à la droite de la rose des vents.

Ainsi, jusque dans la mort Dagobert gardait son caractère de nom-symbole. Avec le chemin de croix de l'église de Rennes-le-Château, placé lui aussi en sens inverse, il faut convenir que la coïncidence est curieuse lorsqu'elle s'applique à ce nom qui inspira une chanson dont le premier couplet est précisément écrit sur ce thème.

Incontestablement, la disparition soudaine du général Dagobert bouleversait les plans de la Convention. Certes, Dugommier avait bien continué l'œuvre entreprise mais lui aussi fut tué après et la guerre contre l'Espagne s'acheva dans la confusion d'autant plus que le général Ricardos, l'adversaire le plus dangereux du général Dagobert, avait lui aussi disparu un mois auparavant, le 13 mars 1794 à Madrid alors qu'il avait été rappelé à la Cour par le roi en personne. Mais, l'essentiel avait été fait : les Espagnols avaient quitté le territoire français et surtout Ricardos n'avait pu pénétrer dans les Corbières pour s'emparer des richesses minières, propriétés de Dagobert qui avaient permis à la Convention de financer son armée patriotique.

Qui était Charles IV régnant alors sur le trône d'Espagne ? C'était, par son grand-père Philippe V, petit-fils de Louis XIV, un descendant des Bourbons devenus rois de France depuis Henri IV jusqu'à Louis XVI guillotiné, le 21 janvier 1793, comme chacun sait.

Le titre de la Maison des Bourbons provenait d'une petite localité de l'Allier (arrondissement de Moulins) dans le Bourbonnais, environ 2000 habitants où s'élevait le château familial. D'abord écuyers, vassaux des comtes de Bourges, les seigneurs de Bourbons devinrent par suite d'une stratégie matrimoniale habile, vassaux directs de la couronne royale.

Quelques siècles plus tard, leurs successeurs accéderont eux-mêmes au trône de France ! L'origine de la famille était donc fort modeste, de petite noblesse : les trois premières maisons de Bourbon se transmirent ce titre par mariages après extinction des lignes masculines. C'est ainsi, que Mahaut de Bourbon (1179-1228) descendante d'Aimard fondateur de la première Maison, le fit passer à Guy II de Dampierre. En 1283, à la mort d'Agnès de Bourbon, arrière petite-fille de Guy, Jean de Bourgogne, Sire de Charollais en hérita.

Leur fille, Béatrice de Bourbon et Charollais, ayant épousé vers 1278 Robert de France, comte de Clermont, sixième fils de Saint-Louis, légua à sa mort en 1310 son domaine à son fils Louis 1er le Grand qui devint, en outre, comte de Clermont en 1317 et fut créé par le roi de France, Charles IV, duc de Bourbon et pair de France (27 décembre 1327).

Cette quatrième maison de Bourbon, la première qui soit régençière, dont les multiples branches ont occupé, outre le trône de France, divers trônes européens, dont celui de l'Espagne et dont les nombreux descendants figurent dans

toutes les familles royales ou princières, s'est identifiée au titre de Bourbon dont elle a « éclipse les précédents détenteurs ». En clair, la règle de descendance mâle, seule héritière, qu'observaient les Mérovingiens dans la Loi Salique, n'était pas appliquée par cette famille.

Il n'est donc pas exagéré de parler de l'ambition démesurée des Bourbons dont l'origine était au moins aussi obscure que la plupart des gentilshommes de province dont faisait partie notre général Dagobert de Fontenille, écuyer, chevalier de Saint-Louis, officier dans les armées royales avant de devenir général révolutionnaire pour abattre, non pas la monarchie, mais la dynastie des Bourbons qu'il considérait à bon droit comme des usurpateurs et ceci à titre personnel.

C'est pourquoi, Dagobert ne fut pas compris par les Représentants du Peuple qui ne pouvaient admettre que le général combatte pour des motifs personnels et le soupçonnaient, non sans raison, d'être en réalité favorable à la Monarchie malgré ses déclarations officielles de bon Sans-Culotte et ceci à cause de son nom seul.

Son nom, ses origines qu'il disait mérovingiennes, des ancêtres templiers, puis huguenots avant d'être francs-maçons, firent que ses talents militaires furent peu récompensés par l'Ancien Régime et la Révolution se défia de lui, car il ne pouvait révéler les secrets qu'il avait confiés au Grand-Orient.

Louis de Marcillac, dans son histoire de la guerre entre la France et l'Espagne déjà citée, et que l'on ne peut suspecter de sympathie pour la Révolution Française en royaliste qu'il était, écrivit en matière de préambule à son ouvrage :

*La guerre qui divisa un moment les intérêts de l'Espagne et de la France, tient à une époque que je suis, malgré moi, forcé de rappeler, époque qui laisse des souvenirs si cruels pour l'humanité, époque qui se lie à l'histoire de toutes les nations, soit par l'influence plus ou moins grande qu'elle a exercée sur elles, soit par les résultats qu'elle a amenés.*

*Un aveuglement extraordinaire, et on pourrait dire coupable, s'il était l'effet de calcul, s'empara de quelques souverains et les porta à s'armer contre la France, non pour détruire dès sa naissance, l'hydre (la Révolution) qui les menaçait tous d'une destruction prochaine mais pour partager les dépouilles d'un royaume dont ils enviaient les splendeurs et les richesses. Au lieu de faire la guerre à l'anarchie, des monarques insensés combattirent les Français et ils trouvèrent des ennemis dans ces mêmes hommes qui leur eussent tendu les bras si au lieu de conquérants avides, ils avaient vu arriver des libérateurs nobles, généreux et désintéressés.*

*L'Espagne seule, persuadée que le bonheur de l'Europe tenait au rétablissement de la royauté en France, convaincue que les souverains devaient être solidaires les uns pour les autres de la soumission de leurs sujets, fidèle à son pacte d'union, s'efforça d'abord de sauver les jours d'un monarque de son sang, mais malgré tout ce qu'elle fit à ce sujet, n'ayant pu empêcher l'horrible attentat du 21 janvier, cette puissance s'unit aux souverains dont elle croyait les intentions aussi pures que les siennes. Elle prit les armes et la guerre qu'elle fit à la Révolution fut une guerre franche motivée sur des bases d'équité et de justice.*

En fait, les Bourbons d'Espagne, informés par les émigrés du secret de l'abbé Bigou sur les trésors du Razès, avaient déclaré la guerre à la France et donné l'ordre au général Ricardos d'envahir le Roussillon non pas pour prendre Perpignan en priorité, mais pour récupérer les richesses enfouis dans les Corbières. C'est-ce

que Marcellac, lui-même émigré et traître à sa Patrie, appelle une guerre franche par des libérateurs nobles, généreux et désintéressés !

Mais, Charles IV était un faible dominé par sa femme Marie-Louise de Parme et par l'amant de celle-ci Manuel Godoy : il suffit de contempler le tableau de Goya au musée du Prado "le roi Charles IV et sa famille" pour être édifié sur la valeur de ce descendant du roi-soleil qui s'aligna en réalité sur la politique de l'Autriche et des pays de la coalition européenne désireux de restaurer la royauté, et pas forcément les Bourbons, mais peut-être les Habsbourg, cette fameuse Maison d'Autriche qui prétendait toujours à l'hégémonie européenne en sa qualité de descendante de la prestigieuse maison de Lorraine issue de Charlemagne, le grand empereur d'Occident.

C'est alors que les troupes françaises, conjurant le péril, repoussèrent les Espagnols au-delà des Pyrénées et, même après la mort de Dagobert, puis de Dugommier, entrèrent en Espagne et s'emparèrent de plusieurs villes. Ce n'est qu'au traité de Bâle, le 22 juillet 1795, que la République française victorieuse échangea les territoires conquis contre la moitié de l'île Saint-Dominique, Godoy reçut à cette occasion le titre de "prince de la paix" !

A partir de ce moment, l'orientation politique de l'Espagne changea : le projet de restaurer les Bourbons était abandonné ! Charles IV signa donc avec le Directoire, le traité de Saint-Ildefonse (19 août 1796) qui provoqua l'attaque de Cadix et l'occupation de l'île de la Trinité par les Anglais voyant d'un mauvais œil ce rapprochement avec la France.

Mais, cette nouvelle amitié devint une charge au gouvernement de Madrid car en octobre 1800 Bonaparte, devenu Premier Consul, entreprendra à son tour une politique destinée à chasser les Bourbons de leur trône, mais moins au profit de la France qu'à celui de sa famille. La cour de Madrid était dès lors très divisée par les intrigues et par la politique suivie par Godoy à son avantage exclusif: le déshonorant traité de Fontainebleau fut son œuvre (28 mars 1807). Il régla le partage du Portugal entre la France et l'Espagne. Bonaparte devenu l'empereur Napoléon exécuta l'ultime phase de son plan en chargeant Murat d'occuper le territoire espagnol. Entre temps, Charles IV qui dû faire face à la révolte d'Aranjuez, destitua Godoy le 20 mars 1808 et abdiqua en faveur de son fils Ferdinand VII.

En mars 1808, le général Murat entra dans Madrid et le lendemain Ferdinand VII fit lui aussi son entrée. Mais borné, faux et cruel, il fut obligé de se rendre à Bayonne sur l'ordre de Napoléon et dû signer l'acte d'abdication en faveur de Joseph, frère de l'Empereur. Après quoi, il fut envoyé en résidence forcée à Valençay, sous la surveillance de Talleyrand.

Ainsi, Napoléon poursuivait le même objectif que Dagobert : anéantir les Bourbons, cette dynastie maudite qui avait fait tant de mal aux Français. Le général Dagobert, malgré son âge, avait été désigné probablement par le Grand-Orient pour mener à bien cette entreprise dont bénéficiait Joseph Bonaparte, nouveau Grand-Maître. Et le général Dagobert avait apporté une aide financière précieuse en dévoilant les secrets des mines de l'Aude qui continuèrent à être exploitées longtemps après sa mort. En effet, un arrêté du Comité de Salut Public, en date du 14 décembre 1794, maintint le citoyen Pailhox, beau-père du général, dans le droit d'exploiter les mines de Cascastel, de Quintillan et de Ségur. Pas un mot bien sûr sur les autres mines, par exemple celles qu'exploitaient Dubosq sur les terres du marquis de Fleury qui avait émigré et que depuis 1956 un certain Pierre Plantard dit de Saint Clair exploite indûment après s'être approprié des archives du général Dagobert en dépôt depuis 1939 chez le docteur Courrent à

Embres et Castelmaure jusqu'en 1952 date de sa mort.

Nous avons vu aussi que, peu avant la mort de Dagobert, Bonaparte s'était distingué au siège de Toulon, le 19 décembre 1793. Pour ce fait d'armes, dont le mérite revenait en réalité au général Dugommier son supérieur, Bonaparte reçut le grade de général de brigade, le 6 février 1794, quatre jours après la réintégration du général Dagobert à l'armée des Pyrénées Orientales. Bonaparte était mis, en quelque sorte, en réserve d'un "grand dessein" ...

Cependant, Bonaparte restait un inconnu, alors que Dagobert recevait un accueil triomphal dans le midi et écrivait lui-même :

*Je crois que quelqu'un courait au devant de ma voiture pour avertir tout ce qui se trouvait dans la campagne et sur le chemin pour crier : "Vive Dagobert".*

On connaît la suite puisque la foudroyante campagne de Cerdagne, prélude au plan élaboré par le général Dagobert et Carnot, tourna court.

A la suite de cette disparition qui bouleversait les plans du Grand-Orient, les royalistes reprirent espoir et le neuf Thermidor (27 juillet 1794) leur ennemi mortel, Robespierre était renversé. Bonaparte, fervent patriote qui entretenait de cordiales relations avec le frère de l'Incorruptible fut dénoncé comme suspect et emprisonné au Fort Carré, près d'Antibes.

C'est que, lui aussi, comme Dagobert, il avait été attiré par ces mots magiques de la Révolution : Liberté, Egalité. Cette révolution leur promettait une chance de carrière illimitée, alors que l'Ancien Régime leur bouchait toute issue car ils n'appartenaient pas à la "grande noblesse", celle pour laquelle le Maréchal de Ségur avait fait une ordonnance qui réservait les emplois d'officiers à ceux qui pouvaient justifier de quatre quartiers de noblesse, ce qui limitait singulièrement leur possibilité d'avancement. Pas étonnant, donc, que les armées de la République n'aient eu aucune peine à trouver tant de généraux et d'officiers capables d'entraîner ces "va-nu-pieds" et ces soldats "impies" dont parlaient Saint-Hilaire et Marcillac. Des généraux, les entraînant pour la Liberté et l'Egalité qui furent vainqueurs des tyrans, les Bourbons.

Cependant, malgré la chute de Robespierre, la Révolution était en marche et Bonaparte fut libéré car lui aussi avait des relations avec le Grand-Orient et particulièrement avec Sièyès, membre de la loge des Neuf Sœurs de même qu'avec Talleyrand, membre de la loge des Francs-Chevaliers, tous deux à l'Orient de Paris.

Donc, après la chute de Robespierre qui marqua la fin de la Terreur, la France respira sans arriver toutefois à la contre-révolution totale. On négocia avec la Vendée, on rouvrit les églises et l'on rendit la liberté au commerce. François-Gilles Dagobert, le cousin du général allait bientôt pouvoir reprendre du service dans les Douanes, au Pays de Retz, que les colonnes infernales de Turreau n'avaient pas épargné pendant la tourmente de la grande guerre de Vendée.

Après l'annonce de la mort du petit Louis XVII au Temple (8 juin 1795), le comte de Provence se proclama roi sous le nom de Louis XVIII : il lança un manifeste très maladroitement rédigé afin de faire penser que le retour de la monarchie était la meilleure solution !

Mais, les Thermidoriens n'étaient pas de cet avis on s'en doute et assez forts pour faire prévaloir la solution qui leur convenait en profitant des succès de nos généraux et de leurs soldats : ils imposèrent des traités de paix aux puissances étrangères favorables aux Bourbons notamment, on l'a vu, à l'Espagne envahie jusqu'à l'Ebre.

Alors qu'on négociait avec l'Autriche, les Anglais et les émigrés débarquèrent à Quiberon où Hoche leur infligea un cuisant désastre, le 21 juillet 1795. Cette affaire rendit suspecte les éléments royalistes. Une nouvelle constitution fut donc élaborée en vue d'empêcher toute dictature tout en sauvegardant la liberté. Le peuple fut invité à ratifier cette Constitution dite de l'An II qui pour éviter une possible majorité royaliste permettait que les deux tiers des nouveaux parlementaires seraient choisis parmi les Conventionnels.

Les royalistes se résolurent alors à l'insurrection qui se déclencha le 13 vendémiaire An IV (5 octobre 1795). La Convention organisa la défense avec Barras et Bonaparte dirigeant les opérations dont la principale fut la canonnade devant l'église Saint Roch où les meneurs royalistes trouvèrent la mort sur les marches du monument.

Ce sursaut révolutionnaire coïncida avec une reprise des opérations militaires contre l'Autriche et le 26 octobre 1795, la Convention tint sa dernière séance pour faire place au Directoire. Ainsi, la Convention malgré ses excès, avait bel et bien sauvé la France et la Liberté grâce au patriotisme de ses généraux et de leurs soldats.

L'un sombrera dans l'oubli le plus total : Dagobert.

L'autre deviendra empereur des Français : Bonaparte.

Bonaparte, Consul puis Napoléon, Empereur avait pourtant fait de son mieux pour ôter tout prestige aux Bourbons. En signe de bonne volonté, il avait signé le Concordat avec le Pape, le 15 juillet 1801, puis favorisé le retour des émigrés pour ressouder l'unité de la France autour du nouveau régime.

Mais, les irréductibles royalistes fomentèrent un nouveau complot contre Bonaparte organisé par le général chouan Cadoudal. Le complot échoua et Cadoudal fut arrêté avec ses complices.

Les enquêtes de police établirent que les conjurés attendaient l'arrivée d'un prince pour passer à l'action et l'on soupçonna le duc d'Enghein, petit-fils du prince de Bourbon-Condé émigré dans le duché de Bade.

Bonaparte le fit enlever et il fut fusillé après un jugement sommaire dans les fossés de Vincennes, le 21 mars 1804, d'autant plus justement que celui-ci se vantait d'avoir combattu la France même si il n'y était pour rien dans cette affaire Cadoudal.

Dès lors, les Républicains n'hésitèrent plus et sur proposition de l'ancien conventionnel Curée, le Sénat décida que le gouvernement de la République serait confié à un empereur héréditaire. Bien entendu, celui-ci serait Bonaparte lui-même et à défaut de descendance directe, la succession serait assurée par son frère aîné

Joseph puis par certains de leurs cadets et leurs lignées (18 mai 1804).

En 1805, Joseph Bonaparte fut proclamé Grand-Maître du Grand Orient de France. Dès lors, encouragée par Napoléon, la franc-maçonnerie fut très active sous l'Empire, particulièrement dans l'armée ; les loges militaires furent un des instruments les plus efficaces de la pénétration des idées nouvelles en Europe.

Pas en Espagne, hélas ! où continuaient à régner les lamentables Bourbons que Napoléon força à abdiquer pour mettre son frère Joseph sur le trône. Mais, le peuple espagnol n'avait pas encore compris que Napoléon aussi bien que Dagobert voulaient le débarrasser d'une tyrannie insupportable. Fanatiques, haïssant "le roi Joseph et l'envahisseur", fervents catholiques, cruels et courageux tout à la fois, les Espagnols ne voudront pas se laisser séduire par les idéaux de la Révolution et par son armée "d'hérétiques".

Et puis, petit à petit, l'idée que Napoléon faisait passer, lui aussi, ses intérêts familiaux avant ceux de la France, chemina dans les esprits. Talleyrand l'exprima sans doute le premier à Alexandre, l'empereur de Russie, lors d'une entrevue :

*C'est à vous de sauver l'Europe et vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon. Le Rhin, les Alpes, les Pyrénées sont les conquêtes de la France. Le reste est la conquête de l'Empereur, la France n'y tient pas.*

Malheureusement, Napoléon s'entêta dans son ambition démesurée de faire une nouvelle Europe où régnerait toute la famille Bonaparte et cela aboutit au retour des Bourbons, d'abord en 1814, puis en 1815 après Waterloo.

Et, l'on reverra dans les fourgons de l'étranger, Louis XVIII, le roi-podagre que les chansonniers tel Béranger compareront au roi Dagobert de la chanson comme le fut aussi Napoléon au cours de son règne !

Une chanson qui, curieusement, revenait à la mode...

## Chapitre six

---

### ROYALISTES ET "GRAND MONARQUE"

---

Au cours de mon voyage dans le Languedoc et les Pyrénées sur le théâtre des recherches et des exploits du général Dagobert, j'avais donc visité Rennes-le-Château, haut lieu du mystère et de la franc-maçonnerie, gardienne d'un fabuleux trésor venant du Temple de Salomon lors de la destruction de Jérusalem en 70 de notre ère sous le règne de Titus.

Un historien romain, Flavius Josèphe, rapporta l'événement ajoutant que *le butin que firent les Romains fut si grand que l'or ne se vendait ensuite en Syrie que la moitié de ce qu'il valait auparavant.*

L'empereur Titus rapporta cependant les plus belles pièces de ce trésor dans la Ville Eternelle et Flavius Josèphe ajouta :

*Parmi la grande quantité de dépouilles, les plus remarquables étaient celles qui avaient été prises dans le Temple de Jérusalem, la table d'or, qui pesait plusieurs talents et le chandelier d'or fait avec tant d'art pour le rendre propre à l'usage auquel il était destiné...*

D'ailleurs, à Rome, de nos jours encore il est toujours possible de voir la représentation de ce triomphe sur des bas reliefs où l'artiste a sculpté la Menorah et la table portée par un esclave et des soldats.

Le 24 août 410, le roi Wisigoth Alaric, à son tour triompha de Rome en pleine décadence et s'empara du Trésor du Temple de Salomon. Après la mort d'Alaric l'Ancien, son beau-frère Ataulf prit le pouvoir, franchit les Alpes et occupa le sud de la Gaule jusqu'à la Loire.

Son successeur Wallia établit la capitale du nouveau royaume à Toulouse où il déposa le trésor ou plutôt les trésors dont celui du Temple de Salomon.

En 507, Clovis nouveau roi des Francs, écrasa les Wisigoths à Vouillé près de Poitiers et tua de ses propres mains le roi Alaric II. Il s'empara de Toulouse et la capitale du royaume fut transférée à Carcassonne que Clovis assiégea en 508.

*Les Francs, écrit l'historien Procope, investirent la ville de Carcassonne ayant entendu dire qu'elle renfermait les richesses impériales qu'Alaric l'Ancien avait emportées lorsqu'il eut pris la ville de Rome. Parmi ces richesses se trouvait, dit-on, une bonne partie du trésor de Salomon.*

Mais, les Ostrogoths d'Italie étant venus au secours des Wisigoths, Clovis dut lever le siège pour faire celui de Narbonne qu'il investit. Ainsi, après la prise de Narbonne par les Francs, les Wisigoths ne possédaient plus qu'un réduit, la

Septimanie, simple province de l'Espagne wisigothique dont Tolède était devenue la capitale. Et, dans cette province ne restaient que deux villes fortifiées : Carcassonne, ville frontière continuellement menacée et Rhedae, l'actuelle Rennes-le-Château.

A partir de cette date, on ignore où fut caché le trésor du Temple de Salomon et c'est pourquoi il fut supposé qu'il ait été mis en sûreté dans la partie la moins vulnérable de la Septimanie, c'est-à-dire le Razès, dans l'actuel département de l'Aude.

Dès lors, l'imagination pouvait faire le reste d'autant plus que la légende d'Hiram, l'Architecte du Temple de Salomon, pierre symbolique de la franc-maçonnerie coïncidait parfaitement avec cette histoire de trésor, de même que l'existence de nombreuses loges avant la Révolution dont celle des "Commandeurs du Temple".

Il est incontestable que l'or, l'argent, la richesse ont de tous temps été le nerf de la guerre et derrière les plus belles causes se cache toujours cette impérieuse nécessité.

Le Grand-Orient dont faisait partie le général Dagobert, même s'il ne fut pas à proprement parler inspirateur de la Révolution, y avait malgré tout contribué ne serait-ce que par les idéaux d'égalité et de tolérance qu'il avait largement propagés dans les loges. Et, comme pour les partis politiques de notre époque, il lui fallait des moyens financiers pour continuer l'œuvre entreprise. C'est pourquoi, les révélations du général Dagobert à propos de ses origines et de ses relations avec les francs-maçons du Languedoc-Roussillon furent certainement fort bien accueillies. **Imaginons que l'adhérent d'un grand parti politique actuel soit venu révéler au secrétaire général qu'il connaît la cachette d'un fabuleux trésor à la veille des élections présidentielles : je suis bien prêt à parier que celui-ci serait pourvu d'un poste très important si cette confiance s'avérait exacte et permettait la victoire de ce parti grâce au pactole ainsi tombé du ciel ou remonté des entrailles de la terre !**

C'est bien probablement ainsi que les choses se sont passées pour le général Dagobert : instruit par la tradition familiale sur ses origines, ulcéré de n'avoir pas réussi une belle carrière malgré sa bravoure parce que les Bourbons ne reconnaissaient pas sa famille comme d'ancienne noblesse, il souscrivit aux idéaux d'égalité du Grand-Orient puis à la Révolution.

Il épousa une jeune fille du Languedoc dont la famille était, elle aussi, hostile aux Bourbons par tradition ; les Bourbons se disaient descendre des Capétiens, donc de ces barons du Nord qui mirent le pays à feu et à sang au Moyen-âge. Elle se souvenait de l'Inquisition, des bûchers de Montségur et de la destruction des forteresses des seigneurs cathares, ses ancêtres. Son mari n'était pas en reste et remontait même plus loin dans son aversion de la monarchie absolue puisqu'elle datait des Carolingiens ou plutôt de Pépin le Bref qui, selon la même tradition familiale, avait cloîtré son ancêtre Thierry, fils du dernier roi mérovingien, Childéric III, au monastère de Fontenelle fondé par Saint Wandrille, ancien ministre du roi Dagobert.

C'est sans doute pour cette raison d'ailleurs qu'il avait pris le nom de Fontenille, contraction de Fontenelle et de Wandrille, nom d'un petit fief près de Carentan lui venant de sa mère alors que tous les aînés de la famille Dagobert prenaient le nom de Groucy, celui du manoir familial.

Et puis, il n'avait pas oublié que son arrière-grand-père était protestant comme toute sa famille à la Chapelle-Enjuger depuis le début de la Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle, pas plus qu'il n'avait oublié la Saint-Barthélémy, la Révocation de l'Edit de Nantes et les dragonnades dont les dernières, sous Louis XV, étaient encore fraîches dans les mémoires ainsi que l'Affaire Calas à Toulouse, haut-lieu du catharisme autrefois.

Alors, pensa-t'il, quelle occasion unique de détrôner cette famille royale, de la "faire néant" à son tour et ceci avec d'autant plus de plaisir que c'était un Bourbon, Philippe d'Orléans, qui était le premier Grand-Maître du Grand Orient, cousin du roi Louis XVI, député à la Convention nationale ! On est jamais trahi que par les siens !

Voici donc pourquoi, dès 1780, après son mariage, il n'hésita pas à livrer les secrets de Rennes-le-Château au Grand Orient ce qui permettra plus tard à la Convention d'empêcher les puissances étrangères d'envahir la France et de remettre les Bourbons sur le trône en finançant une armée patriotique.

On a vu comment, un instant décontenancé par la mort soudaine du général Dagobert, le Grand-Orient lui avait trouvé un remplaçant en la personne de Bonaparte. Mais celui-ci, devenu empereur, avait été saisi à son tour par le vertige du pouvoir ; plutôt que de poursuivre l'œuvre entreprise, donner la liberté aux Français, il voulut lui-même fonder une dynastie. Sa chute fut dès lors inévitable et c'est Talleyrand qui limitera les dégâts en laissant revenir sur le trône les deux frères de Louis XVI sachant pertinemment qu'ils seraient chassés à leur tour par le peuple français définitivement allergique aux Bourbons, sauf quelques irréductibles "chouans" entretenus dans leur erreur par les hobereaux de l'Ouest, plus particulièrement en Vendée.

Au prix de cette concession apparente, la France conservera ses frontières de 1793, "le Rhin, les Alpes, les Pyrénées" avait dit Talleyrand à Alexandre.

Ainsi, le temps avait passé sur le Razès et la Révolution n'était plus qu'un souvenir. La famille Dagobert de Normandie était éteinte avec la mort du général qui n'avait eu que deux filles avec la charmante Jacqueline Pailhoux de Cascastel. Ses deux filles se marièrent avec des notables normands qui à la Restauration firent valoir leurs droits pour être indemnisés sur le "Milliard des Emigrés", car Charles Dagobert de Groucy, le frère cadet du général, avait été porté sur la liste des proscrits en 1792. En réalité, il s'agissait d'une erreur puisque son frère était général de la Convention. Cela explique sans doute les difficultés des filles du général avec le gouvernement de Louis XVIII surtout en ce qui concerne les pérégrinations des cendres du général Dagobert de Montlouis à Perpignan.

A la chute de Charle X en 1830, ce fut Louis Philippe qui devint roi des Français ou roi-citoyen, le fils du "régicide" Philippe d'Orléans, premier Grand-Maître du Grand-Orient. Celui-ci entreprit au début de son règne, une politique plus libérale et plus conforme aux idéaux des "Grands Ancêtres". Pour marquer sa bonne volonté, il fit donc achever l'Arc de Triomphe commencé par Napoléon en 1806 en l'honneur de la seule Grande Armée et il le consacra à la gloire des armées françaises, y compris celles de la Révolution, celles des "Cousins de l'An II" dont le nom se trouve gravé sur le monument, ce qui permet au Dagobert que je suis, d'associer les mérites de mon arrière arrière grand-père François-Gilles à la gloire

du prestigieux général franc-maçon, son lointain cousin. Que l'on me pardonne ce petit sentiment d'orgueil qui compense les désagréments que m'avaient apportés la "Chanson du roi Dagobert" dont je n'ai pas encore dévoilé l'origine...

Mais patience !

Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, le roi-citoyen, avait aussi gardé le drapeau tricolore de la Révolution et de l'Empire. Mais, il devint bien vite un roi-bourgeois, puis un roi tout court avec les sentiments absolutistes qu'ils ne pouvaient cacher plus longtemps, ceux des Bourbons. Si bien qu'en 1848, à la suite des Trois-Affreuses, les Français le prieront d'aller finir ses jours en Angleterre lui et sa maudite famille, 18 ans après ces "Trois Glorieuses" journées de 1830 qui avaient vu le départ de Charles X, dernier Bourbon en ligne directe.

La République allait-elle enfin triompher ? Elle fut en tout cas proclamée. Mais, un petit-neveu de Napoléon attendait avec impatience le moment d'agir. C'était un comploteur-né qui voulait profiter du prestige de l'empereur devenu le martyr de Sainte-Hélène : Louis-Napoléon Bonaparte se fit élire premier président de la Seconde République au suffrage universel.

Comme l'a justement écrit, le duc de Castries, ce prince en exil, ce condamné politique, cet aventurier sans troupe devenu soudain chef de l'Etat, ne connaissant à peu près personne dans une France sans Bonapartiste, en était réduit à se faire indiquer par Thiers les ministres conservateurs. On se trouvait dans la situation la plus insolite de notre histoire et les meilleurs esprits déconcertés ne virent pas sur-le-champ où elle conduisait.

Bientôt, le Prince-Président leur ouvrit les yeux, il fit un coup d'Etat qui fut exécuté au petit matin du 2 décembre 1851, anniversaire d'Austerlitz !

La III République mourait de sa propre impuissance et une nouvelle fois les Français se remettaient entre les mains d'un "sauveur" ...

Quel sauveur, grands dieux !

Le Deux Décembre suscita une abondante littérature et les pamphlets de Victor Hugo ont gardé, de nos jours mêmes, une puissante résonance. Le Second Empire fut l'apogée au XIX<sup>e</sup> siècle de ce que l'on appellerait maintenant le capitalisme sauvage : régime appuyé par une solide organisation préfectorale, une armature policière serrée, un contrôle sévère de la presse, une utilisation de la persuasion cléricale, toutes méthodes que ne désavouerait pas Pinochet, dictateur bien connu des Chiliens.

Mais, que devenait la famille Dagobert au cours de ces événements politiques importants qui marquèrent tout le XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> jusqu'à la Grande Guerre ?

Nous l'avons vu, les Dagobert de Normandie n'avaient plus de descendance mâle, que deux filles dont une seule laissera postérité.

Il ne restait que François-Gilles, le garde national qui s'était remarié en 1807, l'année où l'empereur, "le Grand" et non pas "le petit" de Victor Hugo, avait

décidé de chasser les Bourbons d'Espagne pour y installer un "roi Bonaparte".

Retraité des Douanes à 54 ans et assuré d'avoir des ressources suffisantes pour entretenir une famille, notre gaillard n'hésita pas à faire sept enfants à sa jeune femme ce qui était, même pour l'époque, une jolie performance ! Il maria tous ses enfants dont ses quatre fils et il mourut tout benoîtement en 1833 à l'âge de quatre vingt ans dans la petite maison qu'il avait achetée près de Nantes, à Nort-sur-Erdre.

Sa jeune femme était tailleur d'habit (on ne disait pas couturière à cette époque), comme son père Louis Malgogne, le vieux Chouan de l'An II. C'est pourquoi, sans doute, leur plus jeune fils né en 1817 prit-il le métier de son grand-père maternel.

C'était un bel homme, mon arrière-grand-père, Pierre-François, d'une taille peu commune puisque mon père m'avait dit qu'il mesurait près d'un mètre quatre vingt dix ! Sans doute fit-il le "Tour de France" comme Compagnon et, au cours de ses pérégrinations, il fit la connaissance de la fille d'un pêcheur de Pornic, Anne-Marie Caillaud.

Il l'épousa et s'installa à Pornic en 1845 au 7, Grand-Rue comme "maître tailleur". Lui-même eut neuf enfants nés entre 1848 et 1860 dont mon grand-père Jean Marie qui servit de modèle à Evariste Luminais, peintre académique, pour son tableau « le Dernier Mérovingien » qui est exposé au musée des Beaux Arts de Carcassonne depuis la fin du XIXe siècle.

C'étaient donc de bien modestes français vivant à une époque pour le moins difficile où la République était combattue à la fois par les Royalistes et les Bonapartistes, ce qui les incita à ne pas se faire remarquer pour leurs opinions.

Il est curieux de constater que de nos jours, les choses n'ont guère évoluées. Certes, nous sommes en République, la Vème du nom, mais elle reste toujours critiquée à défaut d'être renversée par ce que l'on appelle "droite et extrême-droite" qui rêve, plus ou moins, de tordre le cou à la "gueuse"... La démocratie est un régime fragile et trop d'exploiteurs et de privilégiés profitent de la liberté qu'elle nous donne.

A l'époque de mon arrière-grand-père, Napoléon représentait l'extrême droite nationaliste et ultra-catholique. Quant à la droite, les Royalistes, elle était partagée entre les Orléanistes et les Légitimistes, c'est-à-dire deux branches de la famille Bourbon, l'une pour une monarchie constitutionnelle, l'autre pour le retour pur et simple à l'Ancien Régime, à la Monarchie absolue.

Les Républicains, quant à eux, étaient les héritiers des Jacobins partisans d'une République laïque et libérale que l'on appellera bientôt la Gauche. Mais, il fallait un certain courage voici seulement cent ans, même en France, pour protester contre l'injustice et l'arbitraire. Il n'y avait toujours qu'une seule loi pour ceux qui n'avaient pas de fortune, celle du travail et du silence.

Aussi, se gardaient-ils bien les Dagobert du XIXe siècle et de ce début du XXe siècle de parler des exploits des "Cousins de l'An II" : pour vivre heureux, vivons cachés, telle fut leur seule philosophie. C'est pourquoi nul n'entendra parler d'eux, pas plus que du général, même s'ils étaient parfois excédés d'être brocardés à cause d'une chanson satirique qui devenait à ce point populaire qu'elle faisait partie désormais du répertoire des rondes enfantines et du folklore national de la France.

Ce furent donc de petits bourgeois sans histoire plus soucieux de tranquillité et de respectabilité que de gloire et d'honneurs, oublieux de leur appartenance à une vieille famille qui avait fait preuve depuis des siècles d'une certaine continuité dans son ouverture d'esprit aux idées nouvelles, qu'elles soient religieuses, philosophiques ou politiques. Sans autre ambition donc, que d'éviter les ennuis et les sarcasmes en vivant sans ostentation, ils se souciaient beaucoup plus, j'allais écrire beaucoup trop, de ne pas être la cible des gens malintentionnés plutôt que de connaître la véritable origine de ces couplets burlesques n'ayant en apparence aucune signification politique ou historique, hormis celle d'attirer sur eux une attention dont il voulait se passer à tout prix.

On a vu dans le premier chapitre que cet état d'esprit ne me convenait guère. J'aime aller au fond des choses, connaître le "pourquoi" et le "comment" et cette affaire de diffamations dont je fus victime, à cause principalement de mon nom, fut pour moi un détonateur qui m'a permis de renouer avec une tradition familiale vieille, sans doute, de plus d'un millénaire.

De retour de ce voyage où j'avais glané tant de renseignements et mesuré tous les efforts qu'il y avait encore à faire pour conserver les conquêtes de la Révolution dans l'application des Droits de l'Homme, je pris contact avec ce fameux Cercle Saint-Dagobert II dont j'avais eu connaissance à Rennes-le-Château avec l'abondante bibliographie dont j'ai déjà parlé.

J'ai donc ainsi appris qu'il y avait un prétendant mérovingien au trône de France, un certain Plantard de Saint-Clair, comte de Rhedae dont la généalogie est imprimée dans un ouvrage intitulé "Rois et Gouvernants de France" par Louis Vazart, 1964, hors commerce. Cette généalogie est tirée, paraît-il, des fameux manuscrits de la marquise de Hautpoul, cachés par l'abbé Bigou, retrouvés par l'abbé Saunière et maintenant en dépôt à Londres et naturellement toujours invisibles...

Le moins que l'on puisse dire, c'est ce que cette prétendue généalogie est hautement fantaisiste, d'abord pour une raison simple, c'est que le roi Dagobert II, petit-fils de Dagobert 1<sup>er</sup>, assassiné en 679 n'a pas eu de descendance mâle puisque son fils unique Sigebert est mort un an avant son père, accidentellement.

J'aurais pu en rester là si, curieusement, cette prétendue filiation ne faisait état d'alliances avec Elisande de Gisors, Richard de Carrouge et Marie de Saint-Clair, descendante du premier duc de Normandie, Rollon. Ce serait donc Sigebert IV, fils de Dagobert II, cru mort, dit le "Plantard", c'est-à-dire le "Rejeton Ardent" qui se serait réfugié après l'assassinat de son père, à Rennes-le-Château d'où était originaire sa mère Giselis, seconde femme de Dagobert II. Sigebert aurait épousé Magdala, descendante de Madeleine (la femme du Christ), fille du roi wisigoth Wamba. Puis, par une descendance couvrant la période de 651 à 1243, voici que nos "Plant-Ard" se retrouvent en Normandie, tout comme les vrais Dagobert, et s'allient aux descendants des Vikings !

Enfin, pour couronner le tout, exactement comme les Dagobert normands, les "Plant-Ard" eurent leur château brûlé et leurs archives détruites, non pas par les ligueurs le 10 juin 1574, près de Saint-Lô mais par les sbires de Mazarin, en 1659, lequel craignait de voir resurgir le roi-perdu, empêchant l'avènement de Louis XIV son protégé et peut être fils bien aimé...

Tant et si bien que nos "Plant-Ard" devinrent plus prosaïquement des

Plantard simples laboureurs du Nivernais au patronyme archi-courant dans toute la France (le château de Barbarie se trouvait situé dans cette province, paraît-il) dont descend notre comte de Rhedae, concurrent du Comte de Paris et du duc d'Anjou en sa qualité de descendant des Mérovingiens, rois de la première dynastie.

On peut se demander par conséquent, si les manuscrits de la Marquise de Hautpoul, soigneusement cachés par l'abbé Bigou et révélés aux Bourbons d'Espagne pendant la campagne des Pyrénées Orientales en 1793-1794 n'étaient pas les doubles ou les copies de ceux du chartrier des Dagobert brûlés en 1574 lors de l'expédition punitive des Ligueurs et mentionnés par la descendante du général dans ses "Notes et histoire de la Famille Dagobert". Ceci est d'autant plus plausible que ces manuscrits mystérieux restent toujours invisibles depuis leur découverte par l'abbé Saunière, curé de Rennes-le-Château en 1891.

Pourtant, au chapitre IV d'un ouvrage de Louis Vazart intitulé "Dagobert II et le mystère de la cité royale de Stenay", on peut lire :

*N'oublions pas que ces parchemins, portant ce sceau (celui de Blanche de Castille) furent découverts en 1891 par Bérenger Saunière dans la petite église de Rennes-le-Château. Ceux-ci disparurent jusqu'en 1955, date où il existe un acte notarié, enregistré au consulat de France à Londres, nous précisant que les documents étaient en possession de Madame James, nièce de l'abbé Saunière et héritière de celui-ci.*

*Ce manuscrit capital, daté de 1244, mentionne la généalogie des comtes de Rhedae comme étant descendants de Sigebert IV, fils de Dagobert II !*

*Jean-Pierre Deloux, dans sa passionnante revue (Rennes-le-Château, capitale de la France secrète - éditions Atlas 1982) affirme que le parchemin de la reine Blanche de Castille fut donné en échange de la reddition de la citadelle de Montségur.*

Suivent, pages 040 et 041 du même ouvrage, des photocopies d'actes notariés datés du 5 octobre 1955 et du 23 juillet 1956, voici donc plus de trente ans! Alors, puisque les preuves de cette généalogie existent, pourquoi ne pas les montrer ?

Louis Vazart est le président du Cercle Saint Dagobert II, une association loi 1901, fort sympathique au demeurant dont les buts sont, selon les statuts, de promouvoir la connaissance de l'histoire mérovingienne, perpétuer le souvenir de Dagobert II (pourquoi lui, plus que Dagobert 1<sup>er</sup> autrement plus célèbre ?) d'étudier les différents hauts lieux se rattachant à cette histoire et de développer l'éveil et l'esprit initiatique de ses membres par la suggestion d'un travail personnel.

Je m'employais donc à cette tâche compte tenu des nombreuses recherches que j'avais faites et des nombreux documents que j'avais réunis et c'est pourquoi j'écrivis le 28 juin 1987 une lettre de mise au point à la suite d'un article paru dans le bulletin trimestriel n° 19 :

*Cher Monsieur,*

*J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le dernier bulletin n° 19 édité par le Cercle et particulièrement l'étude sur les Mérovingiens, de Paul Guisan.*

*Permettez-moi de vous dire en toute amitié que je ne suis pas du tout d'accord sur plusieurs points de cette étude :*

*1) C'est Pépin d'Héristal qui a donné l'ordre d'assassiner Dagobert II et non pas Pépin le Gros ( ?) encore moins Grimoald, maire du palais d'Austrasie.*

*2) Il n'y a aucune preuve de la survivance de Sigebert IV, pas plus que de l'existence de Béra II et de Sigebert VI.*

*3) Godefroy de Bouillon ne fut jamais Roi de Jérusalem mais seulement avoué du Saint Sépulcre. En outre, c'est l'Archevêque de Pise, Dagobert qui fut nommé patriarche de Jérusalem et revendiqua le titre de roi après la mort de Godefroy de Bouillon. Cette revendication entraîna un conflit avec Baudouin, le frère de Godefroy, le patriarche fut accusé de simonie et expulsé "manu militari" de son église.*

*Il revint à Rome en compagnie de Bohémond et obtint du pape Pascal II (ami de la comtesse Mathilde) une lettre le disculpant de ces accusations et le confirmant dans son titre). Il mourut subitement (lui aussi, le pauvre !) à Messine en retournant à Jérusalem pour rentrer en possession des droits qu'il estimait légitimes.*

*Le patriarche Dagobert était d'origine normande, descendant des chevaliers proches de Guillaume le Conquérant, tel que Tancrede de Hauteville dont les fils fondèrent le royaume des Deux-Siciles.*

*La famille Dagobert de Normandie dont je suis issu, était originaire de cette province avant l'arrivée des Vikings et bien des indices laissent supposer que celle-ci descendait effectivement des Mérovingiens de Neustrie, seuls survivants de cette dynastie puisque celle d'Austrasie est éteinte depuis la mort de Saint-Dagobert II dont vous étudiez si bien l'histoire.*

*De même, j'étudie l'histoire de cette famille normande dont le général Dagobert (1736-1794) fut le plus connu et dont la biographie a fait l'objet de plusieurs ouvrages.*

*Or, il s'avère que ce général a été mêlé de très près aux recherches dans les mines de l'Aude à partir de 1782 jusqu'à la Révolution après la mort de la marquise de Hautpoul laquelle était apparentée par les Voisins avec la femme du général Dagobert, Jacqueline Pailhoux de Cascastel.*

*D'autre part, le général Dagobert, franc-maçon, fut très proche de Sieyès, lui-même membre de la Loge des Neufsoeurs à l'Orient de Paris et de toute évidence sa mort soudaine à Puycerda, le 18 avril 1794, a été déterminante pour la carrière de Bonaparte.*

*J'ai commencé la rédaction d'un livre comprenant trois parties. Vous trouverez ci-joint, les photocopies de quelques pages.*

*Ceci étant, loin de moi l'idée saugrenue de prétendre à une quelconque revendication "monarchiste" comme cela semble à la mode depuis quelque temps. Pour ma part, comme mon père et mes aïeux depuis la Révolution, je reste sincèrement attaché au régime démocratique qui est le nôtre et je trouve dérisoires, voire ridicules certains écrits et ouvrages apparaissant deci delà, plus encore dans notre pays de l'Ouest si sensibilisés par les Guerres de Vendée et la Chouannerie.*

*Aussi, que Monsieur Plantard affirme sans la moindre preuve qu'il descend des Mérovingiens me semble particulièrement cocasse et je trouve un peu dommage qu'un cercle aussi sympathique que le vôtre se fasse l'écho de telles balivernes.*

*J'espère avoir prochainement l'occasion d'aller à Paris...*

Cette lettre est parue intégralement dans le n° 20 du bulletin trimestriel et la réponse ne s'est pas fait attendre puisque dans le n° 21, paraissait un article intitulé pompeusement "mise au point de Monsieur Pierre Plantard de Saint Clair".

En vertu de droit de réponse dont je croyais bénéficier, je répondis à cet article par une lettre, le 29 juin 1987, confirmant les termes de la première, appuyés non par des élucubrations fumeuses mais par des documents authentiques tels que ceux des archives municipales ou départementales de la Manche, de l'Aude et des Pyrénées Orientales. J'ajoutais :

*Il n'y a donc de ma part aucune tromperie, pas plus que je ne revendique le moindre "trésor" ni la moindre "couronne" ce que semble craindre l'illustre descendant de Jésus Christ ! (Enigme Sacrée Henri Lincoln, pages 366-367).*

Bien entendu, le Cercle Saint Dagobert II ne daigna pas publier ma propre mise au point. Mais, en mai 1988 Gérard de Sède, journaliste écrivain publiait chez Robert Laffont un nouvel ouvrage sur Rennes-le-Château sous le titre "le dossier, les impostures, les phantasmes, les hypothèses".

J'avais écrit à plusieurs reprises à Gérard de Sède, de même que j'avais adressé un premier manuscrit sur l'histoire de la famille Dagobert aux éditions Robert Laffont par l'intermédiaire de Max Gallo. Je fus donc très agréablement surpris du "retournement" de cet auteur qui semble enfin avoir compris que le pseudo-descendant de Saint-Dagobert II n'est qu'un fumiste, ce que l'on peut lire sous sa plume dans la deuxième partie de ce livre : impostures et phantasmes.

Alors à quoi bon toute cette mascarade sur l'affaire de Rennes-le-Château ?

Il me semble que j'avais vu assez juste dans le manuscrit précité adressé aux éditions Robert Laffont puisque j'écrivais, page 71 :

*Napoléon qui chaussa pour ainsi dire les bottes du général Dagobert a-t-il aussi puisé dans le trésor de Rennes-le-Château ? C'est un point d'histoire qui mériterait d'être étudié, car cela semble probable.*

*Quoiqu'il en soit, ce n'est qu'en 1885 (ou 1891 ?) que les parchemins de la marquise de Hautpoul cachés dans le pilier wisigothique (ou le balustre) par l'abbé Bigou furent découverts par Saunière et celui-ci compris rapidement tout le parti qu'il pourrait tirer de ces manuscrits.*

*Sachant qu'il n'y avait plus d'héritiers capables de déchiffrer ces documents, il entreprit de manipuler certains milieux monarchistes proches des Habsbourg, descendants des ducs de Lorraine.*

*Il put ainsi s'assurer la fortune car il savait bien que le trésor était depuis longtemps épuisé. C'est en se servant du magot personnel caché par l'abbé Bigou avant son exil qu'il put faire croire à la découverte du fabuleux trésor.*

*Son coup de génie fut aussi d'utiliser le prieuré de Sion qui revendiquait, comme les autres, l'héritage des Templiers en ce XIXe siècle romantique friand d'ésotérisme, d'hermétisme et d'occultisme.*

*Enfin, et surtout, certains soi-disant Grands Maîtres de ce "Prieuré de Sion" étaient intéressés à faire croire à une généalogie prouvant la descendance de Dagobert II parmi les descendants des Seigneurs de Rennes-le-Château, l'antique Rhedae wisigothique.*

*Il ne lui restait plus qu'à monter le décor et ce fut en soignant les aménagements intérieurs de son église qu'il réalise un chef d'œuvre à l'usage de ses dupes qui lui versèrent beaucoup d'argent pour poursuivre ses "recherches".*

Dans son dernier livre, Gérard de Sède abonde tout à fait dans ce sens dans le chapitre "les hypothèses" qu'il conclut ainsi :

*L'on peut, au demeurant, se demander à bon droit quel mobile anime les propagateurs de cette fable à la fois grossière et savante (celle de la descendance de Dagobert II) nourrie de faux documents depuis plus de vingt ans, le goût de la mystification gratuite serait une réponse un peu courte : on ne se donne point tant de peine pour le seul plaisir de monter un gigantesque canular.*

*En revanche, si l'on examine les choses de près, on constate que le thème central des apocryphes est celui des documents généalogiques secrets dont la divulgation fait apparaître un prétendant inattendu. En somme donc, le roman mérovingien est une transposition, une parodie de l'affaire telle qu'elle s'est déroulée dans les années 1900 si notre hypothèse est exacte. En effet, dans le roman mérovingien, Dagobert II assassiné, remplace Louis XVI, son fils Sigebert cru mort, mais nous dit-on, rescapé, remplace Louis XVII et les prétentions prêtées par les auteurs des apocryphes à Pierre Plantard remplacent celle de Charles-Guillaume Naundorff.*

*Dès lors tout se passe comme si, dans ce langage dont le code n'est guère difficile à percer, certaines personnes en avertissaient d'autres, leur disant de façon voilée à peu près ceci :*

*Prenez garde car nous savons très exactement de quelle nature étaient les faux documents négociés par Saunière auprès des Habsbourg qui fermèrent les yeux sur ce trafic et pourquoi. Qui, enfin furent ceux à qui l'abbé fut contraint d'en verser en partie les bénéfices.*

*Il faut croire qu'il existe encore des gens, voire des institutions que peut inquiéter ce discret chantage et que celui-ci est profitable à ceux qui l'exercent.*

*En même temps, la fable mérovingienne offre l'avantage de faire diversion et, tout comme la cape détourne le taureau, de lancer dans de fausses directions les amateurs de romanesques, profanes qui n'ont pas à connaître le dessous des cartes.*

Ce qui est le plus curieux dans cette fable mérovingienne, c'est qu'elle est construite à partir de documents et de faits bien réels car les révélations de la Marquise de Hautpoul à l'abbé Bigou et le dépôt des manuscrits dans l'église de Rennes-le-Château sont des réalités historiques. Mais, celui qui pensait en être le principal bénéficiaire, c'est-à-dire Pierre Plantard, n'avait pas songé un seul instant qu'il puisse exister des descendants de la famille Dagobert pouvant revendiquer une

origine mérovingienne authentique, d'une manière désintéressée, sans autre ambition que de découvrir la vérité sur l'origine d'une chanson et connaître leurs ancêtres comme le fait n'importe quel généalogiste.

Le général Dagobert, acteur de la Révolution qui était appelé à jouer un rôle politique dans le cadre de la franc-maçonnerie, étant mort sans postérité mâle, le "rejeton ardent" ne pouvait évidemment pas supposer que les obscurs Dagobert de Vitré, puis de Nantes, appartenaient aussi à la même famille, eux-mêmes ne le sachant pas d'ailleurs et n'ayant rien fait pour le savoir jusqu'à ce jour.

Par contre, Pierre Plantard s'était intéressé de bonne heure à l'idéologie royaliste. Il fit ses premières armes en 1942 pendant l'Occupation dans l'Ordre Alpha Galatès et il édita un journal "Vaincre pour une jeune chevalerie". Ainsi, apparaît-il comme le partisan d'un retour au système féodal avec l'appui de l'église catholique romaine et traditionnelle représentée par les partisans de monseigneur Lefèbvre, les "Intégristes". Inutile de préciser quelles sont les idoles historiques de ces gens-là : Charles Martel, le vainqueur des Arabes à Poitiers qui sauva la civilisation occidentale, Charlemagne, le grand empereur germanique, Hugues Capet, Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine et "roi de Jérusalem", Jeanne d'Arc qui "entendit des voix" pour sauver la France, Louis XIII qui voua la France à la Saint Vierge pour la remercier de la naissance de son fils (après 23 années de mariage !) Louis XIV qui eut raison de l'Hérésie, enfin Louis XVI, le roi-martyr de l'hydre révolutionnaire.

Malheureusement, toutes ces images d'Epinal dont on abreuve les cerveaux de nos chères têtes blondes apparaissent un tantinet désuètes. Il faut trouver autre chose pour donner aux français l'envie de redevenir les humbles sujets du roi !

**Alors, on essaye de faire croire aux Français que la Vème République ressemble à s'y méprendre à la Monarchie : de Gaulle, c'était Louis XIV, Pompidou, Louis Philippe, Giscard, Louis XV. Mitterrand, c'est ... Dieu ! ou plutôt LE GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS !!!**

Ainsi, braves Français, pourquoi ne feriez-vous pas comme vos voisins les Espagnols qui ont remis sur le trône, un Bourbon ? La voici, la solution ! Plus besoin de campagnes électorales, pas de déplacements au bureau de vote, vous aurez toujours un Bourbon à votre service avec ou sans glace ...

Mais l'ennui, c'est qu'il existe différentes marques de Bourbon pour les connaisseurs qu'étaient les Dagobert qui les avaient suffisamment "dégustés" au cours des quatre siècles après la Réforme : les premiers Bourbons, puis les Bourbons-Orléans, les Bourbons-Parme et même les Bourbons-Anjou, ceux qui règnent maintenant sur l'Espagne.

Alors, non merci ! Le général Dagobert n'aurait pas trouvé la mort pour rien lui qui ne manifesta aucun sentiment de regret après l'exécution de Louis XVI, justement condamné pour haute trahison.

Pourtant, à l'occasion de la célébration du millénaire Capétien en 1987 à Nantes, des élus du peuple français se sont empressés de recevoir comme un chef d'état potentiel, le cousin du roi d'Espagne Juan-Carlos, un certain Alphonse Jaime, fils du duc de Ségovie, citoyen espagnol se prétendant descendant des Capétiens alors qu'ils ne se dérangeaient pas pour recevoir le Président de la

République Française !

A cette occasion, l'Institut de la Maison de Bourbon organisera différentes manifestations officielles, les 4, 5 et 6 juin 1987 et des invitations furent envoyées aux monarchistes nantais et à diverses personnalités sympathisantes.

Un livre avait été écrit par un journaliste sur ce prince dont il appelait le fils "Louis XX", titre de son ouvrage. Celui-ci fit l'objet d'un débat au cours d'une émission, avec Bernard Pivot, à la télévision.

Ayant pris connaissance de cette invitation et de ce livre, j'adressais une lettre ouverte à l'Institut de la Maison de Bourbon ainsi rédigée :

*Monsieur,*

*Dans une lettre adressée hier, j'ai fait savoir à Messieurs les Elus de la Région, du Département et de la Ville de Nantes, Présidents et Maire, tous trois membres des partis de la majorité "Rassemblement pour la République" et "Parti Républicain" que je désapprouvais totalement leur présence aux manifestations officielles en l'honneur du petit-fils d'Alphonse XIII, cousin de l'actuel roi d'Espagne, Juan-Carlos.*

*Je tiens donc à donner les raisons précises de cette prise de position qui est celle d'un citoyen libre de la République Française.*

*D'abord, ce monsieur prétend descendre des Capétiens. Or, rien n'est plus faux et ceci pour une raison historique qui est un secret de polichinelle : Louis XIV et son frère Philippe duc d'Orléans n'étaient pas les fils de Louis XIII mais de Mazarin, amant d'Anne d'Autriche.*

*Pour avoir été trop bavard à ce sujet, le sieur Marc de la Morelhie, gendre de Pardoux-Gondinet, médecin qui accoucha Anne d'Autriche et pratiqua après la mort du roi l'autopsie de Louis XIII, fut arrêté, mis au secret et finit ses jours en prison.*

*En fait, le sieur Marc de la Morelhie avait trouvé dans les papiers de son défunt beau-père, le procès-verbal d'autopsie prouvant que Louis XIII ne pouvait avoir d'enfant et il s'était empressé de le faire savoir ce qui lui valut les mésaventures que l'on sait ...*

*Ainsi donc, le Roi-Soleil, le plus grand tyran de l'histoire de France, n'était que le fils d'un aventurier italien devenu cardinal et tous ses successeurs n'ont de ce fait aucune goutte de sang capétien dans les veines ...*

*En second lieu, en admettant la légitimité de Louis XIV, chacun sait que c'est son petit-fils Philippe d'Anjou qui devint roi d'Espagne, conséquence du fameux traité des Pyrénées et du mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie-Thérèse.*

*Les successeurs de Philippe V sur le trône d'Espagne furent Charles III puis Charles IV (qu'espérait renverser le général Dagobert) et Ferdinand VII (renversé par Napoléon au profit de son frère Joseph).*

*Or, Ferdinand VII qui avait épousé Marie-Christine de Naples, n'eut que deux filles qui n'auraient pu régner en France puisque les Capétiens avaient adopté la Loi Salique, celle des Mérovingiens, rois de la première dynastie ayant régné sur la*

France, le "Regnum Francorum".

*L'Espagne comme l'Angleterre (et ce fut la cause de la guerre de Cent Ans) n'appliquant pas cette règle, ce fut donc la fille aînée de Ferdinand VII, Isabelle qui régna pour le plus grand dépit des "Carlistes" descendants de Carlos, frère cadet de Ferdinand VII.*

Isabelle qui avait épousé son cousin François d'Assise eut comme successeurs Alphonse XII, puis Alphonse XIII (1886-1941) roi d'Espagne jusqu'en 1931, date à laquelle il fut renversé par les Républicains espagnols.

*Alphonse XIII eut quatre fils parmi lesquels Don Jaime né en 1908 qui renonça au trône au profit de son frère Don Juan, père de l'actuel souverain Juan-Carlos devenu roi d'Espagne à la mort du général Franco.*

*On comprend donc mieux le dépit qu'éprouva Alphonse-Jaime, fils aîné de Don Jaime qui avait laissé échapper la couronne d'Espagne au profit de son cousin Juan-Carlos.*

*Alors, pense-t'il sans doute, pourquoi ne pas prétendre au trône de France sinon pour lui mais pour son fils d'où la campagne médiatique royaliste qui se développe depuis quelques temps avec des campagnes de presse et des livres tels que ceux de Thierry Ardisson "Louis XX" ou de Reynald Sécher qui présente dans le "Génocide franco-français" les vendéens comme martyrs de l'immonde République dont il faut se débarrasser.*

*Or, jamais occasion ne sera plus propice compte tenu de la préparation du Bicentenaire de la Révolution, la proximité des élections présidentielles et, il faut bien l'avouer, la lassitude qu'éprouvent de trop nombreux français devant le lamentable spectacle que leur offre de trop nombreux politiciens, mauvais représentants de la Cinquième République qu'ils soient de "droite" ou de "gauche".*

*La corruption, la prévarication, l'insécurité, l'immigration clandestine, la drogue, le Sida, le terrorisme, le relâchement des mœurs, le laxisme des autorités face aux crimes et aux délits, etc. ... attirent immanquablement les gens vers un "ordre moral" que s'empressent d'offrir nos "capétiens" avec l'aide d'une église romaine telle que le souhaite monseigneur Lefebvre qui conteste Jean-Paul II, jugé trop réformateur pour ne pas dire marxiste.*

*A quand la "Sainte Inquisition" ?*

*Enfin, pourquoi ne pas l'avouer, j'ai un compte personnel, au nom de ma famille, à régler avec le descendant de la branche aînée des Bourbons d'Espagne, voici pourquoi :*

*Je suis issu d'une très ancienne famille normande dont les origines sont fort lointaines.*

*Cette famille, autrefois de petite noblesse, devint protestante dès le début de la Réforme au XVIe siècle et prétendait détenir les preuves de ses origines mérovingiennes donc royales.*

*Au cours des guerres de Religions et particulièrement après la Saint-*

*Barthélémy, les Dagobert furent persécutés et leur manoir près de Saint-Lô brûlé par les ligueurs, leurs archives détruites.*

*La famille fut dispersée et René Dagobert s'en fut chercher refuge à Vitré où il fit souche, cette ville étant réputée pour sa tolérance à l'égard des Huguenots.*

*Ceux qui restèrent en Normandie s'obstinèrent dans la religion réformée et furent à nouveau inquiétés à la révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV, en 1685.*

*L'un d'eux, Jacques, émigra avec sa famille à Jersey et son fils devint gouverneur de l'île.*

*Plus tard, en 1742, Hector Dagobert tua en duel le Marquis de Saint Vallier, émigra en Prusse où il entra dans la garde de Frédéric-le-Grand, le roi franc-maçon, ami de Voltaire.*

*Son neveu Luc, né en 1736, fut officier dans les armées royales, entra dans une loge militaire du Grand-Orient et, à la Révolution, comme la plupart des gentilshommes, servit loyalement les armées de la République à laquelle ils s'étaient ralliés en majorité.*

*Dès 1793, il fut nommé général en chef de l'Armée des Pyrénées Orientales et combattit les Espagnols avec succès lesquels étaient pour la plupart commandés par des immigrés français à la solde du roi d'Espagne, le Bourbon Charles IV, descendant du petit-fils de Louis XIV. On peut donc deviner aisément, avec quel enthousiasme le général Dagobert faisait la guerre à ses ennemis personnels.*

*En 1794, mettant à exécution le plan d'invasion de l'Espagne qu'il avait soumis à la Convention et qui fut approuvé par Carnot, il fut traîtreusement empoisonné par son cuisinier, un catalan à la solde du comte de Saint-Hilaire, émigré, général de l'armée espagnol d'Urgel. Il mourut après d'atroces souffrances, le 18 avril 1794 à Puycerda, pleuré par ses soldats et par tous les Catalans qui refusaient la tyrannie des Bourbons.*

*Son nom est inscrit au Panthéon et sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile et de nombreuses rues des villes du Roussillon dont Perpignan portent aussi son nom.*

*Son cousin François-Gilles, descendant des Dagobert de Vitré, fut incorporé dans la garde nationale en mars 1793 et, avec tous les Nantais, défendit la ville contre l'Armée Catholique et Royale.*

*Il eut la satisfaction d'assister à l'exécution de Charette, cet "homme de toilette" ainsi que le désigna son compagnon d'armes Marigny.*

*François-Gilles Dagobert était mon arrière-arrière-grand père et, en mars 1793, il avait fait le serment de défendre jusqu'au dernier soupir la liberté, l'égalité et la souveraineté du peuple.*

*De même que le général Dagobert écrivait peu avant sa mort : je tâcherai de justifier les empressements du peuple en me vouant au peuple, en redoublant de zèle pour le service de ma Patrie. Je n'ai jamais varié dans mes principes, je ne varierai jamais, heureux si je puis être utile, satisfait de l'être.*

*Vous comprendrez donc, Monsieur, combien je suis déterminé avec de tels*

*exemples venant de mes aïeux, à défendre la République sans laquelle nous n'aurions aucune liberté à la manière, hélas, de trop nombreux peuples de cette terre.*

*Je vous prie d'agréer ...*

Je n'ai, bien entendu, jamais reçu de réponse à cette lettre ouverte dont je communiquais cependant un double à la Presse qui n'en fit non plus aucun commentaire alors qu'elle rapporta consciencieusement les manifestations du Millénaire des Capétiens et de la visite du duc d'Anjou.

Ainsi, paradoxalement, les manifestations du Bi-centenaire de la Révolution vont-elles devenir un instrument à double tranchant dont comptent bien profiter nos royalistes impénitents :

*Si je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire  
Si je suis dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau*

chantait Gavroche, le gamin de Paris. Ce pourrait bien être le refrain des partisans de la Monarchie.

L'ennui pour eux, comme pour la plupart des partis politiques actuellement, c'est qu'ils ont trop de chefs, de "prétendants". Faisons le compte :

Pour les Bourbons au moins trois prétendants possibles si l'on en croit les généalogies officielles :

1) De la branche d'Orléans, issue de la deuxième Maison de Bourbon, descendant de Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, le prince Henri de France né en 1933, fils du comte de Paris. Ce sont les "Orléanistes" méprisés par les "Légitimistes" parce que Louis-Philippe Egalité, leur ancêtre, vota la mort de Louis XVI en 1793 ce qui ne l'empêcha nullement d'être lui-même exécuté après la trahison de Dumouriez. Il fut le premier Grand Maître du Grand-Orient.

2) De la Maison de Bourbon-Espagne, un descendant de Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV devenu roi d'Espagne : Louis Alphonse-Jaime, né en 1936, se disant duc d'Anjou dont le fils est déjà le "Louis XX" de Thierry Ardisson !

3) Enfin, héritier politique des traditions carlistes respectueuses de la Loi salique, Sixte-Henri de Bourbon Parme peut lui aussi prétendre au trône de France !

Mais récemment, les médias, radio télévision et journaux nous ont appris qu'il y avait un procès entre les cousins Bourbon ce que rapportait Ouest-France dans un article plein d'humour sous le titre "Et un Bourbon, un ! :

*Il y a comme de l'embrouille dans la légitimité des filiations ci-devant royales et un méchant petit vent qui secoue les branches aînées et cadettes des sassafras, fleur de lys.*

*Ainsi, Henri d'Orléans et par la même comte de Clermont, poursuit devant les tribunaux comme un vulgaire voleur de lapins, son lointain cousin Alphonse de Bourbon-Dampierre et accessoirement de Cadix lui reprochant d'usurper le titre envié de duc d'Anjou qui en fait l'héritier de la couronne de France le jour où on l'aurait sorti du placard.*

*Car c'est là le plus étonnant de l'affaire, sous les apparences d'une*

*familiale lessive : les iceux dont il est question demandent en somme à la République de dire qui pourrait être le seul vrai roi au cas où ... En plus clair, au cas où elle serait, pauvre Marianne, malproprement délogée à leur profit de son socle plus que centenaire.*

*Faudrait qu'on soit complètement maso mes seigneurs !  
Jean-Dominique Foucher.*

Voici pour les Bourbons, autrement dit les "Capétiens" puisque ces messieurs par des tours de passe-passe généalogiques dont ils ont le secret, vous démontrent qu'ils descendent de Saint-Louis (par les femmes) alors que nous avons déjà vu que leur ancêtre commun n'est autre que Mazarin remplaçant le défaillant Louis XIII dans le lit d'Anne d'Autriche.

Il est vrai, aussi, que généalogiquement parlant, selon un article paru en 1954 dans la revue "Tout Savoir" les Français peuvent prétendre descendre de Charlemagne ou d'un autre souverain de nos trois dynasties :

*Chaque Français de 1954 peut soutenir sans crainte d'erreur qu'il a dans les veines du sang de Charlemagne, le prestigieux empereur dont la grande figure domine tout le haut Moyen-Age.*

*Entre l'empereur à la barbe fleurie couronné par le Pape en l'An 800 et le Français de l'année 1954, il y a onze siècles. Onze siècles, cela fait trente trois générations puisque l'on compte, en moyenne, trois générations par cent années. C'est-à-dire qu'un homme est en moyenne père à 33 ans et grand-père à 70 ans. Or, nous avons deux parents, quatre grands-parents, huit bisaïeux, seize trisaïeux et ainsi de suite en doublant les chiffres à chaque génération (on appelle cela une progression géométrique raison 2). A la trente troisième génération, le Français d'aujourd'hui a donc très précisément 4.294.967.296 ancêtres.*

*Donc, chacun de nous descend en gros de 4 milliards 300 millions de Français vivant en l'an 800. Mais à cette époque, la France comptait à peine 7 à 9 millions d'habitants. Comment expliquer ces deux nombres ? Tout simplement, le Français d'aujourd'hui descend des millions de fois du même individu vivant sous Charlemagne. Et mathématiquement, il n'y a que 0,2 probabilité sur 100 (9 millions sur 4 milliards 300 millions) pour que parmi ses ancêtres de l'an 800 ne figure pas Charlemagne. Autrement dit, si l'on considère que l'agglomération parisienne compte 4 millions 500 milles habitants, il n'y a parmi ces derniers que 900.000 à ne pas avoir pour aïeul le grand empereur.*

*Si l'on n'oublie pas que Robert le Fort, le premier ancêtre connu de l'actuel comte de Paris et de ses onze enfants, vivait (on en est historiquement sûr) en 852, on peut faire le même raisonnement sur la parenté des Français avec leurs anciens rois. On trouve alors, qu'il n'y a dans le département de la Seine que 10.000 personnes sur 4.500.000 à ne pas être les "cousins du roi".*

Donc pour les Bourbons, Saint-Louis est l'ancêtre idéal. Beaucoup de grandes familles se réfèrent à Charlemagne et il existe même une très sélecte association généalogique publiant une non moins sérieuse revue intitulée "le Sang de Charlemagne".

D'ailleurs, les deux filiations se retrouvent puisque les Capétiens aussi se flattaient d'avoir du Sang de Charlemagne dans les veines et il n'est pas mal vu d'avoir Pépin le Bref parmi ses ancêtres ce que nous verrons bientôt.

Quant aux Mérovingiens, quelle grande famille oserait dire qu'elle descend des rois fainéants ? **Il fallait vraiment un motif extrêmement puissant** à Pierre Plantard de Saint-Clair, comte de Rhedae, pour se prétendre descendant de ce brave Mérovée par Saint Dagobert II nettement plus représentatif que son grand-père qui mettait sa culotte à l'envers !

Un article de l'Est Républicain du 9 septembre 1988 semble mettre partiellement les choses au point à ce propos :

*"Autour de Stenay, les projets du Cercle Saint-Dagobert II" : notre but est de promouvoir la connaissance de l'archéologie mérovingienne, une période occultée de l'Histoire de France, affirme Louis Vazart, président du Cercle Saint Dagobert II. Une curieuse association basée à Suresne (92) dont les membres ne cachent pas leur sympathie monarchiste ou leur goût pour l'ésotérisme.*

Mais, comme le dit Gérard de Sède si justement, il y a d'autres personnages qui tirent les ficelles de ces histoires rocambolesques. Des personnages qui prétendent descendre de Charlemagne par les ducs de Lorraine dont faisait partie Godefroy de Bouillon, le célèbre croisé qui revendiqua le titre de roi de Jérusalem, héros du Cercle Saint-Dagobert II, parce que défenseur de la civilisation occidentale face à l'Islam comme autrefois Charles Martel à Poitiers. Ainsi de manière occulte et efficace, une organisation se met en place, ce dont le commun des mortels n'a aucune idée. Pourtant, il suffit de lire dans les journaux pour voir combien le régime démocratique est attaqué : jamais il n'y a eu autant d'abstentions aux consultations électorales et une quantité incroyable d'ouvrages paraît pour réhabiliter la monarchie, la présenter comme un régime idéal que les Français regrettent sans l'avouer. Voici un exemple de ce qui peut se lire dans un ouvrage paru en 1986 :

*Depuis la Première guerre mondiale et la chute de la plupart des dynasties régnantes européennes, la démocratie républicaine est devenue la norme de la société occidentale. Comme nous l'avons vu pourtant, la monarchie n'a rien perdu de sa séduction archétypique, ni même de son utilité fonctionnelle. Pendant la Seconde guerre mondiale, Churchill et bien d'autres ont considéré la faillite du système monarchique comme l'un des facteurs essentiels de la naissance des totalitarismes en général et du nazisme en particulier. Au cours de discussions secrètes, il semble que Churchill et Roosevelt aient reconnu que la restauration de la royauté constituerait le meilleur moyen de reconstruire l'Europe, mais aussi d'éviter une résurgence éventuelle des tendances qui ont permis au IIIème Reich de voir le jour. Ensemble, ils ont même envisagé de rétablir les Habsbourg sur le trône d'Autriche et peut-être de Hongrie en réunissant les deux pays au sein d'une confédération impériale du Danube, selon Otto de Hasbourg lui-même, ils auraient également évoqué la possibilité de faire de Lord Louis Mounbatten, l'empereur d'une nouvelle confédération allemande.*

*Reconnaissons que de nos jours, le rêve d'une restauration monarchique semble de moins en moins utopique. Sous le règne de Juan Carlos, l'Espagne connaît son premier régime démocratique depuis près de quarante ans. En France, les mouvements royalistes restent très vivaces, le Président de la République adopte des attitudes de plus en plus monarchiques. A chaque fois qu'elle visite Vienne, l'ex-impératrice Zita, âgée pourtant de plus de quatre vingt dix ans, attire des foules immenses sur son passage à telle enseigne qu'en 1984 et 1985 certains journaux ont été jusqu'à envisager la restauration des Habsbourg en Autriche.*

Il faut savoir que Zita, née en 1892, fut l'épouse de Charles 1<sup>er</sup>, le dernier empereur d'Autriche à la mort de François-Joseph, en 1916. Charles 1<sup>er</sup> de Habsbourg abdique en 1918 après la victoire de la France sur les empires centraux. Or, Zita est une Bourbon-Parme, tante de notre troisième prétendant à la couronne de France, Sixte de Bourbon-Parme au cas où ...

Mais Zita a eu une nombreuse progéniture dont l'aîné Otto, né en 1912, prince impérial et "royal" qui a lui-même un fils Charles, né en 1961, archiduc d'Autriche en attendant mieux sans doute. Car, lui aussi peut prétendre au trône de France et même à l'hégémonie européenne tout comme Charles-Quint, puisque les Habsbourg descendent du Grand Empereur, personnifié d'abord par Charlemagne, puis par Frédéric Barberousse enfin par Frédéric II de Hohenstaufen, ce Grand Monarque qui dort dans une grotte de montagne en Thuringe, assis devant une table de pierre, gardé par un berger en attendant son retour sur le trône. Toujours ce mythe du Roi-perdu, Roi-revenant qu'avait déjà annoncé Nostradamus dans le sixtain suivant :

*D'un rond, d'un lys naîtra un si grand Prince  
Bien tôt ou tard venu dans sa province  
Saturne en libra en exaltation  
Maison de Vénus en décroissante force  
Dame en après masculin sous l'écorse  
Pour maintenir l'heureux sang des Bourbons*

Le hasard, mais était-ce seulement le hasard ? me fit connaître personnellement l'un de ces prétendants au trône de France, sans doute même deux !

En ce début d'août 1962, alors que nous étions ma femme et moi en vacances en Espagne, je circulais en direction de Malaga lorsque, surpris par le mauvais état de la route, dans un virage en épingle à cheveux, je me déportais sur la gauche et entraï en collision avec une 2 CV Citroën. Le choc avait été rude et malgré un coup de volant énergique pour l'éviter, j'avais enfoncé les deux portières et arraché l'aile arrière de la petite voiture.

J'étais très inquiet sur les conséquences de cet accident, d'abord pour les passagers que je craignais avoir blessés, surtout le conducteur et aussi quant à la suite policière qui m'était réservée. En effet, la Guardia Civil avait pour fâcheuse habitude d'incarcérer sur-le-champ l'auteur d'un accident corporel en attendant sa comparution devant le Tribunal. Aussi, fût-ce avec un certain soulagement qu'en descendant de voiture pour me porter au secours des victimes, je m'aperçut qu'il s'agissait d'un véhicule immatriculé en France, 18, le Cher. Ouf ! Des Français ! S'ils ne sont pas morts, on pourra toujours s'expliquer, pensais-je.

Effectivement, en m'approchant je vis le conducteur, un homme de mon âge environ (j'avais alors trente trois ans) s'extirper tant bien que mal et assez choqué ainsi que ses deux passagers.

Tout penaud, car j'étais en plein tort, je leur demandais s'ils n'avaient pas de mal, puis nous échangeâmes nos papiers après avoir pris des photos pour les assurances.

Le malheureux conducteur, ses lunettes de soleil cassées sur le nez mit

un petit moment pour retrouver ses esprits, puis ses documents afin d'établir le constat amiable. Quant à moi, je priais le ciel, "in petto" de ne pas voir arriver une patrouille de la Guardia Civil car il y avait tout de même le passager arrière qui était Espagnol et qui paraissait très contrarié.

Je pris donc connaissance de l'identité de mes compatriotes, deux frères dont la carte grise était au nom de leur père :

*Monseigneur le Prince Xavier de Bourbon-Parme - Exploitant agricole - Château de Lignières - Cher.*

Ainsi, j'avais en face de moi, Hugues et Sixte-Henri de Bourbon-Parme que j'avais manqué d'expédier dans un monde que l'on dit meilleur ! J'éprouvais une frayeur rétrospective d'autant plus grande que je mesurais les conséquences d'un tel accident dans un pays où le général Franco avait probablement préparé sa succession en choisissant Juan-Carlos, cousin de mes adversaires. Aussi, je ne lambinais pas à remplir les papiers et, après avoir proposé d'emmener leur ami espagnol à Malaga afin qu'il fasse le nécessaire pour les dépanner au plus vite, je pris congé des deux princes et les laissais "royalement" attendre la dépanneuse, m'excusant du dérangement que je leur avais bien involontairement causé.

En cours de route, l'Espagnol, sans doute lui aussi de la famille royale, ne put s'empêcher de manifester son étonnement par ma désinvolture qui lui paraissait inconvenante. Peut-être, était-ce le duc d'Anjou, Alphonse Jaime ?

Il pensait sans doute, qu'en humble sujet je me serais confondu en excuses et que j'aurais marqué ma déférence envers des personnages de si haut rang.

*- Vous avez bien compris, me dit-il dans sa langue, qu'il s'agit de Monseigneur le Prince de Bourbon-Parme, de sang royal ?*

Je lui répondis tant bien que mal, dans un mauvais espagnol, que les Français ayant fait la Révolution, la noblesse n'avait plus aucun sens pour nous. A nos yeux, c'étaient donc de simples citoyens français en voyage en Espagne au même titre que nous, ce qui m'avait grandement soulagé, sinon je passais la nuit en prison :

*- Je suis assuré, je décline mon identité et vous emmène à Malaga pour que vous puissiez vous faire dépanner : je remplis donc mon devoir d'assistance et assume mes responsabilités. L'essentiel est qu'il n'y ait ni mort, ni blessé.*

La jeune Espagnol se le tint pour dit et n'ajouta pas un mot jusqu'au garage de Malaga où il m'avait demandé de le déposer.

Nous lui souhaitâmes bonne chance et nous allâmes nous rafraîchir car il faisait très chaud et cette aventure nous avait fort assoiffés !

Deux ou trois ans après, j'avais appris par les journaux que notre prince charmant, Hugues avait convolé en justes noces avec Irène de Hollande, signe qu'il s'était bien remis de ses émotions. Puis, j'ai appris aussi qu'il avait divorcé et que de ce fait son frère Sixte-Henri pouvait prétendre à la couronne de France.

Quant à moi, j'ai conservé précieusement les photos des deux voitures

accidentées en souvenir de ce jour où j'ai failli tuer un descendant de Saint-Louis (ou de Mazarin) en Espagne.

Par contre, je n'ai jamais su quels souvenirs ont gardé les deux princes de leur rencontre avec un citoyen français portant le nom du roi Dagobert !!!

Vingt sept années se sont écoulées depuis cet événement et les chances de Sixte-Henri de revenir sur le trône de France se sont multipliées par la mort accidentelle de son cousin Alphonse-Jaime, duc d'Anjou qui était sans doute le passager de la 2 CV que j'avais emmené à Malaga en cette chaude matinée, d'août 1962.

Au cas où le "Grand Monarque" ...

**C'est à dire un EMPEREUR GERMANIQUE représenté de nos jours par Otto de Habsbourg député européen, membre de l'Opus Dei.**

ALFONSO DE BOURBON, DUC de CADIX  
- 1936 - 1989 -

Centurie VII des prophéties de Nostradamus :  
XXXVIII - L'aisné Royal sur coursier voltigeant,  
Picquer viendra, si rudement courir,  
Gueulle, linee, pied dans l'estrein pleignant  
Traîné, tiré, horriblement mourir.

## **Deuxième partie**

---

### **Les Rois-Perdus**

---

*"Sur le plan successoral, les Capétiens avaient connu une chance inégalée dans l'histoire dynastique : pendant douze générations ils avaient toujours eu un fils apte à succéder".*

(Duc de Castries - Histoire de France)

## Chapitre premier

### La royale origine ?

---

La mort soudaine du général Dagobert plongea sa femme Jacqueline dans l'affliction ainsi que ses deux filles. Dans l'affliction, mais aussi dans la gêne car elle n'avait que quarante deux ans et deux enfants à élever.

Caffarelli, l'aide de camp de Dagobert avait assuré la veuve du général de son dévouement et promis qu'il ferait l'impossible pour lui faire parvenir ce que son chef avait laissé dans ses bagages et au château de Cascastel. En fait, des maigres bagages de campagne, elle ne récupéra pas grand chose si ce n'est sa montre en or à répétition. Caffarelli vendit, avec l'accord de Madame Dagobert, quelques effets usagés, ses épauettes d'or, son épée aussi, tous ces objets trop difficilement expédiables en Normandie par ces temps troublés.

De plus, la malheureuse veuve se retrouvait seule, loin de son pays natal, à Saint-Lô, au 13 bis rue Torteron au pied des remparts où, au temps des guerres de religions les Dagobert et les Myette avaient combattu les troupes catholiques avec Montgomery dont Catherine de Médicis avait juré la mort parce qu'il avait tué son mari, Henri II, le roi de France au cours d'un tournoi.

Et puis, avec la mort du général, (l'aîné des « **Trois Frères Unis** ») la famille Dagobert, celle de Normandie était éteinte : en effet, les deux frères cadets de son mari étaient disparus eux aussi sans laisser de postérité, Jean-Gilles, d'abord, le plus jeune, en 1781, celui qui était écuyer, sieur de Boisfontaine et garde du corps du roi Louis XVI après avoir été capitaine de cavalerie.

Ensuite, Gabriel-Charles Dagobert, écuyer, Sieur de Groucy (on prononçait Grouchy), né en la Chapelle Enjurer le 1<sup>er</sup> février 1741, sous lieutenant au régiment de Tournaisis en 1760, lieutenant en 1768, capitaine en second à Royal-Italien en 1778, capitaine-commandant en 1782 qui obtint la croix de Saint-Louis, le 24 août 1783 pour vingt trois ans de service dont cinq de guerre. Le 20 juillet 1784, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, prince de sang, duc de Chartres et d'Etampes, Grand-Maître du Grand-Orient le nommait conservateur des chasses de Perriers, Gonfreville, Gorges et autres paroisses. Faut-il rappeler qu'autrefois, l'abbé de Fontenelle, Austrulf, qui avait succédé à Wandon chargé de recevoir Thierry, le fils du dernier roi mérovingien, avait augmenté les possessions de la maison en Cotentin particulièrement à Perriers situé à quelques kilomètres de la Chapelle-en-Juger, berceau de la famille Dagobert depuis des siècles.

Charles de Groucy était d'ailleurs noté "bon officier". Le 1<sup>er</sup> octobre 1787, il eut sa pension de retraite fixée à 600 livres. *Il est*, disait l'année précédente le comte de Murinais, *obligé tous les ans d'aller prendre les eaux ou pour respirer l'air natal*, et l'inspecteur proposait de l'attacher à un des régiments royaux de Normandie, *service moins actif et qui ne l'obligerait pas à se déplacer aussi souvent*.

Cette obligation de se rendre à Spa chaque année prendre les eaux pour sa santé lui joua un mauvais tour, en 1792, car il fut porté sur la liste des émigrés et ses biens furent confisqués, dont le manoir de Groucy où le général Dagobert, sa femme et ses filles avaient coutume de passer l'été. Le manoir eut de ce fait à souffrir des déprédations des révolutionnaires qui brisèrent les armoiries gravées dans la pierre près de la porte d'entrée principale. Heureusement, la cheminée renaissance n'eut pas à souffrir du vandalisme de ces extrémistes.

Dans l'impossibilité de rentrer en France sous peine d'être arrêté et peut être guillotiné, Charles Dagobert, réfugié à Jersey écrivit une lettre au commissaire et représentant du peuple du département de la Manche lorsqu'il fut débarqué à Port-bail, le 2 octobre 1793, chassé de Jersey par les autorités :

*Le citoyen Gabriel Dagobert (son nom était Gabriel-Charles) de la municipalité de Saint Ebremond, canton de Canisy, district de Saint-Lô, vous expose qu'au mois de mai 1792 il fut obligé de demander un passeport pour aller prendre les eaux de Spa pour rétablir sa santé qui était extrêmement délabrée par plusieurs maladies qu'il avait essuyées. Les eaux, ayant fait un effet contraire, avaient encore aggravé son état, l'avaient mis à toute extrémité : ce qui l'avait absolument empêché de rentrer dans sa patrie au terme des décrets ainsi qu'il est prouvé par le certificat de médecin ci-joint. En conséquence, l'exposant a été traité comme émigré. Sa santé s'étant rétablie, il est venu à Jersey pour être porté à faire des réclamations ; mais, toutes communications ayant été interceptées, il n'a pu remplir son objet. Mais hélas ! pour comble de malheur pour l'infortuné exposant, il a été regardé comme un homme suspect à tous les ci-devants qui sont dans l'île parce que son frère commande l'armée de la République qui est aux environs du Mont-libre et qu'il a remporté plusieurs victoires sur les Espagnols. Après lui avoir fait essuyer toutes les humiliations possibles, ils ont déterminé le commandant à l'envoyer sur les côtes de la République où il a été débarqué le 2 de ce mois sans d'autre espoir qu'en votre justice et la faveur que les services de son frère peuvent lui faire obtenir. En considération de ses malheurs, de votre justice et des services de son frère, il vous demande de lui accorder un passe-port afin qu'il puisse aller joindre son frère ; ce qui le mettrait à portée par quelque acte de valeur et de courage à bien mériter de la patrie. L'exposant espère que votre âme généreuse et sensible sera touchée de sa triste position, qu'elle adoucira ses peines en lui faisant une prompte et satisfaisante réponse sans laquelle l'exposant se livrerait au plus affreux désespoir en terminant sa déplorable carrière.*

*Pour présenter à Cherbourg.*

*Le 8 octobre l'an deuxième de la liberté de la République française.*

*Gabriel-Charles Dagobert*

Cette lettre est extrêmement importante pour la compréhension des événements qui suivirent. En effet, selon la 266<sup>e</sup> liasse de l'inventaire Yver du 30 octobre 1826, déposé aux archives départementales de la Manche, article 11, on peut lire qu'en l'An XI (1803) l'amnistie fut prononcée en faveur de feu Gabriel Charles Dagobert "décédé à Portbail le 8 octobre 1793" et qu'en conséquence, il fut procédé à la mainlevée du séquestre ce qui permit aux héritiers, les deux filles du général, de recueillir la succession.

A l'article 512 (1824 - 1828), sont déposées les pièces fournies pour obtenir l'indemnité des biens vendus sur l'émigré Gabriel-Charles Dagobert de Groucy, conformément à la loi du milliard des émigrés. Ces biens situés à Saint Côme du Mont, à Angoville-au-Plain et à Saint Ebremond-de-Bonfossé, et pour liquidation des droits de M. Mmes Yver et Achard dans la succession de leur oncle, on peut lire que Charles-Gabriel de Groucy est décédé à "Portbail" **en JANVIER 1794**. Est joint le certificat médical du dit sieur de Groucy pour justifier son absence du pays et son séjour à Jersey (An II) - (1826-1828).

Ainsi, le séjour de Charles-Gabriel Dagobert à Jersey est incontestable de même que son retour sur le continent, le 2 octobre 1793.

Alors, dans quel but Madame Dagobert avait-elle fait établir un certificat par des habitants de la Chapelle-Enjuger, le 20 prairial An III attestant que son beau-frère avait fait sa résidence depuis le 12 janvier 1793 au manoir de Groucy ?

*Nous citoyens (de la Chapelle Enjuger) soussignés, certifions à tous ceux à qui il appartiendra, que le nommé Charles-Gabriel Dagobert, natif de la commune de la Chapelle-Enjuger a fait sa résidence depuis le 12 janvier 1793 (vieux stille) au manoir de Gruchy où sa belle-sœur, la veuve Dagobert, le norisset caché, crainte de la persécution de Robezepierre, jusqu'au 10 septembre de la même année où il partit pour la paroisse de Goué où il est mort...*

Le 20 prairial An III correspondait au 8 juin 1795, jour de la mort de Louis XVII au Temple et jour où le comte de Provence se proclama roi sous le nom de Louis XVIII. Deux jours après, le 22 prairial, un Décret de la Convention rayait de la liste des émigrés tous ceux qui avaient fui la France après le 31 mai 1793. Ce n'était bien sûr pas le cas de Charles Dagobert qui était parti à Spa en mai 1792, soit un an avant. Et puis, il était mort, ses biens vendus "au profit de la Nation" : le clos Fontenil adjugé en l'an II pour 47.300 F au citoyen Jean Le Bedel la même année et l'année suivante, situés à Penesme, la Grève d'Angoville, la Grève du Devant et 22 autres vergers de grèves également vendus.

Ainsi, la veuve du général chercha-t-elle avec une grande logique à obtenir des preuves qui lui permettraient de rentrer en possession des biens-fonds de la famille Dagobert, tous les espoirs étant permis pour les Royalistes après la chute de Robespierre, le 9 thermidor An II (28 juillet 1794). Toutefois, il ne semble pas qu'elle ait produit cette pièce puisque l'amnistie en faveur de Charles fut prononcée au vu de la lettre qu'il avait écrite, le 8 octobre 1793. Quant à la liquidation de l'indemnité sur la loi du milliard des émigrés, seuls les documents attestant les confiscations et les ventes au profit de la Nation ont été fournis et la date du décès volontairement erronée pour ne pas faire état de la fameuse lettre du 8 octobre 1794 dans laquelle Charles Dagobert s'engageait à bien mériter de la patrie par "*quelque acte de valeur et de courage*" ! Seul, le certificat médical justifiant son absence et son séjour à Jersey fut donc porté au dossier, en 1824, et le certificat de complaisance des citoyens de la Chapelle Enjuger ne fut de ce fait d'aucune utilité.

Il n'empêche que la démarche de Charles était désastreuse pour la famille Dagobert car cette lettre du 8 octobre fut écrite à une époque où le général Dagobert était gravement mis en cause par Fabre et Gaston dans les Pyrénées Orientales au point d'être destitué et incarcéré à la prison de l'Abbaye dès son arrivée à Paris, le 22 novembre, pour se justifier devant le Tribunal Révolutionnaire des accusations des représentants.

Nous avons vu aussi au cours des précédents chapitres que les Dagobert de Normandie, fidèles à leurs idéaux étaient devenus francs-maçons à l'exemple de Louis-Philippe d'Orléans, premier Grand-Maître du Grand-Orient. D'ailleurs, les trois frères Dagobert, tous trois officiers avaient fondé à Versailles une loge militaire: « **LES TROIS FRERES UNIS** ». Qui était donc ce personnage devenu Philippe-Egalité, député de la Convention qui vota la mort de Louis XVI ?

Né à Saint-Cloud, le 13 avril 1747, descendant en ligne directe de Monsieur, frère de Louis XIV, Louis Philippe Joseph, d'abord duc de Montpensier, puis de Chartres, devint duc d'Orléans à la mort de son père en 1785. C'était un des hommes les plus riches de France mais aussi l'un des plus dépensiers, obligé d'accueillir des boutiques plus ou moins bien famées autour de Palais-Royal, sa demeure, afin de payer ses dettes. D'une anglophilie qui ressemblait à de l'anglomanie, joueur, amateur de courses de chevaux et de femmes (de la haute société jusqu'au bas-fond de la prostitution) ce jouisseur se piquait de politique et s'intéressa avec légèreté aux idées nouvelles. Il devint ainsi le premier Grand-Maître de la franc-maçonnerie, puis du Grand Orient.

Lorsque le roi décida de réunir les Etats Généraux, il orienta la rédaction des cahiers de doléances en faisant diffuser très largement ses *"instructions pour les personnes chargées de ma procuration aux assemblées de bailliages relatives aux états généraux"*. Elu par la noblesse de plusieurs bailliages, il se réunit au Tiers Etat parmi les premiers mais refusa son élection à la présidence par coquetterie démagogique alors que le 11 juillet la foule parisienne promena triomphalement son buste et celui de Necker, ses agents distribuant des médailles à son effigie portant l'inscription *"père du peuple"*. Il reste fortement soupçonné d'avoir fomenté la prise de la Bastille et préparé la marche sur Versailles, les 5 et 6 octobre 1789. Pourtant, il niera toujours avoir voulu supplanter Louis XVI sur le trône faisant valoir qu'il ne venait qu'en cinquième position dans l'ordre successoral : argument bien faible lorsque l'on a connu l'importance de l'agitation qu'il entretenait et l'importance de son ambition personnelle.

Invité par la Cour à passer quelque temps en Angleterre après les événements de la première semaine d'octobre, il revint à Paris en juillet 1790 et se présentant aux Tuileries, hué par les courtisans, il rompit définitivement avec Louis XVI. Alors, il siégea à l'extrême-gauche de la Constituante, espérant être nommé régent peut être roi après l'échec de la fuite de Varennes. Il se montra alors beaucoup, fit débaptiser le Palais-Royal en Palais d'Orléans et se fit admettre comme un simple citoyen au club des Jacobins. Il incita les républicains à lancer la pétition du Champ de Mars. Ses relations avec Danton ne furent pas dépourvues d'ambiguïté mais il repoussa les avances de Marat qui lui demandait de subventionner son journal.

Sollicitée par Orléans, le 14 septembre 1792, la Commune de Paris le baptisa Philippe Egalité puisque, depuis l'abolition des titres de noblesse, il avait fait valoir qu'il ne pouvait plus porter le sien. Il fut élu par les parisiens député à la Convention malgré l'opposition de Robespierre et grâce au soutien de Danton et à la neutralité plutôt bienveillante de Marat. Sans hésiter, il vota la mort du roi, son cousin, geste qui lui attira la réprobation de tous, y compris Robespierre qui déclara: *Egalité était peut être le seul membre qui pût se récuser.*

Pourtant, ce dernier geste de démagogie régicide fut inutile. Il devint suspect lorsque son fil, le duc de Chartres, futur Louis-Philippe 1<sup>er</sup> passa aux

Autrichiens en compagnie de Dumouriez, le 5 avril 1793. Arrêté à Marseille, le 6 avril 1793, il fut amené à Paris alors que la Terreur battait son plein, jugé, condamné à mort et exécuté le 7 novembre 1793. Aucun de ses anciens amis du Grand-Orient ne levèrent le petit doigt pour essayer de le sauver, son statut de "régicide" ayant fait le vide autour de lui depuis l'exécution de son cousin... à une voix de majorité, la sienne, ce qui valu à Louis XVI, d'être guillotiné.

Talleyrand lui-même, membre éminent du Grand-Orient déclara un jour :  
- *Le duc d'Orléans est le vase dans lequel on a jeté toutes les ordures de la Révolution* et le peuple de Paris qui pourtant l'avait adulé insulta le condamné sur la charrette en lui criant :

- *Tu avais voté la mort de ton parent, eh bien, tu vas aussi mourir !* ou bien : - *Tu voulais être roi, misérable. Ton trône va être l'échafaud !* Et, le bourreau, à la demande de la foule, l'interpella : - *Citoyen Egalité, à vous de passer le premier !*

A cette même date, le général Dagobert était déjà dénoncé comme traître et Ci-devant par les représentants du peuple et incarcéré, lui aussi, à la prison de l'Abbaye le 22 novembre suivant. Mais, ses amis francs-maçons ne l'abandonnèrent pas, bien au contraire, et c'est peut être Sainte-Beuve qui trouvera plus tard un début d'explication à ce retournement en faveur de celui qui semblait promis à l'échafaud. Il écrira, dans les "Nouveaux Lundis", le 27 février 1862, ce qu'on a déjà vu :

*Il dut cette faveur d'exception aux nombreux témoignages qui arrivèrent en foule du Midi, à la franchise de son langage, à l'originalité de sa personne et, qui sait ? à son nom peut être qui débonnairement populaire, contrastait si bien avec l'idée de héros que réveillait sa présence. Un peu de gaieté, dès qu'il était question de lui, se mêlait involontairement à l'admiration, et comme le disait un plaisant, ce Dagobert, grâce à la chanson avait moins à faire qu'un autre pour paraître un bon sans-culotte...*

Ainsi, de toute évidence, le général Dagobert avait eu la vie sauve non pas uniquement à cause d'un nom qui avait frappé Sainte-Beuve, mais à cause des origines de sa famille et des révélations qu'il avait faites à ses amis du Grand-Orient, maître d'œuvre occulte de la Révolution, qui venait de s'apercevoir qu'il avait été trompé par Orléans, son Grand-Maître, c'est-à-dire la dynastie des Bourbons.

Voici donc pourquoi il avait été bel et bien chargé de chasser les derniers "usurpateurs", les Bourbons d'Espagne et, dès lors, tous les espoirs lui étaient permis...

Certes, à deux siècles de distance, il est bien difficile, surtout pour moi, d'émettre une hypothèse sur les desseins du Grand-Orient et l'ambition secrète du général Dagobert. D'ailleurs, il serait vain de refaire l'Histoire avec des "si" et des "mais". Cependant, il serait souhaitable que le Grand-Orient et mêmes certaines vieilles familles ouvrent leurs archives pour la vérité historique de cette époque révolutionnaire, même au risque de remettre en cause beaucoup d'idées reçues depuis l'avènement des Carolingiens en 751, après la destitution du dernier roi mérovingien. Pourquoi ?

Nous avons vu que la branche aînée de la famille Dagobert, celle de Normandie, avait conservé le souvenir des Mérovingiens en prenant le nom du plus illustre d'entre eux, prétendant ainsi être de "royale origine". Dans une étude

consacrée à la noblesse rurale du Cotentin, Rodolphe de Mons de Carantilly écrivait dans le bulletin d'une société d'histoire :

*Avec la noblesse, on peut ranger les Dagobert ; ils ne sont pas d'ancienne noblesse comme ils le prétendent mais ils sont alliés aux meilleures familles du pays, possèdent fiefs et manoirs, exercent des offices militaires et vivent le plus noblement possible en se considérant un tout petit peu comme les derniers descendants de ce roi qui avait mis sa culotte à l'envers.*

C'est bien aussi ce que confirmait en 1969 la descendante directe du général Dagobert dans les "Notes et histoire" de la famille et elle ajoutait :

**- Les Dagobert au XVIIIe siècle -**

*A la fin du XVIIIe siècle, qui eut pu prévoir que ce nom de Dagobert, si vieux était sur le point de disparaître.*

*Les représentants mâles ne manquaient pas.*

*Chez Pierre et son épouse Marie Dansain, trois fils officiers.*

*Chez Gabriel et Elisabeth Campain, trois fils officiers.*

*Et cependant, le siècle ne sera pas encore arrivé à son terme que tous seront morts.*

*Et, ce seront les DERNIERS de leur nom...*

**- Signes -**

*Si je ne craignais le ridicule, je dirais :*

*Peut-être est-ce un signe ?*

*Peut-être, comme les Carolingiens, les Capétiens, les Valois, leur race, si vraiment elle remonte à Mérovée, s'éteint-elle aussi par trois frères.*

Curieusement, pas un mot pour les Bourbons dont la dynastie en ligne directe s'est elle aussi achevée par trois frères : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, les fameux rois maudits par Jacques de Molay, le Grand-Maître de l'Ordre des Templiers brûlé en 1314 par Philippe le Bel. Peut-être lui a-t'il semblé que le fait d'avoir voulu renverser les Bourbons avait porté malheur à son ancêtre devenu "roi sans-culotte" tout comme son lointain cousin François-Gilles, dont il connaissait très certainement l'existence à Nantes ne serait-ce que par le général Turreau.

Finalement, ce sera ce "cousin de l'An II" qui transmettra la tradition des Mérovingiens et celle du Roi-Perdu qui est également celle d'anciennes familles princières telle les Habsbourg, alliés aux Bourbons.

Nous avons vu dans les chapitres précédents que le général Dagobert avait, à la fois, été initié et initiateur des loges maçonniques du Languedoc-Roussillon suite à son mariage avec Jacqueline Pailhoux de Cascastel. La clé de l'énigme se trouvait donc bien dans le Razès et à Rennes-le-Château, dont l'histoire retrouvée à la fin du siècle dernier et jusqu'en 1917 par l'abbé Saunière a été relancée à partir de 1962 par Gérard de Sède puis par le **Cercle Saint-Dagobert II**, reconnu comme une association **en faveur du rétablissement de la monarchie, celle des descendants des ducs de Lorraine, c'est-à-dire les Habsbourg.**

Je n'en veux pour preuves que tous les ouvrages écrits à ce sujet dont l'un des plus intéressants est celui de Jean Markale, professeur de lettres et de philosophie, éminent spécialiste de l'histoire celtique, auteur de nombreux ouvrages faisant autorité en la matière.

Ce livre, "Histoire de la France secrète" sur Montségur et l'énigme cathare a été sélectionné par Bernard Pivot pour la "Bibliothèque Idéale". Il fait partie de 2401 titres répartis en 49 thèmes regroupant chacun 49 titres. Je ne crois pas que ce nombre ait été choisi par hasard car celui-ci, qui est le carré de sept, a la même signification ésotérique que le nombre quarante pour les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans : c'est le délai nécessaire à l'âme d'un mort pour qu'elle gagne définitivement sa nouvelle demeure. C'est l'accomplissement du voyage.

Est-ce à dire qu'après avoir lu les 2401 livres de la « Bibliothèque Idéale », l'esprit du lecteur aura gagné la nouvelle demeure de la Connaissance accomplissement du voyage au pays de la Recherche ?

Dans cette recherche, Jean Markale, essaye de répondre aux questions suivantes :

*Qui étaient les Cathares ? D'où venaient-ils ? Pourquoi s'étaient-ils rassemblés dans le Razès mystérieux non loin de Rennes-le-Château et de Quéribus au cœur d'une étrange région brûlée par le soleil ? Quel trésor cherchèrent-ils à sauver ? Quels furent leur véritable doctrine, leurs rapports avec l'Occitanie médiévale, avec les Templiers ? Pourquoi furent-ils si cruellement pourchassés ?*

Donc, ce livre s'appuyant sur une connaissance approfondie et une documentation étendue a conforté les conclusions auxquelles j'étais parvenu après des années de recherches sur l'étrange famille Dagobert de Normandie dont j'étais issu par une branche cadette, celle de Vitré.

En effet, il est bien vrai que pour tous les humains deux questions les hantent depuis leur naissance jusqu'à leur mort : d'où viennent-ils ? où vont-ils ? Depuis la nuit des temps, dans l'espoir de trouver une réponse, ils interrogèrent le ciel, les astres, les étoiles, la lune et le soleil, ce qui leur permit de se situer dans le temps et l'espace terrestre, de repérer les jours, les mois, les saisons, les années.

Puis, ils ont imaginé qu'un être immortel qu'ils ont nommé Dieu avait réglé tout ce beau mécanisme. Mais, ne pouvant l'interroger pour connaître la vérité, ils se sont donnés des intermédiaires pour répondre à leurs questions puis pour diriger leur conscience, leur enseigner le Bien et les garder du Mal car ils s'étaient bien vite aperçu que la vie terrestre était difficile à vivre ignorant la signification de leur existence et sa finalité.

En affirmant détenir les secrets de l'Être Immortel, ces intermédiaires devinrent des « initiés » aux yeux de leurs semblables et de ce fait ces privilégiés plus ou moins de bonne foi ont pris conscience de leur supériorité intellectuelle. Dès lors, la tentation était grande de profiter de cette situation exceptionnelle pour exploiter la multitude des profanes et même pour l'opprimer afin de vivre une existence meilleure : ce n'étaient eux aussi que de simples mortels mais par leur Savoir ils détenaient le Pouvoir pour eux-mêmes. **Ils devinrent des tyrans.**

L'esprit du Mal triompha donc sur une Terre qui aurait dû être un paradis selon la volonté de ce Dieu que les « initiés » seuls avaient pu interroger. Et, non seulement l'esprit du Mal triompha mais encore il culpabilisa les Hommes en les accusant du péché originel parce qu'ils avaient voulu connaître la Vérité !

Le mythe du paradis perdu de la Bible laissait malgré tout place à l'Espérance : un Messie viendrait un jour sauver le Monde. Les Anciens étaient

beaucoup plus pessimistes qui divisaient l'histoire du Monde en quatre périodes :

- L'âge d'**Or**, sous le règne de Saturne, ère d'innocence, de bonheur, d'abondance sans travail.
- L'âge d'**Argent**, sous le règne de Jupiter, qui marqua un degré de moins par rapport à l'état précédent.
- L'âge d'**Airain** où l'injustice, la rapine, les guerres envahirent le Monde.
- L'âge de **Fer**, enfin, où la nature devint avare de ses dons et l'homme de plus en plus méchant. Mais, l'angoisse humaine devant les mystères de la Vie et de la Mort ne resta pas muette et comme interdite ; elle fut capable de s'élaborer psychologiquement, sociologiquement, capable aussi de se symboliser autrement dit de se projeter dans des figurations d'origines de fins, de moyens ou de conditions, par conviction ou par illusion et parfois par ruse afin d'en être allégée, soulagée, finalement rassurée.

C'est pourquoi l'existence des mythes et des mythologies est attestée dans toutes les sociétés et sont en définitive des histoires d'ancêtres et de rois communiquant avec Dieu. Ces mythes furent reconnus pour vrais par les sociétés qui les transmirent de génération en génération comme un bien de famille.

Mais, les différents peuples qui avaient élaborés ces mythes ont fini par se rencontrer et échanger leurs croyances et leurs histoires non sans difficultés d'ailleurs, chaque peuple étant persuadé de détenir la seule Vérité. C'est pourquoi, on peut de nos jours parler d'une civilisation judéo-chrétienne plus que gréco-latine en ce qui concerne une grande partie de l'humanité. En effet, le simple fait qu'un même calendrier soit adopté officiellement par tous les pays du monde montre bien la nécessité d'harmoniser les vieilles croyances devenues les fondements d'une philosophie universelle à la recherche de la Connaissance.

En ce sens, la France du Siècle des Lumières, grâce à la Révolution, a donné une impulsion considérable à la civilisation en promulguant les Droits de l'Homme même si, malheureusement, tant d'efforts restent à faire pour leur application effective aussi dans notre pays.

Malgré cela, ces anciennes croyances, ces vieux mythes gardent toujours leur fascination car les peuples restent toujours à la recherche de l'âge d'Or sous le gouvernement d'un roi juste et bon, un Grand Monarque qui régnera un jour sur toute la Terre pour le plus grand bien de l'humanité : royaume de l'utopie assurément !

Salomon, roi légendaire d'Israël, eut cette réputation de bonté et de justice et l'on a vu de quelle manière il fut dépossédé de son trône par le démon Asmodée faisant de Salomon un roi-perdu.

Cette légende du roi-perdu fut reprise au Moyen-Age dans les romans de la Table Ronde qui racontent les exploits du roi Arthur et de ses douze chevaliers à la quête du Graal, symbole de cette soif de justice et de vérité qu'ont tous les humains.

Le roi Arthur était censé régner au VI<sup>e</sup> siècle à la même époque que les Mérovingiens et il est frappant de constater que la légende lui donne les mêmes

origines qu'à la première dynastie des rois de France : l'ancêtre d'Arthur, Enée avait participé à la guerre de Troie d'où il fut chassé après la prise de la ville par les Grecs. Alors, il fonda la nation romaine et son petit-fils Brutus endura à son tour les souffrances de l'exil. La déesse Artémis lui fit la prédiction suivante :

*Vogue vers le soleil couchant, Brutus. Lorsque tu auras dépassé le lointain pays des Gaules, tu apercevras une île. Sur cette île, tes descendants bâtiront une nouvelle Troie que le monde entier regardera avec estime et respect.*

Ce n'est qu'à la Renaissance que des poètes comme Lemaire de Belges et Ronsard, reprendront cette tradition orale plus qu'écrite qui voulait que les Francs aient été en Pannonie y fondant une capitale, Sicambre, après avoir quitté Troie avec 12.000 guerriers commandés par Priam et Anthéonor. Ces Troyens, alliés aux Romains, prirent alors le nom de Francs, signifiant « vaillants ».

Plus tard, d'autres légendes affirmeront qu'après la chute de Troie, il y eut une division entre les fugitifs. Francus, fils d'Hector, s'en fut vers la Sicile appelée Sicane puis vers Rome où avec les siens ils fondèrent le collège des Douze Saliens. C'étaient ces Troyens devenus Sicambres et Saliens à l'avènement de la dynastie mérovingienne, qui seraient venus de Palestine lorsque la tribu de Benjamin fut condamnée par Israël à s'exiler vers 1500 avant Jésus-Christ.

Ces légendes de rois perdus faisaient bien sûr partie de la tradition familiale des Dagobert normands dont était issu le général Franc-maçon et révolutionnaire. Elles coïncidaient parfaitement avec le symbolisme du Grand-Orient avec les légendes entourant le règne de Salomon et ceci d'autant mieux que le roi Dagobert lui-même fut à maintes reprises comparé à ce roi d'Israël pour sa magnificence et ses mœurs.

D'ailleurs, d'une manière générale toutes les vieilles familles qu'elles soient royales, princières, de grande noblesse ou même de petite, toutes les vieilles familles françaises se sont toujours enorgueillies d'un ancêtre exceptionnel et lorsqu'elles ne pouvaient en trouver un d'une manière indiscutable, elles se sont arrangées pour descendre d'un personnage historique dont l'origine était mythique ou légendaire. C'est le duc de Castries qui écrivait dans son "Histoire de France, des origines à 1790" :

*... Toutefois, s'il continue à être bien vu d'avoir eu des aïeux aux croisades, personne encore n'a encore fait figurer dans la galerie de ses vanités le portrait peu flatteur de l'homme de Cro-Magnon.*

Jules César prétendait aussi, tout comme le roi Arthur, descendre de ce fameux troyen Enée et par conséquent de la déesse Vénus. De même, les Plantagenêt affirmaient avoir pour ancêtre le même roi Arthur !

Ainsi, la généalogie telle qu'elle a été conçue traditionnellement par la Bible (l'arbre de Jessé) donne à ceux qui s'y intéressent une idée peut être fautive de leur personnalité en leur faisant prendre en compte les "valeurs" de leurs ancêtres et en suscitant un fameux élitisme voire une prédestination ...

Jean Guitton, philosophe, théologien, écrivain, a tout à fait raison lorsqu'il écrivait récemment à ce propos :

*Il faut la remplacer à notre époque par une généalogie d'un autre genre qui permette de retrouver les ancêtres inconnus, quelle que soit leur condition sociale. Par conséquent, on pourrait renoncer à cette affaire qu'on appelle la noblesse pour retrouver l'équivalent à travers le peuple. Dans une société démocratique comme la nôtre, je ne crois pas que ce soit un avantage d'avoir un ancêtre illustre dont la généalogie nous fasse faire la connaissance. Mais, il y a une nouvelle généalogie, c'est la généalogie du pauvre, même si les recherches sont alors difficiles. Je crois que pour rénover la généalogie, il faut la "dénobiliser" et la rattacher au côté populaire, à la racine de toutes les noblesses qui est vraiment dans le peuple :*

*Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux.*

... Ecœurée par l'ingratitude de la Convention après la mort de son mari, Madame Dagobert ne voulut plus entendre parler de l'origine royale de cette famille. C'est pourquoi, sollicitée par un officier nantais, Angebault, pour l'héberger en 1814, elle l'éconduit sèchement ce qui fit écrire à celui-ci dans son journal que *"pour une veuve de général, Madame Dagobert n'était pas aimable" !*

Ce n'est que bien plus tard, un siècle après, que l'une de ses descendantes, Madame Destors née Hayaux du Tilly écrira les "Notes et Histoire de la famille Dagobert" et rapportera cette tradition qui voulait que cette famille descende des Mérovingiens.

Restait à retrouver l'origine de cette légende familiale transmise de génération en génération depuis la déchéance du dernier Mérovingien par Pépin le Bref à l'instigation du pape Zacharie.

## Chapitre deux

### Les rois chevelus

---

Selon Grégoire de Tours, les Mérovingiens, rois des Francs saliens appartenaient "à la première et, pour ainsi dire à la plus noble famille de leur race". Grégoire de Tours les nomme aussi les "reges criniti" autrement dit les rois chevelus ce qu'Eguinhard avait confirmé lorsqu'il écrivit : *Pourvu d'une chevelure abondante, la barbe longue, il prenait place sur le trône et figurait le souverain.*

Les rois francs tenaient tant à leur chevelure qu'ils la gardaient intacte toute leur vie et il n'est pas douteux que cette coutume était fort ancienne, des temps bibliques. Par exemple, l'ange de l'Annonciation de Sanson dit à la future mère :

*Tu vas concevoir et enfanter un fils. Le rasoir ne passera pas sur sa tête car il sera nazir de Dieu dès le sein de sa mère. (Juges, XIII,5)*

Pareillement, Anne la futur mère de Samuel prie en ces termes pour avoir un fils qui sera le précepteur de la royauté :

*Si tu voulais me donner un petit d'homme alors je le donnerai à Yaveh pour toute sa vie et le rasoir ne passera pas sur sa tête. (Samuel I, 1-11).*

Ainsi, cette coutume d'origine hébraïque fait-elle écho à l'origine des Francs, descendants de la tribu de Benjamin et elle ne manque pas de susciter l'étonnement des historiens tel Marc Bloch dans les "Rois thaumaturges" :

La longue chevelure qui formait l'attribut traditionnel de la dynastie franque avait certainement été à l'origine un symbole d'ordre surnaturel conçu comme le siège d'un pouvoir merveilleux que l'on reconnaissait au fils de la race élue. On continuera jusqu'au bout à lui donner une valeur magique.

De même Godefroy Kurth écrivait dans son livre "Clovis" :

*Tandis que les guerriers de la nation se rasaient le derrière de la tête, les rois portaient leur chevelure intacte qui retombait sur leurs épaules en longues boucles. Revêtus de ce diadème naturel comme le lion de sa crinière, tous les Mérovingiens ont gardé jusqu'à l'extinction de leur dynastie ce glorieux insigne de la royauté. Plus fidèle qu'une couronne, la chevelure royale reste attachée à la tête sanglante du prince tombé sur le champ de bataille et jusque dans l'horreur du tombeau elle sert à désigner son cadavre décomposé au respect et à la douleur des fidèles. Se transmettant avec le sang de génération en génération, l'intégrité de la crinière était une des marques extérieures qui distinguaient le roi. Il ne pouvait la perdre sans perdre par là le droit de régner. Tondre le roi équivalait à le déposer.*

Mais la chevelure n'était pas le seul symbole des rois mérovingiens qui

régnèrent d'abord sur les Saliens avant de régner sur la Gaule romaine. Tout d'abord, ils avaient pris ce nom, non pas du mot "Sal", sel, mais du latin "salius", de "salire", sauter, en mémoire du collège des Saliens qu'ils avaient institué lors de leur migration en Italie avant de rejoindre les Sicambres au bord de la mer du Nord, dans la région de l'Over-Yssel où le Salland a conservé son nom : pays des Saliens.

Les Saliens, membres de ce Collège, passaient pour avoir été choisis par Numa afin de garder les boucliers sacrés suspendus dans le temple de Mars dans le Palatin. Le roi Numa, second roi de Rome (714-671 avant J.C.) auquel on attribuait un esprit pacifique fut connu pour avoir organisé la cité. Son nom, du grec Nomos, loi symbolise cette période et l'une des salles de l'ancien Conseil d'Etat au Louvre est décorée d'une peinture représentant Numa donnant les lois aux Romains.

Numa qui prétendait recevoir les conseils de la nymphe Egerie disait aussi que le bouclier Ancile était tombé du ciel et que de celui-ci dépendait le sort de Rome. Afin de cacher ce bouclier aux recherches des ennemis, Numa en fit faire onze autres, absolument semblables dont il confia la garde aux Saliens, des fonctionnaires en quelque sorte. Il n'est donc pas surprenant que, dans la Gaule entièrement romanisée, les premiers rois mérovingiens se considéraient encore comme des fonctionnaires de l'Empire, comme au temps de Numa. Aux colonies militaires où se recrutaient les légions gauloises, les Francs saliens substituèrent les terres "létiques", les lètes étant des Germains accueillis par l'Empire sur ses frontières avec obligation de les défendre contre les invasions barbares. Les lètes deviendront les leudes, grands seigneurs francs d'où sortira la famille Pépin de Landen dans le Brabant.

Les rois francs convoquaient leurs guerriers au champ de Mars, tout comme les Saliens autrefois gardaient les boucliers suspendus dans le temple de Mars.

Peut-on s'étonner si les rois francs, lors de la cérémonie d'installation dans leurs pouvoirs étaient portés sur un "bouclier", un "pavois" lorsqu'on sait que ce nom est tiré de l'italien "pavese" du nom de la ville de Pavie où se fabriquaient originellement ces grands boucliers ? De là l'expression "*élever sur le pavois*" pour signifier exalter, mettre au premier rang, élever à la dignité suprême ...

Mais, il y avait aussi une autre raison pour les Francs et leurs rois de prendre ce nom de Saliens car les emblèmes d'un peuple, d'une tribu, d'une caste ou d'une famille plongent leurs racines bien loin dans l'histoire et la légende. Par là, ces emblèmes, ou plutôt ces symboles révèlent aux initiés le fond de vérité et jettent une précieuse lumière sur les origines de ceux qui les arborent.

Sur l'une des tapisseries qui représentent la bataille de Tolbiac, on peut voir Clovis portant sur sa cuirasse un vêtement parsemé de crapauds noirs. De même, dans une "Histoire des Francs" éditée au XVIe siècle aux Pays-Bas, cet ouvrage porte en frontispice un écu d'azur chargé de trois crapauds d'or. Nostradamus aussi, dans les "Centuries" désigne les Mérovingiens sous le nom de crapauds.

Alors, sans aller chercher beaucoup d'explications sur le choix de cet animal objet de répulsion, on peut se souvenir que les Saliens avaient tiré leur nom du latin "salire" c'est-à-dire sauter ... comme un crapaud ! Or, cet animal était aussi l'emblème de la déesse Sangaria, patronne de la Phrygie dont le nom peut se traduire par la folle du logis, l'imagination. Et, le nom grec de l'imagination fait écho

à celui du crapaud dans la même langue = phryné. Importé de Grèce en Italie, la déesse phrygienne devint par assonance Ferronia figurée par un crapaud qui présidait aux Saturnales et qui survécut au Moyen-Age sous les traits burlesques de la "Mère folle". Ajoutons que les Saliens du roi Numa étaient coiffés d'un bonnet phrygien qui deviendra sous la Révolution symbole de liberté.

Toujours est-il qu'en Occident, le crapaud devint un symbole royal et solaire antérieurement à la fleur de lys : c'est pourquoi, il figure sur l'étendard de Clovis d'autant plus que ce nom fait écho à Méroueg (Mérovée) l'ancêtre éponyme des Mérovingiens. Ce batracien était en effet l'objet d'une légende illustrée par Andersen dans le conte "La fille du Roi de la Mer" car l'on croyait autrefois que les crapauds gardaient dans leur tête un talisman précieux pour obtenir le bonheur sur la terre = la crapaudine, pierre de couleur ivoirine. Et l'origine de cette "crapaudine" offre d'autant plus d'intérêt qu'elle se rapporte à la dent pétrifiée d'un poisson de la famille des percidés appelé loup marin" et plus connu sous le nom de "mérrou".

Ainsi, la boucle est bouclée : du loup benjaminite en passant par le crapaud, la dynastie mérovingienne sut mieux qu'une autre faire parler les symboles, ce qu'elle continuera à faire au cours des trois cent cinquante années du règne de ses souverains puisque c'est de Mérovée qu'elle tirera son nom.

Mérovée, roi des Francs saliens (448-458) ou Mérowig ou Mérowech qui a donné son nom à la première dynastie des rois de France n'est guère connu que par sa participation à la victoire que le général romain Aetius remporta sur Attila dans les Champs Catalauniques en 451. On raconte, dit un chroniqueur du VII<sup>e</sup> siècle, que Clodion le Chevelu, roi salien qui le précéda, résidait avec sa femme sur le bord de la mer durant la saison d'été. Or, tandis que celle-ci était aller se baigner à midi dans la mer, une bête de Neptune semblable à un minotaure se jeta sur elle. Comme dans la suite elle était devenue enceinte, soit de la bête, soit de son mari, elle enfanta d'un fils Mérovée, autrement dit "loup marin", mérrou.

D'autres étymologies sont aussi proposées : de merovecho-s, "illustre guerrier", meerwig, "puissant sur mer ou merweg" chemin du Mérrou, montagne mythique de l'Inde védique, soutien du ciel et centre des sept continents, des sept océans concentriques qui constituent le monde terrestre.

Quoiqu'il en soit, la mer est bien le symbole de la dynamique de la vie. Tout sort de la mer et tout y retourne ; lieu de naissance, de transformation et de renaissance : la migration des Francs s'arrête sur la mer d'où ils resurgissent par Mérovée, par les Mérovingiens.

Nous abordons ainsi de cette manière l'histoire d'une famille qui a, par son peuple les Francs, donné le nom de notre patrie et qu'une conquête aussi rapide qu'inattendue a rendu maître en moins de trente ans de ce qui était la plus grande partie de la Gaule. La petite nation des Francs Saliens nous est apparue pour la première fois en 358 vers les embouchures du Rhin et de la Meuse. Ces Saliens résidaient alors en Toxandrie en qualité de sujets de l'Empire, c'est-à-dire de fédérés, fonctionnaires des Romains comme on l'a déjà vu.

Ils ont ensuite progressé malgré les obstacles qu'ils rencontrèrent sur leur route, obstacles naturels comme la forêt Charbonnière, obstacles humains comme les fortifications élevées par les Saxons sur la côte du Boulonnais et ils ont fondé un premier royaume dont le centre était Théroouanne.

Leurs premiers rois firent leur entrée dans l'Histoire de France au début du Ve siècle par Pharamond, chef légendaire dont le nom signifiait, protecteur du clan, de la famille. Personnage purement imaginaire pour certains historiens, on ne peut nier l'existence de son fil supposé, Clodion le Chevelu, roi des Francs-Saliens de 428 à 448, père probable de Mérovée. C'est avec Clodion que commence la fortune de la dynastie mérovingienne et la première légende relative au roi-perdu : Auberon, son fils aîné ayant été frustré de la couronne par Mérovée, il s'en alla vivre en sauvage dans une forêt. C'est là qu'un soir, épuisé de fatigue, il s'endormit au pied d'un cromlech dont sept pierres étaient encore debout. Dans un rêve, il vit Jupiter et Mars qui lui promirent que ses descendants recouvreraient un jour le trône perdu ...

De Tournai, Clodion s'avança sur Cambrai puis atteignit la Somme où il se maintint après avoir été repoussée à Héléna, (Helesme) par Aetius en 430. Il mourut en 448.

C'est trois ans après la mort de Clodion, en 451, qu'Aetius fit alliance avec Mérovée et Théodoric 1<sup>er</sup> pour écraser Attila aux Champs Catalauniques le 20 juin 451 entre Troyes et Chalons-sur-Marne. Théodoric était roi des Wisigoths, petit-fils du grand Alaric et successeur de Wallia, roi des Wisigoths de Toulouse. Il s'était attaqué à l'empire d'Occident mais fut défait par Aetius sans doute aidé par Clodion au titre de fédéré de l'Empire Romain. Plus heureux contre Litorius, il traita avec l'Empire en 439 et joignit ses forces à celles d'Aetius pour arrêter l'invasion des Huns. Il trouva la mort dans la bataille.

L'armée d'Attila était soutenue, quant à elle par des Germains occidentaux comme les Thuringiens, les Burgondes et les Francs rhénans que l'on appellera Francs ripuaires. Aussi, peut-on dire que cette bataille fut aussi la première d'une longue série de conflits qui opposeront Francs Saliens et Francs Ripuaires jusqu'à la chute des Mérovingiens au profit d'une famille qui devait fonder la seconde dynastie des rois de Francs, celle des Carolingiens.

Des légendes enveloppent celui que l'on considère comme le fils de Mérovée, mort en 458. Son nom était Childéric 1<sup>er</sup>. Il naquit vers 436 et régna jusqu'à sa mort en 481

Sous son règne, la progression des Francs Saliens marqua un temps d'arrêt car Childéric si nous en croyons encore une fois la légende avait mauvaise réputation. Ses guerriers lui reprochaient de déshonorer leurs filles ! Ils l'exilèrent donc pour ce motif et choisirent comme roi le maître de la milice de l'Empire, le Gallo-romain Egidius. Mais regrettant leur sévérité à l'égard de Childéric, ils rappelèrent celui-ci qu'ils hissèrent à nouveau sur le pavois. Cette histoire légendaire n'est pas sans rappeler les remords des tribus d'Israël à l'égard de Benjamin qu'elles avaient forcé à l'exil deux mille ans auparavant.

Childéric ne se fit pas prier et celui dont le nom signifiait "puissant au combat" rentra dans son pays accompagné de la femme du roi de Thuringe dont il avait conquis les faveurs durant son exil : Basine. Celle-ci en effet, abandonna son mari pour ne pas quitter Childéric qui, plein de joie l'épousa avec empressement. Ils eurent plusieurs enfants dont un fils qui fut appelé Clovis et le prestige prodigieux de ce dernier venait sans doute que ses parents étaient tous deux de sang royal.

Le 22 mai 1653, un terrassier du nom d'Adrien Quinquin participant aux

travaux de restauration dans l'église Sainte-Brice à Tournai mit à jour le tombeau de Childéric 1<sup>er</sup>. Exceptionnel par sa richesse le mobilier funéraire qui fut découvert dans cette tombe l'était aussi par sa datation très précise. Mais le plus important constat de cette découverte reste celui des influences artistiques révélées par le mobilier funéraire et ses constituants qui apportaient la preuve de l'influence orientale sur la fabrication et la décoration : la tombe de Childéric révéla la migration et l'origine probable des Francs, peuple venu d'Orient aussi bien par la Grèce et le Danube que par l'Italie en passant par la Sicile, voies naturelles de populations en quête d'un paradis perdu ou d'une Terre promise ...

Parmi le "trésor de Childéric" dont Jean-Jacques Chiflet avait fait une description précise avec vingt sept planches gravées, il y avait des abeilles d'or aux ailes de grenat, munies d'agrafes qui ornaient le manteau royal ainsi qu'une boule de cristal d'un pouce et demi de diamètre. L'abeille symbole de l'âme est identifiée à Demeter dans la religion grecque. Elle représente les prêtresses du Temple, les Pythonisses, les âmes pures des initiés, l'esprit, la parole ; elle purifie par le feu et elle nourrit par le miel, elle brûle par son dard et illumine par son éclat. Sur le plan social, elle symbolise le maître de l'ordre et de la prospérité, roi ou empereur, non moins que l'ardeur belliqueuse et le courage. Elle s'apparente aux héros civilisateurs qui établissent l'harmonie par la sagesse et par le glaive, tout comme l'avait fait le roi Salomon. Quant à la boule de cristal, les anciennes légendes prétendent que le fils de Mérovée fut initié par sa femme Basine aux sciences occultes car elle savait prédire l'avenir. Ce mode de divination pratiqué depuis la plus haute antiquité avait permis à Childéric de connaître la destinée tumultueuse de sa race et c'est aussi de cette manière que, bien plus tard Cagliostro fit voir à la reine Marie-Antoinette l'image tragique de la guillotine ...

Quant à l'abeille qui ornait le royal manteau rouge de Childéric, un seul souverain l'empruntera aussi pour emblème : Napoléon Premier.

Avec la mort de Childéric en 481 s'achèvera le règne des rois païens au sens qu'avait voulu leur donner l'église catholique après la disparition de la dynastie en 751. En effet, à partir de Clovis, les Mérovingiens seront des rois chrétiens qui protégeront l'église gallicane, celle des évêques, des abbayes et des moines.

Selon Grégoire de Tours, Clovis succéda à son père à l'âge de quinze ans conformément à la Loi Salique qui donnait la majorité à douze ans. On ignore tout de son enfance et de son adolescence. Né en 466, il mourut à l'âge de quarante-cinq ans seulement, le 27 novembre 511. Son nom Clovis est une forme moderne de Chlod ou Lhod "gloire" et wig "bataille". De là, le latin Ludovicus, l'allemand Ludwig, l'anglais Lewis et le français Louis. Clovis et Louis sont donc un seul et même nom, de même que Clodion venant de la même racine germanique Chlod ou Lhod.

On peut donc supposer que ce nom lui fut donné en mémoire de son grand-père Clodion le Chevelu ; aussi, n'y a-t'il pas de raison valable pour que la série des rois nommés Louis commence seulement avec le Carolingien Louis le Pieux et non par ses prédécesseurs mérovingiens.

La première tâche entreprise par le jeune Clovis fut de reprendre la progression des Francs Saliens et, malgré la déposition en 476 du dernier empereur d'occident, il y avait encore dans le Nord de la Gaule un général romain Syagrius qui, avec une petite armée continuait à représenter l'Empire à Soissons où il résidait. En 486, Clovis avec l'aide de l'un de ses parents, Régnier, vint à bout de la

résistance de Syagrius qui chercha asile à Toulouse chez Alaric II, roi des Wisigoths. Or, ce prince livra le malheureux romain à Clovis qui le fit exécuter après s'être emparé de son royaume.

*Chaque jour, écrit Grégoire de Tours, Dieu courbait ses ennemis sous sa main et étendait son royaume, parce qu'il allait le cœur droit devant lui et faisait ce qui est agréable à ses yeux.*

La carrière fulgurante de Clovis avait donc provoqué une admiration sans réserve chez les hommes de son temps : c'était le "rex francorum" que le pieux évêque de Tours appellera aussi le nouveau Constantin.

Par sa victoire sur Syagrius, il s'était d'abord rendu maître du Nord de la Gaule, de la Somme à la Meuse. Les dix années suivantes restent les plus obscures de son règne, car bizarrement, au lieu de poursuivre sa marche vers le Midi, il jugea prudent de se protéger à l'Est. D'autres nations germaniques s'étaient en effet établies le long du Rhin en rivales dangereuses. Clovis commença donc par soumettre les Thuringiens du Bas-Rhin et vaincre les Alamans en remportant sur ce peuple une victoire restée célèbre, celle de Tolbiac que Grégoire de Tours situa dans la quinzième année de son règne, en 496.

Bataille résultant de rivalités d'influence entre deux peuples que commandaient des rois également ambitieux. La victoire fut chèrement disputée au point que Clovis douta du succès et forma un vœu en invoquant le dieu des chrétiens et en promettant de se convertir si la victoire lui était accordée :

*Comme il disait ces mots, ajoute Grégoire de Tours, les Alamans tournèrent le dos et commencèrent à fuir. Voyant leur roi tué, ils se rendirent à Clovis en disant : ne laisse pas périr notre peuple, de grâce. Nous t'appartenons désormais.*

Tenant parole, Clovis qui était resté païen malgré les adjurations de Clotilde, décida de se faire baptiser par l'Évêque de Reims, Rémi, bien qu'il craignait de voir son peuple se révolter si lui-même abandonnait les dieux de la nation franque. Sa crainte fut vite dissipée puisque tous les siens, d'après Grégoire de Tours, le suivirent dans sa conversion :

*Nous rejetons les dieux-mortels, ô ! pieux roi et nous sommes prêts à adorer le vrai dieu que prêche Rémi.*

L'histoire des Francs a fait la description du baptême de Clovis, de sa sœur Alboflède et de trois mille hommes de son armée qui se convertirent à sa suite. Cette cérémonie eut lieu un jour de Noël à Reims dont l'église fondée au II<sup>e</sup> siècle était l'une des plus anciennes du nord de notre pays. Toute la cité fut décorée pour cet événement, les places furent couvertes de tentures de couleurs et les églises de courtines blanches. Le roi Clovis fut le premier à recevoir le baptême du prélat, sacrement qui fut administré selon le rite en usage depuis Saint-Jean-Baptiste dans la vaste piscine d'un baptistère.

Avec la fameuse et énigmatique interpellation de Clovis par l'évêque, ce baptême a frappé les contemporains et les historiens. On conserve une épître de Saint-Avit, évêque de Vienne, où ce prélat, l'un des meilleurs lettrés de l'époque, adresse ses félicitations à Clovis qui l'avait informé de sa conversion par un message spécial.

L'église de Reims, théâtre de cet événement exceptionnel, a donc vu grandir son prestige ainsi que celui de son évêque. Plus tard, les rois de France jusqu'à Charles X seront sacrés à Reims en souvenir du premier d'entre eux créant ainsi une confusion entre le baptême et le sacre dans l'esprit des Français. Or, nous verrons que les rois de la dynastie mérovingienne succédant à Clovis n'ont jamais été sacrés, cette institution ayant été créée par le Pape, évêque de Rome, beaucoup plus tard à l'avènement des Carolingiens.

Toutefois, en devenant chrétien "orthodoxe" alors que tous les autres rois d'Occident étaient en grande partie ariens, Clovis avait réussi à capter la confiance de l'épiscopat de la Gaule, seule puissance influente et il en tira profit lorsqu'il se décida à descendre vers le Midi pour conquérir le royaume des Wisigoths.

Les historiens ne se sont guère intéressés à l'occupation de la Neustrie par Clovis, c'est-à-dire à la région qui s'étendait entre Seine et Loire à l'ouest de Paris. Elle avait été faite pacifiquement avec l'accord des évêques qui, dans beaucoup de villes étaient aussi "défenseur de la cité", magistrature créée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle (368) par l'empereur Valentinien. Ce double pouvoir en faisait les maîtres des villes qu'ils administraient ce qui facilita l'adhésion de cette région au règne des Francs, les Mérovingiens.

Le récit du baptême de Clovis est donc suivi, chez Grégoire de Tours, par celui de la campagne contre les Burgondes entreprise à l'instigation de Godegisèle, roi de Genève, opposé à son frère Gondebaud, roi des Burgondes. Ce premier fit secrètement appel à Clovis et Gondebaud fut battu près de Dijon par les deux alliés. Tandis que Godegisèle prenait Vienne, Gondebaud se réfugia à l'abri des remparts d'Avignon dont Clovis commença le siège. Gondebaud proposa à Clovis de lever le siège en échange d'un tribut annuel, ce qu'il accepta. Mais la clause ne fut pas longtemps respectée et Gondebaud s'empressa de s'emparer de Vienne où il tua Godegisèle puis, toujours selon Grégoire de Tours :

*Gondebaud rétablit sous sa domination toute la région qui est maintenant appelée la Bourgogne (502) et il édicta pour les Burgondes des lois plus douces (Loi Gombette) afin qu'il n'opprimât pas les Romains.*

Il est donc évident que Clovis ménagea Gondebaud parce qu'il jugeait son appui ou du moins sa neutralité nécessaire pour lutter contre les Wisigoths qui représentaient pour lui l'obstacle le plus sérieux à l'extension du royaume des Francs.

A l'appel de Zénon, empereur d'Orient, le roi des Ostrogoths, Théodoric, avait abattu, en 493, le démolisseur de l'empire d'Occident, Odoacre, et fondé dans la péninsule un royaume gothique :

*Ce sont les rois des Goths qui occupent Rome et l'Italie*, écrivit un contemporain des premiers Mérovingiens, le comte Marcellin. Jusqu'au début du VI<sup>e</sup> siècle subsistait donc le rêve d'un empire goth qui succéderait à l'empire romain d'Occident qui venait de s'effondrer. Des lettres de Théodoric le Grand révèlent les ambitions de ce roi ostrogoth, époux d'Alboflède, sœur de Clovis, fondateur d'un état italien. Il avait donné sa fille Tendegothie en mariage au jeune roi wisigoth Alaric II inaugurant ainsi une politique matrimoniale qui aura au Moyen-Age et dans les temps modernes de nombreux initiateurs dans les grandes familles et même les moins grandes, petite noblesse ou bourgeoisie par la suite.

Malheureusement pour eux, la plupart des Goths étaient ariens ayant adhéré à la doctrine d'Arius, un prêtre d'Alexandrie qui prêcha sur la Sainte-Trinité. Ces doctrines, plus philosophiques que religieuses, étaient en réaction contre les théories du II<sup>e</sup> siècle visant à confondre les personnes du Père et du Fils au sein de la Trinité : héritier des courants de pensée de Paul, de Samosate et d'Origène ainsi que des théories néo-platoniciennes, Arius niait l'égalité et la confusion des *Trois* personnes divines affirmant que le *Fils* était subordonné et postérieur au *Père* ce qui pour le commun des mortels apparaît comme une évidence toute simple .....

Mais, par le Concile de Nicée, convoqué par Constantin le Grand en 325 fut aussitôt dénoncé ce monothéisme rigoureux. Pourtant, ce n'est qu'en 381, au concile de Constantinople qu'une formulation officielle du dogme de la Trinité mit fin à plusieurs décennies de débats théologiques acharnés ...

L'hérésie arienne, hérésie au regard du pape, connut malgré tout une progression spectaculaire chez les germaniques et les wisigoths par leur apôtre "national" Ulfila devenu disciple d'Arius à l'issue d'un séjour à Constantinople.

Ce choix pour l'arianisme nous semble dû au goût des peuples germaniques pour un monothéisme strict et mieux perçu avec une liturgie dispensée en langue vulgaire par Ulfila qui traduisit la Bible en gothique après avoir doté cette langue d'une écriture inspirée de l'alphabet grec.

Aussi, les heurts furent-ils inévitables entre la minorité germanique arienne détenant le pouvoir et la majorité chrétienne et "romaine". La coexistence ne posa pas trop de problèmes en Burgondie et en Italie ostrogothique puis Lombarde mais ce ne fut pas le cas chez les Wisigoths de Toulouse, puis d'Espagne.

Donc, la popularité croissante de Clovis auprès des Gallo-romains qui désiraient ardemment avoir les Francs comme maîtres, effraya le roi Alaric II qui demanda une entrevue avec le roi des Francs dans une île de la Loire près d'Amboise, puis, pour tenter de se concilier les sympathies des gallo-romains, publia un "code", le Bréviaire d'Alaric pour ses sujets qui suivaient la loi romaine et celle de l'épiscopat favorable à Clovis en réunissant un concile d'évêque à Agde.

Efforts tardifs et vains : quelque temps après, Clovis partait en guerre contre Alaric II et cette campagne en 507 a, pour Grégoire de Tour, les allures d'une croisade avant l'heure remportée avec l'aide de Dieu par une série de miracles :

*Quand Clovis fut arrivé avec son armée au bord de la rivière de la Vienne, il ignorait complètement en quel endroit il devait la traverser car elle avait grossi à la suite de pluies débordantes. Pendant la nuit, il pria le Seigneur de daigner lui montrer un gué qui lui permit de donner corps à son projet et, quand le matin fut venu, une biche d'une grandeur extraordinaire entra dans le fleuve devant l'armée par la volonté de Dieu et, tandis qu'elle passait à gué, la troupe reconnut l'endroit où la Vienne pourrait être franchie. Après être arrivé à Poitiers tandis que le roi reposait sous sa tente, il vit un phare allumé qui sortait de la basilique Saint-Hilaire et qui semblait venir sur lui comme pour indiquer qu'avec l'aide, la lumière du Saint confesseur Hilaire, il battrait plus aisément les armées hérétiques.*

La bataille décisive eut lieu dans la plaine de Vouillé près de Poitiers, Clovis la gagna avec l'aide de Dieu et les Goths lâchèrent pied comme c'est leur habitude, ajouta Grégoire de Tours. Alaric II avait trouvé la mort dans cette mêlée et

Clovis s'empara de la plus grande partie de son royaume n'ayant pu venir à bout de Carcassonne, en 508 et par conséquent ne put s'emparer du fameux trésor de Jérusalem ce que l'on a déjà vu dans la première partie de cet ouvrage.

Après avoir investi Narbonne, Clovis remonta vers le Nord par Saintes et Angoulême, puis s'arrêta à Tours où le tombeau de Saint-Martin était un lieu de pèlerinage très vénéré. Donc, cette "croisade" contre les Wisigoths ariens était sans doute motivée par le désir de réunir toute la Gaule, mais il n'est pas impossible que le projet soit aussi de récupérer ce trésor, objet de tant de convoitise depuis la destruction du Temple de Jérusalem par les Romains.

Des ambassadeurs de l'empereur d'Orient, Anastase, l'attendait près du sanctuaire pour lui remettre le diplôme du consulat et Clovis revêtit dans la basilique la tunique de pourpre et la chlamyde ; sur sa tête fut posé un diadème et à partir de ce jour Clovis fut appelé *Consul et Auguste*. Paré de ces insignes, le roi monta à cheval et jeta à travers la cité de l'or et de l'argent au peuple qui l'acclamait tel un roi de l'Antiquité.

Après cette visite triomphale à Tours, Clovis se rendit à Paris pour y établir le siège de son royaume ; la portée de ce geste sera immense même si les Carolingiens plus tard abandonneront cette capitale qui retrouvera son prestige avec les Capétiens. Une coutume déjà ancienne justifiait ce choix il est vrai, mais Clovis ne s'est pas contenté de renouer avec elle : il a fait de Paris une ville sainte en faisant construire la basilique Sainte-Geneviève destinée à recevoir ses restes et ceux de la reine Clotilde. Enfin, la légende du martyr Saint-Denys, premier évêque de Paris où il prêcha l'évangile avec deux compagnons, le prêtre Rusticus et le diacre Eleutherius, lui fit bâtir le tombeau au village de Catulliacus (aujourd'hui Saint-Denis) au-dessus duquel sera édifiée la basilique puis ensuite l'abbaye où seront enterrés les rois de France.

Le dernier acte du règne de Clovis fut la réunion d'un concile "national" convoqué par le roi qui se tint le 10 juillet 511 à Orléans sous la présidence de l'évêque de Bordeaux et les mesures prises montrent combien étaient déjà étroites la collaboration entre le roi franc et l'épiscopat des Gaules.

En ce qui concerne le gouvernement intérieur du royaume des Francs, aucun acte authentique de sa chancellerie n'est parvenue jusqu'à nous. Il est pourtant certain que le plus ancien texte de la loi Salique ait été rédigé pendant les dernières années de son règne.

Clovis mourut à Paris peu après ce concile d'Orléans, le 27 novembre 511. Il fut enterré dans la basilique, qu'il avait fait construire, dédiée aux apôtres Pierre et Paul pour recevoir le corps de Sainte-Geneviève, patronne de Paris. Il avait quarante cinq ans.

En trente années, il avait édifié le royaume des Francs et donné un nom à un pays constamment convoité et envahi depuis les temps les plus reculés. Les historiens ont toujours été surpris de ces conquêtes rapides avec si peu d'hommes puisque l'on estime à environ 200.000 personnes au plus la totalité du peuple franc qui avait "envahi" la Gaule peuplée d'environ 10.000.000 habitants ! Ces succès et leurs résultats durables s'expliquent par une seule raison : le prestige des Francs ! Grégoire de Tours lui-même, qui était gallo-romain d'origine, a éprouvé une satisfaction sans mélange à rappeler à ces lecteurs que Clovis a élargi les frontières

du royaume des Francs. Il est fier des rois mérovingiens ...

C'est donc la naissance, au cours du VI<sup>e</sup> siècle, d'un véritable patriotisme franc, un orgueil national qui a trouvé une expression vigoureuse et éloquente dans le prologue de la loi salique, cette loi antique des Francs-Saliens, couchée par écrit sous le règne de Clovis. Mais, ce prologue n'a été composé qu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle à une époque où les Mérovingiens prirent conscience de ce prestige conféré par leur conversion au christianisme avec l'aide de l'église gallicane :

*La race illustre des Francs, qui a Dieu pour fondateur, puissante par les armes, profonde dans sa réflexion, ferme dans la paix, noble corporellement, audacieuse, rapide, intraitable, récemment convertie à la foi du Christ mais qui est restée à l'abri de toute hérésie pendant qu'elle était encore attachée aux rites barbares, a cherché sous l'inspiration de Dieu la clef de la sagesse. Désirant la justice, elle a dicté la loi salique par l'intermédiaire des grands de sa race qui étaient alors ses chefs... Mais lorsque, avec la faveur de Dieu, le roi des Francs, Clovis, florissant, beau, glorieux, a reçu le premier le baptême et qu'ensuite Childebart et Clotaire sont parvenus au faite de la royauté par la protection de Dieu, tout ce qui dans le pacte paraissait ne plus convenir a été amendé d'une façon clairvoyante. Vive celui qui aime les Francs ! Que le Christ protège leur royaume ! Telle est la nation qui a réussi alors qu'elle était courageuse et puissante, à secouer les armes à la main le long joug des Romains. Après avoir reçu le baptême, les Francs ont orné avec de l'or fin et des pierres précieuses les châsses des Saints Martyrs dont ils ont retrouvé les corps et que les Romains avaient brûlés, décapités ou livrés aux bêtes.*

Tous les hommes de cette époque mérovingienne ont reconnu la supériorité des Francs sur les autres peuples barbares. Lorsque Justinien, succédant à son oncle sur le trône impérial de Byzance, entreprit la reconquête de l'empire d'occident, il s'attaqua successivement aux vandales d'Afrique du Nord et aux Ostrogoths mais il ne fit aucune tentative contre le royaume des Francs.

Au contraire, il rechercha l'alliance de Théodebert 1<sup>er</sup>, roi d'Austrasie, petit-fils de Clovis, fils aîné de Thierry 1<sup>er</sup> né d'une concubine nommée Evochilde, petite fille du roi Enric d'origine wisigothe, morte en 484. Théodebert 1<sup>er</sup> combattit les pirates puis les ostrogoths et les wisigoths. Il commençait la conquête de la Septimanie lorsque la mort de Thierry son père le rappela à Metz. Après avoir partagé avec ses oncles Childebart et Clotaire la Bourgogne conquise sur Gondemer, Théodebert, appelé en Italie à la fois par les Grecs et les Goths qui étaient en lutte, attaqua et battit tour à tour les deux partis faisant un immense butin (539) annexant une partie de la Provence avec le port de Marseille (540). Il occupa ensuite la vallée du Pô et les historiens byzantins lui ont attribué le projet d'une offensive contre l'empire d'Orient.

Un autre acte présomptueux du même Théodebert a surpris les hommes de son temps. C'est le premier roi barbare qui ait frappé de la monnaie d'or à son nom et remplacé l'effigie de l'empereur d'Orient par la sienne. L'historien byzantin Procope s'est fait l'interprète du scandale que causa cette audace. Sa mort en 547, interrompit le cours de cette ambitieuse politique.

En réalité, Théodebert, petit-fils de Clovis, essayait de poursuivre l'œuvre de son grand-père en recréant l'empire d'Occident sous la domination des Francs. Mais, ce projet ne verra jamais le jour et sera contrarié par la division des Francs eux-mêmes prévisible dès la bataille des Champs Catalauniques en 451 contre Attila.

Si l'on veut bien en effet revenir en arrière, on se souviendra qu'Aetius avait fait alliance avec Mérovée et Théodoric 1<sup>er</sup>, roi des Wisigoths pour repousser les Huns. Or, les armées d'Attila étaient soutenues par des Germains parmi lesquels se trouvaient les Francs rhénans ou ripuaires qui fonderont le royaume d'Austrasie ou royaume de l'Est dont Metz était la capitale. Ce royaume créé en 511, fut donné à Thierry, aîné de Clovis, lors du partage entre les quatre fils après la mort du roi.

La rivalité, entre les deux peuples issus d'une même origine légendaire peut être mais que les étapes de leur longue migration avaient fortement différencié les Saliens romanisés, les Ripuaires germanisés, se trouvera accentuée dès ce difficile partage. Les quatre fils de Clovis donc, selon la coutume franque et en vertu de la loi Salique, se partagèrent le royaume des Francs d'une manière qui n'était pas aussi anarchique que l'on a bien voulu le dire. En fait, ce partage obéissait à des motifs politiques malheureusement contrariés par la reine Clotilde elle-même qui n'était peut être pas aussi sainte qu'elle apparaît dans les récits de Grégoire de Tours. En effet, regrettant sans doute que son mari n'ait pas poursuivi la lutte contre Gondebaud, elle poussa ses fils à venger le meurtre de son père par le roi des Burgondes. Or, ces derniers étaient encore très jeunes et si Thierry était adulte en 511, ses demi-frères Clodomir, Childebert et Clotaire étaient encore mineurs, puisque la majorité chez les Saliens était à douze ans. Clothilde tenta d'exercer une régence avant de se retirer à Tours au grand dam du nouveau royaume en fomentant une nouvelle guerre contre les Burgondes.

Or, autant que l'on puisse en juger, Thierry et son fils Théodebert eurent une personnalité bien supérieure à celle des enfants de Clothilde tout au moins Clodomir et Childebert qui apparaissent influençables et faciles à manipuler. Finalement, ce sera le "benjamin, Clotaire, qui réussira à réunir le royaume des Francs, futur "hexagone" à l'exception de la Septimanie, de la Vasconie et de la Basse-Bretagne, faisant preuve lui aussi d'un pragmatisme très sûr et d'un jugement hors du commun dans ses décisions politiques tout en bénéficiant d'une chance extraordinaire qui lui valu d'être le seul survivant des fils de Clovis sans porter atteinte à la vie de ses frères. Ainsi, Clotaire 1<sup>er</sup> dit le Vieux, bien qu'il fut le plus jeune, né vers 497, roi de Neustrie jusqu'en 561 après la mort de Clovis puis roi d'Austrasie à partir de 555, enfin roi de Paris à partir de 558, à la mort de son petit-neveu Thibaut, fils du fameux Théodebert 1<sup>er</sup>.

Pourtant, les historiens par un inconcevable esprit partisan n'ont pas manqué de parler de bassesse et d'indignité à propos des drames "Shakespeariens" qui ont secoué la famille mérovingienne. Il est vrai qu'ils n'avaient pour référence que le récit de Grégoire de Tours écrit trente ans après la mort de Clotilde (le 3 juin 545) par l'évêque-historien et d'après la vieille reine. Or, celle-ci ressassait inlassablement ses souvenirs et ses rancunes comme beaucoup de personnes âgées. Aussi, devrait-on rester très prudent pour juger le comportement des fils de Clovis et plus particulièrement celui de Clotaire car, en définitive, ce qui semble surprenant c'est que dans une telle "atmosphère", le royaume des Francs n'ait pas sombré mais bien au contraire qu'il se soit agrandi et fortifié.

Clotaire n'eut pas moins de six épouses dont Gondinque, veuve de son frère Clodomir et Sainte Radegonde. Si, l'on s'en rapporte au récit de Grégoire de Tours, la reine Clotilde demeurait à Paris avec les enfants orphelins et encore en bas âge de son fils Clodomir. Childebert était jaloux d'eux et il complota avec son frère Clotaire pour les faire disparaître. Les deux rois se firent livrer traîtreusement les

enfants, puis ils envoyèrent chez la veuve de Clovis un émissaire, le sénateur Arcade, avec des ciseaux et une épée. Ce personnage demanda à Clotilde qu'elles étaient ses volontés : voulait-elle qu'ils vécussent avec les cheveux coupés ou qu'on les étrangla tous les deux ? Outrée de fureur et ne sachant plus ce qu'elle disait, elle déclara :

*S'ils ne doivent pas être élevés sur le trône, je préfère les voir morts que tondus.*

Implacables, ses fils la prirent au mot et l'évêque-historien a laissé le récit dramatique du meurtre des deux enfants tel qu'il lui fut rapporté selon les récits de la vieille reine avant sa mort. On est donc en droit de douter quelque peu de ce drame "shakespearien" d'autant que Clotaire épousa la veuve de Clodomir, mère des deux enfants assassinés ... ce qui est pour le moins surprenant !

Devenu veuf en 538, Clotaire épousa Radegonde, fille du roi Berthaire de Thuringe, née vers 520. Vers 530 ayant vaincu Berthaire, il avait emmené Radegonde en captivité ainsi que ses deux frères. Elevée à Athiès en Vermandois, elle y reçut une éducation soignée et Clotaire lui témoigna l'amour le plus vif lorsqu'il l'épousa après la mort de sa femme. Mais, il eut à réprimer une conjuration fomentée par l'un de ses beaux-frères qu'il fit exécuter. Radegonde se retira alors à Noyon et obtint que l'évêque Saint Médard la consacra à Dieu vers 555. Poursuivie par Clotaire qui implorait son pardon, elle s'enfuit à Orléans, à Tours, à Poitiers, mais devant la détermination de sa femme il consentit à regret à lui laisser embrasser la vie religieuse. L'ex-reine qui était fort lettrée bâtit aux portes de Poitiers un monastère bientôt célèbre et la vénération publique entoura sa vieillesse.

Le malheureux Clotaire dut aussi réprimer les révoltes de l'un de ses fils, Chramme. Pardonné une première fois, celui-ci trempa dans un nouveau complot avec la complicité de Conobre, duc de Bretagne. Clotaire le poursuivit et dès la première bataille, Conobre fut tué. Les soldats de Clotaire s'emparèrent alors de Chramme, de sa femme et de ses filles qu'ils enfermèrent dans une cabane à laquelle ils mirent le feu, faisant périr toute la famille. Cela se passait en 560, Clotaire en éprouva beaucoup de remords et mourut peu après 561, de chagrin à l'âge de soixante quatre ans, ce qui était fort respectable pour cette époque difficile. Comme son père Clovis, il régna donc seul sur tout le royaume des Francs.

Avec les six femmes qu'il avait eues, Clotaire eut lui aussi une nombreuse progéniture dont trois fils : Sigebert, Chilpéric et Gontran. Le royaume des Francs fut donc à nouveau partagé, Sigebert devint roi d'Austrasie, Chilpéric, roi de Neustrie et Gontran, roi de Bourgogne.

L'histoire de ces rois est dominée par la rivalité et la lutte acharnée entre deux belles-sœurs, Frédégonde, femme de Chilpéric et Brunehaut, femme de Sigebert. Brunehaut était la fille d'Athanagilde, roi des wisigoths et l'historien des Francs la décrit comme une princesse de taille élégante, jolie d'aspect, honnête et distinguée qui était aussi une maîtresse femme destinée à jouer dans la vie publique de son temps, un rôle essentiel.

Quant à Frédégonde, d'abord servante maîtresse de Chilpéric, elle s'attira la haine de Brunehaut en faisant mourir sa sœur Galswinthe que le roi avait épousée à la suite du mariage princier de Sigebert ce qui avait excité sa jalousie selon Grégoire de Tours.

Grégoire de Tours, qui était un familier de ces rois, décrit Chilpéric comme un débauché égoïste, de caractère faible, soumis à l'influence néfaste de Frédégonde. C'était pourtant un esprit curieux, plein d'ambitions littéraires et théologiques. Il fit des vers, que Grégoire de Tours juge sévèrement mais que Fortunat, le poète de la cour de Neustrie, fait semblant d'apprécier. Aussi, aucune période de l'histoire mérovingienne ne nous est mieux connue que celle où régnèrent les petits-fils de Clovis mais ce chroniqueur n'était pas un grand esprit, ni même un homme très intelligent c'est pourquoi l'ingénuité de la narration rend très imparfaite l'histoire des événements de cette période qui s'étend depuis l'arrivée des Francs jusqu'au règne de ces trois frères qui ne furent pas les "rois maudits".

Il ressort malgré tout de ces chroniques que si Clovis et ses fils avaient pu imposer leur volonté, il y avait une aristocratie de hauts fonctionnaires germaniques et gallo-romains riches et corrompus qui envient les rois et font payer chèrement les services qu'ils rendent aux petits-fils et cela sans contre partie.

C'est pourquoi, la mort de Galswinthe sert de prétexte à l'aristocratie d'Austrasie pour monter les frères les uns contre les autres dans l'espoir de les anéantir et de les remplacer, ce que Grégoire de Tours aveuglé par son millénarisme n'avait pas perçu, semble-t'il :

*J'éprouve du dégoût, écrira-t'il, à raconter la série des guerres civiles qui ont ruiné la nation des Francs et leur royaume. J'y découvre, hélas ! le temps prédit par le Seigneur pour être le commencement des calamités.*

Donc, après de longs efforts, Sigebert, roi d'Austrasie, s'était établi à Paris que Clovis avait reconnu comme capitale de tout le royaume franc. En revanche, trahi par l'aristocratie gallo-romaine de la Neustrie, Chilpéric avait du quitter Rouen pour s'enfermer à Tournai et l'aristocratie austrasienne convoqua Sigebert dans la villa de Vitry (Pas de Calais) pour le reconnaître comme roi des Francs et, selon le cérémonial traditionnel, l'élever sur un pavois. C'est le moment que choisit Frédégonde, femme de Chilpéric pour apostropher deux serviteurs avec des couteaux empoisonnés et poignarder Sigebert, entièrement dominé par Brunehaut, laquelle ne rêvait que de pouvoir et de vengeance depuis la mort de sa sœur Galswinthe.

Cette saga mérovingienne a curieusement un parallèle dans la saga de Volsungar retranscrite d'après les poèmes narratifs de l'Edda appartenant à la tradition historique scandinave, celle des peuples de la troisième migration que l'on appellera plus tard les Vikings. Le poète de l'Edda prête à Sigurdhr et Brynhild le même rayonnement magique et mystique qu'il avait trouvé dans les chants épiques composés sur le continent par des aèdes franconniens.

On ne peut bien sûr qu'être frappé par la ressemblance entre les noms de Sigurdhr, Siegfried, Sigebert, Brunhild et Brunehaut. Si la saga de Volsungar ne date que du XIVe siècle et ne double pas les chants héroïques de l'Edda, elle permet de les enchaîner et elle les complète : Richard Wagner l'avait lue et s'en était inspiré pour sa Tétralogie. Nous reviendrons sur cette thèse du savant Leibnitz dont nous avons déjà parlé dans un précédent chapitre à propos de l'origine des peuples germaniques de la seconde migration, celle des Francs avec les Ostrogoths et les Wisigoths.

Des drames sanglants engendrés par cette rivalité féminine, seuls survécurent Brunehaut et Clotaire II, roi de Neustrie, fils unique de Frédégonde et

Chilpéric. La lutte reprit donc entre Clotaire, Brunehaut et les enfants de Childebart II, fils de Sigebert assassiné par Frédégonde. Le bon sens eût dû leur conseiller de s'entendre pour faire front contre leur cousin, le Neustrien Clotaire II. Il n'en fut rien. Leurs querelles remplissent le récit de leur historien qui était, non plus Grégoire de Tours mort en 591, mais pseudo-Frédégaire, son continuateur, qu'on s'obstine depuis le XVI<sup>e</sup> siècle à dénommer ainsi en perpétuant une bévue commise par le premier éditeur des récits de cet historien.

Le cadet, Thierry, paraît avoir été le favori de sa grand-mère Brunehaut bien qu'elle chercha à dominer tous ses petits-fils dont l'un était roi d'Austrasie et l'autre roi de Bourgogne. Quoiqu'il en soit, cette femme était d'un tempérament despotique et elle n'hésita pas à abaisser les nobles qui lui faisaient ombrages et les « farons », c'est-à-dire les grands de Bourgogne tant évêques que laïcs la détestaient. Ainsi, à travers la littérature malheureusement fort pauvre à cette époque on entrevoit l'influence grandissante d'une aristocratie révoltée à l'égard d'une royauté égoïste sous la tutelle d'une femme despotique.

Ainsi, une ligue se forma contre cette princesse ambitieuse et implacable. A sa tête, il y avait des Austrasiens et pour la première fois apparaît en 613 la faction d'Arnoul et de Pépin dit « de Landen », ancêtre des Carolingiens. Arnoul était évêque de Metz et il donna au fils de Pépin, sa fille Begga en mariage. La seconde dynastie des rois de France fit son entrée dans l'Histoire dans des conditions tragiques et le drame qui mit fin au règne despotique de Brunehaut est dans toutes les mémoires : un complot avait été noué par les leudes de Bourgogne contre Brunehaut. Héritier des haines de sa mère Frédégonde, Clotaire II devenu roi de Neustrie et à qui le royaume de Bourgogne avait été promis par son oncle le bon roi Gontran, se fit leur allié et l'instrument impitoyable de leur vengeance.

Trahie par Garnier, maire du Palais et par tous les autres grands du royaume de Bourgogne, Brunehaut fut arrêtée par Herpon, connétable à Orbe au pays trans-juran avec Theudeline sœur de Thierry et conduite près de Clotaire à Renève sur la rivière de la Vingeanne. Sigebert, Corvus et Childebart fils de Thierry déjà mort, furent tués sur l'ordre de Clotaire. Seul Mérovée le dernier fils de Thierry fut épargné sur l'injonction de Clotaire qui, l'ayant tenu sur les fonts baptismaux lui avait gardé de l'affection. Mérovée fut donc conduit secrètement en Neustrie. Quant à Brunehaut, lorsqu'elle fut amenée en présence de Clotaire, celui-ci, qui éprouvait pour elle une violente haine lui reprocha les meurtres de dix rois des Francs, ceux de Sigebert, de Mérovée, fils de Chilpéric qu'elle avait épousé, de son propre père, Chilpéric, de Théodebert et de son fils Clotaire, de Mérovée fils de Clotaire, enfin de Thierry et de ses trois fils qui venaient de périr.

Pendant trois jours, Brunehaut eut à subir divers supplices : on la fit parader, assise sur un chameau à travers toute l'armée puis, attachée par la chevelure, un pied et un bras à la queue d'un cheval fougueux, elle eut tous les membres brisés par les ruades du coursier excité par le fouet des soldats.

Cet assassinat spectaculaire fut l'épilogue du massacre d'une famille royale d'Austrasie et le royaume des Francs, comme au temps du premier Clotaire dernier fils de Clovis tomba tout entier entre les mains de Clotaire II Neustrien, fils de Chilpéric Ier et de Frédégonde. L'historien, successeur de Grégoire de Tours qui a fait ce rapprochement en 613 ajoute que le roi Clotaire II gouverna avec bonheur pendant seize ans, qu'il était plein de patience et instruit, qu'il craignait Dieu, protégeait les églises et les évêques et qu'il faisait l'aumône aux pauvres. Deux seules ombres au tableau toujours selon pseudo-Frédégaire : la passion de Clotaire

Il pour la chasse et ... l'influence excessive qu'exerçait sur lui le sexe féminin !

On croit rêver ! Alors que la chasse était le divertissement des nobles par excellence et qu'il fut à la Révolution le symbole de l'abolition des privilèges pour tous les Français, voici que l'on reprochait à Clotaire II, roi des Francs, son goût pour la chasse ! Quant à son goût pour le beau sexe, que ce soient les Gaulois, les Romains ou ses successeurs Carolingiens, Capétiens, Valois et Bourbons, il me semble qu'ils n'en n'étaient pas dépourvus et que personne n'ait songé à leur en faire reproche ... D'autant plus, ne l'oublions pas, que les successeurs des Mérovingiens avaient, en faisant équipe avec l'Eglise catholique romaine, promis de respecter les règles édictées par le Pape concernant le mariage. Or, les origines hébraïques des rois mérovingiens ne leur interdisaient nullement d'avoir plusieurs favorites et ceci, probablement, avec l'accord de la reine et nous en revenons tout naturellement au roi des rois, Salomon, dont on connaît les amours avec la reine de Sabba.

Mais, les historiens sont des gens curieux, des voyeurs finalement et rien ne les intéresse plus que ces histoires d'alcôve et, pour conclure, ils affirment sans rire :

*Il est facile de lire entre les lignes. Le nouveau roi avait un caractère peu énergique et les grands laïques et ecclésiastiques profitèrent de sa faiblesse pour les soumettre à leurs caprices. L'édit de 614 est la preuve de cet affaiblissement de l'institution monarchique.*

Ainsi, en l'espace d'un an une brute sanguinaire qui fait passer de vie à trépas, tante, neveux, cousins, devint subitement un pauvre pantin entre les mains d'une poignée de grands laïques et ecclésiastiques parce qu'il aimait la chasse et les femmes !

La réalité est tout autre. Clotaire en fait était un fin diplomate et il avait compris que l'on ne pouvait indéfiniment régner avec la terreur comme l'avait fait ses prédécesseurs, fils et petits-fils de Clovis. C'est donc de son plein gré et fort de son instruction qu'il tenta de mettre sur pied une monarchie constitutionnelle. Il avait pour cela fondé l'école palatine, sorte d'E.N.A. où étaient formés les administrateurs de son royaume et le plus célèbre d'entre eux fut Saint Eloi qui devint par la suite ministre du roi Dagobert. Il y avait aussi Saint-Ouen, Saint-Wandrille et le fils de Clotaire, le futur roi Dagobert, condisciple de tous ces "énarques".

Ainsi, Clotaire II sera le premier à concéder des pouvoirs importants aux grands de son royaume ou plutôt de ses royaumes, en décidant par l'édit de 614 que les comtes, les gouverneurs de régions soient nommés dans leur région d'origine, une sorte de décentralisation en somme ! Mais ceci n'empêchait pas Clotaire de se comporter en souverain presque absolu. Il aimait à parader, vêtu d'une tunique de pourpre, trôner sur un siège en or, se faire appeler *Votre Sublimité*, se montrer au peuple armé d'une lance, emblème royal, porter un diadème sur ses longs cheveux symbole de ses origines anciennes et mystérieuses.

Cette magnificence et le pouvoir personnel qu'il exerçait, tout comme ses prédécesseurs, n'ont pas eu de comparaison avec ce qui existait dans l'Antiquité pas plus qu'en Germanie. C'est pourquoi les historiens, recherchant un modèle aux rois mérovingiens, ils le trouveront tout naturellement dans les rois d'Israël plus spécialement Salomon (V.970 - V. 931 avant J.C.).

Salomon était fils de David et de Bethsabée. Parvenu au pouvoir, il se débarrassa de son frère aîné Adonias. Il épousa la fille du pharaon, s'allia à Hiram Ier, roi de Tyr et voulut faire de son royaume une grande monarchie. Hiram avait une grande réputation d'architecte et il fournit à Salomon les matériaux et les ouvriers nécessaires à la construction du Temple de Jérusalem dans lequel Salomon entreposa un fabuleux trésor qui fut pillé par les Romains lors de la destruction de Jérusalem et de la dispersion des Juifs en 70 après Jésus-Christ.

Or, Clotaire, tout comme ses ancêtres depuis Clovis, fit la guerre en Septimanie. On se rappelle, en effet, que Clovis avait tenté de récupérer le trésor de Jérusalem qu'Alaric, roi des Wisigoths, avait à son tour pris aux Romains lors du sac de Rome, le 24 août 410, trésor jamais retrouvé jusqu'à ce jour tout au moins officiellement !

Il fallait donc que les Mérovingiens, "les rois chevelus" connaissent parfaitement leurs origines, mais surtout, il fallait aussi garder le secret sur ces origines afin d'avoir quelque chance de retrouver ce fabuleux trésor qui aurait pu consolider le royaume qu'ils étaient en train de bâtir depuis Pharamond, leur ancêtre légendaire, ou Mérovée leur ancêtre éponyme.

Mais, revenons un instant à David, père de Salomon et successeur de Saül, premier roi d'Israël. Il était né vers 1055 avant Jésus-Christ, fils d'un riche propriétaire de Bethléem. Vainqueur de Goliath dans un combat singulier, David devint un des chefs de l'armée d'Israël, écuyer favori et gendre du roi Saül dont il calmait la mélancolie par les accords de sa harpe. A la mort de Saül, il fut proclamé roi par la tribu de Juda puis, le fils de Saül étant mort, par les autres tribus d'Israël. Il fit de Jérusalem sa capitale et en peu de temps devint le prince le plus puissant du Moyen Orient. La fin de sa vie fut attristée par la peste "*envoyée par Dieu pour abaisser son orgueil et punir l'adultère qu'il commit avec Bethsabée*" dont il fit périr le mari, enfin par la révolte et le succès éphémère d'Absalon, un de ses fils. Malheureux et coupable, David parut plus grand encore par sa constance et son repentir que dans la prospérité. Poète et prophète, il a laissé dans ses psaumes l'image vivante de son âme. Vivant cependant en paix avec ses voisins et devenu tranquille possesseur de son royaume, il fit transporter l'arche sainte à Jérusalem, cette arche sainte qui faisait partie du trésor de Salomon, son fils. Jamais depuis la destruction du Temple par Titus, celle-ci n'a été retrouvée ...

Saül, quant à lui fut le premier roi d'Israël, de la tribu de Benjamin (Gaba V.1035 - Gelboë V.1015 avant Jésus Christ). Désigné comme roi par le prophète Samuel, il mit fin aux manifestations d'opposition à la royauté naissante en combattant avec succès surtout les Philistins. Il eut sept fils dont Jonathas, l'ami de David. Parmi ses filles, Michot aima et épousa David.

Mais, Saül s'était fait détester pour son mauvais caractère et pour son empiètement sur les attributions de la prêtrise que Samuel s'était fait réserveres. Samuel l'avait donc vivement critiqué et avait oint David en secret. Enfin, dans une défaite que lui infligèrent les Philistins à Gelboë, Samuel lui ayant fait prédire sa mort, Saül se laissa massacrer.

Ces trois rois d'Israël ont donc laissé par la Bible une tradition qui fut ensuite véhiculée par le Christianisme puisque Jésus-Christ lui-même descendait

des rois hébreux par Jessé ou Isaïe, petit-fils de Booz et de Ruth qui eut huit fils dont le plus jeune fut le roi David. C'est pourquoi la descendance royale de David, c'est-à-dire celle du Christ, est souvent représentée sous la forme de "*l'arbre de Jessé*" inspiré par une vision du prophète Isaïe : Jessé est figuré couché à terre et endormi. De son ventre, de sa poitrine ou de sa tête, s'élançait un tronc dont chaque ramification porte une des branches supportant l'un des ancêtres du Sauveur. Ce thème, en iconographie, fut le plus fréquemment reproduit dès le haut Moyen Âge et Grégoire de Tours en comparant les rois mérovingiens aux rois d'Israël nous montre que ceux-ci avaient bel et bien conscience de leurs origines hébraïques. Dès lors, on peut raisonnablement penser qu'étant détenteurs de cette tradition biblique, ils considéraient leur royaume comme une "Terre promise" par Dieu au peuple d'Israël chassé par les Romains lors de la destruction du temple de Salomon l'année 70 après Jésus-Christ. La récupération du trésor du temple devenait donc une nécessité absolue d'autant plus que les possessions terriennes des rois mérovingiens commençaient à s'épuiser dangereusement par suite des multiples donations aux monastères et aux comtes afin de s'assurer leur clientèle. La rivalité des rois Chilpéric 1<sup>er</sup> et Sigebert 1<sup>er</sup> n'avait fait qu'aggraver la situation bien qu'ils eussent épousé des princesses wisigothes fort riches, Brunehaut et Galswinthe, que Frédégonde avait fait assassiner pour épouser Chilpéric dont Clotaire II fut le fils unique.

L'édit de 614 est donc une concession prouvant l'affaiblissement de l'institution monarchique faute de moyens financiers. L'assemblée qui dicta au roi cet édit était tout à la fois un synode d'évêque et une réunion de grands seigneurs. Ses membres apportèrent leurs doléances auxquelles le roi jugea prudent de donner satisfaction.

On peut donc considérer cet édit comme une révolution dans le régime politique, une sorte de « *grande charte* » faisant du roi un monarque constitutionnel. Pourtant, il semble bien que les Francs d'Austrasie, les « Francs ripuaires », profitant de la situation critique des Mérovingiens, rois des Francs Saliens, ont imposé au roi les réponses qui leur seraient favorables. Le style du document est celui des actes conciliaires et masque sous une forme grandiloquente les intentions égoïstes des auteurs. Elles se laissent deviner lorsque le roi ordonne la restitution générale et immédiate de tous leurs biens aux leudes qui pendant « l'interrègne », avaient gardé leur foi dans leur seigneur légitime. Les évêques de leur côté obtinrent de nombreux avantages : la réglementation des élections épiscopales et des privilèges de juridiction.

Un autre fait souligne l'affaiblissement des Mérovingiens : c'est l'émiettement du territoire, sa division. Grégoire de Tours ne connaissait que le royaume des Francs, même si plusieurs rois le partageaient. Depuis la fin du VI<sup>e</sup> siècle, il y avait trois royaumes : l'**Austrasie** ancien lot de Sigebert, la **Neustrie** ancien lot de Chilpéric et la **Bourgogne** l'ancien royaume des Burgondes, qui, bien que conquis par les Francs en 534, était resté une entité vivante. Réunis dans les mains de Clotaire II, ces trois royaumes conservèrent cependant leur autonomie et chacun d'eux garda son maire du palais, nouveau signe de l'affaiblissement du pouvoir royal que la puissance grandissante de ces « ministres ». En effet, d'humbles officiers de la maison du roi dont ils étaient les ordonnateurs de la vie matérielle, ces « majordones » devinrent de véritables grands vizirs, des chefs de gouvernement, des Premiers ministres surtout en Austrasie où l'on devine l'influence grandissante de l'aristocratie de ce pays.

Leur ascension fut rapide et dès les premières années du VII<sup>e</sup> siècle, ils

étaient déjà considérés comme des personnages très importants mais c'est surtout parmi les adversaires de Brunehaut que deux noms émergent : ceux d'Arnoul, évêque de Metz et de Pépin dit « de Landen ». Or, tandis que la plupart de leurs contemporains, maires du palais, patrices, ducs, n'ont tenu la scène que d'une manière éphémère, ces Austrasiens (Francs ripuaires ?) sont restés au pouvoir et les termes dont se sert pseudo-Frédégaire prouvent qu'ils étaient écoutés. Ils ont duré et quel a été leur secret ? Selon le biographe de Saint Arnoul, Clotaire II ne pouvait se passer des conseils de son maire du palais et il aurait fait l'impossible pour le retenir à la cour. Pépin de Landen est plus mal connu : Landen est le nom d'un grand domaine de la région de Liège, sans doute le berceau de sa famille. Devenu maire du palais à titre héréditaire grâce à Clotaire II il se constitua une grande fortune territoriale et ses descendants l'ont imité tel son petit-fils Pépin d'Héristal qui devra son nom à un grand domaine qu'il possédait dans la région de Liège.

Les grands austrasiens ne se contentèrent pas d'avoir leur maire du palais, ils voulurent aussi un roi et Clotaire II, une fois de plus, leur donna satisfaction en associant son fils Dagobert au gouvernement. Dagobert devint donc roi d'Austrasie, Clotaire restant roi de Neustrie et de Bourgogne pour la simple raison que le fisc impérial confisqué par Clovis dans le Nord de la Gaule constituait depuis toujours le cœur de la fortune mérovingienne. C'est donc essentiellement pour cette raison que, lors de la division du royaume après sa mort, ses quatre fils avaient des capitales assez proches les unes des autres. La « civitas » de Paris était probablement la plus importante avec Chelles, Rueil et Clichy. A Soissons, ces vastes domaines du fisc royal avaient pour villes Bonneuil-sur-Marne, Compiègne et Nogent-sur-Marne. Sur la Seine, dans le Pays de Caux, les propriétés mérovingiennes se trouvaient surtout en forêt de Bretonne sur les sites où furent fondés les monastères de Saint Wandrille et Jumièges. Autour d'Amiens, les plus importantes propriétés royales avaient pour centre la villa de Crécy-en-Ponthieu. On peut y ajouter le Cotentin où les rois mérovingiens possédaient de vastes domaines tels celui de Nauteuil, celui du Ham et probablement aussi toute la région située dans un triangle formé par les villes de Coutances, Périers et Saint-Lô.

On battait monnaie à Coutances et à Saint-Lô particulièrement monnaie d'or jusqu'en 675 et l'on possède des pièces portant les indications « *Abrinktas* » (Avranches), « *Briuviri* » (Briovère), « *Coriallo* » (Cherbourg), « *Custancia* » (Coutances), « *Similiaco* » (Semilly).

Enfin, le Cotentin était divisé sous les rois francs en trois circonscriptions : le pagus « *Abriuktas* », le pagus « *Constantini* » et le pagus « *Coriovalleusis* » dans lesquels le comte représentait le pouvoir royal.

Ainsi, à la mort de Clotaire II, toutes les conditions étaient réunies pour que son fils Dagobert Ier soit en butte à de grandes difficultés pour réunir les royaumes francs de nouveau divisés par la volonté des Grands austrasiens désirant imposer la suprématie des Francs germaniques sur les Francs romanisés qu'étaient depuis toujours les Francs saliens d'où étaient sortis les Mérovingiens.

En fait, la grande erreur de l'Histoire de France a été de considérer les Mérovingiens comme des barbares, des païens, que l'Eglise Catholique Romaine avait civilisé par la cérémonie du baptême de Clovis faisant de cette manière la France « *fille aînée de l'Eglise* ». Or, à cette époque, l'évêque de Rome, bien que l'un de ses prédécesseurs se soit déclaré « pape », c'est-à-dire chef suprême de l'Eglise catholique, ou universelle, ne représentait finalement rien de plus que l'une des

diverses formes du christianisme. Cette église romaine n'avait pas plus de puissance que l'église celte ou irlandaise, pas plus que l'église gallicane, représentée par l'épiscopat du « Regnum Francorum », et n'était pas entouré de plus de considération qu'une quelconque autre forme de christianisme, tel que l'arianisme des Goths, niant la divinité du Christ. A ce titre, on est même en droit de se poser la question de savoir si les Francs comme les Saxons et la plupart des peuples germaniques ou scandinaves n'étaient pas, eux aussi, « Ariens » ! Ce serait donc pour une question de politique visant à s'approprier le royaume Wisigoth de Toulouse et son trésor, que Clovis se serait converti au catholicisme reconnu par l'épiscopat des Gaules sans que pour autant l'évêque de Rome ait été partie prenante dans cette affaire.

Donc, dans la mesure où l'Eglise romaine, s'appuyant sur une parole du Christ : « *Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise* », et aussi sur le fait que Pierre eut choisi Rome pour y séjourner, elle estimait avoir acquis une prépondérance sur l'ensemble de la chrétienté et cherchait un bras séculier capable d'imposer son autorité à l'ensemble des fidèles. Et les seuls souverains puissants de l'Occident capables de remplir ce rôle furent, à partir de Clovis, les rois mérovingiens, chefs spirituels de l'Episcopat des Gaules. Pourtant, lorsqu'il se fit baptiser, Clovis ne ressentit pas le besoin de faire appel à la consécration suprême du pape chef d'une église « romaine », notion qui ne pouvait d'ailleurs n'avoir aucun sens pour celui qui avait « *secoué les armes à la main le lourd joug de l'Empire* » pour reprendre le prologue de la loi Salique.

D'ailleurs, les empereurs romains avaient quittés l'Italie pour l'Orient puisqu'après la conversion de Constantin, ils firent de l'antique Byzance, la nouvelle Rome en 324 qu'ils appelèrent Constantinople. Aussi, les premiers successeurs de Saint-Pierre s'étaient tournés vers eux pour tenter d'établir leur suprématie sur l'Empire Romain d'Orient.

Le pape Grégoire le Grand (590 - 604) avait cependant fait une tentative en essayant d'établir en Occident, et sous sa direction, une certaine unité de l'Eglise catholique. Mais, il avait échoué malgré ses bonnes relations avec la reine Brunehault qui était d'origine wisigothique, donc arienne, même si elle s'était convertie au catholicisme gallican à la suite de son mariage avec Sigebert.

Dans le même temps, dès le VIème siècle, Benoit de Nursie, ermite et saint homme, pressentant l'appauvrissement intellectuel engendré par l'attitude de la jeune église de Constantin Ier faisant écran aux cultures capables de remettre en cause des dogmes encore fragiles, Benoit de Nursie donc, entreprit de rassembler tous les manuscrits ou autres objets frappés d'anathème par la curie naissante surtout après le Concile de Nicée en 325 contre l'arianisme qui restera malgré tout la religion prédominante de la chrétienté et de la même manière, les « maçons » des moines du Mont Cassin eurent accès aux secrets romains des tailleurs et poseurs de pierres.

Ce capital philosophique et scientifique se gonflera ensuite des acquis de l'Islam diffusés par la tradition grecque et de ceux du celtique, grâce aux textes du druide irlandais devenu moine, Saint Colomban.

Ainsi, les premières abbayes mérovingiennes de Neustrie, à commencer par le Mont Saint Michel, bénéficieront des connaissances telluriques et astrales nécessaires à la perfection technique de leur pérennité : elles furent toutes construites sur les emplacements sacrés de la Gaule et constituent encore, selon les

initiés, des hauts lieux de pouvoir. Les moines continuèrent donc inlassablement leur labeur dans ces abbayes en recopiant les vieux manuscrits et en s'imprégnant des pensées philosophiques des Anciens, afin de relater l'histoire de leur temps de même qu'ils défrichaient les forêts en mettant en valeur les vastes domaines donnés par les Mérovingiens, ces rois venus d'ailleurs.

En Neustrie, dans le Pays de Caux, sept abbayes furent fondées par les Mérovingiens dont celle de Fontenelle fondée par Saint Wandrille. Nous en reparlerons dans les prochains chapitres. Ces fondations et surtout leur implantation ne se fit pas au hasard : si l'on situe sur une carte leur position, l'on s'aperçoit avec un certain étonnement que l'on reproduit la projection de la constellation de la Grande Ourse appelée aussi « *Artos* » par les Gaulois et encore « *chariot de David* », l'un des rois d'Israël dont nous venons de parler...

Donc, l'indifférence des Mérovingiens à l'égard de la papauté et leur prestige auprès de l'église gallicane représentée par l'épiscopat et plus encore par les abbés, supérieurs des abbayes qu'ils avaient grandement contribués à fonder, suscita une grande inquiétude auprès des successeurs de Saint-Pierre déjà éprouvés par le départ des empereurs romains à Constantinople. C'est pourquoi, les papes se rapprochèrent des maires du palais d'Austrasie, particulièrement ceux de la famille Pépin dont l'ambition n'avait d'égale que l'absence totale de scrupules.

Ils conclurent donc un pacte secret avec cette famille austrasienne à laquelle le roi Clotaire avait accordé bien imprudemment toute confiance.

Sans doute, Clotaire II, essaya de garder le contrôle du pouvoir tout comme il avait gardé le contrôle sur l'administration par l'école palatine qui forma tant d'évêques aux noms célèbres : Saint Ouen, Saint Didier, Saint Eloi, Saint Wandrille, etc ... Il avait pour ce faire, les antrustions, leudes liés par serment au roi et qui faisait dès lors partie de sa suite ou « *trustis* ».

Cette « *truste* », typiquement mérovingienne, avait des origines lointaines. Ces antrustions généralement au nombre de douze étaient, plus que des guerriers, des conseillers secrets initiés par le roi auquel ils devaient une obéissance aveugle et une fidélité absolue. Ils sont naturellement tenus au plus grand secret sur ce qu'ils apprennent et leur recrutement ne se fait qu'après une enquête préalable et une série d'épreuves initiatiques. Après quoi, reçus par le roi lui-même en présence des autres compagnons, ils prêtent serment et forment un véritable corps qui accompagne le roi dans tous ses déplacements civils et militaires. En tant que conseillers intimes, ils examinent avec le roi les questions qui lui plaît de leur soumettre et c'est parmi eux qu'il choisit les chargés de mission les plus secrètes ou les plus délicates.

Ils se doivent assistance mutuelle en toutes circonstances et savent qu'ils bénéficient en revanche de la protection royale la plus absolue car ils sont détenteurs d'une mission confiée par le roi dans le secret de leurs réunions. Les « *Chevaliers de la Table Ronde* » furent les copies de ces Antrustions mérovingiens eux aussi à la quête du « *Graal* ». Plus tard, les Templiers puis la franc-maçonnerie seront les continuateurs de ces traditions ésotériques qui ont fait de la France, le phare de la civilisation occidentale, « *la civilisation judéo-chrétienne* », qui aboutira à la révolution française et à la déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Malheureusement, le « *Regnum Francorum* » qui était en train de se former depuis l'avènement de Clovis va succomber par la conjuration de la famille

Pépin et de l'église romaine tant fut grande leur soif de pouvoir et de tyrannie.

Il leur faudra cependant plus d'un siècle encore après la mort de Clotaire II en 629 pour renverser la dynastie mérovingienne en 751 et faire ainsi des descendants de Mérovée, les rois faits néant ...

Et, contrairement à ce qu'affirmait le duc de Castries dans son Histoire de France, les Capétiens ne furent pas les seuls à connaître la chance inégalée d'avoir eu toujours au moins un fils apte à leur succéder. En 751 après avoir régnés pendant vingt trois générations, le fils du dernier mérovingien, Thierry, fut enfermé à l'abbaye fondée par Saint Wandrille alors qu'il aurait pu succéder à son père Childéric III.

## Chapitre troisième

### Les rois faits néant

---

Si l'on veut bien admettre que les rois mérovingiens ne furent pas des paresseux, comme la tradition historique veut le faire croire en les traitant de "fainéants", mais "faits néant" par la volonté des Pippinides, alors on peut dire que le roi Dagobert Ier fut le premier de ces rois méconnus et méprisés par l'Histoire.

Seule la chanson enfantine qu'ont fredonné tous les petits français a rendu populaire la figure du roi Dagobert, la pauvreté des sources retrouvées et éditées a laissé la légende faire son chemin. En effet, à la courte chronique dite de Frédégaire écrite quelques vingt ans après la mort de Dagobert par un clerc proche des Pippinides reprenant la suite de l'Histoire des Francs de Grégoire de Tours et couvrant les années 584 à 643, s'ajoutent :

- une demi-douzaine d'actes officiels rédigés par les référendaires royaux ;
- une douzaine de vie de saints dont celle de saint Wandrille comportant quelques éléments se rapportant au roi Dagobert ;
- un fragment de son testament daté de 635.

Un point, c'est tout !

Pour le reste, les thèmes légendaires prendront dans sa biographie la place de la vérité historique car ceux-ci ont pris naissance et grandis à l'ombre du monastère de Saint-Denis. Sa biographie est déjà en germe dans le "*Livre de l'histoire des Francs*" qui fut composé en 727 par un moine de cette abbaye. C'est le premier livre des "*chroniques de St Denis*", abbaye des rois de France.

Le roi Dagobert, petit-fils de Chilpéric Ier et de Frédégonde était neustrien et pour régner seul sur les deux royaumes antagonistes, l'Austrasie et la Neustrie, cœur du "Régnum Francorum", il fit du palais de Clichy près de Paris sa demeure préférée. Ses autres résidences, la villa de Reuilly, celle d'Epinay sur Seine, elles aussi étaient proches de Paris, capitale traditionnelle du royaume franc depuis Clovis. Mais, c'est à l'abbaye de Saint-Denis que le roi était le plus attaché et s'il ne l'a pas fondé, comme on l'a prétendu, il l'a magnifiquement doté en en faisant une nécropole royale. Et, lorsqu'il sentit venir la mort, il demanda à être transporté dans la basilique où il rendit le dernier soupir. Il fut le premier roi de France à y être inhumé.

Ainsi, les moines de Saint-Denis qui avaient su adroitement exploiter la légende de leur saint patron, disciple de saint Paul, mirent la même habileté à profiter de la bienveillance particulière du roi à leur égard pour acquérir un vaste patrimoine et obtenir l'octroi de nombreux privilèges. Une des principales largesse a été la concession, par Dagobert, d'une foire qui devait se tenir tous les ans près du monastère, après la fête du saint, le 9 octobre. Les moines, gardiens vigilants de leur passé, ont conservé pieusement dans leurs archives les diplômes des rois leurs

bienfaiteurs depuis Clovis et si ces religieux n'avaient eu ce soin scrupuleux des papyrus et des parchemins, les historiens d'aujourd'hui ne posséderaient pratiquement aucun document original des rois de la première race. C'est pourquoi saint Denis est devenu de bonne heure un centre d'historiographie.

Pourtant, d'autres abbayes, particulièrement celle fondée par saint Wandrille en 649, dix ans après la mort du roi Dagobert, ont conservé l'histoire des rois "faits néant". Mais, il semble que les historiens, peut être par négligence, n'aient pas voulu s'y intéresser pour écrire l'histoire des Mérovingiens. Il était plus commode de résumer celle-ci d'après les récits de Grégoire de Tours, de pseudo-Frédégaire et du livre de l'histoire des Francs des moines de Saint Denis écrit en 727 sous le règne de Thierry IV alors sous la coupe de Charles Martel, ennemi mortel des rois de la première dynastie dont il guettait la chute. On peut lire, par exemple, dans l'Histoire de France publiée par Larousse en 1954 :

- Les derniers mérovingiens -

*"Austrasie et Neustrie. Un fait nous apparaît comme certain : si Dagobert a tenté de relever le royaume des Francs, ses patients efforts n'ont pas abouti. L'anarchie renaît sous le règne de ses fils. Le siècle qui s'étend de sa disparition à la bataille de Poitiers (732) est un des plus obscurs de notre histoire. C'est l'époque dite des "rois fainéants". Débauchés, dégénérés, souvent faibles d'esprit, les derniers Mérovingiens ont eu pour la plupart des règnes courts et n'ont fait que passer sur le trône. On s'est plu à les imaginer d'après la description qu'a donné d'eux Eginhard. Le biographe de Charlemagne représente avec quelque fantaisie ces rois, qui étaient souvent des enfants, siégeant sur leur trône avec une longue chevelure et une barbe pendante : "Quand un de ces rois avait à se déplacer, ajoute ironiquement notre biographe, il montait sur une charrette attelée de bœufs et conduite par un bouvier, à la mode paysanne. C'est dans cet équipage qu'il se rendait au palais ainsi qu'à l'assemblée de son peuple". Sa description que des vignettes nombreuses ont popularisée, témoigne surtout de l'imagination de l'auteur, qui écrivait près d'un siècle après la chute du dernier mérovingien".*

*"Eginhard est plus près de la vérité historique lorsqu'il ajoute que les derniers mérovingiens ne gouvernaient plus et que toute l'administration du royaume était aux mains du haut fonctionnaire qu'il appelle le "préfet du palais" (praefectus aulae). Les maires qui avaient pour mission de diriger le palais ont fini, en effet, par mettre les rois en tutelle."*

Or, rien n'est plus faux que cette affirmation sans preuves. Au contraire, les descendants du roi Dagobert ont opposé une résistance acharnée aux objectifs des égoïstes ambitieux qu'étaient les descendants de Pépin le Vieux (ou de Landen) et de Saint Arnoul, évêque de Metz, devenu à force d'intrigues et de meurtres, maires du palais d'Austrasie dont ils avaient éliminé le roi aussitôt après la mort de Dagobert en 639.

Mort bien soudaine et par conséquent bien suspecte pour ne pas penser à un empoisonnement ...

En effet, Dagobert est mort le 17 janvier 639 dans sa trente sixième années pense-t'on (car l'on ne connaît pas la date exacte de sa naissance) après avoir régné seul pendant dix ans. Oui, il est regrettable que l'on méprise autant un règne bien rempli. En effet, on aimerait à mieux le connaître ce "bon roi Dagobert" et surtout à connaître ses projets, lui qui n'hésitait pas d'affronter les plus vastes

entreprises. Pourquoi est-il donc intervenu en Septimanie pour renverser un roi Wisigoth au profit de Sisenand qui lui remit un trésor considérable en or ? Quel attrait particulier avait donc cette région pour que les Mérovingiens depuis Clovis y fassent tous des expéditions militaires ou y choisissent leurs épouses, tel le grand-père de Dagobert, Chilpéric Ier lequel avait épousé la sœur de Brunehaut, Galswinth, princesse wisigothe qui lui avait apporté en dot un riche trésor ?

Pourquoi donc, aussi, Dagobert a-t-il accentué ses relations diplomatiques avec l'empereur d'Orient Héraclius tout comme son grand-père, Chilpéric Ier, avait envoyé à Tibère II une ambassade qui revint dans le royaume des Francs au bout de trois ans. Le mérite de Dagobert fut d'avoir renoué ces relations interrompues pendant la guerre fratricide et surtout d'avoir traité d'égal à égal avec l'empereur d'Orient : les ambassadeurs du roi des Francs annoncèrent qu'ils avaient conclu avec Héraclius un traité de paix perpétuelle !

Ainsi, les relations de Dagobert et de l'empereur d'Orient se resserrèrent après le retour des ambassadeurs francs :

*"L'empereur, qui était savant, écrit pseudo-Frédégaire, se fit astrologue. Il découvrit, par son art, que l'Empire serait dévasté conformément à la volonté divine par des nations circonscises. Il envoya donc une ambassade à Dagobert, roi des Francs, pour lui demander de faire baptiser dans la foi du Christ tous les juifs de son royaume".*

Or, les rois mérovingiens n'étaient pas antisémites, et pour cause ! Et, pendant le règne du roi Dagobert, correspondant à la naissance de l'Islam, la demande de l'empereur, selon pseudo-Frédégaire, ne pouvait que paraître parfaitement incongrue. Mais, n'oublions pas que ce texte fut écrit un siècle après la mort du roi, à l'époque où les Sarrazins avaient conquis l'Espagne et la Septimanie et envahissaient déjà la France ... C'est pourquoi, dès le début du règne des rois mérovingiens, il y eut beaucoup de juifs dans le "Regnum Francorum". La plupart se livrait au commerce et à la banque. Chilpéric, (toujours lui !) avait parmi ses familiers un juif nommé Priscus qui était son fournisseur d'épices habituel. D'ailleurs, dans la famille royale et dans sa parenté, se retrouvent un certain nombre de noms spécifiquement juifs. En 577, un frère de Clotaire II, oncle de Dagobert, est nommé Samson. Un comte du Roussillon a pour nom Salomon et c'est un autre Salomon qui est roi de Bretagne ... On pourrait multiplier les exemples et les noms juifs iront en se multipliant à la faveur des mariages de plus en plus nombreux entre Mérovingiens et Wisigoths qui étaient pour les chroniqueurs de l'époque assimilés aux juifs. En effet, dans leurs récits, ils emploient indifféremment les termes de "goths" et de "juifs" particulièrement dans le Sud de la France où étaient regroupées d'importantes communautés juives. Appelée le plus souvent Septimanie, appellation venant du temps des Romains où séjournait la "septième légion", cette région fut aussi appelée "gothie" tant la distinction était difficile entre juifs authentiques et goths appelés juifs. Certains d'entre eux portaient ostensiblement des noms sémites, tel le comte Béra dont la sœur avait épousé un homme du nom de Lévy.

Malgré tout, ni ces noms juifs portés par les mérovingiens et les wisigoths de Septimanie, ni leur traditionnelle chevelure devant rester intacte jusqu'à leur mort, ne pouvaient servir de preuves suffisamment convaincantes sur l'origine hébraïque des rois de la première race.

Par contre, la Loi salique, celle des Francs Saliens rappelle

singulièrement dans certains de ses articles la loi juive traditionnelle. Par exemple, un chapitre entier de la Loi salique, le quarante cinquième, intitulé "De Migrantibus" dérive directement d'un chapitre du "Talmud". Bien d'autres exemples peuvent être montrés où les articles concernant les amendes de composition sont inspirés de la Bible. Ainsi, la Loi salique, loi fondamentale des mérovingiens, en puisant ses origines au cœur même de la loi juive traditionnelle, apportait la preuve que les auteurs de la codification connaissaient non seulement les textes juifs mais les possédaient.

Alors, si l'on rapproche tous ces éléments : les origines hébraïques des mérovingiens venant de la tribu de Benjamin d'où sont sortis les rois d'Israël et Hiram l'architecte du Temple, la loi salique, les symboles utilisés par les mérovingiens, leur longue chevelure sacrée, leur caractère royal héréditaire, leurs coutumes, leur manière de vivre et "tel Salomon" avoir plusieurs femmes, leur propension aux secrets révélés à un conseil restreint les Antrustions, enfin leur goût pour l'Orient et les relations privilégiés avec les nouveaux empereurs de Byzance ... tout cela apparaît bien comme la naissance d'un ordre ésotérique s'appuyant sur une très lointaine tradition venant des Egyptiens. N'oublions pas en effet, que Benjamin était le plus jeune fils de Jacob et que l'aîné, Joseph, fut ministre de Pharaon auquel furent révélés les secrets des pyramides et des bâtisseurs, des "Maçons".

Ainsi, les rois mérovingiens, détenteurs de l'Antique Tradition, devenus rois d'une nouvelle terre promise, (*heureux comme Dieu en France*, diront-ils) furent les premiers Grands-Maîtres de la franc-maçonnerie qui resurgira au siècle des Lumières pour chasser les usurpateurs, les Bourbons, descendants de ceux qui firent des rois de la première race, les rois fainéants.

Mais, de 751 à 1793, ce sera d'une façon souterraine que les descendants de Mérovée agiront pour continuer l'œuvre si bien commencée et achever la construction d'une nation, la France, dont nous sommes si fiers aujourd'hui.

Avant de mourir, le roi Dagobert avait recommandé sa veuve et son fils Clovis II, son successeur en Neustrie, au maire du palais Aega qui était un serviteur conciliant et dévoué aux mérovingiens. Mais, celui-ci ne survécut au roi que deux années et Nanthilde, régente du royaume prit Erchinoald pour maire du palais. *"C'était un homme rempli de douceur et de bonté, exempt d'orgueil et d'avidité. Il ne s'enrichit que modérément et fut chéri de tout le monde"*. Ce n'était pas le cas du maire du palais de Bourgogne, faisant partie du royaume de Neustrie attribué à Clovis II, ni du patrice Willebad, de qui l'oraison funèbre sert de conclusion à la chronique de pseudo-Frédégaire : *"Ils ont l'un et l'autre opprimé et dépouillé les peuples par leur avidité. Ce fut le jugement de Dieu qui délivra le pays de leur tyrannie"*.

En Austrasie, Sigebert III fils aîné de Dagobert devint roi et confia la mairie du palais au fils de Pépin de Landen qui était mort peu après le roi Dagobert, le 21 février 639. Grimoald, tel était son nom, comptait bien profiter de la jeunesse de Sigebert qui n'avait que huit ans à la mort de son père, pour élever un jour son propre fils Childebart sur le trône en le faisant adopter par le jeune roi, celui-ci n'étant pas en âge d'avoir un fils. De plus, la reine-mère, Ragnetrude, inféodée aux grands Austrasiens ne fit aucune opposition pour laisser à Grimoald l'exercice du pouvoir.

Malheureusement pour Grimoald et son fils Childebert, Sigebert, marié à Immichilde, eut d'abord une fille Blitilde puis un fils Dagobert, né en 652. Cette naissance le poussa à passer aux actes en 656 en faisant assassiner Sigebert et tondre Dagobert pour l'exiler dans un monastère irlandais. Puis, à la place de Dagobert II, il éleva sur le trône son propre fils Childebert né à Stenay vers 643 et prétendument adopté par Sigebert.

Cette trahison excita l'indignation de Clovis II, de sa femme Bathilde et du maire du palais de Neustrie, Erchinoald, parent de la mère de Dagobert Ier. Ils firent arrêter Grimoald et l'usurpateur Childebert dit l'Adopté, les firent jeter en prison à Paris où ils furent tous deux condamnés au supplice de l'énerivation réservé à ceux qui trahissaient la famille royale mérovingienne. Le père et le fils furent ensuite couchés sur un radeau flottant sur la Seine et abandonnés au fil de l'eau. Ils furent recueillis par les moines de Jumièges et finirent leurs jours dans ce monastère où les restes de leur tombeau sont encore visibles de nos jours. Un tableau d'Evariste Luminais, peintre nantais, représente ce supplice : « *Les Enervés de Jumièges* ».

Clovis II devint donc roi de tout le pays franc jusqu'à sa mort l'année suivante en 657 laissant la régence à la reine Bathilde secondée par le fidèle et honnête maire du palais Erchinoald en attendant la majorité du premier des trois fils de Clovis II, Clotaire III né vers 652, qui avait par conséquent cinq ans à la mort de son père.

C'est Ebroïn qui succéda à Erchinoald comme maire du palais toujours désigné par la reine Bathilde en 658 à la mort de cet excellent serviteur. Neustrien de naissance et fidèle à la dynastie mérovingienne des Francs Saliens, il mit tout son pouvoir en jeu pour empêcher une nouvelle division entre Neustrie et Austrasie et avait fait désigner le second fils de Clovis II, Childéric II comme roi d'Austrasie, lui-même étant maire des deux palais après l'élimination de Grimoald et de Childebert l'Adopté relégués puis morts à l'abbaye de Jumièges.

Ebroïn a tenu la scène pendant près de vingt ans et ce fut le plus célèbre des maires du palais de Neustrie mais nous le connaissons mal à travers le laconisme des chroniqueurs pour la plupart favorables aux Grands d'Austrasie et à la famille Pépin. De plus, il fut contrarié dans sa politique en faveur des mérovingiens par la mort prématurée de Clovis II en 673 à vingt et un ans puis par celle de Childéric II, second fils de Clovis II en 675 assassiné en forêt de Bondy avec son épouse Blitilde, sœur de Dagobert II alors exilé en Irlande depuis 656. A nouveau, le complot de la famille Pépin visant à renverser les rois de la première race renaissait avec la complicité de Saint Léger entièrement dévoué à la papauté. Ebroïn avait été enfermé au couvent de Luxeuil et remplacé en Neustrie par un fils d'Erchinoald tandis qu'Anségisel, fils de St Arnoul devenait maire du palais d'Austrasie.

Mais, peu après la mort de Childéric II, Ebroïn parvint à s'échapper du couvent et fit proclamer roi des Francs le troisième fils de Clovis II, Thierry III qui régnait déjà sur la Neustrie depuis 673 tandis que son frère Childéric II régnait sur l'Austrasie. Ebroïn fit arrêter St Léger et le fit emprisonné à Fécamp. Les chroniqueurs favorables aux Austrasiens rapportèrent qu'il fut supplicié de manière atroce : il aurait eu les yeux crevés, on l'aurait fait marcher dans une piscine dont le fond était semé de pierres tranchantes, puis on lui taillada les joues et on lui coupa la langue et les lèvres ! Pourtant, toujours d'après ces récits peu crédibles, St Léger aurait survécu deux ans à ces atroces mutilations ... On finit par lui trancher

la tête après un "simulacre" de condamnation, le 3 octobre 679.

En réalité, ce saint n'était autre qu'un politicien ambitieux qui avait fomenté une révolution visant à étendre la suprématie de l'évêque de Rome, se disant "pape" sur le royaume des Francs. La France n'était pas encore la fille aînée de l'Eglise ! Et les rois mérovingiens savaient fort bien se passer du sacre de la Sainte Eglise Catholique et Romaine. Quoiqu'il en soit, grâce à ces chroniques mensongères, ces cruels supplices valurent à Saint Léger d'être mis sur les autels et de devenir très populaire. Bien sûr, plusieurs monastères se sont disputés l'honneur de posséder son chef : ceux de Saint-Vaast d'Arras, Murbach, Jumièges, Maymac, ainsi que l'église Saint Léodegar de Lucerne qui prétendait conserver le crâne et deux dents du saint. Les chroniques de Saint Wandrille sont beaucoup plus justes à l'égard de Léger et nous pourrions voir combien ce personnage porte une lourde responsabilité dans les événements qui suivront sa mort.

La victoire d'Ebroïn sur les comploteurs austrasiens, adversaires acharnés des fils de Mérovée, les incita à commettre un nouveau crime sur la personne du malheureux Dagobert II qui avait été rappelé au pouvoir en Austrasie après l'assassinat de son cousin Childéric II et de sa sœur Blitilde. Celui-ci fut assassiné en forêt de Woëvre près de Stenay, le 23 décembre 679, sur les ordres de Pépin d'Héristal, petit-fils de Pépin de Landen et d'Arnoul, neveu de Grimoald, celui qui avait tenté de prendre le pouvoir en assassinant Sigebert III et en exilant le petit Dagobert II. Ce malheureux prince qui était effectivement le représentant de la branche aînée des Mérovingiens ne régna que trois ans de 676 à 679 après avoir passé vingt ans dans l'un des nombreux monastères d'Irlande sous la règle de Saint Colomban, peut-être celui de Glane. Durant son exil, Dagobert II avait épousé une princesse anglo-saxonne, Mechtilde ou Mathilde dont il eut cinq enfants : quatre filles et un fils Sigebert né et mort en 678 un an avant son père.

Ainsi, sans contestations possibles et tous les historiens sont d'accord là-dessus, la branche aînée des Mérovingiens s'éteignit le 23 décembre 679 avec la mort de Dagobert II assassiné au cours d'une partie de chasse en forêt de Woëvre. La légende a voulu que le roi fut tué, pendant qu'il se reposait, par un seul agresseur, son propre filleul soudoyé par Pépin d'Héristal. Cette partie de la forêt où fut perpétré le meurtre porte le nom de "*cul de sac del meurte*". Monsieur Jeantin, auteur des "*Chroniques des Ardennes et Woëvre*" rapporte ainsi la suite de cet événement :

*"Quoiqu'il en soit, soyez en certain, voici l'endroit où à succombé la victime - voici la fontaine qui s'est empourprée de son sang et qui s'est hâtée de courir à la Meuse pour se purifier des traces de l'attentat. C'est par cette large tranchée solitaire, il est probable, qui conduit au château de Charmois, que le corps meurtri du monarque a été rapporté à son palais de Stenay, pour être enterré, dans le silence, dans le mystère, sous la voûte de l'oratoire consacré à Saint Rémy".*

Son tombeau, oublié après l'avènement de Pépin le Bref fut, dit-on, découvert par un enfant qui découvrit une plaque d'or, éclairée par un rayon de soleil, et sur laquelle figurait cette inscription latine :

*"Hic latet corpus Dagobert Regis et martyres cujus anima in coelesti tripudibus exsultat curia sancti parata".*

Le gouverneur de Stenay se rendit alors le **17 janvier 872** au palais du roi Charles le Chauve pour lui faire part de cette découverte. Après enquête, le

prince convoqua un concile d'évêques sous la présidence d'Incmar, archevêque de Reims assisté de Bérard, l'évêque de Verdun. Suite aux travaux du Concile, le roi-martyr fut canonisé le 10 septembre 872 et proclamé saint, sa fête fixée le **23 décembre** en souvenir de sa mort. C'était le premier roi-perdu de l'Histoire de France ... Il y en aura bien d'autres !

Pépin d'Héristal ayant réussi à éliminer le roi mérovingien d'Austrasie mobilisa une nombreuse armée contre le roi de Neustrie, Thierry III et son maire du palais, Ebroïn. Mais, l'offensive échoua et les Austrasiens essuyèrent un sanglant échec au Bois-du-Fays près de Laon. Alors que Pépin d'Héristal prenait la fuite, son frère Martin s'enfermait dans la citadelle de Laon. Mais Ebroïn réussit à se saisir de sa personne et le fit conduire dans sa villa d'Ecry sur les bords de l'Aisne où il le fit mettre à mort. Thierry III régna alors sur tout le Pays franc.

Malheureusement, en 683, un austrasien nommé Ermenfroy assassina Ebroïn et réussit à s'enfuir échappant ainsi à la vengeance des Neustriens et de leur roi Thierry. Les successeurs d'Ebroïn n'eurent pas son énergie et Pépin d'Héristal qui s'était réfugié dans ses immenses domaines fomenta une nouvelle révolte des Grands Austrasiens. Réunissant à nouveau une armée, il marcha contre le roi Thierry III qu'il battit à Tertry en Vermandois en l'an 687. Toutefois, il ne tenta pas d'assassiner Thierry qui continua à régner jusqu'à sa mort en 691 sur l'ensemble du royaume des Francs avec Pépin d'Héristal.

Thierry III était marié à Clothilde dont il eut trois fils : Clovis né en 682, Childebart né en 683 et Clotaire né vers 684. A la mort de leur père Thierry, ce n'était donc que des enfants ayant respectivement neuf ans, huit ans et sept ans ! Pépin d'Héristal avait bien réussi dans son entreprise de conquête du pouvoir et il lui suffisait d'attendre patiemment la mort des trois petits princes pour, enfin, se proclamer roi ! Effectivement, Clovis III mourut en 695 à l'âge de treize ans, immédiatement remplacé pour la forme par Childebart III, son frère qui vécut jusqu'en 711, et réussit à se marier, pour avoir un fils qu'il nomma Dagobert. Pour des raisons mystérieuses, le troisième fils de Thierry, Clotaire IV, régna seul sur l'Austrasie de 717 à 719 après la mort de Pépin d'Héristal en 714. Nous verrons bientôt pourquoi.

En effet, l'installation au pouvoir des Pippinides faillit être une nouvelle fois compromise par la mort de Pépin qui avait occupé le pouvoir pendant vingt sept ans, depuis 687 et tenté de le prendre en 679 en assassinant Dagobert II. Marié à Plectrude, ses deux fils légitimes Drogon et Grimoald l'avaient précédé dans la tombe et Dagobert III régnait depuis 711 à la mort de son père Childebart III. C'est Plectrude qui devint maire du palais et tutrice du jeune Dagobert III. Elle avait pris la précaution de faire enfermer Charles, le bâtard de son mari né d'une concubine nommée Alpaïs dans l'espoir d'élever sur le trône Théodebald, son petit-fils, qu'elle établit comme "*major domus*" en Neustrie tandis qu'elle fit Arnulf, un autre de ses petits-fils, duc dans la région de Metz.

Très vite, les aristocrates neustriens, soutenus par les abbés de St Wandrille, saisirent l'occasion et se révoltèrent, ralliés autour du jeune Dagobert III. Ils battirent les Pippinides près de Compiègne et Théodebald prit la fuite pour mourir peu après. Les Neustriens nommèrent l'un des leurs, Rainfroy, comme maire du palais, personnage très énergique et fidèle à la dynastie mérovingienne. Il n'hésita pas à s'allier au roi de Frise, Radbod et au duc d'Aquitaine, Eudes pour détruire les Pippinides et attaquer Metz.

Charles, le bâtard de Pépin d'Héristal, réussit "avec le secours du Seigneur", à s'évader de la prison où sa marâtre l'avait fait enfermer et n'hésita pas, avant de s'attaquer à Rainfroy, à faire disparaître le jeune Dagobert III qui mourut en 715, à seize ans ! Second roi perdu de la dynastie, il s'avérait que le nom de Dagobert "jour brillant" portait malheur aux princes ainsi nommés dans la dynastie mérovingienne .....

Rainfroy, ne perdit pas courage pour autant, Childéric II qui avait, on s'en souvient, été assassiné avec sa femme Blitilde, sœur de Dagobert II en forêt de Bondy en 675, Childéric II donc, avait eu deux fils : Dagobert mort en même temps que ses parents et Daniel qui avait échappé à la furie des Pippinides. Celui-ci avait trouvé refuge dans un monastère d'où le sortirent les Neustriens qui le reconnurent comme roi sous le nom de Chilpéric II, juste après la mort de Dagobert III, "*après que ses cheveux eurent repoussés*". Daniel sortait ainsi de la fosse aux lions !

Charles, lui non plus, ne perdit pas courage car il avait à combattre à la fois Plectrude et les Neustriens ! En 717, il vint à bout de sa belle-mère et pour contrecarrer la légitimité de Chilpéric II, il fit de Clotaire IV le dernier fils de Thierry III un nouveau roi d'Austrasie et de tout le pays franc, puis le fit mourir en 719.

En effet, de Rouen, Amiens, Cambrai, Paris, de haute Bourgogne, d'Alémanie et même de Provence et de Bavière, en un mot de toute la Francie, les partisans des Neustriens affluèrent à la cour de Chilpéric III laquelle devint le lieu de ralliement pour tous ceux qui voulaient mettre un terme aux crimes des Pippinides par fidélité aux Mérovingiens et par peur des ambitieux descendants de cette famille austrasienne.

Donc, la reconquête du pouvoir par le bâtard de Pépin d'Héristal fut lente et difficile : elle prit à peu près cinq ans. Après ce grave échec, Charles se ressaisit. Il se jeta sur ses ennemis et les battit une première fois à Amblère, près de Liège puis une seconde fois, le 21 mars 718, à Vinchy près de Cambrai. Vinchy est situé sur la commune de Crèvecœur et un éminent géographe a pu dire que "*ce vocable offre une allusion évidente aux sentiments qu'inspira aux habitants de Vinchy la défaite de l'armée neustrienne par le duc d'Austrasie*". Il n'empêche que, malgré sa victoire sur Chilpéric II, Charles Martel n'osa pas porté atteinte à sa vie et se contenta de faire disparaître Clotaire IV devenu inutile en Austrasie. Il faut dire que Charles Martel n'avait pas bonne réputation auprès des Neustriens en général et auprès des moines de Saint Wandrille, en particulier. Voici ce que l'on peut lire dans les Chroniques de l'abbaye de Fontenelle d'après les "*Gesta Abbatum Fontanellensium*", le vieux chroniqueur regrettant le règne des rois mérovingiens depuis la fondation de l'abbaye.

*"Ce fut alors, l'heureux âge d'or de l'abbaye. Les princes et les bons chrétiens rivalisaient de générosité pour lui transmettre domaines et revenus divers, surtout en nature. Ils savaient bien que les abbés en seraient les sages et charitables administrateurs. Chaque moine recevait du père de famille le nécessaire, sans superflu. Tous ne formaient qu'un cœur et qu'une âme et comme dans les premières communautés chrétiennes, tout était commun à tous ..."*

*"Mais le beau ciel de Fontenelle va se charger de nuages avec l'intrusion de mauvais bergers imposés à la communauté par la puissance séculière, en l'espèce par Charles Martel. C'était un vaillant guerrier qui sauva la civilisation occidentale et chrétienne en brisant l'invasion sarrasine. Mais, c'était un demi-barbare peu scrupuleux et un chrétien très approximatif. Avec lui, évêchés et monastères vont facilement devenir en*

*faveur de ses collaborateurs ou amis, des sources de revenus, des simples "bénéfices" autant de ressources soustraites aux besoins variés de la communauté et à l'exercice de sa charité". (Dom Lucien David, moine de St Wandrille).*

Or, l'abbaye de Fontenelle avait été fondée en 649 par Wandrille, né au pays de Verdun vers 600. Franc de noble race, dont le père Walchise était cousin de Pépin de Landen, alors maire du palais d'Austrasie sous le règne de Clotaire II, Wandrille avait sollicité et obtenu du roi Dagobert Ier, dont il était l'un de ses collaborateurs, de se consacrer à Dieu dans la vie monastique. Dans le prochain chapitre, nous verrons l'importance de cette décision pour l'histoire de la famille Dagobert dont je fais la narration.

Pour l'heure, nous en sommes à la victoire de Charles Martel à Crèvecoeur, laquelle victoire lui assura le pouvoir, certes, mais toujours sous le règne du roi Chilpéric II, fils de Childéric II et de Blitilde, donc, par conséquent, petit cousin de Dagobert II. Cela fait bien des fantômes pour Charles Martel qui a fait disparaître personnellement Dagobert III et Clotaire IV. Aussi, lorsque Chilpéric II trépassa en 721 à 51 ans, de mort naturelle, il ne s'opposa pas à élever sur le trône le fils de Dagobert III, Thierry IV, dit de Chelles qui, à la mort de son père, avait été tonsuré et relégué dans ce monastère fondé au VIIe siècle par la reine Sainte Bathilde, veuve de Clovis II, frère de Dagobert II ...

On l'aura deviné, Charles Martel, ce "demi-barbare", bâtard de Pépin d'Héristal, avait bien des soucis avec les descendants de Clovis et l'invasion des arabes, maîtres de l'Espagne wisigothique et de la Septimanie vint à point nommé pour que l'on reconnaisse sa bravoure à défaut de sa légitimité royale.

C'est ainsi qu'en 732, l'Histoire retiendra la victoire de Charles Martel sur les Arabes à Poitiers. En fait, de ce soi-disant péril musulman, ni Pépin d'Héristal, ni son bâtard n'avaient eu à s'en occuper car le duc d'Aquitaine Eudes avait participé contre eux aux coalitions neustriennes, en faveur des mérovingiens, sans qu'il fut possible d'abattre leur puissance et celle des Grands Austrasiens les soutenant de leurs armes et de leur richesse. Dans "*l'Evènement du jeudi*" semaine du 15 au 21 mars 1990, on peut lire :

*"Le mensonge est évidemment la chose la plus intemporelle qui soit ... Il n'y a jamais eu de bataille de Poitiers et les musulmans qui s'aventurèrent effectivement dans cette contrée à l'appel d'un prince chrétien n'étaient pas des arabes. Mais au fond, qu'importe ...*

En effet, maire des palais de Neustrie et d'Austrasie après la victoire de Crèvecoeur, il n'essayera pas, malgré le prestige que lui vaudra ce mensonge historique, d'aller plus loin dans la prise du pouvoir tant était grande pour lui la peur de renverser un mérovingien roi-chevelu, roi-thaumaturge. Pourtant, lorsque Thierry IV mourut à 24 ans sans postérité, Charles Martel ne fit pas appel à Childéric, fils de Chilpéric II, lui aussi enfermé dans un monastère et marié à Gisèle dont il avait deux fils, Thierry et Sigebert.

C'est ainsi, que de 737 à 743, il n'y eut pas de roi mérovingien régnant, Charles Martel laissant le partage des responsabilités du pouvoir entre ses fils Carloman et Pépin.

Il est facile de comprendre que l'ascension des Pippinides vers le pouvoir se faisait avec la complicité du pape ce que nous avons déjà vu au temps de Pépin

de Landen. En fait, sur la table rase de la culture religieuse au début du VIII<sup>e</sup> siècle, Charles Martel puis Pépin le Bref bâtirent un édifice épiscopal et monastique inféodé à l'évêque de Rome. Ce faisant, c'était la fondation de leur propre pouvoir qu'il consolidait et bientôt la France allait effectivement devenir la fille aînée de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Ce serait la fin de l'Eglise gallicane, soutien des rois de la première race, fondateurs de la France, du "Regnum Francorum".

Pourtant, Carloman et Pépin eurent encore des difficultés avec les Francs qui exigeaient un roi mérovingien car ces guerres incessantes pour la conquête du pouvoir et les manipulations des charges ecclésiastiques, les confiscations des biens qui en dépendaient, les nominations des partisans des Pippinides, des laïcs ignorants et totalement étrangers à l'Eglise gallicane, tout cela avait réussi à détruire l'assise religieuse sur laquelle avait toujours reposé le règne des rois mérovingiens.

Ravagée par les armées de Charles et de son fils Pépin sous prétexte de chasser les Arabes, l'Aquitaine et même la Provence cessèrent d'être un foyer de culture intellectuelle. Les laïcs ne savent plus lire ; ils n'ont donc plus d'emploi dans les chancelleries du roi et du maire du palais. L'écriture devenant ainsi le quasi-monopole des clercs, il en résulte que son usage, si étendu dans toute l'histoire mérovingienne, décroît sensiblement. C'est un désastre également du point de vue de la tradition culturelle et de l'identité civique fondée sur un humanisme naissant grâce à la loi Salique.

Donc, l'assise spirituelle de l'Eglise gallicane était radicalement différente de celle qui était en train de se constituer avec l'aide de l'évêque de Rome. La transformation de la sacralité royale se fit presque comme on répare un oubli car depuis 737, Charles et ses successeurs avaient le pouvoir bien en main, négligeant même de mettre un Mérovingien sur le trône. Dans son testament écrit en 739, Abbo porte la mention suivante :

*"En la vingt et unième année depuis que l'illustre Charles gouverne les royaumes francs".*

Ainsi, ayant renoncé à l'action violente, les Pippinides utilisèrent l'ambition de Rome pour usurper le pouvoir à des rois qui incarnaient et représentaient l'unité du royaume et la légitimité qui avait marqué le règne des Francs à la fin de l'Antiquité. Or, au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, cette identité et cette légitimité était contestée de plus en plus par les gens de l'Eglise romaine venus pour transformer la Francie et permettre ainsi aux Pippinides de prendre le pouvoir. L'idée que ces étrangers se faisaient de la royauté, le roi non seulement règne, mais il gouverne, se répandait peu à peu dans l'élite franque austrasienne. Carloman et Pépin furent donc, et malgré cette lente évolution des mentalités, obligés de faire appel à un nouveau roi mérovingien pour régner sur tout le royaume. Il s'agissait en l'occurrence du fils de Chilpéric II, Childéric III né vers 714, qui fut élevé sur le trône en 743, deux ans après la mort de Charles Martel. Childéric III avait épousé la princesse Gisèle, peut-être d'origine wisigothe, dont il eut un fils Thierry né vers 735, puis un autre fils nommé Sigebert, selon une légende.

Dès le début de son règne et pour bien continuer l'œuvre de destruction entreprise par leurs ancêtres, Pépin et Carloman firent surnommer le malheureux Childéric III, l'Idiot ou le Fainéant. Par un juste retour des choses, ce sera également le surnom qui sera donné en 986 au dernier carolingien Louis V dit le

Fainéant ! Comme ses prédécesseurs depuis le fils de Pépin le Bref, Charlemagne, Louis V eut à lutter pour garder au royaume des Francs l'indépendance nationale qu'ils avaient abandonné au profit de l'église romaine. Et ceci, en plein milieu de l'émiettement féodal qu'avait engendré leur soif du pouvoir.

Mais pour l'heure, Pépin le Bref devint seul maître du royaume des Francs, son frère Carloman étant devenu moine en 747, d'abord à Rome puis à Mont-Cassin dont on a déjà parlé à propos de l'ambition des papes au temps de Grégoire-le-Grand. Cependant, il n'était pas seul à prétendre diriger le royaume. Son demi-frère Griffon, exclu de la succession, n'en était pas moins un candidat possible : sans cesse, il servait de point de ralliement pour les groupes d'opposants qui se formaient ça et là dans le royaume. De plus, en entrant dans les ordres, Carloman avait laissé des fils pouvant, le jour venu, menacer les propres héritiers de Pépin. Le maire du palais avait donc besoin d'une autorité qui ne fut pas seulement de fait, mais supérieure à celle des grands seigneurs francs ou même à celle de ses parents et supérieure surtout à celle du roi mérovingien qui régnait, mais ne gouvernait pas !

Il la prit auprès de l'Eglise romaine qui avait trouvé une nouvelle sacralité auprès de l'Eglise gallicane.

Ainsi donc, en 749 ou 750, Pépin envoya à Rome Burchard, évêque de Wurzburg, et Fulrad plus tard abbé de Saint-Denis, où Pépin avait été élevé, avec mission de poser au pape Zacharie, la question suivante :

*"Est-il juste ou non que le roi des Francs de ce temps n'ait absolument aucun pouvoir mais possède néanmoins l'office royal ?"*

Ce n'était pas là une question "franche" mais bien une question "romaine" qui apporta la réponse prévisible du rusé Zacharie :

*"Il vaut mieux appeler roi celui qui a le pouvoir que celui qui en reste dépourvu".*

Fort de cette réponse et après en avoir fait part aux grands ecclésiastiques de son entourage et aux Grands du royaume, Pépin le Bref, sur "l'ordre" du pape réunit les évêques à Soissons, sa capitale et, dans la cathédrale, il retira la couronne de la tête de Childéric III pour mieux le tonsurer et en faire un moine de l'abbaye de Saint-Bertin près de Saint Omer. En y mourant en 754, Childéric III mettait un terme à cette dynastie mérovingienne à laquelle, curieuse coïncidence, un roi du même nom avait donné le jour trois siècles auparavant.

Cette cérémonie eût lieu en novembre 751 mais le nouveau roi désirait conforter son titre par une cérémonie religieuse plus solennelle : le "**sacre**" qui lui serait donné par le pape en personne. Il fut donc sacré à Saint-Denis en juillet 754 par le successeur de Zacharie, le pape Etienne II en même temps que la reine et leurs enfants. Ce même jour que le Souverain Pontife sacra le prince franc, « **il fit défense à tous sous peine d'interdit et d'excommunication, d'oser jamais choisir un roi issu d'un autre sang que celui de ces princes que la divine piété avait daigné exalter et, sur l'intervention des saints apôtres, confirmer et consacrer de la main du bienheureux pontife, leur vicaire** »

Désormais, et pour plus de mille ans, la France devenait la "**Fille aînée de l'Eglise**", au grand dam de Thierry, le moine de Saint Wandrille fils du dernier mérovingien.

## Chapitre quatrième

### Thierry, moine de Fontenelle, fondée par Wandrille

---

Childéric III, le dernier roi mérovingien régnant avait épousé Gisèle princesse originaire de Septimanie, probablement fille d'un comte de Rhedae descendant de Caribert, mérovingien d'Aquitaine, frère de Dagobert Ier. Elle avait eu deux fils de son mari : Thierry, l'aîné dont nous allons relater l'histoire et Sigebert qu'elle emmena avec elle dans son pays natal peu avant le coup d'état qui avait permis à Pépin le Bref de devenir roi des Francs. Une légende veut qu'elle se réfugia dans le Razès dont Rhedae était la capitale. Toujours, d'après cette même légende, elle aurait échappé avec son jeune fils aux poursuites des soldats de Pépin-le-Bref qui s'étaient assurés de la personne de Thierry. Mais le Razès était bien gardé et les sbires de l'usurpateur ne purent mettre la main sur Sigebert. On devine donc l'inquiétude de Pépin le Bref et son empressement à enfermer Childéric III et son fils aîné dans des monastères éloignés de la Septimanie afin qu'ils ne puissent avoir aucun contact entre eux, ni avec Gisèle ! Cela explique aussi l'injonction du pape faite au peuple franc en leur défendant de choisir un autre roi que dans la famille Pépin.

Pourtant, Pépin le Bref avait commis une lourde erreur en faisant enfermer Thierry à Fontenelle dont le fondateur Saint Wandrille avait laissé dans l'abbaye une fidèle tradition mérovingienne que l'on retrouve même de nos jours. Certes, maître de toute la France après la bataille de Tertry, Pépin de Herstal (ou d'Héristal) et ses descendants firent élire des abbés de Fontenelle tout à leur service tel Saint Bénigne qui fut cependant déposé en 715 par Chilpéric II et son maire du palais Rainfroy. Bénigne fut remplacé par Wandon partisan des Mérovingiens. Il devint abbé de Fontenelle dans le courant de l'été 718. Laissons la plume à Dom Jean Laporte, moine de Saint-Wandrille :

*"Mais bientôt allaient venir les jours difficiles. Après quelques raids sans résultats définitifs dans la forêt des Ardennes, le combat décisif entre Rainfroy et l'austriasien se livra le 21 mars 717 à Vincy, aujourd'hui Crèvecoeur-le-Grand, à une dizaine de kilomètres au sud de Cambrai et Wandon, volontairement ou non, figurait dans l'état-major neustrien. La bataille âprement disputée entre les masses neustriennes et les troupes peu nombreuses mais solides de Charles, se termina par la victoire de ce dernier. Rainfroy, directement visé par la haine de son adversaire, courait, fuyant pour sa vie, entouré d'un petit groupe d'hommes...Après deux journées de course éperdue, le cheval du fugitif, épuisé, lui refusait le service. Mais, Wandon ou l'un des siens amena à Rainfroy un cheval rapide grâce auquel il put franchir la Seine avant l'arrivée de ses poursuivants et se réfugier en Anjou.*

*Charles était bien vainqueur, mais un peu embarrassé peut-être de l'étendue de sa victoire, il hésitait à toucher aux situations acquises, préférant de beaucoup le ralliement ou la collaboration de ses adversaires de la veille. Son neveu Saint Hugues, futur abbé de Fontenelle, confirmait l'année suivante à Wandon toujours sur son siège, le domaine de Bouillancourt. Mais, comme l'attitude réticente de l'abbé ne satisfaisait pas le vainqueur, il se rappela fort opportunément l'histoire du cheval*

*prêté à Rainfroy et, du coup, envoya à l'automne de 719 Saint Wandon en exil "vers l'Est", au monastère de Saint-Servais de Maëstricht. Il devait y rester vingt huit ans. Saint Bénigne fut replacé à la tête de l'abbaye."*

*"Mais il était écrit dans les cieux que Wandon, octogénaire pour le moins, ne finirait pas ses jours en exil et foulerait encore la terre cauchoise. Les événements avaient marché à Saint Wandrille. Après trois excellents supérieurs Saint Bénigne, Saint Hugues, Saint Landon, les pillards faisaient leur apparition : Teutsinde, clerc bavarois qui distribuent les domaines de l'abbaye à ses amis, Guy, chasseur et bon vivant, compromis dans une conspiration contre Pépin le Bref, enfin Rainfroy (homonyme du maire du palais de Chilpéric II n'ayant rien à voir avec celui-ci) qui entreprit de couper les vivres aux religieux afin de pouvoir supprimer l'abbaye à son profit. Mais cette fois, les victimes résistèrent. Après mûre délibération et prières publiques, elles délèguèrent vers le maître trois d'entre eux, Austrulf, un courtraisien qui était prier, un meldois appelé Wuldrebert et un italien de Bénévent, nommé Laurent. On était en 747 environ (sous le règne de Childéric III bientôt déposé par Pépin le Bref). Quatre ans auparavant, au synode de Leptines, Pépin s'était résolu, sous l'influence de Saint Boniface, à remettre de l'ordre dans l'église franque et se trouvait encore dans toute la ferveur de sa conversion. Aussi, sans plus attendre déposa-t-il Rainfroy".*

*"Puis, Pépin de mieux en mieux disposé, leur ayant demandé de désigner leur candidat, ils nommèrent Wandon."*

*"Tout se passa donc pour le mieux du monde et, plus heureux que Saint Ansbert, (il fut révolté par l'usurpation de Pépin d'Héristal, l'austrasien et fut exilé au monastère de Hautmont-sur-Sambre dont les abbés étaient dévoués aux intérêts des Pippinides), Wandon revit de ses yeux le monastère de sa jeunesse."*

*"La paix et l'abondance étaient revenues à Fontenelle ; aucun parti contraire ne se manifesta et les Pépinistes eux-mêmes ne purent que s'incliner devant la volonté de leur suzerain."*

*"Dans les derniers mois de l'année 751, avant que ses yeux ne se fussent clos à la lumière, vint à Fontenelle pour y recevoir l'habit, un jeune homme devant qui les religieux s'inclinaient très bas : c'était Thierry, l'héritier de Childéric III, le dernier Mérovingien qui ait porté le diadème, et que Pépin le Bref, vainqueur envoyait finir ses jours dans le cloître. De toutes les amertumes qu'avaient goûté Wandon depuis la fatale journée de Vincy, celle-ci, quoique prévue depuis longtemps, fut peut-être la plus douloureuse. Le vieillard reçut l'adolescent et lui fit entendre les premières paroles de paix, d'oubli et de soumission à la volonté de Dieu, qui règle à son gré les destinées des hommes ..."*

*"Anstrulf, qui dirigeait depuis longtemps le temporel prit alors sur la demande des religieux le gouvernement général du monastère. Favori de Pépin, il débuta brillamment en obtenant de lui un diplôme qui accordait à Fontenelle les droits régaliens sur ses tenanciers. Il semble avoir activement travaillé à augmenter les possessions de la maison en Cotentin, où Lestre, Brix, Saint Sauveur de Pierreport, Belleville, Périers, Vesly ont conservé la mémoire de Saint Wandrille".*

Tout au long de l'histoire de la famille Dagobert, à partir de ce jour de novembre 751 jusqu'à la mort du général Dagobert dit de "Fontenille", nous verrons apparaître ces noms de localités du Cotentin à l'ouest de Saint Lô.

En effet, et bien qu'aucune archive n'ait été retrouvée jusqu'à présent pour en apporter la preuve irréfutable, il est certain que Thierry fut envoyé comme prieur dans l'une de ces filiales, sans doute celle de Périers, afin qu'il puisse échapper à la surveillance de Pépin-le-Bref bien trop occupé désormais à consolider sa dynastie en se faisant sacrer par le pape Etienne II comme on l'a déjà vu dans le précédent chapitre. Cet acte solennel conféra à Pépin et à sa famille un caractère extraordinaire voulu par l'Eglise romaine : un véritable tabou les protège désormais et Etienne II interdit aux Francs de prendre des rois dans une autre **famille sous peine d'excommunication**. Surtout, *"l'oint du Seigneur"* devient ainsi un représentant de Dieu sur terre pour le pouvoir temporel, laissant au pape le pouvoir spirituel.

Les Mérovingiens ayant été ainsi définitivement écartés du pouvoir et dans l'impossibilité d'envisager une quelconque restauration, les deux héritiers Thierry et Sigebert se résignèrent chacun de leur côté et firent en sorte de perpétuer le souvenir de leur dynastie, l'un en donnant le nom de Dagobert à son fils, l'autre en épousant une princesse wisigothe fondant ainsi la dynastie légendaire de Wilfrid-le-Poilu dont descendirent les comtes de Barcelone, du Roussillon, de Cerdagne, de Besahe, de Pallars, de Ribagorça ... etc., et même les vicomtes de Tatzu, de Castellnon. C'est Charles Chauve qui signa l'année même de sa mort en 877 l'hérédité du comte Wilfrid. Tous ces actes ont été consignés et traduits, formant deux épais volumes que l'on peut consulter à la bibliothèque Mazarine à Paris.

Mais tous deux, Thierry et Sigebert, avaient été initiés au secret de leurs origines et ils avaient conservé les précieux parchemins qui leur avaient été donnés par leurs parents, Childéric et Gisèle.

En devenant prieur de la filiale de Perriers, Thierry avait donc assuré sa descendance à laquelle il transmis ces parchemins. On ne connaît pas la date de sa mort, probablement vers 800, à une époque où les Normands étaient, depuis longtemps déjà, apparus dans le Cotentin. Toussain de Billy, historien, après avoir cité Claude Fouchet, selon lequel *"le Cotentin, du temps même de nos rois mérovingiens, estoit habité par les Sesnes, pirates ; et semble avoir été abandonné par les Charliens, comme variable et trop esloigné de la correction de nos rois, aux Normands et autres escumeurs de mer, pour estre cette terre comme une presque-île, séparée de la terre ferme"*. Il ne serait donc pas impossible que notre Thierry ait pris femme parmi les nouveaux arrivants alors que Sigebert, son frère, épousait une wisigothe du Razès nommée Magdala.

Quoiqu'il en soit notre homme, devenu moine par force, édifia tellement la communauté que celle-ci lui décerna le titre de **"vénérable"**. Or, ce titre de "vénérable" est réservé de nos jours aux responsables des loges maçonniques, c'est-à-dire aux initiés comme l'était Thierry, dernier roi-perdu de la dynastie mystérieuse des mérovingiens, la "race fabuleuse" selon Gérard de Sède, l'auteur d'un livre paru en 1973 aux Editions "J'ai lu".

Nous perdons la trace de Thierry et de sa descendance jusqu'au XIIIe siècle où la famille Dagobert réapparaît à quelques kilomètres de Périers, près de Saint Lô, entre Mesnil-Enry, Mesnil-Durand et La Chapelle-Enjuger.

Par contre, nous trouvons deux évêques d'Agde, le port de Septimanie où s'embarquèrent les pèlerins pour Jérusalem, deux évêques au nom de Dagobert :

- au IXe siècle : 848 - 880 pour le premier
- au Xe siècle : 938 - 948, pour le second.

Dans le Tome VI de "Gallia Christi", on peut lire que le premier évêque Dagobert fut d'abord abbé de Saint-Sever, monastère fondé par Sever évêque d'Avranches, à 12 kilomètres de Vire dans le Calvados. Sever était originaire du Cotentin, né au VII<sup>e</sup> siècle, il mourut à Rouen dont il est un des patrons et sa fête est le 1<sup>er</sup> février.

Ainsi, de la Normandie au rivage de la Méditerranée, porte de l'ORIENT, la tradition judéo-chrétienne s'installait avec des personnages portant le nom du plus célèbre des rois mérovingiens, le seul qui fut comparé à Salomon : **DAGOBERT**. Et, c'est bien ainsi que Charles le Chauve l'avait compris puisque dès le début de son règne, en 848, il nomme l'abbé de Saint-Sever, Dagobert donc, évêque d'Agde. Le 11 août de la même année, il accordait au dit évêque le tiers des droits domaniaux du comté d'Agde comme pour racheter les crimes de ses ancêtres à l'égard des Mérovingiens.

Mais ce n'est pas tout ! Nous avons vu que le gouverneur de Stenay s'était rendu le **17 janvier 872** au palais de Charles le Chauve, à Douzy, pour lui faire part de la découverte du tombeau de Dagobert II, le roi-martyr assassiné sur l'ordre de Pépin d'Héristal. Un concile fut donc réuni auquel assistait aussi l'évêque d'Agde, Dagobert, ce qui démontre en l'occurrence que ce dernier était bien considéré comme un descendant du roi Dagobert 1<sup>er</sup>, grand-père du roi-martyr que l'on allait canoniser ...

Enfin, nous avons vu aussi que Charles le Chauve signa l'année même de sa mort l'hérédité du comte Wilfrid, descendant de Sigebert, frère de Thierry le moine de Fontenelle, ancêtre de notre évêque d'Agde. De la Normandie au Languedoc, le souvenir du roi Dagobert allait donc se perpétuer jusqu'à nos jours, grâce aux abbés de Saint-Wandrille dont nous allons reparler avant de continuer l'histoire de la famille Dagobert.

Ce fut à l'époque mérovingienne, dix ans après la mort du roi Dagobert I<sup>er</sup>, que fut fondée l'abbaye de Fontenelle, par Wandrille né vers 600 aux environs de Verdun, dans une famille noble d'Austrasie que l'on dit apparentée aux Pépin, ancêtres de Charlemagne.

Wandrille, "*beau garçon de taille moyenne, à la longue chevelure, aux yeux charmeurs et au teint pâle*" se trouvait à l'école palatine en 623 lorsque Dagobert succéda à son père Clotaire II. Le nouveau souverain le choisit bientôt comme référendaire, autrement dit administrateur de ses domaines ou "villicus". Vers 630, les parents de Wandrille résolurent de le marier et lui firent prendre comme épouse une jeune fille dont la beauté et les qualités étaient dignes des siennes. Mais, il songeait déjà à la vie monastique et voulait garder le célibat. Sa jeune femme était aussi dans les mêmes dispositions d'esprit et s'étant révélé mutuellement leur désir de se consacrer à Dieu, il se coupa lui-même les cheveux et fit prendre le voile à sa femme. Après quoi, et sans prévenir personne, il s'en alla prendre l'habit au monastère de Montfaucon au nord de Verdun, son pays natal.

Cette tentative était destinée à tourner court et Wandrille ne pouvait l'ignorer : le pouvoir civil réagissait contre la trop grande facilité avec laquelle les abbés donnaient l'habit monastique à des fonctionnaires royaux et cela avait abouti à des règlements figurant dans les actes juridiques de l'époque. L'autorisation royale était nécessaire aux hommes libres, les Francs, donc et à plus forte raison aux fonctionnaires pour entrer en religion.

Le roi Dagobert, courroucé par cette infraction à la loi adressa donc à Wandrille l'ordre de paraître à la Cour pour examiner cette prétendue vocation.

Après son entrevue avec le roi, et lui ayant présenté des arguments suffisamment sérieux, Wandrille fut autorisé à suivre sa vocation et fut déchargé de ses fonctions officielles en étant déclaré libre d'aller où l'appelait Dieu.

Il s'en fut donc d'abord fonder un monastère sur un terrain lui appartenant à Sainte-Ursanne sur les pentes nord du Jura bernois. Puis, il s'en fut au monastère de Bobbio dans l'Italie du Nord soumis à la règle en vigueur, celle de Saint-Colomban, moine irlandais, ce qui l'incita bientôt à chercher à leur source ces institutions monastiques en se rendant en Irlande.

Au cours d'un séjour à Romainmoutier sur le chemin vers la lointaine Irlande, il retrouva son neveu Gond qui vainquit ses dernières hésitations en lui suggérant de retrouver son ancien collègue de l'école palatine, Ouen, devenu métropolitain de Rouen en 641. L'oncle et le neveu furent aussitôt reçus avec joie par Ouen qui voyait en eux des évangélisateurs pour le pays dont il avait la charge en Neustrie sous le règne de Clovis II ou plutôt de la reine Nanthilde et d'Erchinoald, Clovis n'ayant que sept ans à cette époque. Le métropolitain fit donc de Wandrille d'abord un sous-diacre puis un diacre, enfin, il lui fit donner le sacerdoce par Omer devenu évêque de Thérouanne.

Pendant quelques années, Wandrille eut loisir de parcourir le pays en tout sens pour évangéliser les populations et mettre en œuvre ses qualités de convertisseur. Puis, lorsqu'il jugea avoir rendu à son évêque ce que celui-ci avait attendu de lui en lui conférant les ordres, il songea de nouveau à fonder un monastère pour se retirer du monde.

Ce fut encore Ouen qui intervint auprès du maire du palais de Clovis II pour lui demander de céder à Wandrille et à son neveu, l'option d'un domaine royal sur la Basse-Seine dans la forêt de Jumièges. L'origine de propriété en était assez embrouillée : l'administration royale paraissant avoir cherché à faire défricher cette forêt qui lui appartenait pour peupler le pays. A cette fin, l'administration mérovingienne avait permis à un nommé Bothmar, originaire du Vexin, de restaurer un ancien domaine gallo-romain situé sur un ruisseau nommé Fontenelle. Ceci fait, le domaine fut concédé par Dagobert Ier, le 4 mars 638, puis confirmé par son successeur Clovis II, le 4 février 639. Bothmar mourut peu après laissant le domaine à un tout jeune enfant incapable de poursuivre seul les travaux de défrichement dont les tuteurs se désintéressèrent au profit du maire du palais qui venait fréquemment dans la résidence royale d'Arlaune située en face de Fontenelle. Erchinoald consenti à l'acquérir par échange contre d'autres biens situés en Vexin au pays natal de Bothmar et de son fils. Mais le maire du palais se désintéressa bientôt de son acquisition qui se trouvait de nouveau envahi par une végétation luxuriante et de surcroît usurpé par des voisins lorsque les moines arrivèrent. Ce domaine abandonné fut donc cédé à Wandrille pour un prix fort modéré et Gond se chargea des négociations. L'acte de vente des droits d'Erchinoald, plutôt que du fonds lui-même qui était bien royal, fut passé à Compiègne le 1<sup>er</sup> mars 649. Après un délai d'une année, qui était sans doute une période d'épreuve, Clovis II ratifia la vente et transféra aux deux religieux les droits de leurs prédécesseurs. Le domaine fit encore l'objet d'une confirmation particulière accordée par Clotaire III fils et successeur de Clovis II, à Palaiseau en 663 ou 664.

Le site était bien choisi et venait compléter l'implantation ésotérique des monastères mérovingiens en bénéficiant des connaissances telluriques et astrales des emplacements sacrés de la Gaule.

Avant sa mort, le 22 juillet 668, après dix neuf ans d'abbatiation et épuisé par son apostolat, Wandrille eut la joie d'assister à la dédicace d'une autre abbaye du pays de Caux parmi celles qui composaient la projection de la Grande Ourse. En effet, c'est dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle, en 658 ou 662, sur l'emplacement où un missionnaire romain, Bozon, envoyé au pays des Calètes (Pays de Caux) pour prêcher le Christianisme, avait élevé une chapelle, que fut fondée pour des religieuses, l'abbaye de Fécamp par le comte Waninge, gouverneur du pays, conseiller intime de Bathilde, veuve du roi Clovis II et mère de Clotaire III, dont les libéralités avaient déjà aidé Wandrille à construire l'abbaye de Fontenelle. A l'érection de ce monastère se rattache la croyance des fidèles en la possession de l'insigne relique du Précieux Sang de Jésus-Christ, croyance qui fit pendant tout le haut moyen-âge la fortune de Fécamp et fut à l'origine de la légende du Saint Graal. C'est donc en 665 que Saint Ouen, archevêque de Rouen, fit la dédicace de la nouvelle abbaye en présence de Clotaire III qu'accompagnait Ebroïn, son maire du palais, son autrustion, et de l'abbé de Fontenelle, Saint Wandrille.

Lorsqu'il fut sur le point de mourir, les moines vinrent demander à Saint Wandrille de leur désigner un successeur selon les usages monastiques irlandais ; celui-ci répondit : *"Il y a ici deux d'entre vous qui, après mon départ, me succéderont."*

C'étaient Lantbert et Ansbert et cette désignation par un abbé mourant de tous jeunes successeurs se retrouvait parfois dans la vie des saints celtes. Aussitôt, les funérailles terminées, les religieux, après trois jours de prières, passèrent à l'élection et, par acclamation Lantbert se trouva choisi. Certaines contingences politiques avaient, sans doute, quelque peu aiguillé les votes. En effet, Lantbert était né en Ternois d'un noble franc appelé Erlebert et cette région faisait partie du duché de Dentelin enlevé par la Neustrie à l'Austrasie et où les sympathies pour cette dernière étaient fortes. Ansbert, que le fondateur Saint Wandrille mettait sur le même pied, était quant à lui Neustrien. Ainsi, les influences se trouvaient-elles également réparties et suivant les principes de Wandrille qui était austrasien, il épousait complètement les méthodes pacificatrices de Saint Ouen au sujet des querelles Austrasie - Neustrie et aristocratie - royauté mérovingienne sans cesse renaissante depuis l'édit de 614 par Clotaire II. D'ailleurs, les rois Clotaire III, Childéric II d'Austrasie et Thierry III son successeur lui donnaient dans leurs diplômes la qualité fort rare de "Notre Père". A la mort de Childéric II, Ebroïn mit à sa place Thierry III vite attaqué par les austrasiens favorables à Pépin d'Héristal qui convoitait le pouvoir. Lantbert, bien qu'il fut lui aussi favorable aux austrasiens, se garda bien de se mêler du conflit car la légitimité de Thierry était incontestable. D'ailleurs, Ansbert, alors prieur, avait quelques années plus tôt prédit à Thierry, le troisième fils de Clovis II, et de Sainte Bathilde, qu'il règnerait sous peu. L'anecdote mérite d'être rapportée telle qu'on peut la lire dans le bulletin n°7 de l'abbaye de Saint Wandrille paru à Noël 1957 :

*"Un jour qu'Ansbert travaillait à la vigne dont on voulait couvrir les flancs du coteau, il entendit tout à coup des cris joyeux et des aboiements de chiens. Il reconnut bientôt le prince Thierry qui chassait dans ces parages. Thierry vint s'incliner devant l'homme de Dieu pour recevoir sa bénédiction. Ansbert la lui accorda, lui donna de bons conseils sur la grande affaire de son salut et lui prédit qu'il monterait sur le trône : chose qui paraissait bien impossible, vu qu'il n'était que le troisième fils du roi Clovis*

*II, et qui arriva pourtant. Thierry avait répliqué en souriant : "Alors vous serez sûrement évêque", ce qui arriva aussi".*

Lantbert était donc, par sa prudente politique, dans la bonne voie : il sut se réserver, chose toujours utile en temps de guerre civile grande consommatrice d'influences. Aussi, dans l'été 673, Childéric II fit-il le cadeau princier de plusieurs domaines à l'abbaye ainsi qu'une portion considérable de la forêt de Jumièges l'année suivante ce qui provoqua un conflit entre les deux abbés, Lantbert et Philibert.

Childéric II fut, nous l'avons vu, assassiné en octobre 675 avec sa femme Blitilde et son fils Dagobert et c'est ainsi que la prédiction d'Ansbert à Thierry se réalisa.

Comme son frère Childéric II, Thierry III accabla de faveurs l'abbé de Fontenelle. A cette époque, les monastères du Nord de la Gaule avaient de gros besoins en huile pour l'éclairage et la cuisine. Un important domaine planté d'oliviers fut sollicité par Lantbert et accordé par le nouveau roi : il était situé à Donzère, près de Pierrelatte sur la rive gauche du Rhône. Les voyages nécessaires par cette fondation mirent Lantbert en contact avec la région lyonnaise et lui valurent d'être appelé au siège de Saint Pothin au début de 680.

Ansbert, ainsi que l'avait prédit Saint Wandrille, lui succéda tout naturellement pendant quatre ans. En 684, Saint Ouen revenait de Cologne porteur des offres de paix de Pépin d'Héristal suite à la défaite des Austrasiens à Latofao (Bois-du-Fays près de Laon). Le succès et les efforts qu'il avait prodigués avaient épuisé les forces de l'octogénaire. Il mourut à Clichy, le 24 août et son corps fut enseveli à Rouen dans l'église qui devait plus tard porter son nom. Ansbert apprit aussitôt le décès de son vieil ami.

Accompagné de quelques religieux, il vint assister aux funérailles mais, à peine rentré à Fontenelle, il fut atteint par un ordre royal lui enjoignant de se présenter au plaid solennel à Clichy. Comme il avait eu vent des démarches faites par les Rouennais qui désiraient l'avoir comme évêque, il supplia le roi Thierry de ne pas donner suite à ce projet et de le dispenser de paraître à la cour. Thierry se borna à lui réitérer son ordre en lui promettant de ne rien faire sans son consentement. Arrivé à Clichy, Ansbert fut assailli par les délégués rouennais qui le supplièrent de céder à leur désir de le désigner comme successeur de Saint Ouen à l'archevêché de Rouen. Ses compatriotes profitèrent du plaid royal pour lui faire donner la consécration épiscopale et l'empêcha ainsi de se reprendre. Triomphants, ils s'en revinrent à Rouen en compagnie du nouveau prélat.

Cette générosité apostolique, et même seigneuriale, lui valut une popularité énorme et l'on s'écrasait dans la cathédrale ; Thierry pouvait être satisfait d'avoir facilité la nomination du moine qui lui avait prédit son accession au trône malgré les difficultés qu'il rencontrait avec Pépin d'Héristal poursuivant sa politique de déstabilisation de la dynastie mérovingienne. En 679, il avait fait assassiner Dagobert II ...

**Or, les activités d'Ansbert ne se bornaient pas seulement à son diocèse. La métropole de Rouen avait de tout temps montré de la sollicitude pour les régions au nord de la Neustrie, le duché de Dentelin et la Frise dont était d'ailleurs originaire Bathilde la mère de Clovis II. Basin, qui succéda à Omer sur le siège de Thérouanne, était selon une tradition de Fontenelle, un**

**moine de la maison et c'est vraisemblablement Ansbert qui l'avait désigné vers 689 ou 690. De même, il encouragea Vulfran à organiser une mission en Frise vers la même époque et l'abbaye lui fournit le personnel adéquat.**

Le 7 mai 688, il fit revenir les restes de Saint Ouen qui furent placés près de l'autel principal de l'église Saint Pierre de Rouen. Cette cérémonie se fit au milieu d'un grand concours de peuple conduit par des religieux et de nombreux prélats. Ce splendide événement, par sa grandeur et sa magnificence, excita des jalousies car il est dangereux d'être grand et pur en temps de troubles. En effet, Ansbert issu d'une région où le loyalisme à l'endroit de la race de Mérovée était très vif, se trouvait, comme beaucoup d'autres, révolté par les crimes de Pépin d'Héristal l'austrasien, crimes qui avaient pour objectif l'usurpation du pouvoir royal. Les protestations nombreuses que lui avaient arraché ses convictions, tombèrent dans les oreilles de quelques prélats collaborant avec Pépin d'Héristal comme Rieul ou Madelgaire de Laon. La délation ayant toujours été le fléau des époques troublées, on dénonça comme dangereux à Pépin l'archevêque de Rouen, intime du roi Thierry, nommé sous Gislemar, et il le fit arrêter puis déporter sans jugement au monastère de Hautmont-sur-Sambre dont les abbés étaient traditionnellement dévoués aux intérêts des Pippinides.

Il mourut en déportation le 9 février 694 ou 695 et son corps fut ramené à Fontenelle, le 9 mars soit un mois après. Thierry III était mort en 691 en laissant lui aussi trois fils de sa femme Clotilde. C'est l'aîné, Clovis III né en 682 qui lui succéda en 691 pour mourir en 695 à l'âge de 13 ans. Pépin d'Héristal pouvait se frotter les mains ! Mais, il n'osa pas empêcher que Childebart, né en 683, fut élevé sur le trône des Francs, qu'il régnera jusqu'en 711 et qu'il aura un fils : Dagobert, le troisième roi du nom. Il régnera de 711 à 715.

Après la mort de Saint Ansbert, l'histoire de l'abbaye de Fontenelle passe sans transition de la lumière à l'obscurité presque complète comme si une chape de plomb s'était posée sur elle : Pépin d'Héristal avait trop peur de la fidélité des moines aux mérovingiens et l'abbé Hildebert qui gouverna le monastère de 695 à 701 n'a pas trouvé d'historien. Ce fut sous son gouvernement que mourut à Fontenelle Vulfran, missionnaire en Frise, archevêque de Sens. Vulfran était né dans le diocèse de Meaux, une région appelée Gâtine, d'un père appartenant à la noblesse militaire franque se nommant Vultbert. Il naquit vers 630 au temps de Dagobert Ier et il éprouva dès l'enfance une vocation cléricale bien marquée. Après de bonnes études que permettait déjà le niveau intellectuel de l'époque, il fut envoyé à la cour et affecté aux affaires ecclésiastiques. La plus grande partie de son existence active s'écoula donc dans ces fonctions auliques, sous les rois Clotaire III (657-673) et Thierry III (675-691), pendant trente ou quarante ans ! On est donc en droit de se demander, car la carrière de Vulfran n'a sans doute pas été exceptionnelle, au nom de quelle "histoire de France", les chroniqueurs et autres historiens ont pu écrire que le règne des mérovingiens fut obscur et marqua un recul de la civilisation. N'ont-ils pas eu la curiosité de prendre connaissance des archives de Fontenelle ?

Mais, poursuivons ce récit par la transcription mot pour mot de *la "vie de saint Vulfran"* par Dom Jean Laporte dans le n°4 de Noël 1954 du bulletin de l'abbaye de Saint Wandrille :

*"A la fin de 693 (sous le règne de Clovis III, fils de Thierry III ami de Saint Ansbert) il quitta la Frise pour n'y plus revenir, emmenant avec lui les jeunes Frisons chrétiens et alla prendre possession du siège métropolitain que Pépin mettait à sa disposition".*

*"Sens a gardé un souvenir très net de sa sainteté, fait d'autant plus notable que cette opinion n'a pu, et pour cause, se former autour d'un tombeau conservé en cette ville Mais on ne rapporte aucun fait illustrant sa prélature. Seuls deux diplômes permettent de l'entrevoir à l'œuvre et jalonnent sa chronologie. Dès le 28 février 694, il figure à un plaid, bien plutôt assemblée politique, tenu à Valenciennes par Clovis III aux décisions duquel il souscrivait avec Saint Ansbert. En 695, il était toujours sur son siège et donnait aux moines de Sainte-Colombe une confirmation du diplôme d'exemption que leur avait accordé son prédécesseur Emmo en 696".*

*"Ce fut probablement cette même année qu'il renonça à sa dignité car son successeur Saint Géry était en fonction dès le 9 mars 696 ou 697".*

*"Son âge avancé et ses infirmités, particulièrement des rhumatismes ou la goutte, qui lui rendaient parfois la marche impossible, furent cause de cette retraite. Il rentra à Fontenelles où son cœur était resté, et où il avait fait bâtir, dans ses périodes de repos, sans doute, une petite basilique dédiée au premier martyr, Saint Etienne. Les religieux édifièrent à côté de ce sanctuaire, une recluserie où l'ancien missionnaire s'enferma et où dans la prière, il arrivait à ce dépouillement des choses humaines que le Seigneur signale parfois par des miracles. Son diacre Wandon, qui avait fait aussi profession à Fontenelle (deuxième année de Childebert III) racontait que son propre oncle, frère de son père nommé Bertgaud, avait été guéri d'une attaque de paralysie par des onctions d'huile consacrée faites sur lui par le saint archevêque. On citait plusieurs cas de guérisons semblables. Le jeune frisons Ovon, qu'il avait sauvé de la potence, et qui plus tard, devint à Fontenelle, prêtre et calligraphe habile, Eurinus et Ingomar, autres rescapés de la barbarie païenne édifièrent longtemps la communauté de Fontenelle et conservèrent le souvenir de Vulfran".*

*"Le séjour de ce dernier à Fontenelle fut bref. Une maladie de vieillard, à peine perceptible, l'enleva en quelques jours pour le conduire à la maison du Père. Ce fut un 20 mars en 698 vraisemblablement. Il fut enterré près de Saint Wandrille, dans la chapelle Saint Paul".*

Nous reviendrons, à propos des Normands qui ravagèrent Saint Wandrille - Fontenelle à partir de 858, sur les relations suivies qu'avaient les rois mérovingiens et les religieux avec les Frisons et particulièrement, grâce à Vulfran, avec Ratbode, leur chef.

Baimus fut le cinquième abbé succédant à Hildebert en 701 et il a sut conserver dans le monastère, l'atmosphère de piété profonde qu'on y respirait au temps de ses prédécesseurs. Mais, il a dû le faire dans des conditions nouvelles et plus difficiles par suite des pressions de plus en plus grandes que Pépin d'Héristal exerçait pour usurper le pouvoir.

D'après la "Passion des saints Luglius et Luglianus" son nom était Bainus - Théodoricus. Il portait deux noms, c'est ce qu'on appelle un cas de dionymie assez fréquent à cette époque. Le premier nom était celui qu'il avait reçu à sa naissance, le second, celui de son baptême. Ce nom de Thierry étant alors un nom royal réservé aux membres de la dynastie mérovingienne, si notre Bainus l'a porté on peut en conclure que son parrain avait appartenu à la famille régnante.

Il semble cependant avoir joui de la faveur de Pépin d'Héristal, devenu maître du royaume franc depuis 687 grâce à la victoire de Tertry, et qui cherchait par tous les moyens à se rallier les partisans des mérovingiens dont faisait

naturellement partie l'abbé Bainus. Il aura donc été désigné au choix des moines, s'il y a eu élection, par Pépin d'Héristal en personne, après la mort de Hildebert, le 19 avril 701.

Il semble bien aussi qu'il n'ait pas abandonné le siège épiscopal de Thérouanne qui lui avait été confié en 690 par Saint Omer. A l'époque, le cumul des fonctions d'évêque et d'abbé n'était pas rare et devait devenir courant au VIIIe siècle. Pépin d'Héristal aimait, comme nous le verrons, à accumuler les éléments de puissance donc de reconnaissance, sur la tête de ceux dont il souhaitait qu'ils deviennent ses partisans contre les Mérovingiens. C'est donc toujours à Pépin d'Héristal qu'est dû l'événement le plus remarqué de l'abbatiate de Bainus à Saint Wandrille - Fontenelle. On se souvient que ce même Pépin avait envoyé en exil Saint Ansbert qui en était mort. Cet événement n'avait que fort peu contristé l'usurpateur mais les manifestations de ferveur qui se faisaient au tombeau et les miracles que l'on attribuait au saint homme semblait révéler une puissance redoutable qui pouvait contrarier les desseins de Pépin. Celui-ci prit peur et, d'ailleurs il voulait faire une politique généreuse avec le Ciel. Aussi, depuis une dizaine d'années, il fondait des monastères à sa manière et à celle de Plectrude sa femme, une maîtresse femme, dont on a déjà parlé dans le précédent chapitre. Le procédé consistait à acheter bon marché ou même à confisquer purement et simplement des domaines comprenant des bâtiments pouvant être affectés, sans trop de transformations, à des usages monastiques, à la constitution d'hôtelleries ou d'hôpitaux pour être cédés gracieusement à des religieux dont on voulait s'assurer la reconnaissance. Ce n'était pas cher et "ça pouvait rapporter gros" car cette donation à moindre coût produisait le même effet qu'une fondation nouvelle !

*"Pépin agit de la sorte pour éviter la vengeance de Saint Ansbert". (Gesta Sanctorum Patrum Fontanellensis Coe nobii, Ronen - Paris 1936, pp. 15-20).*

Par exemple, un certain "vir illustris", autrement dit un fonctionnaire du nom de Fraericus avait bâti en 677-678 sur le domaine de Floriacus, dont Fleury-sur-Andelle et Fleury-en-Vexin (Eure) sont aujourd'hui les vestiges, une hôtellerie sous le patronage de la Vierge, de Saint Pierre et de Saint Aignan, à l'usage des pauvres, et peut-être aussi des pèlerins Scots. Pépin l'acquit, ne demandons pas à quel prix ni de quelle manière, y mit des moines pris de droite et de gauche et donna le tout à Fontenelle pour en faire un monastère dont Saint Bainus fut le premier supérieur. Par la suite, la maison devait recevoir ses recteurs nommés par l'abbé de Saint Wandrille et ne fut jamais qu'un simple prieuré de l'abbaye. Bien entendu, Pépin d'Héristal gardait la maison sous sa protection, sa "mainbour" autrement dit sa tutelle ce qui était le plus sûr moyen de conserver la haute main sur la situation. Commencée vers 702, la donation était accomplie en 706.

Pépin, c'est visible, tenait énormément à gagner la sympathie des moines de Fontenelle et de leur abbé, et c'est pourquoi il leur fit bien d'autres donations en Neustrie.

C'est aussi à l'époque de Saint Bainus que le roi Childebart III lui-même, donna un des plus précieux éléments de son patrimoine qui au contraire des autres, pour la plupart, devait lui demeurer presque jusqu'à la Révolution. Il s'agissait du domaine du Pecq entre la lisière de la forêt de Lida et la Seine, dans une situation excellente et une exposition qui permettait de nombreuses cultures. Beaucoup de localités voisines telles que Courbevoie et le Vésinet faisaient partie du domaine.

Bainus mourut à l'abbaye le 20 juin 710 et sa sainteté fut reconnue dès le IXe siècle, puisque les religieux de Fontenelle fuyant les Normands emportèrent une partie de ses reliques. Le culte fut repris dès la fin du XIe siècle au plus tard et dura sans conteste jusqu'à la Révolution.

Ainsi, dans les dernières années du règne de Childebert III, et malgré la présence de Pépin d'Héristal, les royaumes francs vivaient en paix et refaisaient leurs forces compromises par les crises sanglantes qui avaient durées presque sans interruption de 660 à 687. On peut dire que les moines de Fontenelle avec leurs abbés, fidèles à la dynastie mérovingienne, avaient beaucoup œuvré pour endiguer l'ambition de Pépin d'Héristal toujours désireux d'usurper le trône à l'exemple de ses ancêtres. A la mort de Saint-Bainus, évêque de Thérouanne et abbé de Fontenelle, il intervint en personne ou par l'intermédiaire de ses fils Drogon et Grimoald devenus maires du palais de Neustrie, pour faire nommer à Fontenelle un de ses amis. Ce fut celui que la tradition du monastère a appelé Saint Bénigne dont la famille avait dû conserver des inclinations austrasiennes, ce qui avait emporté la décision de Pépin.

En 711, Childebert III mourut à l'âge de 28 ans ! On peut se poser des questions sur des décès aussi prématurés, même si la moyenne de l'espérance de vie n'était pas très élevée à cette époque. Pépin d'Héristal né vers 640 était tout de même arrivé à l'âge fort respectable de 71 ans. Toutefois, il eut la douleur de perdre son fils aîné, Drogon en 708 ; mais ils restaient son autre fils Grimoald né lui aussi de sa femme légitime Plectrude, et surtout Charles qu'il avait eu de sa concubine Alpaïs. Grimoald, mourut lui aussi fort jeune peu après Childebert qui laissait un seul fils Dagobert, né en 699, pour régner sous le numéro III. Le maire du palais de Neustrie était bien entendu Grimoald et sa mère Plectrude, mais celui-ci étant mort, ce fut tout simplement son fils Théodebald qui fut chargé de la tutelle du jeune Dagobert III qui n'avait que 12 ans ! Ainsi, ce que Pépin d'Héristal n'avait pas réussi jusqu'à présent était en train de réussir malgré la mort de ses deux fils.

Les prodigalités à l'égard de l'abbé de Saint Wandrille, Bénigne, reprirent de plus belle dès le 24 juin 710 lorsque le clerc Ermingues lui donne son domaine de Brenay ; puis Ictor lui fait présent de Prunay-le-Temple, le 10 juillet suivant. L'année d'après, toujours Ebrinus lui donne Gency et Fontaine en Vexin. Le 20 février 712, Ermoald donna Summa - Crana, puis l'année suivante Erinulfus donna Rochincourt, et Berlancourt et Waddo arrondissaient les domaines d'Artois par la donation de Corroy.

Le 21 juin 713, Hugues, petit-fils de Pépin d'Héristal et futur abbé de Fontenelle donna à Benigne, ami de sa famille le domaine de Villy sur l'Hyères. En 713-714, une "pieuse femme" nommée Gangia donna Sassay, Dangn et Laudes ...

Mais, en 714, à l'âge très respectable pour l'époque de 74 ans, Pépin d'Héristal donna, lui, son âme à Dieu ou ... au Diable ! Nous avons vu dans un précédent chapitre consacré aux rois faits néant comment Plectrude avait tenté de se débarrasser du bâtard de son mari, le futur Charles Martel, puis comment les Neustriens fidèles aux Mérovingiens mirent sur le trône Chilpéric II à la mort de Dagobert III.

Peu avant la mort de ce jeune prince, à 16 ans ! - le 9 juin 715, sur les instances du "Maire du palais" Théodebald qui a cinq ans et sert de prête-nom à sa grand-mère Plectrude, veuve de Pépin, à Hugues déjà nommé, et à leurs partisans, - fait à Bénigne une gratification vraiment royale : le quart de l'immense forêt de

Brotonne, domaine propre des rois mérovingiens, ce qui rend l'abbaye maîtresse des deux rives du fleuve sur plusieurs lieues !

Ceci, on le sent, n'a plus de rapport avec une pieuse bienfaisance ou une intention de pénitence de la part des donateurs. Il s'agit pour le parti pippiniste de s'assurer l'alliance du puissant monastère de Fontenelle, la plus puissante des sept abbayes du Pays de Caux qui forment la projection de la Grande Ourse. Ce monastère qui forme avec les trente ou quarante mille tenanciers répartis entre la Lys et la Garonne tout un système d'influences et de ressources au moment où les Mérovingiens, encouragés par la disparition de Pépin et de ses fils, vont passer à l'action pour exterminer ce qui subsiste de la trop puissante famille. Le 26 septembre 715 se produit le soulèvement inévitable : un premier choc a lieu dans la forêt de Compiègne. L'enfant Théodebald est battu à mort. Puis, Dagobert III disparaît dans des circonstances mal connues mais probablement assassiné par Charles Martel qui venait de s'échapper de la prison où l'avait enfermer Plectrude. Mais, à Dagobert III succéda, nous l'avons vu, Childéric II à qui les Neustriens donnent pour maire du palais, l'angevin Rainfroy, digne adversaire de celui qui allait devenir Charles Martel. Et Rainfroy n'hésita pas à faire appel à Ratbode, le fameux chef des Frisons que Vulfran, moine de Fontenelle, avait évangélisé et rallié à la cause des mérovingiens. Vulfran avait pour diacre, on s'en souvient, Wandon ...

Donc, Chilpéric II et Rainfroy, le 25 mars 716 garantirent à Fontenelle tous ses biens et Bénigne comptait ainsi se réserver, comme l'avait fait Lautbert, voire toucher des deux mains ... Mais les passions étaient cette fois trop vives et ce n'était pas des calculateurs qu'il fallait à Rainfroy mais des partisans actifs. Avant la fin de 716, il déposa Bénigne et nomma à sa place Wandon, d'une très noble famille franque, partisan décidé des Mérovingiens on l'a vu.

Malheureusement, après les dramatiques événements que nous avons contés dans les précédents chapitres, la bataille de Crèvecoeur entr'autres, Pépin-le-Bref, fils de Charles Martel osera déposer le dernier roi mérovingien encouragé par le pape Zacharie.

Mais, la communauté de Fontenelle sortait passablement agitée par ces événements, une situation complètement changée et un avenir bien noir. Les plus grandes familles de Neustrie et d'Austrasie s'étaient compromises et détruites dans ces longs et sanglants conflits. Ceux qui en profitaient maintenant étaient Charles, le bâtard de Pépin d'Héristal et ses compagnons d'aventures dont l'unique but était de s'enrichir aux dépens des deux partis indistinctement sans se soucier le moins du monde de la société française qui était en train de s'édifier depuis l'arrivée des rois chevelus. Ils hésitaient cependant, les invasions arabes ne leur ayant pas encore donné un motif valable de se procurer les ressources militaires par tous les moyens, le système des précaires ou location par des laïques des biens de l'Eglise gallicane moyennant un cens infime, n'était pas encore au point : on pouvait encore leur résister juridiquement.

Bénigne ayant été replacé à la tête de Fontenelle en 719, Charles Martel lui témoigna sa sympathie en le gratifiant, à titre personnel, de l'abbaye de Saint-Germe. Le monastère avait un autre protecteur, Hugues, fils de Drogon dont nous avons parlé et, qui après s'être évertué à arranger les choses sous Dagobert III puis Chilpéric II, témoignait de nouveau son dévouement en donnant Mélicoq sur la Matz, affluent de l'Oise pas très loin de Rinecourt, le poste le plus important possédé par l'abbaye dans cette région. Ces détails d'ordre administratif ne doivent pas faire croire que tous ces troubles engendrés par des rivalités sanglantes eussent

seulement des raisons d'intérêts pour mobiles. Il y allait aussi de la suprématie politique et culturelle du royaume des Francs, surtout de la Neustrie dont la civilisation était déjà très avancée. Il y allait aussi de l'indépendance et du prestige de l'église gallicane qui devait, hélas, sombrer complètement dans la défaite et, au-delà des rapports entre la civilisation romaine qui subsistait toujours en Aquitaine et le paganisme ou la semi-barbarie de beaucoup d'Austrasiens dont Charles Martel était l'exemple le plus frappant.

Arrivé au point de cette histoire de France et aussi de cette histoire familiale, celle des Mérovingiens et des Pippinides, il me semble nécessaire de faire un petit retour en arrière et même, un grand retour !

Nous avons vu que les Mérovingiens, les rois chevelus, avaient fondé leur dynastie sur des symboles, c'est-à-dire à partir de légendes se rapportant aux origines du judéo-christianisme, puis de leurs longues migrations depuis la Palestine jusqu'à ce pays qui porterait le nom de leur peuple : les Francs. Il est donc incontestable que ce pays qui deviendrait la France a joué un rôle considérable dans l'histoire de la civilisation occidentale ou européenne telle qu'on la conçoit de nos jours. Or, c'est une période de l'histoire difficile à étudier, faute de documents, période allant du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère au Xe siècle. Sans doute, le christianisme est la force spirituelle qui s'appuie sur des puissances temporelles telle en premier lieu, l'église gallicane et la dynastie mérovingienne. Mais la réalité est beaucoup plus compliquée car de nombreuses cultures s'affrontent en Gaule, en Germanie, en Irlande, en Scandinavie. Sans chercher, à analyser tous les événements survenus pendant cette période, ce qui serait d'ailleurs impossible faute de sources écrites, on peut retrouver, épars, traces d'associations initiatiques de "bâisseurs" qui connaîtront une apogée extraordinaire au Moyen Age.

C'est un moine égyptien nommé Pacôme qui créera une institution destinée à jouer un rôle capital dans ce qu'il est convenu d'appeler cette civilisation judéo-chrétienne : la communauté monacale où des hommes apprendront à vivre ensemble au service de l'esprit. Et, dès lors, les grands monastères comprendront des centaines de noms, mille ou deux mille peut-être, parmi lesquels se trouvaient maçons et charpentiers. Employés d'abord pour la construction du monastère lui-même, ils furent ensuite employés ailleurs. C'est donc bien l'institution monastique qui permet à ces "bâisseurs" de survivre et plus tard de s'organiser puis de s'épanouir dans une autre forme que l'on qualifiera de spéculative".

Pendant le règne des mérovingiens, de 428 à 751, c'est-à-dire, reconnu par l'Histoire depuis Clodion le chevelu jusqu'à Childéric III père de Thierry le moine de Saint-Wandrille, les bâisseurs se sont regroupés dans les villes. Bâisseurs et artisans : l'orfèvrerie est très prisée et les "*maîtres*" fabriquèrent nombre d'ouvrages précieux pour la cour royale. Nous savons avec certitude que des associations sont formées. Les "*frères*" sont alors appelés "*convives*" et prêtent serment de s'aider mutuellement sur le plan spirituel comme sur le plan matériel. Comment s'étonner alors, qu'en accord avec les rois thaumaturges et l'église gallicane ces confréries prendront le nom de Franc-maçonnerie en hommage aux rois des Francs qui les protègent ainsi que les abbés chargés de l'évangélisation et la transmission de la Connaissance.

Voyons d'un peu plus près cette évolution des choses à partir de 410, lorsque le Wisigoth Alaric entra dans Rome qu'il pilla - marquant ainsi la fin de l'empire romain. Plus de pouvoir central, plus de commandes architecturales : les bâisseurs sont au chômage et s'en vont les uns vers Byzance, les autres en Gaule à

la suite d'Alaric, remontant jusqu'au nord de la Loire à la rencontre des Francs qui envahirent à leur tour l'empire romain : c'est pourquoi la France des Ve et VIe siècles voit s'élever beaucoup d'édifices civils et religieux et voit l'orfèvrerie s'épanouir avec une influence orientale très marquée.

En 476, c'est la fin de l'empire romain d'Occident et une grande page de l'Histoire est tournée. Dans ce grand bouleversement, les hommes qui pensent que la vie a toujours un sens se tournent vers le "Regnum Francorum" qui entrouvre ses portes au christianisme apporté par les moines bâtisseurs. Ces moines admettent le mariage et ignorent l'autorité suprême du pape considéré comme l'évêque de Rome, ni plus, ni moins. Parmi ces moines, que l'on peut qualifier littéralement de francs-maçons, se trouvent des descendants des druides et de bardes celtiques qui continuèrent à transmettre l'ancienne Tradition, celle du chaudron mystique, ancêtre et prototype du Saint-Graal. Et, moines, bâtisseurs, artisans, avec les rois mérovingiens, s'entendirent à merveille pour créer villes et monastères. Des quartiers sont attribués aux Francs-maçons et aux Francs-charpentiers qui jouissent ainsi d'une grande autonomie. Ils ont besoin des moines, les moines ont besoin d'eux et la loi salique les protège tous ! Il s'agit de bâtir une nouvelle civilisation avec la foi chrétienne en bâtissant des édifices sacrés et profanes afin que la société trouve un nouvel équilibre social fondé sur la Justice, la Liberté, l'Égalité et la Fraternité du Christ.

L'héritage celtique qui était, nous l'avons vu, celui des Francs aussi bien que des Gaulois, fut toujours présent à l'esprit de ces initiés qu'étaient ces bâtisseurs et ces artisans. Ils se souvenaient par tradition orale de la robe blanche rituelle des Druides, leurs maîtres spirituels, des rites initiatiques où le profane quitte sa "*peau d'animal*" en mourant puis renaît dans "*l'homme nouveau*". Dans les assemblées, tout comme autrefois à Chartres, on portait un tablier, tranché en deux si l'un des "*frères*" était coupable d'une faute ...

Le druidisme, c'est aussi Lug, le dieu de la Lumière maître de tous les arts, compagnon du Dagda, maître du temps et de Dagbog dieu du jour et du soleil. Et, le roi des Francs, Grand-Maître des orfèvres avec son ministre Eloi s'appela Dagobert, "jour brillant", ancêtre de Thierry qui venait d'être reçu par le vénérable Wandon "dans les derniers mois de l'année 751" pour recevoir les paroles du paix d'oubli et de soumission à la volonté de Dieu ...

**Dieu, n'était pas encore devenu « Grand Architecte de l'Univers » et encore moins président de la République sous le nom de François Mitterrand, que le Prieuré de Sion avait fait élire en 1981 en exploitant des archives disparues depuis la mort du général Dagobert pendant la Révolution Française.**

## Chapitre cinquième

### Les Normands d'Italie et le roi de Jérusalem

---

Ainsi, avec l'avènement de Pépin le Bref, commençait le règne des Carolingiens, cette famille franque issue des Francs Ripuaires dont le roi Sigebert fut assassiné en 509 à l'instigation du roi des Francs Saliens, Clovis, son lointain parent. Cette mort explique sans doute la rancune des grands d'Austrasie à l'égard des Mérovingiens et ils mirent deux siècles et demi pour tirer vengeance de cet assassinat !

Pourtant, l'apogée de la dynastie carolingienne, que les historiens ont salué pompeusement (et faussement nous l'avons constaté en lisant les chroniques de Fontenelle) en parlant de "Renaissance Carolingienne", l'apogée de cette dynastie se situe en 775 et 825, au cours du demi-siècle qui sépara l'expansion musulmane des raids hongrois et scandinaves, tout juste cinquante ans.

En fait, les Carolingiens n'ont pas su gouverner. Ils avaient, seulement et brutalement, germanisé l'occident. Ce furent des gouvernements de parents et d'amis, sans conseils, sans offices, sans bureaux ; plus l'Empire s'étend, plus il faiblit. Sans numéraire ni élite on ne peut payer d'agents fixes, ni donner d'ordres écrits : tout dépend du roi et l'on conservera la nostalgie de ces siècles où des rois se sentaient d'impérieux devoirs envers leurs sujets. Ainsi, naquirent tant de légendes à propos du "bon roi Dagobert" dont le nom avait frappé tous les esprits.

Les Carolingiens ne furent obéis que si, chaque année, ils mènent leurs fidèles au combat : pillage à faire, foi à imposer, peu importe, la guerre est un moyen de gouvernement et de 775 à 911, il n'y a pas eu d'années sans guerre hors du royaume ou en son sein !

C'est le début de l'organisation féodale avec toutes les injustices qui en découlent car le meilleur moyen pour gouverner et faire descendre la parole royale jusqu'aux plus humbles est de suivre le courant qui engage profondément la société dans les pratiques vassaliques : clientèle des grands propriétaires, compagnons guerriers du roi, liés par des serments de fidélité réciproque. Les Carolingiens, les étendant aux offices publics ont peu à peu assimilé la dotation en terre, toujours révocable, à une rémunération des services rendus, militaires ou publics et les rois puisent sur leur terre ou saisissent les biens d'Eglise, s'aliénant les évêques qui étaient le soutien du pouvoir au temps des Mérovingiens.

Cette politique fut particulièrement appliquée à la Neustrie qui avait tellement résisté aux Pippinides devenus les Carolingiens. Aussi, dès la mort de Pépin le Bref en 768, Charles, son fils, déplaça le centre du pouvoir vers l'Est et fit d'Aix-la-Chapelle sa capitale. Ce fut une grave erreur, car bientôt les "hommes du Nord" apparurent sur les côtes de la Manche au tout début du IXe siècle.

Pourtant Charlemagne que la légende nous représente pleurant les malheurs qu'il voyait fondre sur son empire entreprit au printemps de l'année 800 une tournée d'inspection des défenses côtières, une sorte de "mur de l'Atlantique"

avant l'heure. Mais, pas plus qu'Hitler, grand admirateur de Charlemagne, n'empêchera en 1944 le débarquement, "l'empereur à la barbe fleurie" ne pourra s'opposer à l'invasion normande qui ruinera son empire et fera de la Neustrie un duché conquérant.

La mer était alors "infestée" de pirates et l'état de défenses du Cotentin obligea Charlemagne à s'intéresser au château de Saint Lô à cause de sa situation avantageuse qu'il fortifia "pour être place frontière et comme un boulevard contre les invasions barbares.

Dom Jean Laporte, moine de Saint Wandrille, déjà cité dans les précédents chapitres écrivit en 1956 à propos des invasions nordiques entre 841 et 944 :

*"Si singulier que cela puisse paraître, l'histoire des invasions des pirates danois et norvégiens dans notre pays au IXe et Xe siècles est avant tout celle de nos divisions intérieures. Les incursions ennemies ont suivi les fluctuations de la situation politique, s'accroissant dans les moments de crise, s'atténuant lorsque le pouvoir central redevenait fort, à telle enseigne qu'on ne peut douter que les pirates n'aient eu, par l'intermédiaire d'espions laissés dans le pays, ou des traîtres avérés, fréquemment signalés, au reste, dans les chroniques, les renseignements voulus pour monter méthodiquement leurs agressions".*

Or, ce qui est très curieux, c'est que ces incursions aient débutées dès l'arrivée des Carolingiens au pouvoir, du temps même de Pépin le Bref, et ce qui est non moins étonnant c'est que les historiens se perdent en conjectures sur l'identité de ces envahisseurs que l'on a bien à tort appelés "*Vikings*" alors que le bon sens populaire les avait, beaucoup plus justement, appelés "*les hommes du Nord*", les Normands par la suite.

D'où pouvaient-ils donc bien venir ces fameux "pirates" qui semblaient si désireux d'abattre la dynastie carolingienne ? Et, qui étaient-ils ces "espions" et ces "traîtres avérés" dont nous parle le moine de Saint Wandrille ? Essayons donc de réfléchir à ces questions en se rappelant que Rainfroy, le dernier maire du palais neustrien fidèle aux Mérovingiens avait fait appel aux Frisons pour combattre Charles Martel. Et ces Frisons, depuis longtemps, entretenaient de bonnes relations avec la Neustrie et même avec l'abbaye de Fontenelle puisque Vulfran avait monté plusieurs missions en Frise pour convertir les habitants et leur chef, Ratbod, à la religion du Christ. D'ailleurs, Bathilde, la femme de Clovis II était d'origine frisonne et Erchinoald, le maire du palais était plus ou moins apparenté avec elle. Ainsi, nous pouvons penser que Frisons et Francs étaient en fait très proches les uns des autres et qu'il était tout à fait normal de les voir s'allier contre un ennemi commun.

Examinons une carte de la Gaule à l'avènement de Charles Martel en 714 et nous pouvons constater que la Neustrie a une frontière commune avec la Frise, pays d'origine des Francs Saliens, opposés depuis l'avènement de Clovis aux Francs Ripuaires qui désormais règnent sur l'Austrasie et l'ensemble du Pays Franc avec les Pippinides qui vont devenir les Carolingiens. Ainsi, les prétendus vikings qui fonderont le duché de Normandie en 911 n'étaient autres que des Francs qui tenteront de restaurer la dynastie mérovingienne. Quant aux "*espions*" et aux "*traîtres avérés*" dont parlent les chroniques, il n'est pas interdit de penser que parmi eux, se trouvaient justement Thierry envoyé en exil dans un prieuré du Cotentin, près de Saint Lô.

C'est pourquoi, si en apparence les "Pippinides *"n'eurent aucun mal"* à mettre de côté les descendants de Mérovée, ils ne pouvaient pas imaginer que le jeune Thierry en fondant une famille normande allait, en mélangeant le "sang nonchalant" des derniers Mérovingiens au "sang entreprenant et belliqueux" des derniers Normands, avoir une descendance nombreuse et fort combative qui s'adonnerait bien vite au métier des armes. (Notes et Histoire de la famille Dagobert, par Anne Destors).

Pour l'heure, il fallait harceler les Carolingiens, leur faire mesurer la faiblesse de leur pouvoir en châtiant les traîtres, ses moines-félons que les rois-mérovingiens avaient comblé de leur bienfaisance durant des siècles ! Donc, à l'appel de Thierry et de ses compagnons initiés aux secrets que les Mérovingiens détenaient, les peuples du Nord, frères de race des Francs Saliens débarquèrent sur les côtes de la Neustrie, principalement dans le Cotentin à partir de 780, à peine trente années après l'élimination de Childéric III. C'est pourquoi, une véritable zone militaire fut organisée par Charlemagne, de la Seine à la Garonne et ce fut précisément l'abbé de Fontenelle qui en fut chargé. Mais, rien n'y fit ! A partir du printemps de 810 et à plusieurs reprises, en 841, 843, 845, 850, 852, la ville de Fécamp fut en butte aux raids des Normands et les abbayes de Jumièges et de Fécamp furent brûlées. Certes, l'objectif des envahisseurs était de piller les monastères, mais aussi de punir les moines d'avoir fait si facilement le jeu des Pippinides et de la papauté. Restés fidèles à Odin, le dieu des dieux, qui fut aussi celui des Francs Saliens avant la conversion de Clovis, il leur semblait naturel d'attaquer ces riches abbayes et de faire rendre gorge à leurs occupants. Leurs cris de ralliement étaient avant de s'en prendre aux moines : *"Allons leur faire chanter la messe des lances ! Finies les louanges !"*

Après la mort de Charlemagne, puis des guerres fratricides entre Charles, Lothaire et Louis, ce fut le fameux traité de Verdun, en 843, et le règne de Charles le Chauve jusqu'en 877 sur la "Francia Occidentalis", c'est-à-dire l'ancienne Neustrie.

Charles le Chauve avait pris conscience de la malédiction divine qui pesait sur sa dynastie et c'est pourquoi il fit l'impossible pour la conjurer mais en vain, malgré tous les efforts qu'il fit pour se concilier les bonnes grâces de l'évêque d'Agde notamment, on s'en souvient. En 852, le 9 janvier, les Normands incendièrent l'abbaye de Saint Wandrille et en détruisirent les bâtiments jusqu'à la terre. Lorsque ceux-ci se furent embarqués en juin de la même année, les moines revinrent et se remirent à reconstruire leur abbaye, mais dès 856, les Normands reparurent. L'année 857 et le début de 858 se passèrent dans les transes. Encouragées par les rivalités qui déchiraient toujours le pays, de nouvelles bandes sous le commandement d'un nommé Sydrok remontèrent la Seine et construisirent au printemps de cette même année, une forteresse près de Jenfosse d'où Charles le Chauve, trahi par ses troupes, ne put les chasser. Les Normands s'installaient et les moines se résolurent au départ vers ... Gand !

En 875, les ambitions impériales de Charles et le réveil des querelles dynastiques confortent l'implantation des Normands. A sa mort, en 877, on peut mesurer le degré de décadence ou était tombé le pouvoir des Carolingiens, seulement 126 ans après la disparition des Mérovingiens.

En 885, les Normands firent leur entrée à Rouen et remontèrent la Seine jusqu'à Paris. Eudes, défenseur de Paris, fit appel à Charles le Gros, arrière petit-fils de Charlemagne. Mais celui-ci arriva trop tard et au lieu de reprendre Paris

saccagé par Siegfried (ou Sigebert) et ses soldats, il traita avec eux, leur livra la Bourgogne et paya une rançon pour qu'ils fissent retraite.

Charles le Gros fut déposé en 888. Ce fut presque la fin des Carolingiens car Eudes fut élu roi par les comtes et les évêques mais il succomba lui aussi sous les coups des Normands en acceptant pour successeur le fils de Louis le Bègue, Charles III dit le Simple. Celui-ci mit fin aux guerres avec les Normands en cédant à leur chef Rollon, par un traité signé à Saint-Clair-sur-Epte en 911, un territoire de l'ancienne Neustrie qui portera le nom des vainqueurs : la Normandie.

Méprisé par les Grands qui voyaient non sans inquiétude un puissant rival dans le nouveau duc de Normandie, Charles le Simple fut trahi et emprisonné par Héribert, comte de Vermandois, en 922. Il mourut au château de Péronne, en 929.

Le second fils de Robert le Fort n'était que duc de France jusqu'à la mort de son frère Eudes. Elu roi par les seigneurs et sacré à Reims, en 922, il fut tué l'année suivante par l'Armée de Charles le Simple.

L'alternance des descendants d'Eudes et ceux de Charles le Simple se poursuivit après la mort de Raoul, duc de Bourgogne, élu à son tour par les seigneurs. Il mourut après un règne de treize ans.

C'est Louis IV d'Outremer, fils de Charles le Simple, qui revint d'Angleterre, tout comme autrefois Dagobert II était revenu d'Irlande, pour être sacré à Reims en 936. Il mourut le 10 septembre 954 d'une chute de cheval provoquée par le loup qu'il chassait ! Malédiction des Mérovingiens, ou simple coïncidence , si l'on se souvient que dans les armoiries de la famille Dagobert, il y a *"en chef deux loups passans d'or"* ?

Son fils Lothaire lui succéda et mourut en 986 après avoir combattu Otton II, empereur d'Allemagne, qui n'était déjà plus un Carolingien.

Louis V, associé au trône de son père dès 979 n'eut que le temps de convoquer une assemblée de grands à Compiègne. Celle-ci devait juger l'archevêque de Reims, Adalbéron, qui avait soutenu Otton II dans sa querelle avec Lothaire. Or, Louis V mourut lui aussi d'une chute de cheval, le 21 mai 987, à la veille de la réunion et l'assemblée élit Hugues Capet arrière-petit-fils de Robert le Fort, le premier de la dynastie des Capétiens.

Avec Louis V lui aussi et curieusement appelé "le Fainéant" disparut le dernier des Carolingiens dans le discrédit le plus total. 751-987, un peu plus de deux siècles auront suffi pour venir à bout de l'ambitieuse famille Pépin grâce aux Normands venus reconquérir l'ancien royaume de Neustrie, joyau du "Regnum Francorum".

Le partage de 843 avait déjà amené la création de puissants duchés et les Capétiens devront se contenter de l'Île de France, pour royaume. Celui-ci fut donc réduit à un étroit territoire entre Compiègne et Orléans et même à l'intérieur de celui-ci certains grands feudataires narguaient le roi et lui interdisaient de traverser leurs terres !

Il faudra bien longtemps, mille ans, pour que l'ancien royaume des Francs deviennent la France et, rendons à César ce qui lui appartient, ce sera le

grand mérite des Capétiens d'avoir non pas fait la France, mais reconquis les territoires perdus.

A peine conclu, le traité de Saint-Clair-sur-Epte qui faisait de Rollon le premier duc de Normandie que les invasions normandes s'arrêtèrent comme par enchantement ! Et, Rollon organisa fortement son duché rendant sédentaires ses compagnons de lutttes entre lesquels il partagea les terres qui lui avaient été concédées par Charles-le-Simple. Il les partagea d'ailleurs avec ceux qui avaient fait appel à lui pour venir à bout des Carolingiens et bien sûr avec les descendants de Thierry dont deux d'entre eux avaient déjà bénéficié des "faveurs" de Charles-le-Chauve, en 848 et sans doute de Louis V "le Fainéant", en 936 : les deux évêques d'Agde nommés Dagobert créant ainsi des liens entre Normandie et Septimanie.

Mais la famille Dagobert, puisque c'est d'elle qui s'agit maintenant était désormais bien implantée dans le bocage normand à l'ouest de Saint Lô dans un triangle formé par Coutances - Saint Lô - Périers.

Comme le loup benjaminite, emblème de la famille Dagobert, Rollon fit sienne la prédiction de Jacob :

*"Benjamin est un loup qui déchire. Le matin, il dévore sa proie et le soir, il partage le butin"...*

Dès lors, la Normandie, fut le pays le mieux administré et bientôt le plus prospère de l'Occident. Les Normands s'assimilèrent parfaitement avec la population franque restée majoritaire et comme les Francs Saliens le firent avec les gallo-romains autrefois, ils adoptèrent bien vite la religion chrétienne et les coutumes des habitants. Ils rebâtirent les monastères, objet de leurs raids vengeurs et conquérants. Ils en fondèrent même de nouveaux, surtout après la conquête de l'Angleterre en 1066, telles les abbatales Saint Etienne et la Trinité, à Caen, sur l'initiative de Guillaume le Conquérant et bien sûr, l'abbaye du Mont Saint Michel, où les Bénédictins furent installés dès 966 par le duc Richard Ier sur un lieu particulièrement prédestiné par les légendes celtes ce qui lui avait valu un oratoire consacré à Saint Michel, dès 708, à l'époque des Mérovingiens. Ainsi, les Normands devenaient tout naturellement les héritiers spirituels ou plutôt les continueurs du Grand Œuvre des rois thaumaturges : la civilisation judéo - chrétienne qui avait pris depuis longtemps ses racines en Gaule.

A nouveau et comme au temps du "bon roi Dagobert", les Normands furent attirés par l'Orient : en effet, depuis le VIIIe siècle, le danger permanent pour l'Europe, au sud était l'invasion arabe. Refoulés par les Francs, rejetés au delà des Pyrénées, les Maures n'en restaient pas moins menaçants et dès le début du XIe siècles, des chevaliers normands vont guerroyer en Espagne. Ainsi, la collaboration des chevaliers normands avec les descendants des Wisigoths les familiarisa avec l'idée de la guerre sainte et prépara cette vague d'enthousiasme qui à la fin de ce même siècle lança sur l'Orient, tant de forces jeunes et d'activités guerrières dans la première croisade.

A ces combats contre les Infidèles qui attiraient les Normands en Espagne en passant par la Septimanie, s'ajoutaient les pèlerinages en terre sainte et à Jérusalem ce dont nos aventuriers impénitents étaient épris ! Bien sûr, ils négligeaient la route traditionnelle des pèlerins depuis l'époque mérovingienne par les cols du Grand Saint Bernard et du Mont Cenis et s'embarquaient à Agde siège de deux évêques originaires de Normandie, nous l'avons vu, au cours du Xe siècle.

Ils passaient donc par la Sicile et le Sud de l'Italie d'où ils gagnaient Byzance avant de se rendre sur le tombeau du Christ. Le goût de l'aventure, du risque et des expéditions lointaines n'étaient pas près de s'affadir pour tous ces descendants des Frisons et ils avaient bel et bien renouvelé, si l'on en croit la tradition familiale des Dagobert, le sang nonchalant des Mérovingiens avec lesquels ils s'étaient alliés.

C'est ainsi que Tancrède, arrière-petit-fils d'un Frison venu avec Rollon fut attaché comme garde du corps au duc Richard II le Bon (996-1026). La bravoure de Tancrède descendant de Hialt vivant en 920, sa bravoure égalait sa force et un exploit le mit en vue au cours d'une chasse du duc Richard en lui sauvant la vie. Celui-ci le prit en haute estime et lui donna un fief avec le commandement de dix hommes d'armes.

C'est à trois lieues de Coutances à mi-chemin sur la route de Saint-Lô, Hauteville que se trouvait situé le fief de Tancrède, lequel relevait au XI<sup>e</sup> siècle de la seigneurie de Marigny elle-même démembrement de la baronnie de Say dont le siège se trouvait à Quetteville, près de Coutances.

La seigneurie de Marigny devenue canton depuis la Révolution comprend onze communes : Carantilly, Hébécrevon, La Chapelle-Enjuger, Lozon, Marigny, Mesnil-Amey, Mesnil-Eury, Mesnil Vigot, Montreuil-sur-Lozon, Remilly-sur-Lozon et Saint Gilles. Au nord et au sud de cette seigneurie, le souvenir de plusieurs établissements de l'époque mérovingienne s'était conservé : ce sont quelques grands domaines de cette période qui donnèrent naissance aux paroisses étendues que furent Rémilly, Marigny et Carantilly. C'est le souvenir de deux autres domaines de moindre importance qui s'étaient perpétués avec le fief de Groucy de La Chapelle-Enjuger et les deux Gruchy de Marigny, ces noms venant de "Crucciacum". Le souvenir d'une petite implantation monastique de la même époque s'était aussi conservée à Montreuil à mi-chemin entre Periers et Saint Lô et il n'est pas besoin de deviner qu'il s'agissait du prieuré, filiale de Saint Wandrille, où Thierry fut envoyé peu après son arrivée à Fontenelle, en 751.

Voici ce que m'écrivait Dom Joseph Thiron, moine de Saint Wandrille, le **17 janvier 1989** à la suite d'une lettre au sujet de Thierry :

*"Thierry était le fils du dernier roi mérovingien, Childéric III. Pépin le Bref ayant été proclamé roi en 751 a donc éliminé ses rivaux. Childéric a été relégué (: interné) à Saint-Bertin et son fils Thierry à Saint Wandrille. Mais, on ne connaît pas la date de sa mort. Comme il était jeune, on peut supposer qu'il a vécu un certain temps à Saint Wandrille mais nous n'en savons pas plus. De même que pour sa descendance, s'il en a eu une".*

*"Filiales de Saint Wandrille dans le Cotentin. Sur ce sujet, ce qu'il y a de plus complet est l'article de notre Père Laporte paru dans notre revue (1954), pages 42-43. En fait, ces filiales étaient de petits domaines et non de véritables monastères. Les supérieurs - si même il y en avait plusieurs - devaient être envoyés là-bas par l'abbaye et y rester pour veiller surtout à l'administration. En fait, ces "fondations" n'ont jamais été des monastères complets, ce qui explique qu'on ne trouve aucun nom d'abbé ou même de prieur.*

*"Je suis désolé de vous apporter une aussi maigre réponse. Je ne pense pas qu'il y ait autre chose, il faut parfois se résigner à ignorer, mais croyez bien que si, au hasard d'une recherche, je trouve quelque chose sur les sujets qui vous intéressent, je m'empresserai de vous le communiquer".*

Avant de revenir aux aventures des descendants de Tancrède et de Thierry, je voudrais également citer un passage de "l'histoire de la Normandie" par Michel de Boüard, ouvrage qui fait autorité en la matière. On peut y lire les pages 80 - 82 - 86 - 87 :

*"Malgré l'influence scandinave, les noms d'hommes les plus répandus de l'histoire normande, à commencer par Guillaume, Richard, Robert et Roger sont d'origine franque. De même que les noms de lieux les plus courants, ceux en "court" et surtout ceux en "Ville" "..."*

*"Quel rôle tint donc la future Normandie dans le monde mérovingien ? Au VI<sup>e</sup> siècle et au début du VII<sup>e</sup>, les régions de la Seine, étroitement associées au cœur du royaume, s'opposent aux pays de l'ouest, cul de sac sans valeur économique ni politique, abandonnée au bord d'un océan désert. Dans les premières, les rois ont des résidences qu'ils visitent assez souvent attirés par la proximité de forêts giboyeuses. Ainsi Arelaunus (Arlaune) en forêt de Brotonne pour Childebert III et Dagobert III ; Etrepagny en Vexin pour Clotaire II et Dagobert Ier ou surtout le Vandreuil, près du confluent de l'Eure et de la Seine ou Frédégonde se retira en 584."*

*"Ces fondations (monastères) du VII<sup>e</sup> siècle sont mieux connues que leurs devancières (406 - St Martin à Tours). Leur puissance économique leur valent stabilité et continuité. A partir du milieu du VII<sup>e</sup> siècle, quelques diplômes originaux survivent, le plus ancien est sans doute un jugement de Clotaire III de 659 - et surtout l'abbaye de Fontenelle a recueilli dans les "Gesta" de ses abbés un dossier d'intérêt majeur. Ainsi Fontenelle avait des olivettes à Donzères sur le Bas-Rhône et Jumièges des vignobles en Poitou. La gestion de tels ensembles exigent de véritables qualités d'homme d'état, rien de surprenant donc, à ce que Gervolt, abbé de Saint Wandrille, ait reçu de Charlemagne l'administration des douanes." ...*

*"Mais l'événement capital fut l'intervention sur la Basse Seine de nobles francs de l'entourage de Dagobert, devenus hommes d'église en gardant l'efficacité de bons administrateurs sous l'impulsion de Saint Ouen, les fondations se multiplièrent dans le diocèse de Rouen : Fontenelle (Saint Wandrille) en 649. Jumièges en 654 ? Fécamp en 658, enfin Ravilly et Montvilliers avant 680. La plupart connurent un succès impressionnant recevant les plus hauts personnages (à Fontenelle, le maire du palais Erchinoald). On y suivit sans doute d'abord les coutumes irlandaises, puis on connut la règle bénédictine, venue de Rome par l'Angleterre et ce fut l'engouement. Dès 689, Ansbert, abbé de Fontenelle l'expliquait à ses moines et au VIII<sup>e</sup> siècle, sans l'observer toujours bien exactement, on n'en prendra plus d'autres"...*

*"En revanche, la seule fondation directe des Irlandais, près de Coutances (sans doute à Orval) avorta vite".*

Ce n'était pas de Rome qu'était venue la règle de Saint Benoît mais du monastère du Mont-Cassin dont nous avons parlé dans le chapitre concernant les rois chevelus. Et le Mont-Cassin situé en Italie allait bientôt faire partie du royaume normand que les fils de Tancrède et ses compagnons fonderont depuis le duché de Gaëte jusqu'au Tronto, avec une grande partie de la région des Marses et des Abruzzes et, en totalité, la Campanie, la Capitanate, les Pouilles, la principauté de Tarente, la Basilicate ou Lucanie, la Calabre pour l'Italie méridionale et, bien sûr, la Sicile dans sa totalité.

Mais, revenons à Tancrède de Hauteville et à ses voisins de Montreuil,

descendants de Thierry le moine de Saint Wandrille.

Au cours de l'année 1016, des galères d'Amalfi débarquèrent à Salerne quarante chevaliers normands revenant d'un pèlerinage en Terre Sainte. Or, en ce début du XIe siècle, l'Italie méridionale se trouvait en état de semi-anarchie. Les Byzantins occupaient la Lombardie et leur souveraineté s'étendait sur l'Apulie, la Capitanate, les Pouilles et la Terre de Bari ainsi que sur la Terre d'Otrante et la Calabre. Les villes maritimes de Naples, Arnalfi, Gaëte et Sorente, érigées en républiques, reconnaissaient difficilement l'autorité de l'empereur grec. Les principautés de Capoue et de Salerne s'étaient détachées du duché indépendant de Bénévent et se prévalant de sa qualité de descendant de Charlemagne, l'empereur germanique faisait obstacle à l'hégémonie grecque en réclamant l'hommage féodal des princes lombards.

Quant à la Sicile, elle se trouvait sous la domination arabe depuis 832 et de cette île sous le pouvoir de plusieurs émirs aglabites, les vaisseaux sarrazins lançaient de fréquentes incursions vers les rivages de la péninsule, pillant, rançonnant et entraînant des habitants en esclavage.

C'est pourquoi, écrasés d'impôts par les Grecs, ruinés par les pillages des pirates musulmans nécessitant l'entretien coûteux de gens de guerre et affamés par des famines répétées, les Lombards de la Pouille se soulevèrent dès 1009 entraînés par un habitant de Bari nommé Mèlès aidé de son beau-frère Datto. Après quelques succès, il dut s'avouer vaincu et se réfugia à Bénévent puis à Capoue. Il se rendit alors auprès de l'empereur germanique pour solliciter son aide mais il rentra dans son pays sans obtenir satisfaction.

Nos quarante chevaliers normands qui revenaient de Terre Sainte et s'apprétaient à rembarquer en direction de Marseille, ou Adge plus probablement, galvanisèrent l'ardeur des milices locales et les aidèrent à chasser une importante troupe de Sarrazins s'appêtant, eux, à rançonner la ville ! Enthousiasmé par la bravoure de ces étrangers, Guaimar le prince de Salerne leur fit de riches présents et les invita à faire venir leurs compatriotes du Cotentin afin de les protéger contre les raids des infidèles et Dieu sait qu'en la matière, les descendants des Frisons et autres Vikings connaissaient bien le problème ! Avant leur départ, les pèlerins s'en furent se recueillir au sanctuaire du Mont-Gargano où le souvenir de l'archange Saint Michel était pieusement conservé ainsi qu'il l'était aussi en Normandie. Mèlès les ayant rencontré sur le lieu de leur dévotion, leur fit entrevoir aussi fortune et honneurs pour les chevaliers qui accepteraient de l'aider à libérer son pays du joug de Byzance et il leur confia des émissaires chargés de recruter des volontaires parmi les fils de famille de Normandie.

A l'époque de cette mission lombarde, Tancrède vivait heureux dans son petit manoir de Hauteville. Tout comme les descendants de Thierry et bien d'autres seigneurs campagnards du Cotentin, il partageait son temps entre la terre et la chasse. Sans doute, leur fallait-ils s'absenter périodiquement pour le service d'ost dû aux suzerains ou pour assister à leurs assemblées. Mais, ils partageaient, sans honte et davantage avec joie, celle d'élever leurs enfants et ils rêvaient pour eux, surtout pour leurs fils outre de la succession promise aux aînés, une vie brillante pour les cadets, voire une vie d'aventures sous d'autres cieux plus cléments, vers l'Orient !

C'est ainsi que les fils de Tancrède et des autres seigneurs du voisinage partirent pour l'Italie et rejoignirent leurs compatriotes à Salerne où le prince

Guaimar commençait précisément à trouver ses hôtes bien encombrants ! Au cours d'une expédition pour déloger les Sarrazins de la Sicile, Guaimar envoya un corps de trois cents chevaliers normands, dont les fils de Tancrède et leurs voisins. Après s'être battus avec un courage exemplaire, les Normands se virent refuser leur part de butin avec insolence et, devant la mauvaise foi de ceux qui les avaient fait venir, ils rejoignirent inopinément la Calabre pour regagner Aversa. Ce fut le départ de la conquête normande en Italie et ces événements se déroulèrent entre 1038 et 1041. Réunis à Melfi en janvier 1043, les chefs normands se partagèrent les provinces conquises ou restant à conquérir. De 1043 à 1046, la lutte se poursuivit en Pouille entre Normands et Grecs et devant la tournure des événements l'empereur d'Allemagne descendit en Italie, à la tête d'une puissante armée en 1046. Après avoir déposé trois papes, il se fit couronner empereur par Clément II, le jour de Noël. A la fin de janvier 1047, il convoqua tous les princes de l'Italie du Sud puis après avoir restitué Capoue à Pandolf IV, il nomma Drogon, duc de Pouille et de Calabre et Rainolf Trincaocce, comte d'Aversa. Fils de Tancrède, Drogon, devenu vassal du puissant empereur germanique se hissait avec Rainolf au niveau des anciens princes lombards et faisait franchir un nouveau pas à l'hégémonie normande sur l'Italie du Sud.

A cette époque, arrivèrent en Campanie, deux jeunes Normands ; d'abord Richard de Quarelle puis, peu après, Robert Guiscard né vers 1020 à Hauteville, fils de Tancrède et de sa seconde femme Fressende. Robert, un solide gaillard, a été ainsi dépeint par Alexis Commène, son adversaire malheureux :

*« Ce Robert, normand d'origine, et d'une famille obscure, joignait à une grande ambition, une finesse extrême. Sa force musculaire était remarquable ; tout son désir était d'atteindre à la haute situation des hommes puissants ; quand il avait formé un dessein, rien ne pouvait l'en détourner et nul mieux que lui ne sut organiser toutes choses pour atteindre son but. »*

*« La haute stature dépassait celle des plus grands guerriers ; son teint était coloré, sa chevelure blonde, ses épaules larges, ses yeux lançaient des éclairs ; ainsi que je l'ai souvent entendu dire, l'harmonieuse proportion de toutes les parties de son corps en faisait de la tête aux pieds un modèle de beauté. Homère, dit d'Achille que, lorsqu'on entendait sa voix, on croyait entendre le bruit d'une multitude entière, mais on raconte de Robert que ses clameurs suffirent pour mettre en fuite une armée de soixante mille hommes. On devine qu'étant aussi merveilleusement doué du côté du corps et de l'esprit, il ne voulut pas rester dans son humble condition ; tout lien de dépendance lui était insupportable. Ainsi, dit-on, sont ceux dont la grande âme et les aspirations dépassent le cercle trop étroit dans lequel ils sont nés. »*

Donc, notre Robert Guiscard ou « l'Avisé » avait rejoint ses demi-frères (fils de la première femme de Tancrède), Guillaume Bras de fer et Onfroi déjà installés en Italie. Mais, il s'entendit mal avec eux. Ayant contribué à la conquête de la Pouille, il en devint comte à la mort d'Onfroi (1057). En échange d'un tribut annuel et d'un serment de fidélité, il obtint alors du pape Nicolas II, qui espérait trouver en lui un allié utile contre les prétentions de l'empereur germanique, l'investiture des duchés de Pouille, de Calabre et, pour l'avenir, la seigneurie de Sicile en 1059. Il chassa les Byzantins de l'Italie du Sud par la prise de Bari en 1071 et enleva la Sicile aux Sarrasins avec l'aide de son frère Roger, qu'il créa comte de Sicile en demeurant son suzerain, conservant Messine et Palerme, occupées en 1061 et 1072.

Maître, dès cette époque de la presque totalité des terres qui formeront le

royaume de Sicile en 1130, Robert se consacra dès lors à leur pacification, brisant les révoltes locales et mettant en place une administration assez puissante pour contraindre la féodalité normande d'importation à se soumettre à l'autorité centrale. Excommunié par Grégoire VII en 1075 pour ses incursions en territoire pontifical, il s'empara d'Amalfi, puis de Salerne en 1076. Il accepta alors de se reconnaître vassal du Saint Siècle en 1080 mais, au lieu de soutenir le pape dans sa querelle contre l'empereur Henri IV, il entreprit une expédition dans l'espoir de s'emparer de Constantinople. Vainqueur de l'armée d'Alexis Comnène en 1081, il occupa Durazzo en 1082, mais dû regagner l'Italie, son adversaire byzantin s'étant allié avec Henri IV qui assiégea Grégoire VII dans le château Saint-Ange en 1083. Robert Guiscard délivra le pape en mai 1084 mais ses troupes pillèrent la Ville Eternelle, ce qui obligea Grégoire VII à se réfugier à Salerne où il mourut en mai 1085, tandis que son protecteur parti au secours de son fils Bohémond occupait Corfou. Robert Guiscard mourut de malaria durant le siège de Céphalonie (17 juillet 1085) et un cap de l'île de Céphalonie perpétua son souvenir par son nom : Cap Viscardo.

De sa première femme, Aubrée ou Albérade, une normande, tante de Girard devenu seigneur de Buonahergo, Robert Guiscard avait eu un fils, Bohémond, né vers 1050 en Italie du Sud. A la mort de son père, Bohémond entra en compétition avec son demi-frère Roger Ier Borsa, duc de Pouille et de Calabre qui lui avait été préféré. Un compromis lui reconnut la partie méridionale des Etats paternels, mais il ne prit jamais le titre de prince de Tarente. En 1095, il fut l'un des chefs de la première croisade, combattit à Nicée et à Dorylée et remporta d'assaut la ville d'Antioche, en 1099. Rusé politique, il prit le titre de prince d'Antioche et aurait été, en 1100, désigné comme successeur de Godefroy de Bouillon à Jérusalem, s'il n'était tombé aux mains des Turcs. Rendu à la liberté, il entra en lutte contre Alexis Ier Comnène, empereur d'Orient à qui les Croisés avaient promis de rendre Antioche. Mais, Bohémond refusa de se dessaisir de sa principauté et en 1104 il confia la gouvernance de son Etat à son neveu Tancrède, prince de Galilée et s'embarqua clandestinement pour l'Europe, dans des conditions extraordinaires pour prendre l'Empire Byzantin à revers. Il forma une armée en Italie du Sud, il passa en Epire en 1107, mais, malgré des prodiges de bravoure, il ne put s'emparer de Durazzo. Contraint de se reconnaître vassal de l'empereur d'Orient pour sa principauté d'Antioche, il préféra ne pas regagner celle-ci et mourut de chagrin à Canossa en 1111. Peu avant, il avait épousé Constance de France, fille du roi Philippe Ier dont il eut un fils en 1109 : Bohémond. Celui-ci fut élevé en Italie du Sud pendant que ses cousins Tancrède, prince de Galilée puis Roger, prince de Salerne, détenaient le gouvernement d'Antioche à la place de Bohémond Ier, mort en 1111. A la mort de Roger en 1119, le gouvernement fut confié à Beaudoin II, roi de Jérusalem qui rappela le jeune prince. Bohémond II périt en 1130 dans une bataille contre les Turcs.

De cette brève histoire des Normands d'Italie, nous pouvons retenir que tous les chevaliers, héros d'une belle aventure, étaient non seulement originaires de la même province, en grande majorité du Cotentin, mais aussi tous apparentés et que leurs descendants conservèrent fort longtemps les liens de famille qui les unissaient. Nous avons vu que Robert Giscard avait épousé en premières noces Albérade qui était la tante de Girard lui-même apparenté avec les Hauteville. Ce fut un étrange mariage conclut au cours d'un bref voyage de Robert dans la Pouille après qu'il eut mis Girard au courant des difficultés qu'il éprouvait pour se faire une place au soleil avec ses frères aînés, Guillaume, Drogon, Geoffroy, Onfroi et Gerbon arrivés en Italie depuis plusieurs années.

Voici donc ce qu'avait proposé Girard à Robert, son parent : "*Epouse ma*

*tante Albérade et je me mettrai à ta disposition avec deux cents chevaliers pour t'aider à conquérir la Calabre". Et, sitôt l'accord conclu, ils entrèrent en campagne et obligèrent les Byzantins à reculer partout où ils les rencontrèrent. Quelle était donc cette Albérade dont le mariage avec Robert avait facilité la fortune de celui-ci au point de forcer l'admiration d'Alexis Commène, l'empereur d'Orient ? Un autre personnage énigmatique va bientôt intervenir dans l'histoire des normands d'Italie et de la première Croisade : un certain Dagobert né lui aussi vers 1050, la même année que Bohémond Ier, fils de Robert et d'Albérade. Or, ce Dagobert dont on ne connaît pas les origines revendiquera pour lui-même et avec opiniâtreté, le titre de ROI DE JERUSALEM.*

Nous allons donc essayer de raconter son histoire avec celle des principaux protagonistes de la Première Croisade, celle qui vit la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, le 15 juillet 1099.

D'abord, Godefroy de Bouillon que l'on a fait, à tort, premier roi de Jérusalem, titre qu'il refusa pour celui d'Avoué du Saint Sépulcre. On peut lire dans *"les familles d'outre-mer"*, l'article suivant sur les *"Patriarches de Hierusalem"* :

*"D'abord que les François se furent rendus maîtres de la ville de Hierusalem sur les infidèles, ils avisèrent de pourvoir au gouvernement temporel et spirituel de ces nouvelles conquêtes. Godefroy, duc de la basse Lorraine, en fut esleu seigneur souverain, ayant refusé le titre de roy et parce que le patriarche Siméon, avec qui Pierre l'Hermite, premier auteur des saintes croisades, avoit eu conférence, lorsqu'il fut visiter les saints lieux, estoit décédé en l'isle de Cypre, on résolut en mesme temps d'eslire un patriarche".*

*"Arnoul, surnommé de Rhohes ou de Roeux, qui est un château de Haynaut, personnage de grande littérature et fort éloquent, qui avoit suivi le duc de Normandie en son voyage d'outre-mer, de la sœur duquel il avoit été précepteur, fut promu à cette dignité par la faction de l'évesque de Martorano en Calabre, par les suffrages du peuple et le crédit du duc, le jour de Saint-Pierre-aux-Liens. Mais, le pape Paschal, ayant eu avis de cette élection la cassa comme nulle attendu qu'Arnoul estoit fils de prestre. Albert d'Aix ne dit pas qu'il fut élu patriarche, mais seulement chancelier de l'église de Hierusalem, et garde des saintes reliques et des aumônes des fidèles, jusqu'à ce que l'on eust pourvu à l'élection d'un patriarche. Un autre auteur dit qu'il fut choisi, non pour avoir le titre de patriarche, mais pour en faire la fonction, jusqu'à ce qu'on eust eu la dessus la résolution du Saint-Siège. Tudebodus escrit formellement qu'il fut esleu patriarche, et lui donne toujours cette qualité. Guibert, mordant et piquant de son naturel et dans son style, et après lui l'archevêque de Tyr, l'ont taxé d'une vie un peu licencieuse. Tant y a que le patriarche Dagobert ne parvint pas à cette dignité, vacante par sa mort, comme Mathieu Paris a escrit".*

*"Cependant les grecs ne lassèrent pas de créer un autre patriarche de leur nation qui résidoit le plus souvent à Constantinople. Il est parlé de Sabas, qui, d'évesque de Césarée, fut élevé à cette dignité sous l'empire d'Alexis Commène, probablement après la prise de cette place par les François".*

*DAGOBERT ou DAIMBERT ou DAIABERT, évesque de Pise, fut esleu patriarche de Hierusalem par les barons et les suffrages du peuple, cinq mois après la prise de cette ville. Il avoit été employé auparavant par le pape URBAIN II en diverses négociations, et particulièrement en Espagne, vers le roy Alphonse, qui l'avoit régélé de magnifiques présents. Au retour, il entreprit le voyage d'outre-mer avec un grand nombre de Pisans et de Toscans qu'il emmena avec lui, et estant débarqué à*

*Laodicée, il se joignit aux barons, qui le choisirent pour avoir soin du spirituel sur toute l'armée chrétienne, après le décès des évêques du Puy et d'Orange, qui avoient fait cette fonction. Enfin, il sçent si bien gagner les bonnes grâces de Baudouin, frère du duc Godefroy, et de Boémond, prince d'Antioche, soit à cause de ses belles qualitez, soit par les grands présens qu'il leur fit, et au duc qu'il fut esleu patriarche de Hierusalem. Guibert dit que les barons se rapportèrent pour sa nomination à Arnoul de Roeux, qui le nomma. Beaudouin ayant succédé à son frère au royaume de Hierusalem, il s'émut une grande querelle entre eux, sur ce que le patriarche, avec Tancrède, avoit voulu faire tomber cette couronne au prince Boëmond ; ce qui donna sujet au roy de le déférer en cour de Rome, de divers crimes, et particulièrement de trahison et de péculat. Le pape Pascal y envoya le cardinal Maurice avec titre de légat, qui lui succéda, à la fin le déposa et l'excommunia, et fit procéder à une nouvelle élection. Guillaume de Tyr écrit qu'Arnoul de Roeux excita et fomenta la division entre le roy et le patriarche".*

*"Guillaume de Tyr, et quelques auteurs racontent cette histoire tout autrement et disent que Dagobert, ayant esté privé de sa dignité, passa dans la Pouille avec Boëmond, et vint à Rome pour se purger devant le pape Pascal qui, après avoir meurement examiné les crimes qu'on lui imposait, l'en jugeant innocent, le restablit et le renvoya à sa charge. Mais comme il fut arrivé à Messine en Sicile, la mort le surprit le 16<sup>e</sup> jour de juin, l'an 1107, ayant gouverné son église en paix quatre ans et trois ans dans l'exil. Ebremar, sur le bruit du restablissement de Dagobert, vint pareillement à Rome où il ne put obtenir autre chose, sinon que l'archevesque Gibelin iroit avec lui en la terre sainte, où l'on examinerait le tout. Y estant arrivez, l'archevêque y assembla les prélats et tint concile, où il fut arrêté que Dagobert avoit esté déposé injustement par la jalousie du roy et la faction d'Arnoul, et qu'à tort Ebremar avoit esté intrus en sa dignité, lui encore vivant, lequel fut déposé ; mais d'autant qu'il estoit homme de sainte vie, l'archevêsché de Césarée, nouvellement vacant, lui fut donné."*

*"Enfin sur l'avis de la mort de Dagobert, ou procéda à l'élection de son successeur. Quelques auteurs écrivent qu'il (Ebremar) estoit natif de Choques dans l'Artois entre les villes d'Aire et de Béthune, ainsi bien que le patriarche Arnoul".*

A la lecture de ce texte, on peut observer trois choses :

1°) Que le patriarche Dagobert était très lié avec Bohémond et son neveu Tancrède ce qui donne à penser qu'il était, sinon parent avec les Hauteville, du moins compatriote et très ami de cette famille. Naturellement, le nom de ce patriarche, tout comme celui de l'évêque d'Agde dont nous avons parlé, ancien abbé d'un monastère normand, nous fait donc penser que les deux personnages furent les descendants du dernier mérovingien.

2°) Que la jalousie du premier roi de Jérusalem, Baudoin, frère de Godefroy de Bouillon et la faction d'Arnoul furent les principales causes de sa destitution. Or, Baudoin et Arnoul étaient originaires de l'Artois tous les deux, région âprement disputée par la Neustrie autrefois contre l'Austrasie, royaume des Francs Ripuaires. Et, les Bouillon descendaient des Pippinides par les comtes de Flandre, de Hollande et de Ternois.

3°) Enfin, que les historiens de cette époque firent tout leur possible pour cacher la véritable nom de cet énigmatique patriarche qui revendiquait le titre de roi de Jérusalem. On l'appelle "Daimbert" ou "Daïabert" mais presque jamais "Dagobert" pas plus que l'on ne nous renseigne sur ses origines ou son lieu de naissance que

l'on devine seulement par ses relations étroites avec la famille de Tancrède de Hauteville, seigneur du Cotentin ce qu'on a déjà vu.

Pourtant, on arrive à mieux cerner la biographie de Dagobert en faisant la synthèse des différents textes que l'on peut lire dans n'importe quelle bibliothèque municipale et dans les dictionnaires encyclopédiques :

- Daimbert ou Dagobert, né vers 1050, mort à Messine en 1107, évêque puis archevêque de Pise. Ce fut sur la recommandation de la fameuse comtesse Mathilde que le pape Urbain II accorda en 1092 la dignité d'archevêque à Dagobert, quoique Pise, siège de ce prélat, ne fut point encore élevé au rang de métropole. Le pape lui donna aussi la souveraineté de l'île de Corse, à la charge de payer tous les ans au palais de Latran 50 livres, monnaie de Lucques.

Dagobert assista au Concile de Clermont où le pape Urbain II prêcha la première Croisade et il accompagna le pape pendant son tour de France à Limoges (Noël 1095) à Angers et au Mans en février 1096, à Alet en juin, à Nîmes en juillet. Avec le pape, il assista aussi à quelques cérémonies au cours desquelles des chevaliers prirent la croix : au Mans et à Tours en mars 1096, sans doute ailleurs. En août, Dagobert retraversa les Alpes avec Urbain II pour revenir en Italie. La croisade était en route !

Légat pontifical auprès du roi de Castille Alphonse VI, Dagobert fut désigné par Urbain II pour remplacer Adhémar de Monteil auprès des chefs croisés quand la peste eut fait périr le légat de la première croisade le 1<sup>er</sup> août 1098. Mais, il ne put partir pour l'Orient qu'en 1099, escorté d'une flotte pisane et en compagnie de Bohémond. Cette flotte arriva devant Ladicoée en septembre 1099 et Bohémond essaya vainement de l'utiliser pour chasser les Byzantins de cette place, mais il remporta d'assaut la ville d'Antioche peu après. Dagobert le fit prince d'Antioche au nom du pape. Pendant ce temps, on le sait, l'armée des croisades sous les ordres de Godefroy de Bouillon avait poursuivi son chemin jusqu'à Jérusalem qui fut prise le 15 juillet 1099 en l'absence du légat du pape. C'est ainsi que Godefroy de Bouillon, malgré son vif désir d'être élu roi de Jérusalem, se contenta, par modestie envers le Christ, du titre d'Avoué du Saint Sépulcre en attendant mieux sans doute. Arnoul, on l'a vu, fut élu patriarche à la suite d'une ténébreuse machination pour évincer Dagobert, le 1<sup>er</sup> août 1099, quinze jours seulement après la prise de la Ville Sainte.

Bohémond ayant été un temps prisonnier des Turcs, ce n'est que le 21 décembre 1099 que Dagobert fit son entrée à Jérusalem en sa compagnie afin de se faire élire patriarche ou plutôt roi de Jérusalem en accord avec le pape Urbain II. Il fut dans un premier temps fort bien accueilli par Godefroy de Bouillon qui avait reconnu implicitement sa légitimité en ne prenant que le titre d'Avoué du Saint Sépulcre. Dagobert s'appliqua donc aussitôt à implanter son autorité et en premier lieu, il n'eut pas de peine à prouver que l'élection d'Arnoul de Rohez au patriarcat était anticanonique. De plus, celui-ci s'était signalé par le pillage du trésor et des reliques. Grâce à l'appui de Bohémond, il put facilement le faire déposer et se fit élire à sa place.

Puis, voulant transformer la Terre sainte en royaume ecclésiastique, il pratiqua une politique ferme à l'égard des Grecs, fit déposer le patriarche d'Antioche que remplaça un français du nom de Bernard et substitua partout le clergé latin au clergé grec. D'où un violent conflit avec Godefroy de Bouillon qui fut obligé d'abandonner à Dagobert la souveraineté du quart de la ville de Jaffa et du quartier de Jérusalem où était bâtie l'église de la Résurrection.

Soutenu par Bohémond, prince d'Antioche, il semble bien que Dagobert avait réussi à faire reconnaître la légitimité de ses prétentions au trône de Jérusalem malgré la résistance de Godefroy de Bouillon qui, on l'a vu, revendiquait lui aussi le trône de Jérusalem en sa qualité de descendant de Charlemagne, donc des Pippinides, cette ambitieuse famille dont on a vu l'histoire au temps des Mérovingiens dès le règne du roi Clotaire II.

Il est donc temps maintenant de se pencher, non seulement sur la biographie de Godefroy de Bouillon (ou plus exactement Godefroy IV de Boulogne) mais aussi sur la biographie de la comtesse Mathilde, la « Grande comtesse » dont le père Boniface II dit le Pieux descendait d'une famille allemande. Elle avait pour tutrice, Béatrice, sa mère, remariée à Godefroy de Lorraine dont le frère Frédéric fut élu pape sous le nom d'Étienne IV. Celui-ci était né en Lorraine au début du XI<sup>e</sup> siècle et était devenu abbé du Mont-Cassin lorsqu'il fut élu pape en 1057 jusqu'à sa mort l'année suivante. Après la mort de Godefroy en 1069, elle épousa par procuration son beau-frère en 1072, Godefroy le Bossu, oncle de Godefroy de Bouillon qui le choisit comme héritier. A la mort de Godefroy le Bossu en 1076, Mathilde de Toscane s'attachât à la personne d'Hildebrand, devenu pape sous le nom de Grégoire VII. La succession de Godefroy-le-Bossu donna donc lieu à un conflit avec l'empereur Henri IV qui n'accorda à Godefroy de Bouillon que le marquisat d'Anvers qui comprenait la terre de Bouillon dont faisait partie Stenay la ville où fut assassiné Dagobert II par les partisans de Pépin d'Héristal dans la forêt de Woëvre. Godefroy de Bouillon soutint donc la lutte de Henri IV, empereur d'Allemagne, contre Mathilde de Toscane, maîtresse de Grégoire VII et ce fut en récompense de ses services que le souverain le reconnut en 1089, duc de Basse-Lorraine. Ainsi, se reconstituait d'une certaine manière le royaume sinon d'Austrasie mais de Lotharingie, qui fut si longtemps l'objet de disputes entre les rois francs saliens et la famille Pépin. En 1095, Godefroy de Bouillon fut l'un des premiers à se croiser et pour subvenir aux frais de l'expédition, vendit son duché et ses biens ayant appris que Dagobert, légat du pape, était au côté d'Urbain II au concile de Clermont puisqu'il devait se croiser pour embarquer avec la flotte des Pisans et Bohémond pour la Terre Sainte. De plus, Godefroy de Bouillon n'ignorait pas que c'était sur la recommandation de la fameuse comtesse Mathilde que le pape Urbain II avait accordé en 1092 la dignité d'archevêque à Dagobert, première étape vers le patriarcat de Jérusalem et la royauté du nouveau royaume chrétien.

Il n'est donc pas douteux que Dagobert ait produit de sérieuses preuves pour obtenir ainsi les faveurs de personnages aussi importants que le pape Urbain II et la comtesse Mathilde n'hésitant pas, et avec succès, à braver le puissant empereur germanique Henri IV qui soutenait la cause de Godefroy de Bouillon. Or, l'on sait que Henri IV du faire face à une crise intérieure qui dura vingt ans au moment où la politique de Grégoire VII interdisait toute intervention du pouvoir impérial dans les élections épiscopales et abbatiales ce que l'on a appelé la querelle des Investitures. Excommunié et déposé par le pape en février 1076, Henri IV dû se soumettre à l'humiliante visite au château de Canossa, résidence de Mathilde où le pape, après l'avoir fait attendre dans la neige durant plusieurs jours, consenti à le recevoir en janvier 1077 pour recevoir l'absolution. Henri IV par la suite essaya encore de renverser Grégoire VII et l'on se souvient que le pape fut protégé et délivré par les Normands de Robert Guiscard, en 1084. Même après la mort de Grégoire VII en mai 1085, Victor III, Urbain II et Pascal II dressèrent contre Henri IV ses deux fils : Conrad couronné roi d'Italie en 1093 et le futur Henri V en 1104. Ce dernier s'empara de son père, le contraignit à abdiquer en 1105 et se fit couronner en 1106!

Henri IV mourut peu après, abandonné de tous les féodaux, mais regretté des bourgeois de Rhénanie : il avait voulu secouer le joug de l'Eglise catholique romaine. Il faudra attendre le temps de la Réforme pour que Luther entraîne les princes allemands dans sa lutte contre le pape.

Mais revenons à notre patriarche Dagobert qui mourut subitement après avoir obtenu du successeur d'Urbain II, le pape Paschal II, la reconnaissance de ses droits. Cette mort si brutale, pour un homme encore jeune, fait évidemment penser à un assassinat, un empoisonnement sans doute, que les hommes préféreraient au poignard lorsqu'il s'agissait d'un prince de l'Eglise. L'histoire de la papauté est remplie d'assassinats par le poison : les Borgia et les Médicis sont les plus célèbres dans ce domaine si particulier et, plus près de nous, la mort soudaine, un mois après son élection, de Jean-Paul Ier fait l'objet de bien des commentaires depuis 1978.

Quoiqu'il en soit, cette disparition arrangeait bien Baudouin Ier, comte d'Edesse, roi de Jérusalem de 1100 à 1118, troisième fils d'Eustache II comte de Boulogne et frère de Godefroy de Bouillon mort empoisonné lui aussi ! Ainsi, il n'est pas difficile de désigner le coupable en vertu de cette bonne vieille règle policière qui est de savoir « à qui profite le crime ? »

Donc, Godefroy de Bouillon mourut le 18 juillet 1100 alors qu'il reconnaissait les droits du patriarche. Ce dernier n'eut pas le temps de prendre le titre de roi de Jérusalem en accédant légalement et conformément à la volonté du pape sur le trône du nouveau royaume franc : déjà, Beaudouin prévenu par ses partisans abandonna en toute hâte le comté d'Edesse à son neveu Baudouin du Bourg, puis accourut à Jérusalem où il disputa le royaume au patriarche. En juillet de cette même année, son ami Bohémond fut surpris et fait prisonnier par l'émir Kanschetgin et ne put donc venir au secours de Dagobert qui, isolé au milieu des partisans de Beaudouin, dut s'incliner et le couronner lui-même le jour de Noël 1100 à Bethléem, en l'église de la Nativité. Mais le pape Paschal II, mis au courant de la situation avait nommé un nouveau légat, Maurice de Porto qui arriva à Lattaquié en septembre 1100 et rencontra Baudouin pour réclamer le royaume qui revenait de droit à Dagobert, ce que Baudouin refusa tout net en poursuivant sa politique de terreur auprès du patriarche au point de l'obliger à le sacrer lui-même.

Quand le nouveau légat arriva en Palestine au printemps suivant, Baudouin passa à l'offensive. Il accusa Dagobert de crimes divers, y compris d'avoir tramé son assassinat après la mort de Godefroy de Bouillon ! Il manigança son exclusion du patriarcat et lui demanda de l'argent pour payer le traitement de ses chevaliers. Dagobert consentit une somme que Baudouin jugea aussitôt trop faible en lui faisant une scène terrible à laquelle le patriarche fit face en soulevant le problème de la liberté de l'Eglise et en lui demandant s'il oserait faire de celle-ci une esclave alors que le Christ l'avait fait libérer. Mais Baudouin frappa sans merci, accusant Dagobert de détourner les fonds envoyés en Orient par Roger de Sicile et l'obligeant à s'exiler à Antioche, sachant pertinemment que, Bohémond était prisonnier des Turcs. Bohémond ayant réussi à négocier sa libération pour 130.000 besans fut libéré en mai 1102 après deux ans de captivité et il obligea Baudouin à remettre le patriarche Dagobert à son poste de Jérusalem en exécution d'une condition exigée par son neveu Tancrede en contrepartie de l'octroi d'une aide militaire de la principauté d'Antioche. Pourtant, il fut presque immédiatement à nouveau jugé par un tribunal présidé par un autre légat du pape favorable à Baudouin. Il fut donc déposé et expulsé de son église manu militari rejoignant à nouveau Antioche pour demander l'aide de Bohémond son fidèle ami ou parent.

Malheureusement, Bohémond avait des difficultés avec l'empereur Alexis qui lui avait dès son retour de captivité, fait sommation d'avoir à lui abandonner tous ses Etats qui avaient fait jadis partie de l'empire byzantin. Bohémond ayant refusé, la guerre s'ensuivit et se continua durant deux ans sur terre et sur mer avec des chances diverses. Enfin, Bohémond se sentant impuissant à triompher se résolut d'aller solliciter des secours en Occident laissant la régence de la principauté à Tancrede, une nouvelle fois, ce que l'on a déjà vu dans les pages précédentes. C'est à ce moment qu'arriva Dagobert à Antioche et les deux amis s'embarquèrent aussitôt pour l'Italie, vers leur destin, laissant pour toujours la Terre Sainte et le Royaume de Jérusalem aux mains d'un roi sans scrupules, digne descendant de Pépin de Landen, de Pépin d'Héristal, Charles Martel et Pépin le Bref les usurpateurs qui avaient fait des rois mérovingiens des rois perdus.

Il n'est pas bien difficile d'imaginer quelles étaient les preuves que Dagobert présentaient une fois de plus au Pape Paschal II après les avoir présentées à Grégoire VII et à Urbain II avec lequel il avait prêché la Croisade en France.

Il s'agissait tout simplement de sa filiation généalogique depuis Thierry, le moine de Saint Wandrille. Ayant ainsi prouvé qu'il descendait bien des rois de la première race, ces rois-chevelus, que l'on disait thaumaturges, il avait aussi révélé aux papes les secrets de leurs origines depuis la prédiction de Jacob à son fils Benjamin dont les descendants s'exilèrent vers Troie, puis vers Sicane (ou la Sicile) pour les Francs Saliens et vers Sicambre en Pannonie pour les Francs Ripuaires.

Pas étonnant donc qu'il ait eu le soutien de ces trois papes, tous trois moines bénédictins initiés aux secrets de la Gnose et qui connaissaient donc parfaitement bien les Traditions anciennes dont les rois mérovingiens étaient les dépositaires à la suite des rois d'Israël, surtout Salomon.

Cependant, pendant son séjour à Jérusalem durant quatre ans, le patriarche Dagobert, en dépit des difficultés énormes que lui créèrent Godefroy de Bouillon et Baudouin, eut le temps d'organiser ce qui allait devenir le Temple en mettant sur pied "*l'Ordre de l'Hopital de Saint-Jean*" de Jérusalem. La mort l'empêcha de poursuivre un projet qui était aussi de faire de cette institution un Ordre militaire à caractère ésotérique détenant en son sein tous les secrets de la civilisation judéo-chrétienne occidentale qui avaient trouvé leurs origines en Terre Sainte, ce Grand-Orient, but de la Première Croisade. L'abbaye du Mont Cassin, dont nous avons parlé, était depuis longtemps dépositaire de tout le savoir de l'humanité et l'avait transmis dès l'époque mérovingienne aux grandes abbayes dont Saint Wandrille - Fontenelle. Il importait donc, dans l'esprit du patriarche Dagobert, de créer un *Ordre religieux* plus combatif que contemplatif afin que la civilisation occidentale ne soit plus à la merci de seigneurs ambitieux comme l'étaient les Carolingiens et leurs successeurs. Si Dagobert, véritable roi de Jérusalem avait pu régner, il est probable qu'une nouvelle civilisation se serait épanouie autour de la Méditerranée pour le plus grand bien de l'humanité future. La fondation de cet Ordre datait du 27 décembre 1099, jour de la Saint Jean d'Hiver et avait été célébré sur la colline de Sion à l'emplacement de la demeure du roi David. De ce fait, l'Ordre fut connu sous le nom de Prieuré de Sion et il avait pour but de rétablir les Mérovingiens sur le trône de France.

Mais hélas, une fois de plus le Mal avait triomphé !

Cependant, neuf ans après la mort du patriarche Dagobert à Messine et pour assurer la garde du mont Moriah que le roi David avait désigné à son fils

Salomon pour bâtir le temple, en 1118, neuf chevaliers français furent choisis : leur chef était Hugues de Payen et son lieutenant Geoffroy Bisol, un chevalier de Languedoc avec Hugues Rigaud. Les autres étaient André de Montbard, Archambaud de Saint Aignan, Nivas de Montdidier, Gondemar et Rossal. Ils deviendront les « *pauvres chevaliers du Christ* » et Hugues de Payen eut cette idée étonnante et nouvelle : les chevaliers seraient à la fois soldats et moines. Étonnante oui, pour Baudouin II qui avait succédé à son cousin, l'usurpateur du trône de Jérusalem, mais nouvelle, non, car on l'a vu c'était la grande idée de Dagobert. Et, pour présider à cette étrange institution, Saint Jean, l'auteur de l'Apocalypse, prophète des anges en armes et des cavaliers purificateurs, était le patron idéal ; et le successeur du premier patriarche de Jérusalem remis à Hugues de Payen et à ses compagnons le quartier du Temple de Salomon qu'ils appelèrent "*Logement de Saint Jean*". Hugues de Payen, de famille illustre alliée au comte de Champagne, était sire de Montigny, cousin de Saint Bernard, né aux environs de 1080. André de Montbard, né aux environs de 1095 était le fils du premier seigneur de Montbard qui eut de son premier mariage deux enfants dont Aleth qui épousa Têcelin le Roux et qui fut la mère de Saint Bernard. De son second mariage, il eut Mile, moine de Molesne et de Citeaux qui servit de lien entre ces monastères et l'Ordre des chevaliers du Temple. Enfin, André de Montbard avait participé financièrement à la fondation de Clairvaux avec son neveu Saint Bernard, plus âgé que lui.

Voici donc l'explication de l'origine des Templiers et de leur Ordre puisqu'ils furent logés dans les vestiges du Temple de Salomon qui avait bâti cet édifice au sommet du Mont Moriah, lieu vénéré par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans, le Calife de Damas, Abd-el-Malik, y ayant fait construire la célèbre mosquée d'Omar qui existe toujours. Et, bien sûr, c'étaient les moines bénédictins qui depuis Benoît de Murcie en son monastère du Mont Cassin avaient conservé la bibliothèque du plus fabuleux savoir que le monde ait jamais connu. Les premières, les abbayes mérovingiennes du pays de Caux en Normandie, profitèrent de cette Connaissance puis bien d'autres monastères dans toute la France et l'Europe dont Citeaux, constituant ainsi de véritables lieux de Savoir et de Pouvoir.

C'est avec douze compagnons sélectionnés par le Comte de Champagne que son cousin Bernard de Fontaines choisira le Val d'Absinthe sur la rive gauche de l'Aube entre Langres et Troyes vers 1115 pour y établir ce phare du Christianisme que fut Clairvaux. Religieux, hors du commun, lisant et parlant l'Arabe, le Grec et le Latin, connaissant le Coran, pratiquant l'ascèse et les longues promenades en forêt, Bernard bénira le Chevalier Hugues de Payen, vassal du Comte de Champagne, lorsqu'il s'embarquera, seize ans plus tôt pour rejoindre Bohemond et le légat du pape Urbain II, Dagobert. Malheureusement, la mort soudaine de Godefroy de Bouillon faillit tout remettre en question lorsque Baudouin, son frère, refusa de remettre la couronne au patriarche.

Il fallut donc attendre 1128 pour que le pape convoque le concile de Troyes et le 14 janvier de la même année son légat, l'évêque d'Albano, l'abbé de Citeaux, Bernard de Clairvaux, six bénédictins et les Comtes de provinces champenoises voisines reçurent dans la cathédrale, Hugues de Payen revenu de la Terre Sainte pour la circonstance. Hugues devint premier Grand Maître de l'Ordre, lequel officiellement reconnu sera régi par un statut de soixante douze articles rédigés par le Grand Saint Bernard en personne avec une rigueur toute cistercienne conforme à la règle de Saint-Benoît.

Ainsi, le secret des rois-perdus sera conservé au sein de l'Ordre, ces rois venus de l'Orient et qui avaient fait de la France leur terre promise, leur royaume

d'élection. C'est pourquoi le nom du roi Dagobert servira de symbole jusqu'à nos jours, transmis par un descendant de Thierry, le compagnon de Bohémond, fils de Robert Guiscard, petit fils de Tancrède, seigneur de Hauteville.

Le treize septembre 1307, Philippe le Bel a dépêché un pli spécial aux autorités provinciales et, un mois plus tard très exactement, le treize octobre, au petit jour, la plus formidable opération de police fut lancée contre les Templiers : partout en France, les moines- soldats furent arrêtés.

Cependant, mystérieusement avertis, tous les Templiers du Roussillon du Mas Déu dont Lastour, Sournia, Fenouillèdes et le Bezu ne furent pas inquiétés. La résidence du Bézu, près de Rennes-le-Château (dont on a déjà parlé à propos du général Dagobert), appartenait de fait au seigneur de Voisins qui hébergeait les Templiers gracieusement. Ils étaient vingt cinq Templiers au Mas-Déu. En 1319, ils ne furent plus que dix sept. Dix ans plus tard, il en restaient onze. Que sont devenus les disparus ?

Le 18 mars 1314, Jacques de Molay, Hugues de Payraud, Geoffroy de Gameville et Geoffroy de Charnay furent brûlés vifs en aval de l'île de la Cité à Paris. Jacques de Molay fut ainsi le dernier Grand-Maître de cet Ordre mystérieux qui connaissait tous les secrets de l'humanité depuis ses origines et dont la Franc-Maçonnerie a essayé de reprendre le flambeau avec difficultés. Le cinquième Grand Maître après le Fondateur était Bertrand de Blancfort dont les ruines du château se trouvent près du Bezu et de Rhedae.

Le 20 avril 1314, maudit par Jacques de Molay sur son bûcher, le pape Clément V mourut d'une horrible décomposition intestinale.

Le 29 novembre de la même année, le roi Philippe le Bel mourut des suites d'une chute de cheval tout comme le dernier Carolingien Louis V dit le Fainéant. Philippe le Bel fut donc le second des rois-maudits et le dernier des Capétiens directs. Place aux Valois jusqu'à François II, Charles IX et Henri III ...

Selon une légende, la clochette d'argent que les Templiers du Bézu avaient cachée dans le puits des Baruteaux, sonne le glas toutes les nuits du 12 au 13 octobre. Alors, une procession mouvante d'ombres blanches vient du cimetière abandonné pour prier dans le double astral de la Chapelle et chanter pour le repos de l'âme des trépassés tandis que l'astre lunaire diffuse une lumière diaphane sur les pentes du Bézu et du Mont Bugarach...

**Le fantôme du patriarche de Jérusalem fait-il partie de ces ombres ?**

## Chapitre sixième

### Les Templiers du Bézu et le manoir de Groucy

---

Groucy, que le normand prononce "Grouchy" est un nom de lieu assez fréquent, dans le Cotentin.

D'origine gallo-romaine, ce nom eut d'abord pour forme "Grouciacum" ou "Crucciacum" que l'on fait dériver d'un nom d'homme, Grussias ou Grussius. Il pourrait pareillement venir de crux, la croix. En ce cas "Crucciacum" serait "l'établissement de la croix" comme c'est le nom du manoir de Groucy en la commune de la Chapelle Enjurer près de Saint Lô en direction de Hauteville, fief de Tancrede près de Coutances.

En fait, la terre de Groucy donna son nom à une famille qui la posséda à l'origine, mais ce n'est qu'au XII e siècle que la puissante famille des sires de Bohon la possédait avec de vastes étendues au nord de Marigny. Les sires de Bohon y avaient établi une chapelle pour la commodité de leurs tenants laquelle fut érigée en paroisse et donnée vers 1140 au prieuré de Saint Georges de Bohon par Enjurer de Bohon. Cet Engelger ou Enjurer de Bohon qui laissa son nom à la nouvelle paroisse était un important personnage de l'entourage du duc de Normandie et vivait en 1136 et 1172 et nous verrons par la suite que cette famille joua un rôle déterminant dans l'histoire des Dagobert de Groucy qui furent les seigneurs de ce fief jusqu'à la Révolution avec le général Dagobert.

En 1172, le VI des ides de mars, par une charte de l'évêque de Coutances, Richard de Bohon, fut consacré un accord sur le litige qui opposait un seigneur de la Chapelle Enjurer aux moines du prieuré de Bohon : quarante quatre témoins y assistèrent parmi lesquels figuraient Thomas et Richard de Groccio frères, qui venaient de ce fief de Groucy.

Il n'est donc pas douteux que ce manoir était une prévôté templière ainsi que l'hypothèse a été émise dans un ouvrage paru en 1986 ayant pour titre "Sur les pas des Templiers en Bretagne, Normandie, Pays de Loire". On peut lire page 111 :

*"L'acte de prise de possession de Valcanville par les Hospitaliers, en 1313, ne cite expressément que Valcanville, Hemevez et autres bien en la "baillie de Costentin" et la vicomté de Valognes" qui as Templiers appartenoient ... en temps que eus furent présents ..." (arch. Nat. SS5055), sans plus de précisions, et il nous faut attendre l'année 1460 pour avoir une nomenclature des possessions que les Hospitaliers tenaient sous cette commanderie soit un siècle et demi après la disparition de l'Ordre du Temple".*

*"Si nous acceptons cette hypothèse, le rouleau de parchemin (arch. Nat. S 5026 B, liasse 18) contenant les charges et revenus de la commanderie de Valcanville en 1460 permet de dresser la liste suivante des localités où l'Ordre possédait des terres:*

- prévôté de Valcanville (Maison du Temple)
- Prévôté de Canteloup ;

- Prévôté de Théville (au village de Sauxetourf) ;
- prévôté d'Egneurdreuil avec ses extensions
- Prévôté de Saint Hylaire avec ses extensions ;
- Prévôté de Sainte Marie du Mont avec ses extensions ;
- Prévôté de Fierville avec ses extensions ;
- Prévôté d'Yvetôt ;
- Prévôté de Vesly avec ses extensions à Coutances, la Haye-du-Puits, Laulne ;
- Prévôté de Bohon avec ses extensions à Tribehou Maschexieux et Anvers.

Plus loin, page 113, on peut lire dans le même ouvrage :

*"Dans le val de Saire"*

*"La Maison du Temple de Valcanville est établie dans la riche vallée de la Saire ... Il s'agissait peut-être d'une maison étape puisque cette vallée mène directement au port tout proche de Barfleur, maintenant bien calme, mais qui fut l'un des deux ports les plus importants (avec Dieppe) pendant toute la Normandie ducal. Et, on sait l'importance, pour les Templiers, des contacts avec l'Angleterre ou l'Ordre était bien représenté. Bien des frères ont dû passer la nuit à Valcanville avant de s'embarquer pour l'Angleterre."*

Pages 114 et 115 :

*"Au centre de la presqu'île"...*

*"La terre de Hemevez (actuellement dans le canton de Montebour) relevait de la commanderie de Valcanville à l'époque des Hospitaliers mais aussi à l'époque des Templiers depuis le milieu du XIIe siècle."*

*"Un acte, daté du 15 juin 1616 (arch. Nat. S 5465) nous apprend l'existence d'une charte latine aujourd'hui très probablement perdue dans laquelle il est fait mention d'un don fait aux Templiers de Valcanville : "Feu Hélène de syfrevast, lors seigneur dudict Anneville Hemevez avoit donné au temple et commanderie de Valcanville tenant pour lors dudict ordre du temple tous les droits d'homme, frommages, manoir et seigneurie, généralement toutes servitudes ..."*

*"Les Templiers y avaient droit de pêche dans la rivière du Merderet, jusqu'au Ham..."*

*"Dans le Plain"*

*"A Gourbersville, on trouve un hameau dit "le Temple" sur le territoire de la commune. Il s'agit en fait d'un ancien prêche protestant. Il y avait, au XIIIe siècle, à Gourbersville une famille noble convertie à la religion protestante, les de Lamperrière et il y a un cimetière protestant sur son domaine. Cependant, un rôle de louage pour l'année 1421 indique que le commandeur de Valcanville tenait noblement quelques possessions à Gouberville (cf. Michel Nortier) - A propos du manoir, dit : "la Cour de Gouberville" on a attribué aux Templiers les trois triangles et les deux croissants qui figurent sur le linteau d'une fenêtre de l'ancienne boulangerie comme étant des emblèmes des Templiers".*

C'est à cette époque, en 1741, que Jean de Lemperrière épousa Françoise Dagobert fille de Pierre Dagobert, seigneur de Boisfontaine et de Groucy, officier au

régiment de Canisy, et de Jeanne Jacqueline de Gourmont dont nous reparlerons bientôt dans les prochains chapitres. Les Dagobert étaient aussi protestants et il y avait un prêche sur le fief de Groucy.

Mais continuons la lecture de cet intéressant ouvrage "sur les pas des Templiers" pour revenir à Saint Lô, page 118 :

*"Revenons maintenant vers Saint Lô. A Saint Gilles (dans le canton de Marigny) un acte, conservé aux Archives nationales dans le fonds de la commanderie de Villedieu la Montagne (commune de Haucourt, Seine Maritime), nous apprend que Guillaume Saint Gilles donna aux Templiers en présence d'Algare (évêque de Coutances, de 1132 à 1151) un de ses vassaux nommé Roger Verel avec la vergée de terre que celui-ci tant sur la paroisse de Saint Gilles. Cette vergée rend dix sous l'an, il s'agit donc d'une toute petite possession".*

*"A Saint-Lô même, ville forte servant de résidence secondaire à l'évêque de Coutances, les Templiers possèdent divers biens consistant en maisons et terres qui font partie d'un fief que Richard de Bohon, évêque de Coutances, leur avait donné vers le milieu du XIIIe siècle. Une charte de cet évêque, non datée, mais antérieure à 1179 année de sa mort est parvenue jusqu'à nous (arch. Nat. SS 5049) Richard de Bohon déclare avoir donné à ses chers frères les Templiers, le tènement de Milly, comprenant en plus du fief de Guillaume, Niobbé à Rampan (à 2 km au nord ouest de Saint Lô) le porche, ... etc ... etc..."*

Or, Rampan se trouve situé sur la rive droite de la Vire à deux pas de Mesnil Durand dont nous parle la descendante du général Dagobert dans ses notes et histoire de la famille. Ce manoir qui fut incendié par les ligueurs le 10 juin 1574 parce que les Dagobert étaient protestants. Ainsi, ce manoir de Mesnil Durand faisait probablement partie, tout comme le manoir de Groucy près de Saint Gilles, sur la paroisse de la Chapelle Enjurer des donations de Richard de Bohon aux Templiers. L'organisation templière du Cotentin, "le Temple" est plus un propriétaire terrien qu'un ordre militaire retranché derrière quelques places fortes. Ce réseau templier comporte une foule de petits manoirs, maisons, tenures avec des frères ou tenanciers, isolés répartis dans toute la région. Et, curieusement, ces manoirs, maisons et tenures sont situés pour la plupart aux mêmes emplacements choisis autrefois par les abbés de Saint Wandrille pour leurs filiales en Cotentin.

Lestré, Brix, St Sauveur de Pierrepont, Belleville, Périers, Vesly ... etc ... Ainsi, à travers les siècles et par une seule famille, le souvenir des rois mérovingiens se perpétua dans l'Ordre du Temple jusqu'à sa dissolution.

Nous allons quitter un instant la Normandie pour retourner dans le Razès, en Roussillon, sur le chemin des pèlerins du Moyen-Âge. Tout comme en Normandie, le Temple était bien installé dans cette région et, dans le cartulaire de Douzens, près de Carcassonne, nous pouvons lire à l'article 106 (105) : 1136, 25 avril, que Pons Guilhem donne à Bernard Dagobert, prêtre de Saint Jean de Carrière et à ses frères, une pièce de vigne et deux pièces de terre situées dans le terroir de Barbaira et reçoit de Bernard, 9 sous Ug. Or, tout comme Valcanville en Cotentin, Douzens était une commanderie templière dont faisait partie le Mas Deu, Campagne sur Aude, Latours, Fenouillèdes, et bien sûr Le Bézu avec son mystère sur les Templiers hébergés par le seigneur de Voisins, ancêtre de Jacqueline Pailloux de Cascastel, la femme du général Dagobert qui termina ses jours, le 2 décembre 1825, à Saint Lô dans sa maison rue Torteron alors qu'elle résidait l'été au manoir de Groucy.

Ce manoir de Groucy que nous avons laissé en 1172 lors de la conclusion d'un accord avec Richard de Bohon. Plus tard, le 19 mai 1339, Guillaume de Villiers, seigneur baron du Hommet et chambellan du roi, fieffa à Guillaume Cauchard le *"manoir de Grouchy avecques les terres, bois, preys et colombier à ce appartenant, le tout assis ou ladite paroisse de la Chapelle Enjuger avec que le cour de l'eau du vivier dudit manoir pour y faire un moulin à tan et à drap, lequel il lui plaira, sans que audit vivier, il puisse pescher ne y prendre point de poisson ...icelluy preneur ne se faire idiffier ne desménager les manoir ne délaisser les fieffements"*.

Concession faite moyennant une rente annuelle de six livres . Or, Cauchard était un homme du pays, d'un village de Montreuil-sur-Lozon dont nous avons parlé à propos du prieuré, filiale de Saint-Wandrille. Qui était ce Cauchard dont on ne retrouve pas plus ses descendants que ses successeurs pendant le siècle suivant ?

Nous avons vu que la quasi-totalité de la paroisse appartenait à la famille de Bohon qui avait cédé le fief de Groucy aux Templiers. Ceux-ci ayant été dépossédés de leurs biens par le roi Philippe le Bel en 1314, on peut supposer que derrière ce Cauchard se cachait un descendant de Thierry, autrement dit un membre de la famille Dagobert dont il est dit dans les nobiliaires de Normandie que celle-ci *"est connue dès le XIIIe siècle et possédaient de nombreux fiefs dans les élections de Coutances et de Saint-Lô"*.

Au nord de la Chapelle-Enjuger s'étendait le fief de Hautbert du Mesnildot, au niveau du bourg, le fief de l'Adigardière et de Groucy au sud-est qui relevait d'un huitième de fief de Hautbert de l'importante baronnie du Hommet, égale à celle de Briquebec et supérieure à celle de Saint-Sauveur le Vicomte.

Cette baronnie du Hommet dont faisaient partie Rampan et Mesnil-Durand, jouxtait la non moins importante baronnie de Saint-Lô dont les origines se situaient, selon Toustain de Billy, au temps de Saint-Lô lui-même, qui fut attesté comme évêque en 533, 538 et 549 et que différents historiens attribuent à une libéralité du roi Childébert, fils de Clovis, qui érigea cette baronnie au profit de l'évêque mérovingien dont le nom francs Hlodher ou Hlod rappelle tellement celui de Cloud que l'on peut se demander s'il ne s'agit pas du même personnage. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Pour en revenir à Groucy, la baronnie du Hommet étant tombée en quenouille à la fin du XIIIe siècle, il y eut partage entre les trois filles du dernier tenant Jousdain III. La partie du "Hommet de la Rivière" revint à Nicole épouse d'Amaury de Villiers et dans cette lotie se trouvait le fief de la Chapelle Enjuger parmi les tenants desquels on relève un Guillaume de Grouchy.

Mais, si les successeurs de Guillaume Cauchard restent inconnus, on retrouve le nom du possesseur de Groucy en, 1426 avec un certain Robert de Bézu. A cette époque, nous sommes à la fin de la guerre de Cent Ans et celui-ci, pendant l'occupation des Anglais, conserva son fief alors que son successeur Mathieu de Chanteloup vit ses biens passés en 1437 à Thomas de Clamorgan.

Qui était Robert de Bézu et surtout d'où venait-il ?

La plupart des nobiliaires et armoriaux sont à peu près muets sur cette famille. La Chesnaye-Desbois cite sans lieu, ni date, une famille de Bézu, seigneurs de Saint-Julien, portant un blason *"d'azur au chevron d'or accompagné de trois molettes d'éperon de même, deux en chef, une en pointe"*.

Une singulière trouvaille faite en 1890 par des ouvriers effectuant des travaux de terrassements au château du Hommet permettra de nous éclairer sur l'origine probable de ce Robert de Bézu dont le nom évoque si bien ces mystérieux templiers du Razès. Ces ouvriers découvrirent une plaque de cuivre argenté, autrefois émaillée, de 6 cm de côté et supportée par une charnière à une plaquette de suspension ; celle-ci était fixée primitivement par des rivets à une courroie de cuir. Selon G. Guillot qui l'étudia, il s'agissait selon toute probabilité d'un médaillon décoratif de la fin du XIVe siècle ou du début du XVe battant au milieu du poitrail d'un destrier. Le sujet représenté était pour le moins étrange : une ourse marchant sur un terrain herbeux, attachée par le cou et le garrot, c'est-à-dire par un collier dont la laisse se termine par une rose à cinq pétales. Cette quintefeuille se retrouve d'ailleurs en cinq exemplaires sur la plaque de suspension.

Cet animal, cela va sans dire, est loin d'être normand. Par contre, dans le Midi-Pyrénées l'ourse joue un grand rôle dans les traditions populaires. *"Au XIVe siècle, rapporte l'encyclopédie du XIXe siècle, les habitants de Toulouse croyaient qu'un monstre parcourait la nuit les rues de leur ville ; ou faisait de cet animal, de cette "malle beste" comme on la nommait, une description effrayante, et chacun redoutait de sa férocité les plus grands malheurs. On fit frapper un jeton amulette que l'on vendait à l'hôtel de ville. Il représentait le monstre, qui paraît être un ours et chaque Toulousain, en achetant ces préservatifs, pût se croire en sûreté"*.

*"Il est vrai que la recette était fort simple et n'exigeait pas beaucoup de courage : Fuite, (c'est) la malle beste, dit la légende du jeton ; il est probable que ces braves gens ne faisaient pas de difficultés d'observer cette prescription"*.

Or, le symbole du jeton amulette est absolument identique à celui de la plaque du Hommet. On peut se demander par conséquent par quel hasard celui-ci fut amené à cet endroit et à quelle époque.

Après avoir relevé les événements qui survinrent en Normandie pendant la première moitié du XVe siècle, au moment où la guerre de cent ans et l'occupation anglaise fit changer plusieurs fois de mains, le château du Hommet et les manoirs de la baronnie de Saint-Lô, Guibert conclut ainsi :

*"Rien donc de plus vraisemblable que la présence au Hommet, de 1417 à 1449, d'un chevalier au service du roi d'Angleterre, originaire du pays de Languedoc ou, tout au moins, ayant séjourné dans ce pays lointain, alors anglais, et dont le harnachement aurait été brisé ou déposé dans l'enceinte du fort du Hommet"*.

Cette hypothèse semble parfaitement logique d'autant plus que pendant la même période, exactement en 1426, Robert de Bézu est cité à Groucy et nous avons vu que le Bézu fut un haut-lieu de l'Ordre du Temple en Languedoc, dans le Razès, non loin de l'antique Rhedae et non loin du château de Blancfort, fief du cinquième Grand Maître après Hugues de Payen le fondateur. Nous avons vu également que parmi les neuf chevaliers compagnons de Hugues de Payen il y avait deux languedociens : Geoffroy Bisol et Hugues Rigaud et que, à partir de 1147, 29 ans après la fondation de l'Ordre, les Templiers de Douzens installent des filiales, des prévôtés et des prieurés, notamment à Campagne sur Aude avec une maison au

Bézu cédée par le seigneur de Voisins un baron du Nord qui avait fait la croisade contre les cathares avec Simon de Montfort.

Nous avons vu, enfin, que les Templiers du Bézu n'avaient finalement pas été arrêtés par les sbires de Philippe Le Bel. Qui avait bien pu les avertir discrètement ? Sans doute, un seigneur ayant à la fois la confiance de l'Ordre et du Roi de France et Guillaume de Beaujeu qui fut Grand-Maître du Temple était très ami avec Pierre de Voisins à l'époque où celui-ci se vit attribuer le comte du Razès où se trouvait la maison du Bézu. La Maison de Pierre de Voisins, "*le Maréchal de la Foi*" jouissant de tous temps de la faveur royale, il est donc vraisemblable qu'elle ait joué un rôle dans cette affaire ne serait-ce que pour utiliser la force templière à d'autres fins. "La Jacquotte", route empruntée par les pèlerins de Saint Jacques de Compostelle qui succédèrent aux pèlerins de Jérusalem et aux Croisés, passait par le Bézu et l'on décidât les chevaliers ex-Templiers à venir la garder. Parmi ces chevaliers, Robert de Bézu décida pourtant, à la fin du XIVe siècle de se rendre en Normandie pour devenir seigneur de Groucy et habiter dans une ancienne maison templière.

Pourquoi donc Robert de Bézu serait-il venu en Normandie ? Le service du roi d'Angleterre y fut sans doute pour beaucoup moins que les raisons que nous allons examiner, car ce petit fief du Cotentin suscita bien des convoitises depuis l'époque où Saint-Lô devint le premier évêque de Coutances et baron de la contrée.

En effet, la région de Saint-Lô fut un lieu d'émissions monétaires mérovingiennes, monnaies d'or jusqu'en 675, d'argent après 675. (voir carte extraite du catalogue " La Neustrie " publié en 1985 par les musées et monuments départementaux de Seine Maritime). Il est bien évident que les ateliers monétaires ne pouvaient s'installer qu'en des lieux où l'on pouvait extraire, où trouver, des métaux précieux et de ce point de vue, nous avons pu voir que le général Dagobert en épousant une descendante de Pierre de Voisins avait été intéressé par l'exploitation des mines de l'Aude avec son cousin Duhamel, grand spécialiste en la matière. Il n'était pas seulement intéressé par les mines de l'Aude, mais aussi par celles qui avaient fait l'objet d'un rapport sur l'exploitation d'une mine de mercure à La Chapelle-Enjuger. En 1783, l'Intendant de Normandie recevait une lettre lui signalant ladite mine comme "fort abondante" Elle était signée : Dagobert, capitaine au régiment de Royal-Italien.

Il semble donc à peu près certain que Robert, dit " de Bézu " était un descendant de notre Thierry moine de Saint Wandrille au même titre que l'évêque d'Agde, le patriarche de Jérusalem, les Templiers de Douzens, tous ces personnages énigmatiques que l'on rencontre dans l'histoire occulte de la France depuis la disparition des rois chevelus, rois francs-maçons avant l'heure car ils détenaient les clefs de la Connaissance de par leurs origines bibliques remontant aux rois d'Israël. Ceci expliquerait bien sûr l'intérêt de la famille Dagobert pour la Normandie et le Languedoc et l'on comprend que la tradition familiale fondée sur le souvenir des Mérovingiens soit restée si forte, au point de susciter la jalousie de ceux qui n'avaient pas intérêts dans ses affaires et contrarier ainsi ses projets ambitieux.

Robert de Bézu disparut de l'histoire des Dagobert comme il y était entré, aussi mystérieusement. Mais, l'on peut ajouter à propos du jeton qui lui aurait appartenu que les Dagobert sont cités au Hommet, lieu où cet objet fut découvert et que l'ourse qui y figure avec une rose peut aussi bien symboliser les sept abbayes mérovingiennes dont Saint Wandrille - Fontenelle faisait partie. Ces abbayes implantées de telle sorte qu'elle figure la constellation de la Grande Ourse, ce que

l'on peut lire dans l'ouvrage de Michel Lamy déjà cité et intitulé "*le secret du trésor royal de Rennes-le-Château*", à la page 158 au chapitre II :

*"Ces abbayes ont nom Fécamp (sur la porte de la crypte de laquelle on pouvait voir la signature de la Rose + Croix et qui possède son graal : une relique du précieux sang apportée miraculeusement par un arbre flottant qui n'est pas sans rapport avec la nef de Salomon, Montvilliers, Valmont, Cruchet-la-Valasse, Saint Wandrille, Jumièges, Saint Georges de Boscherville.*

Enfin, outre l'intérêt que les Templiers portaient à l'or et au mercure, et qui justifierait à lui seul leur présence au Bézou et à Groucy, on peut observer que sur le fief de Robert il existe encore un lieu-dit nommé "Le Barbanchon" et ce toponyme est attesté bien avant que le général Dagobert ne retourne dans le Languedoc. Il est issu du catalan et signifie "jachère". Etonnant, lorsque l'on trouve ce toponyme à Groucy ...

L'année 1450 vit la ruine définitive des espoirs anglais sur la Normandie et le retour des Chanteloup dans leur fief de Groucy par la branche cadette, la branche aînée s'étant fondue dans la maison de Paynel en 1295. Mathieu de Chanteloup qui blasonnait "*losangé de sable et d'or*" put transmettre Groucy à son fils Hervé en 1459, époux d'Isabelle de Camprond. Les Camprond étaient cités depuis Enguerrand qui participa à la première croisade avec Godefroy de Bouillon en même temps que les Normands d'Italie, Bohémond et le patriarche Dagobert dont nous avons narré les aventures en Terre Sainte.

Grégoire, fils de Hervé de Chanteloup et de Isabelle, hérita de Groucy et épousa Marguerite de Moustiers d'une ancienne famille de Bauplois en Cotentin. Ils eurent un fils Gilles et une fille, Marie.

A cette époque, dans la seconde moitié du XVe siècle, après le départ définitif des Anglais, la paix et la prospérité revinrent enfin dans le Cotentin. Les Myette étaient une famille établie depuis longtemps à La Chapelle-Enjurer. Relativement riches, possédant des fiefs nobles, certains Myette servaient à l'atelier royal de fabrication des monnaies à Saint-Lô, tandis que d'autres s'adonnaient au négoce ou étaient marchands à Saint-Lô, également.

Perrin Myette, officier de la monnaie, bénéficia en 1471 d'une charte du roi Louis XI qui anoblissait tous ceux qui "*alors tenoient et soutenoient noblement une seigneurie à gage piège, cour et usage*" et promettait qu'ils jouiraient de la noblesse comme les autres nobles du royaume.

De Perrin Myette, fut "*procréé et yssu en loyal mariage*" Gilles Myette né vers 1448 à La Chapelle Enjurer "*en son vivant escuier, sieur du Bosq Bécan, monnayeur de Saint Lô*" qui y fut reçu par lettres patentes de septembre 1483. Il se maria deux fois, avec demoiselle Ysabeau de Contreville, d'une famille Losoise, et avec demoiselle Jehanne Pestel d'une famille noble de Remilly-Gilles Myette eut plusieurs enfants parmi lesquels Mathurin qui continua la branche aînée, seigneur de la Myetterie et qui épousa Marie de Chanteloup en 1505. Quant à la sœur de Mathurin, Catherine, elle épousa Jean Dagobert, écuyer seigneur de la Hairie et de Saint Aubin sur les paroisses de La baronnie de Saint-Lô.

Jean Dagobert était le fils de Guillaume Dagobert (ou plutôt Dagoubert selon la prononciation normande) Ile du nom, Ecuyer, Seigneur de la Hairie et en

partie de la paroisse de Saint Aubin de Losque qui épousa Guillemette Cottelle, fille de Mathurin dont il eut plusieurs enfants.

Guillaume Dagobert était, lui, fils de Guillaume Dagobert, 1er du nom, Ecuyer, marié par contrat de l'an 14.. (le reste de la date est illisible) à Gillette de Mesnillury, d'une des meilleures familles du pays. Elle vivait encore en 1501 suivant son testament, et eut plusieurs enfants de Guillaume.

De l'inventaire du chartrier Lemonnier de Gouville, descendant du général Dagobert, dont on peut prendre connaissance aux archives départementales de la Manche, mort avant 1501, il apparaît que Guillaume était sénéchal de Groucy en 1456. Sans doute avait-il des parents, neveu, cousin ou même frère (il n'était pas rare de donner deux fois le même prénom à des frères) puisqu'il est fait mention d'un Guillaume Dagobert, bourgeois du Hommet et d'un autre Guillaume Dagobert, tabellion au Hommet en 1452. Ainsi, dès la disparition de Robert de Bézu entre 1426 et 1459, la famille Dagobert prend pied à Groucy avec Guillaume Dagobert et Gillette de Mesnil-Eury attestés dès le milieu du XVe siècle.

A partir de cette date, commence la généalogie précise de la famille Dagobert dont le dictionnaire de la Noblesse de La Chesnaye-Desbois, le nobiliaire de Normandie de E. de Magny et diverses études de sociétés généalogiques nous apprennent qu'il s'agit d'une famille connue dès le XIIIe siècle en Cotentin à l'ouest de Saint Lô.

Dans son "essai sur la noblesse rurale en Cotentin" dans le canton de Marigny du XIe au XXIIIe siècle, Rodolphe de Mons de Carantilly conteste l'ancienne noblesse des Dagobert :

*"Avec la noblesse on peut ranger les Dagobert ; ils ne sont pas d'ancienne noblesse comme ils le prétendent, mais ils sont alliés aux meilleures familles, possèdent fiefs et manoirs, exercent des offices militaires et vivent le plus noblement possible en se considérant un tout petit peu comme les derniers descendants de ce roi qui avait mis sa culotte à l'envers "*

Et dans le renvoi, l'auteur précise en bas de page :

*(73) Par le moyen d'une généalogie qu'ils font publiés vers 1770 dans le Dictionnaire de la noblesse de la Chesnaye Desbois (réédition Schlesinger, 1865, A. 6 vol. 686-688). Généalogie exacte, hormis les qualifications d'écuyer à tous les degrés. Les curés de La Chapelle qui devaient connaître leur monde ne la leur donnaient pas dans les registres, sauf pour Jean - Gilles Dagobert, ex... sr de Boisfontaines (1746-1781), capitaine de cavalerie, garde du corps du Roy (noblesse personnelle) son frère, le futur général, la prend en Roussillon lors de son mariage.*

Dans ce même renvoi, l'auteur précise encore :

*" Tous ces gentilshommes et demoiselles paraissent entretenir de bons rapports avec les habitants et sont souvent pris comme parrains et marraines, en moyenne une fois pour neuf baptêmes au XVIIIe siècle ; par contre ils ne s'entendent pas très bien entre eux, il y a des querelles de fief comme partout, et peut-être des querelles de religions : les Adigard, d'Auray et Michel sont catholiques, les Dagobert, de Lauberie et le Trésor sont d'anciens protestants, les premiers avaient bâti un temple sur leur terre de Groucy, officiellement ceux de la branche de Lauberie ont abjuré depuis 1600, mais*

57 ans plus tard, le curé juge prudent d'en faire rebaptiser à nouveau une demi-douzaine, âgés alors d'une quinzaine d'années ; pour le curé, la dame de Lauberie, mère de ces rebaptisés, se prénomme Marie, mais elle-même ne fait guère usage que de son prénom huguenot de Eve, quant aux Le Trésor, ceux de la Terrerie sont encore protestants en 1713 ; des procès de patronage qui n'en finissent pas opposent les seigneurs du Mesnildot, d'Auray et après eux les de Nollent, aux seigneurs de l'Adigardière, alors les de Lauberie, chaque décès est suivi d'une procédure pour tenter d'empêcher que l'inhumation se fasse dans le chœur de l'église dont chacun prétend avoir le droit exclusif, le bailli de Saint-Lô est parfois obligé de trancher provisoirement : le 20 novembre 1676, défense est faite au seigneur de Nollent d'empêcher et troubler les cérémonies d'inhumation de Jean de Lauberie, mort depuis 26 jours, sous peine de 500 livres tournois d'amende [74] ; d'autres litiges à propos des places de banc dans l'église opposent les Dagobert, les Lauberie et les Nollent, en 1713, la dame de Lauberie fut insultée à ce sujet par seigneur Dagobert pendant l'office divin [75].

[75] c'est la version de M. de Beaugendre, successeur des Lauberie, le point de vue des Dagobert était tout autre, il en est sorti un bon procès, à l'occasion de quoi fut dressée la généalogie ci-dessus mentionnée (cf. notes 73 et 49).

[49] D'après le chartrier Dagobert de Groucy conservé au château de la Palière à Agneaux. Renseignements communiqués par Mme Destors; née Haillaux du Tilly, descendante du général Dagobert.

Et pour en finir avec les Dagobert, Monsieur de Mons nous apprend, page 85, que "les Dagobert ont gardé leur manoir, mais ils ne sont plus habituellement là, ils vivent à Perpignan, Saint-Lô ou Saint Ebremond de Bonfossé", à la fin du XVIIIe siècle, à l'époque du " Roi Sans-Culotte ", le général Dagobert.

Nous avons vu au cours de cette étude sur la famille Dagobert que ceux-ci avaient de sérieux motifs pour se considérer comme les derniers descendants des Mérovingiens les " Rois-perdus " et nous sentons bien, à la lecture de l'essai sur la noblesse rurale en Cotentin que tous les efforts qu'ils déployaient pour s'allier aux meilleures familles du pays n'avaient en réalité qu'un but : retrouver une certaine notoriété et peut-être même revenir au pouvoir. Ils vont donc après la guerre de Cent Ans, à partir du milieu de XVe siècle, profiter de cette période de relative prospérité qui succéda à cet événement mettre en œuvre une stratégie matrimoniale très habile qui leur permettra de s'assurer la fortune en s'alliant avec les Myette, monnayeurs de Saint-Lô et avec les plus riches familles du pays.

Et le temps de la Réforme au tout début du XVIe siècle, à partir de 1523, leur paraîtra favorable pour réaliser le rêve de revanche de leur ancêtre Thierry : chasser du pouvoir les descendants de Pépin-le-Bref qu'ils considéraient toujours comme des usurpateurs. Mais, aussi fustiger le clergé catholique, hypocrite, paresseux et jouisseur, surtout ces évêques que l'on ne voyait jamais dans leur diocèse trop occupés qu'ils étaient auprès des rois qui les nommaient "selon son bon plaisir" tel l'évêque de Coutances, baron de St Lô, successeur de Hlod le protégé de Childebert.

Nous allons donc, pour un instant, nous arrêter en 1523 pour nous pencher sur les généalogies de deux familles qui font partie de cette histoire des Dagobert.

En 1523 donc, c'est le règne du roi François Premier, un Valois - Angoulême puisque, après les Capétiens directs, les Valois se sont eux-mêmes éteints avec Louis XII qui n'eut qu'une fille de Anne de Bretagne la "*duchesse en sabots*". Cette fille, Claude de France, épousa le Roi-chevalier dont il eut un seul fils: Henri II. Henri II prit pour épouse Catherine de Médicis et pour maîtresse Diane de Poitiers, déjà maîtresse de son père François Ier ! De Catherine de Médicis, il eut une nombreuse progéniture dont trois fils qui régnèrent successivement sous la tutelle, peut-on dire, de leur mère Catherine de Médicis, François II, le premier qui succéda à Henri II en 1559 à l'âge de quinze ans pour mourir un an après, en 1560.

*" La mort du roi (Henri II) laissait le trône à un enfant maladif de seize ans, François II dont l'attachement sensuel à sa jeune épouse, la reine Marie Stuart, épuisait ses faibles forces (Duc de Castries - Histoire de France).*

Le nouveau roi, Charles IX, son frère avait dix ans et l'autorité revenait à une régence que Catherine de Médicis s'arrogea en écartant le plus proche prince de sang, Antoine de Bourbon, le nommant lieutenant général pour sauver les apparences. Charles IX ayant atteint sa majorité légale en 1564, il consacra dix huit mois avec sa mère à une visite du royaume. En 1572, cédant aux pressions de celle-ci, voulant massacrer les Protestants, il répondit par une terrible exclamation : "*Tuez les tous pour qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher !*". C'était le massacre de la Saint-Barthélémy, le 24 août 1572. Le pape Grégoire XIII envoya des félicitations au roi de France...

Le roi Henri III qui régna pendant quinze ans fut un des personnages les plus singuliers de l'Histoire de France : il cumulait les tares des Médicis et des Valois surtout sur le plan sexuel. Ses "Mignons" et son goût pour se travestir en femme lui ont valu le sobriquet de "prince de Sodome". Cependant, il faut reconnaître que derrière cette personnalité équivoque se cachait un esprit politique avisé, bien qu'ondoyant et incertain.

Assassin du duc de Guise, le 23 décembre 1588 à Blois, un dominicain illuminé, nommé Jacques Clément le frappa d'un coup de couteau au ventre le 1er août 1589 et Henri III rendit son âme à Dieu le lendemain. Avant de mourir, le roi fit appeler le roi de Navarre, Henri et le conjura une dernière fois de se faire catholique. Il lui dit :

*"Mon frère, je le sens bien, c'est à vous de posséder le droit auquel j'ai travaillé pour vous conserver ce que Dieu vous a donné".*

La malédiction de Jacques de Molay après avoir frappé la dynastie des Capétiens directs, frappait à son tour la dynastie des Valois qui s'éteignait sans héritier mâle. C'était aussi par l'application de la "loi salique", la vieille loi des Francs Saliens excluant de la Couronne la postérité féminine qui s'était établie après la mort de Philippe le Bel : la règle successorale des rois de France.

Les Guises, descendants des ducs de Lorraine, donc des Pippinides disputaient à Henri de Navarre la succession au trône de France car celui-ci était protestant. Pour empêcher l'avènement de ce dernier, se forma une association de catholiques appelée Sainte Ligue dirigée par Henri de Guise " le Balafre " qu'Henri III fit assassiner à Blois. Parmi les chefs de la Ligue, dans les dernières guerres de religion, il y eut Charles II de Cossé, comte puis premier duc de Brissac dont le demi-frère Artus de Cossé était évêque de Coutances, baron de Saint Lô lors de la première guerre de religion, en 1562. A cette époque, leur père Charles Ler vivait

encore et était au service de François Ier comme Maréchal de France. Peu avant sa mort en 1563, il avait pris le Havre aux Anglais auxquels les Huguenots avaient donné l'autorisation de garde à la suite des démarches de Montgomery auprès de la reine d'Angleterre Elisabeth Ière.

Nous reparlerons de ce personnage, normand d'origine, qui tua accidentellement le roi Henri II au cours d'un tournoi en 1559 précipitant ainsi la fin des Valois.

Mais, pour l'instant, nous allons nous intéresser à l'origine de cette famille de Cossé Brissac, ce qui est chose aisée en consultant un ouvrage paru en 1987 sur l'histoire et la généalogie de la Maison par Georges Martin.

Nous voyons, au chapitre premier, que pour l'origine attestée de cette famille, l'auteur ne remonte qu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle avec Thibaut Ier de Cossé, écuyer qui se mit au service de la Maison d'Anjou. Il fit ses armes sous le commandement de Jean IV, sire de Bueil sous lequel il sert en 1386. On le trouve cité dans des actes de 1390 à 1404 et en 1422, il fut lieutenant du château d'Angers et semble avoir été sénéchal d'Anjou en 1424. Il mourut en 1426.

Si l'on met en parallèle cette courte biographie avec celle de Guillaume Dagobert on s'aperçoit que cette famille était fort modeste à cette époque, de "petite noblesse" tout comme les Dagobert qualifiés aussi d'écuyers. Ce n'est qu'à la cinquième génération que Charles Ier de Cossé, comte de Brissac, en devenant maréchal au service de François Ier, fera la notoriété et la fortune de cette famille dont la descendance est toujours florissante de nos jours.

Farouche catholique, Charles Ier ne cacha pas son hostilité aux protestants et il fut créé comte de Brissac à la suite de la prise du Hâvre, par lettres patentes du roi Charles IX où l'on pouvait lire :

*"Charles, par la grâce de Dieu, roi de France ; à tous présents et à venir, salut les faits héroïques et généreux, prouesses, vaillances, vertus, louables, qualités grandes et très recommandables de notre très cher et aimé cousin, Messire Charles de Cossé, chevalier de notre ordre, seigneur de Brissac, etc..."*

Outre ses enfants légitimes, dont Charles II, l'un des chefs de la Ligue, nous avons vu que ce dernier avait un demi-frère, Artus devenu évêque de Coutances en 1560. Artus de Cossé, baron de Saint Lô, était un bâtard de Charles Ier de Cossé, maréchal de Brissac, dont Brantôme écrivit dans les *"Dames Galantes"*:

*" On m'en a bien nommé la mère, que je ne nommerai pas parce qu'elle est de trop grande étoffe ".*

Nous verrons que les mésaventures du bâtard de Cossé-Brissac font partie de l'histoire de la famille Dagobert, mais le plus curieux de celle-ci reste l'origine carolingienne de cette famille, ce que nous pouvons lire aussi dans l'ouvrage de Monsieur Georges Martin, en page 221 :

*"Les Cossé Brissac issus de Saint Arnoul et du sang de Charlemagne"*

*"Les Cossé-Brissac sont issus une multitude de fois du Grand Charlemagne ; voici deux ascendances choisies parmi tant d'autres :*

- 1° Arnoul (Saint), évêque de Metz
  - 2° Ansegisel, ép. Begga
  - 3° Pépin II 679 + 714, maire du Palais
  - 4° Charles Martel + 741, duc d'Austrasie
  - 5° Pépin le Bref + 768, maire du Palais, roi des Francs
  - 6° CHARLEMAGNE + 814, roi des Francs, empereur
  - 7° Louis Ier, empereur, roi de France + 840
  - 8° Lothaire Ier, empereur, roi d'Italie + 875
- etc... jusqu'à : d'où tous les Cossé-Brissac actuels "

" autre variante :

- 1) Pépin le Vieux, maire du Palais
- 2) Bagga épouse Angesigel
- 3) Pépin II 679-714, maire du Palais
- 4) Charles Martel +741, duc d'Austrasie
- 5) Pépin le Bref +768, maire du Palais, roi des Francs
- 6) Charlemagne +814, roi des Francs, empereur
- 7) Louis Ier empereur, roi de France +840
- 8) Gisèle ép. le comte Eberard, etc...
- 12) Hugues Capet, roi de France +996
- 13) Robert II, roi de France +1031
- 14) Henri Ier, roi de France +1060
- 15) Philippe Ier, roi de France +1108
- 16) Louis VI, roi de France +1137
- 17) Louis VII, roi de France +1180
- 18) Philippe - Auguste, roi de France +1223
- 19) Louis VIII, roi de France + 1226
- 20) Saint-Louis IX, roi de France +1270

etc... jusqu'à tous les Cossé-Brissac actuels dont :

40) Maurice, comte de Cossé-Brissac +1910

41) René, comte de Cossé-Brissac +1951, épouse : 1° Nancy Mortier de Trèvisse - 2° Yvonne de la Ferronays.

42) Artus, comte de Cossé-Brissac +1982, épouse : 1° Marie-Henriette de Guéheneuc de Boishue - 2° Marguerite Balsam

43) Charle-Henri comte de Cossé-Brissac : " le comte Charles-Henri de Cossé-Brissac naquit à Paris, le 16 mars 1936. Exploitant agricole, il fut élu maire de Saint-Mars-la-Jaille (Loire-Atlantique) en mars 1965. Il fut élu conseiller général en 1964 et réélu à chaque renouvellement, soit en 1970, 1976 et 1982 ; il est depuis 1976, président du conseil général de la Loire-Atlantique. Après avoir participé aux travaux des commissions d'agricultures et des finances, il entre au bureau du conseil général de 1967 à 1970 et devint alors membre de la commission des finances (1970 - 1976). A l'occasion du renouvellement de l'assemblée départementale en 1976 et du départ du président sortant, il est porté - comme nous l'avons vu - à la présidence du conseil général. En 1983, il est élu sénateur du département de la Loire-Atlantique et fait partie de la commission des affaires culturelles. Il est chargé, par ailleurs, du groupe d'étude sur l'avenir de l'industrie automobile et en assure la présidence. En juin 1986, il est élu président du parti républicain de Loire-Atlantique. Il est également président de la fédération de l'habitat rural, et conseiller régional des Pays de la Loire. Il épousa à Paris, le 3 juillet 1959, Aliette de Budes de Guébriant, fille du vicomte Alain-Marie de Budes de Guébriant, maire de Saint Pol de Léon, fusillé par les allemands, et d'Anne - Marie - Isabelle - Eléonore d'Espagne de Venevelles ; et petite-fille du comte Hervé de Budes de Guébriant et de Jeanne Mortier de Trèvisse, descendante du maréchal de France.

De ce bref rappel sur la généalogie des Valois, successeurs des Capétiens directs puis sur la généalogie des Cossé-Brissac, nous pouvons "soutenir sans crainte d'erreur" que ces deux familles ont dans les veines du sang de Charlemagne, tout comme chaque français d'ailleurs, si l'on en croit la revue "Tout savoir", parue en 1954 et que nous avons déjà citée !

Il en est de même pour les Bourbons qui succédèrent aux Valois par Henri IV et dont la dynastie s'éteindra aussi par trois frères : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, toujours selon la malédiction du premier Grand-Maître de l'Ordre du Temple, Jacques de Molay.

Nostradamus, lui aussi, annoncera dans ses Centuries, la fin des Bourbons et le retour des Rois-Perdus.

L'an 2000 verra-t-il le règne du Grand Monarque, le Roi - Revenant ?

## Troisième partie

---

### Le Roi-Revenant

---

*"Je ne craindrai désormais  
Aucun pouvoir de ce monde  
Car tu nous donnes ta paix  
Où tout autre paix se fonde  
Garde nous dans ta clarté  
O, Jésus ressuscité"*

(Psaume 212 - Berlin 1653 - de la Tradition luthérienne)

*"Nul ne fera l'objet d'immixtions arbitraires dans sa vie privée, sa famille, son domicile ou sa correspondance, ni d'atteinte à son honneur et à sa réputation. Toute personne a droit à la protection de la loi contre de telles immixtion ou de telle atteintes."*

(Article 12 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948)

## Chapitre premier

### Les Huguenots du Cotentin

---

L'exergue de la médaille commémorative de la libération de la Normandie, après 1450, exprima le soulagement des Français de l'époque bien que les liquidations de la guerre de Cent Ans laissèrent de nombreuses séquelles. Les campagnes étaient désolées et, de la Normandie, Thomas Basin a laissé une description célèbre :

*"Pendant plus de dix ans, tous les champs se couvrirent de saules et autres arbres, d'épines, de buissons, et furent transformés en forêts impénétrables."*

Le dépeuplement des campagnes fut important. *"De la Seine à la Somme, écrit encore Thomas Basin, les paysans sont morts ou en fuite, les champs incultes et sans laboureurs."* Dans les 221 paroisses du diocèse de Rouen, 5976 âmes remplacent les 14992 communiants du XIII<sup>e</sup> siècle. Des villages entiers ont disparu et un prêtre suffit pour deux ou trois paroisses : le cumul des bénéfices devient alors la règle. Dans l'espoir de retrouver la sécurité, les paysans avaient reflué vers les villes ce qui aggrava les difficultés : pas assez de travail pour tous, pas assez de vivres pour chacun. Il y eut énormément de chômage et les artisans firent le "Tour de France" en quête d'ouvrages et pour s'entraider se regroupèrent par "devoirs", c'est-à-dire par "métiers" dans le "compagnonnage" qui reprenait le flambeau de la Franc-maçonnerie d'autrefois d'une manière plus "opérative" que "spéculative". Le désordre du monde du travail fut exprimé dans le "quadriloge invectif" :

*"Labeur a perdu son espérance - Marchandise ne trouve plus chemin qui la puisse mener, saine et sauve à son adresse ... Toute est proye ce que le glaive ou l'épée ne deffend."*

Partout, il y a des brigands et toutes les spéculations devinrent possibles tant fut grande l'instabilité des prix accentué par le désordre des monnaies. Toute crise économique entraîne des transferts de richesses, celle-ci se fit au profit de commerçants peu scrupuleux. Un chroniqueur le nota :

*"Il estoit en ce temps une manière de vivre telle que ceux qui vouloient estre riches devinrent pòvres et les pòvres riches, comme taverniers, boulangiers, bouchers par especial, cordonniers, revendeurs et revenderesses, coconniers, fromagiers. Et, plusieurs devinrent si riches qu'ilz ne sçavoient ce qu'ilz avoient vaillant".* Ce sont aussi, dans la société rurale d'alors, les paysans, lorsqu'ils sont restés sur leurs tenures. Ils ont pu bénéficier de la hausse des prix des vivres et de la détresse des seigneurs, ruinés par la guerre. La société médiévale fut donc ébranlée dans ses fondements.

Le Cotentin n'avait pas échappé à ces calamités et trente ans de séparation avec la monarchie des Valois n'avaient fait qu'accentuer l'originalité et le

non-conformisme de la petite noblesse autour de Saint Lô. Définitivement française, elle était cependant "plus normande que jamais" et sa réadaptation dans la communauté nationale, qui revoyait le jour depuis les Mérovingiens, posa des problèmes qui n'échappèrent pas du tout à Charles VII. C'est pourquoi, il confirma la charte aux normands et fit bon accueil aux "collaborateurs" qui avaient servi le roi d'Angleterre. Le général de Gaulle, en 1945, aurait été bien inspiré, de suivre cet exemple, mais ceci est une autre affaire dont nous reparlerons à la fin de cette histoire sur la famille Dagobert.

Les rois Charles VII, Louis XI et Louis XII furent donc, sans contestations possibles les artisans du relèvement de la France, ce dont profitèrent grandement nos hobereaux du Cotentin dont Guillaume Dagobert, sénéchal de Groucy, le premier du nom puis son fils Guillaume et surtout son petit-fils Jean qui épousa la fille de Gilles Myette fils de Perrin Myette, officier de la monnaie de Saint-Lô. Nous avons vu dans un précédent chapitre que Louis XI avait anobli Perrin Myette en 1471 puis qu'il fut reçu "*monnoyer de Saint-Lô par des lettres de septembre 1483*".

Mathurin Myette, "escuier", fils aîné de Gilles et par conséquent beau-frère de Jean Dagobert, continua les traditions de sa famille et devint monnayeur à Saint-Lô après avoir prêté serment, fait son épreuve et son chef-d'œuvre en mai 1500. En 1505, il épousa une de ses voisines, demoiselle Marie de Chanteloup, fille de Grégoire et de Marguerite des Moustiers puis devint seigneur de Groucy, Gilles de Chanteloup lui ayant vendu ce fief en 1513. On se souvient que Gilles de Chanteloup était l'arrière petit-fils de Mathieu de Chanteloup, successeur de Robert de Bézu au fief de Groucy et qu'il fut obligé de céder ses biens en 1437 à un rallié aux Anglais, Thomas de Clamorgan. Attendu que le 26 juillet 1459 Guillaume de Chanteloup, seigneur de Groucy vendit à Hervé son frère et Isabelle de Camprond, sa belle-sœur, le fief de Groucy, cela prouve que le fief avait été promptement restitué aux Chanteloup après le départ des Anglais. Cela prouve également que Guillaume Dagobert, le premier du nom, cité comme sénéchal de Groucy, était dès 1456 apparenté aux Chanteloup, eux-mêmes apparentés aux Myette. Cela conforte aussi la quasi certitude de voir en ce mystérieux Robert de Bézu un descendant des Templiers de Douzens par Bernard Dagobert et ses fils, Arnaud, Séguier et Pierre, tous attestés dans la donation du 25 avril 1136 où Pons Guillemet donne à Bernard (Dagobert), prêtre de Saint-Jean-de-Carrière, et à ses confrères "*une pièce de vigne et deux pièces de terre situées sur le territoire de Barbeira*". Et Jean-de-Carrière était une dépendance de la commanderie de Douzens de même que le Bézu dans le Razès.

Mais, ce n'est pas tout : Guillaume Dagobert, notre sénéchal de Groucy était, nous l'avons vu, marié à Gillette de Mesnillury (ou Mesnil Eury). Or, Thomas de Clamorgan, seigneur de Groucy entre 1437 et 1450 eut une fille, Crise qui épousa Jacques de Mesnil-Eury fils de Michel, frère de Gillette. Jacques de Mesnil-Eury né en 1489 se trouvait donc être le neveu de Guillaume Dagobert par alliance et l'on comprend qu'il n'y ait pas eu trop de difficultés pour la restitution du fief de Groucy aux anciens propriétaires.

Ainsi, en cette fin du XVe siècle et jusqu'à l'avènement de François Premier en 1515, nos Dagobert qui se considéraient, selon Rodolphe de Mons de Carantilly, "*comme les derniers descendants de ce roi qui avait mis sa culotte à l'envers*"; nos Dagobert, donc, avaient le vent poupe et pour reprendre les termes de La Chesnaye Desbois, ils pouvaient être fiers de se présenter comme issus d'une "*famille noble et ancienne de Normandie, qui possédait des fiefs considérables dans les Elections de Coutances et de Saint-Lô, ayant contracté des alliances avec les*

*meilleures familles du pays".*

Et, surtout les plus riches !

Car ce n'était pas rien d'être alliés avec les Chanteloup et surtout les Myette, ces monnayeurs de Saint Lô qui continuaient une tradition familiale remontant aux Mérovingiens puisque, nous l'avons vu, des ateliers d'émissions de monnaies d'or et d'argent existèrent dès le règne de Childebert et ceci jusqu'à Mathurin Myette ! Nos descendants de Thierry pouvaient, après tant de vicissitudes, espérer retrouver sinon le trône de France, au moins la gloire et la richesse comme tant d'autres petits seigneurs de campagne après Tancrède de Hauteville et ses fils devenus rois de Sicile, - ou même des seigneurs comme les Bourbons ou les Cossé-Brissac qui se faisaient déjà connaître auprès du Roi-Chevalier, François Ier.

Mais, il était écrit que la destinée de la famille allait basculer à la suite d'un événement prévu par un singulier personnage sur le tombeau duquel est gravée l'épithaphe suivante :

*"Ici repose le très illustre Michel Nostradamus, le seul de tous les mortels qui, inspiré par Dieu et sous l'influence des astres, ait été digne de révéler l'avenir du monde aux générations présentes et futures."*

Michel de Nostre Dame, appelé Nostradamus, était issu d'une famille de juifs convertis qui s'étaient réfugiés dans le Comtat - Venaissin. Il ne renia jamais ses origines et, selon lui, ses ancêtres descendaient de la fameuse tribu d'Issachar à laquelle il devait son don de prophétie. Son père commerçant puis notaire, était installé à Saint-Rémy de Provence après son mariage et c'est là que Michel passa une partie de son enfance auprès de son arrière-grand-père maternel, le médecin Jean de Saint-Rémy, lui aussi d'origine hébraïque. Or, dès le XIVE siècle et surtout au XVe siècles, les médecins juifs sont réputés plus savants et plus doués que les chrétiens : ils n'avaient pour ainsi dire aucuns rivaux sérieux malgré la jalousie du clergé et les interdictions des conciles.

Donc, parti très jeune en Avignon faire ses "humanités", Michel Nostradamus passa son baccalauréat en 1521 à l'âge de dix huit ans mais ses dons pour l'astrologie et l'astronomie inquiétant son père, celui-ci l'orienta vers la médecine. On pense qu'il commença ses études à Montpellier dès 1521 et que 1529 fut l'année de son doctorat.

Mais la peste qui sévit alors perturba le bon fonctionnement de la faculté surtout en 1528 et personne ne comprenait rien à ce fléau épouvantable. Les astrologues se plongèrent alors dans leurs calculs et conclurent qu'il était dû à une conjonction de Saturne, Jupiter et Mars observée le 25 mars 1345 au quatorzième degré du Verseau, date à laquelle la maladie apparut en Orient. Les Anciens conseillaient de lutter contre la "beste sauvage", en allumant de grands feux aux carrefours pour purifier l'air. On suivit leurs conseils et les maisons des pestiférés furent brûlées après leur décès dans le plus total isolement, cloîtrés qu'ils étaient derrière leurs portes et volets cloués !

Le jeune Nostradamus, malgré son peu d'expérience se lança en 1525 avec beaucoup de courage dans toutes les cités atteintes par la peste et il se mit aussi à parcourir le pays en tout sens en passant par Narbonne et Carcassonne, ces anciennes cités wisigothiques où la plus grande partie de la population, surtout à Narbonne était d'origine juive. Outre ceux qui furent chassés d'Espagne, les

israélites narbonnais venaient de tous les horizons pour suivre les cours de talmudistes et d'alchimistes célèbres. Après plusieurs années de voyage à dos de mule, années au cours desquelles il apprendra beaucoup de choses sur la médecine et l'astrologie, Michel Nostradamus revint à Montpellier en 1529 où il passa facilement ses "Triduanes". Admis à présenter son doctorat, il devint médecin "périodente", c'est-à-dire ambulante et à nouveau il reprit son périple à travers le royaume.

Vers 1550, il sembla se fixer à Salon où il écrivit ses divers ouvrages et devint médecin fort apprécié se désignant lui-même comme médecin astrophile.

A la suite de la visite du roi Charles IX à Salon en 1564, il fut nommé conseiller et médecin ordinaire du roi : ce fut le couronnement de sa carrière. Il mourut en 1566, comblé d'honneurs. Parmi les divers ouvrages qu'il écrivit à partir de 1550, il y eut les fameuses "Centuries" dont la première édition parut en 1556, soit trois ans avant la mort accidentelle d'Henri II lors d'un tournoi qui l'opposa à Gabriel de Montgomery.

Le succès de cet ouvrage fut tel que la reine, Catherine de Médicis, fit de Nostradamus son conseiller bien qu'elle eût auprès d'elle deux astrologues, Luc Gauric, célèbre en Italie pour ses prévisions, et Ruggieri qui vint en France avec elle et qu'elle combla de bienfaits pour ses talents astrologiques et astronomiques.

Pourtant, le vendredi 3 juin 1559, Catherine de Médicis qui avait lu les "Centuries" de Nostradamus, dont un quatrain se rapportant à la mort du roi, la reine donc, était folle d'inquiétude. Dans la nuit précédente, elle avait vu en rêve son époux Henri II blessé, la tête ensanglantée et elle se remémora la prédiction de Michel Nostradamus :

*"Le lion jeune le vieux surmontera  
En champ bellique, par singulier duelle  
Dans cage d'or les yeux lui crèvera  
Deux classes une, puis mourir mort cruelle".*

Le thème astral du souverain concordait tout à fait avec la prédiction de l'astrologue de Salon de Provence et même Gauric avait recommandé au roi d'éviter tout combat singulier autour de la quarantaine. Or, ce jour, Henri II est dans sa quarantième année et ce jour aussi, de grandes fêtes suivies d'un tournoi vont être données en l'honneur d'un double mariage : ceux de Philippe II, roi d'Espagne avec Elisabeth de France, fille de Henri II, et de Marguerite de Valois, sœur du roi avec le duc de Savoie Emmanuel - Philibert. Et pour comble d'inquiétude, s'ajouta une autre prédiction encore plus étrange dont la reine se souvint : celle de Charles Quint qui, quelques années auparavant, invitait l'amiral de Coligny à faire savoir à Henri II que le lieutenant de la compagnie des Cent Archers de la Garde Ecossaise, Gabriel de Lorges, comte de Montgomery avait, entre les deux yeux, un certain signe présageant la mort d'un prince de la Fleur de Lys ...

Un autre personnage célèbre, Blaise de Montluc, eut lui aussi le même cauchemar que la reine la nuit précédente, à six cents kilomètres de Paris :

*"Il fit des cauchemars et vit en rêve, le roi assis sur une chaise, la tête ensanglantée. Des médecins et des chirurgiens entraient et sortaient de la pièce, tournaient embarrassés autour du blessé !"*

Mais rien n'y fit, ni les conseils des astrologues de la Cour, ni ceux de la reine. Henri II choisit lui même pour adversaire Gabriel de Montgomery, son lieutenant des Cent Archers de la Garde écossaise parce que :

*"Par sa force et sa dextérité, il jeta à terre plusieurs autres chevaliers tenant le rang devant la lice ... luy seul emportant l'honneur dudict combat après le Roi et Monsieur de Guise".*

A vingt neuf ans, Montgomery a fait preuve de sa fidélité au souverain à plusieurs reprises en pourchassant des réformés à Saint Lô et en arrêtant le conseiller Anne du Bourg et six de ses collègues. Le roi a oublié "certain signe néfaste" que Charles Quint avait vu entre les deux yeux de celui qu'il voulait combattre. Le destin fut en marche.

A la première joute, Henri II vacilla et se montra irrité. Il exigea aussitôt de rompre une seconde lance, demande contraire à tous les usages, ce que les juges rappelèrent au roi qui s'énerva : *"Je veux ma revanche, il m'a fait branler sur ma selle et quasi quitter les étriers".*

Inquiète, Catherine fit porter un billet par un page pour dissuader le roi de reprendre le combat. Mais, Henri II répliqua *"Pour l'amour de la Reine, foi de gentilhomme, je courroi cette lance sans plus"* en congédiant le messenger. Même Gabriel de Montgomery insista pour arrêter le combat en invoquant la chaleur, l'heure tardive et, en aimable courtisan, il affirma au souverain qu'il fut "le meilleur et que l'honneur de ce tournoi lui revient".

Mais, le roi ne voulu rien savoir et il ordonna qu'on lui pose son casque. Au moment d'abaisser la visière, le maréchal de Vieilleville désigné par Henri II le supplia encore : *"Sire, je jure le Dieu vivant, qu'il y a plus de trois jours que je ne fais que songer qu'il doit vous arriver quelque malheur aujourd'hui et que ce dernier jour vous est fatal !"*

Le choc entre les deux jouteurs fut d'une extrême violence et la lance de Montgomery se brisa sur la cuirasse du roi. Le tronçon glissa sur l'armure en remontant, pour pénétrer à travers la visière du casque en frappant le front au-dessus du sourcil droit, perforant la tempe du roi.

Il fut transporté au palais des Tournelles et Gabriel de Montgomery, debout au pied du lit à baldaquin, supplia le roi de lui accorder son pardon, accablé par *"l'horreur de son crime"*. *"Ne vous souciez pas, lui répondit Henri II, vous n'avez pas besoin de pardon, ayant obéi à votre roi et fait acte de bon chevalier et vaillant homme d'armes"*.

Les chirurgiens, dont Ambroise Paré, firent tout leur possible pour soigner le roi qui sembla reprendre vie et demanda à voir Gabriel de Montgomery, le 2 juillet. Mais ce dernier, poursuivi par la haine de Catherine de Médicis, s'était enfui de Paris et le souverain en éprouva beaucoup de tristesse ce qu'il exprima en disant : *"Il faut à tout prix le faire venir. Qu'a-t-il à craindre ? Je sais bien que cet accident est arrivé, non par sa faute, mais par un mauvais hasard"*.

Le 10 juillet, à 9 h du matin, Henri II, dont l'état s'était empiré, reçut l'extrême-onction et il expira vers 1 heure de l'après-midi en souhaitant que son peuple persiste et demeure en la Foi catholique.

La France entière fut en état de choc car les imaginations furent frappées par une telle coïncidence entre cette mort tragique et les prédictions. Les protestants exultèrent et proclamèrent que cette mort "est un châtement de Dieu". Ils évoquèrent aussi l'arrestation d'Anne du Bourg et des six autres conseillers ainsi que l'expédition de Gabriel de Montgomery à Saint Lô à proximité de ses terres de Ducey en Normandie. Pierre de la Place écrivit : *"Aucuns remarquèrent que celui même auquel il fit livrer du Bourg et les autres prisonniers, ce fut celui auquel lui-même bailla la lance et commanda de courir contre luy, de laquelle il fut occis"*.

Enfin, on sait que le matin même du tournoi fatal, Gabriel de Montgomery reçut l'ordre du roi de *"partir incontinent le tournoi fini pour le pays de Caux"* où les progrès du calvinisme étaient inquiétants. C'est une mission rigoureuse avec des mesures expéditives et Gabriel de Montgomery avait l'ordre de *"mettre au fil de l'épée tous ceux qui feraient résistance : ceux qui seraient convaincus et confessans, leur faire donner la question extraordinaire, couper la langue et brûler à petit feu ; à ceux qui seraient soupçonnés, faire crever les yeux."*

Montgomery s'étant réfugié en Angleterre à la cour d'Elisabeth, il se convertit à la religion réformée estimant avoir eu trop à souffrir de l'injustice et de l'intolérance de la religion catholique romaine. Il trouva comme tant d'autres, dans le calvinisme le véritable sens de la fraternité et de la charité après tant de siècles d'oppressions féroces.

En novembre 1561, un gentilhomme normand de Saint Lô, Bricqueville - Colombières, depuis longtemps converti à la Réforme, réclama le secours de Gabriel ayant appris sa conversion :

*"Pour venir en aide aux réformés de Basse Normandie, persécutés et qui envisagent de prendre les armes."*

A ce pressant appel, le fougueux capitaine débarqua dans la presqu'île du Cotentin en décembre 1561 et dès son arrivée, il installa un prêche au château de Ducey tout comme Julien Dagobert en avait installé un en son manoir de Groucy. Si l'on en croit Madame Destors le prêche de Mesnil-Durand était fort réputé puisque l'on y venait même de Rouen !

C'est que la pénétration de la Réforme en Normandie, et particulièrement dans la région de Saint-Lô, fut très précoce, bien antérieure aux Cévennes. Dès avril ou mai 1532 Pierre de Camprond, sieur de la Mare fut mis à mort à Coutances pour "hérésie" et au cours du règne de Henri II, vers 1554-1555, la Réforme liée à Genève a progressé et acquis une grande force dans le Cotentin. En 1554, le chapitre cathédral de Coutances signala des prédicants qu'il croit envoyés de Genève et la même année fut arrêté à La Feuillie, entre Périers et la mer, rentrant de Guernesey avec des livres, après un séjour à Genève, un ex-prêtre, Denis le Vair, originaire de Fontenay-le-Péonnel : il fut brûlé à Rouen. En été 1555, un ex-moine cordelier, originaire de Montpinchon près de Coutances, émigré à Lausanne, vint prêcher la Réforme dans le Maine. Arrêté à Laval ou Château-Gontier, il fut brûlé à Angers l'année suivante. Son nom était Jean Rabec et le supplice de ce Cotentinois fut particulièrement atroce car Henri II qui régnait alors voulait terroriser les Huguenots.

La communauté protestante de Saint-Lô et de la baronnie s'était constituée au moins dès 1555 : il existait, avant les bombardements du 6 juin

1944, un registre d'état civil de cette église. En 1558, un an avant la mort du roi, elle était assez connue pour inquiéter le Valois qui chargea Gabriel de Montgomery, encore fougueux catholique, de la persécuter. Malgré cela, les protestants de Saint-Lô envoyèrent un délégué au synode organisateur de Paris.

Les Dagobert et les Myette comme toute la noblesse rurale du Cotentin s'étaient donc convertis au protestantisme dès le début de la Réforme, probablement vers 1532 par Pierre Dagobert, fils de Jean qui avait épousé Catherine Myette. De leur union, ils eurent, entre autres enfants Pierre Dagobert qui épousa la fille de Gilles de Chanteloup, Jeanne Marie. Son frère, Grégoire de Chanteloup, seigneur de Groucy avait cédé le fief à Gilles de Chanteloup son frère, qui le vendit à son tour à Jeanne Marie, l'épouse de Jean Dagobert.

Pierre Dagobert cité en 1528-1530 fut donc le premier protestant de la famille et il eut entre autres enfants, au moins deux fils : Julien, l'aîné et René un cadet que nous retrouverons à Vitré en 1572 dans la suite de cette histoire familiale. On peut situer la naissance de Julien vers 1535 et celle de René vers 1540, les registres d'état civil protestants ayant disparus en 1944, nous l'avons vu plus haut.

C'est Julien, seigneur de la Hairie et de l'Adigardière qui fut la principale victime des guerres de religion parce qu'il détenait, en qualité de chef de la Maison, le fameux charrier qui prouvait les origines royales de la famille. L'ascension de la famille Dagobert était alors à son apogée et comme l'a écrit si justement Rodolphe de Mons de Carantilly, *"la première moitié du XVIe siècle fut une ère de prospérité et de calme relatif qui contrasta fortement avec la période troublée et anarchique qui suivit"*.

Et, cette période si néfaste à la famille Dagobert commence précisément avec le règne du roi Henri II qui succéda en 1547 à son père François Premier sous le règne duquel les huguenots du Cotentin n'eurent pas trop à souffrir. Ce fut à cette époque que Clément Marot occupa le poste de valet de chambre du roi et malgré les accusations d'hérésie dont il fut en butte de 1527 à 1532, François Premier le protégea. Ce n'est qu'en 1534 où il se compromit dans l'affaire des placards qu'il fut obligé de se réfugier à Nérac puis à Ferrare auprès de Renée de France qui avait elle aussi embrassé le protestantisme. Toutefois, il obtint le pardon du roi et rentra de Venise où il s'était réfugié, mais, ayant traduit trente psaumes en 1541, il fût obligé de chercher un asile à Genève, à Chambéry puis à Turin où il mourut en 1544, trois avant la mort de François Premier.

A cette même époque, on s'en souvient, Nostradamus un juif converti, parcourait le midi de la France à dos de mule et étudiait la médecine et l'astrologie. Il suivit les cours de talmudistes et d'alchimistes célèbres à Narbonne, haut lieu de la Tradition Judéo-chrétienne où se retrouvera, à la Révolution, la loge maçonnique des Philadelphes dont faisait partie un descendant de Julien Dagobert, le général Dagobert, le "roi sans-culotte" dont nous avons raconté l'histoire.

Or, depuis le début du siècle, grâce à l'invention de l'imprimerie notamment, les Normands manifestaient de l'impatience devant le poids des impôts royaux et ecclésiastiques. De l'impatience, mais aussi de l'indignation face aux abus du clergé et pour les seigneurs des environs de Saint-Lô, l'évêque de Coutances, baron de Saint-Lô faisait figure de privilégié de la monarchie avec les revenus énormes qu'il tirait d'une baronnie dont il était systématiquement gratifié selon une tradition qui remontait aux Mérovingiens avec le roi Childébert.

La Normandie était en moyenne deux fois plus alphabétisée que tous les autres provinces du royaume et devait sa prospérité, depuis la fin de la Guerre de Cent Ans, à une grande perméabilité aux idées nouvelles répandues en France avec la Renaissance. Les Normands lisaient volontiers les traductions imprimées à Rouen des ouvrages allemands ou les textes de Calvin ; et leurs fils, à l'université de Caen, faisaient connaissance avec l'Humanisme que les Templiers avaient autrefois mis en pratique dans leur Ordre d'une manière ésotérique, certes, mais qui était restée présente surtout, on le devine, dans l'esprit des Dagobert, gardiens de la tradition des rois de la première dynastie.

C'est pourquoi, autour de cette famille restée obscure jusqu'alors, beaucoup de petits nobles du Cotentin s'étaient ralliés et les prédictions de Nostradamus, suivies de la mort d'Henri II achevèrent de les convaincre : il fallait chasser les Valois et retrouver la foi chrétienne dans l'Eglise gallicane, celle de Clovis, des évêques et des abbés évangélisateurs qui prêchaient l'amour du prochain et la charité tels Wandrille et ses premiers successeurs.

Julien Dagobert, faisait donc figure de prétendant au trône de France pour tous ces petits seigneurs du Cotentin et Gabriel de Montgomery lui-même fut subjugué par les révélations qui lui furent faites à son arrivée dans le Cotentin lors d'une réunion secrète qui eut lieu au manoir de Mesnil Durand. Ce fut probablement une assemblée initiatique où les secrets de Saint-Wandrille et de l'Ordre du Temple furent révélés. La malédiction du Grand-Maître Jacques de Molay aussi et, il n'était pas difficile de prévoir que les trois derniers Valois, rejetons dégénérés et dépravés mourraient sans postérité. Ainsi, l'armée de la Foi qui se mobilisa spontanément autour de Gabriel de Montgomery n'avait pas seulement un caractère militaire, car les hobereaux du Cotentin, plus paysans que chevaliers, n'étaient pas des professionnels de la révolte armée. C'était plus par la foi et la persuasion qu'ils comptaient remporter la victoire. C'était, une fois de plus, compter sans la brutalité de la répression et la haine que Catherine de Médicis portait à l'égard du meurtrier involontaire de son époux.

Toujours est-il que Montgomery ayant été nommé en 1562, lieutenant - général des armées protestantes, le Cotentin devint la région la plus vulnérable du royaume de France par suite de la proximité des côtes de l'Angleterre. Aussi, Elisabeth Ière regarda-t-elle avec beaucoup d'intérêt les ports normands d'autant plus qu'il y a encore identité de langage entre les Normands et les insulaires par suite de la même origine des populations. Saint-Lô fut donc regardé par les Huguenots comme un centre idéal pour leurs actions spirituelles (et même ésotériques avec les Dagobert) et bientôt militaires. En 1560, la plus grande partie des habitants vit à la mode de Genève et l'on assista à une augmentation considérable des conversions dans toutes les couches sociales. Des églises naqurent un peu partout dont celle de Groucy en La Chapelle Enjuger, établie par Jean Myette, oncle par alliance de Julien Dagobert.

Le chroniqueur Bourgueville rapporta qu'à la fin du règne d'Henri II, les églises rurales sont désertées par les curés et les vicaires pour être envahies par des "*prédicans sortis de Genève*". Cet élan religieux trouva son explication dans la crise morale et spirituelle de l'époque car, à côté de la foi catholique romaine, s'était installée depuis la fin de la Guerre de Cent Ans une religion équivoque où superstitions et sorcellerie prédominèrent. Le clergé ne fut pas à la hauteur de sa tâche : l'amour du lucre, l'inconduite scandaleuse de nombreux prêtres, le cumul des bénéfices firent perdre tout prestige et toute influence à la religion

traditionnelle. De plus, s'ajouta à cela le régime de la commande qui nommait des prélats ne résidant jamais dans leurs évêchés. Ainsi, pour Coutances, dix évêques se succéderont de 1434 à 1547 sans jamais y mettre les pieds !

En 1560, le 8 octobre, le bâtard de Charles Ier de Cossé, comte de Brissac, surnommé le "Beau Brissac" fut élevé par le roi à la dignité d'Evêque de Coutances, le soixante douzième depuis que Childebert avait fait Hlod évêque et baron de Saint-Lô. Naturellement, comme ses derniers prédécesseurs, il ne daigna pas venir siéger en personne et c'est par procureur qu'il prit possession de sa charge épiscopale, le 4 mars 1561, quelques mois avant le retour de Montgomery en Cotentin, au mois de décembre de la même année. Tous les hommes du Destin de la famille Dagobert se trouvaient donc en cette année 1561 mis en place et, avant de poursuivre ce récit, il m'apparaît nécessaire de considérer la situation sous l'angle d'une histoire parallèle à l'Histoire de France telle que nous la connaissons.

Cette Histoire présente, en effet, dans ses divers développements des séries de coïncidences qui frappent l'imagination et que les plus sceptiques sont bien obligés d'admettre sans les expliquer d'une manière rationnelle. On est bien obligé de constater que les trois dynasties issues de la race capétienne se sont achevées de façon identique : par trois fois, trois frères ont régné consécutivement dans de tragiques circonstances et la famille qu'ils représentaient a disparu. Les premiers Capétiens, descendants directs de Hugues Capet, ont sombré dans la série dramatique des adultères discréditant les princesses de Bourgogne. Les Valois, dont François II, le premier de la trilogie maudite régnant en cette année 1561, vont disparaître tour à tour pour laisser la place aux Bourbons. Enfin, au temps du général Dagobert, Louis XVI sera lui aussi le premier à disparaître avant ses deux frères Louis XVIII et Charles X, sans laisser d'héritiers aptes à leur succéder.

Une autre coïncidence de cette Histoire, non moins remarquable s'est manifestée dans les substitutions dynastiques. Quand les Mérovingiens ont laissé flotter les rênes voulant instituer une royauté constitutionnelle avant la lettre, les Pippinides se sont emparés du pouvoir par un véritable coup d'état. A leur tour, lorsque, minés par le système féodal qu'ils avaient mis en place inconsidérément, les descendants de Pépin et de Charlemagne se sont montrés inférieurs à leurs tâches, les Capétiens ou plutôt les Robertiniens leur ont disputé le trône qui leur est resté entre les mains. Il est vrai que c'était un trône minuscule puisque le "Royaume des Francs" de Clovis était réduit à l'Île de France !

Le dernier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, au cours duquel règnent les trois derniers Valois va connaître une évolution semblable car ces rois dégénérés ne pourront faire face à la décomposition de la société, malade du catholicisme romain. Dès la mort d'Henri II, une autre race va surgir pour leur ravir le trône, celle des Guise cadets de Lorraine, descendant par la ligue féminine du dernier "roi fainéant" non pas Mérovingien, mais Carolingien : Louis V éliminé par Hugues Capet. Toujours ce fameux sang de Charlemagne, vanité dont ils extraient un droit qui aurait pu aussi bien être revendiqué par les Brissac puisque, nous l'avons vu, ceux-ci sont "*issus de Saint Arnoul et du sang de Charlemagne*"... eux aussi et bien d'autres !

On comprend donc que Julien Dagobert, riche, et fort de sa généalogie qui le faisait descendre des rois de la première dynastie, fort des prophéties de Nostradamus et acquis aux idées nouvelles de la Réforme ait cru que l'heure de la revanche avait sonné. En cette année 1561, on ne parlait pas encore de Henri de Navarre, le futur Henri IV et la cause initiale de cette crise dynastique est bien à rechercher dans la Réforme.

En effet, tant que la Réforme luthérienne parut un phénomène typiquement allemand, rappelant les démêlés d'Henri IV, l'empereur germanique, avec la papauté, elle ne sembla pas présenter de danger pour François Premier. Au contraire, divisant le monde germanique, elle sauva le royaume de l'hégémonie de Charles-Quint. Il en fut de même pour la rupture de l'Angleterre avec le catholicisme romain. Michelet a dit de Lefevre d'Étaples et de Briçonnet, les premiers réformateurs français, "*qu'ils faisaient du luthéranisme sans le savoir*".

Tout changea, et particulièrement pour la famille Dagobert, en la personne d'un autre personnage promis au sacerdoce : Jean Calvin, né à Noyon en 1509, vingt cinq ans après Luther. Celui-ci, penseur axé sur la philosophie chrétienne, eut le mérite de dégager une doctrine portant un cachet personnel dans un livre fort original qu'il dédia à François Premier en 1536 : "*L'institution de la religion chrétienne*" - Calvin avait le premier compris que la Réforme était vouée à l'échec si elle n'arrivait pas à créer un dogme, constituer une autorité et forger une morale en rupture avec le laisser - aller de l'Église catholique romaine.

Calvin avait peu de séduction mais possédait les qualités d'un chef. Sa doctrine était le reflet de sa personnalité : peu séduisante mais capable de susciter l'ambition à travers la Foi. Selon cette doctrine, l'homme était damné depuis la chute d'Adam qui revit en chacun de nous. Le Christ, en mourant sur la Croix, n'a racheté que ceux qui par leur foi, crucifient en eux le "vieil homme", Adam. Or, il n'est pas de foi sans grâce divine, don surnaturel qui n'est pas forcément distribué à tous (d'où la théorie de la prédestination) que l'on ne peut racheter ni par la prière ni par les bonnes œuvres. La méditation est donc inutile et il faut préférer l'action. En aboutissant dans cette voie, on peut démontrer sa valeur à soi-même et, du succès remporté, acquérir la certitude de se trouver parmi les élus ce qui donne une chance de retrouver la grâce divine et vaincre une fatale prédestination.

On comprendra que cette doctrine tenta les ambitieux et tous ceux préférant les réalisations pratiques aux rêveries de l'esprit. Nos Dagobert sautèrent donc sur l'occasion d'autant plus facilement qu'ils se croyaient depuis longtemps "prédestinés", au moins depuis que Thierry, leur ancêtre, avait été initié par l'abbé de Saint Wandrille - Fontenelle en l'an de grâce 751, lorsque l'ancêtre des Guise et des Brissac l'avait fait néant.

Car, cette théorie de Calvin sur "*la mort du vieil homme*", Adam, ressemble étonnamment au rituel maçonnique sur la mort d'Hiram, l'Architecte du Temple de Salomon. Or, Calvin (*était-ce aussi de la prédestination ?*) était né à Noyon, dans le Valois, près de Soissons haut-lieu de l'histoire des Mérovingiens, puisque c'est en la cathédrale de cette ville que Pépin le Bref dépouilla Childéric III de sa couronne royale. Et, l'on a vu au cours des précédents chapitres combien la franc-maçonnerie moderne devait aux rois de la première dynastie.

Or, dans la société française du XVIe siècle, sur qui pesait l'absolutisme de François Premier, le calvinisme représenta pour les chrétiens sincères une méthode de libération doublé d'un instrument de puissance. Il se trouva donc bien vite un grand nombre d'adeptes à une religion prêchant l'accomplissement, particulièrement dans le Cotentin, où avec l'aide de Montgomery, chef de guerre redoutable, se créa à partir de 1562 un véritable petit royaume dont le souverain restait encore mystérieux mais qui devint inquiétant aussi bien pour Catherine de Médicis que pour les Guise : le roi-revenant ! Le roi d'Israël ...

D'ailleurs, dès 1558, un an avant sa mort, Henri II avait promulgué un édit punissant les « hérétiques » du dernier supplice, le feu, pour riposter aux rassemblements protestants du Pré-aux-Clercs avec chants de psaumes et processions aux flambeaux. Comme la chambre de la Tournelle résistait, le roi répondit par un lit de justice au cours duquel le conseiller Anne du Bourg osa s'écrier :

*« Croit-on que ce soit chose légère que de condamner des hommes qui, au milieu des flammes invoquent le nom de Jésus-Christ ».*

Et, le magistrat Dufour reprit l'adjuration d'Elie en jetant à la tête du « nouvel Achab » :

*« O roi, c'est toi qui troubles Israël ».*

Anne du Bourg, ayant confessé sa foi calviniste, fut arrêté par Montgomery et fut condamné à mort au moment du tournoi qui coûta la vie à Henri II ce qui amena Montgomery à embrasser le protestantisme. Le conseiller du Bourg sera brûlé vif quelques jours après la mort du roi et c'est à partir de ce jour que se constitua une église protestante en France.

C'est donc dans un contexte étrange où se mêlaient mysticisme et religion que Catherine de Médicis essaya de faire front aux prétentions des Guise qui se présentaient comme les seuls défenseurs de la religion catholique de par leurs origines carolingiennes. Superstitieuse, et on le serait à moins, elle voyait avec inquiétude se réaliser les terribles prophéties de Nostradamus et l'on reparlera à nouveau du roi-perdu Dagobert II, le roi d'Austrasie assassiné en forêt de Woëvre, l'aîné de la branche mérovingienne descendant du roi Dagobert Ier. Il ne faut pas oublier, en effet, que les Pippinides revendiquait aussi le sang des Mérovingiens car Pépin avait épousé la Mérovingienne Bertrade « au grand pied ». Ainsi leur fils Charlemagne et à sa suite, tous les Carolingiens purent-ils se prévaloir du fameux sang et naturellement la Maison de Guise et ses partisans tels que les Brissac.

C'est pourquoi, aussi bien Catherine de Médicis que les Guise furent absolument terrifiés lorsqu'ils apprirent par leurs espions du Cotentin qu'un gentilhomme normand d'une obscure famille Dagobert avait réussi à convaincre Montgomery de sa royale ascendance mérovingienne en révélant à ce dernier les secrets de ses origines.

Il faut le reconnaître, Catherine de Médicis a manœuvré avec une extrême habileté compte tenu des circonstances en ne pouvant compter sur la valeur de ses trois fils dont elle connaissait trop bien les tares.

A la mort de François II survenue le 5 décembre 1560, le nouveau roi, Charles IX son frère, avait dix ans et l'autorité revenait normalement à une régence. Le plus proche prince de sang était Antoine de Bourbon, roi de Navarre, cousin du roi au vingtième degré ! Mais, il était protestant. La reine Catherine, écartant les Guise qui exigeaient la régence, s'empara du pouvoir en nommant Antoine de Bourbon, lieutenant général du royaume pour sauver les apparences en se faisant assister par un nouveau chancelier, le sage Michel de l'Hospital. La reine et son ministre étaient partisans d'une conciliation avec les protestants, cela va sans dire, et pour les Guise partisans de la répression, il ne restait que l'espoir d'un changement de dynastie à leur profit puisque le roi de Navarre pouvait revendiquer le trône si les Valois venaient à disparaître sans héritier mâle. Et puis, il y avait

aussi la menace de ce mérovingien normand qui avait pour soutien un redoutable chef de guerre en la personne de Montgomery. Or, Catherine, curieusement, et malgré la haine qu'elle éprouvait pour le meurtrier de son mari, Catherine donc ne s'en soucia pas. Les Huguenots du Cotentin vécurent dans la plus parfaite tranquillité malgré les protestations des Guise qui voyaient bien le danger pour leurs prétentions au trône de France.

Mais, si Catherine manœuvra avec une telle habileté, c'est qu'elle était toujours restée en relation avec Nostradamus depuis qu'elle avait invité celui-ci à la cour en 1555 pour faire l'horoscope de ses enfants avec Henri II. Le roi et la reine lui avait prêté l'hôtel de l'évêque de Sens et pendant quelque temps, le mage fut la coqueluche de la capitale ; des dons de toutes sortes offerts par une clientèle suspendue à ses paroles et à ses énigmes compensaient ce qu'il appelait l'avarice d'Henri II. Puis le prophète était retourné à Salon de Provence en promettant à Catherine de continuer, par lettres, à lui donner des conseils et de revenir si elle avait besoin de lui.

Or, à la maladie de François II, elle eut besoin de lui et elle lui fit demander de rejoindre Ruggieri à Chaumont ce qu'il fit aussitôt quelques jours avant la mort du roi.

Lorsque Catherine pénétra dans l'autre de Ruggieri en compagnie de Nostradamus, elle trouva déjà tracé sur le sol un cercle magique à l'intérieur duquel étaient inscrits avec du sang de pigeon les quatre noms juifs de Dieu : Yahvé, Elohim, Miltraton et Adonaï. Nostradamus commença alors une incantation et le miroir se couvrit de nuages qui s'évaporèrent et l'image de François II apparut regardant la reine. Puis, sortant du miroir, la vision fit une fois le tour de la pièce avant de s'évanouir dans le miroir.

Son frère Charles le remplaça, fit quatorze fois le tour de la pièce avant de disparaître à son tour dans le miroir.

Ce n'est pas le quatrième fils, François, qui le remplaça, mais Henri, le tout jeune fils d'Antoine de Navarre. (François était appelé Hercule pour le distinguer de son frère).

« *Non ! Non !* » hurla Catherine ... Nostradamus souffla sur le miroir pour effacer la fâcheuse vision et il expliqua à la reine la signification de celle-ci : la fin de la dynastie des Valois.

En retournant à Orléans, Catherine avait pris sa décision : si la lignée des Valois est destinée à s'éteindre, du moins, pendant qu'ils seront en vie, qu'ils possèdent le pouvoir à n'importe quel prix. Puis, pour assurer sa postérité et maintenir sa famille sur le trône, elle mariera sa fille Margot au jeune prince Henri de Navarre dès que cela sera possible afin aussi d'empêcher le retour des rois de la première dynastie, les rois-perdus qui hantaient les esprits depuis la malédiction de Jacques de Molay.

Pour l'heure, elle eut une tâche primordiale : se faire nommer régente du royaume à la place d'Antoine de Navarre, premier prince de sang lorsque Charles deviendra Charles IX à la mort de son frère. Elle savait maintenant que le temps était compté, aussi convoque-t-elle sans perdre une minute le roi de Navarre et l'invita à écouter l'un de ses secrétaires qui lui donna lecture des précédents cas où la mère d'un prince mineur s'était vu confier la régence, en dépit de la loi Salique

qui interdisait la transmission du pouvoir par les femmes. Ensuite, elle rappela à Antoine de Bourbon, l'attitude récente des princes de sang qui en montant un complot contre le trône, la fameuse conjuration d'Amboise, n'étaient plus qualifiés pour assumer une régence à laquelle ils pouvaient prétendre. Alors, elle demanda expressément le renoncement pur et simple à la dite régence moyennant quoi, elle promit la grâce de Condé, le frère du roi de Navarre, impliqué dans ce complot et lui confierait la lieutenance générale du royaume, s'il acceptait. Antoine de Bourbon était influençable et le rôle de chef des armées convenait à ses ambitions en attendant mieux pour son fils Henri : il accepta.

Dans l'après-midi du 5 décembre 1560, il remit aux mains de Catherine le sceau royal et, par ce geste, il symbolisa sa démission. A minuit, ce même jour, le roi François II mourut et le règne de Catherine de Médicis commença pour le plus grand malheur des Huguenots du Cotentin et de Julien Dagobert.

Pourtant, Catherine ne retarda pas la réunion des états généraux à Orléans, y paraissant comme régente, ayant écarté les Guise et décida avec le chancelier d'imposer une réconciliation des partis, jugés la veille encore impossible. C'est en effet à Orléans que Michel de l'Hospital eut l'occasion de développer sa pensée en des termes qui devaient éveiller de profonds et durables échos :

*"Ostons ces mots diaboliques, noms de parts, factions, séditions, luthériens, huguenots, papistes, ne changeons le nom de Chrestiens ..."*

Mais homme de gouvernement, il savait que le trésor royal était vide et sollicita des états une contribution exceptionnelle : sur ce point, les trois ordres furent irréductibles et il fallu clore la session le 31 janvier 1561. Du moins paraissait le même jour, la grande ordonnance d'Orléans, dont les dispositions reprenaient quelques-uns des vœux émis par les délégués des provinces : réduction du nombre des offices, retour à l'élection des évêques. Enfin, la France demandait aussi la réunion d'un concile national si le pape s'obstinait à ne pas réunir un "vrai concile".

C'est ainsi qu'eut lieu le colloque de Poissy en présence de Théodore de Bèze et de douze ministres protestants venus en toute liberté exposer leur doctrine à partir du 9 septembre 1561. Mais, l'accord n'ayant pu se faire entre les représentants des deux confessions, Catherine, en politique réaliste, parut alors incliner vers les réformés. Le chancelier rédigea donc la célèbre édit du **17 janvier 1562** qui reconnaissait le libre exercice du culte aux protestants, de jour, et en dehors des villes closes de murs. Il obligeait aussi les évêques à être en personne dans leurs diocèses et non pas représenter par un "procureur".

Le 72<sup>ème</sup> évêque de Coutances, Artus de Cossé vint donc lui-même assurer la direction de son diocèse, le 8 février 1562, aussi pour son plus grand malheur !

## Chapitre deux

### La chanson du roi Dagobert

---

Arrivée à cette période de l'histoire de la famille Dagobert, il me semble utile de faire le point sur "l'Histoire de France" en cette première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle qui suivit la Renaissance avec les grandes découvertes et surtout l'invention de l'imprimerie. Cette historiographie nouvelle fut marquée par l'italianisme et l'humanisme et Paul Emile, de Vérone, appelé par Louis XII qui le fit chanoine à Paris, rédigea en latin l'Histoire de France à la mode des Anciens. Soigneusement composé, écrit avec élégance, ce travail montrait la coquetterie d'un écrivain féru de Cicéron et de Tite-Live. Le récit valait par le style, par les sentences morales et politiques, par les éloquents discours mis dans la bouche des principaux personnages, par les portraits littéraires, enfin, qui présentaient chacun d'entre eux. Quant à la vérité historique, elle ne préoccupait guère l'auteur dont l'information superficielle était prétexte à des développements littéraires.

Les anecdotes, les miracles, les longues digressions, la naïveté des chroniqueurs avaient disparu. Avec eux aussi, les grandes légendes traditionnelles auxquelles les Français étaient tant attachés : les origines troyennes, le baptême de Clovis, la chevalerie, les croisades. Un nouvel état d'esprit prévalu désormais. Les lettrés, les latinistes, les admirateurs de l'Antiquité préférèrent cette nouvelle histoire de France. Par contre, elle blessa non seulement ceux qui tenaient aux traditions, mais aussi ceux qui avaient quelque fierté nationale car l'auteur avait lancé des pointes contre la France et célébré l'Italie.

Ceux donc, qui écrivent désormais l'Histoire de France se soumièrent aux règles nouvelles, composant méthodiquement, prêtant aux personnages des discours fictifs et s'attachant à distribuer des leçons de morale et de politique : c'était la naissance de l'histoire officielle telle qu'on la connaît encore de nos jours, nécessairement écrite en faveur de telle ou telle doctrine politique, philosophique ou religieuse même.

La chronique était condamnée par les nouvelles générations et l'un de ces historiens nouvelle vague écrivit vers 1570 :

*"L'histoire entière des rois de France a été si mal écrite que chacun doit avoir compassion du malheur de la France d'avoir eu de si mauvais trompettes de ses hauts faits".*

En outre, il reprochait aux chroniqueurs de s'être empêtrés dans : *"la description de quelques contes vains, de certaines particularités du vulgaire et choses de peu de conséquences et de fruits."* Sans doute, étaient-ils excusables de s'être montrés si *"longs, bavards, menteurs et flatteurs, parce qu'ils avaient vécu dans l'ignorance et dans la barbarie."* Dans leur temps, déclarait-il, comme jadis Grégoire de Tours, les lettres étaient *"éteintes"* et les têtes *"vides de jugement"*.

Les historiens répudiaient l'image du passé de la France car l'histoire ancienne, celle des républiques grecques et romaines étant tellement plus riche, plus raffinée, plus profitable à étudier affirmaient-ils. Les Anciens fascinaient les Modernes et éclipsaient le Moyen-Age !

A vrai dire, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, la jeunesse n'étudiait pas l'histoire. Les universités médiévales se consacraient à la théologie, à la philosophie et faisaient place aussi au droit et à la médecine qui étaient de moindres disciplines. Quant aux "arts libéraux", ils ignoraient l'histoire hormis les œuvres historiques qui figuraient dans la rhétorique, voire dans la grammaire. Les chroniqueurs de Grégoire de Tours à Commines n'étaient pas des universitaires, ils ne professaient pas et les étudiants n'avaient pas à connaître leurs ouvrages.

Avec la Renaissance, l'histoire tint une place accrue. Adoptée avec les autres œuvres antiques, elle fit donc partie de la littérature et de l'éloquence. Pourtant, les universités la boudèrent et seule l'université de Strasbourg eut un professeur d'histoire dès 1542 et Strasbourg était depuis Luther acquise à la Réforme.

Par bonheur, la passion de la Connaissance ne pouvait trouver satisfaction dans la phraséologie vaine de Paul Emile et de ses continuateurs. De meilleurs esprits se tournèrent vers l'histoire, les uns pour en discuter l'objet, les autres pour en renouveler le contenu, d'autres enfin pour rechercher les méthodes. S'il s'agissait d'abord de tirer la quintessence des chroniques en faisant passer leur contenu par "l'alambic d'un bon jugement" on s'avisait enfin de trouver des sources plus certaines. Un Pierre Pithon rassembla et publia les vieilles chroniques, donnant un exemple qui fut souvent suivi. D'autres entreprirent de fouiller archives et chartriers, de lire les registres des parlements, des chambres des comptes, les vieux parchemins des églises et des monastères. On allait à la chasse aux "antiquités nationales" comme tant d'autres avaient recherché les antiquités romaines. Le sens de l'histoire et l'observation des transformations profondes de la civilisation toute entière au cours des siècles précédents s'étaient affirmés et la monarchie, depuis la fin de la Guerre de Cent ans étant devenue plus administrative, on rechercha les antécédents des institutions existantes.

La Réforme avait naturellement contribué à cette remontée vers les origines en accoutumant les chercheurs à la critique des textes et en favorisant l'érudition en la mobilisant. L'attention se fixait spécialement sur l'histoire politique inséparable de l'histoire du christianisme : *"j'ai voulu seulement écrire ce qui appartient aux affaires d'Etat - qui est le vrai point de vue de l'histoire"* affirmait l'un des historiens du XVI<sup>e</sup> siècle.

De leur côté, mémorialistes et auteurs de journaux s'appliquaient à *"mettre par écrit les événements présents"*. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, ce fut en France une mode de plus en plus répandue que de tenir un livre de raison, un journal d'observations, et même rédiger tout au long ses souvenirs, genre littéraire souvent brillant, correspondant au développement de l'individualisme et à la diffusion de la culture auquel on peut rattacher la correspondance. Ces documents s'ajoutèrent aux sources officielles pour écrire l'histoire de la France. Mais, il fut difficile de concilier l'élégance de la rédaction avec les exigences de l'information (ce qui est toujours vrai), surtout en évitant l'esprit partisan. C'est pourquoi, les successeurs des chroniqueurs furent selon leur tournure d'esprit des écrivains ou des érudits.

L'on concevra sans peine que notre famille Dagobert normande avait des

choses à écrire ! Et ceci d'autant plus facilement qu'à partir de Guillaume Dagobert, sénéchal de Groucy, l'on rencontre parmi leurs descendants jusqu'à Julien Dagobert, des officiers de justice et des tabellions. Par conséquent, des "érudits" aptes à manier la plume avec le droit. Et, leur conversion au protestantisme les avaient incité plus que d'autres encore à remonter vers leurs origines ceci d'autant plus facilement qu'un chartrier avait été depuis longtemps constitué par leurs ancêtres, lequel chartrier restait en possession du chef de Maison, l'aîné de la famille, "loi salique" oblige naturellement.

C'était bien le même état d'esprit chez les Guise, l'esprit partisan en plus, accommodé à la mode carolingienne et papiste comme il se devait pour les dignes descendants de Pépin le Bref, les ducs de Lorraine, puisque Godefroy de Bouillon, l'adversaire du patriarche de Jérusalem, Dagobert, n'avait pas laissé de postérité.

Historiens, écrivains, érudits et mêmes poètes, en remettant au goût de la Renaissance les civilisations antiques, furent donc tentés de donner aux rois régnants de l'époque, une origine mythique et celle des Mérovingiens étaient particulièrement séduisante pour peu que l'on parvienne à prouver que les souverains descendaient de ces personnages légendaires dispersés après la chute de Troie. Le premier historien des Mérovingiens, Grégoire de Tours était demeuré très imprécis quant à l'origine des rois chevelus, malgré sa place de témoin privilégié. L'origine "sicambre" fut reprise et développée au VIIe siècle dans la chronique dite de Frédégaire, puis au VIIIe siècle dans le "*Liber Historiae Francorum*" vers 725, la "*Cosmographie*" d'Acthius et "l'histoire des Lombards" de Paul Diacre. La légende se précisa : ayant quitté Troie avec 12.000 guerriers, Priam et Anthéonor descendirent le fleuve Tanaïs jusqu'au "*palus méodites*", la mer d'Azou et s'installèrent en Pannonie y fondant leur capitale, Sicambre. L'empereur Valentiunien Ier (364-375) avait offert dix ans d'exemption de tribut à qui délogerait les Alains nomades iraniens qui devaient participer en 406 à la grande invasion de la Gaule, ce que les Troyens réussirent on l'a vu en s'installant à la place de ces féroces nomades. L'Empereur leur donna alors le nom de Francs signifiant "libres" mais aussi "vaillants" ou "braves".

Au bout de dix ans, les Francs et leurs rois "mérovingiens" refusèrent d'acquiescer à nouveau le tribut à l'Empereur et massacrèrent ses envoyés, ce qui provoqua la colère de celui-ci qui leva contre eux une si grande armée que les anciens Troyens devenus les Francs durent quitter la Pannonie pour se réfugier au nord de la Gaule entre le Rhin et l'Escaut près de la Frise.

Ces récits continuèrent d'avoir un grand succès bien après la disparition des rois de la première dynastie et ils furent ainsi rapportés par la "*chronique de Moissac*", le "*De Gestis regnum Francorum*" d'Aymoin ou encore les "*grandes chroniques de France*" avant de faire le bonheur des poètes de la Renaissance comme Lemaire des Belges (1473-1525) ou Ronsard (1524-1585), dans sa célèbre "*Franciade*".

Ces deux poètes, sacrifiant au goût de l'Antiquité, reprirent donc toutes traditions historiques sur l'origine des Mérovingiens d'autant plus facilement que les chroniqueurs anonymes, œuvres d'au moins trois auteurs différents écrites au VIIIe siècle furent rééditées au XVIe siècle par Margnard Fréher et Joseph Scaliger sous le nom imaginaire de Frédégaire. Bien que les auteurs anonymes du VIIIe siècle écrivirent sous l'influence de la famille Pépin, cette chronique dite de Frédégaire fut considérée comme un texte capital pour l'histoire du "*Regnum Francorum*" et c'est pourquoi cette réédition à l'époque de la Renaissance suscita

beaucoup d'intérêt pour la redécouverte des Mérovingiens et de leurs origines.

Mais les sources ne s'arrêtèrent pas là et « *l'Historia Daretis Frigii* », écrite aussi au VIII<sup>e</sup> siècle entretenait une confusion voulue ou non entre le nom des Frisons, « *Frigii* » au lieu de « *Frisii* », et celui des Phrygiens, « *Phrygii* » dont le royaume anatolien connu ses grandes heures huit siècles avant Jésus-Christ. Quant au nom même des rois francs, il fut associé à celui des Frisons, le roi légendaire Frigio, alors que dans les « chroniques de Frédégaire », le second roi des Francs est appelé Friga, l'un ou l'autre ayant engendré les rois Francus et Vassus. Par la suite et au moins jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, le nom des Francs et des Frisons furent souvent assimilés comme étant semblables de même que les adjectifs « franciscus » et « frésonicus », l'éthymologie de « frekker », « fri », hardi, courageux ayant conduit au synonyme commun de « libre ». Ainsi, Francs et Frisons occupant les mêmes terres dès l'époque mérovingienne furent considérés comme originaires de Phrygie et par extension de Troie. Cela nous ramène tout naturellement aux légendes voulant que les rois chevelus étaient d'origine hébraïque, descendants de la tribu de Benjamin douzième fils de Jacob dont l'emblème était le loup tout comme Nostradamus se disait descendre de la tribu d'Issachar, cinquième fils de Jacob auquel ce dernier lui avait prédit :

*« Issachar est un âne robuste, qui se tient dans les bornes de son partage ; il a tant aimé la quiétude, et trouvé si bonne la pâture qu'il a tendu son dos à la charge, et qu'il s'est laissé assujettir ».* (Genèse 49-14)

Nous reviendrons sur le symbolisme de l'âne dans cette prédiction de Jacob, tout comme nous verrons le symbolisme du loup, animal figurant dans le blason de la famille Dagobert avec le lion rampant.

Si l'on revient à l'histoire des rois francs telle qu'elle fut remise à la mode en ce début du XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'à l'avènement de Henri IV, après la mort du dernier Valois, nous constatons que tout s'est conjugué pour rappeler le souvenir de ces rois dans la mémoire collective et surtout prouver aux trois fils de Catherine de Médicis qu'ils étaient, en quelque sorte, des « usurpateurs » du trône du lys. Et les « Centuries », tout comme les poèmes de Lemaire des Belges et de Ronsard, sont littéralement hantées par le problème de la descendance mérovingienne. On peut lire par exemple dans les prédictions, les quatrains suivants dans l'ordre des Centuries :

#### Centurie I

V « Chassez seront pour faire long combat  
Par le pays seront plus fort grevez :  
Bourg et cité auront plus grand débat  
**Carcas - Narbon** auront coeur esprouvez »

XCIX « Le grand monarque qua fera compagnie  
Avec deux Roys unis par amitié  
O quel soupir fera la grand mesgnie  
Enfans **Narbon** à l'entour, quel pitié.

## Centurie II

- LXIX *Le Roy Gaulois par la Celtique dextre  
Voyant discorde de la **Grande Monarchie**  
Sur les **trois parts** fera fleurir son sceptre,  
Contre la cappe de la grand Hiérarchie*
- LXXXII *Par faim la proie fera loup prisonnier  
L'assaillant lors en estreme détresse  
Le nay ayant au devant le dernier  
Le grand n'eschappe au milieu de la presse*
- LXXXVII *Après viendra des estremes contrées  
**Prince Germain**, dessus le trône doré :  
La servitude et eaux rencontrées  
La dame serve, son temps plus n'adoré*
- LXIII *A **Carcassonne** conduira ses menées  
Romain pouvoir sera tout à bas  
Proche del duero par mer Cyrrene close  
Viendra perces les grands monts **Pyrénées***

## Centurie IV

- II *Par mort la France prendra voyage à faire  
Classe par mer, marcher monts **Pyrénées**  
Espagne en trouble, marcher **gent militaire**  
Des plus grands Dames en France emmenées*
- XIV *La **mort subite du premier personnage**  
Aura **changé et mis un autre au règne**  
Tost, tard, venu à si haut et bas aage  
Que terre et mer faudra qu'on le craigne*
- LXXXIX *Trente de Londres **secret continueront**  
Contre leur roy, sur le pont l'entreprinse :  
Luy, fatalits la mort desgousteront  
Un **Roy esleu** blonde, natif de **Frise***
- XCII ***Teste tranchée du vaillant capitaine**  
Sera guettée devant son adversaire :  
Son corps pendu de la classe à l'antenne  
Confus fuira par rames à vent contraire*
- XCIV *Deux grands frères seront chassez **d'Espagne**  
L'aisné vaincu sous les monts **Pyrénées**  
Rougir mer, Rosne, sang Lemane **d'Alemagne**  
Nabon, Blyterre, d'Agath, contaminées.*

## Centurie V

- IV *Le gros matin de cité deschassé  
Sera fasché de l'estrange alliance  
Après aux champs avoir le **cerf chassé**  
Le **loup** et **l'ours** se donront défiance*
- XXXVIII *Ce grand Monarque **qu'au mort succèdera**,  
Donnera vie illicite et lubrique  
Par nonchalance à tous concèdera,  
Qu'à la fin il faudra la **loy Salique***
- XXXIX *Du vray rameau de **fleur de lys issu**  
Mis et logé héritier d'Hétrurie :*

- Son **sang antique** de longue main tissu,  
Fera Florence florir en armoirie
- XL Le **sang royal** sera si très meslé,  
Contraints seront Gaulois de l'Hespérie  
On attendra que **terme soit coulé**,  
Et que **mémoire de la voix** soit périe
- LXXIV De **sang Troyen** naistra coeur germanique  
Qui deviendra en si haute puissance ;  
Hors chassera gent estrange **Arabique**  
Tournant l'Eglise en pristine prééminence
- LXXXIII Ceux qui auront entrepris subvertir  
**Nom pareil règne**, puissant et invincible ;  
Feront par fraude, nuict trois advertir,  
Quand le plus grande à table **lira Bible**
- LXXXIV Naïtra du gouphre et  **cité immesurée**  
Nay de parents **obscurs et ténébreux**  
Qui la puissance du **grand Roy reverée**  
Voudra détruire par **Rouïan et Evreux**
- LXXXVII L'an que Saturne hors de servage  
Au franc terroir sera d'eau inondé :  
De sang **Troyen** sera son mariage  
Et sera soeur **d'Espaignols** circondé

#### Centurie VI

- I Autour des monts **Pyrénées** grans amas  
De gent estrange **secourir Roy nouveau**  
Près de Garonne du grand temple **du Mas**  
Un Romain chef la craindra dedans l'eau
- XI Des sept rameaux à **trois** seront réduicts  
**Les plus aimez** seront surpris par mort
- LII En lieu du grand qui sera condamné  
De prison hors, son ami en sa place :  
L'espoir **Troyen** en six mois ioins mort né,  
Le Sol à l'urne seront peins fleuve en glace
- XCVII Cinq et quarante degrez ciel bruslera,  
**Feu approcher** de la grand'cité neuve,  
Instant **grand flamme esparsse sautera**  
Quand on voudra des **Normans** faire preuve

#### Centurie VII

- XXIII **Le Royal sceptre** sera contrainct de prendre  
Ce que **ses prédecesseurs avoyent engagé**,  
Puis que l'anneau on fera mal entendre  
Lors qu'on viendra **le palais saccager**
- XXXIX **Le conducteur de l'armée Française**  
Cuidant perdre le principal phalange  
Par sus pavé de l'avaigne et l'ardoise  
Soy parfondra par Gennes gent estrange
- XLII Deux de poisson saisis nouveau venus  
Dans la **cuisine** du grand Prince **verser**  
Par le souïllard tous deux au **faict cogneus**  
Prins qui audoit de **mort l'aisné** vexer

### Centurie VIII

- XXI **Au port d'Agde** trois justes entreront  
Portant l'infect, noy froy, et pestilence,  
Passant le pont mil milles embleront,  
Et le pont rompre à tierce résistance
- XXII **Gorsan, Narbonne**, par le sel advertir  
**Tuchan**, la grâce **Perpignan** trahie,  
La ville rouge n'y voudra consentir,  
Par haute vol drap gris vie faillite
- XXX Dedans **Tholoze**, non loing de Beluzer  
Faisant un puy loin, palais d'espectacle  
**Thrésor** trouvé, un chacun ira vexer  
Et en deux loctz tout et près de l'usacle
- LXXXVI Par Arniani **Tholoser Ville Franque**  
Bande infinie par le mont Adrian  
Passe rivière, Hutin par pont la planque  
Bayonne entre tous Bichoro criant

### Centurie IX

- VII Qui ouvrira le monument trouvé  
Et ne viendra le serrer promptement  
Mal luy viendra, et ne pourra prouvé  
Si mieux doit estre Roy Breton ou **Normand**
- VIII Puisnay Roy fait son père mettra à mort  
Après couplet de mort très inhonneste  
**Escrit trouvé**, soupçon donra remort  
Quand **loup chassé** pose sur la couchette
- X **Moyne, moynesse** d'enfant mort exposé  
Mourir **par ourse**, et ravi par verrier  
Par Fois et Pamyès le camp sera posé  
Contre **Tholoze Carcas** dresser fourrier
- LXXX Le **Duc** voudra les siens estermener  
Envoyera les plus forts **lieux estranges**  
Par tyrannie Bize et **Luc** ruiner  
Puis les **Barbares** sans vin feront **vendanges**
- LXXXIV **Roy exposé parfaire l'hécatombe**  
Après avoir trouvé son origine  
Torrent ouvrir de **marbre et plomb** la tombe  
D'un grand Romain d'enseigne Médusine
- XC Un capitaine de la **grand Germanie**  
Se viendra rendre par simulé secours  
Au Roy des Roys ayde de **Pannonie**,  
Que sa révolte fera de sang grandcours.

### Centurie X

- V Albi et Castres feront nouvelle ligne  
Neuf Arriens Lisbon et Portugues  
**Carcas, Tholose** consumeront leur brigade  
Quand chef neuf monstre de Lauragues
- XI Dessous Ionchère du dangereux passage  
Fera passer le posthums sa bande  
Les monts **Pyrens** passer hors son bagage  
De **Perpignan** courira **Duc** à Tende

- XVI *Heureux au **règne de France**, heureux de vie  
Ignorant sang, mort, fureur et rapine  
Par non flatteurs sera mis en survie  
Roy desrobé, trop de foye en cuisine*
- LI *Des lieux plats bas du **pays de Lorraine**  
Seront des basses Allemagnes unis :  
Par ceux du siège Picards, **Normans**, du Maine  
Et aux cantons se seront réunis*
- LXXII ***L'an mil neuf cens nonante neuf** sept mois  
Du ciel viendra **un grand Roy** d'effrayeur :  
Rescusciter le **grand Roy d'Angolmois**  
Avant après **Mars** régner par bonheur*
- XCI ***Clergé Romain l'an mil six cens et neuf**  
Au chef de l'an fera election :  
D'un gris et noir de la **Compagne** yssu  
Qui onc ne fut si maling*
- XCIX *La fui le **loup, le lyon boeuf et l'asne**  
Timide dama seront avec mastins :  
Plus ne cherra à eux la douce manne  
Plus vigilance et custode aux matins.*

Or, la seule édition des Centuries paru du vivant de Nostradamus, date de 1555 à Lyon, sous le titre « *Vrayes Centuries et Prophéties* » et elle connut un grand succès non seulement auprès de Catherine de Médicis et de la Cour d'Henri II, mais aussi auprès de toute la noblesse petite ou grande qui, à cette époque, contestait le pouvoir royal ou la religion catholique et même les deux. C'était bien sûr le cas de Julien Dagobert et de ses partisans ralliés autour de Montgomery en qui ils voyaient l'instrument du destin, ou plutôt de la volonté divine.

Dès lors, on comprend combien cette édition des Centuries de 1555 avait été lue et relue par Julien qui n'avait pas manqué lui aussi, tout comme Catherine de Médicis et les ducs de Lorraine, d'être fort intéressé par les quatrains sur la descendance mérovingienne et le retour du roi-perdu « l'an mil neuf cent nonante neuf sept mois ». C'était évidemment un peu lointain ! Mais, le quatrain XCIX (99) de la dixième centurie, soit l'avant dernier, lui donna pour ainsi dire le mot de la fin en parlant du loup et de l'asne. Le loup qui existait dans les armoiries familiales, « *deux loups dorés en chef* » et qui était, on l'a vu, l'emblème de la tribu de Benjamin. L'asne, en fin, emblème de la tribu d'Issachar dont Nostradamus prétendait descendre. Le loup est d'ailleurs cité à plusieurs reprises : dès la première centurie au quatrain LXXXII, dans la centurie V au quatrain IV, dans la centurie IX au quatrain XIII jusqu'à l'avant dernier quatrain déjà cité.

De plus, dans les Centuries, il est question à plusieurs reprises de cette région du Languedoc et des Pyrénées où la famille Dagobert avait évolué depuis cet évêque d'Agde nommé par Charles le Chauve après avoir été abbé de Saint Sever, Agde dont le port est cité au quatrain XXI de la Centurie VIII. A la centurie suivante Narbonne et Perpignan sont aussi indiquées ainsi que Tuchan, petit village à quelques kilomètres de Cascastel ! Dans la centurie XXX, il est question d'un « *puy* » qui un sommet dans le langage de cette région et « *Thresor trouvé, un chacun ira vexer* ». Plus loin au quatrain LXXXVII de la même centurie « *Tholoser Ville Franque* » puis à la centurie IX au quatrain VII « *si mieux doit estre Roy breton ou normand* ». Le quatrain X fut encore plus explicite pour Julien qui pouvait lire : « *Moyne, moinesse d'enfant mort exposé, mourir par ourse et ravi par verrier, par Fois*

*et Pamyès le camp sera posé, contre Tholose Carcas dressé fourrier » ... Pour un descendant de Thierry, le moine de Saint Wandrille et de Robert de Bézu descendant des Templiers de Douzens à deux pas de Carcassonne, il y avait de quoi être troublé et ceci d'autant mieux qu'il avait encore les précieux parchemins dans son chartrier à Mesnil-Durand.*

Ainsi, à la manière des Chevaliers de la Table Ronde, Julien Dagobert, nouveau roi-revenant, complotait avec ses fidèles et Montgomery en son manoir sur les bords de la Vire et des espions avaient informé Catherine de Médicis, nous l'avons vu, ainsi que le duc de Guise.

Pourtant, celle-ci, effrayée plus par l'ambition des princes lorrains que par la « conspiration » des huguenots de Basse Normandie crut alors bon de se rapprocher des chefs du parti protestant. Elle envoya Coligny et son frère d'Andelot en Normandie afin d'être informé sur les causes des troubles agitant la province. Ceux-ci n'eurent pas de peine à lui prouver que ces causes étaient dues aux persécutions dont on avait abreuvé les réformés et comme elle souhaitait éviter de pousser ceux-ci dans les bras des Anglais elle avait fait publier l'édit de Romorantin qui enlevait la connaissance du crime d'hérésie aux juridictions ordinaires et la remettait aux autorités ecclésiastiques. Le remède fut pire que le mal n'ayant satisfait, ni les protestants, ni les catholiques qui s'inquiétaient des progrès rapides de la réforme.

A la suite de cela, Jacques de Goyon, baron de Matignon, comte de Thorigni fut nommé lieutenant général du roi pour la Basse-Normandie. C'était un homme jeune, ardent catholique et très hostile aux nouvelles idées, entièrement dévoué au pouvoir et au maréchal de Brissac, le père de celui qui avait été nommé 72<sup>e</sup> évêque de Coutances, baron de Saint-Lô. Il avait donc toute la confiance de Catherine qui « *savoit par expérience combien il étoit souple parmi les grands et avec quelle adresse d'esprit il pénétrait jusqu'au fond de l'âme de ceux qui traitoient avec lui. Et surtout elle estimoit en lui son humeur secrète et dissimulée dont elle faisoit sa plus grande vertu et le plus sûr fondement de sa politique* ». Mais pourtant, les protestants de Saint-Lô et des environs l'accuseront d'être « *d'une avarice insatiable accompagnée d'une ambition démesurée* ».

Matignon, bien sûr, piaffait d'impatience d'en découdre avec ses adversaires et surtout éliminer ce prétendu « roi Dagobert » qui le narguait avec son oncle le capitaine Jean Myette, cadet de famille des anciens monnayeurs de Saint-Lô. Il écrivit à plusieurs reprises à Catherine de Médicis pour lui demander de réduire ceux-ci mais en vain : Catherine était bien trop effrayée par les prédictions de Nostradamus qu'elle voyait se réaliser point par point depuis la mort tragique d'Henri II.

Les Etats généraux réunis à Rouen, le 13 décembre 1560, après la mort de François II puis l'édit de juillet 1561 accordaient pardon et abolition du passé à condition de « *vivre d'oresnavant paisiblement, catholiquement et selon l'église catholique* ». Ils ne furent pas suivi d'effet et les huguenots du Cotentin devenaient de plus en plus hardis étalant leurs revendications sans complexes au colloque de Poissy « *grande parade de peu d'effet* ».

Le jour de la fête du Saint Sacrement, le lieutenant du capitaine de Saint Lô, Sainte-Marie d'Agneaux s'était attribué le commandement de la ville. Protestant modéré, à qui « *les emportements et les violences ne plaisaient pas* » il laissa catholiques et huguenots se partager l'église Notre Dame « *de manière que les uns*

*avoient leurs heures pour leurs services et les autres pour le prêche ».*

Car de plus en plus le culte réformé se célébrait publiquement, et dans les murs, contrairement aux stipulations de l'édit de 1561. Jusqu'aux curés de campagne qui abandonnaient leurs églises pour laisser la place aux pasteurs ! En août 1561, les religionnaires enfoncèrent les portes de la cathédrale de Coutances pour y faire leur prêche en l'absence d'Artus de Cossé qui avait pris possession de son siège épiscopal par procureur le 4 mars précédent.

Constatant l'inefficacité de l'édit de juillet 1561, un nouvel édit fut promulgué le 17 janvier 1562 qui *« adoptait un système de répression d'une rigueur extrême et poussait l'intolérance jusqu'à ses dernières limites, tout en autorisant l'exercice de la religion réformée en dehors des villes. Cela ne rendit confiance à personne ».*

Ce fut aussi pour se soumettre à l'obligation d'assurer *« en personne »* la direction du diocèse de Coutances que le 8 février, Artus de Cosse vint habiter le siège épiscopal. Peu après, le 1er mars 1562, François de Guise et son frère le cardinal de Lorraine partis tôt de Joinville passèrent par Vassy, petite ville close de Champagne. C'était un dimanche et la petite troupe voulut entendre la messe. En entrant dans l'église, ils entendirent le chant des huguenots célébrant le culte dans une grange à proximité ! François de Guise, seigneur du lieu, jugea l'attitude de ces réformés provocante et surtout illégale, car contraire aux stipulations de l'édit du 17 janvier qui faisait obligation aux réformés de célébrer le culte hors des remparts. Accompagné des soldats de son escorte, il se rendit vers le lieu de réunion où près de cinq cents personnes se trouvaient rassemblées et très vite, après les injures, on en vint aux coups et comme certains religionnaires tentèrent de s'échapper par le toit, les soldats tirèrent sur eux à coup d'arquebuse. Le bilan de *« l'affaire de Vassy »* fut lourd puisque l'on dénombra soixante quatorze morts et cent quarante blessés ! Cette tuerie mit le feu aux poudres et le prince de Condé, chef du parti protestant, lança le 8 avril un manifeste aux églises réformées, le 10, un appel aux princes protestants allemands.

Le 15 avril suivant, les huguenots se rendirent maîtres de Rouen et en mai de Caudebec sur la route du Havre ; Saint Wandrille n'est pas loin ! Sous le commandement de Montgomery, les protestants de Saint Lô se ruèrent vers le monastère qu'ils livrent au pillage de leur troupe :

*« C'est le pillage en règle, raconte un moine de Saint Wandrille, et aussi sacrilège que possible. Ornaments, stalles, tout ce qui peut être brûlé est déposé dans l'église sur la large tombe, en cuivre ciselé et doré, de l'abbé Jean de Rochois. Et, c'est un autodafé impitoyable, sauf pour ce qui peut être objet de butin à emporter. La rapacité du chef donne l'exemple à ses misérables subordonnés. Dans le cloître, dans la sacristie, ils s'attaquent avec rage à toute sculpture qui exprime le culte du Sauveur, de la Vierge, des anges et des saints brisant au moins les têtes des statues ou statuettes, et les vitraux historiés du cloître et de l'église »* (Revue de l'abbaye St Wandrille de Fontenelle, Noël 1957).

Les religieux, comme au temps des Normands, s'étaient enfuis à l'approche des huguenots car ils connaissaient bien les chefs de la troupe : outre Gabriel de Montgomery, il y avait bien sûr Julien Dagobert et son oncle Myette-Groucy avec tous leurs fidèles Le Prey, Cayron, Michel du Bois d'Elle dit Canterayne, Pierrepont, Sainte Marie d'Agneaux Aux Epaulles et surtout Briqueville Colombières qui avait fait venir Montgomery. En un mot toute la petite noblesse

rurale de la baronnie de Saint-Lô. On assista donc à un véritable soulèvement destiné, on s'en doute, à proclamer l'indépendance de la Normandie en recréant le « royaume » mérovingien de Neustrie qui avait été annexé par les descendants des austrasiens Pépin de Landen et Arnould évêque de Metz. C'était donc bien une revanche de l'histoire pour Julien Dagobert qui comptait sur l'aide de la reine d'Angleterre ainsi que l'avait assuré Montgomery. C'était oublier un peu trop vite la guerre de Cent Ans !

En effet, Elisabeth avait un autre dessein car le retour d'un « roi » de la première dynastie française n'était pas du tout à son goût : la perte de Calais était considérée par la reine comme un affront, suite du fameux traité de Cateau - Cambrésis signé, le 2 avril 1559 par Henri II. Aussi malgré les succès remportés par Montgomery et sa troupe dans toute la Normandie depuis Dieppe jusqu'à Cherbourg, Elisabeth va suivre les conseils de son ambassadeur Trockmorton qui voulait amener les protestants français, ou plutôt normands, à livrer le Havre, Dieppe voire Rouen en échange de Calais !

Sur ces entrefaites, l'importance de Saint - Lô n'ayant pas échappé aux réformés, ceux-ci s'y installèrent solidement, faisant « *toutes sortes de cruautés aux prestres et catholiques des environs, bruslant et pillant leurs maisons* ». Le capitaine Myette - Groucy, « *après avoir fait abattre les images du dedans de l'église et du portail de Notre-Dame, fut avec ses soldats abattre la grande croix qui estoit vis à vis de la chapelle sainte Pernelle de la Vaucelle et pillèrent la maison, et voulurent tuer Lucas Duchemin, escuyer, sieur du Féron, qui estoit le premier magistrat de ceste ville, qui fut obligé de se retirer en sa terre de la Meauffe* ».

Le 10 août, jour de la Saint - Laurent, plusieurs centaines de protestants de Saint - Lô parmi lesquels Julien Dagobert et Jean Myette - Groucy décidèrent de se rendre à Coutances pour se saisir de l'évêque Artus de Cossé, le bâtard du maréchal de Brissac qui tentait de reprendre Dieppe à la tête des catholiques. Arrivés à Coutances, les huguenots saccagèrent à nouveau la cathédrale comme ils l'avaient fait l'année précédente pour y faire leur prêche. Ils brûlèrent aussi quelques maisons canoniales en cherchant le prélat mort de peur. Ils finirent par le dénicher avec plusieurs de ses chanoines, gros et gras, et les menèrent avec eux à Saint -Lô. L'évêque y subit alors un traitement de « *faveur* », promené par les rues, monté à l'envers sur un « *asne* » dont on lui mit la queue en mains ! On l'avait auparavant affublé d'une vieille jupe et coiffé d'une « *espèce de mitre de papier* ». Il était bien sûr accompagné de ses ecclésiastiques en équipage aussi ridicule et toute la ville suivit le cortège en s'amusant énormément ce qui changeait un peu en ces temps de guerre civile ...

**L'évêque fut présenté à Julien Dagobert qui était accompagné de son jeune frère René et de tous ses fidèles compagnons. Avant d'être enfermé à double tour dans un local proche de l'église Notre - Dame, il fut mis au courant des projets d'indépendance de la Normandie :**

*On découvrit encore que les rebelles avoient dessein de se cantonner en Cotentin et de s'y faire une république, comme au pays d'Aunis, à la Rochelle et en Saintonge. La fertilité du pays, et la proximité de l'Angleterre de qui, en peu de temps, ils pouvoient recevoir toutes sortes de secours, leur faisoient naître cette pensée et en même temps chercher les moyens d'en venir à bout. On en donna avis en Cour ; et on a inséré dans la vie du maréchal de Matignon une partie du mémoire qui fut envoyé pour ce sujet à la Reine - mère ... » (Toussaint de Billy, Mémoires sur l'histoire, p. 92).*

Quelque temps après, Artus de Cossé parvint à s'enfuir déguisé en valet de meunier, en « *cache-pouque* » conduisant un « *asne chargé de bled* ». Au Pont de Vire, des cavaliers le prendront en charge pour le conduire à Grandville et, de là, pour Saint Malo. Il ne reprit son diocèse qu'après l'édit de pacification du 19 mars 1563, mais le service religieux ne put se faire que dans les églises dévastées. L'évêque tint pourtant régulièrement des synodes et fit des ordinations jusqu'en 1570, époque où il se fit remplacer par Louis de Saint-Gilles. En 1571, il fut légitimé et le roi Henri III valida et confirma ses lettres de légitimation, *quoique « le nom de la mère soit demeuré en blanc, pour, entre autres choses, pardonner à la pudeur de ceulz qui s'en feussent peu trouver offensez »*.

Le 21 mars 1574, il acheta la seigneurie de Martigné-Briant qu'il vendit à son frère Charles, le 4 juillet 1578 pour 16.676 écus deux tiers, l'usufruit lui restant sa vie durant. En 1576, mais nous reviendrons sur cette transaction, il vendit la baronnie de Saint-Lô à Jacques de Goyon, comte de Matignon dont on a déjà parlé. En juin 1577, il nomma Thomas Fayel, vicaire général pour son évêché et pour toutes ses abbayes et les ordinations de 1583 et de 1585 furent faites par Philippe Troussay, évêque de Porphyre. Artus de Cossé habitait généralement son château de l'Oiselière, propriété du Mont Saint-Michel.

Il fut vilipendé tant par les protestants que par les catholiques car ces derniers lui reprochaient d'avoir favorisé l'hérésie et même d'y avoir adhéré ! Au dire de Thibeaudeau, il faisait d'ailleurs profession publique de calvinisme et l'on blâmait sa conduite : les historiens des abbayes ne le ménagent pas car il aurait livré l'abbaye de Saint-Jouin-de-Marnes au pillage, vendant ses biens, des reliquaires d'argent et des objets précieux et, dès 1560, il fit transporter à Brissac les biens des abbayes. En 1581, il n'assista pas à l'important concile provincial tenu à Rouen et s'était contenté d'y envoyer un procureur. En 1582, il accompagna au Brabant le duc d'Alençon, frère du roi Henri III et faillit y être tué. Il mourut en son château de l'Oiselière le 7 octobre 1587 et fut inhumé en la cathédrale de Coutances.

Comme on peut le lire dans « *l'histoire et généalogie de la Maison de Cossé-Brissac* » par Georges Martin, la biographie de ce personnage ne fut pas particulièrement édifiante pas plus que celle de son demi-frère, Charles II de Cossé, comte de Brissac qui firent, l'an de grâce 1563, leur entrée dans l'histoire de la famille Dagobert, à la mort de leur père « *le beau Brissac* », Charles Ier fait maréchal de France le 21 août 1550 par Henri II. Il avait accepté avec réticence le gouvernement de Normandie se jugeant affaibli et goutteux, mais vint cependant à Rouen le 6 février 1562 et tenta de reprendre Dieppe à Montgomery. Après l'assassinat du duc de Guise, le 6 février 1563 par Poltrot de Méré (il s'agissait de François de Lorraine, responsable du massacre de Vassy), Charles Ier de Brissac revint assumer le commandement de l'armée assiégeant Orléans et retourna en Normandie en vue de la reprise du Havre sur les Anglais qui, mal défendu capitula le 28 juillet 1563. Entre temps, Catherine et avec à ses côtés Michel de l'Hospital souhaitait toujours la réconciliation mais les violences des protestants et des catholiques, les appels à l'étranger empêchent la régente d'envisager de revenir aux dispositions de l'édit de janvier 1562 dont les protestants n'ont jamais cessé de réclamer l'application intégrale. Le compromis fera l'objet d'un nouvel édit, l'édit de pacification d'Amboise, promulgué le 19 mars 1563.

Le texte reconnaissait aux protestants le libre exercice de leur culte, mais seulement dans une ville, par bailliage ou seigneurie d'un seigneur haut justicier, les temples ne pouvant être ouverts que dans les faubourgs et le culte restant

interdit à Paris. Avec la capitulation du Havre quelques mois après Catherine triomphait : deux années de luttes intestines avaient appris aux français ce qu'est la guerre civile et quels désastres elle engendra lorsque l'anime la passion religieuse et l'envenime le recours à l'étranger. C'est pourquoi en ces jours qui suivirent la pacification d'Amboise ou crut en France un accord enfin possible.

**Ronsard, grand poète mais servile courtisan et catholique partisan que la surdité excusait en partie, avait adressé un « Discours des misères du temps » à Catherine au printemps de 1562 :**

*« Las ! Madame, en ce temps que le cruel orage  
Menace les François d'un si piteux naufrage  
Prenez le gouvernail de ce pauvre navire  
Et malgré la tempeste et le cruel effort  
De la mer et des vens, conduisez l'à bon port  
La France à jointes mains vous en prie et reprie »*

et oubliant qu'un moment il avait été tenté par la Réforme prêchée par Théodore de Bèze au faubourg Saint Victor, il prit parti contre les protestants en les accusant de tous les maux alors que ceux-ci ne souhaitait que le libre exercice de leur culte à l'abri des persécutions :

*« Et quoi ? brûler maisons piller et brigander  
Tuer, assassiner, par force commander,  
N'obeyr plus aux roys, amasser des armées,  
Appelez-vous cela Eglises réformées ?*

Attaqué en sa personne physique, en son honneur et, en ce qui l'atteignait le plus, dans son art, Ronsard persista dans la polémique dans sa « Réponse aux ... Prédicans de Genève » Charles IX ayant atteint sa majorité légale, il consacra à l'initiative de sa mère dix huit mois à une visite du royaume et Ronsard mit en chantier la « Franciade » qui reprenait les légendes sur l'origine des rois mérovingiens. Ce fut un échec, Ronsard s'empêtrant dans son désir de plaire aux Valois dans des vers mal ficelés qui essayaient de montrer à Charles IX que sa dynastie descendait des Troyens !

La visite du royaume de France fut donc entreprise par Charles IX, Catherine de Médicis, la Cour et les célèbres « escadrons volants » composés de jolies filles galantes destinées à « désarmer de farouches ennemis de la France » ... Celles-ci avaient fait déjà leurs preuves et particulièrement une jeune personne nommée Mademoiselle de Limeuil qui fut selon Guy Breton dans les « histoires d'amour de l'Histoire de France » responsable de la défaite des Anglais au Havre, beaucoup plus que les talents militaires du vieux et goutteux Maréchal de Brissac ! Voici, selon Guy Breton, comment les choses se passèrent pour la signature de l'édit d'Amboise :

*« Le prince de Condé, qui était assez porté sur la galanterie, fut fasciné par Isabelle et s'intéressa plus à ses yeux bleux qu'aux conditions de paix ... Les pourparlers durèrent plusieurs jours, et à chaque rencontre le chef protestant, voulant se montrer galant, perdait de son intransigeance. Finalement, lorsque Catherine de Médicis jugea*

qu'il s'était suffisamment échauffé le sang, elle lui présenta le texte d'un traité fort avantageux pour elle :

« La liberté contre ce traité »

« La liberté signifiait Isabelle. Condé signa sans discuter

Le soir, il était libre »

« Et le lendemain, Melle de Limeuil lui montrait, dans un grand lit à baldaquin, que la régente n'était pas une ingratitude et qu'elle était, elle, ardente au déduit ...

« Catherine de Médicis laissa Condé et Isabelle se savourer mutuellement pendant quelques jours, puis elle appela sa demoiselle d'honneur et lui donna une nouvelle mission. Il s'agissait de décider le prince à reprendre le Hâvre, ville dont les protestants avaient fait cadeau à Elisabeth d'Angleterre en échange de son aide (Traité de Hampton Court) pendant la guerre civile de 1562 ».

« De la reconquête du grand port dépendait la sécurité de la Normandie, et Catherine voulait rassembler toutes les forces du royaume pour mener à bien cette entreprise difficile ».

« Or, déjà, Coligny et Andelot lui avaient fait savoir qu'ils refusaient de porter les armes contre Elisabeth, leur alliée de la veille.

« Restait Condé, qui, seul, pouvait entraîner avec lui les troupes protestantes ... Isabelle fut donc chargée d'obtenir son concours par tous les moyens.

« Elle commença par l'emmener dans sa chambre et à lui faire, en se laissant guider par sa seule fantaisie « mille petites agaceries propres à eschauffer le tempérament ».

« Le prince n'avait eu jusqu'alors que des maîtresses passives ; les initiatives d'Isabelle l'éblouissent et le troublèrent à la fois. Devant ses yeux révoltés, ses halètements et ses cris rauques, la charmante jeune fille comprit qu'elle l'avait bien mains ...

« Après quelques petites séances de ce genre, ce ne fut pour elle qu'un jeu d'enfant d'amener Condé à vouloir reprendre le Hâvre. Il lui eût d'ailleurs, tout aussi bien, donné la tête de l'amiral Coligny pour qu'elle s'en fit une garniture de cheminée, tant il était amoureux ...

« La décision du chef protestant fut rapidement connue. Elle stupéfia les Anglais, qui ne s'attendaient pas à une telle marque d'ingratitude à leur égard ; et leur ambassadeur, Sir Thomas Smith, écrivit au secrétaire d'Etat Cécil : « Condé est un autre roi de Navarre, il s'est mis à s'affoler des femmes. Dans peu de temps, il se montrera hostile à Dieu, à nous et à lui-même.

« Il ne croyait pas si bien dire. Car, quelques semaines plus tard, l'amant d'Isabelle de Limeuil était en personne devant le Hâvre, l'épée à la main. »

C'est ainsi, que les Anglais durent s'embarquer piteusement sous l'œil narquois de Catherine de Médicis ! Pour noyer le poisson, tant le scandale était grand, on fit croire que c'était au maréchal de Brissac que revenait l'honneur de cette victoire. Il avait bien préparé le siège et l'assaut du Hâvre mais prévenu de la capitulation de Warwick, il était déjà rentré à Paris ! Et, Charles IX le créa comte de Brissac par lettres patentes dans lesquelles on pouvait lire :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de France; à tous présents et à venir, salut. Les faits héroïques et généreux, prouesses, vaillances, vertus, louables, qualités grandes et très recommandables de notre très cher et aimé cousin, Messire Charles de Cossé, chevalier de notre ordre, seigneur de Brissac, etc ... ».

« Fort vieil et cassé » selon Castelman, Brissac mourut de la goutte le 31 décembre 1563 sans avoir revu sa bonne ville d'Anjou depuis plus de quinze ans. Il avait épousé, le 22 mai 1542, Charlotte d'Esquetôt, fille et héritière de Jean, seigneur d'Esquetot et de Madeleine Le Picart dame d'Estelan. Elle était issue d'une famille normande très riche et c'était une belle femme avec beaucoup d'esprit. Mais Brissac ne fut pas un mari fidèle et Brantôme nous rapporte :

*« Il était fort aise qu'elle allât faire ses couches en France, car il avait en Piémont plusieurs belles amies ; entre autre la Signora Novidale, l'une des plus belles dames, à mon gré, qui fut de par delà, et de la meilleure apparence et grâce ».*

Mais revenons un peu en arrière avec le voyage que Catherine décida afin de « *faire voir la France* » au jeune roi Charles IX qui venait d'être déclaré majeur dans un lit de justice tenu à Rouen, le 17 août 1563. Elle commença le voyage par la Basse-Normandie, « *l'apaisement de cette contrée étant, à ses yeux, l'affaire la plus importante qu'il y eut à achever* ». Bien que l'on chercha à l'en détourner, elle persista néanmoins et le cortège royal entra le 24 août à Caen, en repartit le 28, passant par Falaise, Argentan, Avranches, le Mont Saint Michel, Coutances et Saint Lô où selon la tradition, Charles IX logea au manoir de la Vaucelle. Charles IX, harangué par le médecin humaniste Jean Brohon à Coutances retira une impression fâcheuse de son début de voyage et « *dès ce moment, il prit en haine les partisans des doctrines nouvelles* ». D'ailleurs, d'Argentan où le souverain passa le 30 août, un ordre fut expédié à Matignon d'arrêter Montgomery « *par toutes forces, tant que besoin seroit, jusqu'à employer le canon* ». Cet ordre n'ayant pu être exécuté fut rapporté un mois après.

En fait, Catherine et Charles IX comprennent que quoiqu'ils fassent, la Normandie était bel et bien ralliée à la Réforme ; c'est pourquoi, le cortège fit demi-tour pour rentrer à Paris et entreprendre le véritable voyage autour de la France en évitant l'ouest, à partir du 13 mars 1564. Ce fut un étonnant cortège de mille personnes quittant Fontainebleau dans l'après-midi de ce jour-là. Seuls manquaient les Guise et l'amiral Coligny qui, par jugement du roi, furent confinés dans leurs terres et priés de ne se préoccuper pendant trois ans que de sauvegarder la paix. Catherine et ses trois enfants, le roi, Henri d'Anjou et Margot partageaient le carrosse royal. Condé, devenu lieutenant - général après la mort de son frère Antoine de Navarre au siège de Rouen et maintenant premier prince de sang suivait immédiatement derrière avec sa propre Maison. C'est une procession entière qui traversa le pays comprenant outre huit mille chevaux, conseillers, ambassadeurs, secrétaires, prêtres et moines, « *l'escadron volant* » et le grand prévôt qui avait charge de loger tout ce monde chez l'habitant dans les villes et villages où ils s'arrêtèrent : les gentilshommes de la Maison du Roi, les pages d'honneur, la garde suisse et la garde écossaise, les palefreniers, fauconniers et piqueurs, les chariots de ravitaillement avec les vaisselles d'or et d'argent pour les banquets d'apparat et les cuisiniers, d'autres chariots pour les décors, arcs de triomphe et ingénieurs bagatelles pour les entrées royales, barques pour les repas et les divertissements sur l'eau, enfin l'immanquable ménagerie du voyage ...

**Début avril, la cour s'arrêta à Troyes pour célébrer les fêtes de Pâques et signer le traité de paix avec l'Angleterre. C'est au cours de ces réjouissances qu'éclata le scandale de la grossesse d'Isabelle de Limeuil, jeune maîtresse, on s'en souvient du prince de Condé choisie par la reine dans son « *escadron volant* ». Grand fut l'orgueil paternel du prince d'être père d'un « *joli et splendide* » garçon mais Isabelle ayant désobéi aux lois inflexibles et fondamentales de Catherine qui interdisaient « *l'enflure du ventre* », à ses belles espionnes, Isabelle donc du se retirer dans un couvent pendant que la Cour poursuivit son voyage. Elle ne retrouva la liberté qu'un après et Condé qui lui écrivit parfois de tendres lettres continua le voyage avec la cour en la trompant à longueur de nuit avec de jolies filles ...**

Le 17 octobre 1564, la cour arriva à Salon-de-Provence et les notables

accueillirent chaleureusement le roi, fiers et heureux de ce qu'il ait choisi de s'arrêter dans leur bonne ville chargée d'histoires. En fait, Catherine et son fils voulait voir l'auteur des Centuries : « *Nous sommes venus pour voir Nostradamus* » répondit brièvement Charles IX et il se rendit avec sa mère, sans autres témoins, dans le cabinet de l'astrologue – médecin, gloire de la petite ville, pour un long, très long entretien. Catherine revint sur le problème de la succession au trône de France.

- « Cher mage, es te vous sûr que le miroir de Chaumont a bien dit la vérité ? Est-il sûr que Henri de Navarre succédera à Henri d'Anjou sur le trône des lys ? »

- « *Une erreur est fort improbable, majesté, mais pour plus de sûreté, je veux bien examiner le jeune prince Henri* ».

Catherine fit venir l'enfant qui fut ausculté le lendemain par Nostradamus en l'absence de Charles IX :

- « Majesté, il n'y a aucun doute, le miroir a bien dit la vérité ».

Cela signifiait bien sûr que Charles IX et Henri III mourraient sans postérité aux dates annoncées par le miroir magique. Elle posa alors la question qui lui brûlait les lèvres depuis son voyage manqué en Basse-Normandie.

- « Que signifie, cher Mage, les prédictions que vous faites à propos des rois de la première dynastie, les Mérovingiens ? Savez-vous que non seulement les Guise, ducs de Lorraine, prétendent avoir leur sang mais aussi un obscur écuyer de Saint Lô, Dagobert de la Hairie lequel est soutenu par tous les gentilshommes de la région lesquels font grand tapage dans toute la province avec Montgomery que je hais de toute mes forces ».

- « Je sais, majesté, que cette famille Dagobert existe et qu'elle revendique le sang des Mérovingiens par Thierry le fils de Childéric III déposé en 751 par Pépin le Bref. Pourtant, pour eux le temps n'est pas venu pas plus que pour les Guise, de remonter sur le trône. Il faut que les prédictions de Jacques de Molay s'accomplissent et que les Bourbons, à leur tour disparaissent avec trois frères. Il en sera de même pour la branche aînée de la famille Dagobert qui s'éteindra aussi avec trois frères dont l'un sera un grand capitaine dans les Pyrénées. Un jour viendra, majesté, où la royauté n'existera plus et sera remplacée par une République comme veulent l'instituer les émules de Calvin. C'est ce que tente de faire Montgomery et ses hommes en Basse – Normandie. Mais patientez majesté, en 1574, le 10 juin, Matignon reprendra Saint Lô : surtout que l'on ne touche pas à un cheveu de Julien Dagobert, il ne faut pas en faire un martyr. Il faut le **faire néant** par la dérision. Songez que l'évêque de Coutances, le bâtard de feu Monsieur le Maréchal de Brissac a été humilié par Dagobert et ses amis en étant hissé à l'envers sur un âne. Tirez profit de cette affaire et inspirez à son demi-frère de se venger, de la même manière. Il a mis « la religion à l'envers », soit, vous trouverez bien quelque détail vestimentaire ou autre propre à ridiculiser le « roi Dagobert » ...

Catherine prit congé du mage de Salon sur ces paroles énigmatiques : elle était triste et soulagé à la fois. Triste parce qu'elle sut que la fin des Valois était sans appel, mais soulagée car elle avait décidé en son for intérieur, et cela depuis Chaumont, que si elle n'arrivait pas à fiancer Margot, sa fille, à Don Carlos, héritier du trône d'Espagne, elle la marierait à Henri de Navarre, le neveu du prince de Condé, l'amant de la belle Isabelle de Limeuil. Le voyage de la cour se poursuivit donc et l'hiver fut précoce et affreusement froid. La cour arriva à Carcassonne, l'antique citée wisigothique et au delà des remparts, la neige barrait tous les chemins. Catherine profita de ce séjour pour lire d'anciens manuscrits dont elle avait fait provision surtout à Narbonne, cité où le vieux mage de Salon de Provence avait étudié le talmud et la kabale. Auparavant, elle était aussi passé par Agde et avait interrogé le chapitre de la cathédrale sur les anciens évêques dont Dagobert.

Elle apprit aussi que c'était à Agde que s'étaient embarqués pour la Sicile les chevaliers normands avec Tancrede de Hauteville dont les descendants faisaient sécession avec Montgomery, tous ralliés au Calvinisme.

Au printemps, Catherine apprit à Bordeaux où elle venait d'arriver que sa fille Elisabeth avait été retardée dans son voyage vers la France. Le retard de sa fille lui donna le pressentiment que ses projets étaient en train de s'écrouler et elle interrogea son ambassadeur sur les raisons véritables de ce contretemps. Le diplomate lui expliqua que le roi « très catholique » et son conseiller, le duc d'Albe, ont été si mécontents de la trop grande tolérance de l'édit d'Amboise qu'ils étaient prêts à croire n'importe quoi sur ses compromis avec les hérétiques : « *Ils craignent, Madame, que lorsque vous vous aviserez de faire face au danger, il sera trop tard* ».

- « *Dans ce cas, répondit Catherine, le plus urgent est d'aviser le roi d'Espagne de la véritable situation et des difficultés que je devrais affronter.* »

Les Espagnols se mirent enfin en route, mais Catherine ne put embrasser sa fille que vers le milieu de l'été 1565 à Saint Jean de Luz. Catherine fut déçue par l'attitude de sa fille, devenue plus espagnole que française de par son mariage avec Philippe II et celle-ci fit reproche à sa mère d'être trop favorable aux protestants ce que le duc d'Albe confirma à son tour. Toujours volubile, dans son habituelle robe noire, Catherine exposa les événements survenus dans le royaume depuis la paix d'Amboise et lui demanda si elle aurait pu agir autrement, le calme étant malgré tout revenu.

- « *Il est absolument nécessaire, répondit le duc avec une lenteur calculée, que vous guérissiez ces désordres religieux, le plus rapidement possible. Tôt ou tard, quels que soient vos souhaits, quelle que soit la sagesse avec laquelle vous gouvernez, ces abominables huguenots feront une insurrection. Cela vous obligera à prendre de nouveau les armes, et alors ce sera dans des conditions défavorables, ou peut-être même trop tard* ».

- « *Quel est donc votre conseil ?*

- « *Priver les protestants de leurs chefs. Déjà la vie du prince de Condé est perdue à cause de ses trahisons répétées; celle de Coligny aussi pour rébellion et meurtre. Laissez les princes de Guise régler leurs comptes avec lui, puis la loi suivre son cours: sans le prince et l'amiral, il n'y a plus de rébellion.*

- « *Et, ensuite ?*

- « *Révoquer l'édit d'Amboise, expulser les prêcheurs séditeux et mettre hors la loi toute la secte malfaisante. Le roi en cela est d'accord avec moi. La cause est commune à tous : le mal s'étend comme la peste. Il est déjà en Angleterre après l'Allemagne et les Pays Bas sont sur le point de se soulever. Mon maître ne veut pas perdre sa couronne, peut-être sa vie.*

- « *La religion n'est pas seule en cause, objecta Catherine et la politique tient aussi une part dans un gouvernement.*

- « *Hélas ! répondit le duc d'Albe.*

L'Espagnol, catholique fanatique, ne put plus cacher ses sentiments à la diplomatie florentine et lui reprocha sa politique de tolérance religieuse. Aussi, Catherine n'insista point refusant en son for intérieur de suivre les conseils rigoureux de l'envoyé de son gendre, le roi d'Espagne. Le projet de mariage fut donc annulé et Catherine s'en tint à son idée première : marier Margot à Henri de Navarre, protestant. Elle était seule à savoir que le véritable danger pour sa dynastie était l'embryon de république en Basse Normandie avec le chef de guerre qu'elle détestait : Montgomery ... Et, pourtant, c'était une aubaine pour elle, car

cela lui permettrait de tenir les Guise à distance : les parchemins qu'elle avait lus depuis Agde jusqu'à Carcassonne confirmait les prédictions de Nostradamus. L'essentiel était de ne pas ébruiter cette affaire, pour le moment, tout au moins.

Mais, bien que sans conséquences politiques apparentes, l'entrevue de Bayonne tenue secrète fit reflamber les passions. Les catholiques se jugeaient trahis de même que les protestants voyant dans la politique de Catherine la doctrine de Machiavel : diviser pour régner !

C'est pourquoi, la Cour prit tout son temps pour rentrer à Paris et le tour de France de Catherine et de Charles IX se poursuivit par Nérac et Chateaubriant jusqu'à Tours où les souverains reçurent le salut de Ronsard qui présenta sa « *Franciade* » au jeune roi, le 21 novembre 1565. Puis le cortège emprunta la route du Bourbonnais pour arriver à Moulins où l'on séjourna trois mois. Il se rendit ensuite jusqu'au Mont Dore où l'on revint vers Paris en passant par Clermont – Ferrand et Auxerre, ce qui permit à Catherine de montrer sa force sereins aux provinces, de présenter le roi à son royaume et de s'informer sur place.

Les contemporains eurent donc le sentiment qu'en ces deux années de voyage, deux années de paix, un grand pas avait été fait vers le rétablissement de la concorde et de la justice fondée sur l'ordre dans le royaume. Les chefs protestants eux-mêmes semblaient avoir perdu leur audace depuis que le prince de Condé se laissait aller à ses amours avec la belle Isabelle de Limeuil : il oublia son parti. Gabriel de Montgomery, lui-même confiant dans la paix d'Amboise avec ses amis, se retira à Ducey menant une vie ordonnée et vertueuse telle qu'elle fut bien enseignée par Calvin. L'agriculture redémarrera en Basse Normandie et la vie reprit le dessus dans la tranquillité des champs. Depuis le 27 mai 1564, Calvin était mort et Genève ne lançait plus d'anathèmes. Coligny songeait surtout en ces jours de paix relative à installer une colonie huguenotte en Floride.

Catherine, Charles IX et toute la Cour rentra à Paris en mai 1566 et pendant le séjour à Moulins, Charles IX, sur les conseils de sa mère, avait fixé rendez-vous aux Guise et aux Chatillon pour se réconcilier. Charles IX demanda aux adversaires de ne plus chercher à nuire à la couronne de France et de s'embrasser en faisant part de son verdict concernant le meurtre de François de Guise par Poitrot de Méré : Coligny était reconnu non coupable.

Mais, ni le cardinal de Lorraine, ni le duc d'Aumale le dernier de la Maison n'acceptèrent la moindre conciliation. Le plus arrogant du clan fut Henri de Guise qui n'avait pourtant que quinze ans. Il dépassait déjà tout le monde par sa taille et immobile, il toisa Coligny avec haine en méprisant Charles IX.

- « *Par Dieu, s'écria le roi, allez-vous m'obéir !* »

- « *Votre sentence est sans valeur !* » répliqua le duc, puis saluant froidement le roi, il sortit en défiant l'assemblée du regard : la haine était là et l'esprit de vengeance resta ancré dans les cœurs : catholiques et huguenots étaient à nouveau prêts à s'affronter sans merci.

Seuls Catherine et son chancelier Michel de l'Hospital voulurent encore croire à la paix, mais ce fut avec inquiétude que se termina le voyage qui avait duré plus de deux ans.

En fait, depuis Bayonne et sauf peut être en Basse Normandie, les protestants vivaient dans la peur : des liges furent mises en place ainsi que des

milices pour lutter contre l'hérésie. Un peu partout, on signala des temples incendiés, des assassinats, des meurtres collectifs et la guerre civile reprit. Cette deuxième guerre de religion aboutit à la bataille de Saint Denis où fut tué le connétable de Montgomery et la paix de Longjumeau qui y mit fin, le 23 mars 1568, ne fut qu'une trêve.

Une troisième guerre fut rallumée en 1569, laquelle dura deux ans. Celle-ci se déroula assez mollement dans l'Ouest de la France et fut marquée par deux événements : **Jarnac en 1568** où Condé trouva la mort et Moncontour qui ne résolut rien. Coligny s'était retranché à la Rochelle et recevant des secours de l'Angleterre, il pouvait résister indéfiniment et de la lassitude collective vint une nouvelle fois la paix, « celle de la Reine », signée à Saint Germain en 1570.

C'était une nouvelle tentative de réconciliation générale que Catherine voulut mettre sur pied dans l'optique des prédictions de Nostradamus. Elle incita donc son fils à accorder la liberté de conscience aux protestants, celle du culte et quatre places de sûreté : La Rochelle, La Charité, Cognac et Montauban. Pas un mot pour les protestants de Basse Normandie, comme s'ils n'existaient pas ! Puis, pour prouver qu'il voulait la réconciliation à tout prix, mais en réalité pour réaliser la stratégie politique de sa mère, le roi fit venir à la cour son jeune cousin Henri de Navarre qui, sous Coligny, faisait ses premières armes à La Rochelle et il envisagea la fusion des branches dans le cas où la couronne de France reviendrait aux Bourbons. C'est alors que fut ébauché le projet de mariage entre le roi de Navarre et Margot, la sœur de Charles IX.

Pour être logique avec ce projet, il fallait accorder l'amnistie à toute la faction protestante et Coligny revint à la cour où il fut bien accueilli. En peu de temps, celui-ci devint le conseiller le plus écouté du souverain qui l'appela affectueusement son « père ». De plus, on envisagea très sérieusement un mariage du duc d'Alençon dernier frère du roi, avec la reine Elisabeth, l'ancienne alliée de Montgomery et des rebelles du Cotentin. C'était un renversement total de la politique : la France était en train de devenir protestante !

Marguerite, par une véritable contrainte royale, épousa donc Henri sur le parvis de Notre-Dame, le 19 août 1572 et Charles IX, sous l'influence de Coligny, s'appêta à déclarer la guerre à l'Espagne pour soutenir les Pays-Bas devenus calvinistes.

Mais, Catherine de Médicis toujours fidèle à sa politique machiavélique vit que le pouvoir lui échappait et dès le mariage d'Henri et de Margot, elle tint conseil pour déclarer à Coligny qu'elle préférerait le risque de guerre civile à celui de guerre étrangère. Les Guise, écartés du pouvoir et considérant toujours Coligny comme responsable de l'assassinat de leur père, soudoyèrent un tueur à gage nommé Maurevert qui, le soir du 20 août 1572, tira sur l'amiral un coup d'arquebuse, le blessant légèrement.

Averti, le roi vint voir Coligny qui lui révéla les faits et la reine vint à son tour s'enquérir de cette affaire auprès de son fils. Celui-ci lui répondit sèchement que l'amiral lui avait conseillé de gouverner seul. Catherine se vit perdue et pensa aussitôt que la meilleure solution pour conserver le pouvoir était de s'appuyer sur le parti catholique, l'attentat contre l'amiral ne laissant plus le choix. Son raisonnement était simple : sa fille était mariée à Henri de Navarre, protestant qui régnerait après la mort de ses trois fils, Charles IX n'avait plus qu'un an à vivre et Henri III qui lui succéderait ferait son affaire des Guise ses ennemis mortels.

Elle savait aussi qu'était rassemblée à Paris toute la noblesse protestante, dont Gabriel de Montgomery et ses partisans du Cotentin, à l'occasion du mariage d'Henri de Navarre avec Margot. C'était l'occasion rêvée de les exterminer.

La reine décida donc son faible fils en le persuadant qu'il existait un complot huguenot décidé à abattre la monarchie pour instaurer une république aristocratique :

*« D'un instant à l'autre, les conjurés vont donner l'assaut au Louvre et s'emparer du pouvoir »* lui dit-elle. Et l'évêque de Paris, Jérôme Gondi appuya Catherine

Cependant, Charles IX hésitait à donner l'ordre de massacrer les protestants. Elle lui demanda :

*« Avez-vous peur ? »*

Et Charles IX répondit par le mot fameux :

*« Tuez les donc tous pour qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher ! »*

Le massacre fut ordonné pour le dimanche 24 août, jour de la Saint-Barthélémy, mais sur les ordres d'Henri de Guise, la tuerie avait déjà commencée. Coligny fut jeté par la fenêtre et il s'en fallu de peu qu'Henri de Navarre ne subisse le même sort. Pendant que la cloche du palais sonnait le tocsin, les massacres se développèrent dans toute la ville où les maisons des huguenots avaient été marquées d'une croix blanche. Le peuple de Paris se joignit aux soldats, ou plutôt la vile populace : on tua et on pilla durant toute la journée et le lendemain encore. Sur l'ordre du duc de Montpensier, les massacres furent étendus dans toutes les villes de France. Seuls, quelques édiles refusèrent d'obéir, **comme le maire de Nantes, Guillaume d'Harrouys** qui protégea les protestants des soldats du roi. La lettre du duc de Montpensier mérite d'être citée car elle montre à quel point le fanatisme religieux était le prétexte à conserver le pouvoir :

*« Messieurs, après tant de grâces dont chacun scait que le Roy, Monseigneur a usé envers l'amiral, lui aiant par trois diverses fois pardoné les conjurations et ports d'armes qu'il auroit faits contre Sa Majesté, il a esté si meschant que de faire une nouvelle entreprise de tuer hier ou aujourd'hui tant Sa dite Majesté que la Royne sa mère, Mrs ses frères et tous les seigneurs catholiques estant à leur suite, où vous pouvez bien penser que je n'estois oblyé. Mais Dieu, qui a toujours à l'heure du besoin fait paroistre qu'il aime les siens, et combien la cause que nous soustenons pour son honneur est sainte et juste, a voullu et permis que cette conspiration a esté descouverte, et a si bien inspiré le cœur de nostre Roy, que, sur le champ, il auroit déterminé de faire exécuter contre ce malheureux et ceux de sa dite conspiration ce mesme exploit. En quoy il a esté si fidèlement et promptement servi et obéi, que le dit jour d'hier au matin, le dit amiral fut, avec dix ou douze des plus signalés des siens, tué en son logis et jeté sur le pavé, et fut cette exécution suivie contre tous les principaux de ce parti qui se purent trouver en ville, dont il y a si grand nombre de morts, que je ne vous le sçauroit mander ; bien vous assurerai-je que les principaux chefs ont esté les premiers depeschez, et ne s'en est que peu ou point eschappé, si ce n'est le comte de Montgomeri qui estoit logé aux faubours Saint-Germain-des-Prez. Par là l'intention de Sa Majesté est assez cognüe pour le traitement qui se doit faire aux Huguenots des autres villes, et aussi le moyen par lequel nous pouvons espérer de voir cy-après quelque assuré repos en nostre pauvre église catholique ; ce que nous ne pouvons négliger de moyenner autant que nous pourrons après une telle*

*déclaration que le Roy a faite de la dévotion qu'il a envers icelle en quoy je supplie nostre Seigneur de vouloir si bien assister et faire continuer qu'il en puisse estre perpétuellement loué et qu'il vous doine, Messieurs ses saintes et dignes grâces. A Paris ce 26<sup>e</sup> jour d'aoust 1572. Vostre bien bon ami, Louis de Bourbon ».*

Le massacre de la Saint Barthélémy fit donc plus de 2000 victimes dans Paris et probablement 15000 dans toute la France. Ce fut une lourde faute gouvernementale de la part de Catherine car elle avait manqué le but principal du massacre : éliminer Montgomery et les huguenots du Cotentin qui se trouvaient à Paris pour le mariage d'Henri de Navarre. En France, la Réforme avait d'abord été une opinion ; elle était devenu un parti politique appuyé par une armée ; désormais, dit Michelet, « *elle allait devenir une république protestante, un contre-Etat* », dont la Basse – Normandie était déjà le modèle.

Et pourtant, Catherine avait pris toutes les précautions nécessaires pour tuer Montgomery et ses compagnons puisque deux magistrats municipaux avaient été convoqués au Louvre, chargés de fermer les portes de la capitale, de mettre les barques dans l'impossibilité de franchir la Seine et d'armer la populace. L'un des deux magistrats, Claude Marcel avait reçu l'ordre express de prendre toutes les mesures pour assassiner Gabriel de Montgomery, les huguenots étant pensa-t-elle pris au piège.

A minuit, tous les préparatifs furent en place et le signal sera donné par la cloche du palais de justice. Mais, dès trois heures du matin, le tocsin de Saint Germain l'Auxerrois retentit faisant déclencher le carnage.

Or, Gabriel de Montgomery était venu la veille au soir rendre visite à l'amiral Coligny après le souper lequel se remettait rapidement de ses blessures. Rassuré sur le sort de ce dernier, Gabriel se rendit alors à un entretien avec l'ambassadeur d'Angleterre puis prit congé de celui-ci vers 23 heures. Gabriel, sur le chemin du retour, croisa alors quelques patrouilles de gens d'armes et son attention fut attiré par un détail qui lui parut inquiétant : chacun des soldats portait une écharpe blanche nouée autour du bras gauche. Traversant la Seine, il parvint à son logis près du faubourg de Saint-Germain-des-Prés. Julien Dagobert, Bricqueville Colombières, Aux Epaulles, Pardaillan et quelques autres étaient là à converser tant la nuit est chaude. Vers minuit, tous se couchèrent vaguement inquiets malgré tout de ce détail qu'avait remarqué Montgomery sur le bras des soldats.

Peu après trois heures, alors que le massacre avait commencé au Louvre, Gabriel fut réveillé en sursaut par un inconnu qui lui cria que la ville était en rumeur et que de toute part on courait sus aux religionnaires. Sortant de la pièce, il hurla : « alerte, alerte ! ». Avec ses compagnons, Gabriel se rendit sur la rive de la Seine et voyant une barque occupée par trois hommes se dirigeant vers le Louvre et accueillie à coups d'arquebuses, il comprit que l'on voulait les assassiner, lui et tous ses amis et se préparèrent à fuir. De plus, le jour se levant, ils distinguèrent Henri de Guise et le duc d'Aumale à la tête d'une troupe de cavaliers remontant la rive droite jusqu'au Châtelet, traversant le pont Saint Michel pour bifurquer en direction de Saint Germain des Prés. Le doute n'était plus permis, Gabriel et les siens montèrent sur les chevaux qu'ils avaient heureusement scellés puis bousculant un cordon de soldats, s'élancèrent dans la campagne en direction de la Normandie.

A leurs trousses, le duc de Guise, prit de vitesse, finit par abandonner la

poursuite des fuyards à quelques lieues de Montfort L'Amaury où une croix dite « la croix de Montgomery en perpétue encore le souvenir de nos jours au carrefour du Bel-Air.

Lorsque Catherine et Charles IX apprirent l'échec de cette mission pour laquelle un ignoble massacre avait été ordonné, leur fureur éclata. Montgomery que l'on désignait comme « le grand Rabroueur » fut le seul chef de l'état-major huguenot à avoir échappé au massacre et à lui seul, il valait toute une armée.

Aussitôt, Catherine écrivit une lettre à Matignon :  
*« J'ai entendu dire que le sieur de Montgomery s'est retiré en sa demeure de Normandie où il est à craindre qu'il n'émeuve mes sujets et assemble ceux de sa religion : on doit se saisir du Capitaine doucement et sans bruit et s'en armer si bien que Sa Majesté put demeurer au repos ».*

Matignon qui séjournait à Lonray et ignorait tout de ce qui se tramait à Paris après les noces de Henri de Navarre, reçut la missive le 27 août. Mais, il ne put exécuter les ordres, attendu que Montgomery et ses compagnons s'étaient réfugiés à Jersey auprès de Sir Arthur Champernow tout comme il l'avait fait douze ans auparavant.

Hors d'eux, Charles IX et sa mère tentèrent de faire revenir Gabriel en donnant suite à une supplication de sa femme Isabelle épuisée par tant d'années de luttes et d'exil. Avec dédain, Gabriel refusa la proposition royale la considérant comme un traquenard. Son refus aviva la haine que Catherine et son fils portaient à Montgomery et le roi envisagea de monter une expédition sur Jersey, puis se ravisant, il sollicita l'extradition de son ennemi auprès de la reine Elisabeth. Celle-ci refusa tout net de le livrer à la vindicte de la Florentine et de son fils en concluant ainsi sa réponse :

*« Vrai que de le renvoyer en France où l'on ne fait aucun procès sinon qu'un protestant est incontinent mis à mort, ma conscience ne le pourrait permettre ».*

Ainsi, le parti huguenot, malgré le massacre de la Saint Barthélémy reprit courage et reprit les armes. Dans sa folie superstitieuse qui lui avait dicté une invraisemblable politique, la reine-mère avait cru qu'il suffisait de conserver au Louvre sous bonne garde, en le mariant (ou en l'accouplant) le roi de Navarre ainsi que le prince de Condé pour que le parti de la Réforme ne soit plus en mesure de s'armer. C'était faire bon marché de l'indignation des masses protestantes : le mal était fait pour longtemps et une quatrième guerre s'ouvrit, marquée par le siège de la Rochelle où les calvinistes défièrent la Couronne de France en faisant appel à Elizabeth d'Angleterre, suivant en cela la suggestion de Montgomery.

Sur ces entrefaits, François Hotmann, professeur de droit romain en exil à Genève, vint à prouver dans son traité Franco-Gallia que la couronne française est élective, non héréditaire et que les états généraux avaient le double pouvoir de choisir et de déposer le roi. Principe adopté par les Huguenots avec enthousiasme d'autant plus que les circonstances étaient très favorables : le duc d'Anjou venait d'obtenir la couronne élective de Pologne, le 11 mai 1573 et la santé de Charles IX déclinait rapidement. Ils pensaient donc avoir tout le temps de donner la couronne de France au duc d'Alençon, Henri de Navarre ayant abjuré le protestantisme après la Saint Barthélémy. Il était devenu utile pour les huguenots de se rapprocher des « politiques », dans une démarche qui tendait à mettre l'accent, non plus sur la religion (Alençon bien que « modéré » était tout de même un catholique) mais

uniquement sur l'aspect diplomatique de cet arrangement car la religion n'a jamais fait que servir de paravent aux révolutions profanes et la Réforme en était une parmi tant d'autres.

Dans cet imbroglio politico-religieux où seuls apparaissaient les tenants du pouvoir et les chefs de la Réforme au travers de la famille royale et des grands seigneurs, il est bien évident que le petit peuple restait en dehors de ces intrigues. Seuls quelques « initiés » pouvaient comprendre le formidable enjeu de cette énorme partie d'échec qui était en réalité une véritable révolution **devant aboutir deux siècles après à la Déclaration des droits de l'Homme**. Nous devinons pourquoi.

Ce n'était donc pas par hasard que les chefs protestants envisageaient de mettre François, le frère cadet du duc d'Anjou roi de Pologne, sur le trône de France. Celui-ci, de teint sombre comme les Médicis, défiguré par la petite vérole, jaloux du prestige de son frère Henri, passait aussi pour le fiancé d'Elizabeth d'Angleterre. Rongé d'ambition et se trouvant pour toutes ces raisons en délicate position à la Cour, il ne tarda pas, dès 1564 à prendre la tête d'un parti nouveau des modérés qui joua un grand rôle, mais sans lui, dans l'histoire de France.

Il groupait tous ceux qui cherchaient entre les Guise et les plus fanatiques des huguenots à faire entendre la voix de la modération : on les avait appelés dès lors les « politiques » ou les « réalistes » et les plus influents d'entr'eux étaient les quatre fils du connétable de Montgomery, François gouverneur de Paris, Damville gouverneur du Languedoc, Méru et Thoré, soldats dans l'âme. Leur nombre s'étant considérablement accru après la Saint Barthélémy et ils n'eurent pas de peine à reconnaître pour leur chef le duc d'Alençon ; on les nomma les « malcontents » à partir de ce jour.

Catherine de Médicis et le faible Charles IX se méfièrent d'eux, cela va de soi, d'autant plus que Paris fut à nouveau sous l'empire de la Terreur car des pamphlets circulèrent dont la Franco-Gallia de François Hotman dirigée sans détour contre Catherine et ses fils.

Impatient d'agir, François d'Alençon scella un projet d'alliance avec Ludovic de Nassau dont il projeta de rejoindre les troupes huguenotes à Sedan afin de s'emparer du pouvoir alors que l'Angleterre enverrait un corps expéditionnaire à la Rochelle sous les ordres de Montgomery. Malheureusement, il s'entoura aussi d'aventuriers trop bavards, un provençal, La Mole et un Piémontais Annibale di Coconasso qui révélèrent le coup d'état en mars 1574 et de ce jour une lourde atmosphère de menaces ne cessa de peser sur le roi et sa mère. Pour plus de sûreté, Charles IX se réfugia à Vincennes tenant en étroite surveillance son frère qui avait tout avoué. La Mole et Coconasso furent exécutés, François de Montmorency jeté à la Bastille alors que son frère Damville se fortifia dans son gouvernement du Languedoc et pactisa avec les réformés. On était revenu aux pires heures précédents la Saint Barthélémy à ceci près qu'en août 1572 il n'y avait pas de complot protestant alors qu'en mars 1574, il y avait bel et bien un coup d'état en préparation pour éliminer les Valois et avec la complicité de l'un d'eux !

Il n'en eût pas fallu tant pour ébranler la santé chancelante de Charles IX dont l'état n'avait fait qu'empirer depuis la Saint Barthélémy. Grand chasseur malgré tout et cherchant une diversion à ses peines en courant le cerf et le sanglier dans les forêts d'Ile de France, il prit froid en restant des heures entières à guetter le gibier. Rongé par la fièvre, il s'alita à Vincennes début mai 1574 et mourut le 30 mai en disant à sa nourrice huguenote :

« Ah ! ma nourrice, ma mie, ma nourrice, que de sang et de meurtres ; ah ! que j'ai eu un méchant conseil !

Pour Catherine, sa mère, point de chagrin : n'était-ce pas écrit ? Elle savait ce qui lui restait à faire et plus que la douleur ce fut une froide résolution qui lui inspira les lignes adressées à Henri roi de Pologne :

« Jamais homme ne mourust avec plus d'entendement, parlant à ses frères, à Monsieur le cardinal de Bourbon, au chancelier, au secretayre, au capitaine des gardes, tant d'archers que de suisses, leur commandant à tous de m'obéir comme à luy-même jusqu'à vostre arrivée ... Au reste, il est mort ayant reçu Dieu le matin, se portant bien, et sur les quatre heures il mourut, le meilleur chrestien qui fust jamais ayant reçu tous les sacrements, et la dernière parole qu'il dict ce fut : « Et ma mère ».

Charles IX était mort, à qui Henri III allait succéder mais Catherine continuait à régner. Comme l'avait prédit Nostradamus.

Préoccupée par l'alliance anglaise, Catherine avait envoyé une députation à Elisabeth lors du siège de la Rochelle, l'année précédente : le duc d'Alençon viendrait sous peu la solliciter en mariage et elle-même sa mère serait fière de devenir la belle-mère de la « *reine la plus grande, la plus intrépide que des yeux humains n'aient jamais contemplés* ». En réponse, Elisabeth avait précisé que la levée du siège de la Rochelle était un indispensable prélude à tout projet d'alliance entre la France et l'Angleterre. Aussi, les négociations avec la Pologne étant en cours et Henri ayant été choisi pour son esprit de conciliation vis à vis des catholiques et des protestants de Pologne, fut signé en toute hâte le 24 juin 1573, le traité de la Rochelle mettant fin à la quatrième guerre de religion ... Pour le coup, Catherine exulta et sur les portes et les ponts de la capitale des peintures représentèrent les trois princes français : Charles IX portant la couronne de France, Henri celle de Pologne et François sur le point de recevoir des mains d'un ange celle de l'Angleterre !

C'est ainsi, qu'une cinquième guerre de religion se prépara et cette fois la Basse Normandie, singulièrement le Cotentin, furent sévèrement touchés après que le complot du duc d'Alençon fut dévoilé par La Mole et Coconasso.

Le mardi 2 mars 1574, le capitaine de Saint Lô étant absent, un groupe de réformé conduit par la noblesse des environs s'empara des clefs de la ville. Maîtres de la cité, les huguenots imposèrent à nouveau leur loi et Matignon, de Caen envoya dès le 9 des ordres afin de réunir à Carentan et à Coutances toute la noblesse fidèle au roi pour s'opposer aux entreprises des rebelles.

Le vendredi 12 mars, Montgomery avec son fils aîné, son gendre du Refuge et leurs domestiques en tout un groupe de quatorze personnes prit terre à Linverville où Colombières vint le recevoir accompagné de 50 à 60 cavaliers pour se rendre à Saint Lô.

Le dimanche 14 mars, vers huit heures du matin, Colombières se présenta devant Carentan avec ses hommes. Il envoya un parlementaire demander la remise de la ville, en vain. Le lendemain, Montgomery apparaît lui aussi en force et bloqua les accès aux nobles mobilisés par Matignan – Carentan capitula.

Déclaré chef de la sédition le 22 mars, Montgomery fit sommer sans

succès le château de Valognes de se rendre et le 24, il en entreprit le siège. Les protestants y firent conduire par les gens du pays « *deulx grandes couleuvrines de fonte et deulz autres grandes couleuvrines de fer avecques leur équipage* » dont ils s'étaient emparés. Pourtant, ayant appris que Matignon s'apprêtait à marcher contre lui, le chef huguenot se retira au bout de seize jours avec ses troupes à Carentan. Puis, accompagné d'une centaine d'hommes à cheval, Montgomery regagna Saint Lô, Matignon le suivant et l'y assiégeant le 17 avril « *ayant forcé Ponthebert et gagné, par plusieurs combatz et divers jours, les faubourgs dudict Saint-Lô* ».

Les insurgés s'étaient appliqués à fortifier la ville du côté de l'est et Colombières fit abattre dans ce dessein l'église Saint Thomas déjà bien abîmée en 1562. C'est pourtant du côté ouest, sur les bords de la Vire, les plus escarpés que l'armée de Matignon attaqua. Une batterie fut placée face à la courtine entre la tour de la Rose et la porte Dollée, du côté droit de la rue du Pot d'Airain afin de ruiner les murs entre les deux tours de la Rose et de Beauregard.

Le cinquième jour du siège, Montgomery, se jugeant plus utile ailleurs et faisant confiance dans les facultés de résistance de Colombières et de ses amis, s'échappa nuitamment avec une grande partie de ceux qui l'avaient accompagné depuis Carentan. C'est par la porte de Dollée négligemment gardée par le capitaine Hybeorneau qu'il quitta Saint-Lô et rejoignit Carentan. De là, apprenant que les protestants s'étaient rendus maîtres d'Alençon, il voulut s'y rendre en évitant l'armée royale « *par derrière Coustances vers Avranches et Mortain* ».

**Matignon s'était mis à sa poursuite et le rejoignit à Domfront où Gabriel s'enferma espérant pouvoir rejoindre la Rochelle dans les meilleurs délais. C'était le 8 mai 1574 et le dimanche 9 au matin, il fut sur le point de quitter Domfront lorsqu'on lui annonça que les avants-gardes catholiques étaient annoncés et bientôt les premiers coups d'arquebuses furent échangés.**

Le 10 mai, Charles IX fut informé de l'encerclement de Montgomery dans Domfront. A la nouvelle de l'arrestation imminente du meurtrier de son père, le roi qui agonisait de la tuberculose, murmura : « *toutes choses humaines ne me sont plus rien* » mais malgré la fièvre et ses douleurs, il eut la force d'écrire à Matignon, le 13 mai : « *Ma guérison sera la réduction de Domfront et la prise de Montgomery* ».

**La joie de Catherine fut à son comble et on la surpris à chanter dans les couloirs de Vincennes à quelques pas de la chambre où son fils agonisait. La reine mère était pleinement rassurée d'autant plus qu'Elizabeth, « sa bonne commère », comme elle disait avait fait dire à l'ambassadeur que Monsieur le Comte de Montgomery n'avait à espérer aucun secours de l'Angleterre. La prise de Gabriel ne fut plus qu'une question de jours et seule une complicité aurait pu permettre l'évasion du capitaine huguenot. C'est pourquoi, l'un des capitaines de Matignon, le sieur de Fervacques ayant rencontré secrètement Henri de Navarre quelques semaines auparavant et ayant la certitude que ce dernier tenait beaucoup à la vie de l'ancien lieutenant-général de sa mère, il s'engagea à faire tout son possible pour faire évader Montgomery. Avec un jeune écuyer, Agrippa d'Aubigné, qui avait rencontré un émissaire d'Henri de Navarre, Maximilien de Béthune, baron de Rosny, le futur duc de Sully, ils mirent sur pied l'évasion de Gabriel consistant à emmener le chef huguenot vers Alençon en traversant la forêt d'Andaine pour rejoindre Rosny en Beauce qui l'attendrait avec deux autres cavaliers afin de se réfugier ensuite à La Rochelle.**

Ce fut en vain qu'Agrippa d'Aubigné tenta de convaincre Gabriel dans la nuit du 15 mai au pied des remparts de la forteresse. Celui-ci refusa de quitter ses compagnons et le cœur gros il quitta Montgomery, ce qui lui fit écrire quarante années après : « *C'étoit écrit au ciel* ».

L'assaut fut fixé pour le dimanche 23 mai au matin à sept heures précises et dix huit canons ruineront méthodiquement les murailles jusqu'au 25 mai à la nuit tombante où Matignon envoya un parent de Montgomery parlementer avec ce dernier. Celui-ci fut éconduit. Le lendemain après avoir parlementé à trois reprises et alors que plus rien ne laissait espérer une solution, Montgomery céda « *principalement pour sauver ce peu de gens qui restoyent* ». Monsieur de Matignon lui assura qu'il aurait la vie sauve et les honneurs dus à son rang. Dans la nuit du 26 au 27 mai, Matignon se rendit au château « quérir » le comte de Montgomery qui apparut *revêtu « d'une gorguesque et un colet de buffle passementé d'argent »*. Avec cette reddition la force armée huguenote fut désormais pratiquement inexistante. En effet, Henri de Navarre le prince de Condé et même le duc d'Alençon pour ainsi dire prisonniers de Catherine – La Molle et Cocannas avaient été décapités le 30 avril et les maréchaux de Montgomery et de Cossé furent à leur tour incarcérés à la Bastille.

**Artus de Cossé était le frère du maréchal de Brissac dont nous avons déjà parlé et par conséquent, l'oncle de l'évêque de Coutances (probablement son parrain). Il fut emprisonné par Catherine pour avoir soutenu la conspiration du duc d'Alençon. A cause de sa petite taille, il était surnommé « le petit Cossé » et plus tard son goût pour la boisson le fit appeler « maréchal des bouteilles », mais malgré la goutte dont il fut atteint comme son frère Charles, il but jusqu'à son dernier souffle. On dit qu'il fut fin diplomate alors qu'en réalité c'était un opportuniste prêt à saisir la moindre occasion pour s'enrichir. Le parti du duc d'Alençon lui ayant paru susceptible de l'emporter, il eut une attitude ambiguë envers les calvinistes ce qui le fit accuser de trahison par les catholiques et l'on ne peut manquer de faire le rapprochement avec l'attitude non moins suspecte de l'évêque Artus de Cossé, son filleul, qui fut lui aussi vilipendé par les catholiques qui lui reprochaient d'avoir favorisé l'hérésie.**

Ce n'était donc pas lui qui, après l'affaire de l'évêque de Coutances à l'envers sur un âne avait écrit à plusieurs reprises à Catherine de Médicis pour lui demander de réduire les protestants de la baronnie de Saint-Lô : c'était son neveu Timoléon de Cossé demi-frère dudit évêque. En septembre – octobre 1562, il avait d'ailleurs participé au siège de Rouen contre Montgomery et prit part à la fin de l'année aux combats contre les protestants devant Paris ainsi qu'à l'attaque du faubourg Saint – Just à Lyon. L'année suivante, il revint au siège du Havre qui était aux mains des hommes de Montgomery et des Anglais. Ceux-ci ayant vidé les lieux à la suite de la trahison de Condé amoureux d'Isabelle de Limeuil, ce fut, on s'en souvient le vieux maréchal de Brissac son père qui reçut les honneurs avant de mourir. Quant à Timoléon, il participa au voyage de Catherine à travers la France avec Charles IX en recevant le roi et sa mère à coucher au château de Brissac, en 1565. Il fut tué à Mussidan, le 28 avril 1569 en combattant les huguenots, Catherine s'étant toujours bien gardé d'exploiter sa valeur militaire indiscutable et son fanatisme catholique contre les huguenots du Cotentin. Cela faisait partie de la stratégie bizarre qu'elle avait élaborée après sa rencontre avec le mage de Salon et la lecture des parchemins de Narbonne et de Carcassonne.

Ce qui est sûr, c'est que la famille Brissac connaissait l'existence de la famille Dagobert et le secret de la politique de Catherine.

Une fois fait prisonnier Gabriel de Montgomery, l'armée de Matignon leva le siège après avoir pillé Domfront. Puis Matignon et son armée firent route vers Saint Lô toujours aux mains des protestants. Il arriva le 9 juin aux pieds des remparts de la ville en compagnie de son prisonnier qui conseille à son plus vieux compagnons d'armes de se rendre. Entouré de ses deux fils, dressé en haut des remparts, Bricqueville – Colombières éclate de rire et prédit la mort prochaine de Gabriel :

*« Je n'ay point le coeur si poltron que de me rendre pour estre amené à Paris servir à ce sot peuple de passe-temps et de spectacle en place de Grève au rire des tirelaines et des bohèmes comme je m'asseure qu'on vous y verra bientôt »*

L'assaut fut donné le 10 juin 1574 : *« dix huit pièces de gros canon et quatre couleuvrines tirant incessamment »* arrivèrent à faire *« une brèche raisonnable »* et abattre une partie de la tour de la Rose. Les défenseurs se battirent avec acharnement et trois assauts catholiques furent donnés sans succès. Finalement, Colombières fut tué d'un coup d'arquebuse en pleine tête et avec sa mort, s'effondra la résistance des assiégés :

*« A l'assault et prinse dudict Saint Lô, plusieurs desdicts séditieux furent tuez avecques ledict Coloumbières, jusques au nombre, par estimation de plus de cinq centz hommes, et nous estans transportez en ladicte ville, advouns veu grandes et inestimables ruines de maisouns, spécialement des prochaines des murailles que lesdicts séditieux avoyents abattues pour fere leurs retrenchemens ; l'église Nostre-Dame pillée, les aultes d'icelle, vitres, bancs et parementz, tant de boys que de carreau, du toul cassez, abattus et ruinez, le toul en grande désolation ».*

La mort héroïque de Colombières se traduisit par des ennuis financiers pour son fils, les *« titres et papiers importants dudit Sr de Colombières ayant été perdus lors de son deceds advenu en la prinse de Saint Lô en l'année 1574 »*. Ce ne fut qu'en 1608, sous le règne de Henri IV qu'un arrêt du Conseil d'Etat rendu le 21 février remédia à cette douloureuse situation.

La descendante du général Dagobert, elle aussi, faute de *« titres et papiers importants »* en fut réduite à faire des suppositions sur le sort qui fut réservé à son aïeul Julien Dagobert, compagnon de Colombières et de Montgomery. C'est pourquoi, elle écrivit le 10 mars 1969 dans les *« Notes et histoire de la famille Dagobert »* que *« l'histoire ne relate pas, auprès de Montgomery, dans St Lô assiégée, la présence de nos Dagobert »*. En effet, après la prise de la ville et le massacre des protestants qui la défendaient, Matignon envoya un détachement de soldats vers Pont - Hébert avec l'ordre de se rendre au manoir du Mesnil Durand où devait se trouver le sieur Julien Dagobert de la Hairie et sa famille. Matignon avait donné des instructions à ses hommes : ils devaient obliger les habitants du manoir à sortir sans leur faire de violences et mettre le feu au bâtiment. Enfin, ils avaient la consigne de chanter quelques paroles extrêmement faciles à retenir sur un air de chasse alors très à la mode et que tous les gens connaissaient bien pour l'avoir souvent entendu sonner : *« la fanfare du cerf »*.

Les consignes données par Matignon furent exécutées à la lettre et, la nuit tombée, la petite troupe arriva en vue du manoir situé en haut d'une colline surplombant la Vire - Julien Dagobert avait fui avec Montgomery, mais plus

chanceux que lui, il avait réussi à s'échapper de Domfront et pour l'heure, il s'était réfugié au manoir de Groucy avec Jean Myette. Restaient sa femme, ses enfants et les domestiques lorsque les soudards de Matignon envahirent la vieille maison où tous les chartriers et parchemins étaient entassés dans une pièce secrète. Toute la famille fut jetée dehors sans ménagement et l'on chercha en vain Julien. Les soudards brisèrent tout dans le manoir : le mobilier, les portes et les fenêtres ; la vaisselle et les objets précieux furent pillées et entassés dans un chariot amené pour la circonstance. De la paille fut répartie avec des fagots dans les différentes pièces et les torches des soldats s'abaissèrent transformant en un clin d'œil le vieux manoir en brasier. Anne Le Béhot et ses deux fils Robert et Jean, pleuraient entourés de leurs domestiques qui tentaient de les reconforter de leur mieux.

Alors, les soudards se rassemblèrent autour d'eux et entonnèrent la chanson du roi Dagobert spécialement composée pour la circonstance :

**« Le bon roi Dagobert a mis sa culotte à l'envers ».**

L'un d'eux avait même amené une trompette de chasse pour accompagner la chorale improvisée et bien vite les habitants des alentours, d'abord effrayés par l'arrivée de la troupe et l'incendie, se rassemblèrent et écoutèrent cette version de la « fanfare du cerf ». Bien vite, des rires éclatèrent dans la nuit et l'on demanda aux soldats de recommencer ce concert imprévu. Anne Le Béhot, ses enfants et leurs fidèles serviteurs avaient disparus sans que personne ne s'intéresse à leur triste sort. C'en était fini pensa-t-elle de la famille Dagobert. Elle espérait que son oncle Jean Myette n'avait pas été tué à Saint-Lô ne sachant où aller, elle prit la direction de la Chapelle Enjurer vers le manoir de Groucy où elle pourrait, pensa-t-elle, trouver refuge car il était fortifié et bien gardé.

Il n'est pas bien difficile de deviner que c'était Catherine l'inspiratrice de cette chanson. En effet, sa parfaite connaissance de l'histoire des rois mérovingiens et les révélations de Nostradamus sur le destin des Valois puis des Bourbons lui avaient permis de faire la synthèse de tous les événements survenus depuis 1562, date de la première guerre de religion et de la mésaventure de l'évêque Artus de Cossé. Paradoxalement, elle avait, malgré sa haine pour le meurtrier de son mari, plus d'admiration pour Montgomery et les huguenots du Cotentin que pour les Brissac qu'elle jugeait opportunistes et sans scrupules. De plus, littéralement obsédée par la séance magique de Chaumont, elle fit tout, au cours de ces quatorze années qui suivirent la mort de François II, pour faire une politique coïncidant avec les prédictions de Nostradamus. Il y a là un phénomène bien connu par les psychologues, celui d'auto-suggestion, qui commande au subconscient d'agir en fonction de ce que l'on désire fortement.

C'est pourquoi, sûre en ce 28 mai 1574 que les prédictions de Nostradamus étaient bien en train de se réaliser point par point, elle ne pouvait qu'avoir beaucoup d'indulgence pour Julien Dagobert, le « **roi – revenant** » qu'elle allait ridiculiser pour le restant de ses jours maintenant que le valeureux capitaine, Montgomery, était prisonnier à Domfront, le ridicule tuant plus facilement que la hache ou l'arquebuse.

L'affaire de « *l'évêque à l'envers sur l'asne* » et l'insistance des Brissac pour tirer vengeance de cette humiliation peu banale lui donna l'idée de mettre en pratique le conseil que lui avait donné en ce 17 octobre 1564 – dix ans auparavant ! – le médecin astrologue et devin :

*« Vous trouverez bien quelque détail vestimentaire ou autre propre à ridiculiser le « roi Dagobert » ...*

**Charles II de Cossé, comte de Brissac était né au château d'Estelan en Normandie vers 1550, selon les uns ; 1562 selon les autres. Il semblerait plus probable que ce soit en 1550 puisqu'il reçut en 1570, le 7 janvier, le roi Charles IX en son château de Brissac ce qui paraît plus plausible à vingt ans qu'à huit ! Etant cadet de famille, il fut tout d'abord, comme son demi-frère Artus destiné à l'état ecclésiastique mais la mort de Timoléon, le seul fier à bras de la famille, « trop cruel » selon Brantôme, changea bien évidemment le cours de sa destinée : il fut tout d'abord et dès le 27 mai 1569, deux mois après la mort de Timoléon, nommé par commission colonel des « douze vieilles bandes de Piémont ». Le même jour, il eut la charge de grand fauconnier et plus tard celle de capitaine des ville et château d'Angers. Ayant reçu, on l'a vu, le roi Charles IX à Brissac, Charles II de Cossé pouvait donc espérer un bel avenir à condition de savoir manœuvrer avec adresse et opportunité en ces temps difficiles où l'ami d'aujourd'hui pouvait se transformer en ennemi dès le lendemain. Et puis, la sénilité de son père, ajoutée aux incartades de son oncle Artus n'avait pas arrangé le crédit des Cossé – Brissac auprès de la terrible reine-mère. C'est pourquoi, entre cette réception royale de janvier 1570 et jusqu'en 1574, il servit à la tête du régiment de son nom en Piémont. Il attendait fort prudemment la mort du duc d'Anjou, ex duc d'Alençon dont le complot avait fait embastiller son oncle Artus, le « maréchal des bouteilles », pour prendre le 9 juillet 1584 le gouvernement effectif du château d'Angers et se démettre alors de son régiment du Piémont. Nous aurons dans la suite de cette histoire l'occasion de revenir sur ce personnage qui songea en 1594, à établir une république parisienne dont il aurait pu être le chef ce qui rappelait singulièrement le projet suivi d'un commencement de réalisation des huguenots du Cotentin, ceux qui avaient ridiculisé son demi-frère Artus qui lui vendit en 1578 la seigneurie de Martigné – Briant.**

Donc, Catherine n'eut pas besoin des conseils des Brissac pour imaginer le moyen de réduire à néant les ambitions de Julien Dagobert, mais se souvenant de sa jeunesse et de l'amour qu'elle portait à Henri II avant que celui-ci ne prenne Diane de Poitiers pour maîtresse, elle revêcu les heures de bonheur auprès du roi. Celui-ci était fort élégant et grand chasseur tout comme son père François Ier. C'est à cette époque qu'apparue la culotte, vêtement plus pratique et plus seyant qui fut aussitôt adopté par Henri II avec toute la noblesse, remplaçant les hauts de chausses bouffants qui étaient jusqu'alors à la mode chez les grands seigneurs.

Le port de la culotte se propagea rapidement jusqu'en province et les huguenots du Cotentin ne tardèrent pas à se mettre au goût du jour imitant ainsi roi et princes de sang comme Condé ou Coligny. Or, il advint que Condé dans sa folie amoureuse pour Mademoiselle de Limeuil lors du fameux voyage de Catherine et Charles IX en France, Condé donc, après avoir honoré sa maîtresse au cours d'une halte dans la campagne s'était réajusté en toute hâte et avait enfilé sa culotte à l'envers ! Toute la cour avait bien rit de cette affaire pendant plusieurs jours et la manie de rimait à tous propos avait incité quelques joyeux lurons du cortège à faire des vers de mirliton sur ce thème de la « **culotte à l'envers** ». Mais, Condé n'était pas un nom qui s'accordait avec la rime, si bien que les moqueurs, peu inspirés, en furent pour leur frais.

Catherine, par contre qui était d'une nature très enjouée contrairement à

l'image que l'on donna d'elle, fit rapidement le rapprochement de culotte à l'envers avec Dagobert et suite aux révélations de Nostradamus, elle comprit tout le parti qu'elle pourrait éventuellement tirer de cette rime burlesque et anachronique.

Aussi, informé depuis longtemps par ses espions sur les faits et gestes de Julien Dagobert, ayant appris que ce dernier, fort élégant aussi, et riche, se permettait de se vêtir à la dernière mode de Paris, donc de porter culotte, elle envoya un émissaire à Matignon le jour de la mort de Charles IX pour lui faire part de cette affaire en lui précisant bien que c'était dans le but de ridiculiser celui qui, se prenant pour le "« roi Dagobert », avait lui-même et ses amis ridiculisés Artus de Cossé en le mettant « à l'envers sur un asne ».

Ce qui fut dit fut fait, on l'a vu, pour le plus grand inconvénient d'une obscure famille un peu trop ambitieuse au goût de ceux qui détenaient le pouvoir absolu. Et, c'est ainsi que la chanson du roi Dagobert fit son entrée dans l'Histoire, en ce 10 juin 1574 avant de revenir à la mode au XVIIIe siècle dans les circonstances que l'on verra dans les prochains chapitres.

La culotte n'était pas à la mode au temps des « **rois perdus** », elle le fut pour le « **roi revenant** » avant de passer pour le symbole de l'aristocratie lors de la Révolution. Et le général Dagobert, descendant de Julien, ce petit seigneur huguenot qui voulait fonder une république normande, le général Dagobert donc, devint un « **roi Sans - Culotte** » défenseur de la République Française, Une et Indivisible.

## Chapitre troisième

### Les Dagobert, de la Réforme à la République

---

Le malheureux Colombières et la prise de Saint – Lô inspirèrent aussi les rimailleurs de Matignon qui composèrent une chanson après que les Catholiques aient massacré la plus grande partie des habitants de la cité :

*«Le premier jour de mai  
Par permission divine  
Saint – Lô fut attaqué  
A coup de couleuvrine  
Somme qu'on eût pensé  
Que tout y fut rasé,  
En cendre consumé ;  
Tant fut grande la ruine ! »*

*« Matignon y était,  
Et sa gendarmerie  
Rampan – Cerel aussi  
Aigneaux Sainte Marie  
Qui sans cesse disait :  
« Colombières rends toi  
Au grand Charles, ton roi,  
Ou tu perdras la vie. »*

*Colombière répond  
Tout rempli de furie  
« De me rendre en poltron  
Qu'on ne me parle mie.  
Jamais ne me rendrai,  
D'ici vous chasserai  
Ou j'y perdrai la vie »*

Transféré à Caen à la suite de la mort de Colombières, Gabriel de Montgomery n'y resta que quelques jours puis fut emmené sous bonne garde à Paris. Il fut incarcéré dans la tour carrée de la conciergerie au palais de justice laquelle se nomme depuis cette date tour Montgomery.

Tant fut grande la haine de Catherine qu'il ne resta aucune trace de la procédure d'instruction et le 26 juin, deux mois seulement après la reddition de Gabriel, le parlement de Paris condamna Monsieur de Lorges, comte de Montgomery, *« comme atteint et convaincu de crime de lèse – majesté, en tant que complice de l'amiral de Coligny, et pour avoir arboré le pavillon étranger, à être décapité et son corps mis en quatorze quartiers ... à souffrir en son corps les peines susdites ainsi que l'exécution en suivit et encore à avoir la question extraordinaire »*. En outre, il fut *« déclaré dégradé de noblesse, ses enfants vilains, intestables, incapables d'offices, ses biens acquis et confisqués au roy et aultres »*.

Vers 10 heures du matin ce même 26 juin, derrière une fenêtre voilée, la reine-mère assista au supplice du meurtrier de son mari en savourant sa vengeance. La place de Grève était noire de monde et à cet instant suprême Gabriel se souvint des paroles prophétiques de Colombières. Il s'adressa à la foule d'une voix ferme avant de poser la tête sur le billot :

« Peuple de Paris sur la révérence que l'on doit aux paroles d'un mourant, je requiers de vous deux choses : l'une de faire savoir à mes enfants, qui ont été déclarés roturiers que, s'ils n'ont la vertu de la noblesse pour les en relever, je consens à l'arrêt. L'autre point dont je vous conjure, c'est que quand on vous demandera pourquoi on a tranché la tête à Montgomery, vous n'alleguez ni ses guerres, ni ses armées, ni tant d'enseignes arborées mentionnées en mon arrest, qui seroient louanges frivoles aux hommes de vérité, à l'exception de mon siège de Domfront et faites moi pour cela compagnon et en causes et en mort de tant de simples personnes selon le monde vieux, jeunes et pauvres femmelettes, qui, en ceste même place ont endurés les feux et les couteaux. Un roi pourra aussi souffrir un jour, à Paris, la malmort ... »

Catherine frémit derrière le voile de la fenêtre car elle venait d'entendre ce que le mage de Salon lui avait aussi prédit : le royaume des lys disparaîtra pour faire place à cette république que Montgomery et ses compagnons voulaient édifier. La tête du condamné venait de tomber, elle se leva et quitta précipitamment la pièce, le visage défait, en regrettant d'avoir fait rentrer Gabriel de Montgomery dans la légende du XVI<sup>e</sup> siècle, celle du retour du roi-perdu, le Grand Monarque.

Les poètes de ce temps – là, Brantôme, Aggripa d'Aubigné, Pierre de L'Estoile et bien d'autres chantèrent sa tragique destinée et sa mort héroïque dont un poème inséré dans un recueil de chansons : « Trésor des chansons nouvelles du XVI<sup>e</sup> siècle ».

Les Montgomery furent donc réhabilités par Henri III, à la demande de sa mère, dès 1576 et la branche française s'éteignit au XVIII<sup>e</sup> siècle tout comme la branche aînée de la famille Dagobert. Mais, l'honneur du nom sera perpétué par la branche anglaise en s'incarnant par le maréchal de Montgomery, le célèbre et glorieux « Monty », vainqueur d'El Alamein, qui participa au débarquement en 1944 et à la bataille de Normandie dont la prise de Saint Lô fut en un même mois de juin, le début de la victoire sur l'Allemagne nazie. A nouveau, le second manoir de Mesnil-Durand, reconstruit au XVII<sup>e</sup> siècle sera entièrement détruit et le manoir de Groucy très endommagé lors de l'opération « Cobra » précédant la percée d'Avranches qui permit la libération de l'ouest de la France. C'est au cours de ces combats que la division Das Reich sera décimée et que le « **Sturmbannführer Dickmann** » bourreau d'Oradour perdra la vie.

Mais, revenons au XVI<sup>e</sup> siècle où, malgré la prise de Saint-Lô, les protestants résistèrent pied à pied jusqu'en mai 1576 lorsque fut proclamée la paix dite de Monsieur qui marqua la fin de cette cinquième guerre de religion.

Matignon, bien que s'occupant soigneusement des affaires du roi et de sa mère, « ne négligeait pas les siennes ». Il profita du fait que la ville de Saint Lô, ou plutôt la baronnie était devenue « tout à fait odieuse », à Artus de Cossé qui, en outre, et en raison des événements n'en tirait « que très peu ou point du tout de revenu », pour proposer à ce prélat de se défaire de ses vassaux rebelles et de prendre un autre revenu qui lui serait rendu avec moins de peine ». Le 22 mai 1576, par contrat signé à Caen, la baronnie de Saint Lô lui fut vendue avec un échange d'autres terres et rentes. Mais tout comme les Montgomery et les Dagobert, les Matignon s'éteignirent aussi au XVIII<sup>e</sup> siècle par Jacques IV qui renonça à son

nom en épousant Louise Grimaldi, devenant ainsi prince de Monaco ! Si bien que les Grimaldi devinrent barons de Saint – Lô jusqu’au prince Rainier actuel souverain de la Principauté ...

Catherine de Médicis, quant à elle, triomphait. En attendant le retour de Pologne de son fils favori, Henri III auquel elle avait écrit pour le faire revenir au plus vite après la mort de son frère :

« Quant à votre départ de Pologne, vous ne le devez retarder en mille façon, mais peut-être il serait sage de laisser quelqu’un derrière qui pourrait conduire les affaires de ce royaume, de façon que la couronne puisse rester en votre possession. Quant à ce royaume-ci avec la grâce de Dieu, je me mettrai en peine, si je le puis, de vous le remettre tout entier et en repos, afin que vous n’ayez à faire que ce que vous connaissez pour votre grandeur, et vous donner un peu de plaisirs après tant d’ennuis et de peines ... »

La reine-mère était d’autant plus pressée de voir revenir son fils favori, que Margot soutenait toujours son frère dans son projet de monter sur le trône de France car elle ne s’entend pas avec son roi de Navarre, le Béarnais, Henri, futur Henri IV. Aussi, tenta-t-elle d’organiser son évasion de Vincennes où François d’Alençon était sous haute surveillance. Mais Catherine déjoua le plan, obligeant le duc d’Alençon à rester dans ses appartements.

Henri qui s’était enfui de Pologne, trahissant la confiance de ses nouveaux sujets, dans la nuit du 18 au 19 juin 1574, n’arriva à Paris que le 5 septembre : douze semaines exactement après avoir reçu la lettre de sa mère et non sans avoir, en toute sérénité, goûté au passage les voluptés autrichiennes, italiennes et savoyardes. L’incroyable frivolité de ce prince gâtait une intelligence qu’il avait pourtant plus vive que ses frères. Mais, son enfance gâtée, ses triomphes grisants d’adolescent, les débordements mystiques où il se plaisait dans le platonisme, expliquèrent pour beaucoup le dérèglement d’un esprit dont Catherine, sa mère, redoutait déjà le déséquilibre lorsqu’elle envoya à sa rencontre un émissaire porteur de ses recommandations de mère et de reine.

Cependant, Henri était trop attaché à sa mère pour ne pas sentir que le pouvoir royal irait en se dégradant entre ses mains car il avait depuis longtemps, peut être depuis l’entrevue avec Nostradamus lorsqu’il était enfant, compris que Catherine était devenue folle avec ces maudites prédictions qu’elle voulait à tout prix voir réaliser. Aussi, Henri, dans cette dure époque, ne saura se défendre que par l’ironie et le secret, songeant toujours que, porteur des deux couronnes de France et de Pologne, l’une héréditaire, l’autre élective, la dernière qui l’attend ne sera pas de ce monde comme il se plut à le proclamer dans sa devise :

*« Manet ultima coelo ».*

Pour Catherine, le problème était de ramener François d’Alençon, devenu duc d’Anjou depuis que son frère était roi de France, de le ramener donc à une saine conception des choses en cessant de conspirer contre le roi qu’il détestait. Ce serait toutefois tomber dans d’inutiles complications que d’entrer dans le détail des années qui vont de 1575 à 1585. L’attitude de François avait augmenté le trouble des esprits et l’alliance conclue à Millau en août 1571 entre les protestants du Languedoc et les politiques ou « malcontents » sous l’égide de Damville avait eu pour conséquence de mettre en péril l’autorité d’Henri III. Lorsque le 15 septembre 1575, François s’était enfin, enfui de la Cour pour rejoindre l’armée d’invasion commandée par Condé et le duc Jean-Casimir, fils de l’Electeur palatin, il failli réussir dans son projet les troupes de Condé et les protestants de Damville étant sur le point de faire leur jonction. Pour éviter le pire, et bien qu’Henri de Guise avait

paru sauver la situation en battant les huguenots à Dormans, le 10 octobre 1575, Henri III et Catherine préférèrent signer à Beaulieu un nouvel édit de pacification, le 6 mai 1576, appelé « paix de Monsieur » parce que François y avait dicté ses conditions.

Cette paix de Beaulieu représentait le maximum de concessions arrachées par les protestants au parti catholique. De plus, ils comptaient avec eux le propre frère du roi aux cotés d'Henri de Navarre qui était revenu à la foi calviniste en rentrant dans ses Etats s'étant lui aussi évadé de la Cour. De tels succès dont Henri III et Catherine s'étaient faits les complices en signant l'édit incitèrent les catholiques à constituer des groupes d'auto-défense dont le plus célèbre sera la ligue appuyée par le duc de Guise. Cependant, Henri III se crut assez fort pour dissoudre toutes ces ligues et neutraliser ainsi celui qui se posait déjà comme son rival, le duc de Guise appelé le Balafre. Henri III exulta, mais son destin l'accablait, il rompit avec son frère qui s'enfuit à Angers pendant que des fidèles du duc de Guise tuèrent successivement en combat singulier, trois de ses « mignons » en 1578. L'agitation reprit également dans le Midi et Catherine décida alors à l'automne d'entreprendre un nouveau voyage dans le Languedoc espérant le rétablissement de l'autorité royale et la pacification de la province. Cependant, partout la guerre se ralluma, sans but et sans ordre à quoi mettra fin la paix de Fleix, le 26 novembre 1580, et pour rétablir la concorde au sein même de la famille royale, la reine-mère confia au duc d'Anjou le soin de conduire lui-même les négociations.

Mais, passant d'un parti à un autre, impatient de jouer le rôle qui lui avait été refusé jusqu'alors, pressé aussi d'épouser la reine d'Angleterre, le duc d'Anjou avait repris le vieux projet de Coligny sur les Pays Bas en répondant à l'appel de Guillaume de Nassau prince d'Orange, chef du parti calviniste et champion des libertés de la Flandre contre les Espagnols. François s'était donc aventuré dans cette expédition qui lui valu de se voir offrir en octobre 1579 la souveraineté des Pays Bas ce qui était une raison de plus pour conclure. Mais, rongé de phtisie, François mourut le 10 juin 1584, dix ans après la prise de Saint Lô par Matignon et sa mort même ouvrit la crise dans laquelle sombra le règne du dernier Valois en posant le problème de la succession. Catherine fut de plus en plus convaincu que le mage de Salon avait vu juste et que, désormais, ce serait Henri de Navarre qui ceindrait la couronne de France. Elle avait calculée la date de la mort de son fils favori : 1589, soit quinze années après la mort de Charles IX en se remémorant la séance magique de Chaumont. Malheureusement, Catherine éprouvait des inquiétudes à propos de sa fille Margot qui avait épousé Henri de Navarre peu avant la Saint Barthélémy contre son gré. Henri de Navarre n'aimait pas sa femme qu'il trompait sans vergogne et étant revenu au protestantisme, d'autres candidatures à la succession d'Henri III se manifestèrent, y compris celle de Charles de Bourbon, oncle de Henri de Navarre resté catholique. Philippe II lui-même avançait le nom de l'infante Isabelle qu'il avait eu d'Elizabeth, fille d'Henri II, mais comment faire admettre cette héritière que la loi salique écartait ? De Nancy partit une autre candidature, autrement plus dangereuse, celle que fit valoir le duc de Lorraine Charles III pour son fils Henri qu'il avait eu de Claude de France fille d'Henri II, mais dont les enquêtes faites alors sur commande par des généalogistes et des historiens, dont Thierry Alix, président de la Chambre des comptes de Lorraine, démontraient aussi la filiation directe avec Charlemagne qui avait en tout cas précédé les Capétiens sur le trône de France.

De Charlemagne, on remonta bien sûr à Pépin le Bref et à Berthe au Grand Pied, dont se réclamait Henri de Guise qui crut son heure venue et soutint

pour l'instant le moins dangereux des prétendants, Charles, cardinal de Bourbon, dont il fit hypocritement valoir les droits en reconstituant à Nancy, en 1584, la ligue de 1576 : Charles sera le « roi de la Ligue » et s'intitulera un jour prochain, Charles X. Pressé d'opter entre lui et le roi de Navarre, Henri III, sur les conseils de sa mère désormais en froid avec le Béarnais, se rallia cette fois encore à la Ligue ainsi qu'il l'avait fait neuf ans plus tôt ! Pourtant, s'il pensait ainsi écarter Henri de Navarre, il ne fut plus en réalité que le jouet d'Henri de Guise auquel Philippe II avait promis son aide.

A Paris, la Ligue recruta ses adhérents dans la bourgeoisie et les grandes villes du royaume se déclarèrent successivement pour elle. Guise triompha, ses fidèles reçurent des places de sûreté. Mieux même, Henri III s'engagea à payer les reîtres que le colonel Pfyler leur amena de Suisse et proclama la déchéance du Béarnais excommunié par le pape Sixte Quint (traité de Nemours, 7 juillet 1585). Mais, de son côté Henri de Navarre avait pu former une armée de secours en Allemagne, commandée par le burgrave de Dohna et sans l'attendre, il défaisait lui-même à Coutras l'armée du duc de Joyeuse qui trouva la mort le 20 octobre 1587. Par contre, au même moment, le duc de Guise battit l'armée de secours à Vimory, le 28 octobre et à Auneau, le 24 novembre. Aux yeux de tous, le Balafre apparut comme le champion du catholicisme, nouveau Macchabée, seul capable de soustraire le royaume à l'hérésie.

A Paris, la Ligue multiplia les sermons et les violences et la nouvelle de l'exécution de Marie Stuart, le 18 février 1577, était venue à point nommé servir sa propagande. Aussi, la ville accueillit avec enthousiasme Henri de Guise qui s'y rendit malgré l'interdiction du roi, le 9 mai 1588. Le 12 mai, le peuple en armes dressa les barricades contre les suisses que le roi y avait fait venir pour assurer sa sécurité et assiégea le Louvre. Un grand seigneur, Charles II de Cossé, comte de Brissac était alors au côté de Guise contre Henri III et participa activement à la journée des barricades : on racontait qu'Henri III lui ayant ironiquement fait observé « *qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer* » il aurait marmonné : « *je lui ferai voir que je suis bon sur le pavé !* » Ce fut donc à lui que l'on attribua le conseil donné aux parisiens d'élever des barricades et c'est à lui aussi que l'on dut la réussite de la révolte. A la tête de ses troupes, il occupa le carrefour Saint Séverin, puis entra dans le Petit Châtelet et le lendemain, il eut grand peine à empêcher les étudiants révoltés qui voulaient en finir avec Henri III ...

Henri III décida donc de fuir « la ville ingrate » ou le duc de Guise et son acolyte Brissac triomphaient tout en proclamant leur fidélité au roi ! Mais, l'heure n'était plus aux réconciliations et de Chartres où il se réfugia, Henri prépara sa revanche.

Qu'advint-il pendant tout ce temps en Basse Normandie depuis que le demi-frère de Charles de Cossé-Brissac, Artus de Cossé, évêque de Coutances avait vendu la baronnie de Saint-Lô à Matignon ? Ce dernier était mort le 7 octobre 1587 et n'avait donc pas eu connaissance des « exploits » parisiens de son demi-frère. Matignon, devenu baron de Saint Lô estimant « *que l'importante ville de Saint Lô serait mieux défendue par lui-même que par l'évêque de Coutances* » avait fait compléter les fortifications. Il « *fit boucher la porte du Neufbourg, aplanir le jardin du château, élever la citadelle* » et désigna comme gouverneur Jean de Gourfaleur, seigneur de Bonfossé.

**Avec la paix de Beaulieu dite « de Monsieur » signée, on l'a vu, le 6 mai 1576, jamais les protestants n'avaient obtenu de plus grands avantages :**

**les victimes de la Saint Barthélémy étaient réhabilitées ; l'exercice du culte fut autorisé « par toutes les villes et lieux du royaume, pays d'obéissance et protection du roi, sans restriction de temps et de personnes » sauf à Paris et dans les villes de résidence royale. Huit places de sûreté avaient été accordées et des chambres mi – parties instituées dans chaque parlement.**

La sixième guerre qui éclata à la suite des lettres patentes d'Henri III, le 22 mars 1577 précisant que « conformément à la requête des Etats (ils s'étaient réunis à Blois en novembre 1576) il ne serait plus désormais toléré dans le royaume d'autre religion que la religion catholique romaine, « la sixième guerre donc ne troubla pas la Basse – Normandie.

Cette sixième guerre s'acheva par « une paix boiteuse, celle de Bergerac ». L'édit de Poitiers, du 8 octobre 1577, restreignait les libertés accordées par la paix de « Monsieur » et les Etats de Normandie se réunirent en novembre 1578 à Rouen. Ils attirèrent l'attention du roi sur les malheurs de la province opprimée par la soldatesque en chômage, les levées abusives de deniers et les impôts excessifs. La « *Chartre aux Normands* » était méconnue et les privilèges de la Normandie violés. La seule réponse que le roi « *parut faire* » à leurs revendications fut d'envoyer un émissaire, « *qui ... parcourut les villes, y distribua des promesses et appliqua toute son éloquence à dissuader les habitants de s'affilier à la Ligue* » ce qui était bien inutile puisque la province continuait à rester en majorité dans le protestantisme surtout dans la baronnie de Saint Lô.

**La septième guerre, « décidée à la légère par Henri de Navarre et la cour de Nérac » fut connue sous le nom de « guerre des amoureux » et ne toucha pas plus la région jusqu'à la paix de Fleix du 26 novembre 1580 qui la termina. Cependant, les villes du Cotentin s'étaient divisées en deux camps et il en fut de même dans certaines familles. Les nobles protestants soutinrent en général le parti du roi alors que certains catholiques jusque là fidèles aux Valois passèrent à la Ligue. Ce fut le cas de Bonfossé, gouverneur de Saint Lô qui tenta de livrer la ville aux ligueurs. Son projet échoua grâce à la vigilance du lieutenant du bailli, Michel Le Mennicier, sieur de Martigny et de quelques gentilshommes. Or, Roulland de Gouville, seigneur de Bonfossé était apparenté aux Pierrepont de Gouville, aux Myette et bien sûr aux Dagobert par Julien qui après l'incendie du manoir de Mesnil Durand s'était probablement réfugié au manoir de Groucy avec sa famille. Les archives familiales des Dagobert étant disparues on ne peut retracer leur histoire que par l'inventaire du chartrier Lemonnier de Gouville déposé aux archives départementales de la Manche. Ainsi, peut-on lire :**

*« Julien Dagobert, sieur de la Hairie, seigneur de l'Adigardière, marié avec demoiselle Anne Le Béhot, fille de Raoul et de demoiselle Marie Myette (fille de noble homme Mathurin Myette, seigneur de Groucy, et de demoiselle Marie de Chantelou, qui était fille de noble homme Grégoire de Chantelou, seigneur de Groucy et de demoiselle Marguerite des Moustiers.) »*

*« Le 16 mars 1594, noble homme Pierre Anquetil, sieur de la Montagne et demoiselle Catherine Myette son épouse, échangent avec Julien Dagobert, la terre et la sieurie de l'Adigardière située à La Chapelle Enjurer, contre la terre de la Hairie, qui contenait 270 vergées de terre ».*

*« Honorable homme Julien « Dagoubert » échangea avec noble homme Jean Myette, sieur de Groucy le domaine non fieffé de l'Adigardière, contre le tènement de Boscbécan, contenant 150 vergées, mais, par une convention passée entr'eux, le 23 juin 1580, ils annulèrent cet échange ».*

*« Julien Dagoubert » vendit à noble homme Guillaume Rogier, sieur de la Ponterie, le fief et sieurie de l'Adigardière, situé à La Chapelle Enjuger et tenu de la baronnie du Hommet, noble homme Jean Myette, sieur de Groucy, en fit le retrait puis le rétrocéda, le 25 avril 1594, à noble homme Jacques Myette, sieur de l'Auberie et de la Roque ».*

*« Julien Dagobert et Anne Le Béhot ont eu un fils : Robert Dagobert ».*

En réalité, ils eurent plusieurs enfants dont au moins deux fils, Robert, l'aîné et Jean, son puîné, qui hérita de Jean Myette la moitié du fief de SaintVast avec son frère et devint l'auteur de la branche dite de Saint Gilles – Hébécrevon.

Il apparaît donc comme très probable, à défaut de documents plus précis que ceux déposés aux archives départementales de la Manche, que Julien a connu d'énormes difficultés après la tragédie du 10 juin 1574 et qu'en fait, il se soit réfugié définitivement à Groucy avec sa famille où il mourut peu après 1580. Jean Myette, n'ayant pas eu d'enfants, fut sans doute le parrain de Robert et lui assura son éducation. Ce fut donc pour cette raison qu'il hérita du manoir de Groucy et qu'il demeura dans la foi protestante. On l'a vu, l'adhésion de Jean Myette à la Réforme avait été totale dès le début des guerres de Religion. En 1561, avant même l'édit de tolérance, il avait établi un temple près de son manoir et l'on assura que l'on y venait jusque de Rouen. Le fait est que l'église de Groucy figurait parmi les principales églises de la baronnie de Saint Lô. Où se trouvait cette église avant les événements de 1574 ? Sans doute, au manoir lui-même et c'est pourquoi, lorsque à la suite de l'Édit de Nantes, en 1598, et pour ne pas risquer de voir le manoir incendié comme le fut celui du Mesnil Durand où Julien Dagobert avait aussi installé un prêche, Jean Myette décida de construire un temple à l'écart du manoir, le 4 juin 1600.

*« Jean Myette, écuyer, sieur de Groucy, fit don de trois vergées de terre, sur lesquelles fut basti le temple et cymetière de lad église ».*

Ce terrain était situé à proximité du chemin de La Chapelle Enjuger à Marigny, en un endroit qui porte sur le plan cadastral le nom de « *champ du prêche* ». Il était donc situé à mi-chemin entre Groucy et Laubrie, tous deux fiefs protestants. On sait que le temple mesurait 23 m 10 de long avec une galerie portée par des colonnes de pierre sur trois cotés. A côté, une parcelle de terre servait de cimetière aux huguenots.

**En même temps qu'il dotait l'église protestante de Groucy, Jean Myette la fit reconnaître par les commissaires de l'Édit de Saint Lô, en 1600 : il entendit par là garantir la durée d'exercice, en même temps qu'il prenait une sérieuse revanche sur ses adversaires catholiques, ceux-là même qui l'avaient obligé à s'exiler, il avait en effet refusé d'abjurer en 1585 ainsi qu'en témoigne l'acte suivant :**

*« L'an 1585, le mardy 5<sup>o</sup> novembre à Saint Lô, en jugement devant nous Michel Le Menuicier, escuyer, sieur de Martigny, conseiller du Roy, lieutenant général civil et criminel en la vicomté de Saint Lô de M. de bailly de Costentin, présence de Mrs Guillaume Le Trésor et Jean Dubois, licenciés aux lois, advocat et procureur pour le Roy, notre Sire, s'est présenté noble homme Jean Myette, sieur de Groucy, lequel nous a dit et remontré qu'a*

*par cy devant et jusqu'à l'édit du Roy fait profession de la religion prétendue réformée, ainsi que demoiselle Denyse Gallet, sa femme, et ses serviteurs et domestiques, et que suivant l'édit et volonté du Roy il a la volonté de se retirer luy et sa femme hors le royaume ; et nous a, à ceste fin, fait apparoir d'un passeport de M. de Longaunay, l'un des lieutenans généraux du Roy, notre dit-Sire, en ceste province, dont nous lui avons accordé acte ».*

Ils furent vingt sept chefs de famille à suivre Jean Myette, mais celui-ci rentra en France quelques années plus tard. Une fois de plus, on ne trouve aucune trace de la famille Dagobert dans les documents concernant les mesures anti-protestantes à Saint Lô pendant la Ligue. Sans doute, Julien Dagobert étant mort ainsi qu'Anne Le Béhot avant 1585, Robert et Jean Dagobert leurs fils suivirent Jean Myette en exil et celui-ci cacha soigneusement leur identité, ce qui expliquerait la « disparition » d'une famille au nom trop évocateur pour Catherine de Médicis, toujours fascinée par les prophéties de Nostradamus.

Mais le dénouement approchait ; la huitième guerre de religion fut celle des trois Henri : Henri III, roi de France, Henri roi de Navarre, Henri de Guise « roi de la Ligue ». Elle marqua le point culminant de la crise dans laquelle la France a failli sombrer. En dépit de ses hésitations et de ses variations, le roi, toujours sous l'influence de sa mère voyait clairement que seul Henri de Navarre serait son successeur ; il mesurait donc le danger représenté par le duc de Guise « *roi revenant* » beaucoup plus tenace que le sieur de l'Adigardière qu'il avait suffi de ridiculiser pour « *anéantir* » définitivement. L'agitation qui régnait à Paris et les sermons incendiaires des curés ligueurs de la capitale créaient une atmosphère tellement explosive qu'une nouvelle Saint Barthélémy restait à craindre. En fait, la Ligue était maîtresse de Paris et ce pouvoir était susceptible de se dresser d'un moment à l'autre contre le roi qui se trouvait isolé disposant seulement d'une garde fidèle, mais très restreinte, des plus braves de ses « mignons » ceux que l'on nomma les « quarante cinq ».

A Nancy, sa campagne terminée, le Balafre tint une assemblée invitant le monarque à se joindre plus franchement à la Ligue, rétablir l'Inquisition et confisquer les biens des huguenots. Trop, ce fut trop et de cet excès Henri III trouva la solution qui cadrerait avec ce qui était écrit. Habile à composer, Henri III ne répondit pas aux vœux formulés et les ligueurs en conclurent qu'il était d'accord avec Henri de Navarre. Ils songèrent alors à le déposer par la force. Afin d'empêcher ce coup d'état, le roi interdit au duc de Guise de se rendre à Paris, mais le Balafre brava la défense en rentrant dans la capitale, le 9 mai 1588 accompagné seulement de sept personnes. Il fut aussitôt reconnu, entouré et acclamé par la foule qui retrouvait son idole : « *Voici Guise, nous sommes sauvés !* » Nous avons vu le rôle de Brissac au cours de cette journée appelée « *journée des barricades* », celle du 12 mai qui suivit l'entrée du duc de Guise. Le 13 mai 1588, un vendredi, au soir d'une violente journée Henri III avait donc quitté la capitale pour n'y plus revenir. Son départ laissait le duc de Guise dans une situation difficile car il risquait maintenant de passer pour un rebelle ayant pris les armes contre la couronne. Aussitôt, il publia un manifeste *déplorant* « *qu'il n'ait pas plu au roi d'accepter plus longtemps le respect et la filiale obéissance* » dont il avait toujours fait preuve, selon lui.

**Courageusement, il faut le dire, Catherine resta à Paris pour y maintenir l'Etat. Mieux même, elle continua à garder auprès d'elle sa filleule, la duchesse de Montpensier, sœur du duc de Guise, catholique fanatique qui avait toujours une paire de ciseaux en or à la ceinture pour être prête à tonsurer le roi au cas où il se déciderait à se faire moine ! Vieux souvenir de son ancêtre Pépin le Bref qui avait tonsuré lui-même Childéric III en la**

**cathédrale de Soissons avant de l'expédier dans un couvent de Saint Omer ... Catherine donc, en tant que représentante du roi continua de traiter avec le duc de Guise et reçut aussi le cardinal de Bourbon « son vieil ami », lequel revêtu d'habits laïques s'était installé à Paris comme héritier du trône.**

« *Jamais je ne me vis en tel ennui, ni si peu de clarté pour en bien sortir* », soupira-t-elle un jour un peu lasse car elle était déjà âgée, soixante dix ans bientôt, et malade. Cependant, toujours grâce à sa diplomatie et persuadée que tout s'arrangerait selon un destin tracé d'avance, elle arriva à ses fins : le 1<sup>er</sup> juillet à Chartres, Henri III signa un pacte d'union élaboré par elle et le duc de Guise. Ce fut le dernier geste politique de Catherine, mais le roi avait signé à contre-cœur ayant pris deux graves décisions en secret vis à vis de lui-même : mettre fin une fois pour toutes à l'influence de sa mère dans sa politique et profiter de la première occasion pour supprimer physiquement le duc de Guise ce qu'Henri III avait projeté de faire lorsqu'il avait appris l'arrivée du Balafré à Paris, le 9 mai 1588.

« *Par Dieu ! Il en mourra !* » s'était-il exclamé alors et il avait appelé six des « *quarante cinq* » préposés à sa protection depuis quatre ans et auxquels un meurtre ne faisait pas peur. Ils se cachèrent dans un petit cabinet utilisé pour les audiences privées, proche de la pièce où il recevra le duc de Guise ; la porte ne sera pas fermée et aux mots : « *Vous êtes un homme mort, Monsieur de Guise !* » ils se précipiteront et le tueront. Mais Catherine avait, par intuition, déjoué cette machination et Henri avait compris alors que sa mère avait des dons de seconde vue.

Le roi mit brutalement ses projets à exécution à Blois où il se rendit pour la réunion des états généraux prévus pour octobre : le 8 septembre, il renvoya du conseil royal, sans aucune explication, huit de ses meilleurs ministres et secrétaires d'Etat favorables à la reine-mère et qui la soutenaient. Catherine fut à la fois blessée et attristée et le mécontentement de la reine n'échappa à personne ni le fait qu'aucun des nouveaux ministres ne faisait partie de son entourage. Les états généraux s'ouvrirent dans la grande salle du château de Blois, le 16 octobre 1588 et, après avoir rendu à sa mère une sorte d'hommage délibérément rempli de déférence il ajouta qu'il était déterminé à « *châtier toutes les ligueurs, associations, pratiques, projets ou intelligences visant à réunir hommes ou argent autrement que sous mon autorité, et je déclare, dès à présent pour l'avenir, atteints et convaincus de crime de lèse-majesté ceux qui s'en départiront ou y tremperont sans mon aveu.* »

**En réponse, Henri III fut violemment attaqué par le président de la noblesse, Cossé – Brissac qui ne lui cacha point en quelle impopularité les députés le tenaient. Inquiet des menaces à peine voilées du roi, le duc de Guise se précipita chez le cardinal de Bourbon, souffrant, pour lui demander conseil sur l'attitude à adopter et le vieillard lui répondit de consulter la reine-mère n'ayant pas suivi très clairement le sens des derniers événements. Catherine n'avait rien non plus à dire : « *Vous savez, Monsieur de Guise, que je suis loin de posséder l'influence que mon fils m'a prêtée dans son discours. De même qu'il a trompé ses ministres à cet égard, peut-être a-t-il fait semblablement pour vous* ».**

**La session continua dans cette atmosphère pesante et les députés réclamaient du sang d'hérétiques. Henri III se faisait tenir au courant de ces inquiétants débats avec la certitude que le duc de Guise, qu'il voyait tous les jours et avec lequel il conférait, entretenait l'agitation dans le dessein de s'arroger le pouvoir. Il lui était cependant difficile d'y parvenir par un simple**

**vote des états et le Balafré songeait probablement à reprendre la guerre civile à son profit.**

Ce fut donc pour sauver sa Couronne que le roi se décida à passer à l'action en réitérant le même scénario qu'il avait adopté avec les « *quarante cinq* » au Louvre au mois de mai. Cette fois ci, Catherine ne pourrait le faire capoter car elle était tombé malade d'une forte grippe qui l'obligeait à rester alitée dans sa chambre.

Malgré d'infinies précautions, le complot royal fut tout de même éventé et Henri de Guise, averti par un billet glissé dans sa serviette le déchira après l'avoir lu, disant dédaigneusement : « *Il n'oserait !* »

Le lendemain, 23 décembre 1588, de très bonne heure, à six heures trente, convoqué par le roi pour assister à un conseil extraordinaire dont l'heure avait été avancée pour permettre au souverain de se rendre à la campagne, Henri de Guise se rendit au château pour y assister. En cours de trajet, des fidèles vinrent encore l'avertir qu'il était en danger : il passa outre et dans l'antichambre, attendaient les autres membres du conseil dont certains étaient au courant.

Le secrétaire d'Etat vint dire au duc de Guise que le roi voulait lui parler seul dans le « cabinet vieux ». Sans plus réfléchir, de Guise traversa la chambre du souverain puis s'engagea dans un sombre passage qui y conduisait. C'est alors qu'il fut assailli par quelques uns des « *quarante cinq* » : l'un lui saisit la jambe et le déséquilibra, un autre jeta son manteau sur son épée, tandis que les autres le poignardèrent à la poitrine, à la gorge, dans le dos. Malgré ses nombreuses blessures, le Balafré se débattit comme un enragé en se traînant vers la chambre du roi : « *Mes amis quelle trahison !* » dit-il.

Les bras étendus, le regard aveuglé par le sang, il avança en titubant mais le capitaine des « *quarante cinq* » tendit son fourreau en riant et fit trébucher le mourant qui tomba au pied du lit royal. Il eut encore la force de balbutier faiblement : « *Mon Dieu ! Ayez pitié de moi !* », puis « *Miserere mei Deus !* » avant de mourir.

**Henri III vint voir son ennemi étendu près de son lit et il dit : « Comme il est grand, plus encore mort que vivant ». Dans les poches du Balafré on trouva un billet, écrit de sa main : « Pour entretenir la guerre en France, il faut sept cent mille livres par mois ». Ce fut sans doute la meilleure justification de Henri III pour ce crime au nom de la raison d'Etat.**

Après avoir fait une toilette et avoir changé d'habits pour entendre la messe, le roi passa chez sa mère toujours très souffrante. Il lui demanda de ses nouvelles et lui répondit qu'elle se sentait moins bien que la veille.

« *Vous serez heureuse, lui répondit-il, de savoir que pour ma part, je ne me suis jamais senti mieux. Je suis enfin roi de France. Je viens de tuer M. de Guise. Dieu m'a conseillé et m'y a aidé et je vais solennellement le remercier dans son église.* » Et, comme elle semblait ne pas comprendre : « *J'ai tué le roi de Paris, répète-t-il, je suis enfin roi de France.* »

**La vieille reine, fiévreuse, n'avait plus la force de répondre. Elle se contenta de hocher la tête et dans un souffle, balbutia :**

« *Bien taillé mon fils ; maintenant il faut recoudre ...* »

Le jeune frère du duc, le cardinal de Guise, fut tué lui aussi un peu plus tard, dans la journée, par six soldats à coups de hallebardes.

Lorsque la nouvelle des meurtres commença à circuler dans Paris, des processions catholiques s'organisèrent, d'hommes, de femmes et d'enfants, pieds nus malgré le froid et chantant des Miserere. Ils portaient cierges et torches allumés qu'ils jetèrent sur le pavé les foulant aux pieds sur le parvis de Notre Dame en hurlant : « *Ainsi s'éteindra la race maudite des Valois !* » Certains, associant Catherine à leurs cris de vengeance hurlaient en demandant qu'on lui fasse subir le même sort que **Clotaire** avait réservé à **Brunehaut** accusée elle aussi de meurtres de la famille royale mérovingienne dont Henri de Guise revendiquait l'origine de sa famille.

Malgré le choc que lui avait causé ce double assassinat, car elle voyait se réaliser ce que Nostradamus avait prédit et elle savait désormais que les jours d'Henri III étaient comptés, de même qu'elle ne pourrait pas empêcher Henri de Navarre d'être roi de France, malgré sa fatigue et les douleurs qu'elle ressentait de plus en plus, Catherine voulut absolument quitter sa chambre le 2 janvier 1589 pour entendre la messe dans la chapelle du château puis rendre visite au vieux cardinal de Bourbon.

A sa vue, après quelques instants d'émotion qui lui arrachèrent des larmes, le vieil homme se mit en colère et l'accusa d'avoir trompé le duc de Guise, lui-même et tout le monde : « *Voici bien des tours, Madame ! Vous nous avez amenés ici avec de belles paroles, et les promesses de mille fausses sûretés et vous nous avez tous trompés.* »

**Interloquée, Catherine ne répondit rien, mais comme le cardinal continue à l'accuser, elle trouva encore la force de se disculper :**

*« Ecoutez moi, Monseigneur, tout cela n'a rien à faire avec moi. Je ne connaissais rien des intentions de mon fils et, si j'en avais su quelque chose, j'aurais tout fait pour l'en empêcher. »*

Le cardinal ne voulut rien entendre :

*« Vous nous avez tous trompés ! Vous nous avez tués ! »*

Brisée, anéantie, Catherine regagna sa chambre. Le lendemain, elle fit son testament : elle déshérita Margot, la femme du Béarnais et laissa tous ses biens à Charles de Valois, fils de Marie Touchet et de Charles IX. Puis elle demanda un prêtre car son propre chapelain, comme beaucoup d'autres, s'était précipitamment enfui de Blois après le meurtre des princes lorrains. L'abbé de Charlieu, **Julien de Saint-Germain** entendit sa confession et lui donna l'absolution. Ne le connaissant pas et voulant le remercier, elle lui demanda alors son nom :

- « **Julien de Saint – Germain**, Madame »

D'un ton très calme, elle murmura après un court instant de silence :

- « *Alors, je suis perdue* »

Un an auparavant, Ruggieri lui avait prédit qu'elle mourrait « **près de Saint – Germain** », lui conseillant de ne séjourner auprès d'aucune paroisse portant ce nom. Voilà pourquoi, elle avait abandonné ses appartements du Louvre, proche de l'église Saint Germain l'Auxerrois pour sa demeure personnelle dans Paris. Mais elle n'avait pas songé qu'elle mourrait auprès de **Julien de Saint Germain ce qui lui rappellerait Julien Dagobert le roi-revenant de Normandie**,

## **celui qui s'était rallié à Montgomery pour renverser les Valois.**

Elle mourut dans les bras de son fils aux environs de midi, le jeudi 5 janvier 1589 veille de l'Épiphanie en prenant place dans le long cortège des Rois Mages ses ancêtres représentés à Florence sur la célèbre fresque du « Voyage des Mages » peinte par l'élève de Fra Angelico, Benozzo Gozzoli : son arrière grand-père Laurent le Magnifique le plus jeune des Rois Mages, y monte un grand cheval blanc, derrière, en tête du cortège, Pierre le Gouteux, le père de Laurent, puis Cosme l'Ancien son grand-père, le Père de la Patrie, fondateur de la puissante Maison Médicis.

Ils avaient assistés, « *les Rois Mages* », impassibles, à la naissance de Catherine de Médicis, le 13 avril 1519, il y avait soixante dix ans, alors que son père Laurent, duc d'Urbino mourait d'une phtisie galopante et sa mère Madeleine de La Tour d'Auvergne, fille d'un Bourbon – Vendôme, de la fièvre puerpérale. Ils avaient respectivement vingt sept et dix huit ans ...

Henri III fit alliance avec Henri de Navarre pour sauver le pays du démembrement et ils se préparèrent à assiéger Paris après une conférence qui eut lieu à Plessis-lez-Tours le 26 avril 1589. Leur entente, dernière chance de salut, fit réfléchir une partie de la noblesse devenue lasse de l'anarchie. Aussi, les forces royales grossirent rapidement et une armée considérable marcha sur Paris s'installant à Saint Cloud pour se préparer à investir la capitale rebelle.

Les ligueurs se virent perdus et dans toutes les églises de Paris, les prédicateurs demandèrent s'il ne se trouverait personne pour venger la mort du duc de Guise et de son frère, le cardinal. De plus, la duchesse de Montpensier, la sœur du Balafre, ne sachant que faire de ses ciseaux d'or toujours accrochés à sa ceinture, exalta la résistance en entretenant un fanatisme proche de la démence tant elle était au comble de l'exaspération.

Ebranlé par tant de haines, un jeune jacobin illuminé que protégeait sa robe de prêtre, se fit conduire à Saint-Cloud près de Henri III et, sous prétexte de lui remettre un pli, le transperça de coups de poignard, le 1<sup>er</sup> août 1589. Pour la première fois dans l'histoire, un roi de France tombait sous les coups d'un régicide que les gardes massacrèrent sur place.

L'assaut de Paris qui était décidé pour le lendemain fut remis car le souverain agonisait. Avant de mourir au soir du 2 août, le roi fit appeler Henri de Navarre et le conjura une dernière fois de revenir au catholicisme en ajoutant :

*- Mon frère, je le sens bien, c'est à vous de posséder le droit auquel j'ai travaillé pour vous conserver ce que Dieu vous a donné.*

Puis, il expira comme l'avait prédit Nostradamus dans la quinzième année de son règne.

**Mais pour qu'Henri de Bourbon, roi de Navarre, devienne roi de France par l'extinction des Valois, le Royaume du Lys devra connaître cinq années de guerres civiles au cours desquelles il sera forcé de conquérir par les armes le trône que la loi salique venait de lui confier.**

Trois vieilles familles françaises furent donc décimées ou anéanties parce qu'une reine superstitieuse avait depuis sa naissance écouté les mages, les astrologues et les prophètes : **les Guise** qui, eux aussi étaient persuadés de

descendre des rois chevelus dont Clovis fut le modèle par sa conversion au christianisme. **Les Dagobert**, ces petits hobereaux normands qui crurent aux vieux grimoires des Templiers et à la malédiction de Jacques de Molay parce qu'ils pensaient descendre des rois « faits néants ». **Les Valois** enfin, esprits faibles que toutes ces malédictions et prophéties de mauvaise augure avaient transformés en pitoyables marionnettes sanglantes, jouets de leur mère qui sombrait dans la folie depuis la mort accidentelle de son mari Henri II.

- 1589 - 1789 : dans deux siècles, les Bourbons connaîtront le même sort pour n'avoir pas compris que l'irrationnel n'était pas un système de gouvernement.

- 1789 – 1989 : deux siècles après encore, alors que l'on fêtera le Bicentenaire de la Révolution, fille des Lumières, une nouvelle chape d'obscurantisme superstitieux s'abattra à nouveau sur la France et ce seront ceux-là même qui l'avait dénoncée qui seront à leur tour « faits néant » : ces philosophes responsables des guerres des XIXe et XXe siècles qui influencèrent François Mitterrand, le Florentin machiavélique président de la Ve République, digne successeur de Catherine de Médicis !

Mais, revenons en Normandie lorsqu'Henri de Navarre, estimant que « *Paris valait bien une messe* » se décida à abjurer déclenchant « *un mouvement de ralliement venu des profondeurs de la nation* » ce qui fut fait le 25 juillet 1593 à Saint Denis. Auparavant, et dès la mort d'Henri III, Mayenne avait promis au Parisiens de leur amener prisonnier le roi hérétique et s'était avancé par la vallée de la Béthume jusqu'au fort d'Arques qui couvrait Dieppe à quelques kilomètres de distance et où le maréchal de Biron avait installé dans des retranchements les forces d'Henri avec leurs canons. Le 29 septembre 1589, il remporta sa première victoire sur Mayenne et sans tarder revint à son intention première, s'emparer de Paris. Il est curieux de savoir que le fort d'Arques en Normandie près de Dieppe appartenait autrefois à Guillaume d'Arques qui s'était rebellé contre le jeune duc Guillaume le Bâtard et l'histoire de cette forteresse fut toujours remplie de faits d'armes ce que confirma Viollet-le-Duc son restaurateur au XIXe siècle :

*« Pendant la période de guerres et de rebellions dont la Normandie fut le théâtre après la mort du Conquérant, la place d'Arques devint le point de mire de toutes les ambitions, et sa possession exerça une influence décisive sur les événements ».*

Mais pour moi, le plus curieux vient sans doute du fait qu'un IEHAN DAGOUBERT fut en 1405 lieutenant général du vicomte d'Arques. Il ne fait donc aucun doute que ce personnage important, dont le sceau comportait une sirène, appartenait à notre famille de la baronnie de Saint Lô ainsi qu'un autre Jehan Dagoubert, sergent de la « douzaine » de la ville de Paris, dont le sceau portait un écu chargé d'un « *papegeai (perroquet) accompagné d'une fleur de lys en chef, timbré d'un heaume* » en l'année 1396.

**Dès la fin du XIIe siècle, pour en revenir aux origines des Dagobert normands, on les rencontre dans le Perche en 1203 à Argentan : à cette date « Guillaume Dagoubert » fut témoin de la confirmation par le chevalier Guillaume de Ver d'une donation que fit à l'abbaye de Silly, Guillaume Chapelain (sa part héréditaire des dîmes de Sai) lorsqu'il prit l'habit de religieux ; à côté de Guillaume figurait un autre témoin, Robert de Sai.**

Plus tard, en 1330, Raoul Dagoubert et Jeanne sa femme donnèrent à

l'Hôtel-Dieu d'Argentan une rente de cinq sols à cause d'un hébergement sis en la paroisse Saint Martin près l'église ; l'acte fut passé devant Robert Augé, tabellion juré à Alençon « *le mardi avant la feste de l'Eucharistia* ». Cinquante et un ans après, les moines de Saint Vincent enterreront leur abbé, Guillaume Dagoubert, mort le 28 septembre 1381 (St Vincent est à l'est d'Argentan sur le diocèse de Chartres).

**Vieille famille donc que la famille Dagobert, éteinte en cette fin du XVIe siècle par la mort de Julien et l'exil de Jean Myette avec les deux fils Robert et Jean. Catherine de Médicis, l'avait anéantie avec l'aide de Matignon et des Cossé Brissac que l'on retrouva avec Charles II au côté de Mayenne à Arques. Battu, il défendit Falaise contre Henri IV qui le fit prisonnier Henri III avait dit vrai, Charles II de Cossé, comte de Brissac n'était bon ni sur terre, ni sur mer. A nouveau libéré tant il était capable par opportunisme de prononcer un discours "« *humble et soumis* », il rejoignit la Ligue et Mayenne l'envoya vers le duc de Parme pour solliciter un appui en faveur des ligueurs. Le duc de Mayenne le nomma alors Maréchal de France puis gouverneur de la Ville de Paris, le 22 janvier 1594. Vers cette époque, le comte de Brissac songea à établir une république parisienne dont il aurait pu être le chef copiant ainsi le projet de Julien Dagobert et de Montgomery à Saint Lô à partir de 1562 jusqu'en 1574. Mais, écrivit Sully « *n'ayant reconnu que tous les esprits étaient aliénés d'un tel dessein, et plutôt disposés à se rejeter sur l'autorité royale, Brissac prit la résolution de quitter le chemin plein d'épines dans lequel il voulait s'engager* ».**

Mayenne avait donc nommé Brissac gouverneur de la capitale, pensant qu'il était meilleur ligueur que son prédécesseur Monsieur de Belin. Il s'imaginait aussi avoir affaire à un esprit délié alors qu'il avait affaire à un esprit que l'on qualifierait de nos jours de « pragmatique » ... En réalité, le gros Mayenne, dont l'intelligence s'évaporait à la sueur de son front lorsqu'il marchait trop vite, donna ainsi les clefs de la ville à Henri IV sans le savoir. Brissac fit le benêt, mais il avait bien compris d'où soufflait le vent dans les trompettes de la renommée. Le 24 janvier, il prêta serment, « d'hypocrite », puis Saint – Luc son beau-frère le rencontra le 14 mars sous prétexte d'affaires de famille alors qu'en réalité il était porteur de propositions de la part du Béarnais. Ces négociations aboutirent et le 22 mars 1594, Brissac remit les clefs de la capitale à Henri IV. Le bon peuple chantonna :

- *Tu es sauvé Paris, ton gouverneur Brissac  
A gardé ton navire et du bris et du sac !*

Ce que le bon peuple ignorait c'est que Brissac avait obtenu du Béarnais de conserver « *tous les honneurs et d'autres encore* » et lorsque Lhuillier, le prévôt remit au nouveau souverain les clefs de la ville, Brissac lui rappela : « *M. le Prévôt il faut rendre à César ce qui est à César* ». Celui-ci, pas dupe, lui riposta : « *Le rendre mais non le lui vendre !* ». Tenant ses engagements, quelques jours après son entrée dans la capitale, le roi Henri IV lui envoya un brevet en date du 30 mars le confirmant Maréchal de France et il recevait pour prix de sa « *complaisance* », la somme de 1.695.400 livres. Ainsi se fit la fortune de cette vieille famille qui prétendait elle aussi descendre de Pépin le Bref et par conséquent toujours, par Berthe au Grand-Pied des Mérovingiens, « **la race fabuleuse** ».

**L'avènement d'Henri IV puis la signature de l'Edit de Nantes permit à Jean Myette de revenir à Groucy et nous l'avons vu de construire un temple à quelque distance du manoir. Jean Myette se faisait vieux et n'ayant pas d'héritiers directs il légua le manoir de Groucy à Robert Dagobert, son filleul,**

qui devint sieur de Groucy à la mort de son grand-oncle, le 10 mai 1607. Le partage de la succession « *de noble homme Jean Myette, sieur de Groucy et de Saint Vast entre honorable homme Robert Dagobert, sieur de Basmarisq eut lieu le 2 février 1608 : premier lot au sieur de la Hairie : le domaine non fieffé de Groucy « réservé la moitié de l'usufruit d'iceluy coullombier pour les pigeons seulement ; lequel coullombier demeurera propriétairement à celui qui aura cedit lot en tant que la masse, place et pouillyes d'icelluy, parce qu'il sera tenu l'entretenir bien et valablement ... etc ... »*

Cette succession favorisant Robert Dagobert le fils aîné du « *roi – revenant* » engendra une querelle de famille qui se poursuivit depuis la mort de Jean Myette en 1608 jusqu'à la Révolution c'est-à-dire jusqu'à la mort des trois derniers frères de la branche aînée : Gilles Dagobert de Boisfontaine en 1784, Luc Dagobert de Fontenille et Charles Dagobert de Groucy tous deux en 1794.

En effet, Jacques Myette de Laubrie, cousin de Jean Myette de Groucy n'avait pas apprécié de voir le manoir, la terre et les dépendances devenir la propriété de la famille Dagobert et, dès le 10 mai 1607, celui-ci donna procuration en blanc « *pour assister à l'inventaire des pièces et écritures de noble homme Jean Myette, sieur de Groucy et de Saint Vast époux de Marie de Pierrepont* ».

**Pourtant, au lendemain de l'Edit de Nantes, accordé en 1598 par Henri IV, les passions s'étaient apaisées et la campagne de la baronnie de Saint Lô retrouva une certaine tranquillité, néanmoins troublée entre les partisans des deux confessions chrétiennes. La famille Dagobert représentée par l'aînée Robert devenu chef de Maison persista dans le calvinisme avec la même volonté que Jean Myette, le fougueux capitaine huguenot qui avait fait du fils de Julien son héritier. Mais, Jacques Myette, le fils de Gilles Myette et de Guillemette de Pierrepont abjura dès l'avènement d'Henri IV suivant en cela l'exemple royal et furieux de voir que Groucy lui échapperait à la mort de son cousin, il décida de changer purement et simplement de nom pour se démarquer complètement du reste de sa parenté. Son père lui ayant transmis le fief de Laubrie, Jacques Myette présenta une requête à sa Majesté, tendant à substituer à son patronyme le nom de Laubrie ce qui lui fut accordé dès 1603 soit cinq ans avant la mort de Jean Myette. Aussi, les chicanes entre les deux famille Dagobert et de l'Aubrie vont-elles se multiplier pendant plus d'un siècle ! La procédure la plus amusante fut sans doute la « *saisie par noble homme Jacques de Lauberie, sieur du lieu et de l'Adigardière, d'une vache appartenant à Robert Dagobert, sieur de la Hairie en 1617 ...* » Nul ne sait ce qui l'advint de la malheureuse vache, objet d'un litige qui ressemblait fort à un « *tour de cochon* » de la part du sieur de l'Aubrie !**

Malgré toutes ces tracasseries, Robert Dagobert épousa Isabeau Le Maistre de Livet, fille de noble homme François Le Maistre, seigneur et patron de Savigny près de Coutances et de demoiselle Jeanne de Pierrepont, qui était fille de noble homme Richard de Pierrepont, seigneur de Lamberville et de noble dame de Cambernon.

Robert et Isabeau, restés tous deux dans la foi protestante, eurent entr'autres enfants : Gédéon et Judith, mariée « *en l'église réformée* » par contrat du 1<sup>er</sup> juin 1644 avec Me André de Guelles, sieur de la Chesnée, fils de Me Jean de Guelles, sieur de Baudebec et de Guillemette Lalouey, de la paroisse de Muneville ; dans ce contrat Robert Dagobert est qualifié du titre de noble homme.

Gédéon Dagobert, sieur de Saint Vast, de la Hairie et de Groucy, capitaine de cavalerie, épousa par contrat le 9 mai 1633 demoiselle Guyonne Potier, veuve de Pierre de Beaumais, écuyer, sieur de Bermières, fille des défunts Pierre Potier, écuyer, sieur de Courcy et de demoiselle Catherine Adam, et sœur de Madeleine Potier qui épousa Jacques de Caillières gouverneur de Cherbourg.

C'est Gédéon qui le premier, en 1630, rentra dans le giron de l'Église Catholique Romaine suivant en cela sa mère Isabeau Le Maître pourtant fervente calviniste. Il changea d'ailleurs son prénom et se fit parfois nommer Jean, cependant c'est sous le nom de Gédéon qu'il testa le 14 janvier 1644 :

*« Gisant en son lit malade sain toute fois d'esprit et d'entendement, il reconnoit n'y avoir rien de plus certain que la mort n'y rien de plus incertain que l'heure d'icelle après avoir participé en vray chrétien aux Saints Sacrements de l'église recommandant son âme à Dieu, aux prières de la Vierge, de Saint Pierre son patron et de tous les Saints et Saintes du Paradis » ;*

**Il demanda enfin « que son corps soit inhumé dans l'église de la dite paroisse au lieu et place de la sépulture de ses ancêtres près de sa défunte mère et que ses obsèques soient faites honorablement selon les facultés et moyens ».**

Il fit donation d'une rente annuelle de six livres tournois de rente à charge d'obit.

Vingt ans après la mort d'Henri IV, il est certain que le protestantisme avait fortement décliné en Basse Normandie. Celui-ci était déjà bien réduit lorsque fut signé l'Edit de Nantes, conséquence des mesures anti-protestantes de la Ligue. Les lieux autorisés pour le culte n'étaient guère plus d'une douzaine et la baronnie de Saint Lô détenait le groupe le plus important dans l'église de Groucy reconstruite par Jean Myette.

Gédéon Dagobert et sa famille avaient donc suivi la tendance générale, sans doute plus par lassitude que par conviction profonde ce qui entretint une certaine ambiguïté quant à la sincérité de leurs sentiments et leur valu de nouveaux sarcasmes de la part des cousins de Laubrie toujours aussi rancuniers : la chanson du roi Dagobert n'avait pas été oubliée, loin de là ! Aussi, tout comme le fera Jean-Marie Le Pen en septembre 1988 pour se moquer de Raymond Barre devenu le « roi Dagobert » qui mit sa veste à l'envers en se « ralliant » à François Mitterrand, l'on ne manqua pas de critiquer l'abjuration de Gédéon et de rappeler l'époque où son grand-père Julien mettait l'évêque Artus de Cossé à l'envers sur un âne ... Et, non seulement la prétendue origine royale de la famille, celle des Mérovingiens, était devenue objet de dérision, mais leur noblesse elle-même était contestée. Il en est en effet frappant de constater dans le chartrier Le Monnier de Gouville que jamais, à partir de Julien Dagobert, ceux-ci sont qualifiés de « noble homme » mais « d'honorable homme ». Seul, dans le contrat de mariage de Judith Dagobert en l'église réformée, Robert Dagobert est qualifié de « noble homme ».

Quant au titre d'écuyer, il ne leur est jamais donné ... Pourtant, celui-ci leur était bien dû. Incontestablement donc, il y avait une sorte d'ostracisme à l'égard de cette famille, alimenté par la jalousie et la rancune des de Laubrie et de quelques autres sans doute !

La conversion de Gédéon et sa mort ne mirent pas fin, loin de là, aux

ennuis des Dagobert normands de la baronnie de Saint Lô. Par contre, les Dagobert bretons, de Vitré, en ce début du XVII<sup>e</sup> siècle pouvaient jouir d'une paisible existence de bourgeois aisés depuis qu'ils s'étaient installés dans la bonne ville de Jeanne de Laval peu après l'affaire de l'évêque de Coutances. Mais, nous reparlerons bientôt des cousins de Vitré grâce auxquels l'histoire de la famille Dagobert a pu être reconstituée avec les « **Cousins de l'An II** ».

**Ainsi, en cette moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la famille Dagobert normande ne semblait pas très nombreuse : Robert Dagobert et Isabeau Le Maître n'eurent qu'un fils Gédéon, seul Dagobert avec Jean, son oncle, cité comme puiné du fief de Saint Vast en 1608. Cette mention est une irréfutable indication de parenté, laquelle se situe au niveau des petits enfants de Pierre Dagobert et Marie de Chanteloup. Ainsi, le rapport avec Saint Vast peut-il être établi par la mère de Pierre, Catherine Myette sans pour autant interférer dans la succession du fief de Groucy à laquelle Robert, l'aîné de Jean, prétendit en 1608 du chef de sa mère Anne Le Béhot dont la grand-tante était aussi Catherine Myette sœur de Mathurin Myette son grand-père, lui-même père du célèbre Jean Myette ! C'est dire combien les liens de parenté étaient étroits entre les trois familles Dagobert, Myette et Chanteloup.**

Il est donc certain que l'ascension sociale des seigneurs Dagobert de Groucy, descendants de Guillaume, sénéchal de ce fief en 1428 avait repris de plus belle par une politique d'alliances dans le milieu aristocratique de la baronnie de Saint - Lô. Avec le mariage en 1633 de Gédéon Dagobert avec Guyonne de Courcy, les Dagobert s'alliaient à des descendants de la famille de Jeanne d'Arc, s'apparentaient aux Duchemin de la Haulle et de Mesnil - Durand et allaient cousiner avec Messieurs de Caillères dont l'un fut vice-roi, plénipotentiaire à la paix de Ryswick en 1697. Ce n'était pas un coup d'essai puisque, par le mariage de Robert Dagobert et d'Isabeau Le Maître de Livet on avait déjà cousiné avec le maréchal de Matignon, les barons du Hommet et marquis de Canisy.

Guyonne Potier de Courcy fut inhumée le 13 mars 1679 en l'église de la Chapelle Enjurer devant l'autel Saint Célérin. Elle avait eut six enfants de Gédéon, son mari :

**1 - Hervé Dagobert, sieur du Manoir (de Groucy) né vers 1634, décédé le 17 avril 1705, inhumé le lendemain dans la nef de l'église de La Chapelle Enjurer - sans postérité ;**

2 - Pierre Dagobert, dont nous allons relater l'histoire ;

3 - Jean-François Dagobert, tué à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658 - sans postérité ;

4 - Luc Dagobert, sieur de St Luc, baptisé le 19 février 1640, décédé le 9 janvier 1710. Il vécut plusieurs années à Cauquigny - sans postérité ;

5 - Jacques Dagobert, sieur de la Bretonnière, baptisé à La Chapelle Enjurer, le 27 avril 1642. Il épousa par contrat du 9 octobre 1568, « *en la religion chrestienne prétendue réformée* », demoiselle Marthe de Beaudenis, fille de feu Jean, écuyer, sieur de Morteterre et de Marthe Surget de Saint - Lô. Il émigra à Jersey pour cause de religion, « *il fut seigneur de la paroisse de Saint-Pierre de Jersey ; son fils fut gouverneur de cette isle ; il y possédoit des biens considérables* ».

**6 – Michel Dagobert, curé de Cauquigny « docteur en Sorbonne de la faculté de Paris, il refusa l'évêché de Sisteron pour vivre en philosophe dans la petite cure de Cauquigny ».**

Seul Pierre Dagobert continuera la lignée des Dagobert normands. Il était né vers 1639 et, après de solides études, il devint officier dans le régiment de Canisy. Déclaré sur les registres catholiques « honorable homme » et non « noble homme » il avait pris le titre de sieur de Boisfontaine, celui de Grouchy étant réservé à l'aîné Hervé. Il résidait cependant au Manoir même après son mariage avec, en premières noces par contrat du 1<sup>er</sup> février 1684, demoiselle Jeanne Bazan, fille de feu François Bazan, écuyer. De ce premier mariage, il n'eut pas d'enfants et, après la mort de sa femme, il épousa en secondes noces par contrat du 1<sup>er</sup> avril 1694, demoiselle Jeanne Jacqueline de Gourmont, fille de Richard de Gourmont, écuyer, sieur des Marests et de demoiselle Marie Tostain de Sainte-Mère-Eglise. Demoiselle Jeanne-Jacqueline de Gourmont était née le 28 avril 1671, elle avait donc 32 ans d'écart avec Pierre Dagobert de Boisfontaine qui lui fit cependant neuf enfants dont nous étudierons plus loin la biographie sommaire. Jeanne-Jacqueline de Gourmont était aussi une maîtresse femme d'une vieille famille normande fort riche ce qui eut pour effet d'exciter un peu plus la jalousie, d'un des descendants de Jacques de Laubrie, lui aussi prénommé Jacques mais surtout de sa femme, demoiselle Jacqueline Françoise de Hottot qui intenta un procès à Pierre Dagobert pour la possession et la jouissance d'un droit de banc en l'église de La Chapelle Enjuger. C'est à Madame Destors que nous allons laisser la plume pour raconter ce qu'elle appelle lune « querelle de famille en 1714 ».

« Récit d'après témoins de la lutte des deux cousines pour le banc seigneurial. »

*« A qui les droits . »*

*« Récit fait d'après témoignages au procès. »*

*« L'on était à la fin du règne de Louis XIV. »*

*« Le jour des Rameaux de l'an de grâce 1714 tombait le 15 avril. »*

*« La campagne normande, toute fraîche, dans sa nouvelle parure printanière s'épanouissait au soleil déjà vif, et, les talus étaient tout émaillés de primevères.*

*Au manoir de Grouchy, les bords de l'étang étaient fleuris par les corolles d'innombrables jonquilles qui lui faisaient une couronne d'or.*

*La fraîche et délicate verdure des hêtres couvrant les flancs de la colline, donnait à l'eau mille reflets changeants.*

*Ayant épousé Pierre Dagobert de Boisfontaine, ancien officier au Régiment de Canisy, Jeanne Jacqueline de Gourmont était Dame du Manoir de Grouchy, à La Chapelle Enjuger.*

Les ancêtres de son mari possédaient ce fief depuis des temps immémoriaux.

*Leurs archives ayant brûlées lors des guerres de Religion dans l'incendie de leur château, ils ne pouvaient, du côté Dagobert, fournir de parchemins antérieurs à cette époque, mais, la tradition voulait que, de tous temps, ils eussent vécu « noblement », et fussent alliés aux meilleures familles du pays.*

*Par les Myette et Le Béhot, c'était prouvé depuis l'an de grâce 1142.*

*Aussi, dans l'église de La Chapelle Enjuger, occupaient-ils le banc seigneurial.*

*Leurs armes décoraient les vitraux de leur chapelle, et, ils s'agenouillaient dévotement sur les pierres tombales de leurs Ancêtres.*

*La grand-messe des Rameaux allait attirer vers l'église toute la population*

*du Bourg, et, des environs, des manoirs, des fermes, des chaumières.*

*Les cloches de l'église sonnaient à toutes volées, et, par tous les chemins profonds, par toutes les « caches » les paysans en sabots, les paysannes, en coiffes, habillés de droguet ou de futaine, se hâtaient vers l'office.*

*Au manoir de Grouchy, ayant recouvert de cendres le feu de bois sur lequel on avait préparé le repas du dimanche, les servantes s'en allèrent à pied, en claquant vivement leurs sabots sur la pierre de l'avenue.*

*Les grands chiens de chasse s'allongèrent paresseusement devant le foyer, levant leurs longs museaux vers les médaillons Renaissance et les arabesques qui, dans le granit de la monumentale cheminée enlaçaient les armoiries des Chanteloup, des Myettes, des du Hommet, des Dagobert.*

*Près de la porte, sur la cour, un « montoir » de pierre aidait les dames à se jucher sur leurs montures.*

*Jeanne - Jacqueline s'impatientait !*

*Le valet tardait à lui amener sa jument. Elle ne pouvait, sans elle, gagner l'église, sur ses fins souliers à hauts talons, et avec sa robe de cérémonie, la jolie robe neuve que, selon l'usage elle étrennait pour les Rameaux.*

*Aussi fut-ce avec grand soin, que, lorsqu'enfin sa jument lui fut amenée, elle s'assit, bien droite sur sa selle, en évitant de froisser ou de chiffonner l'ample jupe qu'elle avait fait faire, pensait-elle, à la dernière mode de Versailles.*

*C'est au pas, qu'elle passa sous la porte fortifiée flanquée à droite d'une tour ronde au toit en poivrière, à gauche, par le gros pigeonnier massif, rond lui aussi.*

*Elle remonta l'allée bordée de grands arbres, et, par l'avenue Dagobert, gagna le chemin communal conduisant au village en haut de la colline.*

*Pierre Dagobert, son mari, ayant encore quelques ordres à donner, Jeanne-Jacqueline avait préféré partir en avant avec un valet, afin d'occuper sa place à l'église un peu avant la messe.*

*Sautant légèrement de sa monture, elle laissa son homme attacher les chevaux aux gros anneaux de fer, et, très fière de sa jolie robe neuve, remonta la nef, en faisant bruire doucement la soie épaisse de ses jupes.*

*Dans la chapelle Saint Célerin, pieusement agenouillée devant l'autel, elle commençait ses prières, lorsqu'elle se sentit brusquement attrapée par la manche si brutalement que l'étoffe se déchira. Hélas ! La belle robe neuve ! Quel malheur ! Quel outrage !!!*

*Figée de saisissement, Jeanne-Jacqueline restait agenouillée, résistant de tout son poids aux efforts de celle qui voulait l'arracher à sa place.*

*L'attaquante, c'était sa cousine de Laubrie, dame du Mesnildot, qui, depuis quelque temps déjà jetait feu et flammes pour la possession du droit seigneurial déclarant qu'elle y avait bien plus droit que les Dagobert ! Qu'ils n'étaient que des usurpateurs, qu'envers et contre tous, elle saurait bien les en déloger ! Qu'elle ne reculerait devant aucun scandale ! Que ses droits triompheraient ?*

*Pour un scandale, c'en était un ! et un fameux. Car, en tirant de toutes ses forces pour arracher de son banc sa cousine Dagobert, elle ne lui ménageait pas les injures.*

*Là dessus, arriva le Sieur Dagobert, qui essaya par de bonnes paroles, de ramener le calme dans les esprits.*

*En vain ! La dame du Mesnildot le prit à partie à son tour, tirant aussi sur sa manche ! C'était chez elle une manie semble-t-il.*

*De telle sorte que le pauvre seigneur de Boisfontaine se voyait presque déshabillé.*

**Ouvrons une parenthèse pour faire savoir que Pierre Dagobert avait alors 75 ans et sa pétulante épouse 43 printemps ! Autant dire une jeunesse ! Le malheureux qui tenait à peine sur ses jambes, car à cette époque, 75 ans,**

**était un âge fort avancé, essaya donc de calmer les deux cousines et s'adressant à Madame de Laubrie :**

- Madame ! S'efforçait-il de lui faire entendre ! Je ne vous fais point de tort ! Il y a de la place pour vous aussi !

*Et Madame de Boisfontaine renchérisait :*

- Madame ! Vous êtes trop honnête dame pour vouloir nous faire sortir ! Mais toute tremblante, elle restait agenouillée sur les marches, et n'en voulait bouger.

Comme bien on pense, la foule des fidèles était fort scandalisée, mais, vu la sainteté du lieu, se tenait coïte.

Du reste, du moins en public, personne n'eut osé, ouvertement, critiquer les nobles dames et les seigneurs.

*Malgré la patience et les bonnes manières de Mr et Mme Dagobert, le ton de la dame du Mesnildot montant de plus en plus, le curé, qui, dans, la sacristie, revêtait les ornements sacerdotaux, crut de son devoir d'intervenir :*

*Vraiment ! Ce scandale dans le Saint Lieu, et, qui plus est le jour des Rameaux, où l'église est comble, ce scandale n'avait que trop duré !*

*Sortant de la sacristie, il interpelle les combattants :*

*- Mesdames ! Ce n'est pas un endroit pour vos disputes !*

Mais, il lui fallut, par deux fois, recommencer ses gronderies et, ce n'est qu'après qu'il eut menacé de ne point dire la messe, que le calme revint dans l'église, sinon dans les esprits.

Tant bien que mal, l'office des Rameaux, suivant le rite habituel se déroula jusqu'à la fin ...

Et, ce n'est qu'après, en retournant chacun chez soi, le long des chemins creux émaillés de primevères, que chacun put faire des gorges chaudes, en commentant l'événement.

*Longtemps, on en parla dans les chaumières ...*

Le 16 avril, le lendemain même de cette querelle de famille accompagnée de voies de fait et d'injures publiques, Pierre Dagobert déposait plainte contre sa cousine de Laubrie pour « *insulte faite à sa femme* ». Il demanda dommages et intérêts auprès des juges de Saint-Lô, mais le malheureux ne put connaître le résultat de sa requête puisqu'il mourut le 1<sup>er</sup> mai suivant et fut inhumé dès le lendemain dans la nef de l'église de la Chapelle Enjurer à l'emplacement même où quinze jours auparavant les deux nobles dames s'étaient copieusement crêpé le chignon !

**Cette affaire avait bien sûr profondément affecté le vieil officier et deux jours avant sa mort, le curé de la paroisse, Jean Bouillon, celui qui était intervenu dans la querelle, recevait son testament ainsi rédigé :**

*« Fut présent honorable Pierre Dagobert, sieur de Boisfontaine, de la paroisse de La Chapelle Enjurer, lequel gisant dans son lit malade, en sa maison et terre de Groucy, toutes fois sain d'esprit et d'entendement, après s'estre confessé et avoir reçu les sacrements, souhaitant mettre quelques ordres à ses affaires, nous a demandé de recevoir son testament qui nous a été dicté ainsi qu'il ensuit :*

*« Après avoir demandé pardon à Dieu, a déclaré qu'après que Dieu aura disposée de luy, il souhaite que son corps soit inhumé au lieu et place de ses ancestres, en l'église du dit lieu de la Chapelle, et pour la dispense qu'il conviendra faire, tant pour les frais funéraires que pour faire prier Dieu pour le repos de son asme, il en laisse dlle Jeanne-Jacqueline de Gourmont son espouze, et Me Michel Dagobert, sieur du Manoir son fils aîné, déclarant qu'il établit et souhaite que la dite damoiselle son espouze soit tutrice de leurs enfans et que son fils aîné soict tuteur avec elle, cognoissant la conomye et la prudence de ladite damoiselle son espouze. Le dit testateur a donné à l'église de La Chapelle Enjurer un devant d'autel pour mettre devant l'autel saint Cellerin ... »*

Après le décès de Pierre Dagobert, sa veuve eut à poursuivre un procès contre les prétentions de demoiselle Jacqueline- Françoise de Hottot, veuve de Jacques de Laubrie *« dans la possession et jouissance du droit de banc, séance et sépulture des ancestres dans la place qu'ils ont toujours occupée devant l'autel Saint Célerin »*.

**Aussi, Jeanne-Jacqueline de Gourmont malgré son chagrin, réunit le plus de titres qu'elle put concernant les fiefs de Groucy et de l'Adigardière. Le plus ancien, rescapé de l'incendie de Mesnil Durand, datait du 15 avril 1437 : c'était une donation par le roi d'Angleterre au sieur d'Hermanville, des biens de Mathieu de Chanteloup, écuyer sieur de Groucy, Saint Vaast et Laubrie, resté fidèle au roi de France. Elle avait aussi retrouvé un parchemin de 1142 attestant que Richard de Bohon, seigneur de La Chapelle Enjurer, consentit par un accord fait entre eux, que les seigneurs de Groucy et du Mesnildot jouiraient paisiblement des droits honorifiques de l'église et pourraient mettre chacun un banc dans le chœur où ils pourraient aussi faire apposer leurs armes.**

Dame Justice prit tout son temps pour entériner l'accord de Richard de Bohon, en reconnaissant, à chacun des parties, les mêmes droits renvoyant ainsi les plaideurs dos à dos. Quant aux insultes faites à la Dame Dagobert n'ayant plus son mari pour la défendre et malgré tous les témoignages en sa faveur, elle fut déboutée de sa demande de dommages et intérêts. Estimant que les de Laubrie avaient des intelligences avec les juges de Saint-Lô, elle fit appel à Rouen mais le procès traîna en longueur et aucune décision ne fut jamais rendue ... Mais toute cette affaire avait remis en mémoire la journée du 10 juin 1574, celle de la prise de Saint-Lô par les troupes catholiques sous les ordres de Matignon et l'incendie du manoir de Julien Dagobert avec la fameuse chanson qui voulait réparer les outrages faits à Monseigneur Artus de Cossé à l'envers sur son âne en 1562. C'est pourquoi, les juges, prévenus à l'égard de la famille Dagobert considérée malgré la conversion de Gédéon, le père de Pierre, comme de mauvais catholiques, les juges donc ne firent pas droit aux demandes de dommages et intérêts considérant les de Laubrie comme victimes de l'ambition des Dagobert au temps des guerres de Religion.

Et puis, il y avait eu en 1685 la Révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV, le petit-fils d'Henri IV le roi huguenot qui avait abjuré parce qu'il estimait que *« Paris valait bien une messe »*. Or, Jacques, le jeune frère de Pierre Dagobert et par conséquent beau-frère de Jeanne-Jacqueline de Gourmont était resté fidèle au protestantisme et avait donc été obligé d'émigrer à Jersey. Son fils était devenu par la suite gouverneur de l'île. Tout cela n'était pas, à l'époque du roi-Soleil, le plus tyrannique des rois de France, pour faire *« bien voir »* la famille Dagobert normande. C'est pourquoi on leur contesta leur noblesse sur les registres paroissiaux, mesquinerie bien dans l'esprit jésuite de cette époque de Contre-Réforme où l'église

romaine imposait sa domination spirituelle sur la France.

Si Jacques, un frère de Pierre Dagobert resta fidèle au protestantisme, un autre de ses frères, Michel fut prêtre et devint docteur en Sorbonne de la faculté de Paris. Selon le Dictionnaire de la Noblesse, il fut même « *Recteur de l'Université* ». Pourtant, « *il refusa l'évêché de Sisteron pour vivre en philosophe dans la petite cure de Cauquigny* », ce qui semble prouver que ce personnage avait le sentiment d'être en désaccord avec la hiérarchie catholique et qu'il préférerait méditer dans une petite paroisse du Cotentin autrefois si favorable au calvinisme et par conséquent au progrès. Il est vrai que la « *grande persécution* », celle de Louis XIV, entraîna pour la Normandie des mesures juridiques innombrables à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes par l'Edit de Fontainebleau, en octobre 1685 : interdiction du culte, suivie immédiatement, dans l'hiver 1685-86, à partir de novembre, de la « *dragonnades* », de la menace et de l'emploi systématique du logement des gens de guerre. Il ne subsista donc presque rien du protestantisme autour de Saint Lô et l'émigration fut très forte, surtout parmi la noblesse, vers les îles anglo-normandes, l'Angleterre, mais aussi encore une fois vers Genève. A Saint-Lô, cette émigration frappa durement les industries locales, les serges, la teinturerie, la tannerie.

Donc, notre Michel Dagobert, curé - philosophe dédaignant l'évêché de Sisteron à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, fut aussi un personnage énigmatique, assurément d'une grande érudition, et, un curieux manuscrit de parchemins composé de huit feuillets que l'on peut consulter à la Bibliothèque de Rouen dans la collection Leber pourrait bien être son œuvre. Ce document est ainsi intitulé :

*« Auspex Omen Ludovico Magnum Francorum Regi investissimo, pro novo anno exhibitum à Lazaro Francisco Dagobert, polono, anno 1682 mense januario, delineavit et script sit idem qui composuit et obtulit. »*

Soit traduit en français moderne :

*« Vœux adressés à Louis le Grand, roi des Français toujours vainqueur pour la nouvelle année, présentés par Lazaro François Dagobert, polonais l'an 1682 en janvier. Le même auteur a dessiné, écrit, composé et offert son œuvre. »*

**Jean-Michel Constant Leber, autodidacte qui réunit pendant trente ans une bibliothèque importante acquise par la ville de Rouen en 1838 présente ainsi l'ouvrage de Lazare-François Dagobert sans donner de précisions sur la personnalité de cet auteur :**

*« Hommage présenté à Louis XIV en caractères d'impression or et noir, avec encadrement de filets d'or larges bordures de traits d'écriture à l'encre d'or, armoiries, devises et fleurons peints en or et couleurs. On est frappé de la patience qu'il a fallu pour combiner le plan géométrique de deux pièces de ce manuscrit, formant un parallélogramme de neuf pouces sur sept. Chacune de ces compositions, dont il existe d'ailleurs des exemples fort anciens, ne contient que quelques mots qui se reproduisent exclusivement à chaque ligne, en tous sens et toujours dans un ordre différent. C'est peut-être le chef d'œuvre du genre. »*

**Il semble pourtant curieux qu'un érudit aussi averti n'ait pas été étonné par la bizarrerie du texte et encore plus par la singulière appellation que se donne l'auteur lui-même : polonais ! Dagobert, en effet, est bien loin d'être un nom de ce pays et puis, pourquoi puisque le texte est écrit en latin**

## **de même que les prénoms de ce pseudo Polonais, pourquoi donc son nom lui-même n'a-t-il pas été latinisé ?**

La première page du manuscrit donne le ton du texte tout entier :

*« Dédié à Louis Le Grand, roi des Français toujours vainqueur. » (bis repetita).  
Je n'ai pas eu besoin de chercher à qui dédier mes souhaits de bonheur pour la nouvelle année, puisque je ne voyais personne de plus heureux en cette très heureuse terre de Gaules, que Toi, roi toujours vainqueur.*

*« Certes, j'aurais autant d'audace qu'Icare, et je me précipiterais d'un élan aveugle à ma propre ruine, si je voulais écrire d'une plume ambitieuse les illustres vertus qui ont obtenu par une vigoureuse action plus de succès que mon éloquence malhabile n'est capable d'en embrasser même par une simple énumération. Aussi cet éloge boiteux se contente-t-il d'honorer cette si grande Majesté et de lui demander sa protection. Je ne puis sans appréhension toucher à toutes les autres louanges par ce qu'en Toi, tout surpasse la gloire. Tu me pardonneras, Roi toujours vainqueur d'avoir osé accomplir ce modeste travail si inférieur à ta splendeur.*

*« Cependant, que cette audace ne me soit pas reprochée : la peur aurait été plus condamnable, si je n'avais pas eu confiance en ma plume, qui implore de la puissance divine en un esprit très soumis, un heureux cours de cette année et ta perpétuelle conservation. »*

Les autres éloges reprennent les mêmes idées : grandeur de Louis XIV dans la guerre et dans la paix. La date : 1682, trois ans avant la Révocation de l'Edit de Nantes. A cette même époque, on l'a vu, Jacques Dagobert s'exila à Jersey avec sa famille pour « cause de religion ».

Qui était donc Dagobert « polonais » adressant des éloges dithyrambiques à Louis XIV alors qu'une opposition à la politique générale, et plus particulièrement religieuse du souverain, se développait dans tout le royaume ? Car en effet, dès 1679, l'Edit de Nantes fut appliqué dans un sens de plus en plus restrictif avec une série de mesures vexatoires suscitant des protestations nombreuses chez les Réformés. C'est à cette même date que deux libraires normands publièrent un ouvrage dans lequel ils critiquaient vivement la suppression des chambres mi-partites. Pour cela, ils furent condamnés à neuf ans d'exil.

Le mécontentement devint de plus en plus grand et provoqua des soulèvements sporadiques, bien vite réprimés. Parallèlement, se développa une opposition plus passive sous forme de pamphlets et d'écrits hostiles à Louis XIV : il semble bien que l'on puisse classer l'épigramme de Lazare François Dagobert dans cette campagne écrite contre l'absolutisme du roi et, comme au XVI<sup>e</sup> siècle, le mouvement partait de la Normandie.

D'ailleurs, des placards séditions avaient déjà été découverts dans cette Province en même temps qu'un complot contre la sécurité de l'état dans lequel fut impliqué le chevalier de Rohan, ancien compagnon de jeux de Louis XIV. Le chevalier Louis de Rohan, grand veneur de France, né en 1635 était issu de l'une des plus illustres famille de France qui descendait des anciens rois et ducs de Bretagne. L'un de ses ancêtres, Henri, duc de Rohan, avait été chef du parti calviniste sous Louis XIII et son fils Tancrède participa aux troubles de la Fronde pour le parlement contre Louis XIV, en 1646.

Donc, le chevalier de Rohan et ses amis avaient décidé d'enlever le Dauphin, de renverser Louis XIV et de proclamer la république. Leur manifeste

conservé parmi les pièces du procès de Rohan, était un véritable projet de constitution d'un gouvernement républicain. En voici un passage :

*« Le but est de fonder un état populaire, invincible toujours florissant, toujours progressant par l'union et les efforts de tous à la prospérité et à la liberté générale. Au premier jour, les citoyens seront convoqués dans leurs paroisses pour qu'ils ne reconnaissent d'autres maîtres que la noblesse et le peuple libre ... »*

La lecture de ce passage donne l'impression d'avoir été écrit au début de la Révolution française cent ans plus tard ! Il présente surtout l'aspect d'un mouvement nobiliaire visant à remplacer le roi, par une république certes, mais par une république aristocratique. Cependant durant cette période, nous voyons émettre pour la première fois des principes de liberté et d'égalité par une opposition de plus en plus violente à l'absolutisme politique et religieux du roi et réclamant l'égalité devant l'impôt, de même que le respect des droits des sujets les plus humbles.

Ce fut certainement dans cet esprit que fut composé le manuscrit de Lazare François Dagobert, sans doute dans le but d'être imprimé ainsi que le démontre la présentation de même que les renvois en bas de pages impaires de la première syllabe des pages paires suivantes.

Malgré le souci de précision du dessin, des « erreurs » apparaissent comme délibérées : sur le fond du motif décoratif, les « L » couronnés et les fleurs de lys sont inversés. Le « O » de Ludovico est inscrit dans le « C », ce qui apparaît aussi comme volontaire. Enfin, cette mention « Francorum Regem » constitue, en 1682, un véritable outrage au souverain car, aucun roi de France et Louis XIV, prince absolu encore moins qu'un autre, ne porta jamais le titre de « roi des Français ».

Il fallut attendre la Monarchie de Juillet avec Louis-Philippe d'Orléans qui prendra ce titre de 1830 à 1848. Cette faute fut elle voulue ou l'auteur désira-t-il faire référence au Regnum Francorum des rois mérovingiens, celle dont il portait le nom du plus célèbre d'entre eux, le roi Dagobert ?

Au verso de la première page, figurent les armoiries de Louis XIV ou supposées telles puisque simplement de France avec les Trois lys sans figuration des armes de Navarre dont les Bourbons étaient également rois depuis Henri IV. Ambiguë, aussi, la devise accompagnant ces armoiries dont chaque mot peut avoir un double sens tout comme le reste du texte :

*« Le bouclier de Louis, puissant dans la guerre qui, en d'autres lieux récolte les palmes inégales et ici des Lys ».*

La suite du manuscrit est ornée de fleurons formant le frontispice en-tête de chacune des trois épigrammes précédant les éloges qui les commentent. Ces fleurons semblent représenter les visions dont l'auteur eut révélation et qu'il présenta à Louis XIV.

En tête de la première épigramme, le frontispice représente un bras revêtu d'une armure dont la main tient une branche feuillue avec un rameau figurant une main de justice. Cette branche semble arrachée du sol par ce bras vigoureux et les racines, ou plutôt les tubercules en forme de cœurs, restent attachés à la branche de vesce. La devise : « *les cœurs triomphent* » est aussi très énigmatique car en contradiction avec le dessin puisque ce bras armé semble arracher et non pas brandir triomphalement une plante qui semblait avoir fait

éclaire la justice par l'esprit, symbolisé par les cœurs, racines de la plante ...

La seconde épigramme est surmontée d'un frontispice représentant la mer sous un ciel d'orage avec une fleur de lys : deux éclairs menacent les embarcations à voile carrée de type méditerranéen. Au premier plan, une grève avec ses coquillages et, à droite, une presqu'île, un village et son clocher. La devise, « *c'est le feu qui vient comme récompense* » n'est pas moins étrange que la première. En effet, les équipages des bateaux qui semblent toucher au but, donc espérer la récompense de leurs efforts, ne reçoivent que le feu d'un ciel où se trouve la fleur de lys symbole de la royauté française.

Le troisième frontispice est encore plus singulier : dans un cartouche surmonté d'une tête de lion, ornée de bajoues rejoignant la crinière, une bougie allumée dont la flamme diffuse une lumière noire est posée sur une table avec une sorte de globe sur pied ressemblant à une urne antique. La pièce dans laquelle se trouve la table avec les deux objets dessus est carrelée par un damier noir et blanc. Au fond de la pièce pend une tenture baissée et l'étrangeté du décor réside dans les rayons noirs provenant de la bougie qui assombrissent la table, la tenture une partie du globe et du carrelage. En dehors de ces rayons, tout le reste est clair. La devise :

« *Avec le résultat, la lumière revient.* »

Tous ces graphismes et les textes qui les accompagnent ont donc des caractères ésotériques, voire hermétiques évidents et le damier noir et blanc, le rideau baissé, l'urne, font immédiatement songer aux symboles maçonniques.

En effet, dans le langage et les rites maçonniques, recevoir la lumière, c'est être admis à l'initiation. La donner est un rite qui se célèbre à l'ouverture d'une réunion dont seul le vénérable tient le cierge allumé. Certes en 1682, la franc-maçonnerie n'était pas encore constituée en France, puisqu'il faudra attendre 1728 pour voir l'apparition des premières loges à Paris. Cependant, certains auteurs ont pensé déceler chez les adeptes d'une secte protestante, les Sociniens, la source des doctrines maçonniques avec d'autres sectes particulièrement celle de Cagliostro en 1788 pratiquant le Rite Egyptien des Rose+Croix.

Qu'était donc le Socinianisme ? C'était « *l'hérésie* » des partisans de Socin, théologien né à Vienne en 1525, lequel avait construit un système rejetant la Trinité et particulièrement la divinité de Jésus-Christ. Cette doctrine qui rappelait l'arianisme et même le catharisme par certains points, était rationaliste, supra-nationaliste : la Bible est inspirée mais doit être interprétée rationnellement. Désavoué par Calvin, Socin dut se retirer en Pologne où il fut protégé par Sigismond puis rentré à Zurich, il y mourut en 1562. Le roi Sigismond mourut en 1572 et, l'on s'en souvient, c'est Henri III qui fut élu par les Polonais pour lui succéder. Il s'était distingué par une grande tolérance religieuse et par son goût pour les arts, ce qui expliqua la protection qu'il accorda à Socin.

Le neveu de Socin, Fausto, prit la résolution de répandre cette doctrine. Dénoncé en 1559 à l'Inquisition, il s'enfuit à Zurich puis après un retour à Florence, le désir de travailler à l'union des sectes sociniennes le conduisit à Bâle, puis, comme son oncle précédemment en Pologne. En 1587, il établit une entente parmi les sociniens qui se constituèrent en Eglise sous le nom de « Frères polonais ».

Par la suite, le protestantisme libéral, qui eut pour pères Castellon puis

Erasme et Socin, eut pour principe formel le « *libre examen* » placé au-dessus de toute autorité extérieure, l'Écriture Sainte comprise ; il réussit à s'implanter dans les confessions historiques de la Réforme et il existe encore à l'état de confession distincte en pays Anglo-Saxon (Unitaires) en Hollande et même en Hongrie (Remontrants, Sociniens.)

Il semble donc à peu près certain que Lazare François Dagobert appartenait à cette confession distincte du protestantisme qui fut peut-être l'une des origines de la franc-maçonnerie au Siècle des Lumières peu après la mort du Roi-Soleil, en 1715.

Voici donc l'explication rationnelle semble-t-il du qualificatif de « Polonais » qu'il s'était lui-même donné dans la présentation de son œuvre à Louis XIV.

Enfin, les deux carrés magiques « *Labyrinthus* » et « *Cubus* » établis à partir de phrases latines sans signification apparente, « *Vainc les aigles, Louis, soit ainsi dans les ans des ans* », et, « *Louis vit invaincu de nombreuses années* » ont toutes les caractéristiques de cryptogrammes dont il serait intéressant de trouver les clefs de même que le sens profond du texte latin.

**Donc, on peut imaginer que ce manuscrit n'est pas le simple hommage d'un sujet « très humble et très obéissant », mais un avertissement au champion de l'absolutisme et de l'arbitraire. Il peut être ainsi interprété :**

S'il n'introduit (le Roi) dans son règne un certain degré de démocratie réclamé non seulement par le Peuple mais aussi par la plus grande partie de la Noblesse (Les cœurs et la main de justice avec la branche de vesce, symbole du renouveau) il s'attirera les foudres du ciel et le déni de sa race. (L'orage et la fleur de lys du second fleuron). Alors, le Roi Soleil, tel Icare tombera à la mer et sa dynastie connaîtra la déchéance.

Par contre, si la lumière éclaire enfin le Peuple, autrement dit si le souverain entend la voix de ses sujets en ayant recours à ses suffrages, le rideau restera baissé sur le mystère qui plane comme une menace sur les Bourbons.

Lazare, c'est le ressuscité et l'auteur a choisi ce prénom avec François, référence aux Français bien sûr, mais surtout aux Francs, peuple de Clovis « *Rex Francorum* » dont Dagobert Ier reste le symbole du mythe mérovingien des rois-perdus, des rois-revenants. On se souvient en outre, combien Julien Dagobert avait été influencé par les prophéties de Nostradamus tout comme Catherine de Médicis et ses trois fils dont le dernier, Henri fut pour un temps fort court d'ailleurs, roi électif de Pologne succédant à Sigismond. Ce manuscrit fut donc un rappel du système monarchique en vigueur chez les Francs qui choisissaient leur roi par acclamation en le hissant sur le pavois ce que la loi salique, si souvent évoquée par la suite, avait entériné en assurant la continuité de la dynastie mérovingienne par la règle de primogéniture jusqu'à l'usurpation de Pépin-le-Bref, l'ancêtre des Carolingiens mais aussi des Capétiens, des Valois et des Bourbons puisque tous se réclamaient d'une descendance de Charlemagne, de même d'ailleurs que beaucoup de « grandes familles » comme les Guise ou les Brissac.

Ainsi, la légitimité des Bourbons était remise en cause une fois de plus tout comme elle avait été remise en cause au temps de la Fronde par les Orléans et les Rohan qui voyaient en Louis XIV le fils de Mazarin.

Lazare, c'est le « ressuscité » mais c'est aussi le « pauvre » dans l'Évangile de Luc : à quel titre les Dagobert se seraient-ils considérés comme les « parents pauvres » du puissant Louis XIV ? Qui fut le Masque de Fer ? Quel secret détenait Fouquet enfermé jusqu'à sa mort dans une forteresse ? Et pourquoi Poussin avait-il peint des tableaux aussi énigmatiques, ce dont l'abbé Fouquet frère de l'Intendant faisait état dans une lettre retrouvée dans les archives des Brissac ?

Ainsi, tout porte à penser que Lazare François Dagobert était de la même famille que Julien Dagobert et appartenait à une **société secrète** aux idées politiques très en avance sur son temps. Il fallait donc rechercher dans l'histoire de cette famille normande les raisons qui avaient poussé l'auteur de ce manuscrit à exprimer ses idées sous forme de vœux dans un hermétisme ne pouvant être compris que par les seuls initiés. Ce n'est que la preuve d'une extraordinaire prescience et dans ce cas c'est aussi le témoignage indiscutable de l'ouverture d'esprit d'une famille qui, forte de son passé et bien avant la Révolution, depuis la Réforme au moins, osa braver l'absolutisme du pouvoir royal issu des Capétiens et des Bourbons.

Pierre Dagobert eut donc neuf enfants de sa pétulante épouse Jeanne-Jacqueline qui décéda le 2 avril 1747 à l'âge de 76 ans. De ces neuf enfants, un seul garçon assurera la postérité de la branche normande aînée : Gabriel Dagobert, sieur de la Bretonnière né en 1699, et mort le 18 août 1755 qui épousa au Mesnilbus le 26 mai 1734 demoiselle Jeanne Elisabeth Campain dont il eut cinq enfants parmi lesquels Luc – Siméon Auguste Dagobert général révolutionnaire, « **roi sans culotte** » héros de la guerre d'Espagne en 1794.

Avant de quitter la famille normande des Dagobert, il nous faut dire un mot d'un frère de Pierre Dagobert, François-Hector, sieur de Boisfontaine qui « *servoit dans le régiment de Bretagne, une affaire avec Mr de Saint Vallier, son colonel, l'obligea de passer chès l'étranger. On lui envoya un autant de la présente généalogie, signée de plus de trente des meilleurs gentilshommes du païs et légalisé du juge de Saint-Lô. Sa majesté le Roy de Prusse le plaça dans son premier bataillon des gardes ; il étoit de la taille de six pieds un pouce et très bien fait, il avoit la réputation d'être un des plus beaux hommes de France ; il y mourut (en Prusse) peu de temps après* ».

Pour quelle raison, François - Hector quitta-t-il le service de M. de Saint Vallier pour se mettre au service du roi de Prusse ? Selon Madame Destors, le « *beau Dagobert* » (ce qui n'est pas sans rappeler le « *beau Brissac* » dont nous avons raconté l'histoire) aurait eu une histoire de femme avec le marquis de Saint Vallier qui l'aurait provoqué en duel. Le duel s'étant conclu par la mort du marquis, le « *beau Dagobert* » se serait vu forcé d'émigrer ce qu'il aurait fait d'autant plus volontiers qu'il était resté protestant et qu'il avait aussi adhéré aux « idées nouvelles » propagées dans les loges maçonniques. Le roi Frédéric, grand ami de Voltaire n'avait donc pas manqué d'accueillir une telle recrue dans sa garde personnelle et ceci d'autant mieux que la dite recrue prétendait descendre des rois prestigieux de la première dynastie si chers aux empereurs germaniques comme ils le seront plus tard aux empereurs d'Allemagne Guillaume Ier et II. N'oublions pas en effet, que les rois francs étaient des Germains pour les hommes de cette époque et que, jusqu'à la seconde guerre mondiale, la rivalité franco-allemande pèsait lourd dans les mentalités des dirigeants de nos deux nations à cause justement des origines germaniques supposées des rois mérovingiens.

Ajoutons à cela le protestantisme si vivement persécuté par Louis XIV, ce qui avait entraîné la fuite de nombreux huguenots vers la Prusse, particulièrement à Berlin ; on comprend donc que François - Hector se soit retrouvé « chez lui » en quelque sorte. Ainsi, sur deux générations se trouveront des Dagobert obligés de quitter la France pour devenir Anglais et Prussien parce qu'ils n'étaient pas en accord avec le Pouvoir et l'Eglise romaine.

Désormais, nous arrivons à la fin de la famille Dagobert normande, celle de la branche aînée de « petite noblesse » comme il est écrit dans tous les ouvrages consacrés à celle-ci.

Gabriel Dagobert « officier dans le Régiment du Colonel-Général des dragons » avait eu cinq enfants d'Elisabeth Campain dont quatre garçons. L'aîné, **David-Auguste**, né le 31 octobre 1734, mourut jeune vers 6 ou 7 ans. Il ne resta donc que trois frères, fondateurs de la Loge maçonnique militaire « **Les Trois Frères Unis** » à Versailles :

- Luc-Siméon Auguste né le 8 mars 1736 qui deviendra le général révolutionnaire dont nous avons raconté l'histoire dans la première partie de cet ouvrage ;
- Gabriel-Charles, né le 1er février 1741, sieur de Groucy, qui fut porté sur la liste des émigrés et mourut en 1794 en rentrant clandestinement en Normandie ;
- Enfin Jean-Gilles Dagobert né le 4 juin 1746, écuyer, sieur de Boisfontaine, capitaine de cavalerie, garde du corps du roi dans la Compagnie écossaise tout comme Gabriel Montgomery du temps de Henri II. Il mourut bien avant la Révolution en 1781, un an après le mariage de son frère Luc à Cascastel des Corbières le 8 août 1780.

Les trois frères Dagobert étaient donc fort bien connus à la cour de Versailles au temps de Louis XVI et l'on savait qu'ils appartenaient à des loges maçonniques du Grand Orient dont Philippe d'Orléans était le Grand Maître. Ils étaient donc mal vu des grands seigneurs et des « dévots » qui gravitaient autour de Marie-Antoinette, ceci d'autant plus que l'on ne les considéraient pas comme de « bons catholiques » compte tenu de leurs antécédents huguenots. C'est pourquoi la « chanson du roi Dagobert » qui avait irrité François-Hector lorsque le marquis de Saint Vallier s'en était pris à lui, peut-être pour une histoire de femmes. Cette chanson réapparut de plus belle parmi les grands seigneurs hostiles à Philippe d'Orléans. Et, chacun d'eux rivalisa d'humour pour inventer un nouveau couplet raillant du même coup le faible Louis XVI jugé indécis et trop bon avec le peuple.

Mais, tous ces beaux esprits n'avaient pas réalisé que le **comte de Saint Germain** qui avait été présenté à la Cour de Louis XV en 1750 n'était autre que le grand-oncle des « **Trois Frères Unis** » de la loge maçonnique de Versailles ! De même, qu'ils étaient bien incapables de deviner que le comte de Saint Germain serait l'initiateur de Cagliostro et qu'il assisterait au Convent de **WILHELMSBAD**, en 1782 avec le marquis de Chefdebien et le comte de Virieu pour une tentative de formulation organique, rituelle et doctrinale de l'ordre maçonnique à l'initiative de Weishaupt, Grand-Maître des Illuminés de Bavière. Ce fut au cours de ce convent que fut fermement reconnue la filiation templière de la Franc-Maçonnerie non par attachement historique mais dans l'espoir de découvrir le trésor occulte du Temple de Jérusalem. On comprend donc pourquoi Luc Siméon Auguste fut la victime des traîtres qui avaient pour nom Chefdebien et Virieu : **à cause de son mariage en 1780 avec Jacqueline Pailhox de Cascastel.**

Luc-Siméon Auguste fut donc le plus visé par la verve des courtisans de la reine et de sa cabale. Les positions affirmées des Dagobert au cours des guerres de religions puis leurs abjurations plus ou moins sincères jugées comme des retournements successifs furent bien évidemment le prétexte, depuis la fameuse nuit du 10 juin 1574, au succès de l'une des plus populaires chansons françaises. Matinée avait, déjà avancé au début du XXe siècle « qu'une chanson méchante et méchante chanson » fut dirigée contre la famille du général Dagobert ». Il en plaçait l'origine sans doute à la fin du XVIIIe siècle, alors que le comte d'Estournel, quant à lui en revendiquait la paternité au début du XIXe siècle. Or, on l'a vu la chanson dans son couplet originel datait du XVIe siècle, puis fut reprise à la fin du XVIIe siècle, époque à laquelle débuta la querelle entre les Laubrie et les Dagobert à propos du droit de banc en l'église de La Chapelle Enjuger.

Il y a un certain nombre d'indices permettant de dater les différents couplets suivants celui de « la culotte à l'envers », plusieurs mots ou expressions n'étant pas utilisés ou n'existant pas antérieurement : sabre (milieu XVIIe), tignasse (1680), « être gris » (1690) ... Quant au sens des différents couplets, ils se rapportent indubitablement aux événements ayant marqué l'histoire de la famille normande.

Sur le premier couplet, le plus connu :

● Le bon roi Dagobert avait sa culotte à l'envers

***Autrement dit avait mis la religion à l'envers***

Le grand Saint Eloi lui dit : O mon roi

Votre majesté est mal culottée

***Appel à la conversion en tournant en dérision les ambitions jugées ridicules de cette famille huguenotte.***

● C'est vrai lui dit le roi, je vais la remettre à l'endroit.

***Abjuration promise mais non suivie d'effet.***

Sur le troisième couplet, l'habit vert, qui est cité représente l'uniforme des dragons, régiment dans lequel servirent Gédéon puis Gabriel son petit-fils. Or, l'on sait que les dragons recueillirent une sinistre réputation dans la chasse aux protestants après 1685 et l'on imagine sans peine quelle torture morale pouvait représenter celle-ci pour Gabriel dont le grand-père et ses aïeux étaient nés dans cette confession ! Pas étonnant qu'un « *détestable rimailleur* » (selon le mot de Voltaire) ait cru spirituel de chanter à Gabriel Dagobert :

« Le bon Roi Dagobert fut mettre son bel habit vert

Le grand Saint Eloi, lui dit ô mon Roi !

Votre habit paré, au coude est percé ;

C'est vrai lui dit le Roi, le tien est bon prête le moi ! »

Dans un autre couplet, la chasse dans la plaine d'Anvers fait allusion aux guerres menées par Louis XIV dans les Flandres à la fin du XVIIe siècles, guerres auxquelles les Dagobert militaires participèrent : Jean-François qui fut tué le 14 juin 1658 à la bataille des Dunes, pendant que son frère Pierre, le mari de Jeanne-Jacqueline était officier dans le régiment de Canisy. D'ailleurs, les allusions à la carrière militaire de la famille normande se retrouvent dans le « *grand sabre de fer* » et « *le bon roi Dagobert se battait à tort à travers* » et cela correspondait au duel de François-Hector avec le marquis de Saint Vallier.

Mais ce fut surtout Luc Dagobert, le futur général révolutionnaire qui fut

le plus visé par plusieurs couplets. D'abord pour se moquer du capitaine du Royal-Italien écrivant beaucoup et envoyant des mémoires à ses supérieurs dans le but fort louable d'améliorer la vie des militaires :

« Le Roi faisait des vers, mais il les faisait de travers  
Le grand Saint Eloi, lui dit ô mon Roi  
Laissez aux oisons, faire des chansons  
Et bien lui dit le Roi, c'est toi qui les fera pour moi !

Et puis, lorsqu'il épousa Jacquette de Cascastel, beaucoup plus jeune que celui qu'on appelait déjà « le vieux Dagobert », on ne manqua pas d'écrire plusieurs couplets sur les « risques » encourus par un mari toujours loin de sa femme à cause de sa vie de garnison, par exemple :

« Le bon Roi Dagobert, allait à la chasse au pivert  
Le grand Saint Eloi, lui dit ô mon Roi !  
La chasse aux coucous, vaudrait mieux pour vous  
Et bien lui dit le Roi, je vais tirer, prends garde à toi ! »

Couplet encore plus perfide, celui qui se moquait de la manière dont le général portait son bicorne :

« Du bon Roi Dagobert, le chapeau coiffait comme un cerf  
Le grand Saint Eloi, lui dit ô mon Roi !  
La corne au milieu, vous irait bien mieux  
C'est vrai lui dit le Roi, j'avais pris modèle sur toi ! »

En 1794, la mort du général interrompit quelque temps la verve des chansonniers amateurs mais quelques années plus tard, Napoléon hérita de Dagobert, non seulement de ses ambitions politiques, mais aussi de la fameuse chanson.

Son infortune conjugale avec Joséphine fut ainsi chantée :

« La Reine Dagobert, choyait un galant assez vert  
Le grand Saint Eloi, lui dit ô mon Roi  
Vous êtes ... cornu, j'en suis convaincu !  
C'est bon lui dit le Roi, Mon père l'était bien avant moi ! »

Les différentes campagnes de Napoléon furent persiflées :

« Le bon roi Dagobert, voulait conquérir l'univers  
Le grand Saint Eloi, lui dit ô mon roi  
Voyager si loin, donne du tintouin  
C'est vrai lui dit le Roi, il vaudrait mieux rester chez soi ! »

pour les campagnes d'Italie, d'Egypte, d'Orient. Pour le camp de Boulogne on chanta :

« Le bon roi Dagobert, voulait s'embarquer sur la mer  
Le grand Saint Eloi, lui dit ô mon Roi  
Votre majesté se fera noyer  
C'est vrai lui dit le roi, on pourra crier le roi boit ! »

Et puis, pour en finir, la campagne de Russie donna ce couplet :

« Le roi faisait la guerre, mais il la faisait en hiver !  
Le grand Saint Eloi lui dit ô mon Roi  
Votre majesté nous fera geler !  
C'est vrai lui dit le Roi  
Je m'en vais retourner chez moi ».

Napoléon, bien sûr, fit interdire cette chanson par la police, mais elle fut reprise par

les chansonniers à la Restauration contre Louis XVIII qui en fit les frais. Béranger notamment écrivit des couplets vengeurs sur l'air du roi Dagobert contre les anciens aristocrates et il est curieux de rappeler quelques un de ces vers :

« Voyez ce vieux marquis  
Nous traiter en peuple conquis  
Vers son vieux castel  
Ce noble mortel ... etc ... »

ou bien encore :

« Pour me calomnier,  
Parlant d'un meunier  
Famille eut pour chef  
Fils de Pépin-le-Bref !  
Plus noble ma foi  
Que celle d'un roi ! etc ...  
Chapeau bas, chapeau bas  
Gloire au marquis de Carabas ! ...

Une fois de plus la police, toujours dirigée par Fouché, **originaire du Pays Nantais où vivait alors François-Gilles Dagobert**, fut chargée d'interdire cette chanson devenant de plus en plus satirique, anti-royaliste et connaissant un succès populaire de plus en plus grand.

A quelle époque, de chanson méchante **contre une famille réputée ambitieuse et hérétique au regard de l'église romaine**, puis de chanson à caractère politique est-elle devenue une chanson enfantine ? Celle que nous chantons si bien mais que nous connaissons si mal ! Probablement sous le règne de Louis Philippe Ier, fils de Philippe Egalité le premier Grand Maître du Grand Orient. Car, lui la connaissait bien l'histoire de la famille Dagobert et par conséquent celle de la chanson. C'est pourquoi, sous son règne de roi des Français, « roi-bourgeois » par conséquent plus libéral, fut achevé l'Arc de Triomphe à la gloire des Armées françaises de la Révolution et de l'Empire. Voici pourquoi, le nom du général Dagobert y fut inscrit de même qu'apparurent les premiers ouvrages illustrés sur les chansons françaises dont celle du roi Dagobert. Notamment avec des gravures de Torlet et Fontaine, en 1842.

Cependant, ce n'est que sous la IIIe République, avec l'école laïque de Jules Ferry que la chanson du roi Dagobert fera partie du répertoire des rondes enfantines apprises aux écoliers de France et d'Outre-Mer, de même que l'on leur apprenait que leurs ancêtres étaient les Gaulois, qu'ils soient nés à Dakar ou à Pointe à Pitre !

Ce n'était pourtant pas tout à fait ridicule puisque des Dagobert vivent actuellement aux Antilles, très exactement au Lamentin en Martinique, probablement descendants de l'un des fils de Pierre, Michel Dagobert qui servit dans les troupes coloniales au siècle des Lumières. Si le fait et la généalogie de ces Dagobert antillais pouvaient être vérifiés contrairement à ce que pensent les descendants du général Dagobert, la « maison » ne serait pas tombée en quenouille ! C'est à eux, s'ils prennent connaissance de cette histoire de faire des recherches pour retrouver leur filiation depuis le milieu du XVIIIe siècle en notant que le général Dugommier de son vrai nom Jean-Baptiste Coquille, frère d'armes du général Dagobert avec qui il repose dans le cimetière de Perpignan, était originaire de la même région, tout comme Joséphine de Beauharnais la première femme de Napoléon ...

Cette parenthèse étant refermée, la chanson du roi Dagobert connaîtra de plus en plus de succès depuis le début du siècle, grâce aux disques, à la radio, au cinéma, à la télévision ... Charles Trenet fera un arrangement de cette chanson et Fernandel avant Coluche incarnera le roi Dagobert au cinéma avec plus de bonheur car le film de Dino Risi fut considéré comme un « navet » par la critique unanime en dépit de la présence de **Carole Bouquet, actrice bien connue pour avoir été mise sur écoutes téléphoniques par la Cellule de l'Elysée au profit d'un bien curieux Président de la République : François Mitterrand !**

C'est dommage sans doute pour feu Coluche et pour le réalisateur mais cela prouve au moins une chose, c'est qu'ils ne connaissaient pas l'Histoire de France pas plus que celle de la chanson et de la famille Dagobert dont les quelques trente descendants ont eu parfois à déplorer la célébrité moqueuse de leur patronyme.

Mais, comment échapper à ce que l'on peut bien appeler la prédestination d'une métaphore germanique signifiant « Jour Brillant » portée par tant de personnages énigmatiques ? Et, de ce fait, à la jalousie de petites gens préférant l'ombre de la nuit ou l'anonymat d'une cabine téléphonique pour répandre leurs propos venimeux et diffamatoires.

C'est pourquoi, je termine ce chapitre en dédiant un couplet inédit de cette chanson au diable **mal cuit** que j'avais assimilé à Asmodée ainsi qu'à mon homonyme, un certain **Daguebert**, tous deux amis, ou plutôt complices de politiciens en quête d'exécutants pour leurs « affaires » d'ingérences, de corruption, et trafics d'influences en tous genres :

**« Jaloux de Dagobert  
Asmodée sortit de l'Enfer  
Il dit : pour vous nuire  
J'arrête de cuire  
Mais ça m'est égal,  
Je vous veux du mal !  
C'est bien, lui dit le roi  
Mais, mal cuit, tu vas prendre froid ! »**

## Chapitre quatrième

### La famille Dagobert au Pays nantais

---

Le jeune frère de Julien, René Dagobert, n'ayant rien à espérer, de la succession de ses parents, en vertu du droit d'aînesse, prit la décision de quitter la Normandie pour s'installer à Vitré, en Bretagne, peu avant la Saint Barthélémy.

Vitré, ville féodale, eut de tous temps son histoire liée à celle de ses seigneurs : aussi, lorsqu'ils embrassèrent le calvinisme comme tant d'autres, la ville devint par son emplacement stratégique et ses fortifications, l'une des principales places fortes du protestantisme dans l'Ouest de la France avec la Basse Normandie. Le baron de Vitré était alors Paul de Coligny, comte de Laval, nommé Guy XIX ; il était fils de François d'Andelot et de Claudine de Rieux.

La nouvelle église, sous la protection de la puissante maison de Laval prospéra rapidement : de 250 âmes en 1560, elle atteignit le millier à la fin du XVIe siècle sur une population d'environ 7500 habitants. Une telle position fit de Vitré une forteresse convoitée, objet incessant de disputes et de combats pendant près d'un siècle. En 1569, un traité avait été conclu entre catholiques et réformés sur le partage du gouvernement municipal dans la cour de Vitré. Mais la mort de d'Andelot en 1570 amena la reddition au roi du château de Vitré, lequel reçut une garnison de troupes royales, c'est-à-dire, catholiques. La place, pourtant était mal gardée et la prévision de la mort de Charles IX fit s'agiter les Huguenots de Vitré qui se soulevant en février 1574, s'emparèrent de la ville en chassant les Royaux. Cette victoire fut de courte durée car, quelques jours après, les paysans des alentours, commandés par leurs seigneurs, investirent la ville par surprise à l'aube et la ville fut remise au pouvoir des catholiques.

L'église réformée resta dans le plus grand désarroi jusqu'à la « *paix de Beaulieu* », celle de « *Monsieur* » du 6 mai 1576 qui préfigurait l'Edit de Nantes en indemnisant les victimes de la Saint Barthélémy, en accordant la liberté du culte et en donnant des places fortes aux Protestants. Cependant, depuis la Saint Barthélémy, la population huguenote vivait dans la crainte et de manière ambiguë. Jehan de Gennes en fait part dans son journal de Vitré : « *au mois d'aoust 1572, l'admiral de Chastillon (Coligny) fut payé à Paris du service qu'il avait fait en France (SIC). Chevalerie (notable protestant de Vitré) et ses compagnons à Vitré trouvèrent après la messe bonne, de peur de mourir sans dévotion.* »

Et l'historien Paris-Jallobert commenta ainsi le journal de Vitré de Jehan de Gennes :

« *Beaucoup entrèrent dans l'unité catholique ; mais le plus grand nombre ne le firent que par pure politique : ils venaient à l'église et y faisaient baptiser leurs enfants ; après l'édit de pacification, ils se retrouvèrent protestants* ».

C'est à cette époque, fin 1572, qu'apparaît la première mention de René Dagoubert sur les registres catholiques de Vitré : le 1er octobre 1572 eut lieu le baptême d'Agaisse, fille de René et de Jeanne Barrier. L'origine normande de celui-ci ne fait aucun doute puisque son nom est orthographié avec « ou » pour « o » ce qui est caractéristique de la prononciation de cette province de même que l'on retrouve régulièrement cette transcription dans les archives concernant les deux branches, bretonne et normande de la famille. En 1572, Agaisse Dagoubert eut pour parrain « honorable homme » Michel Rabacq, sieur de la Joisnerie et il est assuré que celui-ci n'était pas originaire de Haute-Bretagne. Par contre, il existait une famille Rabec à Cerisy, proche de Marigny et de la Chapelle Enjuger. On peut donc penser que celui-ci était normand et qu'il avait quitté la baronnie de Saint Lô en même temps que René Dagoubert. Peut être était-ce un descendant de Jean Rabec qui fût brûlé à Angers en 1556 pour avoir prêché la Réforme et dont on a déjà parlé dans le chapitre consacré aux huguenots du Cotentin.

Par ailleurs, les Barrier, relativement rares en Ille et Vilaine sont nettement plus nombreux aux alentours et il existait une famille Barrier ayant possédé la seigneurie de Pierrepont dans la généralité d'Alençon, maintenue dans la noblesse le 1<sup>er</sup> août 1667. Cette famille remontait à Hyppolyte Barrier de Falaise, anobli par lettres d'avril 1594, registrées à la Chambre des Comptes en 1596 et à la cour des Aides en 1615. Jeanne Barrier appartenait elle à cette famille ? On l'ignore, mais ce qui est certain c'est que René Dagoubert l'épousa hors de Bretagne et qu'aucune famille Barrier n'est mentionnée sur les registres de Vitré depuis 1538, date des plus anciens documents conservés à la mairie de la ville.

D'ailleurs, Vitré fut une ville refuge pour les protestants de toutes régions: Laval, Craon, Château-Gontier, Nantes même, avec la Normandie et plus particulièrement Saint Lô qui commerçait énormément avec Vitré depuis le haut Moyen-Age. Ainsi René, et plusieurs autres Losois, quittèrent la baronnie de Saint Lô ravagée par la guerre civile pour s'abriter dans un refuge protestant de Bretagne et il est curieux de constater, qu'à l'époque, les Normands que l'on dit toujours indécis (*P'tet ben qu'oui, p'tet ben qu'non*) faisaient preuve d'une obstination toute bretonne pour rester dans la religion de Calvin alors que les Bretons de Vitré avaient pour le moins un comportement bien « normand » en se faisant catholiques lorsque leurs intérêts ou leur vie étaient en jeu. Mais les préjugés ont la vie dure et sont souvent démentis par les faits : ce qu'il fallait démontrer.

Donc, mon aïeul eut un comportement très prudent et s'il fit baptiser sa fille à l'église catholique cela ne signifiait pas que son coeur n'ait été définitivement converti à la doctrine de Calvin dont nous avons déjà parlé. Tous ses enfants furent donc ensuite baptisés dans le catholicisme pour continuer d'avoir la paix : François en 1574, Jean l'aîné en 1577, Perrine en 1578, Jean le cadet en 1580 et enfin Michel en 1585. D'ailleurs ce dernier prénom était alors essentiellement donné aux catholiques.

Ceci n'empêchera pas François, son fils aîné de choisir comme parrain de sa fille Léonarde baptisée en 1597 (il avait alors 23 ans) un membre de la famille de Launay partagée comme les Dagobert normands entre protestants et catholiques. François, dénommé « charonnier » sur les registres, sans doute transporteur ou passeur selon les vagues définitions de ce vieux mot français, épousa vers 1596 Perrine Gouin d'une famille citée à Louvigné et à la Bazouges du Désert et de laquelle il eut plusieurs enfants dont Pierre Dagoubert né en 1602. François mourut en 1611 et fut inhumé dans la chapelle de l'hôpital Saint Nicolas au Rachapt de Vitré.

Son frère Jean, dit Lesné fut sergent de la Cour de Vitré et mourut en 1625 peut être de l'épidémie qui ravagea la ville cette année-là. Il demeurait au Rachapt et avait épousé en 1602, Jeanne Huet. Michel, enfin le dernier fils épousa en 1608 Michelle Gougeon, parente de Nicolas Gougeon qui figure parmi les ligueurs de Saint Martin de Vitré poursuivi par le Sénéchal de Rennes en 1590. On retrouve Michel Dagobert en mai 1621, au moment où le duc de Vendôme en rébellion contre l'autorité royale depuis 1610 s'empara de Vitré au lendemain de sa défaite aux Ponts de Cé. Il évinça alors tous les protestants des offices publics et les remplaça par de fervents catholiques parmi lesquels Michel Dagobert nommé portier de la porte de Gastesel, aujourd'hui démolie, qui se trouvait au Sud sur les remparts de la ville :

*« Mondict seigneur (César de Vendôme), pour assurer davantage ceste place au service du Roy, a jugé à propos de changer les portiers des portes qui sont de la religion prétendue réformée et d'y en establir des catholiques et après avoir prins serment de Jean Bouezé et Michel Dagobert présentz, il a commandé que deux des habitants catholiques et deux de la religion prétendue réformée yront présentement oster lesdicts portiers cy devant establiz qui sont de la dicte religion et mettront en leur place, scavoit pour la porte d'Enbas ledict Jean Bouezé, et pour la porte de Gastesel ledict Dagobert, et demeurera portier de la porte d'Enhault Patry Chevallier après que lesditz catholiques ont attestés y celluy estre et fera profession de la dicte religion catholique ... »*

De la postérité des trois fils de René, il ne restait plus à la fin du XVIIe siècle qu'un seul représentant mâle : Pierre Dagobert (le nom était définitivement orthographié avec un « o »), maître souffletier, à Saint Martin de Vitré. Il épousa d'abord en 1682 Renée Thomas, fille de Jean Thomas sieur de la Plesse, maître-sarger, et de Guyonne Panthonnier de Challand. C'est de cette famille que fut issu Thomas de la Plesse, subdélégué de l'intendance de Vitré à la fin du XVIIIe siècle dont le fils sera sous-préfet, toujours à Vitré et baron d'Empire. En secondes noces, étant devenu veuf sans enfant de sa femme, Pierre Dagobert épousa Gillonne, fille de Jean Chalmel de laquelle il eut cinq enfants : Jean, Jean-Baptiste, Pierre, Jacqueline et Michel. Deux branches en sortirent : l'aînée comprit des souffletiers et maîtres-chirurgiens, alliés aux familles Moreau, Leblanc, Le Corvaisier, Veillard de la Choisière, Salles de la Croix-Hue, Croissant de Garengéot, de la Hunaudaye et Méhaignerye dont est issu Pierre Méhaignerie, Président du Conseil Général d'Ille et Vilaine, maire de Vitré qui fut ministre de Jacques Chirac entre 1983 et 1985. La branche aînée de la famille Dagobert bretonne s'éteignit tout comme la branche aînée normande au moment de la Révolution à Vitré et Noyal-sur-Vilaine.

Alliée à quelques familles notables comme les Gigon du Boisaucompte, la branche cadette perdura malgré les difficultés économiques qu'elle connut à Vitré à la fin du XVIIIe siècle dans une conjoncture peu propice à l'expansion. Le statut de ville féodale de Vitré entraîna la sclérose des rouages économiques et la misère était déjà très grande lorsque le subdélégué Thomas de la Plesse rédigea son rapport en 1776 : *« la plupart des boulangers ne travaillent que si on a la charité de leur avancer la farine ».*

La situation se dégrada de plus en plus, et ceci dès 1760 : *« de 10.000 habitants que renferme la ville, un tiers a besoin d'aumônes ou au moins de secours, l'autre tiers végète dans un état qui avoisine le premier ; le surplus ne compte pas deux cents familles qui puissent donner des secours honnêtes aux malheureux dont la misère se présente à chaque instant ... Les couvreurs sont souvent obligés de mendier leur pain. »*

La branche cadette issue de Pierre Dagobert était alors représentée par Michel Dagobert, véritable patriarche puisqu'il mourut au cours de l'hiver 1774-

1775 particulièrement rude ces années-là. Il avait alors 84 ans et sa femme Gilonne Gigon du Boisaucompte l'avait précédé de quelques années dans la tombe. Mais avec lui, tant était grande la misère à Vitré, moururent aussi son fils Pierre à 51 ans et sa femme Françoise Leroux boulangers à Saint-Martin de Vitré. Pierre Dagobert et Françoise avaient eu cinq enfants : Pierre-Michel né en 1751 qui ne laissera pas de postérité actuelle bien qu'il ait eu un fils né en 1782 ; François-Gilles Dagobert dont j'ai raconté les aventures au cours de la Révolution à Nantes ; Jean-Baptiste né en 1758 qui ne laissera pas de postérité bien qu'il ait eu plusieurs enfants de 1782 à 1792. Une fille Françoise-Gillonne et enfin Jean-Baptiste-René dont il existe encore une descendance à Nantes et Appoigny.

Ainsi, le niveau social des Dagobert avait considérablement baissé tout au long du XVIIIe siècle, surtout à partir de l'avènement de Louis XVI. C'est pourquoi deux fils de Pierre Dagobert cherchèrent une source de revenus fixes en entrant dans les Fermes Générales et, curieusement, c'est à partir des « Cousins de l'An II » que l'histoire de cette vieille famille retrouvera la notoriété qu'elle avait perdue à la Révolution grâce à François-Gilles « *plutôt aristocrate que bon citoyen* » selon le mot d'un douanier révolutionnaire : « *Cheveux et sourcils ardents, yeux bruns, nez aquilin menton fourchu, visage long et maigre* » selon le registre des Fermes générales, N° 104 déposé au musée des Douanes de Bordeaux, François-Gilles Dagobert, selon cette description, ressemblait étonnamment à son lointain cousin le général Luc-Siméon –Auguste, dit Piment Dagobert en cette année 1793 où tous deux, l'un à Nantes, l'autre à Montlouis, participaient à la Grande Révolution. Tous les deux étaient les descendants d'un sire de Groucy mais, si l'un était tombé dans la roture, l'autre portait toujours le titre d'écuyer, sieur de Fontenille, celui de Groucy ayant été laissé au cadet Gabriel-Charles émigré à Jersey et condamné à mort par la Convention.

Si Luc-Siméon Auguste n'avait jamais entendu parlé de François-Gilles, même s'il connaissait l'existence des cousins « à la mode de Bretagne », François-Gilles, quant à lui connaissait parfaitement l'histoire de ses ancêtres et l'origine de la chanson du roi Dagobert, « à cause de la religion ». A preuve, il avait fait marquer son nom sous la forme suivante : D'agobert, tout comme le futur général était inscrit sur les registres d'officiers D'agobert voulant ainsi tous les deux se démarquer du « roi Dagobert » dont la chanson les agaçaient et aussi montrer qu'ils étaient de noble origine ce qui leur était contesté, surtout à Luc-Siméon Auguste sous Louis XVI.

Hormis, sa ressemblance physique avec son cousin normand, François-Gilles était aussi un homme grand et robuste. Selon les différents registres des Fermes Générales, 5 pieds trois pouces ou six pouces soit entre 1m74 et 1m80 ce qui était belle stature pour l'époque. C'est à partir du 16 août 1777 qu'il commença sa carrière de « gabelou » et il est amusant de constater que son premier poste était à Pont-Hubert en Cossé-le-Vivien, tout comme ses ancêtres du XVIe siècle résidaient près de Pont-Hébert dans la baronnie de Saint Lô dont le seigneur était Artus de Cossé ! D'ailleurs, la plupart des historiens et généalogistes font descendre les Cossé des seigneurs de Cossé-le-Vivien où ils eurent un fief de même qu'en Anjou et en Normandie. François-Gille et Luc-Siméon Auguste étaient les contemporains de Louis-Hercule de Cossé qui naquit le 14 février 1734. Il entra aux mousquetaires noirs le 1<sup>er</sup> mars 1748 et fut ensuite sous le nom de marquis de Cossé Brissac, capitaine au régiment Caraman-Dragons, le 26 août 1751. Par la suite, il fut nommé Gouverneur de la ville de Paris, le 17 février 1775 et installé le 4 mars suivant jour de sa réception au Parlement. Le prévôt des marchands annonça la nomination du Duc de Cossé en ces termes : « *Le choix de Sa Majesté est d'autant*

*plus intéressant pour le corps de cette ville que le duc de Cossé en succédant au Maréchal-Duc de Brissac, son père, sera le cinquième de ce nom gouverneur de Paris. Cette ville ne perdra jamais le souvenir que, dans le temps malheureux du commencement du règne d'Henri IV, Monsieur de Brissac, qui pour lors en était gouverneur, eut l'avantage de la faire rentrer sous l'obéissance de son légitime souverain. »*

Il resta gouverneur jusqu'au 20 février 1791, date à laquelle ces fonctions furent supprimées. Nommé lieutenant-général des armées du roi, il fut désigné le 14 novembre 1791 commandant en chef de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Le Roi n'avait pas eu tout d'abord de grande sympathie pour Brissac à qui il reprochait de ne pas être défavorable aux idées nouvelles. En effet, le duc de Cossé-Brissac était franc-maçon et en 1726, il avait succédé au Prince de Conti comme grand maître de l'Ordre du Temple, loge du Grand-Orient. Il est donc certain que le duc de Cossé-Brissac connaissait, sinon personnellement, mais de réputation Luc - Siméon Auguste Dagobert qui, à cette époque, en 1776, était capitaine au régiment du Royal-Italien qu'il accompagna dans ses garnisons jusqu'à Perpignan où il fit la connaissance de Jacqueline Pailhox de Cascastel dont la famille était fort bien introduite à la Cour. Et puis, Gilles Dagobert était garde du corps du roi jusqu'à sa mort en 1781, de même que Gabriel-Charles était capitaine en second au Royal-Italien et les trois frères appartenaient tous à des loges maçonniques comme toute la noblesse grande ou petite de l'époque : c'était le Siècle des Lumières et il était de bon ton, à défaut d'être sincère, d'adhérer aux « idées nouvelles » derrière le duc de Chartres, Philippe d'Orléans, cousin du roi.

Il semble cependant que pour Luc Dagobert ces « idées nouvelles » ne se résumaient pas en de simples conversations de salon, en vaines mondanités. Non, ce qui l'intéressait en cette fin de siècles des Lumières, ce fut sa carrière militaire et son souci de donner à l'armée de nouvelles bases : il se rendait compte en effet que rien n'allait plus ; l'époque moderne qui pointait derrière les pensées philosophiques et se discutait dans les cabinets de lecture entraîna de profonds bouleversements. Aussi, dès le mois de mars 1780, il fit parvenir au ministère de la guerre un mémoire de trente pages intitulé « *Réflexions militaires sur l'exercice, les manœuvres, la manière de combattre qui convient le plus à la nation, et autres objets.* »

Las ! Malgré les qualités de ce mémoire, attachant, remarquable par la franchise du ton, plein d'intentions généreuses, animé de l'amour du bien public, œuvre d'un homme de lecture, « des Lumières », à l'esprit large et étendu qui se piquait d'être philosophe plus que savant, malgré ses qualités donc, sur le rapport du personnage des bureaux chargé de l'analyse et de l'appréciation du mémoire, le maréchal de Ségur, ministre de la guerre écrivit le 11 novembre 1783 qu'il avait lu son travail avec attention mais : « *Que l'intention du roi était de remédier avec prudence aux abus et non de faire une subversion totale du système militaire.* »

Aussi, le ministre conseilla-t-il au sieur Dagobert « *d'employer ses talents à bien exécuter ce qui était ordonné.* »

Inlassablement, sans se décourager, Dagobert reprit et compléta son mémoire qu'il présentera, toujours sans succès à son ministre jusqu'en 1790 date à laquelle il fera publier un ouvrage de 228 pages sous le titre :

*« Nouvelle méthode d'ordonner l'infanterie pour le choc ou contre la cavalerie, combinée d'après les ordonnances grecque et romaine, pour être particulièrement l'ordonnance des Français ».*

*« Précédée de quelques réflexions et notions préliminaires sur l'importance de la science militaire, sur la discipline, la désertion, les armes offensives et défensives, et la vraie composition des troupes légères. »*

*« Par un major d'infanterie. De l'imprimerie de Veuve Herissant, rue Neuve Notre Dame, 1790 - in 8°, LXIV et 164p. Les pages I - VIII sont dédiées à Messieurs les officiers français et signées « Dagobert de Fontenille, major des chasseurs royaux du Dauphiné. »*

Dagobert y écrivit notamment : *« chaque nation a son caractère distinct et sa discipline particulière fondée sur ses mœurs et ses préjugés - Pour être efficace l'armée doit donc être nationale. »*

Cette idée révolutionnaire pour l'époque, on la retrouvera dans la pensée de Mao-Tsé-Toung : *« L'armée doit être comme un poisson dans l'eau »*. Prévoyant sans doute le rôle militaire que la France allait devoir tenir dans la grande Révolution qu'elle préparait, Dagobert avait compris ce que pouvait l'ardeur guerrière de la Nation, ce qu'il appelait la *« furie française »* et dont on allait avoir un exemple épique à Valmy, victoire restée dans les mémoires, mais aussi à Montlouis, victoire oubliée totalement par les historiens parce qu'elle était la victoire du général Dagobert et qu'elle était méprisée même par les représentants du peuple à cause de cette ambiguïté que la famille traînait comme un boulet depuis le 10 juin 1574 : noble ou pas noble ? Protestant ou Catholique ? Républicain ou Royaliste ?

Il avait souhaité la Révolution mais chassé de son régiment au cours d'une algarade où il fut blessé, Dagobert comme plusieurs autres officiers confrontés à l'insubordination de leurs troupes regagna son domicile de Saint-Lô, 13 bis rue Torteron. Son frère était à Spa et fut porté sur la liste des émigrés, lui resta en France certain que son pays aurait bientôt besoin de lui. Aristocrate jusqu'au bout des ongles, il était avant tout patriote et, fidèle à ses convictions philosophiques, il souhaitait une monarchie constitutionnelle, une *« république aristocratique »* telle que l'avait rêvée son ancêtre Julien Dagobert au XVI<sup>e</sup> siècle : *« Nous regardons l'amour de la Patrie comme inséparable de l'amour de notre souverain, celui-ci n'étant pas encore le Peuple mais le roi ; le maître que nous adorons »*, écrivit-il.

Il était donc normal que les excès populaires tels que violences et massacres à l'encontre du clergé et de la noblesse, incendies des archives et des châteaux, l'aient profondément indigné, et pour cause ! Ne revoyait-il pas la scène qu'on lui avait si souvent racontée dans sa jeunesse lorsqu'il allait de La Chapelle Enjuger au Mesnil Durand contempler les ruines du manoir de Julien ?

Aussi, devant tous ces débordements, il écrivit une nouvelle fois au ministre de la guerre, lui proposant de mettre un terme à l'anarchie et de créer des *« gardes de la communauté »*, sorte de gardes nationaux ou *« gardiens de la révolution »* destinés au maintien de l'ordre dans chaque localité.

Pour une fois, il fut entendu et, on l'a vu, le 20 février 1791 la fonction de Gouverneur de Paris fut supprimée et Brissac fut nommé Lieutenant-général des armées du roi, puis désigné le 14 novembre de la même année comme commandant en chef de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Hélas, ce ne fut pas le « bon choix ». Brissac fut vite soupçonné de royalisme et d'aristocratie et accusé par Bastre et Chabot d'avoir violé la loi relative à son recrutement : nul n'échappe à sa

destinée et comme ses ancêtres, Brissac voulut faire de l'opportunisme afin de tirer au maximum les marrons du feu. Mais cette fois, il n'y avait pas de bon roi Henri IV aux poches remplies de pièces d'or capable d'acheter le loyalisme de Louis-Hercule de Cossé !

Le 29 mai 1792, l'Assemblée décréta le licenciement de la garde constitutionnelle, déclarant qu'il y avait lieu à accusation contre le sieur Cossé Brissac coupable d'avoir reçu dans la garde des personnes qui n'auraient pas dû y être admises, d'y faire régner un esprit contre-révolutionnaire, d'avoir fait prêter le serment d'accompagner le Roi partout ... Immédiatement dirigé vers la Haute Cour d'Orléans, le duc de Brissac, clairvoyant et s'attendant au pire mit ses affaires en ordre. Il institua sa fille, la duchesse de Mortemart, sa légataire universelle et, après avoir exposé la dévolution de ses terres et du château de Brissac à ses neveux qui, après lui, continueront sa lignée, il ajouta : « *Je lui recommande aussi ardemment une personne qui m'est chère ...* » Il s'agissait de la du Barry ex-maîtresse de Louis XV dont Brissac était l'amant.

Après son premier interrogatoire au Minimes où il était interné, Brissac fut transféré à Versailles avec d'autres prisonniers. A leur arrivée, sur l'initiative de Fournier l'Américain, les prisonniers furent séparés de leur escorte et assaillis par des gens qui réclamaient Brissac pour le tuer. Livré à la populace, Brissac essaya de se défendre mais il avait suscité tant de haine par sa morgue et sa richesse qu'il succomba sous les coups pleuvant sur lui. Son cadavre fut mutilé et dépecé, comme autrefois celui de l'amiral Coligny : on était alors le 9 septembre 1792. Le corps mis en morceaux, son cœur arraché, sa tête fut portée en triomphe et jetée dans le salon de Louveciennes aux pieds de la comtesse du Barry ...

Mais l'Histoire, quand elle est poussée en avant, ne s'écrit pas à reculons: Dagobert, suite à tous ces excès sanglants, s'aperçut rapidement que le Peuple n'était pas mûr pour l'exercice de ses droits, que les passions des meneurs décidaient des événements et que la France avait simplement changé de maître. Comprenant qu'il était désormais impossible d'arrêter un mouvement déclenché par les abus et l'intolérance du clergé et des nobles ce qui avait engendré la misère chez les humbles, il refoula alors le restant de sa fidélité à un monarque constitutionnel pour professer totalement les idées républicaines espérant lui-même infléchir le cours de l'Histoire en vue d'une plus grande justice sociale dans la liberté et l'égalité des chances.

Ce qu'il avait pressenti arriva : la guerre menaçant aux frontières, il fut rappelé et l'on a évoqué dans la première partie de cet ouvrage ses faits d'armes dans les Pyrénées Orientales ainsi que sa fin tragique à Puycerda.

A la même époque on l'a vu aussi, son cousin François-Gilles, qui suivait dans le « Moniteur » les faits d'armes du général Dagobert, s'était enrôlé malgré son âge dans la garde nationale pour combattre les « Brigands » qui tentaient d'investir Nantes.

Après la Révolution, il avait donc fait souche à Joué-sur-Erdre et grâce à lui, la famille Dagobert allait renaître de ses cendres. Cette famille ô combien modeste alors par rapport aux cousins de Normandie maintenant tous disparus, qui étaient nobles et prétendaient même descendre de la fabuleuse dynastie des Mérovingiens, celle de Clovis et du roi Dagobert.

Ce n'était donc pas avec sa modeste pension de douanier que François-

Gilles pouvaient redorer le blason d'une famille de sept enfants qu'il eut entre 1807 et 1817. Aussi, courageusement et malgré son âge, il reprit son ancien métier de couvreur parvenant ainsi à faire vivre décentement femme et enfants jusqu'à sa mort en 1833 à l'âge fort respectable de 80 ans.

Pourtant, il lui avait fallu quitter Joué-sur-Erdre en 1815 pour aller dans la commune voisine de Nort sur Erdre dans une petite maison, bien modeste et couverte en paille, qu'il avait été obligé d'acheter, la vie n'étant plus possible depuis que Louis XVIII avait repris le trône des Bourbons chassés par la Révolution et ... le général Dagobert. Le Préfet de Loire-Inférieure avait envoyé une note confidentielle au maire de Joué en lui demandant de surveiller particulièrement le sieur Dagobert, ancien garde national à Nantes, considéré comme individu dangereux.

A Joué-sur-Erdre, aussi, il y avait une famille Charette, apparentée au chevalier de Charette qui fut, on s'en souvient fusillé sur la place des Agriculteurs à Nantes en présence des gardes nationaux et de la population. On ne peut admettre, car elle fut injustifiée, ni très chrétienne, la réaction des Charette lorsqu'ils purent tirer vengeance d'un vieil homme pourtant bien inoffensif, en l'obligeant de quitter une commune où il avait cru trouver le bonheur en fondant une honnête famille.

C'est pourquoi, son jeune fils Pierre-François, décida de quitter le pays de Joué-sur-Erdre se fâchant même avec ses frères et sœurs qui s'y étaient installés et mariés. Pierre-François s'en fut donc à Pornic où il se maria avec Anne-Marie Caillaud, fille d'un pêcheur. Mais, lorsque Pierre-François, mon arrière grand-père, fit établir ses papiers d'état-civil en vue du mariage il s'aperçut que son nom avait été mal orthographié par le secrétaire de Nort-sur-Erdre : Gadobert au lieu de Dagobert ! Était-ce une erreur involontaire en 1817, ou bien une dernière manifestation de petite vengeance inspirée par les notables du canton ? Bien difficile de le savoir, mais cette « *erreur* » imposa de nombreuses démarches à Pierre-François qui fut obligé de s'adresser à la Justice pour retrouver un nom de famille qu'il ne voulait surtout pas perdre.

Maître-tailleur à Pornic, il vécut de son métier dans une bonne aisance grâce à une riche clientèle (parmi laquelle le peintre Evariste Luminais) avec sa femme et ses neuf enfants dont quatre fils. Ils achetèrent une maison avec jardin au 8, Grand'Rue, le 25 juillet 1855 tout en possédant un autre jardin, rue de la Dette, venant des Caillaud. La mode des bains de mer avait amené les premiers estivants à Pornic et, certains riches nantais, faisaient déjà construire des résidences à la Noë - Veillard ou à Gourmalon. Un casino s'installa aussi à la Noë-Veillard avec une plage et des cabines de bains. Pierre-François acheta des actions et, un siècle plus tard, lorsque le nouveau port de Pornic fut aménagé j'eus la surprise de toucher une petite somme par l'intermédiaire d'un notaire ainsi que mes oncles, tantes et cousins, somme qui représentait la part de mon père qui était décédé depuis peu. C'était un petit héritage, plutôt symbolique, qui me prouvait que la famille Dagobert essayait de reconstituer un patrimoine transmissible tout comme elle l'avait fait autrefois.

Des quatre fils de Pierre-François seul Jean-Marie, né en 1854, assurera la « Lignée ». Il se maria le 12 juillet 1880 à Port-Saint-Père, avec Clémentine Thibaud, orpheline de père et de mère, nièce des Thibaud qui avaient combattu les « Bleus » pendant la Guerre de Vendée dans l'armée catholique et royale.

Jean-Marie avait fait le Tour de France, comme compagnon du devoir en apprenant le métier de serrurier d'art. Il s'installa d'abord à Pornic avec sa jeune

femme, où naquit ma tante Marie leur fille aînée. Celle-ci se maria en 1908 avec un clerc de notaire de Rezé nommé Guillemet qui trouvera la mort en 1915 pendant la Grande Guerre ; leur fils aîné, Jean Guillemet deviendra notaire à Gisors en 1962. Président du « Lion's Club » il fut en relations d'affaires avec Plantard de Saint Clair et ses deux comparses Gérard de Sède et Philippe de Cherisey à propos du trésor des Templiers qu'aurait retrouvé Roger Lhormoy. Cette affaire fut rapportée dans un livre de Gérard de Sède sous le titre « *Les Templiers sont parmi nous* »

Puis, Jean-Marie s'installa à Préfailles comme artisan, son père lui ayant prêté de l'argent pour monter son atelier et le ménage y resta jusqu'en 1890. A Préfailles, ou plutôt à La Plaine sur Mer, Préfailles n'étant pas encore une commune à cette époque, naquirent quatre autres enfants dont deux garçons : Emile en 1883 et Jules en 1886.

Pour quelles raisons quittèrent-ils La Plaine pour venir à Nantes ? Personne dans la famille ne l'a jamais su et c'est très bien ainsi. Toujours est-il que mes grands-parents vinrent habiter près de la place Canclaux où ils vécurent jusqu'à la mort de mon grand-père, le 15 avril 1910.

Pierre-François resté seul à Pornic après son veuvage, tous ses enfants l'ayant quitté pour faire leur vie, fut enclin à une certaine morosité. L'une de ses filles, Marie, née le 16 mai 1852, entra en religion le 15 octobre 1880 peu après le mariage de son frère Jean-Marie. Elle prit l'habit sous le nom de sœur Marie-Antoine, le 2 février 1881 dans la toute nouvelle communauté des sœurs Oblates à Chantenay-sur-Loire.

En 1921, par une curieuse singularité du destin, mon grand-père maternel, originaire de Saint-Mars-la-Jaille, fut engagé comme jardinier par les religieuses et, avec sa famille, fut logé dans une charmante petite maison située dans le bas de la rue Fontaine-des-Baronnies à l'intérieur de la Communauté. Cette maison, quoique abandonnée depuis la mort de mon grand-père en 1951, existe toujours. Mes grands-parents et leur fille Pauline, qui devint ma mère, connurent donc fort bien la sœur Marie-Antoine qui mourut « *au monastère de Notre Dame du Chêne, le 2 octobre 1923 dans sa 72ème année et la 43ème de sa vie religieuse* », selon les notes manuscrites qu'avait bien voulu me remettre la Supérieure.

Pauline Lemasson, ma mère, était loin de se douter que le nom de jeune fille de cette religieuse était Marie Dagobert et qu'elle épouserait son neveu, René, quelques années plus tard, le 2 février 1925... Pas plus qu'elle aurait pensé que son fils aîné, Roger-René votre serviteur, aurait eu maille à partir avec un notable de Saint-Mars-la-Jaille qui serait le descendant du « Beau Brissac », père de Charles II et soi-disant vainqueur des huguenots au Havre en 1563 fait d'armes qui lui valut le titre de comte de Brissac et qui permit à son fils cadet, Charles II de devenir maréchal et gouverneur de Paris, avec de gros avantages financiers !

Pour en revenir à Pierre-François, celui-ci mourut à l'hospice de Pornic en 1893 en gardant dans son cœur beaucoup d'amertume pour une destinée si cruelle le laissant mourir seul après avoir été le père de neuf enfants ! Et, il dut certainement songer à son vieux père, François-Gilles, abandonné de tous, mais auquel il avait fermé les yeux avec sa mère, dans leur petite mesure de Nort-sur-Erdre, en lui jurant de transmettre la tradition familiale, celle qui voulait que les Dagobert descendent du « *dernier Mérovingien* ».

Mon grand-père Jean-Marie, en quittant La Plaine sur Mer pour s'installer à Nantes eut bien du mal à élever sa nombreuse famille puisqu'il eut en tout dix enfants dont mon père, **René, le neuvième qui naquit le 27 décembre 1899** ; mes grands-parents lui donnèrent ce prénom qui ne s'était pas porté dans la famille depuis le XVIe siècle par le frère cadet de Julien, celui qui s'en fut à Vitré et fonda la famille Dagobert de Bretagne et du Pays Nantais.

Usé par le travail, les soucis et peut-être aussi par quelques remords pour s'être montré ingrat envers un père juste et bon, certainement généreux, mais très rigoriste, usé donc, mon grand-père mourut en 1910 à l'âge de 56 ans.

Mon père avait un peu plus de dix ans et, avec son jeune frère Gaston, c'étaient les deux derniers en âge scolaire. Aussi, bien que mon père montrait de bonnes dispositions pour les études, ma grand-mère le retira de l'école avant même qu'il passe son certificat ! Mais, « ne voulant pas en faire un ouvrier », elle le plaça chez un pharmacien de la place Canclaux proche de son domicile où il fut prit un peu par pitié pour la malheureuse femme qui venait de perdre un mari encore jeune en la laissant sans ressources. Certes, elle bénéficiait bien de l'aide des aînés dont certains étaient mariés et pourvus de bonne situation mais cela ne pouvait suffire. Mon père resta quelque temps dans cet emploi puis entra chez Théophile Guillon, « Vins et Spiritueux » dont les entrepôts se situaient près de la place Lamoricière qui s'appelait autrefois place de Launay après s'être nommée place de l'Entrepôt au XVIIIe siècle au temps des « Cousins de l'An II ».

Mon père travaillait dans les bureaux et faisait les démarches pour établir les documents nécessaires à la douane et à l'octroi, ainsi que les fameux acquits. C'était donc un travail qui ressemblait fort à celui de son arrière grand-père, le commis des Fermes générales devenu garde national à la Révolution pour finir douanier avant de prendre sa retraite.

La Grande Guerre mit un terme à la « Belle Epoque » des années 1900, celle où la valeur du Franc-Or de Napoléon n'avait jamais changé depuis le 17 germinal de l'An XI (7 avril 1803) date où elle fut fixée par rapport à l'étalon-or. A l'or, mais quel or ?

En effet, de quel or pouvait-il bien s'agir en 1803, après quinze années de crises, de révolution, de terreur et de guerres, lorsque les assignats ne valaient plus rien ? Personne ne s'est véritablement posé la question ... Certes, il y avait bien eu les prises de guerre des campagnes d'Egypte, d'Orient et d'Italie mais ne s'agirait-il pas tout simplement **de l'or des mines de l'Aude, exploitées par le général Dagobert, son beau-père Cascastel et l'ingénieur Duhamel ?**. Ce serait bien ce secret qui aurait transpiré par la suite et qui révélé incidemment à l'abbé Saunière **aurait donné naissance à la légende du Trésor de Rennes-le-Château**. Alors, le général Bonaparte, « héritier » du général Dagobert par le Grand Orient aurait pu puiser lui aussi dans ces mines fabuleuses pour alimenter les caisses vides du Trésor public et financer ainsi la fameuse campagne d'Egypte dont on parle toujours à propos de la Pyramide du Louvre, l'un des grands travaux de Mitterrand qui se veut le « **Grand Architecte de l'Univers** » voulant changer la vie ...

Souvenons-nous des propos de l'abbé Sieyes, lors de son entretien avec Bonaparte alors premier Consul : ... « *des millions de francs-or, briques de ce métal et objets wisigoths, de quoi construire plusieurs empires* » ...

A la fin de la Grande Guerre en 1918, la France avait certes remporté la

victoire, mais à quel prix : 1.500.000 morts ! Sur ses cinq fils, ma grand-mère en vit partir trois pour le front : Jules, Raymond et mon père. Dieu merci, ils revinrent tous. Les deux premiers combattirent à Verdun et furent tous deux blessés à la tête ce qui les rendit sourds pour le restant de leur vie. Mon père, mobilisé peu avant l'Armistice, après avoir été à Sedan, fit l'occupation en Allemagne à Duisbourg et Dusseldorf. Francis Dagobert, descendant de Jean-Baptiste René, frère de François-Gilles fut tué en 1915 à vingt deux ans et son nom figure sur le monument au mort de Vitré devant le château ou notre ancêtre René s'était réfugié au temps des guerres de Religions « *La population française fut mutilée comme un organisme vivant...* » (M. Reinhard).

A la fin de ce carnage, la France, aussi, était ruinée ! Il n'y avait plus de « trésor » comme à la fin du Premier Empire pour garantir la valeur du franc-germinal. La banque Lafitte (en fait Rothschild) qui avait abandonné Napoléon avant Waterloo se mit au service de Louis XVIII et de ses successeurs, ainsi que Talleyrand et Foucher qui furent ministre du roi podagre de mon enfance. Malgré la défaite, pourtant, notre pays conserva ses frontières et surtout sa richesse, celle de son sol, de ses habitants, paysans et artisans besogneux et économes.

Par contre, malgré la victoire du 11 novembre 1918, le dollar côté 5,45 F au début de 1919, valu 11 F à la fin de la même année, puis 17 F en avril 1920 ! En mars 1924, il sera à 28 F !

L'abbé Saunière, le curé millionnaire de Rennes le Château, dont l'histoire a été retracée dans une série télévisée au début de 1989, était mort en janvier 1917 après une vie fastueuse, grâce aux libéralités des royalistes qu'ils soient Mérovingien, Bourbon ou Habsbourg, qu'importe ! Il avait profité largement de la crédulité de tous ceux, qui persuadés que la France vaincue reviendrait vers la Monarchie et qu'ils pourraient récupérer le trésor de Jérusalem, ce que le curé diabolique de Rennes-le-Château leur fit croire. **Vingt cinq ans après, Adolphe Hitler enverra des SS à la recherche du secret des Cathares et du trésor devenu celui des Templiers, confrères au XIIe Siècle des chevaliers teutoniques, gardiens des traditions germaniques et du Graal.**

En 1944, la « **Panzer-Division Das Reich** » reçut l'ordre de quitter ses quartiers de repos près de Montauban pour monter vers la Normandie après le débarquement des forces alliées sur les côtes de la Manche. Au cours de leur trajet, ces soldats fanatisés furent assaillis par le maquis communiste qui espérait prendre le pouvoir à la faveur de la Libération. Comme autrefois, lors des guerres de religions, la population civile fut la victime des luttes acharnées entre deux adversaires partisans d'idéologies contraires : le nazisme et le communisme. Et pourtant ! Les politiciens et les dirigeants avaient fait en 1939 un pacte de non-agression ! Quoiqu'il en soit, un détachement de la division Das Reich transportait des lingots d'or dont la provenance est toujours restée mystérieuse et, en Limousin, un inconnu nommé Raoul, initié aux mystères des Cathares depuis les recherches d'Otto Rahn, officier SS, mandaté par Himmler bien avant la guerre, avait suivi la division Das Reich dans sa progression vers la Normandie. Aux environs d'Oradour-sur-Glane, il tendit une embuscade à un détachement du régiment « der Führer » avec la complicité de deux habitants de Saint Junien pour s'approprier des lingots d'or que le général Lammerding espérait transférer vers la Suisse et partager avec ses complices Dickmann ... Furieux, les SS persuadés par ces deux habitants que leur butin était caché à Oradour investirent la localité, rassemblèrent la population qui fut séparée en différents groupes dirigés vers l'église et les granges ou remises. Après des fouilles infructueuses et une explosion s'étant produite dans le clocher de

l'église, ils mitraillèrent hommes, femmes et enfants, puis mirent le feu au village pour tenter d'effacer leurs crimes ! Il y eut plus de 600 morts et c'était le 10 juin 1944 dans l'après-midi, 370 ans après la prise de Saint Lô suivie du massacre des habitants et de l'incendie du manoir de Julien Dagobert.

Ce même matin du 10 juin, j'avais vu passer devant le domicile paternel à Limoges un détachement de cette division Das Reich tristement célèbre. Nous habitions en effet Limoges où nous étions réfugiés suite aux bombardements de Saint Nazaire. Et, parce que j'avais obtempéré à l'ordre d'un SS qui me réclamait une bouteille de bière que j'avais été chercher au débit de boisson du quartier, mon père, après la Libération, fut accusé de « collaboration » et inquiété pendant plusieurs années ! J'avais quinze ans à cette époque et loin de penser à mal, j'étais en sortant de la maison, tombé nez à nez avec la colonne blindée lorsqu'un soldat m'avait interpellé. J'étais loin de penser aussi aux conséquences de ce simple geste d'humanité et j'étais loin de soupçonner que ces hommes couverts de poussières allaient mourir dans quelques semaines autour des manoirs de Groucy et de Mesnil-Durand pour dormir de leur dernier sommeil près du fief de l'Aubrie, celui des Myette, mes ancêtres alliés aux Dagobert, dans le cimetière militaire de Marigny.

Mais, mon geste avait été vu par le concierge de notre maison que mon père, directeur de l'entreprise privée qui l'employait, avait licencié pour des motifs professionnels graves. Cet homme avait très mal pris cette décision et, extrêmement violent de nature, avait juré de se venger ce qu'il fit d'autant plus facilement que membre du parti communiste (alors clandestin) il fut embauché à la mairie de Limoges peu après la Libération, le maire étant le chef du maquis limousin, Georges Guingouin, instituteur et communiste notoire.

Donc, les Allemands à peine partis, le concierge s'empressa de dénoncer mon père aux nouvelles autorités l'accusant de trafic et de collaboration. Pensez-donc ! Son fils avait donné à boire à un SS, l'un des bourreaux d'Oradour ! C'est ainsi que mes parents eurent à subir plusieurs perquisitions par des « résistants », mitraillette Sten au poing et insultes à la bouche : perquisitions vaines puisque mon père n'avait jamais fait de politique ni participé à une quelconque organisation pour la collaboration prônée par Laval. Je me souviens, en particulier, de cet après-midi d'été, début septembre 1944 lorsqu'une traction-avant noire avec les sigles F.T.P.F. peints sur les portières, pénétra dans la cour de l'entreprise et de laquelle sortirent quatre ou cinq hommes en armes, brassard tricolore au bras et demandant à voir le directeur.

Mon père se présenta aussitôt devant un « officier » espagnol de la Résistance, parlant un mauvais français et qui le menaça d'emblée d'un pistolet en lui intimant l'ordre de livrer le stock d'essence qu'il cachait pour faire du trafic *« d'après les renseignements qui lui avaient été donnés »*.

**Calmement et sans perdre son sang-froid, malgré la menace du pistolet ce qui l'avait fait pâlir, mon père prit une cigarette et l'alluma puis répondit à l'espagnol qu'il n'y avait pas une goutte d'essence dans le dépôt. Puis, s'adressant à ses employés qui s'étaient rassemblés autour de lui, pas très rassurés eux non plus, il leur demanda de confirmer ses dires, ce qu'ils firent.**

Le chef ordonna alors à ses hommes de fouiller tout le dépôt en menaçant tout le monde de représailles s'il trouvait la mystérieuse réserve de

carburant.

Bien sûr, il n'y avait rien, et dépités, ils remontèrent dans leur automobile en faisant claquer les portières et en proférant encore, avec force gestes, des menaces envers les « collabos » et les « mauvais français » auxquels ils régleraient les comptes ...

J'avais été profondément marqué par cette scène qui se répéta à Limoges un peu partout pendant plusieurs mois, voire plusieurs années. De nombreux livres ont été écrits sur l'Épuration et je ne crois pas utile de rapporter les scènes d'exécutions sommaires auxquelles j'ai assisté dans les jours suivants dans les rues de Limoges, pas plus que je ne parlerai des malheureux que l'on traînait devant la Cour Martiale et que l'on fusillait sitôt le jugement dans l'enceinte même de la prison. Les décisions de justice n'étaient pas lentes à cette époque et les juges n'avaient pas d'état d'âme sur le bien fondé des accusations. Le procès des époux Ceaucescu, que toute la France a pu voir à la télévision, donne un aperçu des événements dramatiques qui ont suivi la Libération en France.

J'ai donc gardé un souvenir horrifié de ces scènes et voué un profond mépris à ce genre de manifestation et à toute cette populace haineuse **manipulée par des politiciens malhonnêtes, membres de sociétés secrètes ou même de sectes se réclamant de la Franc-Maçonnerie universelle.**

Certes, depuis bientôt cinquante ans, les Français n'ont pas connu de moments aussi douloureux, mais que l'on y prenne garde la **Bête immonde** qui sommeille dans le cœur des hommes est toujours aux aguets et il faut bien peu de chose pour qu'elle réapparaisse. Ils ont toujours la vie belle ces adeptes de la dénonciation calomnieuse et des communications téléphoniques anonymes et c'est devenu un lieu commun que de constater que dans notre société moderne, par intérêts personnels ceux qui exercent des responsabilités politiques, administratives, judiciaires (et même policières) ne prennent pas toujours conscience de leurs devoirs. Ils permettent par leur laxisme parfois mais surtout par complaisance et **même par intérêt personnel les agissements coupables d'individus sans scrupules comme il y en a tant maintenant dans notre société permissive.**

**Or, tout est prétexte dans cette société d'abondance et de profits** pour que la Bête se réveille : l'envie, la jalousie, l'amour vénal, l'ambition, la soif du pouvoir et surtout l'argent qu'il faut pour dominer, briller et corrompre au détriment de ceux qui n'ont que leur travail pour vivre, c'est-à-dire la grande majorité des citoyens.

Ce sont des ambitieux qui oublient trop qu'ils sont en démocratie et qu'ils doivent être au service du Pouvoir et non pas en être les détenteurs à vie.

C'est ce qu'avaient sans doute oublié des élus locaux du Pays nantais où je suis venu m'installer dans ma famille en 1949, cinq ans après la libération de Limoges. La ville de Nantes était alors partiellement détruite par les bombardements et l'un de mes oncles, entrepreneur de maçonnerie, m'avait proposé de travailler chez lui, ce que j'acceptais avec joie. C'est ainsi que j'ai commencé « *dans le bâtiment* » ma carrière d'architecte en apprenant sur le tas, dans les bureaux d'études et sur les chantiers tout en suivant les cours du soir des Beaux-Arts.

**Trente ans après, en 1979, j'avais « bien réussi » comme l'on dit et j'étais inscrit au Tableau de l'Ordre des Architectes grâce à une loi permettant aux non-diplômés de porter le titre sous réserve de justifier de leur compétence professionnelle. Une seule ombre avait obscurci mon existence en 1973 : ma femme avait trouvé la mort dans un accident d'automobile sur la route de Vannes, au lieu dit « Mon Idée ». Elle avait 42 ans ... Malgré mon chagrin et mon désarroi, je cru avoir le droit de refaire ma vie et me remariais quelques temps après, alors que la crise économique frappait durement les activités du bâtiment et que la loi sur l'architecture, dont je n'étais pas encore bénéficiaire, faisait planer une menace sur les possibilités de continuer à exercer cette activité libérale.**

Lorsqu'enfin, je fus reconnu professionnel compétent avec la possibilité de m'inscrire sur le Tableau de l'Ordre, je pensais mes soucis terminés. J'avais alors 50 ans et j'envisageais l'avenir avec optimisme avec ma jeune femme et le second fils que j'avais eu avec elle.

C'est à ce moment qu'apparurent dans ma vie les deux individus déjà cités : **« le diable mal-cuit » et Daguebert dit de Robecq**. On devinera sans peine pour quelles raisons ils s'en prirent à moi : par jalousie bien sûr et pour complaire aussi à certains membres de l'Ordre des Architectes faisant tout pour empêcher les postulants à la reconnaissance du titre de devenir des concurrents. Ceci d'autant mieux que les collectivités locales donnaient plus facilement leurs projets aux professionnels issus des entreprises qu'à des architectes diplômés dont les études ne leur paraissaient pas des plus sérieuses. Surtout après la « révolution de mai 1968 » qui avait discrédité plus d'un étudiant en architecture en mal de « réformes ».

Ce n'était pourtant pas les raisons essentielles car, le Prieuré de Sion et son fondateur Pierre Plantard qui était à l'origine de l'affaire de Rennes-le-Château, savaient très bien que j'étais en mesure de révéler les arcanes non seulement des Mines de l'Aude mais aussi de l'enrichissement de certains politiciens pendant l'Occupation allemande.

Ces deux lascars donc, manipulés par cette société secrète, s'étaient arrangés pour devenir les collaborateurs de quelques élus locaux. Le « diable mal cuit », par exemple, avait réussi le tour de force d'être ami avec le Président du Conseil Général, de Droite et avec le Maire de Nantes, de Gauche, tous deux Francs-Maçons ! Quant au sieur Daguebert, venu par hasard à Nantes et ayant fait la connaissance de quelques archivistes et architectes proches du Prieuré de Sion, la similitude de notre patronyme lui inspira une stratégie diabolique pour m'empêcher de faire des recherches sur ma famille. Il fit d'abord croire qu'il était de grande noblesse, descendant des Robecq, Grands d'Espagne. Cela fit impression aux deux élus locaux et surtout au maire de Nantes, Alain Chenard, qui lui confia une mission consistant à répertorier des œuvres d'art provenant du château des Ducs de Bretagne à Nantes ! Parmi ces œuvres d'art, il y avait les plans d'achèvement de la cathédrale de Nantes au XIXe siècle qu'il vendit à un antiquaire parisien bien connu pour travailler avec la famille Fabius. Ces plans furent revendus chez Sothebys à Londres et plusieurs années après, le Conseil Général de Loire-Atlantique les racheta afin qu'ils retrouvent leur place dans les Musées de Nantes d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

**Enfin, sans entrer dans les détails, l'absence de scrupules de ces élus locaux et leur mauvaise foi me sont apparues stupéfiantes dans cette affaire démêlée avec peine pendant dix ans : ce n'est qu'en 1989, en effet, l'année du Bi-Centenaire de la Révolution pourtant célébrée avec enthousiasme par ces**

**gens-là que j'ai pu avoir le fin mot. Sans pourtant obtenir justice, loin de là puisque c'est moi qui faillit être mis en examen pour diffamation ...**

Mais, le plus amusant, puisque paraît-il, en France, tout se termine par des chansons, c'est que celle du roi Dagobert avait servi de prétexte à ces deux personnages et à leurs amis pour mener à bien leurs campagnes de discrédit. C'est pourquoi, ils appliquèrent à mon cas tous les couplets de la chanson et surtout : « *L'architecte Dagobert fait toutes ses maisons à l'envers* ». **Kolossale finesse !!! surtout lorsque l'on sait que le Grand Architecte de l'Univers, François Mitterrand, avait fait partie de la Cagoule avant la guerre, qu'il avait prêté serment au Maréchal Pétain et que René Bousquet, l'un de ses meilleurs amis, avait été responsable de la rafle des Juifs en juillet 1942 !**

Quant à ma vie privée, elle fut abondamment commentée et l'on imagine sans peine sur quel thème ... Cependant, et c'est pourquoi j'avais réagi en portant plainte auprès du Procureur de la République, ces misérables avaient eu suffisamment d'ignominie pour faire courir le bruit de ma responsabilité dans l'accident de voiture de ma femme. Mais trop, c'est trop et comme aurait dit Talleyrand en réponse aux insultes de Napoléon : « *Tout ce qui est excessif n'est rien* ».

Certes, j'aurais aimé traîner ces deux canailles en justice, mais c'était tellement compromettant pour leurs protecteurs que toute la classe politique nantaise a fait de son mieux pour étouffer ces scandales après avoir employé toutes les méthodes possibles et imaginables pour me faire taire. Peine perdue ! Tout comme mes ancêtres huguenots, je ne crains aucun pouvoir de ce monde et c'est pourquoi j'ai informé Michel Rocard, Premier Ministre, en lui exprimant mon indignation sur les mœurs des politiciens actuels. Et Dieu sait si les Français sont mécontents à ce sujet !

Cependant, le plus étonnant de cette histoire familiale, c'est que le protecteur du « *diable mal-cuit* » n'était autre que Monsieur Charles-Henri de Cossé Brissac, le descendant de Pépin le Bref et de l'évêque Artus de Cossé qui avait été si maltraité par mon ancêtre Julien Dagobert, le « roi-revenant » de Basse-Normandie. C'est pourquoi, excédé par les agissements de mes détracteurs, et les ayant démasqués, j'avais adressé cette épigramme au président du Conseil Général, sénateur et maire de Saint-Mars-la-Jaille en guise d'avertissement. Tout comme Lazare François Dagobert l'avait fait auprès de Roi-Soleil en 1684.

### **Epigramme au descendant de Pépin-le-Bref**

*Quatre siècles ont passé depuis le soir fatal  
Ou Julien Dagobert à la lueur d'un fanal  
Entendit des soudards lui chanter une chanson  
Celle d'un roi célèbre dont-il portait le nom  
Après que la maison ait été saccagée  
Entièrement détruite, les archives brûlées ...  
C'était un jour néfaste que ce dix de juin  
Cinq cent soixante quatorze, après mil, aussi loin !  
Saint Lô était tombée aux mains des Catholiques  
Des féroces ligueurs, de mémoire tragique,*

## Dont un chef, Matignon, lieutenant de Brissac

*Avait promis juré, d'un manoir faire le sac :  
Celui de Dagobert, pour venger un affront  
Commis sur la personne d'Artus, frère second  
De Charles de Brissac, célèbre Maréchal  
Plus tard récompensé pour de la capitale  
Avoir donné les clefs au bon roi Henri Quatre ...  
Mais pour l'heure il fallait se rendre en toute hâte  
Vers ce petit manoir, fief du sire Dagobert,  
Huguenot sans respect, comme les religionnaires,  
Qui mirent l'évêque Artus sur un Aliboron,  
Le tournant vers la queue, habillé d'un jupon  
Le chef coiffé de mitre, encore plus ridicule  
Pour le peuple assemblé, devant ce véhicule.  
Voici doncques comment, Julien Dagobert  
Avait mis non culotte, mais évêque à l'envers !  
Ce n'était pas méchant, mais le puissant seigneur  
Jura de se venger : il attendit son heure ...  
La prise de Saint Lô, lui donna l'occasion  
D'assouvir celle-ci, grâce au sire Matignon  
Qui eut en récompense, pour tous ces bons offices  
Baronnie de Saint Lô, ce qui sembla justice  
A ce glorieux prélat qui s'étouffait de rage  
Et voulut se venger sans faire de carnage  
En ridiculisant celui qui le prenait  
Pour un noble bâtard chevauchant un baudet !  
Quatre siècles ont passé, et de nos jours aussi  
Un Matignon vendrait son âme pour baronnie ;  
Qu'il s'appelle Asmodée, Tartuffe ou bien Basile  
Il a comme ceux-ci, un esprit fort agile ...  
Toujours dans le sillon d'un quelconque notable  
Pour glaner les honneurs et les dessous de table.  
Quatre siècles ont passé, mais la vieille Maison  
A souvenir, encore, des guerres de Religions  
Le destin a voulu, qu'après autant d'années  
Brissac et Dagobert fussent encore confrontés  
Non plus en Normandie, mais en ville de Nantes  
Réputée autrefois pour être tolérante,  
Avant que Louis-le-Grand, pour complaire au clergé  
L'Edit de Henri Quatre ait bientôt révoqué ;  
Obligé des Normands à quitter leur pays,  
A moins d'abjuration ce que Dagobert nie.  
Pour Brissac, point d'ennuis : fortune suit les honneurs !  
Il suffit d'être habile et d'être serviteur :  
D'un roi, d'un empereur, ou d'une république,  
Et de bien s'entourer d'une servile clique ...  
L'important est d'avoir, au beurre toute l'assiette,  
Le pot de confiture et la miche, non les miettes ...  
A moins de les laisser à un diable « **mal cuit** »  
Féal de ces Nantais, Grands-Mâîtres es calomnie  
Comme fut Matignon, en ce soir mémorable  
Lorsqu'il fit le malheur d'une famille honorable.  
Mais depuis quatre siècles, bien des choses ont changé*

Grâce à la République, grâce à la liberté  
Chacun peut protester, sans peur, comme ses ancêtres  
Et juger des méfaits de ceux qui sont les maîtres  
Afin de les confondre, lorsqu'ils veulent nous conter  
La belle histoire de France par eux enjolivée.  
C'est ce que fit Brissac, prénommé Charles-Henri  
En flattant sans pudeur sa généalogie  
Devant une assemblée quelque peu étonnée  
D'entendre de sa bouche histoire ainsi contée  
Et plus précisément, celle de ses ancêtres  
Dont Charles, Maréchal ! et non point simple reître ...  
Un galant compagnon ! Qui avecque François,  
Partagea les faveurs d'un vrai morceau de roi !  
Aux dires de Charles-Henri, Gabrielle d'Estrées  
Fut donc maîtresse de Charles et de François Premier !  
Hélas ! Quelle bévüe ! Monsieur le Descendant !  
Ce n'était pas François mais bien le Vert-Galant  
Qui fut près de dix ans amant de Gabrielle,  
Laquelle fut bien loin d'avoir été pucelle !  
Celle-ci, en effet, maîtresse de Bellegarde  
Fit la moue quelque temps pour enlever ses hardes  
Devant le roi Henri qui tant voulait l'aimer ...  
Y parvenant enfin, mais pas très assuré  
De sa bonne fortune, sa conquête il surprit  
Avec son jeune amant, se livrant au déduit  
Prestement sous l'alcôve, Bellegarde laissa place  
Au Vert Galant son maître, qui masqua sa grimace  
Pour sans plus de manière, de la belle pouvoir jouir  
Laisant l'infortuné sous le lit des soupirs !  
Quand le roi eut fini son amoureux combat,  
Il fut pris tout à coup d'un creux à l'estomac  
Un pot de confiture traînait là, près du lit ;  
Il s'en régala fort, puis rassasié, il dit  
Au malheureux amant de la belle, pensive :  
« Allons, manges que diable ! Il faut bien que tu vives !  
Or, donc en cette affaire, aucun Brissac n'était  
Si ce n'est un liqueur qu'autre souci hantait :  
Faire pièce aux Huguenots, là bas en Normandie,  
Puis revenir après pour protéger Paris  
Était plus important pour sa promotion  
Que de perdre son temps après un cotillon  
Car l'attrait de l'argent et le goût des honneurs  
Lui fit oublier femmes, mais Henri fut vainqueur !  
Se ralliant alors, Brissac fut Maréchal,  
Faisant démonstration d'un caractère vénal  
Pour le plus grand profit de sa postérité  
Dont il existe à Nantes un heureux héritier.  
C'est donc ainsi, vraiment, que depuis tant d'années  
Un pot de confiture à Brissac fut donné !

**Qu'il se méfie pourtant, Monsieur le Sénateur  
De ses nombreux amis, auxquels il fait honneur,  
Car notre République, un peu comme Gabrielle  
Pourrait bien renvoyer ceux qui se moquent d'elle ...**

***A moins qu'elle ne meure de ses nombreux bâtards  
Qu'elle a de ses amants qui la prennent pour poire.***

Auquel cas, il y aurait tout à craindre de l'avènement du « Grand Monarque », celui qu'a annoncé Nostradamus au quatrain LXXII de la Centurie X dans les « Vrayes Centuries et Prophéties » qui avaient tant intrigué la reine Catherine de Médicis :

*« L'An mil neuf cent nonante neuf et sept mois  
« Du ciel viendra un grand Roy d'effrayeur ... »*

A cette date, si Dieu me prête vie, je me souviendrai avec émotion du centième anniversaire de la naissance de mon père, René Dagobert ... Sans doute, ce ne sera pas le retour du « *bon roi Dagobert* » de la chanson, mais, peut-être celui d'un dictateur, le « *grand Roy d'effrayeur* » que le peuple français aura appelé pour mettre de l'ordre dans une société décadente parce que la classe politique de la Cinquième République n'aura pas fait bon usage de la **Liberté** et de l'**Egalité**. Parce qu'elle n'aura pas respecté les **Droits de l'Homme** et les principes fondamentaux de la République, **celle des Cousins de l'An II**.

Mais aussi, parce qu'elle n'aura pas mis en pratique la **Fraternité** enseignée par celui qui aurait dû régner sans partage sur les cœurs depuis 2000 ans un Juif nommé Jésus, descendant des Rois d'Israël, chef de la Résistance à l'Occupation romaine ...

C'est pourquoi des millénaires de civilisation occidentale ont finalement abouti à Auschwitz et au Goulag en ce vingtième siècle qui s'achève.

**Ce Juif et sa famille avaient fui la Palestine pour échapper au massacre et à la déportation par les armées des empereurs romains.**

**Ils avaient trouvé refuge en Gaule dans le Razès.**

Nantes 15 novembre 1988 - 14 juillet 1990.

Roger-René Dagobert,  
Citoyen français, libre penseur.